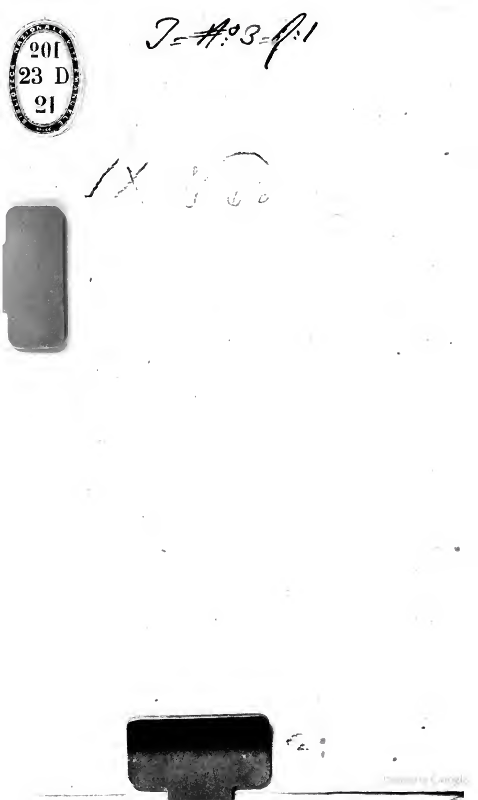


HISTOIRE

DE LA VIE,

DES ÉCRITS ET DES DOCTRINES

DE

MARTIN LUTHER.

Cet ouvrage se trouve aussi :

A AIX,	Serda.
AVIGNON,	Aubanel.
LYON,	Allard, Chambet aîné, Guyot, Mothon et Pincanon, Savy.
MARSEILLE,	Marius Olive.
NANCY,	Grimblot.
NISMES,	Watton.
TOULOUSE,	Delsol.
VERDUN,	Laurent.

IMPRIMERIE DE FÉLIX LOCQUIN,
16, Rue N.-D.-des-Victoires.





Catherine Bora.

HISTOIRE

DE LA VIE,

[illegible] ET DES DOCTRINES

DE

MARTIN LUTHER

PAR J.-M.-V. AUDIN.

NOUVELLE ÉDITION

[illegible] AUGMENTÉE.

[illegible]



II.



PARIS,

MAISON, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

Quai des Augustins, 29.

1841





Catherine Bora.

HISTOIRE

DE LA VIE,

DES ÉCRITS ET DES DOCTRINES

DE

MARTIN LUTHER

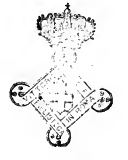
PAR J.-M.-V. AUDIN.

NOUVELLE EDITION.

REVUE ET CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE

ORNÉE

DES PORTRAITS DE LUTHER ET DE CATHERINE BORA. — DE LA CARICATURE DU DOCTEUR CONTRE LE PAPE. — DE LA MUSIQUE DU CHORAL DE WORMS. — DE FAC-SIMILE ET VIGNETTES EN BOIS.



II



PARIS,

MAISON, LIBRAIRE-EDITEUR,

Quai des Augustins, 29.



1841



Non unius diei, fortuitique sermonis, sed plurimorum mensium, exactaeque historiae.

BRANDOLINI, *Dialog.*

CHAPITRE I.

RETOUR A WITTEMBERG. 1521-1522.

Luther, de la Wartbourg, voyait toutes ces tempêtes. Ses amis l'appelaient; Mélanchthon, Jonas, Amsdorf, lui écrivaient : Venez, ou nous périssons.

« Oui, j'irai, répondit-il, le temps presse, Dieu m'appelle, j'entends sa voix. A Wittemberg est mon troupeau, là sont mes enfants en Jésus-Christ; je serais coupable de leur sang si je ne venais à leur aide : pour eux, je suis prêt à tout souffrir, la mort même. Satan a profité de mon absence pour jeter le trouble parmi mes brebis; je veux les lui arracher, car elles sont à moi, j'en ai répondu au Père éternel. J'irai donc, car ma plume est ici inutile, il faut ma bouche et mes oreilles 1)... Priez pour moi, afin que je brise la tête du serpent qui se dresse à Wittemberg contre l'Evangile. Sous les rayons de l'Evangile, je combattrai avec l'ange de la lumière, l'ange

1) An den Kurfürsten, 12 mai; De Wette, Luther's Briefe.

des ténèbres. Que Carlstadt s'obstine ou non, le Christ saura bien venir à bout de son mauvais vouloir. Nous sommes maîtres de la vie et de la mort, dès que nous avons foi dans le Seigneur de la mort et de la vie 1).

C'est ici la page la plus brillante de Luther, et que pour tout au monde nous ne voudrions pas arracher de son histoire; car le réformateur nous plaît à nous autres catholiques, lorsque, sans peur, il rompt son ban, pour relever toutes ces statues qu'avait abattues Carlstad; pour purifier l'église de Tous-les-Saints, souillée de tant de profanations, et fermer la bouche aux prophètes. Luther est beau dans son indignation. Athanase dans son duel avec Arius n'est ni plus passionné, ni plus poétique. Leur colère pouvait alors coûter à l'un la vie, à l'autre la liberté, pour Luther plus précieuse que la vie. Que les réformés nous montrent avec orgueil leur père à Worms, l'œil levé, comme un juge, sur l'empereur; nous ne saurions voir dans Luther à la diète qu'un héros de théâtre qui a étudié d'avance le rôle qu'il doit jouer, et qui ne saurait trembler un instant, parce qu'il sait bien que le seul homme qui pourrait le rendre sanglant, n'en a à cette heure ni la volonté ni la puissance; qu'à vingt ans un roi n'a pas fait encore apprentissage du parjure, et qu'un cheveu enlevé de sa tête, à lui petit moine, mettrait l'Allemagne en feu. Jean Huss à Prague ne ressemble en aucune manière à Luther à Worms. Outre que le temps est une école où les rois comme les peuples

1) Spalatino, 12 mart.

viennent s'instruire, les rôles des deux sectaires ne sont pas les mêmes. Jean Huss s'annonçait pour changer à la fois le dogme catholique et le dogme politique de l'Allemagne, il en voulait aux couronnes; Luther, lui, avait eu grand soin, dès son début dans la révolte, de séparer le fait politique du fait religieux. Il fit d'abord la cour aux grands, c'est le reproche que lui adresse Erasme. Il fallait bien les enivrer, leur tourner la tête; sans eux il ne pouvait commencer son duel avec Rome. Si Rome eût succombé sous ses attaques, la royauté terrestre se serait crue à l'abri de tout danger, parce qu'elle n'avait pas compris que la papauté est aussi une royauté; qu'un pape, plus encore qu'un roi, est marqué au front du signe de Dieu; que pontife et monarque sont deux autorités dans deux ordres différents, ou plutôt un seul et même principe aux yeux de Dieu.

En rompant son ban, ce n'est plus la papauté que Luther attaque, mais la royauté de Charles V; c'est l'empereur qu'il méconnaît, lui proscrit, qui s'échappe de sa prison pour venir, malgré les ordres de la diète, prêcher en plein Wittemberg et remuer de nouveau le monde de sa parole, quand il avait promis de se taire. Aussi s'émeut-on en le voyant quitter la Wartbourg; car c'est sa vie qu'il va jouer, et avec elle le sort même de sa doctrine, dont ses disciples se disputeront l'héritage, et qui périra faute d'une intelligence capable d'en porter le poids. Si cette œuvre, qui, à l'entendre, vient de Dieu, est de son vivant livrée à de tels chocs, qu'on ne sait plus la reconnaître souvent, saignante et mutilée qu'elle est; jugez ce qu'elle fût devenue, Luther dans le tombeau!

Aussi s'est-il rencontré de graves esprits, qui regrettent que Charles V n'ait pas fait usage de l'épée qu'en ceignant lors de son élection il avait promis de tirer au besoin pour la défense de l'ordre social : hommes politiques qui voudraient que les rois se souvinssent plus souvent qu'ils représentent ici bas la divinité, et que le glaive qu'ils portent à leur côté ne leur a pas été donné pour rester inutile. Ils croient que si le jeune empereur l'eût tiré, l'Allemagne n'aurait pas été en proie à ces guerres cruelles où coula le sang de ses enfants. Quelques gouttes seulement, prises en expiation par la loi, en auraient épargné des flots à la Germanie. Ils demandent si le matelot, pour échapper à la tempête, ne sait pas au besoin déchirer l'une de ses voiles, et si le cours d'un fleuve est interrompu pour un peu de limon dont on débarrasse son lit 1). Logiciens terribles qui ne veulent pas, dans l'intérêt de l'humanité, qu'on joue avec des principes d'ordre éternel, et qui justifient leurs théories par l'histoire. Pour se renfermer dans cet espace où ils débattent cette grande question du droit de vie et de mort, donné au prince sur quiconque veut renverser la croyance commune : Voyez, disent-ils, ce que l'oubli de la justice a répandu de maux sur la malheureuse Allemagne! le sang de cent mille paysans versé sur les champs de bataille; les fran-

1) C'est l'idée développée par Gœrres, dans divers opuscules, et que Hochstraet avait défendue, dans la prévision de l'avenir. Avant Hochstraet, Luther avait écrit cette terrible formule : Melius est omnes episcopos occidi, omnia collegia monasteriaque eradicari quam unam perire animam. Barrère a traduit ainsi ce passage : Périssent les colonies plutôt qu'un principe.

chises municipales détruites; les droits de propriété renversés; les lois civiles violées; le pouvoir confisquant à son profit les libertés du peuple; le glaive et la crosse passant dans la main séculière; l'art dégradé, l'humanité pleurant sur des ruines : et tant de sacrifices, de larmes, de misère et de sang, pour qu'un jour on dit tout haut que le luthéranisme n'est pas le christianisme!...

Cette œuvre, qui eût pu mourir de mort violente à Worms sous le glaive de l'empereur, périssait aujourd'hui dans une lente agonie, si Luther fût resté à la Wartbourg. Ce n'était pas le tranchant d'une épée qu'elle avait à craindre à cette heure, mais l'instrument dont elle était éclose, la parole. Luther comprit le danger. Ses amis, qui n'en avaient pas la prescience, parurent intimidés du conseil qu'ils lui avaient donné de revenir; et pour l'effrayer, ils le menacèrent de la colère de César. Mais quand leur voix eût pu se faire entendre jusque dans les solitudes de la Wartbourg, Luther n'aurait pas obéi; car il y en avait une autre qui criait plus fort, « celle qui parlait à Moïse sur le Sinaï, et qui renversait Paul sur le chemin de Damas, la voix de Dieu, » que Luther croyait entendre au fond de son cœur. Vous diriez qu'il en est plein quand il répond à Frédéric qui lui défend de venir à Wittemberg :

« Que votre grace le sache bien : ce n'est pas des hommes, mais du ciel par Notre Seigneur Jésus-Christ, que vient mon Evangile. J'aurais pu, ce que je ferai désormais, m'appeler et me signer son serviteur et son évangéliste..... J'ai fait assez pour votre grace en m'emprisonnant ici pendant une année. Ce

n'est pas par peur au moins, le diable le sait bien! Il voyait mon cœur alors que j'entrais dans Worms : quand il y aurait eu autant de diables pour me retenir qu'il y a de tuiles sur les toits de la ville, j'aurais escaladé les murs avec joie. Or, le duc Georges 1) ne vaut pas même un diable. Comme le père des miséricordes infinies m'a donné pouvoir par son Evangile sur tous les démons et sur la mort, et m'a livré la royauté de l'avenir, votre grace électorale doit bien voir que ce serait outrager mon maître que de ne pas me fier à lui, ou d'oublier que je suis au-dessus de la colère du duc Georges. Si Dieu m'appelait à Leipzig comme à Wittemberg, j'irais, quand bien même, que votre grace me pardonne cette folie, neuf jours durant, il pleuvrait des Georges, et que chacun serait neuf fois plus furieux que ce diable de duc 2). Il prend donc mon Christ pour un roseau : le Christ ni moi ne le souffrirons pas longtemps.

» Je vais à Wittemberg sous l'aile d'une protection plus forte que celle des princes et des électeurs. Je n'ai que faire de votre appui; vous avez besoin du mien. Il vous servirait davantage. Si je savais que vous voulussiez m'offrir votre protection, je ne partirais pas. Ceci est une affaire qui n'a besoin ni du

1) Le duc Georges s'était plaint à l'électeur des mouvements religieux de Wittemberg, et, comme membre de la diète germanique, avait appelé la sévérité du corps épiscopal contre les perturbateurs. — Seckendorf, liv. 1, 217. Planck, 11, 60, f. De Wette, D. M. Luther's Briefe, t. II, p. 139.

2) Wenns gleich (E. K. F. G. verzeihe mir mein närrisch Reden,) neun Tage eitel, Herzog Georgen regnete, und ein jeglicher wäre neunfach wüthender, denn dieser ist. An den Kurfürsten Friedrich, 5 März 1522.

conseil ni du tranchant d'une épée; Dieu seul, et sans aucun appareil de force visible, voilà mon maître et mon protecteur. Qui croit me protègera, et vous êtes trop faible dans la foi pour que je voie en vous un protecteur et un sauveur.

» Vous voulez savoir ce que vous avez à faire en cette occasion, persuadé que vous êtes que vous n'avez pas assez fait? Je vous le dis respectueusement : vous avez beaucoup trop fait, et vous n'avez plus rien à faire. Dieu ne veut pas que vous entriez en partage de mes chagrins ou de mes tourments : il les garde pour lui et pas pour d'autres... Que si je ne veux pas vous obéir, Dieu ne vous imputera ni mes fers ni mon sang, si je succombe. Laissez faire l'empereur, obéissez-lui comme à un prince de l'empire; qu'il prenne ma vie, cela le regarde. Vous ne m'en voudrez pas, prince, si je ne consens pas à vous associer à mes peines et à mes dangers : le Christ ne m'a pas enseigné à me montrer chrétien aux dépens de mon prochain. quand ils pousseraient la démence jusqu'à exiger que vous missiez la main sur moi, je vais vous dire ce que vous avez à faire. Je veux que vous obéissiez sans prendre souci de votre serviteur, et que vous ne souffriez pour moi ni dans votre esprit, ni dans vos biens, ni dans votre corps.

» A la grace de Dieu, mon prince! une autre fois, s'il est nécessaire, nous causerons plus longuement. Je me dépêche, de crainte que votre grace électorale ne s'inquiète du bruit de ma venue : mon devoir, comme bon chrétien, est de consoler tout le monde et de ne nuire à personne. J'ai affaire à un autre homme que le duc Georges qui me connaît bien et que je ne

connais pas trop mal. Si votre grace croyait, elle verrait le royaume de Dieu : comme elle ne croit pas, elle n'a rien vu. Amour au Seigneur dans l'éternité. Amen. Donné à Borne, à côté de mon conducteur, le mercredi des Cendres 1522.

Ce n'était pas du zèle de la parole divine qu'était tourmenté l'électeur qui croyait toujours voir entre lui et Luther le spectre de l'empereur. En proie à des peurs toutes charnelles, il dépêchait au moine courrier sur courrier; mais Luther marchait toujours, riant de ces folles considérations humaines dont on voulait l'effrayer. A quelque distance de Wittemberg il vit venir à lui son ami Schurff qui avait ordre du prince d'essayer, pour le détourner d'entrer à Wittemberg, des conseils d'amitié. Tout ce qu'il put obtenir, ce fut quelques mots en échange de ceux que lui transmettait le message.

« J'irai, disait Luther; le temps presse, Dieu m'appelle, il crie; que la destinée s'accomplisse, au nom de Jésus-Christ maître de la vie et de la mort. Satan, en mon absence, s'est introduit dans ma bergerie de Wittemberg et y a fait des ravages que ma présence seule peut réparer : il me faut les yeux et la bouche pour voir et pour parler. Ce sont mes brebis que Dieu m'a données à garder, ce sont mes enfants au Seigneur. Pour eux je suis prêt à souffrir le martyre : je viens accomplir, avec la grace de Dieu, ce que le Christ demande à qui le confesse (Jean, 10,12). Si ma parole suffisait pour chasser le mal, m'appellerait-on à Wittemberg? Plutôt mourir que de différer, mourir pour le salut de mon prochain 1). »

1) Consultez, sur les préliminaires de ce voyage et sur son en-

Et il congédia l'envoyé.

Ces paroles allaient à Luther, qui avait laissé pousser sa barbe, dépouillé ses vêtements de prêtre, jeté son bâton de pèlerin pour monter à cheval, et revêtu la cuirasse de fer, la grande épée, le casque, les éperons et les bottes de l'homme d'armes du seizième siècle. C'est sous ce costume guerrier, au milieu d'un nuage de valets et de poussière, que le peintre Lucas Cranach l'a représenté faisant son entrée à Wittemberg. On ne l'appelait plus Luther, mais le chevalier Georges 1).

Pour nous, nous n'aimons pas ce travestissement. Jésus n'entra pas à Jérusalem avec cet appareil de guerre. Nous regrettons son long habit noir, et son capuchon de moine qu'il avait quand nous le rencontrâmes sur le chemin de Worms; et puisqu'il allait au martyre, pourquoi dépouiller l'habit de confesseur du Christ?

A peine est-il arrivé à Wittemberg, qu'il monte en chaire dans cette église de Tous-les-Saints où six ans auparavant il avait jeté son premier cri de révolte contre la papauté. Elle était jonchée de débris des statues, et ressemblait à un atelier de sculpteur beaucoup plus qu'à une maison de prière. Carlstadt se tenait caché derrière l'une d'elles pour échapper à l'œil de son disciple qui le cherchait dans la foule. L'archidiacre n'avait pas osé rendre visite au docteur.

---

trée à Wittemberg, les lettres de Luther à Spalatin, 17 janvier; à l'électeur Frédéric, 5 et 7 mars; à Spalatin, 7 mars 1522.

1) Biographie Universelle, article *Luther*.

Le regard de Luther se promena longtemps en silence sur ces vestiges de la fureur anabaptiste : l'auditoire, pressé autour de la chaire, était dans l'attente de la parole de son maître. Luther bénit l'assemblée suivant la coutume catholique, mais cette fois sans invoquer Marie. Il ne fit pas d'exorde et entra tout d'un bond en matière.

« C'est du cœur, dit-il en montrant les statues brisées, qu'il fallait les arracher, et bientôt on les aurait vues tomber d'elles-mêmes, ou la main des magistrats les aurait renversées. Mais il ne fallait pas donner à un zèle déréglé l'air d'une révolte que je ne puis approuver. Satan en mon absence est venu vous visiter, il vous a dépêché ses prophètes. Il connaît à qui il a affaire, vous deviez savoir que c'est moi seul qu'il fallait écouter. Dieu aidant, le docteur Martin Luther a marché le premier dans la voie nouvelle, les autres ne sont venus qu'après : ils doivent se montrer dociles comme des disciples; obéir est leur lot. C'est à moi que Dieu a révélé son verbe, c'est de cette bouche qu'il sort pur de toutes souillures. Je connais Satan : je sais qu'il ne s'endort pas, qu'il a l'œil ouvert dans les temps de trouble et de désolation. J'ai appris à lutter avec lui, je ne le crains pas ; je lui ai fait plus d'une blessure dont il se sentira longtemps. Que signifient ces nouveautés qu'on a essayées en mon absence? J'étais donc bien loin pour qu'on n'ait pu venir me consulter? Est-ce que je ne suis plus le principe de la pure parole? Je l'ai prêchée, je l'ai imprimée, et j'ai fait plus de mal au pape en dormant, ou à Wittemberg au cabaret, en buvant de la bière avec Philippe et

Amsdorf, que tous les princes et les empereurs ensemble 1). Si j'avais eu l'ame sanguinaire, si j'aimais les tempêtes, que de sang j'aurais fait répandre en Europe! L'empereur lui-même eût-il été en sûreté à Worms, si je n'avais épargné ses jours? Esprits de brouille et de discorde, répondez! Que pense le diable quand il vous voit bâtir toutes vos imaginations ? le rusé, il se tient coi en enfer, comptant sur les tragédies que ces extravagants docteurs vont exciter. Je voudrais que moines et moinesses quittassent leurs cellules pour venir m'entendre ; voici ce que je leur dirais : il n'est permis ni défendu d'avoir des images. A la vérité, j'aimerais mieux que la superstition ne les eût pas introduites parmi nous ; mais encore une fois, ce n'est pas tumultuairement qu'on devait les renverser. Oui, quand le diable m'en aurait prié, j'aurais fait la sourde oreille ».

Luther tint son auditoire captif pendant près de deux heures : l'église était muette, fascinée par cette parole de Martin, si vive, si claire, si entraînante 2).

Le surlendemain, Luther tonnait encore. Il tenait cette fois les prophètes et les fouettait de sa parole.

1) Id verbum, dum ego dormivi, dum wittembergensem cerevisiam bibi cum Philippo meo et Amsdorf, tantum papatui detrimentum intulit quantum ullus unquam princeps vel imperator. T. VII, op. Luth.— Chytr. Chrono. Sax., p. 247.

2) Conciones eo habente omnia conquiescebant et audientes, cum singularem facultatem explicandi susceptas res, tum dicendi vim, tum etiam virtutem atque fortitudinem, admirabantur et reverebantur autoritatem. — Camerarius, Vita Melanchthonis.

Ne vous semble-t-il pas entendre une voix catholique ? De quels autres arguments se servirait pour châtier le fol orgueil de nos novateurs un prêtre de notre Eglise ?

« Vous voulez fonder une Eglise nouvelle ; voyons, qui vous envoie, de qui tenez-vous votre ministère ? Comme vous rendez témoignage de vous-mêmes, nous ne devons pas vous croire tout d'abord, suivant le conseil de saint Jean, mais vous éprouver. Dieu n'a envoyé personne dans le monde qui n'ait été appelé par l'homme ou annoncé par des signes, pas même son fils. Les prophètes tiraient leur droit de la loi et de l'ordre prophétique comme nous des hommes. Je ne veux pas de vous si vous n'avez qu'une révélation toute nue à mettre en avant. Dieu n'aurait pas voulu que Samuel parlât autrement qu'en vertu de l'autorité d'Héli. Quand on vient pour changer la loi, il faut des miracles. Où sont vos miracles ? Ce que les Juifs disaient au Seigneur, nous vous le redisons : Maître, nous voulons un signe 1). Voilà pour vos fonctions d'évangélistes.

1) Bullinger a repris cet argument dont il se sert fort habilement contre les anabaptistes. Luther insista, à diverses reprises, dans ses œuvres, entre autres, liv. III, ch. IV, adversus Anabaptistas, sur cette obligation, imposée à quiconque apporte une doctrine nouvelle, de prouver sa mission par des miracles. Plus tard il reconnut (von beider Gestalt des Sacraments) qu'il n'en avait opéré aucun, et que son prodige le plus grand était d'avoir frappé Satan à la face, et la papauté au cœur. — L'église luthérienne a depuis longtemps renoncé à invoquer le miracle en témoignage d'une vocation humaine. — Nos miracula non operamur, nec ea ad doctrinae veritatem confirmandam necessaria judicamus. Sutcliffus in Ep. lib. D. Kelleinsonis, p. 8. — Ex mira-

« Voyons maintenant quel esprit souffle en vous. Je vous demande si vous avez éprouvé ces angoisses spirituelles, ces enfantements divins, cette mort, cet enfer dont parle l'Ecriture. Si vous ne parlez que des paroles douces, tranquilles, pieuses, nous ne vous croirons pas, même quand vous diriez que vous avez été enlevés au troisième ciel : le signe du Fils de l'Homme vous manque, le Basanos ou pierre de touche du chrétien. Voulez-vous connaître le lieu, le temps, la forme des colloques divins, écoutez : Il a brisé mes os comme un lion, j'ai été jeté loin de la face de ton œil, mon ame a été remplie de maux, ma vie a approché de l'enfer..... La Majesté ne parle pas immédiatement, afin que l'homme voie : elle dit : L'homme ne me verra pas, et il vivra. Notre nature ne pourrait supporter une étincelle de son verbe : elle parle donc par la bouche des hommes. Voyez Marie qui se trouble à la vue de l'ange. Que vous dirai-je encore? Comme si la majesté de Dieu pouvait s'entretenir familièrement avec le vieil homme et ne pas le tuer ou le dessécher, pour en chasser les immondes odeurs, car c'est un feu qui consume. Les songes et les visions des saints sont terribles quand on les comprend bien. Voyez ! Jésus n'est glorieux lui-même qu'après son crucifiement ».

Les prophètes n'assistaient pas au sermon, mais ils y étaient représentés par leurs disciples; un d'eux, au sortir du temple, s'écria dans son enthousiasme

culis non posse sufficiens testimonium, aut certum argumentum colligi verae doctrinae. Whitaker de Eccl., p. 349.

qu'il venait d'entendre un ange 1). Marcus Stübner arriva le lendemain à Wittemberg pour consoler ses frères et entrer en lutte avec l'orateur. Il fit porter son défi à Luther, qui, après une longue conférence avec Philippe, consentit à recevoir le prophète, et Cellarius le néophyte. Luther a raconté l'entrevue.

« J'ai reçu, dit-il à Spalatin, la bordée des nouveaux prophètes, Satan s'est em..... dans sa sagesse 2). Esprits brouillons et superbes qui ne peuvent souffrir de douces admonitions, et veulent qu'on les croie de pleine autorité et dès le premier mot ; qui n'endurent ni discussion ni examen ! Quand je les ai vus s'opiniâtrer, mentir à eux-mêmes, et tâcher de m'échapper dans leur lubricité de paroles, j'ai bien vite reconnu le vieux serpent. Prouvez-moi au moins votre doctrine par des miracles, ne cessais-je de leur répéter ; car elle n'est pas dans l'Ecriture. Eux de se récuser, et de me refuser des signes. Je les menaçai alors de les forcer de me croire. Maître Martin Cellarius frémissait, tempêtait comme un possédé, parlant sans être interrogé, et sans me laisser placer une parole. Je les ai renvoyés à leur dieu, puisqu'il refusait au mien des miracles. Ainsi finit l'entrevue »....

Camerarius ajoute que Marcus Stübner interrompait Cellarius et s'adressant au docteur : —Pour preuve que je suis possédé de Dieu, je puis vous dire ce que vous pensez maintenant. — Bah ! dit Luther d'un

1) Camerarius, in vitâ Melanchthonis. Seckendorf, Comm. de Luth. Lib. I, sect. 48, § CXIX, p. 103.

2) Et inventus est Satan sese permerdâsse in sapientiâ suâ. Spalatino, 12 april. 1522.

air moitié bouffon, moitié sérieux. — Oui, vous pensez que ma doctrine pourrait être bien véritable. — Luther sourit : justement à ce moment, il roulait dans sa langue : va au diable, malheureux!

Luther n'a pas tout dit. Les historiens anabaptistes prétendent que leur prophète Stübner et Cellarius demandèrent au réformateur à quels miracles lui aussi pouvait faire connaître qu'il était envoyé de Dieu. Question indiscrète qui mit si fort en colère Martin, qu'il congédia l'assemblée sans vouloir plus rien entendre.

C'est un spectacle, du reste, bien remarquable, que Luther se réfugiant dans le catholicisme pour confondre son adversaire, et employant contre les fanatiques l'argument de saint Athanase contre Arius : cette grande preuve écrite dans les cieux, que Thomas, dont il s'est si hautement moqué, veut qu'avant tout on demande à qui s'est révolté contre l'unité! Quelques années plus tard, un autre réformateur, Zwingli, placé en face de la soutane bleue, Georges Blawrock, un autre illuminé, enfanté par l'anabaptisme, ne sollicite pas des signes dans le soleil, mais il invoque contre lui l'autorité et la tradition.

« Si nous permettions, disait-il 1), à tout homme

---

1) Si enim hoc permittamus ut capitosus quisque et malè feriatus homo, mox ut novum aliquid et insolens in suo animo concepit, illud in publicum spargens, discipulos colligat, et sectam instituat novam, brevi tot sectas et factiones videre licebit, ut Christus qui vix multo negotio, et summis laboribus ad unitatem reductus est, in singulis ecclesiis, in partes quam plurimas denuò scindatur. Quapropter in ejusmodi rebus, communis totius Ecclesiae autoritas consulenda, et hujus consilio,

à tête chaude et à esprit tracassier de répandre en public toutes les folles élucubrations de son cerveau, de faire des disciples, d'instituer une secte, nous verrions les sectes et les factions pulluler dans cette église du Christ qui n'a conquis l'unité qu'après de si grands travaux et de si constantes luttes. Il est donc nécessaire en cette occasion de consulter l'Eglise, et de ne pas écouter la passion et les préjugés. L'intelligence de l'Ecriture n'appartient ni à vous ni à moi, mais à l'Eglise ; à elle les clefs et la puissance des clefs.

Bullinger 1) rapporte que la soutane bleue s'écria: N'avez-vous pas, vous autres sacramentaires, rompu avec le pape, sans avoir consulté l'Eglise dont vous sortiez, et une Eglise qui ne datait pas d'hier ? Et il ne nous serait pas permis d'abandonner la vôtre, qui n'a que quelques jours d'existence ; ce que vous avez fait, nous ne pourrions le répéter ? » Bullinger se tait ici. Nous eussions voulu connaître la réplique de Zwingli.

Cellarius n'était pas un adversaire dont Luther eût pu tirer vanité, mais bien Münzer qu'il aurait voulu ramener par une sympathie secrète pour cette ame ardente. Münzer, de son côté, pensait que s'il pouvait entretenir Luther, il le gagnerait à sa cause. On ménagea une entrevue entre ces deux hommes 2).

---

non cujusvis temerariâ libidine, omnia haec transigenda sunt. Judicium enim Scripturae nec meum, nec tuum, sed totius Ecclesiae est. Hujus enim claves, et clavium potestas. Zwingli, de Bapt., p. 72.

1) Bullinger, in Apol. Anap., p. 254.

2) Sleidan, liv. 5. Meshovius, Ottovius, etc.

Münzer vint à Wittemberg; les conférences furent longues, et tinrent les esprits dans l'attente. Luther employa la raison, la passion, la prière, la menace; son rival, les mêmes armes. Après d'inutiles échanges de paroles, les deux adversaires se séparèrent pour ne plus se revoir que dans l'éternité; Luther accusant Münzer d'être un démon incarné, Münzer protestant que Luther était possédé d'une légion de diables. Luther, qui avait promis de n'employer contre ses adversaires que la logique, sollicita du duc Frédéric un édit de proscription contre Storch et ses adhérents; et Münzer, chassé de ville en ville, se réfugia, pour se soustraire aux vengeances du père de la réforme, dans une chaumière de la Thuringe, d'où sa voix appela bientôt les paysans à la révolte 1).

Nous les retrouverons à Frankenhausen.

1) Voyez dans ce volume le chapitre qui a pour titre : LES PAYSANS.

CHAPITRE II.

LE SERMON SUR LE MARIAGE. — 1522.

C'était un beau triomphe assurément que la parole luthérienne avait obtenu sur le fanatisme ! Les prophètes, n'osant plus soutenir le regard du moine, quittaient Wittemberg et cherchaient à répandre leurs visions dans les campagnes et à entraîner les ames à leurs rêveries : elles succombaient en foule. Plus hardi que Luther, Münzer secouait sur les provinces des paroles enflammées qui empruntaient l'aile des anges pour messagère, comme autrefois, si nous nous le rappelons, les propositions de Luther contre les indulgences. Les paysans se révoltaient contre leurs seigneurs. Une lutte s'annonçait où le peuple jouerait son jeu, jeu de dupe et de martyr. Luther voyait l'orage, et prophétisait le jour où l'Allemagne se débattrait dans le sang. Ces tempêtes populaires lui avaient été annoncées par des signes qu'il était accoutumé à interpréter 1) : d'abord des

1) Quo et mihi non est dubium Germaniae portendi, vel sum-

feux qui s'éteignaient le soir, puis la découverte de deux monstres, un pape-âne, un moine-veau, qu'on avait trouvés l'un dans le Tibre, l'autre à Freyberg; comme si sa doctrine elle-même n'était pas un augure assez éclatant de calamités, et la parole qu'il méditait pour être prêchée en chaire, un manifeste assez clair contre l'ordre social et religieux de l'Allemagne!

C'est quelques jours après sa grande colère contre les prophètes qu'il prêcha, sur le mariage, ce sermon que Bossuet a qualifié de fameux, ne trouvant probablement dans son idiôme d'évêque aucun terme qui le peignît sans offenser les oreilles. Cette chasteté de paroles ne nous conviendrait pas : le prêtre n'a osé en citer que quelques lambeaux, étouffés encore sous une phraséologie méticuleuse. L'historien peut se permettre des hardiesses dont s'épouvanterait un théologien. Toutefois qu'on se rassure, nous n'écarterons qu'un coin du voile.

« Dieu a créé l'homme 1) afin qu'il fût mâle et femelle, dit la Genèse, ce qui nous enseigne que Dieu a formé l'être double, voulant qu'il fût homme et femme, ou mâle et femelle : et cette œuvre lui plut tellement qu'il jugea que ce qu'il avait fait était bien....

» L'homme et la femme créés, Dieu les bénit en

---

mam belli calamitatem, vel extremum diem : ego tantum versor in particulari interpretatione, quae ad monachos pertinet. Wencesl. Link, 16 januar.

1) Martini Lutheri de Matrimonio, Sermo habitus Wittembergae. Anno 1522, t. V. Oper. Luth. Wittembergae, 1544, p. 119 et sq., 18 p. in-Folio.

disant : Croissez et multipliez ; d'où nous déduisons la nécessité de l'union des deux sexes pour opérer la multiplication des êtres ; d'où encore que de même qu'il ne dépend pas de moi que je ne sois homme, il n'est pas dans ma nature que je m'abstienne de femme : et comme tu ne pourrais faire que tu ne sois femme, tu ne pourrais non plus te passer d'homme. Ce n'est pas ici un conseil, une option, mais une nécessité que le mâle s'unisse à la femelle et la femelle au mâle.

» Car ce mot de l'Eternel : Croissez et multipliez, n'est pas seulement un précepte divin, mais plus qu'un précepte, une œuvre de créature que nous ne pouvons fuir ou omettre : il est de nécessité souveraine que je sois mâle, destin plus impérieux que de boire, de manger, d'aller à la selle, de moucher, de veiller et de sommeiller. La nature et les instincts ont leurs fonctions tout comme les membres du corps. Et de même que Dieu ne fait pas un commandement à l'homme qu'il soit mâle ou femelle, ainsi ne lui enjoint-il pas de croître ou de multiplier ; mais il lui donne une nature telle qu'il sort des mains de son Dieu mâle ou femelle, et que la génération est de son essence. C'est ici une loi de nature et non un précepte de conscience...

» Il y a trois variétés d'hommes auxquels Dieu a ôté le bienfait de la génération, ainsi qu'on le voit en saint Matthieu : les eunuques de naissance, les eunuques par castration, les castrats par amour du règne de l'Evangile : ôtez ces trois natures d'être : que personne ne songe à vivre sans une compagne :

crois et te multiplie, tu ne peux sans crime décliner cet ordre de Dieu.

» Les eunuques du ventre de leur mère sont ces impuissants qui de leur nature ne sont idoines ni à procréer, ni à multiplier ; qui sont froids, maladifs ou atteints de quelque affection qui leur ôte la faculté prolifique. Ils ressemblent au boiteux ou à l'aveugle privés de la vision et de l'ouïe...

» Quid si mulieri ad rem apte contingat maritus impotens ?

» Ecce mi marite debitam mihi benevolentiam praestare non potes, meque et inutile corpus decepisti... Fave quaeso ut cum fratre tuo aut proxime tibi sanguine juncto occultum matrimonium paciscar, sic ut nomen habeas, ne res tuae in alienos perveniant.

« Perrexi porro maritum debere in ea re assentiri uxori, eique debitam benevolentiam spemque sobolis eo pacto reddere. Quod si renuat, ipsa clandestina fuga saluti suae consulat, et in aliam profecta terram, alii etiam nubat.

» Quant aux castrats volontaires, c'est une espèce de mulets qui, non idoines au mariage, ne sont pas délivrés de la concupiscence, et ont appétit de femmes...

« Illis accidit juxta proverbium illud : qui canere non potest, semper canere laborat. Hac via illi affliguntur, ut lubentius mulieribus conversentur quam praestare tamen nihil queant.

» Le dernier ordre d'eunuques est formé de ces esprits élevés et riches, beaux instincts que conduit la grace, êtres qui sont propres à la création,



mais qui préfèrent vivre dans le célibat et qui se disent : Je pourrais de ma nature contracter et accomplir le mariage : cela n'est pas dans mes goûts, j'aime mieux travailler à l'œuvre évangélique ou enfanter des fils spirituels pour le royaume des cieux. Mais ceux-là sont rares : il n'y en a pas un sur mille....

» Outre ces catégories d'eunuques, Satan, qui se fait dans l'homme plus sage que Dieu, en trouve d'autres qu'il séduit et qui à ses instigations renoncent à créer et à multiplier; qui s'emprisonnent dans des toiles d'araignée, c'est à dire des vœux et des traditions humaines, qui s'enferrent dans des chaînes pour forcer la nature, l'empêcher de porter semence et de multiplier, au mépris de la parole de Dieu : comme s'il dépendait de nous de conserver la virginité ainsi qu'un vêtement ou un soulier. S'il ne fallait que des liens de fer ou de diamant pour faire rebrousser la parole et l'œuvre de Dieu, j'aurais l'espoir de me munir de si bonnes armures que je changerais la femme en homme, et l'homme en pierre et en bois. »

Le prédicateur poursuit avec la même intempérance d'imagination et traite des empêchements de mariage, dont il diminue le nombre fixé par les canons; puis des dissolutions de mariage, car il admet le divorce, non seulement pour cause d'adultère ou d'éloignement trop prolongé de l'un des époux, mais pour simples caprices de la femme; et c'est ici que son langage est aussi étrange que sa pensée : ce n'est pas seulement la parole, mais l'idée qui devient de plus en plus effrontée.

Voici ce que l'orateur se demande. N'oubliez pas que les cierges qui brûlent sur l'autel n'ont point été éteints ; qu'il fait jour dans l'église de Wittemberg, que les sexes y sont mêlés ainsi que dans nos temples catholiques.

« Reperiuntur enim interdum adeo pertinaces uxores quae etiam si decies in libidinem prolaberetur maritus, pro sua duritia non curarent.

« Le cas échéant, que dira le mari? — Tu ne veux pas, une autre voudra ; si madame refuse, vienne la servante; toutefois, après que le mari aura deux ou trois fois admonesté sa femme, proclamé l'entêtement de madame, et qu'en présence de l'Eglise on lui aura reproché publiquement son obstination : si elle refuse encore le devoir conjugal, — renvoie-la, et, à la place de Vasthi, mets Esther, pour imiter l'exemple d'Assuérus le roi 1).

» Donc tu te serviras ici des paroles du divin Paul. 1. Corinth. 7 : Le mari n'a pas la propriété de son corps, mais bien la femme : et la femme n'est pas maîtresse de son corps, mais bien le mari. Point de fraude, si ce n'est d'un consentement mutuel, encore l'apôtre défend-il ce vol : car, en se mariant, tous deux ont aliéné la jouissance de leur corps. Ainsi, quand l'un refuse à l'autre le devoir, il lui fait un vol, il le spolie, et ce vol est défendu par le code conjugal, ce vol brise les liens du mariage. Le magistrat doit donc employer la force contre la femme revêche; en cas de besoin, le glaive. Si le magistrat use du glaive, le mari imaginera que sa femme

---

1) Sermo de Matrimonio, ib., p. 123, 133.

a été enlevée et tuée par des voleurs, et il en prendra une autre 1). »

Le prêtre traite ensuite de la nature du lien matrimonial et des devoirs de l'époux auprès de l'accouchée.

« Le mariage n'est qu'un contrat politique qu'on peut passer avec tout individu infidèle, gentil, turc ou juif, et c'est devant le magistrat civil qu'on devrait porter toute cause matrimoniale.

» La femme est-elle délivrée ? C'est à l'homme de changer les draps, de laver le linge, et de rendre à la mère et à l'enfant tous les petits services dont le monde se moque. — Mais on dira que vous faites l'office de femme, de singe : que vous importe ? Dieu à son tour rira avec ses anges de ceux qui vous raillent.... Moines et moinesses enchaînés dans le chasteté et l'obéissance, et qui font sonner bien haut leur état, ne sont pas dignes de remuer les langes de l'enfant 2).... »

Voilà ce sermon sur le mariage tenu en langue vulgaire dans la grande église de Wittemberg, en face de l'image du Christ qui s'élevait encore sur l'autel, des statues mutilées des saints qui entouraient le chœur, de la tombe des anciens évêques, des prêtres et des fidèles morts dans la foi, des morts et des vivants ; en face de mères, de jeunes filles, d'époux et d'épouses, de vieillards, de néophytes, qui accouraient à la voix de leur pasteur ! Voilà en quels termes

1) Sermo de Matrimonio, ib., p. 123.

2) Ubi prolem e conjuge sustulerit, cunas motare, lavare fascias aliaque id genus vulgo contempta ministeria, tam matri quàm infanti exhibere debet.

ce chargé d'ames, cet homme venu du ciel, cet ecclésiaste, cet autre Paul, parlait à son troupeau. Et l'église resta pleine! Comprend-on qu'aucune voix ne se soit élevée pour imposer silence à l'orateur; que la mère n'ait pas pris par la main sa fille pour l'entraîner hors du sanctuaire; qu'aucun magistrat ne se soit armé de lanières pour chasser de la chaire ce marchand de paroles lubriques qui change le lieu saint en maison de prostitution? Qu'on nous dise si jamais avant la réforme prédicateur étala en chaire de semblables images? Si un évêque catholique n'eût pas interdit le prêtre qui aurait eu le front de parler un semblable langage? Remarquons que ce n'est point ici une improvisation, mais un discours fait à la manière de l'école ancienne, composé dans le cabinet, à froid, coupé selon les lois de la rhétorique, ayant son texte, ses divisions, ses points ou parties, sa péroraison; et qu'une fois prononcé, Luther traduit en latin, afin qu'aucune parole sortie de sa bouche ne soit perdue pour les oreilles savantes. Son succès dut être grand, et les Vasthi, s'il s'en trouva, durent se soumettre, de peur que leurs maris ne prissent au mot l'orateur et ne les livrassent à la colère du magistrat. Mais l'antechrist de Rome n'a jamais parlé ainsi! Mais de la nouvelle Babylonne, cette fille de prostitution, comme vous le dites, cette mère de péché, d'aldultère et de fornication, jamais voix semblable n'a retenti! et ces cardinaux romains qui couchaient, selon vous, avec leurs concubines, ne disaient pas aux maris : Si votre femme a des caprices, prenez votre servante! A quoi donc avait servi la réforme apportée par Luther?

Erasme, en lisant le sermon de Luther sur le mariage, s'était écrié : — C'est une farce ! Voilà bien l'homme qui voit le rire au fond de toute chose ! comme si Luther, avec ses inimaginables libertés, avait eu pour but de faire rire son auditoire ! comme s'il eût été assis alors à table, à côté de Jonas, de Mélanchthon, d'Amsdorf, commensaux joyeux de ses soupers de tabagie ! Les moines n'étaient pas ici en jeu ; ce n'est donc point une facétie que son sermon. Ces transports érotiques pour le mariage avaient un but, c'était de préparer l'émancipation des couvents, l'hymen des prêtres et du prédicateur lui-même. Car, s'il est vrai que le célibat est un état contre nature, une offense envers Dieu, une révolte de la chair contre l'esprit, il est aisé de pressentir que celui qui se dit envoyé du ciel, pour réformer la société chrétienne, ne restera pas longtemps en lutte avec le Seigneur. Toutes ces paroles, tombant de la chaire évangélique, en passant par les lèvres d'un homme dont les mœurs étaient citées comme exemplaires, devaient troubler la jeune fille consacrée au Seigneur, le lévite qui s'apprêtait à monter à l'autel, le prêtre, qui vivait dans la chasteté. Si l'union des sexes et, pour parler la langue du moine, la copulation de l'homme et de la femme, sont une des nécessités de notre organisation, tout autant que le sommeil, le boire et le manger ; s'il est aussi impossible à l'être, homme ou femme, de se soustraire à cette loi de croisement qu'au besoin de se moucher, de cracher, d'aller à la selle ; vous devez penser si l'éloge de la virginité que fera le prêtre catholique ira désormais à l'oreille ou au cœur du peuple qui a

entendu de semblables paroles. Quand donc, par un de ces inexplicables renversements de logique, qui le fond tomber si souvent, Luther viendra nous dire dans ce même sermon : « Dieu me garde d'incriminer la virginité, » qui ne lui répondra tout aussitôt? « Vous nous trompez; vous vous trompez sciemment » ; car si le mariage, et le **meatus**, il a dit ce mot 1), est une loi de nature et une prescription providentielle, s'y soustraire, c'est se rendre coupable envers Dieu et envers soi-même; c'est un suicide, comme le jeûne par abstinence prolongée. Et vous verrez Luther, poussé par la main de fer de la logique à cette conséquence, contre laquelle il se débattait vainement, enseigner qu'une fille perdue est plus agréable à Dieu que celle qui vit benoîtement dans un monastère; que la femme enceinte d'une œuvre adultère peut se glorifier de son faix, parce qu'il est son ouvrage, et qu'elle a accompli le précepte divin : « Croissez et multipliez » ; et que ce serait merveille à raconter qu'une fille ou des garçons, ayant conservé, dans une ville, leur virginité jusqu'à vingt ans 2).

Il n'y eut dans toute l'Allemagne qu'un prince qui

---

1) Quod si quisquam prohibere molitur, egregiè ut est perdurat suumque meatum scortatione adulterio καὶ δὶα ἀφωνων τῶ παραπτωματων quaeritat.

2) Benè si in aliquà unà civitate vel quinque virgines et quinque mares annum vigesimum casti attigerint ; idque plus esse quàm tempore apostolorum et martyrum.... demum non minùs vires naturae transgredi hominem cœlebem, quàm si nihil omninò comederet, vel biberet. Luth. Serm. de Tribus Regibus, p. 198.

s'effraya des hardiesses de Luther : c'était le catholique Georges ; les autres n'y prirent pas garde.

Le duc écrivit à Luther pour se plaindre de la corruption des mœurs, de l'adultère et du libertinage que la parole saxonne menait avec elle, depuis qu'elle avait dit à la femme stérile de s'adresser à un autre qu'à son mari impuissant, et au mari de nourrir et d'élever le fruit adultère 1).

Le D. de Wette a cherché vainement, dans les archives d'Allemagne, la réponse de Luther au duc Georges.

Vous rappelez-vous cet ancien vicaire général des Augustins, Staupitz, le meilleur ange que Luther ait eu sur cette terre après Cotta ? Il ne put lire sans rougir le discours de Martin sur le mariage, et tout à coup illuminé du ciel il abandonna à la fois le docteur et ses doctrines. Dieu devait éclairer, d'un rayon de miséricorde, ce père dont l'ame était toute charité. Staupitz revint à la vieille foi de son couvent. Il avait fait ses adieux au monde dans un petit traité, espèce de Bon jour bon an, que les moines avaient coutume, à Pâques, d'adresser aux ames qu'ils chérissaient le plus vivement. Son petit livre est dédié à la duchesse de Bavière 2). Ecoutez, ne diriez-vous pas des lignes échappées à l'auteur de l'Imitation ?— Ai-

1) Quandò tàm numerosa perpetrata sunt adulteria, quàm postea quàm te scribere non dubitàsti, si mulier è viro suo concipere nequeat, ut ad alium se transferat à quo possit fecundari, et maritus prolem indè natam alere teneatur ?

2) Ain sälig's newes Jar von der Lieb Gottes. Cet opuscule annoté de la main de Staupitz fait partie de la bibliothèque de Mr. Alexandre Martin.

mer, c'est prier; qui aime, prie; qui n'aime pas, ne prie pas. Qui aime Dieu, le sert; qui ne l'aime pas, ne saurait le servir, même quand il aurait le don d'élever montagne sur montagne. Aime donc, ô homme! si tu veux plaire à Dieu. »

Staupitz était un Allemand de vieille race, d'une rare franchise. Il disait à Luther : — Mon frère, je vous quitte depuis que j'ai vu que vous traîniez après vous toutes les passions désordonnées 1).

1) Jactaris ab iis qui lupanaria colunt. Ep. Luth. Seckendorf, p. 48 de son Commentaire, dit qu'il est étonnant qu'inondé comme il l'était des rayons de Luther, Staupitz ait pu retourner au monastère. Il mourut abbé de Sainte-Brigitte à Salzbourg.

CHAPITRE III.

LE LIVRE CONTRE LE SACERDOCE. — 1522 1).

Il semble que le sort fût de connivence avec Luther : tout marchait à son gré. L'homme qui seul eût pu le troubler à Wittemberg rôdait autour de ses murailles, n'osant point en franchir la porte ; Carlstadt se cachait dans les ténèbres ; Gabriel venait de se rétracter publiquement 2); Münzer exhalait des colères impuissantes dans la ville de Mülhausen, et le couvent des Augustins devait tenir un synode, où l'esprit saint, au dire de Luther, avait présidé, et où l'on avait décidé l'abrogation de la messe 3).

Le duc Georges avait en vain essayé de défendre l'entrée de ses états à la bible luthérienne.

Le moine chantait :

---

1) Adversus falso nominatum statum ecclesiasticum papae et episcoporum.

2) Gabriel in alium virum mutatus est. Winceslao Link, 19 mart. 1522.

3) Neque enim spiritus sanctus unquàm in synodis monachorum videtur fuisse, praeter istam. Ibid.

« Satan a été vaincu, le pape a été vaincu, avec ses abominations ; il nous reste à triompher de la colère des bulles : mais le Seigneur n'est-il pas le Dieu des vivants et des morts? Qu'avons-nous à craindre, nous....? Il ne saurait mentir celui qui a dit : Vous avez tout jeté à ses pieds. Tout! cela ne signifie-t-il pas aussi la bulle de l'homme de Dresde et de ceux qui tiennent concile à Nüremberg? Qu'ils tentent donc de précipiter le Christ du ciel! Nous contemplerons sans crainte comment le Père gardera de sa dextre son Fils bien aimé contre la face et la queue de ces tisons fumants 1). »

Les princes de l'Eglise vont avoir leur tour. Il vient d'achever en quelques jours et quelques nuits, car il travaille sans relâche, son traité contre la hiérarchie sacerdotale : pamphlet, dit un de ses biographes, qu'on dirait écrit, non pas avec de l'encre, mais avec du sang 2). Ce sont toujours des ruines qu'il fait autour de lui : de papes, de cardinaux, d'évêques, de prêtres, il ne veut plus : l'Eglise est une assemblée où tout est pape, cardinal, évêque ou prêtre. — Crois-tu? voilà la tiare, la crosse, la mitre, l'huile sainte, le bâton pastoral; tu es prêtre selon l'ordre de Melchisédech. Chante, catéchise, impose les mains, ce sont des fonctions que le baptême t'a conférées. Que l'archevêque de Mayence, que l'évêque de Salzburg, ne se présentent pas pour défendre le sacerdoce et ses dignités.

1) Ut pater filium in dextera suâ possit servare à facie et caudâ istorum titionum fumigantium. Wencesl. Link, 19 mart. 1522.

2) Non atramento, sed humano sanguine scripsisse videtur. Ulenberg, p. 161.



« Les belles larves que nos prêtres qui se prélassent parce qu'ils savent asperger et encenser des pierres et du bois, pierre qui asperge la pierre, bois qui encense le bois!... Colléges, évêchés, monastères, universités, autant d'officines et de cloaques où l'or des princes et du monde entier va s'enfouir. Pape, tu n'es pas pape, mais priape; papistes, dites priapistes.

« Fornicateurs spirituels qui croient servir Dieu, comme si le Dieu du ciel était devenu Priape.

« Mais me dira quelqu'un : Bon! tu as rejeté le pape, tu veux donc maintenant renverser l'épiscopat et le régime ecclésiastique. Tiens, sois mon juge et porte la sentence. Dis-moi, est-ce que je les renverse quand je glorifie le verbe de Dieu? Tous nos fameux évêques, Cyprien, Hilaire, Ambroise, Augustin, Irenée, n'étaient évêques que d'une communauté! Mais nos chevaliers orgueilleux, nos gracieux maîtres qu'ont-ils de l'évêque? le nom et les vêtements. J'aimerais autant qu'un peintre figurât une image et inscrivît : voilà l'évêque de...

« Attendez, évêques, attendez, larves et diables, le docteur va vous lire une bulle qui sonnera mal à vos oreilles. — Bulle du docteur Martin : Quiconque aidera de son corps, de ses biens, à dévaster l'épiscopat et à tuer l'ordre épiscopal, est enfant chéri de Dieu, bon chrétien. Si cela n'est pas possible, qu'on condamne au moins et qu'on évite cette milice. Qui défend l'épiscopat ou lui prête obéissance est ministre de Satan. — Amen. »

Puis le chant de guerre cesse; Pindare se transfigure en Pétrone, c'est à peine si nous osons le suivre.

« Fi de votre continence, dit-il au prêtre ; mais faire des enfants, c'est chose aussi implantée dans la nature que de boire et de manger : Propterea dedit Deus corpori membra, venas, fluxus et omnia quæ ad hoc deserviunt.

« Tu veux m'empêcher de procréer, mais dis donc au feu de cesser de brûler, à l'eau d'humecter, à l'animal de boire et de manger.

« Facile dicunt ipsi quia concumbunt mulieribus quandocumque volunt, et dant naturae suae sufficiens spatium ac aerem.

« Caro seminat se sicut ipsam Deus creavit.

« Si fluxus non fluit in carnem, fluit in camisiam ».

Erasme cette fois ne riait plus.

CHAPITRE IV.

ERASME ET LE LIBRE ARBITRE 1)

Il y eut au seizième siècle un homme qui occupa de son nom et de ses travaux le monde entier; qui compta parmi ses courtisans des papes et des empereurs; qui correspondit avec Henri VIII, Charles V, François I[er], Maximilien de Saxe; que les villes d'Allemagne recevaient sous des arcs de triomphe 2); qui eut pour admirateurs Thomas Morus, Bembo, Sadolet, Mélanchthon, Ulrich de Hutten, Jules II, Léon X; à qui l'on écrivait : Au prince des lettres, à l'astre de la Germanie, au soleil des études, à l'antiste des bonnes lettres, au vengeur de la théologie, sans

1) M. Nisard, dans la Revue des Deux Mondes, a examiné, sous des points de vue neufs et avec une admirable sagaeité, l'action d'Erasme sur son siècle : on pourrait lui reprocher un enthousiasme trop vif pour le philosophe batave.

2) Sentiments d'Erasme, de Rotterdam, in-12. Cologne, 1688, p. 212.

crainte que la lettre ne s'égarât ou n'arrivât pas à son adresse, car il n'y avait qu'Erasme qui méritât tous ces titres. C'était bien le prince des lettres, lui qui les avait tirées de leur sommeil; l'astre de la Germanie, lui qui pendant trente ans l'éclaira des feux de son génie; le soleil des études, lui qui les réchauffait aux rayons de ses écrits; l'antiste des lettres, lui leur père et leur protecteur; le vengeur de la théologie, lui qui l'avait arrachée des limbes de la scolastique. Jamais intelligence ne fut aussi fêtée, et si la gloire était mortelle, Erasme eût succombé sous le poids des couronnes qu'on tressa pour lui, aux accents des muses qui ne cessaient de chanter en son honneur, aux mélodies des poètes, aux louanges des philosophes, aux caresses des princes, aux applaudissements de la multitude. De 1500 jusqu'en 1518 son existence est la plus douce que pourrait rêver un homme de lettre, une suite de triomphes qui n'attirent aucune haine, aucune rivalité; un sommeil qui n'a que des songes d'or; une béatitude intellectuelle qui se repaît de fêtes, de concerts, d'hymnes formulés dans tous les idiômes européens; une vie d'artiste, insouciante, paresseuse au besoin, folle, indépendante, qui se passe sans s'user au milieu des livres, à la table des humanistes, dans le palais des empereurs, dans l'atelier des peintres ou des sculpteurs. Tous se disputent Erasme, parce que c'est Erasme qui donne l'immortalité et qu'Erasme, selon l'expression de Morus, « déifie tout ce qu'il touche. » Heureuse nature! heureux génie! dont le bonheur dura jusqu'à la venue de Luther en 1518. Alors cette félicité s'évanouit, le bruit qu'il avait fait dans le monde

s'apaise et s'éteint, sa couronne se flétrit : un moine l'a détroné.

Cela devait être : Erasme était l'homme de son époque. Quand il vint, toutes les intelligences étaient dans le repos; nulle ne cherchait à sortir de son sommeil. Le philosophe voulut les réveiller, mais doucement et non de vive force.

Les moines régnaient alors dans les écoles, à l'ombre d'Aristote : il fallait une révolution pour renverser leur dynastie; Erasme l'essaya un des premiers. Il se prit à rire, et son rire contagieux gagna de proche en proche et devint universel. C'est alors que commença contre les religieux franciscains, dominicains, mendiants et carmélites, cette polémique toute nouvelle où l'on fit usage d'épigrammes, d'injures, de calomnies, de railleries et de raison même 1). Il y eut une race d'homme maudite qui eut le privilège et la ferme de toutes les sottises qui se commettaient ou se disaient en Europe. Un moine représentait à la fois l'ignorance et le libertinage, la morgue et la vanité doctorale, la haine des lumières et les préjugés, l'obésité et l'hypocrisie, la gourmandise et la superstition. Si les péchés capitaux se fussent perdus, on les aurait retrouvés sous le capuchon. Ce fut Erasme qui, pendant un demi-siècle, pourvut le monde intellectuel d'épigrammes contre la gent monacale, que quelque lettré subalterne saisissait au passage, arrangeait à sa manière, et jetait ensuite dans la circulation comme une improvisation. C'est ainsi qu'on formula en apophthegme, cette

1) Monachus monachos insectatus est. Canisius.

scène où Erasme a traduit un religieux qui se vante de n'avoir jamais lu les livres du philosophe batave, parce que le latin en est trop relevé, et qu'un latin de cette sorte doit sentir l'hérésie. Vous trouverez donc dans Reuchlin, dans Mélanchthon, dans Luther même, cette singulière définition de l'hérésie : gréciser c'est être hérétique; le mot devint proverbe, afin que l'intelligence ne pût en perdre le souvenir 1). Les moines se défendirent mal; ils n'avaient pas l'habitude de l'arme qu'on employait contre eux; le rire leur était défendu sous peine de péché; ils firent donc usage de la colère qu'on trouve quelquefois dans leurs maîtres, Scot, Durand, Pierre Lombard, et du syllogisme d'Aristote, l'esprit le moins railleur qui ait jamais existé. Lucien et Aristophane, qu'avait étudiés Erasme, leur étaient inconnus. Ils devaient être battus. Plus tard, ils sentirent la nécessité de changer leur polémique. Ils se présentèrent donc avec quelques railleries dérobées à la hâte aux beaux esprits de la scolastique, mais Erasme avait cédé sa place à un moine plus puissant. Ils se trouvèrent en face d'un adversaire sorti des bancs de l'école, moine comme eux, qui n'avait pas besoin de s'inspirer des anciens pour trouver le rire, mais dont la raillerie était toute passionnée, aussi emportée que celle de son rival était calme, et qui jeta le premier dans la discussion théologique des flammes, de l'éloquence, une parole intempérante et désordonnée, quand

1) Expolite loqui haeresis est; graecè scire haeresis est. Quidquid ipsi non faciunt haeresis est. Ep. Erasmi Alberto cardinali Moguntino. — Nous avons ailleurs rappelé les louanges d'Erasme envers des moines de son époque.

Erasme n'y apportait qu'une raison froide et une phrase colorée. Erasme discutait dans un idiôme cadencé, poli, et il eût rougi de tout ornement qui ne serait pas venu en droite ligne de Rome ou d'Athènes.

A tout prendre, les moines eussent pu soulever le sarcasme poignant du rhéteur et s'en servir, au besoin, sans trop de désavantage; mais la hache de Luther était trop pesante pour qu'ils pussent la manier, et à plus forte raison l'arracher des mains de leur antagoniste.

Donc, l'astre de la Germanie était dans tout son éclat quand un jour un messager vint lui apporter, parmi des flots de prose et de vers, et de doux encens, les thèses de Luther sur les indulgences; adolescent aussi obscur que son ordre, et caché dans un petit coin de terre que la lumière n'avait pas encore visité. Jugez de sa surprise! un augustin qui efface d'un trait de plume du symbole catholique des remèdes spirituels, sur lesquels Erasme avait, dans sa hardiesse de philosophe, jeté quelques gouttes d'encre! Un frère qui se prend corps à corps avec le pape, tandis qu'Erasme croyait avoir fait acte de courage en travaillant une semaine entière à deux ou trois bons mots contre le monachisme! Un religieux qui nie l'efficacité des œuvres et bouleverse l'Evangile, quand Erasme, après dix ans, a trouvé ces deux propositions : Tout moine est ignorant, tout moine est gourmand! Un enfant qui en est au lait des études et qui fait plus de bruit à son premier pas, avec son badinage théologique, **nugae scholasticae**, comme dit Luther lui-même, qu'Erasme avec ses collo-

ques, son duel contre les cicéroniens, sa polémique avec Scaliger, son Enchiridion de la vie spirituelle, et ses comédies contre les couvents! Aussi a-t-il beau faire, vous voyez percer dans sa correspondance un secret dépit contre l'aigle qui a voulu sortir tout seul de son nid, et dont le vol est si haut que l'Allemagne en est émerveillée. Il est jaloux de la renommée naissante du petit frère; il a peur qu'on oublie le philosophe, car il commence à vieillir, au milieu des tempêtes que doit exciter la tentative de Luther.

Luther, il est probable, ne connaissait à cette époque aucun ouvrage du polygraphe. Seulement il savait avec quels généreux efforts le Batave s'occupait depuis longtemps à seconder le mouvement des intelligences qui se manifestait de toutes parts; avec quel succès il avait aidé à l'émancipation de la pensée. Il fallait gagner une gloire aussi puissante, et comme il connaissait la vanité proverbiale de l'écrivain, il jugea qu'il devait, pour se l'attacher, répandre sur la barbe du philosophe, et à pleines mains, les parfums de la flatterie. Erasme fut pris. La lettre que Luther écrivit au savant dénote dans ce moine enfant une connaissance profonde du cœur humain. Vous allez voir comme il se fait petit, comme il sait le langage de l'adulation, les ruses du style épistolaire! Ne diriez-vous pas d'un homme qui aurait vieilli dans les cours d'Italie?

« Voilà bien longtemps 1) que nous devisons l'un

1) Erasmo, 28 mart. D. M. Luther's Briefe, Sendschreiben und Bedenken, t. I, p. 247.

et l'autre sans nous connaître, mon cher Erasme, ma gloire et mon espérance : n'est-ce pas monstrueux? Quel coin de terre qu'Erasme n'occupe de son nom? Qui n'a reçu des enseignements d'Erasme? Qui ne reconnaît Erasme pour maître? Je parle de ceux qui aiment les lettres. C'est une joie, pour moi, que je ne saurais vous dire, que, parmi les dons magnifiques que vous avez reçus de Dieu, vous comptiez celui de déplaire à beaucoup, signe qui m'aide à discerner le don de clémence du don de colère divine. Mais voyez donc ma folie à moi, de vous parler avec une telle familiarité, inconnu à inconnu; être obscur, pauvre, isolé que je suis, moi condamné à vivre parmi les sophistes, et qui n'ai pas même appris à saluer une gloire comme la vôtre? Sans cela je vous aurais déjà fatigué de mes lettres, et je n'aurais pas voulu que vous eussiez eu seul la parole dans ma chambrette. Maintenant que j'ai appris par Capito que, grace à mon badinage sur les indulgences 1), mon nom est arrivé jusqu'à vous, et par la préface de votre Enchiridion que mes fabulations vous sont connues, que vous les avez lues et approuvées, force m'est bien, dans mon style barbare, de reconnaître les splendeurs de votre génie. Mon cher Erasme, tournez votre regard, je vous prie, mon tout aimable, sur un pauvre petit frère qui vous aime si tendrement d'amour, qui ne mériterait, lui, ignorant, qu'une sépulture dans un petit coin de terre oublié du ciel et du soleil; doux silence que j'ai toujours souhaité à ma robe, et qui m'échappe, je ne

1) Per nugas illas indulgentiarum nomen meum tibi cognitum.

sais pourquoi. Ne suis-je pas forcé de faire parade de ma malheureuse ignorance devant ce qu'il y a de plus docte au monde? — Je vous ennuie de ma verbosité, vous n'oublierez pas que vous devez être quelquefois infirme avec les infirmes. »

La réponse d'Erasme ne se fit pas attendre : elle est polie, ornée, écrite avec un art exquis, mais sans abandon. On sent, à chaque période, la gêne d'un écrivain cherchant des formules d'éloges qui ne porteront point à la tête de son correspondant, qui le flatteront, mais sans lui donner des vertiges. Concevez le mécompte du petit moine qui a cru candidement, parce que Capito son ami le lui a dit, qu'Erasme a lu son bavardage amusant sur les indulgences, et à qui le philosophe vient ôter cette vaniteuse illusion, en affirmant qu'il n'a jamais parcouru une ligne des Elucubrations du frère augustin. Il trompait Luther, car il avait lu et dévoré les thèses sur les indulgences, comme le témoignent les lettres qu'il écrivit à ses amis à cette époque. C'était un de ces mensonges familiers à Erasme, et qui lui ont presque toujours porté malheur. Or voici quelle était sa pensée.

S'il avoue qu'il connaît les thèses, il a besoin d'une profession de foi. S'il en approuve les doctrines, il s'aliène les catholiques. S'il en rejette les enseignements, il se compromet avec une renommée naissante qui menace de grandir. Or, il faut bien le dire, c'était autant d'œuvres de cœur dont Erasme était incapable. Il n'est pas dans l'histoire du seizième siècle une ame plus faible, plus efféminée que la sienne, plus soucieuse du repos; qui se réfugie plus vite, au

moindre bruit, dans le silence; que le trouble effraie davantage, et qui pâlisse comme elle devant l'ombre du danger! Vous la voyez dans sa longue correspondance tremblante au moindre mot qui pourrait la compromettre, toujours enveloppée de voiles, amoureuse des demi-teintes, craintive, alarmée, obséquieuse jusqu'à l'humilité, avide de louanges qu'elle profane; jetant des couronnes à une foule d'obscurités dont le nom n'a pas même été oublié. De conviction religieuse, aucune; de symbole apparent, aucun. A Reuchlin, Erasme adresse quelques phrases entortillées contre la confession; à Hutten, deux ou trois joyeusetés contre l'abstinence des viandes; à Mélanchthon, quelques pâles sarcasmes sur le célibat ecclésiastique; à Jonas, des plaisanteries édentées sur l'ambition de certains pontifes qu'il a peur de nommer. Si vous lui surprenez quelque velléité d'audacieuse expression, c'est quand il parle en général des moines; car s'il écrit à l'un d'eux, à Hochstraët par exemple, que fouettent jusqu'au sang Hutten et Luther, c'est pour faire l'éloge à demi-voix de l'institution cénobitique. Il arriva que, voulant la paix à tout prix, il fut sur la brèche toute sa vie; que, flattant et caressant tous les partis, il eut toutes les opinions pour ennemies; qu'aux yeux des catholiques il passa pour mécréant, aux yeux des luthériens pour papiste; qu'il fut déchiré par les moines pour avoir pondu l'œuf de la réforme qu'avait fait éclore Luther 1), et fustigé comme un ilote par les réformés qui l'accusaient de garder un pied

1) Erasmus hat das Ey gelegt und Luther es ausgebrütet.

en enfer, l'autre dans le paradis, pour se ménager à la fois et Dieu et Satan; que les cordeliers le regardaient comme le dragon des Psaumes dont il fallait briser la tête, et Luther 1) comme un païen qui voulait rétablir le culte des faux dieux 2).

Voilà ce qu'à partir de 1518 Erasme gagna à ces misérables études d'une vanité peureuse : une vie de trouble, la haine des partis, la colère et le mépris des deux communions, et une renommée de lâcheté que les services qu'il rendit à la poésie et aux lettres ont à peine pu faire pardonner.

Ainsi, dans cette réponse à Luther, à côté d'expressions louangeuses, il a soin de placer quelques lieux communs sur la modération, sur la continence en polémique, sur le respect qu'on doit aux vieilles institutions, que sais-je? sur le démon de l'orgueil qui nous tend des pièges au milieu même de pensées d'abnégation et d'humilité : et comme s'il s'effrayait de ce paroxysme d'audace dont il est si rarement malade, soudain il ajoute : mais à quoi bon ces conseils? vous n'en avez pas besoin; finissez, vous, comme vous avez commencé 3).

Cette épître déplut à Luther et aux catholiques.

Le cardinal Campegio, l'ami d'Erasme, en fut scandalisé. Le philosophe fut obligé d'écrire une longue lettre au prince de l'Eglise, où il balbutiait une excuse entortillée et qu'il terminait ainsi : Me

1) Erasmi, 13, lib. 30. Vie d'Erasme, par de Burigny.
2) Annales Sculteti, p. 197.
3) Ep. Erasmi. Ep. 4, lib. VI, 30 maii 1519.

feriez-vous donc un crime de répondre au sultan s'il m'écrivait 1)?

En 1518, Erasme avait chargé son ami Hutten de porter une lettre au cardinal Albert, archevêque de Mayence : Hutten décacheta la lettre, en prit copie, la traduisit en allemand, l'imprima et la répandit dans toute la Saxe. — Il est un homme qui a fait briller l'étincelle de la piété évangélique, disait Erasme en parlant de Luther; s'il suit le chemin de la vérité, il peut rendre de grands services au christianisme. Vous pensez bien que, selon sa coutume, Erasme avait tempéré ces éloges par des expressions de blâme sévère, coquetterie de femme qui veut plaire à deux amants. Mais Hutten eut l'effronterie d'effacer de la traduction tout ce qui pouvait déplaire à Luther, qu'Erasme n'appelait jamais que « notre Luther » unser Luther. Cette lettre causa un grand scandale. Erasme, pour se justifier, fut obligé de désavouer la supercherie de Hutten, et de faire expier à Luther le zèle trop ardent de son ami, en passant l'éponge sur cette fraude pieuse 2).

Luther, qui sentait sa force et son avenir, et qui voyait bien que l'amitié ou la haine d'Erasme ne pouvait l'arrêter en son chemin, ne fit rien pour gagner l'une ou l'autre. L'indifférence lui suffisait, il ne lui demanda pas même son silence. A peine si, dans l'immense correspondance qu'il entretint avec les lettrés d'Allemagne, on voit revenir deux ou trois fois

---

1) Sentiments d'Erasme de Rotterdam, p. 230 et suiv. — Epist. Erasmi, cardin. Campegio. Lovan, 1520.

2) Epist. 10, l. 12. Cette lettre portait le titre de Spongia. — Vie d'Erasme, par de Burigny.

le nom d'Erasme. Quand ce nom se présente dans le cour d'un entretien épistolaire, Luther en relève la valeur littéraire par quelques mots de politesse plutôt que d'éloge. Il n'est aucun des dons que Dieu répartit à Erasme qui exalte ou éblouisse son rival, aux yeux duquel l'intelligence de la parole divine est la plus grande grace que l'homme puisse ici-bas recevoir du Créateur : trésor qu'il ne croyait pas que Dieu eût fait au philosophe. Si la colère ou l'admiration n'avait pas rassemblé de si nombreux matériaux sur Luther, on trouverait sa biographie dans les lettres d'Erasme. Il n'y a pas une épître où ce nom n'apparaisse. Mais en vain vous chercheriez à deviner la pensée de l'écrivain sur l'œuvre intime du réformateur, sur la valeur philosophique du moine, sur sa doctrine ou ses enseignements, sur l'action ou l'influence de son apostolat; Erasme change de formules en changeant de correspondant, et sa phrase, selon qu'elle sera lue dans les appartements du Vatican par le cardinal Campegio, ou dans la salle d'étude de Mélanchthon, se teint diversement : inutile précaution, car il pourrait lire à Campegio ce qu'il écrit à Mélanchthon, tant il a peur d'un ennemi ou d'un partisan exalté! Il ne veut que des haines ou des amitiés molles comme son caractère. Voilà ce qu'on a nommé la sagesse d'Erasme: ce n'était pas celle de Luther; leurs destinées ne pouvaient se ressembler, pas plus que leur ame.

Cette étoile, qu'on n'aperçut d'abord que comme un point lumineux à l'horizon de la Saxe, grandit en éclat, avec une incessante vitesse, tandis que le soleil de la Germanie va s'épuisant chaque jour de force

et de lumière, si bien qu'il meurt en se cachant derrière Bâle, une petite ville de Suisse, sans que le monde y fasse attention. Il y eut, toutefois, un moment où Erasme eût pu s'interposer entre cette étoile et en dérober ou peut-être en éteindre les feux. C'est quand il était à l'apogée de sa gloire et de son talent, que son action sur les intelligences était aussi vive qu'incontestée, et que ses Colloques avaient remplacé dans les mains des écoliers les barbares élucubrations des moines. Alors il n'y a plus réellement qu'un roi des intelligences dans le monde, c'est Erasme. Vous seriez étonné, si vous pouviez lire sa correspondance, des cajoleries que lui font monarques et papes, pour l'exciter à prendre en main la défense du catholicisme et à se mesurer avec Luther. Pour prix de sa détermination, les papes parlent d'indulgences plénières et de pourpre romaine; les rois de titres brillants; Bembo d'immortalité mondaine; les théologiens, ses amis, du ciel et de la vie éternelle, et Tunstal, l'évêque de Londres, du corps et du sang de Jésus-Christ 1). Erasme était parfois tenté d'écouter ce chant de sirènes et de se prendre à son jeune rival, non pas par amour du dogme catholique, dont l'intégrité ne lui tenait guère au cœur, ni par l'appât des honneurs qu'on faisait briller à ses regards, car il s'en montra toujours assez dédaigneux; mais dans l'intérêt de sa vanité, qui souffrait du triomphe de Luther et plus encore peut-

1) Te obsecro, atque obtestor, Erasme, imo verò te orat atque obtestatur Ecclesia, ut cum hâc hydrâ tandem congrediare. Aude tantum et orbis tibi spondet victoriam.

être de ses dédains affectés ; car le moine apprenait par ses amis les tourments d'Erasme, et il en riait dans sa barbe : Pauvre aveugle, répétait-il, crucifié à une parole dont il n'a jamais compris le sens mystérieux ! » Il est probable que Luther jugeait avec prévention Erasme, qui avait passé neuf ans de sa vie dans un couvent de chanoines réguliers et qui devait entendre les matières théologiques. D'ailleurs il n'eût pas manqué d'amis qui l'eussent aidé dans ses travaux dogmatiques, Bembo, Sadolet, Prierias, Aleandro surtout, qui avait étudié les questions religieuses que Luther, le premier, avait déplacées, pour les porter de l'école parmi le peuple.

Un jour donc le bruit se répandit en Europe qu'Erasme allait écrire contre les nouveaux dogmes, Erasme qui ne connaissait pas les doctrines de Luther, et qui s'était adressé au nonce Aleandro pour obtenir la permission de lire les œuvres du réformateur. Aleandro l'avait renvoyé à Bembo, qui obtint à cet effet un bref du pape 1). A cette nouvelle il y eut un long cri de joie parmi les catholiques : on félicitait Erasme sur ses futurs triomphes ; on chantait en vers et en prose sa gloire et son courage. « C'est votre faute, lui disait le duc Georges de Saxe, si Luther a fait d'aussi grandes conquêtes parmi les Allemands; vous pouviez arrêter l'aigle dans son vol : vous avez manqué de cœur; mais Dieu vient à votre aide, et il n'y a rien de désespéré 2). »

Sadolet, l'évêque de Carpentras, le conseiller de

1) Ep. Erasmi, 590, Ep. 14, lib. 17.
2) Ep. 78, lib. 30.

Léon X, peignait les maux de l'Eglise, qu'il n'était donné qu'à un homme de guérir, et cet homme c'était Erasme. « Courage donc, lui disait-il, marchons au secours de la religion catholique qui s'en va, assaillie de toutes parts par des ennemis acharnés 1). »

L'œuvre dont Erasme avait conçu l'idée était un dialogue à trois personnages : Thrasimaque, Eubule et Philalèthe. On devine que Thrasimaque eût été un réformé puritain, un luthérien embourbé dans ses préjugés; Eubule un catholique encapuchonné, un moine obscur, un hérésiphobe; Philalèthe l'ami de la vérité, ou Erasme lui-même, médiateur, conseiller de sagesse, homme de paix, qui serait venu, suivant sa coutume, parler au moine et à l'hérétique une langue qu'ils n'auraient comprise ni l'un ni l'autre, langue de courtisan, fleurie, mielleuse, mais oblique et pleine d'ambages. Avec ses inspirations couardes, ses lâches tempéraments, ses tièdes caresses, l'écrivain aurait irrité les deux croyances. Voilà pourtant cette conception dont la pensée seule couvrait le front d'Erasme d'une sueur froide, et qu'il ne voulait imprimer « qu'après avoir quitté l'Allemagne, de peur de mourir de mort violente avant d'avoir paru sur l'arène 2). »

Erasme ne mourut pas : il n'eut même pas besoin de quitter l'Allemagne, et de son œuvre si fastueusement annoncée, et si impatiemment attendue, le titre même ne parut pas. C'est un secret qu'Erasme garda pour lui ; encore se tourmentait-il comme si le livre

1) Sad. Op. Veronae, 1737, t. I, p. 73.
2) Ep. Regi Angliae, 35, lib. 20.

eût été publié; et c'est pour faire oublier ses petits semblants de colère que, pendant plusieurs mois de suite, il joue dans les lettres adressées aux partisans de Luther sa comédie accoutumée, où intervient toujours un moine qui lui sert de plastron, et reçoit les coups destinés aux réformés. Encore un moine qui n'a pas de nom, qui ne s'appelle ni Priérias, ni Hochstraet, qui porte seulement le capuchon, et dont on ne devine même pas l'ordre, parce que le religieux, s'il eût été désigné, aurait crié, se serait vengé peut-être, et aurait troublé un repos que le Batave ne voulait sacrifier à aucun prix.

Voici un de ces petits drames où le philosophe remplit le rôle principal, son rôle à double face.

Charles V s'était arrêté à Cologne avant d'arriver à Aix-la-Chapelle où devait se tenir la diète, et où il allait recevoir la couronne impériale. Erasme devait assister au couronnement en qualité de conseiller de l'empereur, titre qu'on lui avait accordé pour le gagner à la cause catholique. Frédéric, l'électeur de Saxe, le protecteur de Luther, voulait avoir avec le philosophe un entretien au sujet des troubles qui désolaient l'Eglise germanique. Il eut lieu à l'auberge des Trois Rois. On parla latin. Spalatin servait d'interprète. Le catholicisme était représenté par Erasme, l'indifférentisme par Frédéric, la réforme par un religieux du couvent des Augustins. Erasme bégayait, souriait, s'approchait du duc, faisant toutes les mines d'un courtisan qui n'ose dire le secret qui l'oppresse. Mais le duc le regardant d'un œil fixe, et le prenant par le bras : Allons donc, parlerez-vous, docteur? Dites-moi quel péché a

commis mon père, qu'on lui en veut tant? — Deux bien grands, répondit Erasme, il a touché à la couronne des papes et au ventre des moines 1). L'électeur et les assistants se mirent à rire, et l'entretien finit.

Cette saillie courut l'Allemagne, irrita les catholiques et mit en colère Luther qui disait à l'un de ses amis : « Pauvre cerveau en qui n'a pu jamais se loger qu'une idée fixe, la paix, et qui ne sait pas ce qu'est la croix du Christ 2). » Quelques jours après on brûlait publiquement les livres de Luther : Erasme écrivait : Brûler n'est pas répondre ? et au recteur de Louvain, Rosemond : Que me reprochez-vous donc? M'a-t-on vu plus triste quand on a incendié les œuvres de Luther? n'ai-je pas toujours enseigné qu'elles renfermaient des doctrines que je ne pouvais approuver 3)? Quand Léon X publie sa bulle, Exurge, Erasme va partout disant que c'est une œuvre monacale. Luther répond à la bulle en faisant paraître son antibulle; Erasme alors écrit au pape qu'il a eu recours à la menace pour empêcher Froben de la publier à Bâle 4).

Adrien venait de monter sur le trône qu'avait occupé si glorieusement Léon X; sa première pensée est pour Erasme, son compagnon d'études à Louvain, avec qui il s'était entretenu si souvent des maux

---

1) Lutherus peccavit in duobus, nempè quod tetigit coronam pontificis et ventrem monachorum. Seckendorf, Comm. de Luth. lib. I, Sect. 34, § 81, p. 125, 126.

2) Seckendorf, lib. I, § 87, p. 140.

3) Ep. Erasmi, Ep. 18, lib. XII.

4) Ep. 40, lib. XIV.

de l'église et des moyens de les guérir. Adrien croyait qu'aux temps difficiles Dieu suscitait toujours, dans sa miséricorde, quelque créature d'un ordre élevé pour faire tête aux orages; que, cette grande mission accomplie, Dieu la retirait de la terre; or, à ses yeux, ce messie c'était Erasme. Il lui écrit donc : une belle lettre en vérité !

« J'ai vu, dit le prophète, l'impie exalté au-dessus des cèdres du Liban; j'ai passé, et il n'était déjà plus; j'ai cherché et je n'ai pu trouver la place où il s'asseyait..... Différerais-tu encore, Erasme, de te prendre à cet homme de chair que Dieu a rejeté de sa face, qui trouble le repos de l'Eglise, et précipite dans les voies de la damnation tant d'ames misérables? Lève-toi, lève-toi, au secours de la cause de Dieu! n'oublie pas les dons admirables du Seigneur! songe qu'il t'a été donné de sauver ceux qu'égare Luther, de raffermir ceux qu'il ébranle, de relever ceux qu'il a jetés à terre! Quelle gloire pour ton nom! Quelle joie pour les catholiques! Rappelle-toi cette sentence de l'apôtre saint Jacques : qui convertit à la vérité son frère égaré, qui rappelle de la voie de perdition le pécheur, se sauve de la mort et couvre la multitude de ses iniquités. Je ne pourrais t'exprimer de quelle jubilation mon cœur serait inondé si, grace à ta plume, ceux que le poison de l'hérésie a corrompus venaient à résipiscence, sans attendre que la verge des canons et des décrets impériaux les eût frappés. Tu sais si les mesures de rigueur conviennent à ma nature, toi que je voyais avec tant de charmes dans notre douce solitude de Louvain. Que si tu crois accomplir plus surement à Rome

cette œuvre de salut ; viens quand sera passé l'hiver ; viens quand l'air sera purgé des miasmes pestilentiels qui l'infectent depuis quelque temps ; viens, la joie dans le cœur et la santé au corps : tous les trésors de nos bibliothèques te sont ouverts ; je t'offre et mes entretiens particuliers et ceux de tous les doctes que Rome possède 1).

Mais alors Erasme a vieilli ; l'âge et les maladies ont usé sa verve, décoloré son sarcasme, éteint le feu de ses regards et blanchi ses cheveux. Sa phrase jadis exubérante de vie et de coloris s'est creusée comme ses joues, et son rire grimace comme celui d'un vieillard. Si bien que lorsque arriva la lettre d'Adrien, Erasme comprit qu'il était trop tard, et qu'un duel avec Luther était impossible.

« Très saint père, lui répond-il 2), je vous obéirais volontiers, mais il est un tyran plus cruel que Phalaris, auquel je dois obéir d'abord, la gravelle, si vous voulez savoir son nom. L'hiver s'est enfui, la peste a quitté Rome, mais le chemin est bien long ! et voyager à travers les Alpes neigées, affronter des hypocaustes dont l'odeur seul me met en pâmoison, de sales et incommodes hôtelleries, des vins violents qui me porteraient à la tête ! Et puis le style a fait ainsi que le corps ; il a blanchi ; j'ai des maîtres aujourd'hui ; mon érudition est médiocre, puisée dans de vieux écrivains, plus propre à la harangue qu'à la polémique ; pauvre homme, qui a perdu toute sa

1) Epist. Erasmi, Ep. 639. Sentiments d'Erasme, de Rotterdam. p. 26-37.

2) Ep. 640.

gloire ! Voyez de quel grand poids serait l'autorité d'Erasme aux yeux de gens qui font fi de l'autorité des académies, des princes et du souverain pontife lui-même? La renommée, si elle m'a visité, s'est bien attiédie; elle s'est refroidie et changée en haine. On m'écrivait : au grand héros, au prince des lettres, à l'astre de la Germanie; aujourd'hui, à peine si on s'occupe de moi, que pour me dénigrer. Viens à Rome!...... Mais c'est comme si vous disiez à l'écrevisse : Vole. — Donne-moi des ailes, répondrait l'écrevisse. Rendez-moi ma jeunesse, rendez-moi ma santé. »

Mais Erasme ne disait peut être pas toute la vérité à son ancien condisciple de Louvain : l'écrevisse, quand elle eût pu voler, ne se serait pas abattue dans Rome : elle aurait eu peur de l'aigle de Wittemberg, à qui les ailes avaient poussé, de son regard de feu, et surtout de ses serres, qui étreignaient jusqu'au sang, et dont la face de tant de moines portait les déchirures. Il n'avait qu'à perdre à rompre le silence heureux où il se tenait caché depuis l'apparition de Luther. Voyez-le donc, cet Athénien, d'un style si poli, si odorant, si parfumé, obligé de se frotter à un barbare qui crache l'injure avec le solécisme; voyez cet humaniste, qui reprochait sérieusement à Cicéron deux fautes de syntaxe, disputant avec un écrivain qui improvisait sa langue et la traitait en véritable papiste; ce poète nourri d'ambroisie, fait au beau langage des cours, cet hôte de Léon X, guerroyant avec un moine qui dans sa visite à Rome n'a pas même retenu le nom d'un seul de ses artistes; ce courtisan de Médicis, obligé de se faire un idiôme

colérique, quand Luther en possède toute la poétique. Adieu donc au doux repos qu'il s'est fait, qu'il aimait avec tant d'amour! Une fois aux prises avec Luther, ce n'eût pas été comme avec les moines, qui ne savaient pas garder rancune, et à qui la règle du couvent recommandait l'oubli des injures sous peine de péché. Luther n'aurait pas craint de risquer le salut de son ame pour tourmenter son ennemi : il ne lui eût laissé ni paix ni trève; il l'eût traîné, sans pitié pour ses cheveux blancs et pour cette auréole de gloire qui couronnait son front, sur le champ de bataille, et là, pour le combattre, il se fût servi de toutes sortes d'armes, de la calomnie même, si la victoire eût été douteuse. Pauvre Erasme! que fût devenu ce prestige qui s'attachait encore à ton nom, cette fascination que tu exerçais encore sur quelques esprits d'élite, et cette gloire acquise par trente années de travaux littéraires ! Comme tu étais bien inspiré en demandant à Adrien de donner des ailes à l'écrevisse !

Mais un silence absolu eût trop coûté à Erasme. Il fallait bien qu'il obéît à son penchant pour l'épigramme, et qu'à défaut du fer que sa main ne pouvait plus porter, il se servît de l'épingle qu'il avait toujours si bien maniée. Il continua donc sa petite guerre contre Luther, faisant rouler sur la tête de son rival, au lieu de rochers, des épigrammes, des sarcasmes et des railleries, et jusqu'à des prophéties qui avaient souvent le mérite de s'accomplir, mais que tout autre, en étudiant le moine de Wittemberg, eût pu faire comme le philologue; riant surtout jusqu'aux larmes de cette fureur utérine dont étaient attaqués

les cénobites des deux sexes, qui à la voix de Luther rompaient leur ban de chasteté et la porte du couvent. Tous ces petits propos d'Erasme, tous ces à parte prononcés assez haut pour que le spectateur pût les entendre, arrivaient aux oreilles de Luther, qui n'y prenait pas garde quand il était occupé de son grand duel avec le papisme. Mais maintenant que le papisme à ses yeux était couché à terre pour ne plus se relever, ces bruits venaient bourdonner comme des mouches à ses oreilles. Il prit patience quelque temps, plus longtemps qu'on n'aurait pu l'espérer, essayant à son tour, dans ses correspondances intimes, de mettre le masque d'Erasme; mais quand il croyait avoir contrefait la voix, les gestes, la pantomime du rhéteur, ses amis venaient qui l'avertissaient charitablement qu'il ne jouerait jamais la comédie comme son rival, et il s'en fût bientôt aperçu. Il n'avait pas deux pensées ni deux paroles; il fallait qu'il dit tout ce qu'il avait sur le cœur, et lion ou aigle, qu'il se servît de ses serres ou de ses griffes, et qu'il déchirât : c'était dans sa nature. Vous avez bien dû le voir dans sa guerre avec le pape, où sa voix, quand elle essaie de flatter, rugit comme la bête fauve, ou crie comme l'oiseau de proie.

Luther résolut donc d'en finir avec Erasme, et il lui écrivit la lettre suivante. Il faut bien se souvenir en la lisant qu'au savant de Rotterdam, Luther ne pouvait jeter comme à la tête de ses ennemis les épithètes de papiste, de sycophante, d'obscurant, d'ami des ténèbres, et que de gré ou de force il était obligé de subir la dictature intellectuelle que le philosophe avait

exercée pendant un demi-siècle en Europe au bénéfice des lettres humaines.

« ..... On m'a irrité, moi, irritable; on voulait me pousser à écrire avec amertune : je ne l'ai fait qu'à l'égard des ames opiniâtres et indomptées. Ma conscience et la voix publique témoignent assez de ma clémence et de ma mansuétude envers les pécheurs et les impies. C'est ainsi que j'ai retenu ma plume, malgré tes coups d'épingle, et que je la retiendrai, je l'ai promis à mes amis, jusqu'à ce que tu aies jeté le masque.... Que faire dans cette excitation des deux parties? Je voudrais, médiateur de paix, que tes ennemis cessassent de t'attaquer si violemment, et laissassent ta vieillesse s'endormir en paix au Seigneur. Ils le devraient, à mon avis, par égard pour ta faiblesse et la grandeur de cette œuvre qui domine de si haut ta petite taille, surtout quand la chose en est à ce point que notre Evangile n'a rien à redouter d'Erasme avec toutes ses forces, je ne parle ni de ses ongles ni de ses dents 1). »

Il règne dans cette épître de Luther un dédain fastueux qui dut blesser profondément l'orgueil d'Erasme. Comment donc expliquer son silence? Comment ne trouve-t-on dans sa correspondance aucune réponse à cet insolent défi? Préparait-il alors son manifeste contre Luther? Voulait-il le tenir comme endormi, pour le réveiller tout à coup au bruit de cette œuvre à laquelle il travaillait en silence et que le monde catholique attendait depuis tant

1) Erasmo Rotterodamo. — Voir : D. M. Luthers Briefe, t. 2 p. 498.

d'années? On ne peut à cet égard former que des conjectures. Seulement toute relation épistolaire entre ces deux hommes est rompue : ils semblent s'oublier l'un l'autre; Luther surtout, qui va poursuivant sa pensée de réformation sans plus songer désormais au rhéteur dont on lui faisait peur à son entrée dans l'arène théologique. Mais on remarque qu'Erasme garde, à partir de cette époque, beaucoup moins de ménagements avec les réformés, qu'il s'enhardit jusqu'à se moquer d'eux en face, à les nommer tout haut dans ses lettres, à rire des dons qu'ils s'attribuaient si libéralement, de leur science, de leur foi, de leurs mœurs et de leur continence même, et si fort cette fois que Luther aurait pu l'entendre de sa Rome saxonne 1). Ainsi peut-on expliquer ces accès de courage chez Erasme qui ne cache plus ses convictions ni ses croyances, et dit tout haut à qui veut l'entendre : Je suis catholique, non seulement aux cardinaux et aux évêques, mais aux nouveaux évangélistes et jusqu'à Mélanchthon. Sa verve se réchauffe, son style étincelle; il a retrouvé son jeune sang de vingt ans : la foi lui tient lieu de colère. C'est que le vieil athlète de la Germanie était de la nature du tilleul de Morat qui pousse des feuilles avec ses trois siècles de vie. Erasme eût encore pu se heurter à Luther. A moins qu'on n'ait étudié profondément le seizième siècle, on ne se figure pas quelle action il exerçait, tout décrépit qu'il était, sur les intel-

1) Voyez, dans les Ep. d'Erasme, les lettres de 1522 à 1524, adressées à Mélanchthon, à Campegio, aux chrétiens des Pays-Bas, etc.

ligences, comme l'esprit croyait en lui ! avec quelle foi on recevait sa parole ? S'il ne lui eût pas été donné de prévaloir contre Luther, du moins aurait-il détaché de la réforme les ames qui ne s'étaient laissé séduire que parce que Hutten avait annoncé Luther à l'Allemagne comme un apôtre des lumières. Il aurait fallu qu'Erasme eût écarté le dogme, que Luther comprenait beaucoup mieux que lui, et qu'il eût écrit l'histoire de la réforme considérée dans son influence sur les mœurs, sur l'intelligence et la société allemande. Quelle thèse féconde pour la raillerie du critique ! Comme son sarcasme aurait trouvé de quoi vivre et se déployer dans la vie du Saxon, depuis ces positions où il joue la soumission au pape jusqu'à son hymen avec Catherine Bora ! Quel tableau que celui de toutes ces sectes engendrées et mortes au même soleil ! Quelles images funèbres que ces champs de la Thuringe, de la Souabe, de la Westphalie, de l'Alsace, engraissés du sang de paysans qui n'ont péché que pour avoir cru à Luther ! Quelles scènes à décrire que ces bris d'image, de statues, de vitraux, d'œuvres matérielles par le marteau des réformés ! Quels masques que ceux d'Œcolampade, de Carlstadt, de Didyme, de Storch ! Quelles bonnes figures pour un peintre que celles de ces moines et moinesses qui se ruent dans le mariage par appétit gastrique, comme dit décemment Luther ! Quelle matière à de nouvelles lettres à l'instar de celles des virorum obscurorum, que la création spontanée de cette myriade d'embryons d'apôtres et de prophètes, d'évangélistes mâles et femelles, dont les li-

vres ressemblent à une armée de sauterelles 1); qui s'exorcisent, s'anathématisent, se damnent les uns les autres, et ferment à Luther les portes du ciel, que le réformateur leur avait ouvertes ! Il y avait tout un livre à faire pour Erasme dans ce fragment de la lettre de Luther aux chrétiens d'Anvers 2) :

« Le diable est parmi nous : il m'envoie chaque jour des visiteurs qui viennent frapper à ma porte : l'un ne veut pas du baptême, un autre rejette le sacrement eucharistique, un troisième annonce qu'un monde nouveau sera créé de Dieu avant le jugement dernier, un autre que le Christ n'est pas Dieu, un autre ceci, un autre cela. Il y a presque autant de croyances que de têtes. — Il n'est pas de butor qui, s'il rêve, ne se croie visité de Dieu ou prophète.

» J'ai souvent la visite de ces hommes aux visions, qui en savent tous plus que moi, et veulent m'en remontrer ; je voudrais bien qu'ils fussent ce qu'ils s'annoncent. Hier, encore... — Maître, je suis envoyé de Dieu qui a créé le ciel et la terre ; et mon homme se met à prêcher en véritable rustre : que l'ordre de Dieu était que je lui lusse les livres de Moïse. — Ah ! et où avez-vous trouvé ce commandement de Dieu? — Dans l'évangile de saint Jean. Après qu'il a bien parlé. — Donc, mon ami, revenez demain ; car je ne puis vous lire, dans une séance,

1) Rari sunt apud adversarios qui non aliquid scribant, quorum libri non jàm ut cancer serpunt, sed velut agmina locustarum volitant. Bellarminus, t. 1. Op. de Controv. Christianae Fidei, in praefat.

2) Ein Brief D. Mart. Luther's an die Christen zu Antorf. Wittenberg, 1525, 4°; D. M. Luthers Briefe, t. III, p. 60.

les livres de Moïse. — Adieu, maître, le père céleste, qui a répandu son sang pour nous, nous montre, par son fils Jésus, notre droit chemin.— Adieu...—Voilà ces esprits d'élite qui ne savent ni Dieu, ni le Christ. Quand le papisme vivait, il n'y avait pas de ces divisions ni de ces dissidences : le fort régnait en paix sur les cœurs : mais maintenant, un plus fort est venu, qui l'a vaincu et chassé, et l'ancien tempête et ne veut pas s'en aller. Un esprit de trouble est aussi parmi vous, qui vous tente et veut vous détourner du vrai chemin : voici les signes auxquels vous le reconnaîtrez — lorsqu'il vous annoncera que tout homme possède l'esprit saint; que l'esprit saint n'est autre que la raison que Dieu a mise en nous; qu'il n'y a ni enfer, ni damnation, que la chaire seule sera damnée; que l'esprit aura la vie éternelle; que la loi n'est pas détruite par la concupiscence, tant que je n'y prends pas plaisir; que celui qui n'a pas l'esprit ne pèche pas, puisqu'il n'a pas la raison.... Arrière, cohorte de Satan, marquée au signe de l'erreur; car Dieu est un Dieu de paix et non de dissension 1). »

Ce récit de Luther, esquisse coloriée avec finesse, se fût changé, sous la plume d'Erasme, en un drame saisissant, où nous aurions vu les prophètes, les anabaptistes, les zwingliens, les sacramentaires, ce que le libre examen avait enfanté de dissidents, disputer ensemble, chacun en appelant au texte biblique pour témoigner de la vérité de sa doctrine. Erasme aurait pu dépenser, en mettant en scène la réforme, tout

1) Ista sectarum pugnantia signum et Satanae esse quod docent, et quod spiritus Dei non sit dissensionis Deus, sed pacis. Michaël. Stiefel, 31 decemb. 1524.

ce que Dieu lui avait donné de verve, de causticité, de malignité. C'était le rire qui avait fait le succès de Hutten, et tué les couvents; c'était par le rire qu'il fallait attaquer les novateurs ; et, dans l'église de Wittemberg, il y avait plus d'un capuchon vulnérable. N'est-il pas vrai que le diable, au service de Luther, le grand homme blanc de Zwingli, l'inconnu qui tord le cou à Œcolampade, l'esprit familier des prophètes, valaient bien les démons de saint Antoine dans le désert, dont les réformés se sont si souvent moqués? Ceux-là, au moins, ne devisaient pas sur la messe, et n'entendaient pas le grec.

Erasme se trompa. Luther nous a déjà dit que le philosophe avait oublié quelque peu de sa théologie dans l'étude de l'antiquité qu'il connaissait si merveilleusement. Que si jamais il eût voulu disputer avec Luther, il devait bien se garder de matières dogmatiques où sa parole abondante, ornée, fine et spirituelle, ne pouvait s'épandre à son aise et jouer comme dans une comédie littéraire. Que croyez-vous donc qu'il vient exhumer de l'œuvre déjà si immense de Luther ? De toutes les questions qu'on agite dans l'école, la plus mystérieuse, le libre arbitre; prodige qui confondra toujours la raison, et qu'il faut croire comme on croit à l'éternité, à l'immortalité de l'ame, à la création. C'est le sentiment interne qui proclame la liberté morale. L'homme cède-t-il au mouvement de la grace, et produit-il des œuvres de justice, sa conscience est heureuse. Se laisse-t-il séduire et emporter par la concupiscence, le ver du remords vient le ronger; mais il n'y a joie ni remords dans l'accomplissement d'actes

nécessaires. Si l'homme n'est pas libre, à quoi bon des préceptes, des peines et des récompenses? S'il est esclave du péché, pourquoi le juger? Il n'y a plus en lui que de la matière.

Luther croyait à la chute d'Adam et à une grande expiation de la nature, qui devait durer jusqu'au jour où une nouvelle terre et de nouveaux cieux seraient créés. A peine l'homme s'était-il mis en révolte contre son Dieu, que la lumière du soleil s'était affaiblie; que les astres s'étaient voilés; que les fleurs avaient laissé échapper une partie de leur parfum; que les animaux et les plantes s'étaient étiolés; que l'air avait perdu sa pureté, et la lumière sa primitive splendeur. De sorte que ce que l'œil humain admirait dans l'œuvre de la création n'était qu'une ombre de son état natif. Mais de tous les êtres le plus cruellement puni, parce qu'il avait fait entrer le péché dans le monde, c'était celui que Dieu avait créé à son image et qui avait perdu l'attribut qui le rapprochait le plus de son créateur, le libre arbitre! Enfant conçu dans les larmes et la corruption, qui pèche dans le sein de sa mère quand il n'est encore que fœtus 1); boue immonde qui, avant d'être changée en vase humain, commet l'iniquité, et est acquise à la damnation 2). A mesure qu'il

1) Lutum illud ex quo vasculum hoc fingi cœpit damnabile est. — Fetus in utero antequàm nascimur et homines esse incipimus, peccatum est. Luther, in Psal. 4.

2) Cette doctrine sur la corruption de la nature, qui fut depuis légèrement modifiée par Luther et surtout par ses disciples, est un des articles du symbole de Calvin : Ex corruptâ hominis naturâ, nihil nisi damnabile. Inst., lib. 2, c. 3, fol. 93. — Voyez Mœhler, qui, dans sa Symbolique, a développé admirablement

grandit, l'élément de corruption apporté en naissant croît et se développe et porte ses fruits. Il a dit au péché : Vous êtes mon père, et chaque acte qu'il produit est un crime; aux vers : Vous êtes mes frères, et il rampe comme eux dans la fange et la pourriture. S'il essaie de lever la tête, ce mouvement, dont il n'est pas, du reste, le maître, est une souillure, comme tout ce qu'il pense ou commet; c'est un arbre mauvais qui ne saurait produire de bons fruits; un rocher déchiré par la foudre, qui ne peut plus donner d'eau vive; du fumier, car Luther emploie toutes ces images, qui ne peut exhaler que des odeurs immondes. Et ce qu'il y a de plus désolant dans ce système psychologique, c'est qu'il n'est pas donné à ce roi de la création de se relever de l'abîme où le jeta la chute du premier homme; d'effacer de son front le stigmate qu'imprima la main vengeresse du créateur; de recouvrer les titres de sa céleste origine. Plus malheureux que cette fleur dont il nous parlait, l'homme se connaît; il sait tout ce qu'il a perdu de félicité, tout ce qu'il porte en lui de misère et d'ignorance, et l'héritage de gloire qui lui est échappé. Quelques gouttes d'eau vont relever la plante flétrie sur sa tige, et l'homme destiné à ramper, rien désormais ne pourrait vivifier ou faire refleurir sa nature; ni le désir, ni la pensée, ni l'acte; car ces trois opérations de l'intelligence sont corrompues comme leur mère : l'homme pèche en faisant le bien. C'est la doctrine de Luther : doctrine de sang

---

le double enseignement du catholicisme et de la réforme sur les grandes questions du péché originel.

et de désespoir qu'on comprendrait en enfer, où l'ame, surprise dans le péché, ne peut mériter; mais qui, sur une terre toute teinte du sang expiatoire de l'agneau, n'est plus qu'un outrage à la Divinité. La nécessité le pousse, le chasse de blasphème en blasphème : le voilà qui proclame que Dieu damne quelques créatures qui n'ont pas mérité ce sort 1); d'autres avant même qu'elles soient nées 2); qu'il nous incite au péché, et produit en nous le mal 3). Et ses disciples, à leur tour, annoncent un Dieu qui vole dans le voleur, tue dans l'assassin, est tronc dans un tronc, arbre dans un arbre 4).

Ainsi déshérité, l'homme de Luther a cessé de s'appartenir : il pèche quoi qu'il fasse, en lui toute volonté est éteinte; il n'est que l'esclave du destin. S'il commet le bien ou le mal moral, ce n'est pas de sa volonté, parce qu'il n'en a pas, mais parce que Dieu ou Satan tient la bride. « Ne me parlez pas, dit le réformateur, du libre arbitre : c'est un vocable divin qu'on ne peut appliquer qu'à l'essence divine qui peut tout ce qu'elle veut dans le ciel et sur la terre. En décorer l'homme, c'est le décorer de la divinité, ce qui est un blasphème, le plus grand qu'on puisse imaginer. Que les théologiens bannis-

---

1) Daß Gott etliche Menschen verdammet, die es nicht verdient haben.

2) Daß Gott etliche Menschen zur verdammnus verordnet habe, eh sie gebohren worden. 3. Jen. lat. fol. 207 a. t. 6 Witt. ger. fol. 534 b. 535 a. t. Alt. fol. 249 b. 250.

3) Daß Gott die Menschen zur Sünde antreibe, und alle Laster in ihnen würcke. 3. lat, fol. 199 a. t. 6. Witt. fol. 522. b. 523. a.

4) Deum furari in fure, trucidare in latrone, esse truncum in trunco, arborem in arbore. Althammer in Diallage, fol. 67.

sent donc cette expression de leur terminologie, et qu'ils la réservent à Dieu. Cessons de nous en servir, et laissons au Seigneur ce nom saint et vénérable 1).

Personne mieux que Luther n'avait compris la puissance de l'image pour arriver à l'intelligence. Dès qu'il voulait faire entrer une idée dans le monde, il la revêtait d'une forme sensible, lui donnait un corps, des vêtements; et cette idée, ainsi personnifiée, courait alors la société, faisant des prosélytes, comme eût pu le faire celui de qui elle tenait la vie et la parole. Ce don de création hors du domaine de la vie réelle a manqué à tous ceux qui se sont faits chefs d'hérésie. Mélanchthon, avec son esprit positif, ne l'eût pas compris, et ne s'en fût jamais servi. Voyez-le, au début de la réforme, attaquer la papauté avec les armes ordinaires aux novateurs, c'est à dire les vieux arguments tirés de la poussière des écoles, et se dresser sur leur pointe émoussée contre le rocher de Saint-Pierre! Luther entendait autrement la dispute. Il imagine une lanterne magique où Satan apparait avec le pied fourchu d'un âne, l'ignorance avec le ventre enflé d'un moine, et l'esprit de nouveautés sous la figure d'un anabaptiste. Ainsi dans la question du libre arbitre, il souffle sur cette volonté humaine qu'Erasme drapait en reine, et il en compose deux figures, d'abord une figure de jument, puis une figure de sel. Voilà la cavale en plein champ : « Dieu monte-t-il en croupe? La cavale s'assouplit, obéit, se laisse emporter à tous

1) Luth. de Servo Arbitrio, ad Erasm. Rotterod., l. 1. fol 117, 6.

les mouvements du cavalier, et va où il veut. Dieu abandonne-t-il les rênes ? Alors Satan s'élance sur le dos de l'animal qui s'assouplit, obéit et se laisse emporter à tous les mouvements du cavalier, et va où il veut 1). La volonté n'a pas le choix de sa monture, et ne saurait regimber contre l'aiguillon qui la presse. Il faut qu'elle marche, et sa docilité même est une désobéissance ou un péché. Il n'y a de lutte possible qu'entre les deux cavaliers, Satan et Dieu, qui se disputent l'empire momentané de la cavale. Et alors s'accomplit cette parole du Psalmiste : J'ai été fait comme une jument, et moi toujours avec toi. »

Il est aisé de voir que le système philosophique de Luther sur la liberté de l'homme et sur l'origine du mal n'a de neuf que sa forme plastique, et que l'idée mère appartient à Manès : c'est le dualisme persan, la lumière et les ténèbres, ou le mal et le bien se disputant la possession de l'homme. Mais si l'action de Dieu sur la créature est un mystère dont la raison ne pourra jamais entièrement soulever les voiles, la lutte que Luther établit entre Satan et Dieu est un prodige autrement incompréhensible. C'est une image poétique que celle de Satan entrant en lutte avec Dieu, mais bien autrement belle dans le Paradis de Milton que dans le traité du serf-arbitre. Est-ce que l'esprit

1) Sic humana voluntas in medio posita est, seu jumentum, si insederit Deus, vult et vadit quò vult Deus., ut Psalmista dicit : Factus sum sicut jumentum et ego semper tecum ; si insederit Satan, vult et vadit sicut Satan, nec est in ejus arbitrio ad utrum sessorem currere, aut eum quaerere, sed ipsi sessores certant ob ipsum obtinendum et possidendum. Op. Luth., t. 3, f. 177, 6.

peut croire à un antagonisme semblable? Dès que Luther nous donne le nom des combattants, son drame est dénoué. Qu'est-ce que Satan contre Dieu? le fini contre l'infini, le créateur contre la créature. Chez le poète, il y a allégorie; chez Luther, il y a enseignement, et par conséquent absence de poésie réelle. L'idée du docteur est un dogme. Mélanchthon, pour ne pas chagriner son maître par une objection insoluble, prit le parti, pour professer le servisme de Luther, de rendre Dieu auteur du bien et du mal qui arrive ici-bas ; de l'adultère de David, de l'apostolat de saint Paul, et de la trahison de Judas; et non pas, comme le disait la scolastique, permissive; mais, potenter, ou efficacement 1). C'est l'Ecriture à la main que Mélanchthon soutient son argument; en sorte que, s'il fallait croire en lui, c'est Dieu ou la Bible qui nous enseignerait que l'homme est esclave du destin. Mais alors quelle inspiration écoutait-il, lorsqu'en 1530 il affirmait dans la confession d'Augsbourg — que la cause du péché est la volonté du méchant, c'est à dire du diable et de l'impie, et que cette volonté, sans aide surnaturelle, se retire de Dieu 1)?

1) Haec sit certa sententia, à Deo fieri omnia, tam bona, quàm mala. — Nos dicimus non solum permittere Deum creaturis ut operentur, sed ipsum omnia propriè agere, ut sicut fatentur, proprium Dei opus fuisse Pauli vocationem, ita fateantur opera Dei propria esse sive quae media vocantur, ut comedere, sive quae mala sunt ut Davidis adulterium. Constat enim Deum omnia facere, non permissivè sed potenter, id est ut sit ejus proprium opus, Judae proditio sicut Pauli vocatio. Mart. Chemnitz loco theol, edit. Leyser, 1615, p. 1, 173.

1) Art. XIX. Symbolik von Möhler, f. 47.

A Leipzig, Luther comparait l'homme à une scie dans les mains d'un ouvrier. Eck, pour réfuter la comparaison, avait dit en riant qu'elle criait; et ce jeu de mots fit sur l'auditoire beaucoup plus d'effet qu'un argument en règle. Dans sa querelle avec Erasme, Luther change d'image : l'homme n'est plus une scie : c'est tantôt la femme du patriarche, changée en statue de sel, tantôt un tronc d'arbre, un bloc informe de pierre qui ne voit ni n'entend, n'a ni cœur ni sens 1). Affreuse ironie, comme vous voyez, que cet être jeté de Dieu au milieu de la création, et que l'Ecriture nous représente comme créé à son image. Comment le souverain juge, après cette vie, pourrait-il demander compte de ses désirs, de ses pensées, de ses regards, de ses actes, à cet homme cadavre qui n'a jamais vécu, qui n'a jamais senti; en qui vous ne trouvez ni sang ni artères? Et la justice humaine ou la société, comment jugera-t-elle ce qui n'a de nom dans aucune langue; ce qui n'est qu'argile ou pourriture? Demandez à Luther la solution de ce problème psychologique : il ne répond que par ses comparaisons prises au tombeau. Vous étonnerez-vous du cri de douleur qu'arrachait aux catholiques cette doctrine de néant, quand ses disciples eux-mêmes rougissent de leur maître? Honneur au moins à Pfeffinger, à Victorin, à Strigel surtout, qui eurent le courage d'en appeler à la conscience

---

1) In spiritualibus et divinis rebus quae ad animae salutem spectant, homo est instar statuae salis in quam uxor patriarchae Loth est conversa, imò est similis trunco et lapidi statuae, vita carenti, quae neque oculorum, oris aut ullorum sensuum cordisque usum habet. Luth. in Gen. CXXIX.

pour combattre le nihilisme du réformateur, et qui restituèrent à l'homme le rayon de lumière que Dieu en le créant avait mis en lui.

C'est que Luther, cloué au principe qu'il avait posé, luttait en vain pour échapper à sa chaîne : il tombait nécessairement dans le rationalisme, faute de vouloir se servir de la foi pour concilier la préscience divine avec la liberté morale. Il en avait appelé à l'Ecriture, et un texte commenté par son entendement avait en lui obscurci la lumière la plus vulgaire. L'autorité enseignait comment devait s'interpréter ce verset du psaume où Dieu dit qu'il endurcit le cœur de Pharaon; mais il préfère à la voie œcuménique son sens privé, et il s'égare. Suivez un moment toutes les déductions qu'il tire d'une interprétation erronée. — Que le chrétien sache donc que Dieu ne prévoit rien d'une manière contingente, mais qu'il prévoit, propose et fait de son éternelle et immuable volonté : c'est le coup de foudre qui brise et renverse le libre arbitre! Que ceux qui se posent en champions de ce dogme nient donc d'abord ce coup de foudre. Ainsi il suit irréfragablement que tout acte humain, bien qu'il paraisse s'opérer d'une manière contingente, et être soumis à des chances aléatoires, est nécessaire et immuable dans l'ordre providentiel. Ce n'est donc pas le libre arbitre, mais la nécessité, qui est en nous le principe actif 1)... A la vérité, je voudrais pouvoir me servir d'un autre terme que de celui de nécessité, qui ne s'applique

1) Luther, de Servo Arbitrio adv. Erasm. Rotterod. Opera lat. Ien., t. III, f. 170, 171, 177.

qu'imparfaitement quand on parle de la volonté divine ou de la volonté humaine. C'est une expression ingrate et incongrue que celle de coaction, car ni l'une ni l'autre ne sont astreintes ou soumises nécessairement, toutes deux obéissant à leur nature, en faisant le bien ou le mal : volonté immuable et infaillible qui gouverne une volonté muable et faillible, et comme chante le poète : Immuable, tu donnes à tout le mouvement.

Stabilisque manens das cuncta moveri.

Mais qui retirera l'homme de cet abîme de ténèbres où l'a plongé Luther? Qui criera pour celui qui n'a pas de voix? Qui priera pour cet ange déchu qui ne peut former ni désir ni pensée que ce ne soit une souillure? Qui intercédera en faveur de cette ame crucifiée au péché? Qui ouvrira le sein de la miséricorde à cet enfant du démon, à cet autre Abbadona, mais plus malheureux que le pur esprit de Klopstock, car celui-là peut pleurer sans péché? Luther n'a que la grace; il s'y jette et l'embrasse à corps perdu. Mais puisque l'homme n'est pas libre, qui nous expliquera comment la Providence frappe et couronne, punit et pardonne, damne et récompense dans l'éternité? D'où vient que l'un est condamné et l'autre glorifié, quand nul n'avait d'yeux pour voir, d'oreilles pour entendre, et d'instinct pour choisir? que tous deux dans l'opération du bien ou du mal étaient poussés par une concupiscence irrésistible, laquelle était l'œuvre de Dieu, comme l'acte qu'ils opèrent était son ouvrage? Quel Dieu nous fait donc la réforme? Ce n'est pas le Dieu de l'Ecriture. Elle a beau

dire, elle n'a pu le trouver dans nos livres saints, c'est le dieu de son entendement : un dieu aveugle, créé à l'image de celui que rêvait le gnostique Marcion.

Luther complète sa pensée psychologique sur la liberté humaine.

« Quant à moi, je dois le confesser, m'offrît-on le libre arbitre 1), je n'en voudrais pas, non plus que de tout autre instrument qui pourrait aider à mon salut : non seulement parce que, assiégé de tant de périls et d'adversités, au milieu de cette horde de démons qui m'assaillent de tous côtés, il me serait impossible de garder cet instrument de salut ou d'en faire usage, puisque un seul démon est plus fort que tous les hommes ensemble, et qu'aucune voie de salut réelle ne me serait ouverte; mais parce que les dangers écartés, et les démons mis en fuite, je travaillerais dans l'incertitude, et que mon bras se fatiguerait vainement à frapper l'air de coups inutiles. Car ma vie fût-elle sans fin, ma conscience ne serait jamais assurée d'avoir satisfait à Dieu. Après tout acte réputé parfait, un scrupule resterait toujours; qui me dirait, si j'ai su plaire à Dieu; s'il ne demandait pas davantage, ainsi que le prouve l'expérience de toutes les ames réputées justes, et malheureusement la mienne plus que toute autre.

» Mais comme Dieu s'est chargé de mon salut, indépendamment de mon libre arbitre, et qu'il a promis de me sauver par sa grace et sa miséricorde, sans le concours de mes œuvres, je suis certain qu'il

1) De Servo Arbitrio, t. I, fol. 171.

sera fidèle à sa promesse, qu'il ne mentira pas, qu'il est assez puissant pour empêcher que je ne sois brisé par l'adversité, ou emporté de ses bras par le démon; car il a dit : « Personne ne l'enlèvera de ma » main, parce que le père, qui me l'a abandonné, » est plus fort qu'eux tous. » Ainsi donc, si tous ne sont pas élus, beaucoup du moins le seront; tandis que, par le libre arbitre, aucun ne serait sauvé, et tous seraient perdus. Ainsi encore sommes-nous assurés de plaire à Dieu, non par le mérite de nos œuvres, mais grace à la miséricorde qu'il nous a promise, et parce qu'il ne nous imputera pas le plus ou le moins de mal que nous aurons commis, mais qu'il nous pardonnera et nous recevra dans sa bonté paternelle : c'est la glorification des saints en Dieu. »

Que Luther se débatte ou non contre les conséquences du principe d'esclavage moral qu'il a posé, son dieu sera toujours un dieu aveugle ou méchant, qui sauvera ou perdra sans raison une ame qui par elle-même ne pourra ni mériter ni démériter : ame inerte, passive. S'il y a une logique au monde, il n'est de refuge, pour l'ame qui embrasserait la doctrine de Luther, que dans le désespoir ou l'indifférentisme. Voici sa profession de foi : que nul ne sera heureux dans l'éternité, s'il ne croit pas à l'inefficacité du libre arbitre 1). Qu'est donc devenu ce prin-

1) Luth. de Servo Arbitrio ad Eras. Rotterod, t. I, f. 236. Daß Niemand selig werden könne, der nicht gerade seine Meinung von dem völligen Unvermögen des freien Willens, ohn Einschränkung annehme. Das Resultat meiner Wanderungen, p. 262. Menzel : Neuere Geschichte der Deutschen, t. I, ch. 5.

cipe de libre examen qu'il apportait au monde? Il a proclamé l'indépendance de la raison, et il enchaîne mon entendement. Il a retrouvé, selon M. Charles Villers, les titres à la royauté de l'intelligence humaine, perdus au Vatican, et il ne consent maintenant à les montrer qu'autant que la reine de ses mains fera acte de vasselage; c'est à dire qu'il fait du papisme, après avoir voulu tuer la papauté! Que faudra-t-il penser du salut de ses disciples qui, dans leurs confessions diverses, désobéirent à la parole du maître, et enseignèrent le dogme de la liberté morale? Le despotisme de l'erreur est encore plus pesant que celui de la vérité : dès que l'erreur vous a touché de son doigt, vous lui appartenez, et vous êtes condamné à parcourir le cercle entier de mensonges qu'elle a tracé autour de vous. Quand l'anabaptisme vint annoncer la nécessité d'une seconde purification du péché originel dans l'adulte, se fondant sur une pharisaïque exégèse, Luther enseigna hautement que la lettre tuait et qu'il fallait étudier l'esprit. Aujourd'hui voici ce qu'il dit : « Qu'il faut se garder, comme d'un poison, de toute exégèse, s'en tenir à la lettre, quelque dure qu'elle paraisse, à moins que l'Ecriture ne nous force de chercher le sens mystérieux renfermé sous l'écorce du mot 1); que le démon seul a pu soutenir que la pa-

---

1) Neuere Geschichte der Deutschen, von Karl Adolf Menzel, t. I, fol. 144. Das Resultat meiner Wanderungen etc., von D. Julius Höninghaus, p. 264. Man soll alle verblümte Worte meiden und fliehen wie Gift, und bei den klaren dürren Worten bleiben, wo nicht die Schrift selbst zwingt, etliche Sprüche, als verblümte Worte zu erklären.

role divine est enveloppée de ténèbres, et ait besoin de passer par la bouche de l'homme pour arriver jusqu'à l'intelligence ; que l'esprit illumine toute ame qui vient à lui avec amour et lui révèle le sens caché du verbe éternel. »

Erasme, assourdi de tout ce tumulte de voix réformées qui criaient à la fois l'Ecriture! comme si l'Ecriture eût été jusqu'alors un livre scellé, et que Luther, l'ange de l'Evangile, aurait ouvert le premier, voulut en finir avec ce bruit passionné, et montrer que l'Ecriture, réduite à sa lettre muette, n'est pas l'unique fondement de la foi chrétienne. Il retrouva, dans l'examen du principe luthérien, sa verve juvénile, son style vif, animé, et qui semble quelquefois avoir pris des ailes, comme celui du poète. Sa phrase se presse, court et ne laisse pas reposer le lecteur.

— Mais je vous écoute — à quoi bon les commentaires, si l'Ecriture rayonne d'une si vive clarté?.. Je réponds : Si l'Ecriture est aussi lumineuse que vous le dites, comment tant d'hommes de science ont-ils marché, depuis des siècles, dans les ténèbres, quand il s'agissait pour eux d'une question aussi importante que celle de la liberté morale? Si aucune obscurité ne plane sur le texte des livres saints, pourquoi la parole écrite eut-elle besoin, au temps des apôtres même, de commentaires? Mais je vous accorde que l'esprit se soit révélé aux faibles et aux ignorants et caché aux d'hommes d'intelligence, et que cette parole du Christ se soit accomplie : Mon Père, je vous rends graces de ce que vous avez appris aux simples et à ceux que le monde regarde comme des insensés, ce que vous avez tenu caché aux sages.

Qui sait si Dominique et François ne seraient pas devenus semblables à ceux dont parle le Christ, s'ils n'avaient suivi que leur propre sens ? Quand Jean veut, alors que le don de Dieu était dans toute sa force, qu'on éprouve si ceux qui viennent à nous sont animés de l'esprit de Dieu, nous sera-t-il permis de tenter la même épreuve dans ces jours où toute chair est corrompue ? Comment nous prouveront-ils leur mission ? Par le don d'éloquence qui brillerait en eux ; mais, de chaque côté, je vois des rabbins. — Par leurs actes ? — De chaque côté, je vois des hommes de péché : voici tout un chœur de saints qui enseignent que l'homme est libre. On dit : ce sont des hommes ! Mais je compare, prenez-y garde, l'homme à l'homme, et non l'homme à Dieu. On dit : à quoi bon cette nuée de témoins pour témoigner du don de l'esprit ? Je réponds : à quoi serviraient davantage quelques rares intelligences ? On dit : à quoi bon le bonnet de prêtre pour l'intelligence de l'Ecriture ? Je réponds : et le manteau de chevalier ou le capuchon de moine ? On dit : à quoi bon la philosophie et la science pour comprendre les livres inspirés ? Je réponds : et l'ignorance ! On dit : à quoi bon des conciles où pas un membre peut-être n'a reçu l'esprit saint ? Je réponds : et votre cénacle où vraisemblement le don de Dieu est aussi rare ? On n'aurait pas cru aux apôtres, s'ils n'avaient prouvé la vérité de leurs enseignements par des miracles : chez vous, tout individu qui se dit héritier de la lumière veut être cru sur parole. Quand les apôtres endormaient les serpents, guérissaient les malades, réveillaient les morts, il fallait bien avoir foi en eux, alors même

qu'ils annonçaient des choses merveilleuses ! Et parmi ces docteurs qui ne nous ont pas fait faute de merveilles, en est-il un seul qui ait redressé un cheval boiteux 1)?... On me crie : ce sont des hommes que tous ceux dont vous invoquez le témoignage ; mais, quand j'insiste et demande sur quel témoignage on veut que je juge de la vérité d'un enseignement, si, des deux côtés, je n'entends que des voix humaines, on me répond par la preuve de l'esprit; et quand je poursuis : comment l'esprit aurait-il manqué plutôt à ceux que le monde a connus à des œuvres toutes miraculeuses, qu'aux disciples de la nouvelle science évangélique? on voudrait me faire croire que l'Evangile n'a pas été prêché depuis treize siècles! Je demande une doctrine fondée sur des œuvres. On me répond que la foi justifie, et non l'œuvre. — Donnez-moi des miracles. — Ils sont inutiles, il y en a assez, il n'en est pas besoin avec la vive lumière des Ecritures. En ce cas l'Ecriture n'est pas très claire, puisque je vois tant d'hommes errer dans les ténèbres. Et lorsqu'on aurait l'esprit de Dieu, qui me prouvera qu'on a encore l'intelligence de sa parole? Que faut-il que je croie quand, au milieu de ces dogmes contradictoires, chacun prétend qu'il a l'infaillibilité dogmatique, se pose comme un oracle, et s'élève, de son autorité contre l'enseignement de tous ceux qui l'ont précédé! Eh quoi! pendant plus de treize siècles, Dieu n'aurait suscité, parmi tant de saints personnages qu'il a donnés à son église, aucun

---

1) Ist noch keiner gewesen, der auch nur ein lahmes Pferd hätte heilen können. Menzel.

homme auquel il aurait révélé la doctrine évangélique 1)?

L'ouvrage d'Erasme est un traité de théologie qu'on dirait échappé à la plume de l'un de ces moines, dont on se moquait alors; qui sent le glossateur, le disciple de Scot, et où l'on ne surprend que bien rarement l'écrivain inspiré. Erasme entasse les textes, s'embrouille dans les citations, fait intervenir toute la cohorte des pères; saint Basile, saint Chrysostome, saint Cyrille, saint Jean Damascène, Théophilacte, Tertullien, saint Cyprien, Arnobe, saint Jérôme, saint Ambroise, saint Hilaire, les scolastiques, les facultés de théologie, les conciles, les docteurs, les papes: c'est à dire des témoignages que ne prisait guère un rival qui en appelait au rationalisme. Mais ce qu'il y a de remarquable dans cette polémique, c'est que Luther fut obligé de se servir des armes de son adversaire pour lui répondre, et d'invoquer à son aide la parole divine et la parole humaine. Erasme n'était pas changé, il gâta sa diatribe déjà si pâle par des lieux communs de rhétorique en faveur de son adversaire. Son exorde est un hymne à Luther qui souleva la colère de la Sorbonne. Erasme ne voudrait pas que l'erreur de Luther sur le libre arbitre obscurcît les vérités qu'il a si pieusement enseignées sur l'amour de Dieu, sur l'inanité des œuvres. Sa péroraison est un nouveau chant en l'honneur de son rival. Ses amis étaient scandalisés. Carpi lui écrivait: Vous avez confondu Luther! quel art, que d'esprit, que de génie dans votre réfutation!

1) De Libero Arbitrio, diatriba. Menzel, t. I, p. 140.

quelle richesse de style et de témoignages! avec quelle clarté vous expliquez les matières les plus difficiles! Mais je veux vous faire un reproche : comme vous menez doucement Luther! un furieux, un hérétique obstiné dans son péché! Vos louanges sont indécentes, votre douceur ridicule 1) ». Jérôme Emser, cet infatigable athlète du catholicisme, traduisit en allemand le livre d'Erasme, mais en effaçant de sa version les éloges donnés au novateur 2).

La réponse de Luther 3) ne se fit pas attendre : quelque semaines avaient suffi au moine pour en rassembler les matériaux : elle était, comme tout ce qui sortait de sa plume, acérée, violente, grossière parfois; Erasme y était transformé en pyrrhonien, en épicurien, en blasphémateur, et même en athée, lui qui justement à cette époque faisait un vœu à Notre-Dame-de-Lorette, et composait, à la louange de la Vierge, des hymnes que l'archevêque de Besançon plaçait dans la liturgie 4). Le Serf Arbitre de Luther eut dix éditions.

« Oh! comme je m'étais trompé, s'écriait Erasme, je croyais qu'il n'y avait ame si dure que n'amollît une femme : c'est depuis ses noces qu'il a écrit ce livre; voilà comme Catherine Bora adoucit l'humeur de son mari 5)! »

Erasme se faisait illusion sur la valeur de son nom;

---

1) Resp. ad Erasmum. Hist. Litt. Ref., p. 1, p. 127.

2) Seck., liv. I, p. 55, 63.

3) De Servo Arbitrio adversus Liberum Arbitrium ab Erasmo defensum.

4) Canisius.

5) Ep. 33, lib. 21.

il se croyait toujours au temps de ses gloires : il s'avisa donc de demander justice à l'électeur de Saxe des insolences de Luther ; mais sa lettre que l'électeur dix ans auparavant n'eût peut-être pas échangée contre une province, resta sans réponse. Il crut se venger du silence de Frédéric en écrivant à Luther lui-même, qui ne répondit pas non plus. Il avait pourtant travaillé avec soin sa lettre qui finissait ainsi : « Je te souhaiterais un meilleur esprit, si tu n'étais pas si content du tien : tu peux à ton tour me souhaiter tout ce que que tu voudras, pourvu que ce ne soit pas le tien, à moins que tu n'en changes. » C'étaient des concetti dépensés en pure perte.

Alors il rêve une réponse en forme à la diatribe de son ennemi. Il s'enferme donc dans sa cellule, et là, en face des eaux bleuissantes du Rhin qui venaient mouiller son jardin, des montagnes du Jura, de toutes ces fleurs et de ces verdures où Bâle s'encadre comme dans un tableau, il travaille pendant dix jours entiers à courroucer son style, à l'irriter, à l'exciter, ainsi qu'on ferait d'un lion pour lui apprendre à rugir : mais ce fut vainement. Il avait pourtant pris la précaution de tenir constamment ouverts devant lui les livres de polémique de Luther, afin de leur dérober quelques images colériques : tout ce qu'il put faire, ce fut une œuvre sans spontanéité, sans souffle inspirateur, où l'injure a des rides, où la parole tremble. Il fallait que cet ouvrage enfanté si péniblement parût à la foire de Francfort : Froben, l'imprimeur de Bâle, homme à double nature, catholique et réformé, mit six presses au service d'Erasme :

l'Hyperaspistes 1) se montra donc à Francfort, à côté des diatribes de Luther : on l'acheta, on le critiqua amèrement ; Mélanchthon s'en moqua 2), Luther le compara au sifflement d'une vipère 3). Alors Erasme, dans son désenchantement, s'écria : « Voilà donc ma récompense ! Si je n'avais rien fait, je ne voudrais pas écrire un mot aujourd'hui 4). »

Le malheur est chose sacrée, quand surtout il atteint des intelligences telles qu'Erasme, au moment où, après avoir quitté tout ce que la vie a de plus enivrant, elles se voient dépossédées de leur gloire et que la tombe est proche. On peut regarder l'Hyperaspistes comme un testament de mort. En le lisant, le cœur se serre à la vue de tout ce qu'Erasme a souffert dans ses affections, dans sa vanité, dans ses espérances ; de tous les combats que, vieux et infirme, il est obligé de livrer à une ame jeune et ardente ; de toutes les couronnes que lui décernait le monde, et qu'il n'emportera pas avec lui dans la tombe, mais qu'il verra passer une à une sur la tête de son rival ! Quand on pense qu'au titre de restaurateur des lettres, Erasme pouvait ajouter celui de défenseur de l'unité catholique ; qu'il refusa d'arrêter ou de comprimer l'expansion du protestantisme, de sauver l'Allemagne, son vieux culte et ses libertés nationales ; de prévenir les guerres qui l'ensanglantèrent, les dévastations sacriléges de ses temples, le bris de ses images ; de

1) Hyperaspistes, diatribae adversus Servum Arbitrium Martini Lutheri. Bas. 1526.
2) Ep. Camerario, lib. 4.
3) l. 2, Seck. § 32
4) Ep. Carpi.

sauver sa foi et ses arts; on est tenté de le plaindre d'avoir failli au rôle que lui destinait la Providence. Du moins dans ce naufrage volontaire d'Erasme une consolation nous reste, c'est qu'il ne déserta pas la religion de ses pères, ainsi qu'on l'en accuse. Ces lignes du dernier hymne qu'il chantait avant de mourir, et qu'il traçait d'une main défaillante dans l'Hyperaspistes, témoignent heureusement de la possibilité d'une alliance entre la foi et le génie.

— « Devant Dieu qui m'entend et dont je ne peux pas fuir la colère, si j'ai jamais sciemment péché; je veux que tout ce qui a reçu le baptème sache que je ne crois pas moins à la parole muette de l'Ecriture que si le Christ me parlait à cette heure de sa bouche, et que je doute moins de ses signes matériels que de ce que je perçois de mes oreilles, vois de mon œil ou touche de ma main. Et comme je crois que l'Evangile a accompli toutes les figures de la loi et les vaticinations des prophètes, je crois aux promesses du second avènement; c'est cette vive foi qui m'aide à supporter les peines et les injures, les maladies, la vieillesse, toutes les traverses de la vie; qui m'illumine, et me fait espérer en la miséricorde divine et en la vie éternelle. Je ne pense pas avoir volontairement douté d'une seule parole du Christ, j'aimerais mieux mourir de mille morts que de toucher à un iota des textes évangéliques : en Dieu toutes mes espérances, dans l'Evangile toute ma joie. »

— « Erasme de Rotterdam n'est plus, disait Luther à table : c'était un écrivain qui eut tout le temps de rendre service aux lettres; car sa vie s'est écoulée sans combats ni chagrins. Il a vécu et il est

mort sans Dieu en toute quiétude de conscience. Au moment suprême, il ne demanda ni prêtre ni sacrement, et près de rendre le dernier soupir : Fils de Dieu, dit-il, ayez pitié de moi. Peut-être ce cri qu'on lui prête est-il un mensonge : cet homme n'a-t-il pas étudié à Rome 1)? Si, pour dix mille gouldes, je ne voudrais pas prendre dans l'autre vie la place de Jérôme, pour beaucoup plus je ne voudrais pas de celle d'Erasme 2). »

De la colère en face d'un cadavre encore chaud; un outrage à l'une des saintes gloires du catholicisme; une calomnie envers la mémoire d'un rival, et un jeu de mots cruel sur l'ame de l'un de ses frères en Jésus-Christ ! voilà tout ce qui sort à la fois de la poitrine de Luther.

---

1) Luther n'avait point attendu la mort d'Erasme. En 1526, il avait publié contre le philosophe une lettre toute pleine de calomnies, où il essayait de prouver que le philosophe n'avait jamais cherché qu'à établir le paganisme sur les ruines de la religion chrétienne. Erasme réfuta cette lettre. — Erasmus ad calumniosissimam epistolam Lutheri. Annal. Sculteti, p. 197.

2) Ich wollt nicht 10,000 Gulden nemen, und in der Gefahr stehen, für unserm Herrn Gott, da St. Hieronymus inne stehet, viel weniger darinne stehet Erasmus. Tisch-Reden 413.

CHAPITRE V.

ADRIEN VI. DIÈTE DE NUREMBERG. — 1522 ET SUIVANTES.

Pendant que Luther prononçait dans l'église de Wittemberg son sermon sur le mariage, un autre moine, sur qui la Providence avait aussi ses vues, enseignait la théologie à Louvain. On l'appelait le docteur Florent. Dieu ne lui avait pas accordé les dons qui remuent la multitude : sa parole était simple, sans ornements mondains, comme ses vêtements. Il habitait, à l'université, une petite chambre, véritable cellule où Erasme eût peine à trouver un siége quand il traversa Louvain pour se rendre à Rotterdam. Il se levait de bonne heure pour étudier, et ne faisait qu'un repas par jour. Il aimait les pauvres et partageait avec eux les mille florins que lui rendait sa place, et leur abandonnait une de ses deux robes de professeur que la ville lui donnait chaque année. Un jour, Dieu prit par la main le principal de Lou-

vain et le conduisit à Rome pour monter sur le trône de Léon X : ce docteur était Adrien VI 1).

Adrien était d'une tout autre nature que son prédécesseur. Il n'aimait ni le faste ni la représentation. Il n'élèvera pas de monuments; il ne dépensera pas les trésors du Vatican à enrichir Rome de chefs-d'œuvre; il ne creusera pas la terre pour en ret.rer des statues antiques; il ne marchera pas dans les rues au milieu de flots de peintres, de poètes ou d'historiens. Il a d'autres goûts et une autre mission. Elevé loin de l'Italie, dans une petite ville de Hollande, Utrecht, il a puisé sur les bancs de l'école une grande simplicité de mœurs et de manières. Il aime les lettres toutefois, parce qu'elles polissent l'ame, ornent l'esprit, et donnent de l'élégance aux mœurs. Pardessus tout, c'est une organisation empreinte de bonté, d'amour et de charité, d'une ineffable douceur, et qui, pour donner la paix à l'Eglise, sacrifierait son repos et sa vie.

En Hollande, il s'était pris d'amitié pour tous ses compagnons d'étude; son premier souvenir, à Rome, fut pour Erasme; deux intelligences que le bruit des disputes religieuses fatiguait, parce qu'elles les arrachaient à ce qu'il y avait de plus doux pour elles, la quiétude d'esprit. Aussi, en montant sur le trône, Adrien se hâte d'écrire à son ancien camarade d'université. Dans une lettre où le souverain a bien soin de se cacher, il le conjure de travailler à la pacification de l'Eglise, au nom de la gloire, de l'avenir, du

1) Neuere Geschichte der Deutschen, von Ad. Menzel. T. I, ch. 2, f. 5 et suiv. Chron. sax., p. 248 et suiv.

Dieu qui le récompensera magnifiquement dans l'éternité, et aussi de leur vieille et sainte intimité. Il ne cache pas les torts de la papauté, peut-être même, tant il a désir d'en finir avec les troubles, les exagère-t-il à dessein pour exciter le zèle d'Erasme; c'est du moins le reproche que lui font des historiens catholiques. Il eût voulu que le philosophe prît en main la défense du catholicisme, et qu'il entrât en lutte ouverte avec le réformateur.

« Levez-vous, levez-vous, disait le pape à Erasme, pour la défense du Seigneur; et pour le glorifier, servez-vous, comme vous l'avez fait jusqu'à présent, des dons merveilleux qu'il vous accorda 1). »

Erasme hésite; il n'ose s'associer à l'œuvre que lui propose le chef de l'Eglise; il balbutie je ne sais quelles timides excuses sur son âge, sur ses infirmités, sur son imagination qui se glace avec ses doigts, et sur la difficulté d'aller jusqu'à Rome, où le pape le presse de venir. A l'entendre pourtant il connaît les maux de l'Eglise et les remèdes qu'on doit leur appliquer; mais ces remèdes, il ne peut les confier qu'à des messagers fidèles, et il n'en trouve pas. Il est tout fier d'avoir, dès le début, deviné le drame qui allait se jouer, et quand il pourrait le dénouer, lui, ce Dieu envoyé exprès du ciel, recule lâchement 2). Ecoutons-le :

« J'ai crié sur les toits, dès le principe, que les moines servaient la cause de Luther, et on ne m'a

1) Erasmi Epist., lib. XXIII, § p. 3. — Seckendorf. Comm. lib. I p. 309.

2) Sentiments d'Erasme de Rotterdam, in-12.

pas écouté. Plus tard, j'indiquai comment on pouvait en finir avec le mal et le couper dans sa racine, on a rejeté mes conseils. Enfin, je me suis expliqué dans des lettres au pape Adrien; mais il faut que mes avis n'aient pas été goûtés, car je n'en reçois pas de réponse. »

C'était un véritable allemand que le pape Adrien, allemand dans son langage, dans ses vêtements, dans ses mœurs, dans sa foi qui, pour être excitée, n'avait pas besoin, comme celle des Italiens, de symboles et de simulacres. Véritable chrétien de la primitive Eglise, qui, malheureusement, ne comprenait pas que la forme extérieure, si elle veut durer, doit se renouveler avec les mœurs d'un peuple. Vêtu plus que simplement, on ne le reconnaissait quand il parcourait les rues de Rome, qu'au cortége de boiteux, de paralytiques, d'aveugles, de mendiants de tout sexe qui s'assemblaient sur son passage, et auxquels il faisait l'aumône. D'artistes, aucun, car il ne les aimait pas, et leur reprochait de voler le bien des pauvres; non qu'il fût étranger à l'esthétique, car il était poète avant d'être pape; mais la charité était sa seule muse. Un jour qu'on lui parlait de la magnifique pension que Jules II avait faite au seigneur qui avait trouvé le groupe du Laocoon, il hocha la tête : — Ce sont des idoles, dit-il; je connais d'autres dieux que je préfère : les mendiants, mes frères en Jésus-Christ. On voit si la Providence fut sage en donnant à Léon X un successeur tel qu'Adrien. S'il fût venu plus tôt, quand l'art avait besoin d'un pont d'or pour entrer dans Rome, peut-être Adrien eût-il passé outre ainsi qu'il fit quand on

lui montra le Laocoon, et Rome eût été déshéritée d'une de ses plus belles gloires. Tous deux accomplirent leur mission, l'un en s'associant au mouvement des idées, en élevant et dotant magnifiquement tout ce qui possédait une ame d'artiste, pour faire comprendre aux peuples que la papauté, loin d'être l'ennemie des lumières, les glorifie comme un don qui vient de Dieu; l'autre quand l'art était créé et ne craignait plus de tempête, en oubliant un moment la forme pour ne songer qu'aux maux de l'Eglise, c'est à dire à une œuvre qui a bien aussi sa poésie, et que nul mieux qu'Adrien ne pouvait opérer. Car il brillait par toutes les qualités que l'Allemagne reprochait à Léon X de dédaigner. Il aimait la solitude, la bure, une table frugale, la simplicité dans le culte et les cérémonies, la science qui se cache et la piété qui tremble d'être devinée. Longtemps avant que Luther touchât de sa main ardente aux indulgences, il avait étudié la nature de ces œuvres de satisfaction, posé leur limite et assigné leur véritable caractère, séparant admirablement l'usage de l'abus, et conciliant l'exigence du dogme avec les lumières de la raison. A son exaltation au pontificat, il avait donné une bulle où l'on retrouve les doctrines qu'il avait professées d'abord avec un si grand talent, sur le mérite du sang de Jésus-Christ, trésor d'indulgences, comme l'enseigne l'Eglise. C'est là qu'il s'élève, avec une énergie que quelques casuistes n'ont pas approuvée, contre les scandales qu'avait donnés au monde la papauté; sur la nécessité d'une réforme vive et efficace dans les membres et le chef; sur les dissolutions des prélats et leur luxe scandaleux; sur

le trafic honteux des choses saintes dont Rome avait la première donné l'exemple : et pour montrer que les plaintes n'étaient pas vaines, il s'était mis à l'œuvre sur le champ, et avait réduit le prix des dispenses qu'on était obligé d'acheter à Rome pour contracter des mariages aux degrés défendus. On se plaignait, en Allemagne surtout, des prérogatives des coadjuteurs de la chancellerie. Adrien les leur retira en partie. Aux quêteurs, il ôta le pouvoir de distribuer et de vendre les indulgences. Ce n'était que le commencement des réformes qu'il méditait, si l'Allemagne eût voulu le suivre dans ces voies d'amélioration : mais la bonne volonté du pape devait se briser contre les caprices du corps germanique.

L'édit de Worms, donné par l'empereur, avait eu le sort de toutes les lois qu'on est décidé d'avance à ne pas appliquer, et qui ne sont destinées qu'à faire peur; on s'en moqua quand on vit la réforme marcher la tête levée et répandre au grand jour ses doctrines. Il n'y avait pas en Allemagne de main assez forte pour faire exécuter les ordres de l'empereur. Charles V, alors en Espagne, semblait ne point entendre ce bruit de querelles religieuses qui troublait la Germanie. De grandes pensées l'occupaient. Il rêvait, dit-on, une monarchie où le soleil ne devait pas se coucher.

Avant de partir il avait choisi pour le représenter Frédéric Palatin, prince efféminé, ami des plaisirs, et qui peut être aurait consenti à sévir contre les réformés, s'il eût trouvé autour de lui des consciences disposées à s'associer à des mesures de rigueur; mais presque toutes étaient tombées dans l'indifférence,

comme si elles avaient attendu l'effet de ces paroles de Luther à la diète de Worms : « Si mon œuvre est une œuvre de Dieu, elle s'accomplira. » D'ailleurs beaucoup d'entre elles ne pouvaient que gagner au triomphe du principe réformateur, et les dépouilles opimes que le moine saxon avait livrées aux princes qui avaient fermé les yeux étaient bien faites pour les séduire.

Luther travaillait sans relâche à gagner le peuple à sa cause. Le peuple comprenait le langage qu'il parlait, et accueillait avec joie des déclamations contre l'oppression; plein d'espoir que son tour viendrait, et qu'il pourrait un jour compter avec ses maîtres, et de gré ou de force jouer aussi son jeu. Le manifeste que publia à cette époque Luther devait susciter des troubles, en exaltant cette fièvre d'indépendance dont la multitude était malade. Il avait donné à son livre le titre de : la Magistrature séculière 1). Son exorde est tout plein de colère. « Dieu, s'écrie-t-il, enflamme le cerveau des princes. Ils croient qu'il faut obéir à leurs caprices; ils se mettent à l'ombre de César, dont à les entendre ils ne font qu'exécuter les ordres, en sujets obéissants, comme s'ils pouvaient cacher leur iniquité à tous les yeux ! Polissons qui voudraient passer pour chrétiens 2) ! Et voilà les mains auxquelles César a confié les clefs de la Germanie : insensés qui extermineraient la foi de notre sol et y feraient croître le blasphème, si on ne leur résistait au moins par la force du verbe. Si j'at-

1) De magistratu seculari, t. II. Ien. fol. 189.

2) Olim nebulones, nunc vero christiani principes appellari.

taquais en face le pape, cette grande idole romaine, est-ce que je pourrais avoir peur de ses écailles ou de ses bulles ? »

Luther entre ensuite en matière, et met en présence quelques maximes de l'Ecriture qui traitent du pouvoir civil, et de l'obéissance du sujet, et qui au premier aspect semblent se contredire : il s'attache à les concilier. Il partage la société en deux fractions, l'une qui appartient au royaume de Dieu, l'autre au royaume de ce monde ; la première, congrès de fidèles, Jérusalem de chrétiens, qui n'a besoin pour se gouverner, ni de glaive, ni de magistrature, ni de ministère politique ; où nulle anarchie n'existe ; où tous les membres sont égaux ; où il n'y a de maître que le Christ ; où évêques et prêtres ne se distinguent que par le ministère qui leur a été dévolu ; où l'on ne peut établir des lois et faire des règlements sans l'assentiment de la volonté commune.

« Ce n'est pas pour cette société d'élite qu'ont été faites les lois, établies les magistratures et fondés les tribunaux, mais bien pour cette assemblée d'infidèles qui ne sauraient exister sans toutes ces inventions humaines. Que les prêtres ou les évêques portent le glaive et exercent la magistrature politique, mais seulement dans cette société civile d'hommes qui n'ont de chrétien que le nom. Nulle ame chrétienne ne doit se mettre à l'abri sous le glaive de la loi civile, se revêtir de l'office de juge pour administrer la justice. Qui dispute devant les tribunaux, qui vient y mendier ou défendre son honneur, ou des biens temporels, est indigne de porter le beau nom de dis-

ciple de Christ : c'est un gentil, un infidèle; tous ont reçu le baptême, mais parmi ceux qui ont été régénérés, combien peu de vrais chrétiens que le Christ peut confesser! »

Après quoi Luther se hâte d'abandonner la déduction de théories métaphysiques qui ne sont pas faites pour le peuple, et qui l'ennuieraient si elles se prolongeaient trop longtemps; formes logiques qui ne s'adressent qu'à des intelligences élevées, comme Mélanchthon, Jonas, Staupitz; et il revient à la lutte passionnée de la parole où il est si puissant et n'a pas de rival; à cette langue de feu, qui enflamme, remue, électrise comme un hymne de combat, et dont ses disciples s'effrayaient eux-mêmes.

« Voici que Dieu livre les princes catholiques à leur sens réprouvé; il veut en finir avec eux et avec tous les princes de l'Eglise : leur règne est clos; ils s'en vont descendre dans la tombe couvert de la haine du genre humain, princes, évêques, prêtres, moines, polissons sur polissons. Depuis que le monde est monde, c'est un oiseau rare sur la terre, qu'un prince sage et prudent 1), mais plus rare encore un prince honnête homme. Que sont la plupart des grands? des fous, des vauriens, et les plus grands vauriens qui vivent sous le soleil; licteurs et bourreaux, dont Dieu se sert dans sa colère pour punir les méchants et conserver la paix des nations : car notre Dieu est grand, et il est nécessaire qu'il ait à



1) Ab initio mundi rara avis in terrà fuit princeps prudentia pollens; multo rarior probus princeps. Ut plurimum vel maximi sunt moriones, vel nebulones omnium qui sub sole vivunt, pessimi.



son service des nobles, des riches, d'illustres bourreaux, et il lui plaît que nous appelions Maîtres très cléments, ses bourreaux et ses licteurs 1). Princes, la main de Dieu est suspendue sur vos têtes; la contemption se répandra sur vous, vous mourrez, votre puissance fût-elle au-dessus de celle du Turc lui-même. Déjà votre récompense est arrivée; on vous tient pour polissons et bélîtres : on vous juge d'après le rôle que vous jouez : le peuple vous connaît, et ce châtiment terrible que Dieu appelle le mépris vous presse de tous côtés; vous ne pourrez pas le détourner. Le peuple lassé ne peut plus supporter votre tyrannie et votre iniquité. Dieu ne le veut pas. Le monde n'est plus le monde d'autrefois, où vous chassiez aux hommes, ainsi qu'aux bêtes fauves. »

Placez à Florence Luther, comme Savonarola, et cet hymne soulèvera la multitude qui courra aux armes et brisera ces instruments d'iniquité, auxquels on a donné le nom de princes. En Allemagne, la parole du réformateur ne pouvait produire le même effet sur un peuple froid de sa nature, de qui le cerveau ne recevait l'atteinte que d'un pâle soleil, et accoutumé d'ailleurs à une obéissance passive aux puissances de ce monde dont le catholicisme lui faisait un impérieux devoir. La révolte ouverte eût pu s'organiser difficilement, car un lien commun ne réunissait pas les populations. Quand les paysans s'insurgeront, ce ne sera point au nom de la religion, mais d'intérêts tout matériels : guerre d'esclaves,

1) Estque ipsius bene placitum ut hos carnifices clementissimos dominos appellemus.

qu'un autre Spartacus entreprendra. Et Luther connaissait les chances de ses paroles et la nature des intelligences auxquelles elles s'adressaient. Ces ames façonnées depuis longtemps au joug avaient pressenti les destinées de Charles V; elles savaient qu'il n'était pas si loin qu'il ne pût rebrousser chemin, et venir noyer dans le sang une révolte ouverte. Au lieu donc de s'attaquer de front au pouvoir, le peuple se contenta de l'embarrasser dans sa marche, de multiplier les obstacles sur ses pas, de créer des défiances, de l'importuner de ses plaintes, de l'étourdir de ses doléances, de calomnier ses intentions, de lui prêter des désirs de sang, et de l'accuser de chercher dans un repos hypocrite à refaire ses forces pour frapper ensuite les consciences avec plus de sécurité. Les princes catholiques avaient surtout à souffrir. La réforme avait trouvé moyen de se glisser jusque dans leur cour. Elle les dénonçait à Luther qui pouvait passer quelquefois pour jouir du don de seconde vue: car il prophétisait des évènements qui s'accomplissaient plus tard: c'est ainsi qu'il connaissait les secrets de l'archevêque de Mayence que lui livrait son secrétaire, Wolffgang Capito, qui ne tarda pas à embrasser la réforme 1); et les projets de Frédéric l'électeur, que lui révélait le secrétaire du prince George Spalatin. Quand s'ouvrit la diète de Nuremberg, en 1522, au mois de novembre, Luther était instruit d'avance des dispositions des princes qui devaient en faire partie. La majorité, sans pencher pour les doctrines nouvelles, redoutait l'immense

1) Ulenberg. Historia de vitâ, p. 182.

popularité dont le moine jouissait en Allemagne, et plus encore sa parole, qui brûlait comme du feu tout vêtement auquel elle s'attachait, et surtout la pourpre ou l'hermine. Il était certain qu'aucune voie ennemie ne crierait : « Malheur à l'évangélisme ! » et que s'il s'en élevait du banc des princes catholiques, elle serait étouffée sur le champ par des voix autrement nombreuses que la peur saurait rendre éloquentes. A ce congrès de Nuremberg, toutes les opinions religieuses de l'époque étaient représentées : il y avait des catholiques tièdes, des luthériens, des anabaptistes, des sacramentaires, des zwingliens, des mélanchthoniens, qu'on nommait hiérarchistes, des carlstadiens et des athées. Les opinions politiques offraient la même confusion. En l'absence de l'empereur, toutes ces voix s'agitaient, faisaient du bruit, voulaient sauver l'Allemagne. La diète n'offrit que le triste spectacle d'une assemblée où les princes séculiers firent de la théologie, et les princes ecclésiastiques du pouvoir. Si le nonce du pape Adrien, Chérégat, eût eu l'éloquence d'Aleandro, l'ambassadeur de Léon X, il aurait certainement entraîné toutes ces pâles volontés : aucune n'eût essayé de faire résistance. Il n'y avait pas dans l'assemblée une seule tête forte. Le moment était favorable : la révolte aurait pu être réprimée. Mais au lieu de cette parole d'Aleandro, vive, impétueuse, étincelante d'images, qui séduisait avant de convaincre, ce n'est plus qu'une phrase traînante, incertaine, molle et pleine de timidité. Chérégat était un patient sur la sellette au lieu d'un juge. La diète parut frappée d'étonnement, et elle s'attendait à un autre ton. Comme cela arrive,

le cœur revint à tous ces hommes qui en manquaient, en face de ce nonce qui abaissait la pourpre jusqu'à la prière, car c'était une véritable confession que sa harangue, faite bien plus par un luthérien que par un catholique.—Le pape reconnaissait humblement « que la chaire de Saint-Pierre s'était la première souillée 1), que l'Eglise avait besoin de réforme ; que si Dieu l'avait si cruellement punie, c'était à cause des fautes de ses prélats et de ses prêtres; que depuis quelques années, l'abus des choses saintes, l'insolence du pouvoir, le scandale, venaient de Rome; que son vœu ardent était de travailler à réparer le passé, à faire descendre la réforme de la tête aux membres; que la chaire pontificale, le siège principal du mal devait être traité d'abord, et qu'une fois guéri, la plaie de l'Eglise se fermerait bien vite 2). » Le nonce ajoutait qu'il fallait cependant se garder de toute exaltation, repousser des remèdes héroïques qui ne feraient qu'accroître la maladie, employer des liniments qui guériraient le malade, et qu'à l'aide de Dieu, le pape qui ne s'était chargé du gouvernement des ames que pour obéir à sa volonté, viendrait à bout de rendre la paix à l'Eglise. Ensuite, s'adressant aux membres de la diète : « Je suis prêt, disait-il, à écouter vos plaintes : si vous avez des griefs, formulez-les; le pape est disposé à les accueillir dans sa bonté paternelle. N'oubliez pas que les ordres lui doivent le concours de leurs volontés; qu'un édit

1) Scimus in hac sancta sede, aliquot jam annis multa abominanda fuisse.

2) Edmund. Kicherii, Historiae conciliorum, libri quatuor.

existe, celui de Worms, qu'en l'absence de l'empereur vous êtes chargés de maintenir, et qu'il dépend de vous d'arrêter les mesures les plus opportunes pour que le cœur du père commun des fidèles ne soit pas contristé par le triomphe de l'hérésie; que l'Eglise a parlé, et qu'enfants dociles vous devez lui obéir et veiller à l'exécution de ses décrets 1). »

On voit tout ce qu'il y a de mou, d'embarrassé et d'imprudent dans ce langage du représentant d'une cour accoutumée à parler si haut. Il n'était pas fait assurément pour donner une grande idée ni du souverain au nom duquel on le tenait, ni de l'orateur qui s'en faisait l'organe. Les membres de la diète ne se seraient jamais grandis d'eux-mêmes à la hauteur où les élevait le nonce de Sa Sainteté. Luther n'était pas entièrement rassuré sur leurs dispositions, il redoutait les princes catholiques. Pour les compromettre aux yeux de la nation allemande, il avait eu soin de les représenter comme des instruments de vengeance dans les mains de Dieu. La harangue du nonce fit autant de petits despotes aux mains de fer d'hommes qui, livrés à leurs instincts, seraient venus se briser contre un souffle énergique. Au delà des monts, elle jeta dans le cœur des prélats italiens la défiance et le découragement. On trouva que la langue de Chérégat convenait à des enfants du siècle, mais qu'elle était un contresens dans la bouche d'un nonce. L'allemagne ne put se dissimuler que la cour de Rome était singulièrement déchue; et Luther ne manqua pas, à Wittemberg, de mettre en parallèle les paroles

1) Neuere Geschichte der Deutschen, von Karl Ad. Menzel, t. I.

de Chérégat à la diète de Nuremberg et celles de Caietano à Worms, et de montrer aux réformés combien sa cause avait fait de progrès, puisqu'un nonce était obligé de confesser au monde—que tout ce qu'il y avait eu de trouble jusque alors avait sa source dans les désordres de la cour de Rome 1).

L'assemblée de Nuremberg n'eut pas besoin de méditer longtemps sa réponse. Il fallait commenter la harangue officielle. Elle déclara que si on n'avait pas exécuté l'édit impérial contre les partisans de Luther, la faute en était à Rome, dont l'Allemagne avait tant à se plaindre; que des mesures de rigueur n'auraient servi qu'à répandre au lieu d'étouffer les doctrines nouvelles; que le peuple se serait ému et révolté contre le pouvoir, sous prétexte qu'on voulait éteindre la lumière de l'Evangile. Elle félicitait le pape, qui avait si noblement reconnu la nécessité d'une réforme dans le clergé, et témoignait l'espoir qu'on ne détournerait plus désormais le produit des annates de leur destination primitive : la guerre contre les Turcs et les infidèles 2).

Aux yeux de la diète il n'y avait plus qu'un moyen de rendre la paix à l'Allemagne, c'était de convoquer un synode national où toute voix dissidente pourrait se faire entendre. En attendant, les Ordres promettaient de travailler à la réconciliation commune, à

1) Il publia une partie du « mandat » d'Adrien avec des notules en marge. Sleidan.

2) Cochl. in Act. Luth. Ulenberg, historia de vita Lutheri. Maimbourg, p. 76. Neuere Geschichte der Deutschen, von Karl Ad. Menzel, t. I, p. 150. Les actes de la diète se trouvent dans les œuvres de Luther, t. XV, 2667, 2674, édition de Walch.

obtenir de l'électeur que Luther gardât le silence; que les prédicateurs ne prêchassent plus que la parole de Dieu, appuyée sur la doctrine et la tradition de l'Eglise; qu'on laissât aux ordinaires le soin de punir des peines canoniques les prêtres mariés et les moines qui avaient abandonné leur couvent, et qu'on les privât de leurs bénéfices ou de leurs privilèges sans que le magistrat pût y mettre obstacle 1).

Quelques voix essayèrent de demander des mesures énergiques contre le prosélytisme luthérien et les débordements de la presse qui inondait les campagnes d'écrits anticatholiques : la majorité leur imposa silence, et s'occupa de formuler son édit qui fut publié le 6 mars au nom de l'empereur absent. Luther attendait impatiemment cette délibération : ce fut un triomphe pour lui que le rescrit de cette assemblée. Il eut soin de relever sa victoire sur la papauté, dans un écrit plein d'artifices 2), où la louange envers les Ordres est adroitement tempérée par des avertissements qui ne partent pas de lui, dit-il, mais de Dieu même dont il accomplit le commandement : lui qui n'est entre les mains du Seigneur qu'un faible roseau, tout pareil à ceux qui sont élevés en honneurs et en dignités, et que le Seigneur renverserait d'un souffle si jamais sa parole était méconnue. Il demande grace pour ces prêtres, pour ces moines, qu'on voudrait punir parce qu'ils ont obéi au précepte de Dieu donné à Adam et à toute sa postérité. —Triste aveuglement, disait-il, impitoyable dureté du

1) Acta Conv. Norim. — Fasciculus rerum expet., et fug. — Goldast. Const. Imp. 8.

2) Luther, contra falsa. Ed. Caesar. t. I.

pontife ! Prescription qui sent le diable ! Transformer en commandement divin la continence, que notre nature ne saurait garder ! Décréter la chasteté, c'est à dire ordonner à l'homme de s'abstenir des fonctions de nos misérables organes, de retenir ses excréments, ou de garder une urine intempérante 1) !

Cet appel à la violation du célibat, formulé si brièvement, avait été, en 1522, longuement motivé dans une lettre de Luther aux chevaliers de l'ordre teutonique 2). — Mes amis, leur disait-il : Le précepte de multiplication est plus vieux que celui de continence décrété par les conciles ; il date d'Adam... Mieux vaudrait vivre dans la scortation que dans la chasteté : la chasteté est un péché impardonnable, et le concubinage, Dieu aidant, n'impliquerait pas la perte du salut 3).

La diète s'était occupée de formuler ses griefs : il y en avait cent, centum gravamina 4), dont elle demandait le redressement. C'étaient des remontrances plutôt que des plaintes, faites avec dureté, et auxquelles, en général, le pape n'eût pu faire droit sans toucher à son autorité, à la discipline ecclésiastique et aux plus saintes traditions. Chérégat fut effrayé en fixant les yeux sur ce cahier de doléances que lui remit le secrétaire des Ordres. Il portait la peine de ses timidités. La diète refusa formellement

---

1) Perindè facere qui continenter vivere instituant, ac si quis excrementa vel lotium contra naturae impetum retinere velit.

2) Ad milites ordinis Teutonici, t. II. Ien., p. 211.

3) In statu scortationis vel peccati, Dei praesidio implorato, de salute non desperandum.

4) Cochlée et Maimbourg se sont trompés en attribuant à Luther l'idée ou la rédaction des centum gravamina.

de revoir son travail : d'ailleurs la presse s'en était emparée, l'avait reproduit et répandu dans toute l'Allemagne; Chérégat dut se résigner.

Pendant qu'il était en route pour Rome, J. Lufft, l'imprimeur de Wittemberg, publia l'exposé des Centum gravamina en allemand et en latin, à l'usage des savants et du peuple, avec des scholies et des gloses demi-sérieuses, demi-bouffonnes, toujours insultantes pour le catholicisme, et toutes pleines de Luther. C'est lui qui a dicté ces lignes âpres et mordantes, qui a remué tout ce fiel, qui a pétri toute cette boue : c'est son souffle et son haleine; car Ulrich de Hutten était malade et mourant. Or, il n'y a pas à s'y méprendre. Lui-même a pris soin d'indiquer le procédé de divination, et il est bien simple. « Quand, sur une belle page blanche, vous trouvez de petits points noirs et visqueux, vous dites : une mouche a passé par là 1). » Et nous, quand nous voyons une belle face de vieillard, celle d'Adrien, ou du cardinal archevêque de Mayence, toute rouge d'un soufflet qui lui imprima une main de prêtre, nous disons : Cette main est celle de Luther, et nous ne nous trompons pas.

Le malheureux Adrien, ce pape si pur, ce chrétien de la primitive Eglise, ce bon pasteur qui aurait donné sa vie pour ses brebis, cet apôtre qui « ne pensait pas le mal » et dont le monde n'était pas digne 2), suivant la belle expression d'un historien protes-

1) Tisch-Reden...

2) Adolf. Menzel, t. I, p. 111. Aus diesem Verdrusse wurde der fromme Mann, dessen die Welt nicht werth war, zur Freude der Römer am 14ten September 1525, durch den Tod befreit.

tant, eut le cœur brisé quand il revit Chérégat, et la douleur le tua. Tous les pauvres de Rome suivirent son convoi en pleurant, ils criaient : Notre père est mort! Et, sur leur passage, le peuple agenouillé versait des larmes. Jamais pompe funèbre n'avait fait éclater semblable douleur : Rome enfin comprit tout ce qu'elle avait perdu. Quelques cardinaux accompagnèrent le corps à l'église de Saint-Pierre : c'étaient les amis d'enfance du moine d'Utrecht. Par leur soin, un petit monument fut érigé qui devait garder ces restes chéris; et sur la pierre on lisait : — « Ci gît Adrien VI, qui regarda le pouvoir comme le plus grand des malheurs. » Plus tard, un cardinal allemand fit élever, à ses frais, dans une autre église, un cénotaphe moins simple; qui portait ces paroles qu'aimait à répéter Adrien : — A l'ame la plus honnête, rien n'importe comme le temps où elle a vécu.

Quelques jours avant de mourir, Adrien avait canonisé Benno 1), évêque de Misnie, saint prêtre dont la mémoire est encore vénérée dans toute la Saxe catholique : c'était un autre Martin, qui souvent, après avoir vendu ses bijoux, coupait sa robe en deux pour la donner aux pauvres. Luther, qui proposait à la vénération des chrétiens ceux de ses disciples qui avaient trouvé la mort dans le cours de leur apostolat, voulut empêcher qu'on ne fêtat ce nouveau saint. Il écrivit son livre — Touchant la nouvelle idole et le vieux démon —, où il trouva moyen d'outrager les vivants et les morts.

1) Emser a écrit la vie de cet évêque.—Coch. in Act.,p. 108, 109.

— Satan, dit-il, ne pouvant supporter l'éclat de l'étoile naissante de l'Evangile, a résolu de se venger, et pour se moquer de Dieu, voilà qu'il imagine une farce d'histrion, une fable bonne à jouer sur les tréteaux. Il prend le nom de Benno et veut se faire adorer. Il s'est servi pour cette comédie du pape Adrien, dont on vante la chasteté et l'innocence; hypocrite, impie, ennemi acharné de la parole de Dieu, qui a fait mourir deux de nos frères augustins à Bruxelles; qui tue les saints vivants du Seigneur, et canonise le valet de Rome, ou plutôt le diable lui-même. C'est comme à Constance, où les pères du concile ont répandu le sang de Jean Huss et de Jérôme de Prague, deux fils de Dieu, deux saints, deux martyrs, et canonisé Thomas d'Acquin, fontaine et sentine d'hérésies! Qu'était-ce que Benno? Le séide de Grégoire VII, ce polisson mitré qui a jeté de son trône Henri IV, le César. Si Benno n'a pas fait pénitence de ce crime, il est à tout jamais damné; en mourant, il est tombé dans les mains du diable. Misniens, vous allez adorer un sicaire, un infâme homicide, un voleur tout couvert de sang, l'auteur de toutes les calamités qui pèsent sur la Germanie, l'ennemi de l'Evangile, le compagnon de l'antechrist, un saint à la façon d'Anne et de Caïphe 1).

En ce moment, l'ame d'un moine que Luther avait un moment égarée, s'envolait de sa cellule dans le sein de Dieu : c'était celle de Staupitz, qui murmurait en mourant : aimer, c'est prier.

1) Contra novum idolum et antiquum diabolum qui Misenae exaltabitur, t. II. Ienae, p. 446. b.

CHAPITRE VI.

NUREMBERG ET RATISBONNE. 1523, 1524.

Les Ordres se rassemblèrent de nouveau à Nüremberg, en 1524. Clément VII venait d'être exalté. La guerre désolait l'Italie, où deux princes se disputaient l'empire du monde, Charles V et François I[er]. Le pape avait fait alliance avec le roi de France par peur des armes de l'empereur. Ces troubles occupaient la pensée et servaient les progrès de la réforme. Charles V fut plus heureux que son rival; il le battit, et Clément VII se jeta dans les bras du vainqueur. L'empereur fut grand et généreux; il oublia le passé et promit de songer aux affaires religieuses de l'Allemagne. Le pape fit choix, pour le représenter à la diète, du cardinal Campegio, homme de tête et de caractère, théologien habile, rhéteur exercé à la parole, l'admirateur et l'ami d'Erasme 1). Mais les esprits en Allemagne s'irritaient de plus en plus : le luthéranisme gagnait chaque jour de nouvelles forces, et croissait en audace, comme en puissance.

1) Luthers Leben, von Pfizer.

Déjà les signes du catholicisme lui déplaisaient tout autant que ses dogmes, et il leur faisait une guerre ouverte. Il abattait sur les grands chemins les croix, les images, les statues des saints et les tableaux, et proscrivait ou honnissait la soutane du prêtre et le froc monacal. Campegio, en entrant à Augsbourg, voulut donner sa bénédiction, et le peuple se prit à rire et à se moquer du légat 1). Les princes qui étaient allés le recevoir aux portes de Nüremberg le prièrent de se dépouiller des marques de sa dignité, de peur que la populace ne lui fît quelque insulte. Campegio fut donc obligé de revêtir des habits séculiers, et d'entrer à Nüremberg sans aucune espèce de pompe. Le cardinal croyait trouver l'électeur Frédéric, auquel il était chargé de remettre, de la part du pape, un bref plein de bienveillance. Il se fiait à son éloquence naturelle pour décider ce prince à embrasser les intérêts de l'Eglise catholique; mais l'électeur s'était éloigné. Campegio expédia le bref. On ne connait pas la réponse de l'électeur.

Le lendemain le cardinal fut reçu en audience solennelle par les princes et les députés des villes impériales. Il s'était préparé. Sa harangue ne manque ni d'adresse ni d'habileté. La peinture qu'il fit des maux auxquels les doctrines nouvelles avaient livré l'Allemagne, et de l'avenir qu'elles préparaient, est vive et prophétique. Il ne parla pas du concile national que les Etats avaient réclamé avec tant d'insistance, mais il affecta de s'étendre sur les griefs dont la diète avait demandé le redressement, et il promit en son

1) Freilitschii relatio ex Archiv. de comitiis.

nom qu'on écouterait les plaintes et qu'on ferait droit à leurs doléances, sous la condition toutefois que de cet exposé de griefs les Ordres voudraient retrancher quelques articles qui tendaient manifestement au renversement de l'autorité pontificale et des priviléges de l'Eglise 1).

Les forces des deux partis dans la diète étaient ainsi partagées : le légat pouvait compter sur la voix de l'archiduc Ferdinand, frère et lieutenant de l'empereur, des ducs de Bavière, du cardinal-archevêque de Salzbourg, de l'évêque de Trente et de dix autres princes séculiers ou ecclésiastiques. Presque tous les députés des villes impériales étaient infectés de luthéranisme : ils formaient la majorité. La délibération fut longue et orageuse : l'ambassadeur de Charles V insista sur l'exécution de l'édit de Worms et menaça les états de la colère de l'empereur. Les princes luthériens auraient voulu, ce jour-là même, proclamer la liberté de conscience, en d'autres termes, la révolte contre l'édit impérial : on prit un moyen terme. La diète décréta que le pape convoquerait, du consentement de l'empereur, un concile général en Allemagne pour y terminer les différents religieux; qu'on tiendrait une nouvelle assemblée à Spire le jour de la fête de Saint-Martin, où les Ordres, après avoir fait examiner par d'habiles docteurs ce qu'on devait retenir ou rejeter des doctrines de Luther, formuleraient ensuite leur décret. En attendant la décision du concile, elle promettait d'exa-

1) Adol. Menzel, t. I, p. 151, Cochlaeus. Maimbourg. Hist. du Luthéranisme, p. 87, liv. I.

miner et, s'il était possible, d'amender en quelques points l'exposé des centum gravamina contre la cour de Rome, et, pour obéir à l'empereur, de tenir la main à l'exécution de l'édit de Worms 1).

La diète était absurde : elle choquait toutes les consciences. Aux laïques, elle remettait le droit de juger de nouveau des doctrines que le Saint-Siège avait condamnées; aux vassaux de Charles, le pouvoir de désobéir à un rescrit impérial. Elle admettait le décret de Worms comme loi de l'empire, et provoquait l'Allemagne à s'en affranchir. Les Ordres se constituaient juges en matière de foi et de législation, et par une contradiction manifeste, absolvaient et condamnaient Luther, en approuvant l'édit de 1520, où il avait été déclaré hérétique, et en prescrivant un nouvel examen de sa symbolique à Spire.

Le légat protesta, et l'ambassadeur de Charles V déclara qu'il porterait ses plaintes aux pieds de son maître.

L'empereur était alors absent. Le pape lui avait appris la résolution de la diète et le mépris qu'on faisait de ses ordres et des décisions de l'Eglise. Charles, irrité, adressa aux princes allemands un rescrit où il menaçait de la peine de mort quiconque désobéirait à l'édit de Worms. Ce n'était qu'une menace, dont les états ne tinrent aucun compte. Le luthéranisme ne se cachait pas : il allait tête levée, affrontant pape et empereur, proclamant ses croyances et forçant la porte des églises catholiques quand

1) Maimbourg, liv. I, p. 89. — Raynaldus, ad annum 1524. n° 15.



on refusait de lui en livrer les clefs. Magdebourg, Nüremberg 1), et Francfort changeaient ouvertement la forme du culte catholique. A Magdebourg, la bourgeoisie s'assemblait le 24 juin 1523, intimait l'ordre au magistrat civil de fermer les couvents, de chasser les prêtres, de reconnaître les ministres envoyés de Wittemberg et d'établir la communion sous les deux espèces; et les magistrats, qui n'avaient pas assez de force pour faire exécuter l'édit de l'empereur, en trouvaient pour obéir à cette bourgeoisie fanatique. Des chevaliers offraient sérieusement aux habitants de Nüremberg, si on voulait les soutenir, de ne pas laisser une tête d'évêque dans un espace de vingt milles 2); à Neustadt, des luthériens tendaient une embûche au chapelain de Ferdinand et le mutilaient 3). Luther n'était pas satisfait; l'édit de la diète le mit en fureur. Jamais assemblée politique ne subit un châtiment tel que l'infligea le moine saxon. S'il y avait eu quelques gouttes de sang allemand dans les veines de l'un des membres de la diète, on aurait mis Luther au ban de l'empire, pour châtier son insolence. Si l'on ne s'attache qu'à la forme littéraire, sa parole est grande et magnifique.

---

1) A Nüremberg, deux curés apostasièrent et donnèrent les motifs de leur abandon du principe catholique dans une brochure en langue allemande : Raison et fondements de la conduite des deux curés de saint Sebald et de saint Laurent, etc. La brochure était à peine publiée qu'ils se mariaient tous deux.

2) Si receptum sibi et sociis in urbe sua daturi essent, effecturos se esse ut intra milliarium viginti spatium nullus reliquus esset episcopus. Seckendorf, p. 290.

3) In sylvis prope Neustadium ab equitibus sex captus atque castratus capellanus Ferdinandi. Ib.

« Scandale 1) que toutes ces piperies d'empereur et de princes, à la face du soleil ! scandale plus grand encore que ces décrets contradictoires où l'on ordonne de me courir sus, l'édit de proscription de Worms à la main, et où l'on indique une diète à Spire pour trier de mes livres ce qu'il y a de bon et de mauvais ! Condamné en dernier ressort, et renvoyé pour être jugé à Spire ! Coupable, de par les Ordres, aux yeux des Allemands, qui doivent me pourchasser sans relâche, moi et ma doctrine ! Coupable qu'on renvoie pour être jugé à de nouvelles assises !... Têtes folles ! cerveaux avinés de princes ! Allons, enfants de l'Allemagne ! il faut que vous restiez Allemands, ânes, martyrs d'un pape ; que vous vous laissiez piler dans le mortier comme de la paille, ainsi que parle Salomon. Plaintes, enseignements, prières, larmes, longues suffrances, abîme de douleurs où nous avons été plongés, rien ne doit nous servir ! Mes chers princes et seigneurs, venez, dépêchez-vous de tuer un pauvre diable ; quand je ne serai plus, vous aurez fait une belle affaire. Si vous aviez des oreilles pour entendre, je vous dirais bien un secret : — Si Luther et sa parole, qui vient de Dieu, étaient tués, croyez-vous que votre pouvoir et votre existence en vaudraient mieux, et que sa mort ne serait pas pour vous une source de calamités ? Ne badinons pas avec Dieu ! Allons ! à l'œuvre, mes

---

1) Zwei kaiserliche uneinige und widerwärtige Gebote, das Wormser Edict und den Nürnberger Reichsabschied', mit Anmerkungen und einer Vor- und Nachrede, etc. Luthers Werke, th. XV, p. 2, 712. Adolp. Menzel, t. I, p. 135 et suiv., p. 190. Cochl. in Acta Luth., fol. 116.

princes, assassinez, brûlez! ce que Dieu veut, je le veux : me voici. Je vous en prie seulement, quand vous m'aurez tué, n'allez pas me ressusciter pour me tuer de nouveau. Dieu ne veut pas, je le vois bien, que j'aie affaire à des êtres raisonnables ; il me livre aux bêtes allemandes, comme à vous il livre les loups et les sangliers. Mais je dois un avertissement à tous ceux qui croient : c'est qu'il est un Dieu qui défend de garder de semblables commandements. Le Seigneur, qui m'a fait la grace de ne pas trembler devant la mort, comme je l'ai fait voir, saura bien me rendre la dernière heure douce et agréable; vous ne l'avancerez pas, vos menaces seront impuissantes : vous ne prévaudrez pas contre moi avant que Dieu m'ait appelé. Celui qui depuis trois ans m'a soutenu contre vos machinations, au-delà même de mes espérances, prolongera mes jours s'il le désire, et malgré moi. Quand ils me tueraient, ma mort ne serait une victoire ni pour mes meurtriers, ni pour leurs fils. Ils ne pourront pas dire que je leur ai fait faute d'avertisssements; mais à quoi bon? Dieu les a endurcis et aveuglés. Chers princes et seigneurs, qui m'en voulez ou non, je vous en prie, je ne vous souhaite pas de mal, Dieu m'en est témoin, et vous ne pourrez guère m'en faire, j'en ai l'espérance; je vous en prie au nom de Dieu, levez vos yeux au Seigneur, et changez de route. En vérité, en vérité, vous conduire comme vous faites, c'est pécher, c'est irriter le Seigneur. Que voulez-vous, mes chers maîtres? Dieu est assez fort, il vous brisera; craignez sa puissance, tremblez qu'il ne vous inspire vos pensées, qu'il ne vous pousse ensuite à les accomplir, et ne vous

brise, ainsi qu'il fait des puissants de la terre, comme dit et chante le Psalmiste : « Dieu dissipe le conseil des nations, ps. 10 » ; — et Moïse : « Car je vous ai suscités pour faire briller en vous ma toute-puissance et pour répandre mon nom parmi les nations » ; — et encore le cantique de l'apôtre : « Il a jeté bas les puissants de leurs siéges. Luc. 1-52 ». Voilà ce qui vous attend, mes chers princes, comprenez-le bien.... Chrétiens, je vous en conjure, levez vos mains et priez Dieu pour ces princes aveugles, dont le ciel nous châtie dans sa grande colère, et gardez-vous bien de venir présenter votre offrande et votre aumône contre le Turc, qui est mille fois plus pieux et plus sage que nos maîtres. A des fous semblables, qui s'élèvent contre le Christ et méprisent sa parole, quel succès pourrait être promis dans leur guerre avec les Turcs? Vois donc ce pauvre empereur, ver de terre, qui n'est pas sûr d'une heure de vie, et qui ne rougit pas de se proclamer le haut et puissant défenseur de la foi chrétienne! Que dit l'Ecriture? « Que la foi est un rocher plus fort que le diable, la mort et les hommes, qu'elle est le bras de Dieu! » Et un bras semblable aurait besoin de la protection d'un enfant de la mort, que la teigne ou la petite-vérole va coucher sur son lit! Allons donc, mon Dieu! le monde est-il insensé? C'est comme ce roi d'Angleterre, qui se pavane aussi de son titre de protecteur de la foi et de l'Eglise du Christ, et les Hongrois, qui chantent dans leur litanie : « Ut nos defensores tuos exaudire digneris! Ecoutez, Seigneur, la voix de vos défenseurs! » Ah! s'il prend envie à ce roi de se faire l'athlète du Sei-

gneur, à cet autre du Saint-Esprit; les beaux protecteurs qu'auraient trouvés la Sainte Trinité, le Christ et la foi! Pitié! m'écrierai-je de l'abîme de mon cœur, à tous les chrétiens, pitié pour ce ramassis de fous, d'insensés, de niais et d'idiots! mieux vaudrait mille fois mourir, que d'entendre pousser de tels blasphèmes contre la majesté du ciel. Mais c'est leur lot et leur châtiment de persécuter la parole de Dieu; leur aveuglement est une punition du Seigneur : que Dieu nous délivre donc de leurs mains, et que dans sa grace il nous donne d'autres maitres. Amen. »

Les princes catholiques furent effrayés. En sûreté à Wittemberg, le réformateur bravait l'empereur et le pape. Ses doctrines gagnaient du terrain. De la haute Saxe, elles s'étaient répandues dans les provinces septentrionales, puis établies, moitié par force, moitié par entraînement, dans les duchés de Luneboürg, de Brunswick et de Mecklembourg. La Poméranie, Magdebourg, Brême, Hambourg, Vismar, Rostock, leur avaient ouvert leurs portes : elles avaient traversé la mer Baltique et envahi la Livonie, puis étaient descendues en Prusse, où le marquis Albert de Brandebourg, grand-maître de l'ordre Teutonique, leur avait donné asile, et où l'évêque Georges les avait confessées hautement en se mariant 1)! Les deux cultes se dressaient en face l'un de l'autre : le luthéranisme voulait traiter avec le catholicisme de puis-

1) Dans l'épitaphe de l'évêque, le poète loue Georges de ce que, méprisant le monde, il a eu le courage de prendre femme :

Factus deinde maritus paterque. Hartknochius, lib. II, c. 1, p. 308.

sance à puissance; d'opprimé, il était devenu oppresseur. Il ne se contentait pas de se faire bâtir des temples, il prenait les églises catholiques, après en avoir renversé les images, et là il conviait, au son des cloches, les évangélistes à ses cérémonies, et, de la chaire, il tonnait contre les superstitions d'une religion qu'il disait éteinte à jamais, et qu'il se vantait d'avoir blessée mortellement. Les princes catholiques, par intérêt pour la foi menacée, ou par crainte pour leur couronne, sentirent la nécessité de s'unir plus étroitement. Trois hommes nobles se liguèrent contre l'hérésie, à Ratisbonne : le duc Wilhem, le duc Louis de Bavière et l'archiduc Ferdinand d'Autriche. Le 6 juillet 1524, les archevêques et évêques de Salzbourg, de Trente, de Bamberg, de Spire, de Strasbourg, de Constance, de Bâle, de Freisingen, de Passau, vinrent trouver les princes et conclurent un traité d'alliance où ils déclaraient 1) — que l'édit de Worms contre Luther et ses adhérents devait être observé comme une loi de l'empire; qu'on ne changerait rien ni dans l'administration des sacrements, ni dans les cérémonies, ni dans les commandements et les traditions de l'Eglise catholique; que les ecclésiastiques qui se mariaient et les moines apostats seraient punis suivant toute la rigueur des canons; qu'on prêcherait l'Evangile d'après l'interprétation des pères et des docteurs; que ceux de leurs sujets qui étudiaient à Wittemberg seraient contraints de quitter cette université dans l'espace de trois mois,

1) Cité par Maimbourg, histoire du luthéranisme, liv. I, p. 90-91. — Adolphe Menzel, t. I, p. 165-166.

sous peine de confiscation de leurs biens, et que ceux qui y avaient fait leurs études ne pourraient jamais posséder de bénéfice ; qu'aucun luthérien banni ne trouverait asile dans les états confédérés, et que secours et assistance seraient donnés à tout prince attaqué pour l'une des clauses de la confédération.

Le légat qui assistait à cette conférence demanda le premier qu'on satisfît aux justes réclamations des Ordres de Nüremberg contre certains abus qui s'étaient glissés dans le clergé. Il fit publier une constitution en 35 articles, pour régler le régime ecclésiastique, l'administration des paroisses, l'oblation des dîmes : quelques unes des dispositions de ce règlement peignent les mœurs de l'époque. Dans un article, par exemple, on prescrit aux ecclésiastiques de porter un habit décent et de cesser de faire du commerce ; dans un autre on leur défend de fréquenter les tavernes, et de disputer à table entre deux vins sur des matières religieuses 1).

Seckendorf a vu dans le colloque de Ratisbonne, e tocsin qui souleva l'Allemagne ; comme si le catholicisme, spolié, chassé, qui ne pouvait plus arborer ses images dans des cathédrales édifiées à ses frais, prêcher les peuples qu'il avait convertis à la foi, devait souffrir qu'on le livrât à ce que Luther nommait les bêtes de l'arène, la populace et les grands ! Un homme court au martyre sans se plaindre ; mais un culte a une autre mission, c'est de

1) Nicht in den Tabernen, sondern in Herrenhäusern, ordentlich leben und vom Glauben nicht freventlich, hinter dem Wein disputiren. Menzel, p. 166, t. I.

vivre. Si vous voulez lui donner la mort, il doit la repousser, au nom même de celui qui lui a donné et lui conserve la vie. Il y a deux prophéties, l'une de Jésus-Christ qui a promis à son église de l'assister jusqu'à la consommation des siècles, l'autre de Luther qui assignait le terme où Dieu cesserait de prêter secours au catholicisme. Les princes luthériens croyaient que le moment prédit par le moine était venu, et ils travaillaient à l'accomplissement de l'oracle. Contre la vieille foi allemande, tout leur était bon : la moquerie, l'outrage, la persécution, le vol, l'exil; et ils s'étonnaient qu'un culte « qui avait fait son temps » levât la tête, et étreignît de ses embrassements une terre tout arrosée du sang de ses martyrs! Comme si la violence n'avançait pas assez l'œuvre de la réforme, on a recours à la calomnie. Un misérable, Othon Pack, vice-chancelier du duc Georges, se vante d'avoir surpris le secret de son maître, et fabrique un projet de conspiration catholique qu'il scelle du sceau du duc Georges (1). L'électeur de Saxe et le landgrave de Hesse allaient en venir aux mains, quand le mensonge d'Othon Pack fut découvert. Mais l'Allemagne s'était émue : le peuple fanatisée croyait de bonne foi à un attentat médité contre la vie de ses princes et ses croyances religieuses. Il le désigna sous le nom de ligue de Passau, que les historiens lui ont conservé comme à une réalité et qu'on range aujourd'hui, si l'on n'est point aveuglé par l'esprit de parti, parmi ces fables qui naissent toujours si à propos, quand on a besoin d'entretenir ou de soulever les haines populaires.

1) Coch. in Act. 146. — Ulenberg, 301.

Les princes luthériens jouèrent admirablement leur rôle : ils simulèrent la peur, et feignirent de croire aux révélations d'Othon Pack. On les vit alors tenir des assemblées en plein jour, où ils s'excitaient à la révolte. Luther, de Wittemberg, applaudissait au courage de ceux qu'il appelait des enfants de lumière. Les enfants de ténèbres, c'étaient le duc Georges, le duc de Bavière, et les autres princes qui voulaient obéir aux ordres de l'empereur ; l'obéissance était traitée de rébellion par les réformés, et la révolte exaltée comme une inspiration du ciel. Il y avait des couronnes toutes prêtes pour la félonie et l'apostasie, et des mépris et des haines pour la fidélité envers Dieu et le monarque. Les circonstances servaient Luther. La guerre venait d'éclater entre l'empereur et le pape Clément VII, qui avait embrassé le parti de François Ier. Pavie voyait finir en Italie la gloire de ce monarque : les armes de son rival étaient victorieuses ; Rome avait été prise et pillée par le connétable de Bourbon. Son armée, formée en partie de luthériens, avait rempli d'abominations la ville sainte : les goujats de ce prince avaient changé la basilique de Saint-Pierre en écurie, donné pour litière à leurs chevaux les bulles papales, et, revêtus de chapes de cardinaux, proclamé pape Luther dans une chapelle du Vatican 1). Clément s'étant déclaré pour la France, Charles V se vengeait en vomissant sur l'Italie des flots de luthériens qu'il voulait ex-

1) Guicciardini, sacco di Roma. Cochlaeus. De Marillac, vie du connétable de Bourbon. Maimbourg, histoire du Luthéranisme, livre I.

terminer de l'Allemagne : dociles instruments de colère qui brûlaient jusqu'à l'herbe des champs, et vendaient au poids de l'or les oreilles de leurs prisonniers. C'en était fait de la ville éternelle, si Dieu n'eût jeté sur elle un regard de pitié. Il se servit de la peste que cette horde avait répandue sur son passage pour la chasser d'Italie. En même temps, Soliman menaçait la Hongrie, et tôt ou tard devait forcer Charles V à repasser les Alpes pour venir au secours de l'archiduc Ferdinand. La paix rendue à l'Italie, l'empereur tourna ses regards vers l'Allemagne. Une nouvelle diète fut convoquée à Spire. Les catholiques furent en majorité. Elle avait pour présidents et commissaires le roi Ferdinand, Frédéric, comte palatin, Guillaume, duc de Bavière, et les évêques de Trente et de Hildesheim 1). Les sacramentaires s'étaient décidés à y faire tête aux luthériens. Les villes impériales étaient presque toutes infectées de zwinglianisme. La division était parmi les sectaires. Le landgrave de Hesse, comprenant le danger d'une semblable scission, dut travailler à l'éteindre, mais ses efforts étaient restés inutiles. Les catholiques se comptaient enfin. Après de longues contestations l'assemblée décréta : que partout où l'édit de Worms aurait été reçu, il serait défendu de changer de religion; que les villes qui auraient embrassé les doctrines nouvelles les garderaient jusqu'à la tenue du concile, sans que toutefois elles pussent abolir la messe, ou enlever aux catholiques le libre exercice de leur culte; que les sacramentaires seraient bannis de l'empire, et les anabaptistes punis de mort.

1) Sleidan, lib. VI. Pallavi, lib. II.

Les princes luthériens, Jean, électeur de Saxe, Georges, marquis de Brandebourg, Ernest et François, ducs de Lunebourg, Philippe, landgrave de Hesse, et Wolffang, prince d'Anhalt; les députés de quatorze villes impériales, de Strasbourg, entre autres, qui venait d'abolir la messe, se rassemblèrent deux jours après, et dans un écrit public protestèrent au nom de Dieu et des hommes — qu'ils ne pouvaient obéir à un décret si hostile aux vérités évangéliques, et ils en appelèrent du concile général à l'empereur et à tout juge non suspect. Ce jour-là les réformés reçurent le nom de Protestants, qu'ils adoptèrent comme un nom glorieux 1).

La diète avait demandé et voté des subsides pour la guerre contre les Turcs : les catholiques apportèrent de l'or, les protestants en refusèrent : mais l'or des catholiques n'était pas assez abondant pour arrêter Soliman. Ses deux cent mille hommes s'avancèrent donc dans la Hongrie, et le vingt-six de septembre 1529 allèrent planter leurs échelles contre les murailles de Vienne. C'est une tache ineffaçable pour le protestantisme que le lâche abandon de ses frères. En présence d'un péril qui menaçait la croix de Jésus, tout dissentiment eût dû cesser. La patrie était en danger, le nom chrétien allait être effacé, et l'islamisme triompher, si derrière ces murailles battues en brèche n'avaient combattu des cœurs généreux. Honneur à ces chefs vaillants, Philippe, comte palatin, Nicolas de Salm, Guillaume de Regendorf, et à cette population de vieillards, de femmes et d'enfants

1) Sleidan, lib. VI.

qui, en proie à la famine, aux maladies, à la peste, car tout se réunissait pour les accabler, ne désespérèrent pas du ciel, et chassèrent jusqu'à Constantinople l'armée de Soliman! Après Dieu, ils durent ce succès à leurs bras, car l'empereur, l'empire et ses princes les avaient abandonnés. Une voix, celle de Luther, avait crié : Paix aux Turcs! qui avait été plus forte que la voix de la patrie en pleurs et de la croix du Christ. Que le lecteur prononce entre les réformés et les catholiques! qu'il dise dans quelles veines coulait le sang chrétien ?

Le jour même où Soliman comptait changer en mosquée l'Eglise de Saint-Etienne, les députés de la minorité entraient dans le camp de Charles V, alors à Bologne, et lui présentaient leur protestation 1).

— Dieu vous jugera, dit l'empereur, vous avez refusé le secours de vos bras et de votre argent à vos princes assiégés, et vous avez violé une loi fondamentale de l'empire 2).

Et il les congédia en leur promettant d'aller bientôt avec toutes ses forces régler les affaires d'Allemagne 3).

Il y a dans Luther des instabilités que les historiens catholiques constatent avec soin, sans en sonder les causes. Ainsi, au sujet de la guerre contre les Turcs, s'attachent-ils à décrier ses mobiles opinions, afin de faire le procès à cet esprit saint dont il se di-

---

1) Hist. Hung., lib. X.
2) Guicc., lib. XIX.
3) Ibid.

sait l'organe : argument scholaire, admirable sur les bancs d'un couvent ! Mais ces antilogies annoncent autre chose que la misère ou le désespoir d'une intelligence.

En 1520, Luther affiche sur les murs de l'église de Tous les Saints que les Turcs sont des instruments de la colère de Dieu, que se révolter contre eux c'est désobéir à la Providence. Il va son chemin et continue d'enseigner cette doctrine, que ses adversaires traitent d'absurde.

En 1524, il ne veut pas qu'on donne une obole pour repousser ces ennemis de notre foi, qui valent mieux, à son sens, que les papistes, et ce n'est pas sa faute si le Danube n'a pas porté jusqu'à Pesth les cadavres catholiques.

Mais en 1528, dans son traité de Bello turcico 1), qu'il adresse au landgrave de Hesse, comme il flagelle ces misérables histrions, demi-hommes, demi-démons, qui s'en vont sur les places publiques, dissuadant le peuple de prendre les armes contre les Ottomans, et qui enseignent dans les carrefours qu'un chrétien ne peut porter l'épée ou exercer de magistrature politique : justement ce qu'il chantait sur les toits hier encore dans son livre de la magistrature séculière 2) !

Tout ceci est facile à expliquer 3) :

1) De bello turcico, Landg. Hess., t. IV. Ien., page 430, ad 431, a. b.

2) De magistratu seculari, t. II. Ien., fol. 189.

3) Quod in Germaniâ quosdam audiat inveniri futiles et ineptos concionatores qui populum ab armis contra Turcum capiendis dehortentur : quosdam verò ad eam insaniam provectos, ut di-

Jusqu'en 1528, Luther avait besoin d'occuper la maison d'Autriche, son implacable ennemie. Les troubles sont une bonne fortune pour Luther. La guerre des paysans entravera l'exécution de l'édit de Worms, et lui servira à répandre ses doctrines, à soulever les populations, à changer la liturgie, à remuer les couvents, à exciter la convoitise des moines, à faire parler le démon de la chair.

L'empereur en Italie, Luther peut travailler sans crainte à son œuvre; que Charles retourne en Allemagne, Luther doit s'inquiéter. Donc voici le moment pour lui de formuler son code politique, où on lira— qu'un chrétien ne peut, sans péché, porter le glaive, ou exercer une magistrature séculière. Si le prince, pour l'exécution de ses édits, a recours à la force, il n'y aura plus aux yeux du réformateur que des bourreaux et des martyrs; les bourreaux, vous devinez que ce sont les juges; les martyrs, les révoltés.

Sa doctrine grandit. Elle a conquis des villes, des

---

cant, non licere portare gladium christianis, vel politicum gerere magistratum: quin Germaniae populum adeò ferum et agrestem esse, semidaemones et semihomines ut non desint qui Turcarum adventum desiderare videantur. Tome IV, Ienae, p. 430-431. Ulenberg, vita, etc., p. 350. — Ne ullâ ratione sequamur eos principes catholicos vel ad pugnandum, vel ad contribuendum contrà Turcam. Quandòquidem Turca decuplo prudentior est et justior quàm nostri principes. Tome IX, Witt., fol. 197. — Quemadmodùm et gladii jurisve civilis praesidio nemo christianus uti, vel politici judicis officium ad justitiam administrandam implorare possit aut debeat; imò quisquis id facit, quisquis litigat in judicio, sive de bonis temporalibus controversia sit, sive de honore, eum (asserit) non christianum, sed sub Christi nomine gentilem esse vel infidelem. Tom. II, Ien., fol 189. De magistratu seculari.

duchés, des électorats, des royaumes. Il faut bien au nouveau culte une police, c'est à dire un glaive. Nous nous rappelons qu'il voulait l'ôter de toute main chrétienne; aujourd'hui il en arme ses magistrats. L'Ecriture se ploie à ses caprices. Comme elle lui avait tour à tour dénié et octroyé le purgatoire, la prière pour les morts, la confession et la messe, elle lui rendra l'épée qu'elle lui avait retirée. Voilà sa société constituée et son glaive levé, dont il menace à la fois et le Turc et le mauvais chrétien qui ne veut pas combattre l'infidèle.

En 1521, c'est un crime de donner une obole pour faire la guerre aux Turcs : il en avait besoin.

En 1528, damnation à ces orateurs de tabagie, qui détournent le peuple de s'armer contre les infidèles : il en avait peur.

En 1522, porter un glaive ou s'en servir, c'est renverser les lois constituantes d'une société chrétienne : il en avait peur.

En 1528, le glaive est un attribut chrétien du pouvoir : il en avait besoin.

Nous allons le voir aux prises avec un roi thomiste, traverser ces doubles phases de l'audace et de la versatilité.

CHAPITRE VII.

HENRI VIII. — 1522-1523.

La Captivité de l'Eglise à Babylone 1) est le premier livre qui, sorti de la plume de Luther, répandit son nom en Allemagne : c'est une amplification de collége où l'écrivain a rassemblé toutes les lamentations de ses devanciers contre le siége de Rome, et tout ce qu'on a déjà lu dans Pierre de Vaud et dans Savonarola. On surprend, à chaque page, une plume qui s'essaie, hésite, et s'arrête, quand elle devrait se donner carrière et jeter à ses lecteurs de vives lumières. Luther est encore dans les « langes du catholicisme », et c'est ce qui explique à Seckendorf, par exemple, les timidités et les tâtonnements du moine. Toutefois il est déjà dans cette œuvre plus hardi que dans ses thèses de Wittemberg. Il avait nié d'abord, comme on se le rappelle, que la pa-

1) Die babylonische Gefängniß. De Captivitate babylonicâ, publié en 1520. La lutte de Henri VIII et Luther commencée en 1521 durait encore en 1522.

pauté fût d'origine divine; il en faisait une institution tout humaine, qui se perdait dans le passé, et qu'on pouvait adorer de ce culte qu'on porte à toutes les institutions dont le berceau repose dans la nuit des temps. Mais dans sa Captivité, la papauté n'a pas même pour elle le prestige du lointain; c'est une pensée toute mortelle qui l'a enfantée, née d'hier, qu'un accident doit effacer un jour; une anomalie dans le gouvernement ecclésiastique qu'il faut se hâter de corriger; une usurpation que les peuples ont laissé passer pour leur malheur; c'est la source des misères qui de siècle en siècle ont assailli le troupeau du Christ, des plaies qui ont rongé les vérités primitives de la révélation, et de l'état de captivité où gémit la fille de Sion. Trois siècles après l'apparition de ces élégies menteuses sur l'influence de la papauté, un historien qui appartient à l'école luthérienne allait s'inspirer dans la Babylone de son maître et boire aux eaux corrompues. Et sous le regard du Nemrod moderne, il écrivait ces pages où il venge Rome des outrages de son père dans la foi, en nous la montrant d'âge en âge gardienne de la civilisation, des lumières et de la moralité des peuples 1).

« La Captivité de Babylone », répandue en Allemagne avec profusion, lue avidement et louée par les antagonistes de l'école de Cologne, vint en Angleterre exciter quelque bruit. La scholastique avait à Londres, dans le clergé et les séminaires, de chauds défenseurs. La révolte de Luther y avait causé un étonnement mêlé d'effroi. Par hasard le théo-

1) Ranke, Histoire de la Papauté.

logien de l'époque était justement le monarque qui régnait sur la Grande-Bretagne. Henri VIII lut un des premiers le pamphlet de Luther, et sur le champ il se proposa de le réfuter. Erasme eut connaissance de cette fantaisie royale et il y applaudit. Le prince, pendant quelques semaines, s'enferma avec son chancelier, l'archevêque d'Evora et d'autres prélats, qui, s'il faut en croire Luther, prêtaient à leur maître leurs sophismes et leur colère. La réponse parut sous le titre de : Défense des sept sacrements contre le docteur Martin Luther 1).

Une nuit, une apparition bien plus réelle que celle de Satan vint tourmenter le réformateur à la Wartbourg, ce fut le fantôme de Henri VIII. Il descendit au château, non pas tel que les historiens nous le représentent avec cette « bonne mine » qui ne le cédait qu'à celle de François Ier, ou comme Holbein l'a peint avec son hermine chatoyante, sa figure encadrée dans une collerette à petits plis, et l'œil fauve du renard; mais sous la cape d'un moine, et tenant en main la Défense de la foi catholique qu'il avait dédiée à Léon X 2).

Ce fut un grand évènement dans le monde religieux que cette apologie du catholicisme par une

---

1) Assertio septem sacramentorum adversùs Martinum Lutherum.

2) On conserve et on montre au Vatican le manuscrit royal qui porte en tête le distique suivant :

Anglorum rex, Henricus, Leo decime mittit
Hoc opus et fidei testem et amicitiae.

La première édition du livre parut à Londres, in aedibus Pynsionanis, 1521.

tête couronnée. L'œuvre de Henri VIII traversa bientôt la mer, et fut reproduite sous tous les formats en Hollande, en Belgique, en Allemagne et en France 1). En Italie, il y eut une pluie de sonnets, d'odes, de poëmes, en l'honneur du monarque. Vida et Cicoli célébrèrent l'œuvre royale en vers latins 2); Erasme chanta la prose, Eck l'argumentation du prince. Pendant plus de six mois, le monde ne s'occupa que de Henri VIII et de sa gloire littéraire. Cette gloire est oubliée, et son livre gît enterré, en un suaire de parchemin, dans quelques bibliothèques allemandes, où nous l'avons retrouvé, à côté des œuvres de Prierias, de Latomus, de Cochlée, qui firent eux aussi tant de bruit sur cette terre. Il fallait bien l'y chercher, pour en remettre en lumière quelques lambeaux. Ecoutez donc.

— Il fut un temps, dit Henri, où la foi n'avait pas besoin d'être défendue : elle n'avait pas d'ennemis. Aujourd'hui il en est un qui surpasse en malignité ses devanciers, qui a les instincts du démon, qui se couvre du bouclier de la charité, et, tout plein de haine et de colère, vient vomir son venin de vipère contre l'église et le catholicisme. Il faut donc que toute ame chrétienne, que tout serviteur du Christ, que tout âge, que tout sexe, que tout ordre, se lèvent, à leur tour, contre cet ennemi commun...

« Quelle peste semblable s'abattit jamais sur le troupeau du Seigneur? Quel est le serpent qu'on pourrait

1) En 1522, l'Assertio fut imprimée à Anvers, en deux formats, in aedibus Michaëlis Hillenii.

2) Vidae op., t. II, p. 161.

comparer à ce moine qui a écrit sur la Captivité babylonique de l'église; qui se joue de la langue sacrée pour attaquer les sacrements; railleur de nos vieilles traditions, qui n'a foi aux saintes intelligences, aux vieux interprètes de nos livres sacrés qu'autant qu'ils abondent dans son sens; qui compare le Saint-Siége à l'impure Babylone, traite de tyran le souverain pontife, et fait de ce nom sacré le synonyme d'Antechrist? Homme d'orgueil, de blasphème et de schisme! Loup dévorant, qui voudrait déchirer la chair du troupeau chrétien! Enfant satanique, qui cherche à détacher les ouailles du Christ, leur pasteur. Ame de boue, qui tente de ressusciter des hérésies couchées dans la tombe depuis des siècles, qui mêle des erreurs nouvelles aux vieilles erreurs, et, semblable à Cerbère, ramène des enfers la lumière des hérésies qui dormaient honteuses dans les ténèbres, et met sa gloire à troubler de sa parole l'Eglise et la communion catholique 1)! »

Henri entre aussitôt en matière, et combat et détruit la symbolique saxonne. Le théologien couronné est serré, pressant, incisif. Il ne ressemble pas à ces argumentateurs que nous avons vus à Worms, à ces robes rouges de cardinal qui flattent Luther, lui prodiguent l'encens et le miel, et essaient, par des paroles de lait, de faire rentrer l'ame égarée dans la voie de l'autorité.

Henri VIII, c'est le monarque de l'histoire et de la peinture : l'œil flamboyant, le front plein de co-

1) Assertio septem sacramentorum adversùs Mart. Lutherum, Henrico VIII. Angliae rege, auctore. Parisiis, 1562, in-12.

lère, les lèvres agitées de fureur. Le théologien voudrait bien jeter le froc et saisir l'épée pour faire entrer son argument dans la gorge de son adversaire.

— Malheureux, dit-il à Luther, tu ne comprends pas combien l'obéissance l'emporte sur la victime! Tu ne vois pas que si la peine de mort est prononcée dans le Deutéronome contre tout esprit d'orgueil en révolte contre le prêtre, son maitre; tu mériterais tous les supplices pour avoir désobéi au prêtre suprême, au grand juge sur cette terre... 1)

Il y a parfois dans l'écrit de Henri VIII des mouvements d'éloquence. Lorsqu'il parle de la majesté des fronts couronnés, du respect des sujets envers leur prince, des humiliations qu'a fait subir Luther à la tiare, il s'anime, se colore et jette du feu. Sa phrase s'épand, et il s'en échappe des images pleines de grandeur : voyez.

— Qu'il nie donc que la communion chrétienne tout entière salue dans Rome sa mère et son guide spirituel. Jusqu'aux extrémités du monde, les Chrétiens séparés par l'Océan et la solitude obéissent au Saint-Siège! Donc, si ce pouvoir immense n'est échu au pape ni par l'ordre de Dieu, ni par la volonté de l'homme; si c'est une usurpation et un vol : que Luther nous en assigne l'origine! La source d'un si grand pouvoir ne saurait être enveloppée de ténèbres, surtout si le souvenir peut en retenir l'époque. Veut-il que son berceau remonte à un ou deux siècles au plus? voilà l'histoire, qu'il en ouvre les pages.

1) Assertio, etc., p. 10.

» Mais si ce pouvoir est si vieux que son principe repose dans la nuit des temps, alors il doit savoir que les lois humaines établissent que toute possession dont la mémoire est impuissante à désigner la source est légitime, et que du consentement unanime des nations il est défendu de toucher à ce que le temps a fait immuable.

» Il faut avoir une rare impudence pour affirmer, quand on a soutenu le contraire, que le pape n'a fondé son droit qu'à l'aide du despotisme. Mais pour qui nous prend donc Luther! Nous croit-il assez stupides pour nous persuader qu'un pauvre prêtre ait pu parvenir à établir un pouvoir tel que le sien? Que sans but, sans mission, sans aucune espèce de droit, il ait soumis tant de nations à son sceptre? Qu'il se soit trouvé tant de villes, tant de royaumes, tant de provinces assez prodigues de leurs libertés pour reconnaître ainsi un étranger auquel on ne devait ni foi, ni hommage, ni obéissance... 1) »

La page la plus curieuse du livre de Henri VIII, est celle où il défend la messe contre les arguments du moine augustin, sous le double point de vue dogmatique, de bonne œuvre et de sacrifice, qualités que Luther dénie à ce sacrement. En lisant cette argumentation solide, bien tissée, brillante de poésie quelquefois, et où apparaît le rhéteur rompu aux cavillations de l'école, à l'intelligence des textes sacrés, et aux raffineries de la langue latine, nous n'avons pas de peine à comprendre d'un côté que Luther ait soupçonné que le monarque n'était qu'un écolier

1) Assertio, etc., p. 10.

écrivant sous la dictée d'un de ses évêques ; de l'autre que le pape ait donné au théologien le titre de défenseur de la foi. Sadolet, le secrétaire du pape, n'eût pas mieux fait ; son latin n'eût pas été certainement plus élégant, et sa période plus cicéronienne 1).

Luther soutenait que ces paroles du Christ : « Tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel, » s'adressaient à la communauté des fidèles, à tout chrétien, homme ou femme ?

Henri VIII quitte ici le rôle de théologien : il n'a garde ne s'embarrasser dans les langes de l'école : il se rappelle tout à coup son histoire ancienne, et évoque une des grandes ombres romaines pour confondre son adversaire, celle d'Emilius Scaurus.

—Quirites, s'écriait le vieux Romain accusé par un homme sans foi devant le peuple romain ; Varus affirme, et moi je nie. Qui croirez-vous ? » Et le peuple battit des mains, et l'accusateur fut confondu. Je ne veux pas d'autre argument dans cette question du pouvoir des clefs. Luther dit que les paroles d'institution s'appliquent aux laïques, Augustin dit non ; qui croirez-vous ? Luther dit oui, Beda dit non ; qui croirez-vous ? Luther dit oui, Ambroise dit non ; qui croirez-vous ? Luther dit oui, l'Eglise tout entière s'est levée et dit non ; qui croirez-vous ?

Le théologien n'a laissé aucune des assertions de Luther sans réponse : Eck à Leipzig n'était assurément ni plus pressant, ni plus incisif. Aussi, comme il se complaît en lui-même, comme il déroule avec

1) Luther le reconnaît pour être « inter omnes qui contrà se scribunt latinissimum. » Roscoë, Vie de Léon X, t. IV, p. 47.

orgueil toutes les erreurs du moine, comme il cite les textes sacrés pour faire montre de sa science scripturaire, et les historiens profanes pour prouver qu'il n'est pas tellement couvert de la poussière scholastique, qu'on ne puisse voir en lui l'écolier qui a fait une cour assidue aux muses grecques et latines! Arrivé au terme de sa longue apologie, il s'est fait rhéteur à l'instar d'Isocrate, et, dans un flux de périodes cadencées avec art, il va vous montrer Luther tel qu'il l'a compris et qu'il a dû sortir de ce duel théologique 1):

—Ainsi donc, il n'est pas de docteur si ancien au monde, pas de saint si élevé en béatitude, pas de savant si versé dans la connaissance des Ecritures, que ce doctrillon, ce petit saint, cette ombre d'érudit 2) ne rejette de sa superbe autorité. Puisqu'il méprise tout le monde, puisqu'il ne croit qu'en lui, pourquoi s'indignerait-il qu'on lui rendît mépris pour mépris et dédain pour dédain?... A quoi bon désormais un duel avec Luther qui n'est de l'avis de personne, et qui ne s'entend pas lui-même, qui nie ce qu'il avait d'abord affirmé, qui affirme ce qu'à l'heure même il niait? Si vous vous armez de la foi pour le combattre, il vous oppose la raison; si vous vous enveloppez du bouclier de la raison, il se jette dans la foi; si vous citez les philosophes, il en appelle à l'Ecriture; si vous invoquez les livres saints, il s'entortille dans ses sophismes: écrivain éhonté qui se met au dessus des lois, qui méprise nos vieux docteurs, et,

1) Assertio, p. 55.
2) Doctorculus, sanctulus, eruditulus.

du haut de sa grandeur, se rit des lumières du jour; qui poursuit de ses insultes la majesté des pontifes, qui outrage les traditions, le dogme, les mœurs, les lois, les canons, la foi et l'Eglise elle-même, qu'il ne trouve nulle part, si ce n'est au milieu de ce cénacle de deux ou trois novateurs dont il s'est constitué le chef 1).

Il y avait dans l'organisation de Luther une fibre irritable au suprême degré : la fibre de l'orgueil; malheur à qui osait y toucher! Henri connaissait bien son adversaire. Il voulut lui faire expier les louanges qu'on lui décernait de tous côtés, et, avec une joie cruelle, il offensa et railla sa vanité littéraire. Voyez un peu, Luther traité de doctorculus, de sanctulus, d'eruditulus, diminutifs que vous ne trouverez certainement pas dans les écrivains du siècle d'Auguste, et qu'Henri emploie justement pour que son mépris semble tomber de plus bas. Mais Eck, mais Miltitz, mais Latomus lui-même, s'étaient montrés plus courtois et n'avaient pas nié ses titres de docteur et de lettré. Ah! si Luther avait eu le gantelet de son rival, comme il aurait aimé à l'enfoncer dans les chairs royales! Mais il avait heureusement une plume qui lui avait déjà servi dans plus d'un duel, et qui pouvait jeter de la boue et salir une figure à la rendre méconnaissable; nous disons de la boue par pudeur, car Thomas Morus prétend qu'il alla chercher ailleurs l'ordure dont il couvrit le front de son rival.

La réponse à Henri d'Angleterre ne se fit pas

1) Assertio... 97-98.

attendre : Luther ne mit que quelques heures à la composer, et bientôt l'Allemagne tout entière fut conviée à un spectacle inoui.

C'est au tour du moine maintenant.

—Il y a deux ans, je publiai un petit livre sous le titre de : La Captivité de Babylone 1). Il a troublé le cerveau des papistes, qui ne m'ont épargné ni mensonges, ni colères, je leur pardonne volontiers. D'autres l'auraient avalé de gaîté de cœur, mais l'hameçon était trop dur et trop pointu pour ces gosiers. Tout dernièrement le seigneur Henri, par la non grace de Dieu roi d'Angleterre, a écrit en latin contre ce traité. Il est en qui croient que ce pamphlet n'est pas sorti de la plume du roi Henri : de la plume du roi Heintz, du diable ou de l'enfer, c'est chose indifférente. Qui ment est un menteur : je n'en ai guère peur. Voici ce que je pense : que le roi Henri a donné une ou deux aunes d'un drap grossier, et que ce sophiste pituiteux 2), cet élève du troupeau thomiste (Lée) qui a écrit contre Erasme, a pris l'aiguille et le ciseau, et en a fait une cape. 3) »

Luther alors fait comme Henri : il passe en revue les assertions de son rival et les réfute.

« Si un roi d'Angleterre me crache à la figure ses effrontées menteries, j'ai le droit à mon tour de les

1) Die babylonische Gefängniß.

2) Leus ille... frigida pituita sophista qualem in grege sua alerent crassi illi porci Thomistae.

3) C'était une calomnie : Henri était d'abord destiné aux Ordres. — Il avait longtemps étudié la théologie. — Sub optimis praeceptoribus aetatem trivisse et in sacris scripturis plurimum versatum fuisse, dit Joh. (Clericus), légat d'Henri VIII, dans son Oratio ad Leonem habita.

lui faire rentrer jusqu'à la gorge. S'il blasphème mes sacrées doctrines; s'il jette sa boue puante à la couronne de mon monarque et de mon Christ 1); pourquoi s'étonnerait-il si je barbouille d'une bave semblable son diadème royal, et si je proclame que le roi d'Angleterre est un menteur et un maraud 2)?

» Il a pensé peut-être : Luther est pourchassé, il ne pourra pas me répondre; ses livres sont rôtis, mes calomnies passeront : je suis roi, on croira que je dis la vérité! Je puis me donner le courage de jeter à la face du pauvre moine tout ce qui me viendra à la tête, de publier tout ce qui me fera plaisir, et de chasser à sa réputation en champ vide. Ah! mon petit, dis tout ce que ta tête te chantera; moi, je te forcerai bien d'écouter de bonnes vérités qui ne t'amuseront guère : je veux qu'il t'en cuise pour tes piperies. — Il m'accuse d'avoir écrit contre le pape par haine et méchanceté, d'être hargneux, médisant, orgueilleux, et de me croire seul sage au monde!... Mais si je te demandais, mon petit, qu'importe ici que je sois vaniteux, acariâtre et méchant? la papauté est-elle innocente parce que je ne vaux rien? donc le roi d'Angleterre est sage, parce que je le tiens pour fou! que dirais-tu? Mais le cher roi, qui a tant en horreur le mensonge et la calomnie, en a plus rassemblé dans son livre empoisonné que moi dans tous mes écrits. Peut-être faut-il en cette querelle faire acception des personnes : un roi injuriera à son

---

1) Und schmieret seinen Dreck an die Krone meines Königs.

2) Ein Lügner ist und ein Unbiedermann.

aise un pauvre moine, mais fera le papelin avec le pape 1). »

Nous avons vu que le roi d'Angleterre soutenait avec quelque éclat de paroles que la vieillesse, dans l'humanité ainsi que dans les institutions, a droit à nos respects, et que la papauté, par conséquent, ne devait pas être traitée comme si elle était née d'hier. Le moine n'a garde de discuter la proposition, il a recours pour la combattre à son arme ordinaire, la raillerie.

« J'en veux finir avec les papistes une fois pour toutes, et leur répondre, en m'adressant au roi d'Angleterre : Ton juste, vieux d'un siècle, ne saurait être juste une heure seulement. Si la vieillesse faisait le droit, le diable serait sur cette terre la chose la plus juste du monde, car il a plus de cinq mille ans. »

Il poursuit son adversaire à travers l'œuvre théologique, s'occupant fort peu de questions dogmatiques, ne s'inquiétant ni de la voix de la tradition que le roi fait parler si haut, ni du témoignage de ces grandes lumières catholiques que Henri appelle à son secours, ni de ces terribles déductions pour le repos des sociétés que le thomiste tire des propositions de son rival. Il a réservé pour la fin de son plaidoyer ses meilleurs arguments : le diable et la loi du sang.

« Ce qui m'étonne, dit-il, ce n'est pas l'ignorance de Heintz le roi d'Angleterre, ce n'est pas qu'il entende moins la foi et les œuvres qu'une bûche qui

1) Luthers Leben, von Gust. Pfizer, p. 367.

ressent son Dieu ; c'est que le diable joue ainsi le rôle de paillasse à l'aide de son Heintz, quand il sait bien que je me ris de lui. Le roi Henri connaît le proverbe : Il n'y a pas de plus grands fous que les rois et les princes. Qui ne voit le doigt de Dieu dans l'aveuglement et la folie de cet homme ! .... Je veux le laisser un moment en repos, car j'ai sur le dos la Bible à traduire, sans compter d'autres occupations qui ne me permettent pas de barboter plus longtemps dans la m..... de sa majesté. Mais je veux, si Dieu le permet, prendre mon temps une autre fois pour répondre à mon aise à cette bouche royale qui bave le mensonge et le poison. — Je pense qu'il assume son livre par esprit de pénitence, car sa conscience lui crie assez haut qu'il a volé la couronne d'Angleterre, en faisant mourir de mort violente le dernier rejeton de la lignée royale, et en tarissant la source du sang des rois de la Grande-Bretagne. Il tremble dans sa peau que ce sang ne retombe sur lui, et voilà pourquoi il se cramponne au pape pour ne pas tomber du trône, et pourquoi tantôt il courtise l'empereur, et tantôt le roi de France, comme fait une conscience tourmentée de tyran. Heintz et le pape ont la même légitimité : le pape a volé sa tiare tout comme le roi d'Angleterre sa couronne : c'est pourquoi ils se frottent l'un l'autre comme deux mulets. — Qui ne voudrait pas me pardonner mes offenses envers cette majesté royale, doit savoir que je ne l'ai menée ainsi que parce qu'elle ne s'est pas épargnée elle-même. Voyez donc, elle ment à la face du ciel et le front levé comme une paillarde, elle vomit du poison comme une putain en colère : c'est bien la

preuve qu'il n'y a pas une goutte de noble sang dans ses veines 1). »

Puis, laissant là cette majesté du néant comme si elle ne méritait pas même un de ses regards, il évoque les plus glorieux représentants de l'école, les thomistes, et leur jette à la tête ce superbe défi :

« Courage, cochons que vous êtes : brûlez-moi donc, si vous l'osez ! Me voici, je vous attends. Je vous poursuivrai de mes cendres après ma mort, quand vous les auriez jetées à tous les vents et à toutes les mers. Vivant, je serai l'ennemi de la papauté ; brûlé, je serai deux fois son ennemi. Porcs de thomistes, faites tout ce que vous pourrez, Luther sera pour vous l'ours dans votre chemin, la lionne dans votre sentier ; il vous poursuivra partout, se présentera incessamment à votre face, ne vous laissera ni paix ni trève, tant qu'il n'aura pas brisé votre cervelle de fer et votre front d'airain, pour votre salut ou votre perdition. »

Ce sont là d'étranges paroles sans doute, et qu'un disciple de Luther pourtant n'a pas craint de mettre sur le compte du Saint-Esprit. « Un moment j'ai cru, disait Poméranus, que notre père Luther avait été

---

1) So schilt er so bitter, giftig und ohne Unterlaß, als keine öffentliche zornige Hure schelten mag.

La réponse de Luther au roi d'Angleterre parut en deux langues; en allemand et en latin, sous le titre de : Contra regem Angliae Martinus Lutherus. Les deux textes, suivant la remarque de Pfizer, son biographe, offrent de grandes disparates. La version latine est plus âcre et plus cynique; elle est dédiée à Sébastien Schlinck, noble Bohémien, et porte la date du 15 juillet 1522. Voy. t. II, Ien. Lat. fol. 546 et suiv. — La réponse allemande se trouve dans le tome II de l'édit d'Altenb. fol. 187 et suiv.

trop violent contre Henri d'Angleterre, mais je vois bien maintenant que je m'étais trompé, et qu'il n'a été que trop doux ; c'est l'esprit du ciel qui a dicté toutes ses paroles : esprit de sainteté, de vérité, de constance et de force invincible 1). » Erasme, au lieu d'inspiration divine, ne trouvait dans la réponse de Luther que des signes de démence et de grossièreté 2).

Luther pensait comme Bugenhagen et s'applaudissait dans l'épilogue de son livre de sa modération et de sa douceur 3).

Qu'on fouille tous les pamphlets religieux et politiques, on ne trouvera nulle part un cynisme aussi révoltant de paroles, si ce n'est peut-être dans le Vieux Cordelier du père Duchesne; mais ce journaliste faisait son métier et ne croyait peut-être pas en Dieu; et le moine interrompait sa traduction de la Bible pour répondre à Henri.

Mais voici qui étonne encore plus douloureusement : c'est le silence des princes réformés; pas un, même l'électeur de Saxe, qui veuille donner une leçon à ce moine effronté et lui apprendre qu'on ne soufflète pas ainsi une face royale. Le libelle est édité en plein jour, signé du nom de l'auteur et du chiffre

---

1) Opinabar patrem nostrum Lutherum nimis vehementem esse in Henricum regem Angliae, sed jam video nimis lenem fuisse.... Ita ut fateri cogar Spiritum sanctum dictâsse omnia verba Luthero cujus spiritus non est alius nisi sanctus, verax, constans et invictus. Selneccer, p. 144. Seckendorf, lib. I, sect. 47, § CXV.

2) Sentiments d'Erasme de Rotterdam conformes à ceux de l'église catholique, in-12, Cologne, 1688, p. 219.

3) Deinde à virulentia et mendaciis abstinui.

de l'imprimeur ; on le vend publiquement à la foire de Francfort ; il traverse les mers, il se répand parmi le peuple : et ce scandale n'excite dans l'ame des souverains ni émotion, ni pitié, ni colère ! Henri se plaint à l'électeur de Saxe d'une si cruelle offense, et l'électeur se contente d'avertir le moine du courroux royal !

Nous allons juger Luther.

La lettre de l'électeur ne renferme ni menace ni indignation, mais de timides conseils et de doux reproches, et Luther a peur : il ne se rappelle plus sa belle parole de Worms : « Si mon œuvre vient de Dieu, elle ne saurait périr ; » et il chante un hymne en l'honneur de la bouche royale qui a souillé la couronne de son Christ. Autant il s'était montré insolent, autant il est petit et rampant. Il n'y a pas de plume monacale aussi obséquieuse : il faut l'entendre.

« Sérénissime roi, illustrissisme prince, écrit-il, je devrais craindre en vérité de m'adresser à Votre Majesté, quand je me rappelle combien j'ai dû l'offenser dans le libelle que, cédant à des conseils ennemis, et non à mes instincts, j'ai publié contre elle, moi, homme d'orgueil et de vanité ; mais ce qui m'encourage et m'enhardit, c'est votre bonté royale qu'on ne cesse chaque jour de me vanter dans mes entretiens et dans mes correspondances. Mortel, vous ne nourrirez pas une colère immortelle. Ajoutez que je sais, de témoignages certains, que l'écrit publié sous le nom de Votre Majesté n'est pas du roi d'Angleterre, ainsi que voudraient le persuader quelques sophistes éhontés, qui n'ont pas compris l'igno-

minie dont ils couvraient par là Votre Majesté, et entre autres cet ennemi de Dieu et des hommes, l'archevêque d'Evora (Lée) 1). Je rougis aujourd'hui, et à peine si j'ose élever jusqu'à vous mes regards, moi qui, grace à ces ouvriers d'iniquité, n'ai pas craint d'insulter un si grand prince, moi, ver de terre et pourriture, qui ne mérite que mépris et dédain.

» Prosterné à vos pieds dans toute mon humilité, je prie et supplie votre majesté, par la croix et la gloire du Christ, de me pardonner mes offenses selon le précepte du Seigneur. Que si votre grandeur juge nécessaire que dans un autre écrit je renie mes paroles, et que je glorifie votre nom, qu'elle daigne me transmettre ses ordres, je suis prêt, et plein de bonne volonté. Luther, qu'est-il comparé à votre majesté? un néant. Toutefois, la gloire de mon Dieu gagnera, si on ne me permet d'écrire au roi d'Angleterre dans l'intérêt de la cause évangélique 2). »

Il y eut deux hommes qui comprirent leur mission, et songèrent à défendre la royauté blasphémée : Fisher, évêque de Rochester, dans un savant écrit publié sous le nom de William Ross 3), et Thomas

1) Burnett, dans son traité de Reformatione anglicanâ, lib. I, fol. 31, loue le savoir théologique du prince, et ne relève même pas l'assertion de Luther sur la culpabilité ou la complicité littéraire de Lée, ce qu'il n'eût pas oublié, s'il eût eu seulement quelques soupçons sur l'origine de l'ouvrage : Minimè taciturus, dit Seckendorf, si quid eo pertinens eruisset. Comm. de Luth., p. 188.

2) Opera Luth., t. IX, Witt., p. 234. Coch., p. 156. Ulenberg p. 302 et sep.

3) Eruditissimi viri Gulielmi Rossei opus elegans, doctum, fes-

Morus 1) qui, au lieu d'appeler à son aide la haute raison dont il était doué, aima mieux faire de la raillerie à l'instar de Luther. Par malheur, la sienne est apprêtée, et sans spontanéité ; elle sent l'huile et la nuit. Le sarcasme ne sort pas tout armé de sa tête, mais traverse, avant d'arriver au cœur de son adversaire, les satyriques de l'antiquité, et surtout Lucien, dont il avait fait une étude spéciale. Sa colère ressemble à celle d'un homme d'état. C'est la langue de la taverne que le chancelier croit parler, mais qu'il balbutie et écorche faute d'usage. On sait l'habileté de Luther, quand il veut prendre le style d'un homme ivre. Les bons mots, les saillies, les pointes, les concetti coulent de ses lèvres comme la bière de son verre. Vous allez voir que la fable seule imaginée par Morus est spirituelle.

Luther est à table au milieu de ses camarades de bouteilles, de son sénat bachique, méditant, après de longues rasades de bière d'Eimbeck, sa réponse au roi d'Angleterre. Un de ses commensaux le tire d'embarras : — Des injures qui tombent à gros flocons pareils à la neige, ce sont les seules armes, dit-il, qu'il faille employer contre le roi.

Luther applaudit; mais il se consulte, et trouve que son dictionnaire, tout volumineux qu'il est, ne

---

tivum, pium, quo pulcherrimè retegit ac refellit insanas Lutheri calumnias, quibus invictissimum Angliae Galliaeque regem Henricum ejus nominis Octavum fidei defensorem, haud litteris minùs quàm regno clarum, scurra turpissimus insectatur.

1) Th. Mori Angli, omnia quae hucusque ad manus nostras pervenerunt, latina opera, Lovanii, 1566. — Nisard, Thomas Morus, Revue des Deux Mondes, t. V, p. 590 et suiv.

pourrait jamais lui fournir une moisson assez abondante de bouffonneries, et il donne la volée à cette tourbe d'ames damnées pour en aller cueillir partout où il en pousse. Qui s'en va d'un côté, qui de l'autre, et ces guêpes reviennent bientôt au logis commun avec un butin copieux.

Ils s'abattent dans les carrefours, les voitures, les bateaux, les bains, les tripots, les boutiques de barbier, les tavernes, les moulins, les cabinets d'aisance, les maisons publiques, prêtant l'œil et l'oreille, et transcrivant soigneusement les grossièretés des cochers, les insolences des valets, le caquetage des portiers, les joyeusetés des courtisanes, les bouffonneries des parasites, les saletés des baigneurs, les obscénités d'autres individus.

Et après une chasse de quelques mois aux injures, aux sarcasmes, aux paroles libertines, indécentes, infames, à travers la boue, le fumier et la fange, ils reviennent, injectent toutes ces matières dans le cloaque de Luther, dont la bouche mâche, triture, et vomit ensuite une à une toutes ces immondices, et le livre du moine est composé 1).

1) Illi igitur abeunt, alius, alio, quo quemque tulit animus, et se per omnia plaustra, vehicula, cymbas, thermas, ganeas, tonstrinas, tabernas, lustra, pistrina, latrinas, lupanaria, diffundunt: illic observant sedulè, atque in tabellas referunt quicquid aut auriga sordidè, aut servus vaniliter, aut meretrix petulanter, aut portitor improbè, aut parasitus scurriliter, aut leno turpiter, aut balneator spurcè, aut cacator obscenè loquutus sit. Atque haec quùm aliquot fecissent menses, tùm demùm quicquid undecunque collegissent conviciorum et scurrilium scommatum, petulantiae, spurcitiae, sordium, luti cœni, stercorum, omnem hanc colluviem in fœdissimam cloacam Lutheri pectus infarciunt; quam

On avouera que l'honneur du diadème pouvait être défendu autrement. Nous n'admettons pas l'excuse d'Erasme : que le chancelier, en répondant au pamphlet luthérien, s'était inspiré des écrits du moine saxon.

Le catholicisme n'a dans cette polémique qu'un digne représentant, c'est le duc Georges qui, au nom de Dieu, de la morale et de l'Allemagne, vient dénoncer aux comices de Nüremberg les blasphèmes de Luther, et en demander justice. Les Ordres de l'empire ne comprirent pas leur dignité.

Le duc aussi se faisait prophète dans sa lettre aux états 1), et il assignait même une époque rapprochée où les violences de Luther contre les papes et les monarques porteraient leurs fruits. Il ne fallait pas au duc des signes célestes pour deviner l'avenir; l'aveuglement des Ordres était un prodige assez marqué de la colère de Dieu sur l'Allemagne 2).

---

ille totam in libellum istum suum per os illud impurum, velut comesam merdam, removit. — Opera Mori, p. 61.

1) Seckendorf, Comment. de Lutheranismo, lib. I, § CVI, p. 187.

2) L'Assertio septem Sacramentorum fut réimprimée par les soins de Gabriel de Saconay, précenteur ou chantre de Saint-Jean, à Lyon, lequel ajouta une préface à l'œuvre royale. Calvin attaqua Saconay au sujet de cette réimpression. Il est aussi violent que Luther, mais beaucoup moins poétique. Nous avons retracé cette polémique dans le deuxième volume de notre Histoire de Calvin.

CHAPITRE VIII.

LES IMAGES. — 1524-1525.

Luther avait compris la toute-puissance de l'image, et il s'en servit pour vulgariser ses idées et ameuter le peuple contre la représentation catholique. Cette image devait donc parler tout à la fois à l'intelligence et aux sens. Il en fit une caricature mordante et polissonne. C'est lui qui ordinairement en trouvait l'idée. Lucas Cranach ou quelque autre peintre de l'école de Nüremberg la sculptait sur bois. L'image reproduite par la presse se plaçait dans le texte qu'elle expliquait ou commentait. L'ouvrage achevé, on la tirait à part, on la débitait sur les places publiques et on la suspendait aux vitres des libraires et aux boutiques en plein vent des foires d'Allemagne.

Le pape-ane et le moine-veau sont deux débauches d'artiste destinées beaucoup plus à provoquer le rire que la colère du peuple. La légende où sont encadrées ces deux figures grotesques s'adressait à ceux qui avaient besoin de merveilleux pour croire. Melanchthon et Luther y font jouer un singulier rôle à la divinité qui vient avec ses signes accoutumés

quand elle a dessein de châtier l'obstination des pécheurs. Les signes, cette fois, n'apparaissent pas au ciel, mais au fond du Tibre, d'où l'on a retiré le pape-âne, et à Freyberg en Misnie, où est né le moine-veau.

Il n'est pas besoin de dire que ces deux prodiges sont tout entiers éclos du cerveau des docteurs. S'il faut, pour être juste, admirer cette glose luthérienne qui se fait sérieuse dans son interprétation graphique à tromper le lecteur; qui ment avec une candeur si persuasive; qui joue la conviction, la foi, la crainte du Seigneur et de ses jugements; qui singe la peur, et fait rire aux dépens de ce qu'on avait coutume de vénérer; on avouera sans peine que c'est abuser étrangement du nom de Dieu que de l'appeler à son aide pour commenter et répandre un tel mensonge.

« En tout temps, Dieu a marqué, comme au doigt, son ire ou sa miséricorde, et par des signes miraculeux annoncé aux hommes le bouleversement, la ruine ou la splendeur des empires, ainsi qu'on le voit en Daniel, chap. 8... 1).

» Pendant le règne pestilentiel de la papauté, il a multiplié ces signes de colère, et, tout nouvellement, il a, par cette figure horrible de pape-âne, trouvé

1) Interpretatio duorum horribilium monstrorum Papaselli, Romæ in Tiberi, anno 1496, inventi, et monachoviti Fribergæ in Misnià, anno 1523 editi, per Philippum Melanchthonem et Martinum Lutherum. Op. Luth., t. II, p. 392 et seq. — Le même pamphlet parut en allemand sous le titre de : Deutung der zwo greulichen Figuren, Bapstesels, zu Rom, und Münchkalbs zu Freiberg in Meissen funden, Witt. IX 184. Jen. II 285. Walch XIX, 2403.

dans le Tibre, en 1496, donné la représentation si exacte de la papauté, qu'aucune main humaine n'aurait pu en tracer une plus ressemblante.

» Et d'abord, 1° Tête-d'âne, qui désigne si bien le pape. L'église est un corps spirituel qui ne peut avoir ni tête, ni membre visible, mais le Christ seul pour modérateur, seigneur et chef...

» Les saintes Ecritures entendent par âne une vie excentrique et charnelle. Exode 13. Et autant la cervelle d'âne diffère de l'intelligence de l'homme, autant la doctrine papale s'éloigne des dogmes du Christ.

» Ainsi, tête d'âne, suivant l'Ecriture, tête d'âne, suivant la signification du droit naturel et de la lumière de la raison, comme le témoignent les juristes impériaux qui disent : pur canoniste, pur âne.

» 2° Main droite semblable au pied d'un éléphant, qui signifie le pouvoir spirituel du pape, dont il frappe et brise les consciences tremblantes; comme l'éléphant qui de sa trompe appréhende, foule, brise et déchire. Car, le papisme est-ce autre chose qu'une sanglante immolation des conscienees au moyen de la confession, des vœux, du célibat, des messes, d'une fausse pénitence, des piperies indulgentielles, du culte superstitieux des saints?... suivant ce que dit Daniel, 8 : Il tuera le peuple des Saints.

» 3° Main gauche d'un homme : C'est le pouvoir civil du pape que le Christ lui a dénié, Luc. 22, et qu'il s'est conféré à l'aide du diable pour se constituer le maître des rois et des princes.

» 4° Pied droit à sabot de bœuf, qui indique

les ministres spirituels de la papauté, les bajuli qui aident et soutiennent le papisme pour l'oppression des ames; c'est à dire les docteurs catholiques, les prédicateurs, les prêcheurs, les confesseurs et cet essaim de moines, de vestales, et surtout les théologiens scholastiques, race de serpents qui inculquent et infiltrent dans le peuple les recettes et les ordonnances de la papauté, et enchaînent sous le pied de l'éléphant les consciences captives : base et fondement du papisme qui sans eux n'aurait pu subsister aussi longtemps.

» Car, la théologie scholastique qu'enferme-t-elle sinon des songes délirants, fous, ineptes, exécrables, sataniques; des rêves de moines, dont on se sert pour troubler, fasciner, endormir, perdre les ames? Math. 24.

» 5° Pied gauche d'un griffon : Ministres du pouvoir temporel, c'est à dire les canonistes. Quand le griffon tient dans son ongle une proie, il ne la laisse plus aller; de même, ces satellites du papisme qui, à l'aide des hameçons canoniques, ont pêché les biens de l'Europe, qu'ils gardent et retiennent.

» 6° Ventre et poitrine de femme : Le corps papal, savoir, les cardinaux, les évêques, la prêtraille, la moinerie, les saints et martyrs du calendrier romain, et cette race, et cette famille de lions et de cochons d'Epicure, qui n'a souci que de boire, de manger et de se vautrer dans toutes sortes de voluptés, avec l'un et l'autre sexe. Comme le pape-âne montre à qui veut son ventre de femme; eux vont tête levée, et font parade de leurs souillures au grand détriment de la jeunesse et des peuples.

» 7° Ecailles de poisson aux bras, aux pieds, au cou, et le ventre nu : Ce sont les princes et les seigneurs temporels de ce royaume. Les écailles, Job 41, c'est union ou étreinte; ainsi, les princes, les puissances de la terre, sont unis et collés à la papauté.

» Et bien qu'ils ne puissent, ces grands du monde, dissimuler, approuver, pallier le luxe, le libertinage, les infames instincts du papisme; car le ventre est là tout nu pour montrer son dévergondage; cependant ils dissimulent, ils se taisent, ils souffrent, et s'attachent à son cou, à ses bras, à ses pieds; c'est à dire qu'ils l'embrassent, l'étreignent, et défendent ainsi son pouvoir tyrannique...

» 8° Tête de vieillard adhérente à la cuisse : Vieillesse, déclinaison et chute du royaume papalin. Dans l'Ecriture la face signifie le lever et le progrès; le dos ou postérieur, le coucher et la mort. Cette image donc nous montre que la tyrannie pontificale touche à son terme, qu'elle vieillit et meurt de sa maladie ou de consomption, usée par toutes ses violences extérieures.

» Ainsi, pour la gloire du monde, la farce est jouée, et la toile tombe.

» 9° Le dragon qui sort du c.l papal, la flamme à la bouche, veut dire les menaces, les bulles virulentes, les blasphèmes que le pontife et ses satellites vomissent sur le globe au moment où ils s'aperçoivent que leur destin est accompli et qu'il faudra dire adieu à cette terre.

» Vous tous, tant que vous êtes, et qui me lirez! je vous prie de ne pas mépriser un si grand prodige

de la majesté divine, et de vous arracher de la contagion de l'antechrist et de ses membres. Le doigt de Dieu est ici dans cette peinture si fidèle, si ornée, comme dans un tableau ; c'est une preuve que Dieu a pitié de vous, et qu'il a voulu vous tirer de cette sentine de péché.

» Réjouissons-nous, nous autres chrétiens, et saluons-le ce signe comme l'aurore qui nous annonce le jour de notre Seigneur et de notre libérateur Jésus-Christ. »

On ne saurait imaginer quelle fortune eut en Allemagne cette iconographie de la papauté : ce succès dure encore. Il y a des ames candides, toutes pleines de foi en Luther et ses œuvres, qui appellent cette image une inspiration de son bon génie, une pensée évangélique; qui croient au signe annoncé par ce dualisme réformé, Mélanchthon et Luther, et à la trouvaille du pape-âne dans le Tibre. Elles attendent la chute de l'antechrist prédit par le dragon qui vomit des flammes. Leurs yeux n'ont pu être dessillés ni par les splendeurs toujours croissantes du catholicisme, ni par les merveilles opérées de nos jours en faveur de la chaire de saint Pierre, ni par la transformation, la décroissance et la ruine du principe protestant. Nous avons vu dans le Wittemberg la figure du pape-âne suspendue au chevet du lit de pauvres paysans, à la place de l'ancien bénitier catholique, de la Vierge Marie, consolatrice des affligés, ou du saint patron de la paroisse; nous l'avons retrouvée derrière les vitres des libraires, comme au temps de Luther, et sur l'étalage des échoppes d'Eisenach et de Francfort.



Caricature de Luther.
contre la Papauté.

Histoire de Luther. T. II. P.

Ce n'est pas la seule œuvre graphique de Luther. A table avec ses amis, il donnait souvent l'idée d'une caricature dont un artiste son commensal apportait le lendemain le dessin que le prêtre corrigeait à sa manière. Deux de ces images, mais tout entières, sorties du cerveau du docteur, obtinrent un succès prodigieux en Allemagne.

Dans la première, le pape, en habits pontificaux, siége sur un trône, les mains jointes, avec deux énormes oreilles d'âne qui se dressent, comme celles de l'animal en colère. Autour du pontife nagent, volent une myriade de démons de toutes formes : les uns sont occupés à poser solennellement sur la tête sacrée la triple couronne que surmonte un emblème que Luther est allé ramasser dans le lieu le plus immonde du couvent ; d'autres le tirent à force de cordes dans les enfers ; d'autres apportent du bois et du feu pour le faire brûler ; d'autres enfin lui soulèvent les pieds afin qu'il descende doucement dans la géhenne.

La seconde, qui est connue en Allemagne sous le nom de la Truie papale, représente le pontife assis sur une truie aux larges flancs, aux mamelles gonflées que le cavalier pique comme le cheval de Job, à grands coups d'éperon ; d'une main il bénit ses adorateurs, de l'autre il présente le même emblème stercoral, mais dans un nuage odorant. La truie alléchée lève son groin et hume avec délices le nectar fécal. Le pape, la bouche ouverte, laisse tomber ces mots :

—Mauvaise bête, veux-tu bien aller : tu m'as donné

assez d'ennui avec ton concile... va donc, voici ce concile que tu désirais ardemment 1).

D'autres caricatures antipapales sont encore dues au moine d'Erfurth : dans toutes la truie, le pape et le Dreck allemand ou Stercus latin, occupent les plans divers de l'image.

L'image était regardée comme prophétie et malheureusement personne n'en riait : on y croyait.

Mais cette foi inepte en Luther nous semble moins merveilleuse que la complicité de Mélanchthon à quelques unes de ces imaginations ignobles! lui, cet homme de vie élégante, cet amant des Muses, ce polisseur de mots, ce professeur de grec, trempant chaque jour ses lèvres aux belles eaux de l'antiquité, qui se dégrade jusqu'aux peintures du pape âne et du moine veau ! ce Schwartzerde, changeant son nom inharmonieux en celui de Mélanchthon, qui se vautre dans une pareille fange de signes et de mots, salit son papier et sa plume à retracer de si dégoûtantes images! cet hôte brillant des cours électorales, ce commensal des ducs, cet ami d'Erasme et de Sadolet, qui jette ainsi de la boue à la face de cette royauté spirituelle qui a civilisé le monde, objet de la vénération des peuples et du culte de sa mère catholique! Mélanchthon, cette glorieuse intelligence, qui croit ou feint de croire à la chute de la papauté prédite par un dragon en flamme ! Cette ame aimante, qui

1) Sau du mußt dich lassen reiten, und meine Sporen erleiden, ob du gleich nicht gern thust. Du hast mir bisher des Concilii halben viel Verdrieße gethan, damit du mich übel ausrichten und frei sicher schelten mögest. Stehe da hast du das Concilium welches du also oft begehrt hast.

trompe les peuples, les fanatise, les pousse au blasphème en invoquant le ciel : cela n'est-il pas abominable? Quelle chute, quelle transfiguration !

Tous deux ont dit vrai en annonçant que l'Allemagne serait bientôt visitée de Dieu 1). La prédiction va s'accomplir. Ils ont, suivant la belle expression de l'Ecriture, touché les montagnes, et les montagnes ont fumé 2). Quand un peuple laisse ainsi outrager tout ce qu'il y a de saint au monde, il peut être certain qu'il portera tôt ou tard la peine de sa lâcheté, et qu'il sera châtié dans son sang et dans ses larmes. C'est ce qui doit arriver.

1) Wenc. Link, 1523.
2) Tange montes et fumigabunt. Proph.

CHAPITRE IX.

LES PAYSANS. — 1524-1525.

L'aristocratie épiscopale avait été reconstruite par Charlemagne 1). Le clergé allemand était puissant. Il possédait de riches abbayes, qu'au besoin il transformait en forteresses, où souvent on le vit braver l'empire. Les évêques de Minden, de Münster, de Paderborn, étaient de véritables souverains. On leur payait le cens, les corvées, les péages, tous les droits de suzeraineté. Ces impôts étaient souvent bien pesants ; le peuple ne pouvait se délibérer ; on employait la force pour l'y contraindre, et il murmurait.

Un jour, à Schœndorf, en Bavière, un paysan, nomme Konrad, dit à ses camarades de venir le trouver le dimanche suivant pour rire et boire à pleins verres. Konrad était un franc buveur, sans souci de l'avenir, riant de tout, même de son curé. On fut exact au rendez-vous. Konrad était à cheval sur un large tonneau, la face enluminée par d'amples libations vineuses qu'il avait faites avec ses voisins, sui-

1) Guizot.

vant sa coutume. De son tonneau il faisait le prophète, et promettait à tous ceux qui voudraient être de sa confrérie des terres au pied de la montagne de la famine, des troupeaux dans le pâturage de la gueuserie, des viviers dans la mer de la mendicité 1). L'association fût bientôt formée; Konrad enrôla tous ceux qui aimaient à boire en cachette dès qu'ils avaient pris un groschen pour acheter du vin à l'abbé. En 1502, une confrérie s'était déjà élevée, qui avait pris pour signe un soulier (Bundschuch), et avait été obligée de se dissoudre, de par ordre de l'empereur Maximilien 2).

Konrad ne voulait pas faire la guerre à l'empereur; mais rire, et ses armes étaient un tonneau. Chaque ville eut bientôt des confréries à l'instar de Schœndorf. On riait, on chantait, on dansait, on s'enivrait: le pouvoir laissait faire.

En 1514, le duc de Würtemberg, qui comptait dans ses états un grand nombre de confréries du tonneau, augmenta l'impôt du vin. Konrad fit une vilaine moue d'abord, mais le rire revint ensuite plus fort, et il se mit dans la tête (il avait bu ce jour-là plus que de coutume) d'appeler son maître en jugement. Les assises devaient se tenir sur la place de Schœndorf; les juges étaient tout trouvés: c'étaient ses compagnons de table. Il faut vous dire que le duc, avare et besoigneux, avait fait ce qu'on pratiquait autrefois à Constantinople: diminué les poids et les mesures. Or, banquier, marchand, fac-

1) Geschichte der Deutschen. Letzter Band. p. 305, 306.

2) Léon Gozlan, Musée de la Caricature, septième livraison.

teur privilégié du duché, il était sûr de faire de bonnes affaires, et il ne s'était pas trompé.

Donc le tribunal est rassemblé : tout le village pour assistant ; au milieu, un grand baquet d'eau et à côté les pièces du délit, les poids limés par sa grace. Konrad les pousse et les laisse tomber : ils vont au fond de l'eau. La foule bat des mains et éclate de rire : Dieu a prononcé la sentence : le duc est condamné. Huit jours après, on traduisait, dans un grand nombre de villages, ducs, électeurs, barons, abbés, au tribunal de Dieu, et partout leur symbole, le morceau de fer jeté dans l'eau, était trouvé trop léger, et on criait houra! houra! Les confréries du pauvre Konrad se propageaient, mais ses associés n'étaient pas tous d'humeur aussi gaie que le paysan bavarois. C'était le moment même où Luther apparaissait dans la chaire de Wittemberg, et venait pour délivrer l'Allemagne du joug de la papauté. Les disciples de Konrad se ralliaient autour de lui parce qu'il faisait la guerre aux nobles et qu'il promettait aux pauvres les miettes qui tombaient de la table des mauvais riches. Konrad riait toujours; on lui coupa la tête pour le faire taire ; mais le rire ne mourut pas : on riait en Karinthie, en Bavière, en Würtemberg, dans la Saxe électorale surtout, cette contrée d'Allemagne où les fondations de Charlemagne étaient si opulentes. Luther continuait de poursuivre de sa colère les prélats qui s'engraissaient aux dépens de la Germanie : il les nommait tout haut en chaire des voleurs et des fripons. Or ces prélats, c'étaient souvent les maîtres temporels de communes, qui avaient à leur payer des redevances, des impôts,

des droits de toute espèce, à eux, — enfants de putains, suivant l'expression du docteur, larves d'enfer et secrétaires ici-bas de Satan. Menzel reconnaît positivement que la parole de Luther n'était pas seulement une parole religieuse, mais une parole politique qui devait à la fin jeter des germes de révolte parmi les populations 1).

Entendez le Mirabeau des cloitres :

« Ecoutez : je suis l'évangéliste de Wittemberg ; c'est le Christ qui me nomme de ce nom, au jour du jugement il dira que c'est sa doctrine et non la mienne que j'enseignai.

« Défiez-vous des évêques, comme du diable lui-même.—S'ils vous disent qu'il faut se garder de s'insurger contre le pouvoir ecclésiastique, répondez ? — Vaudrait-il mieux se heurter contre le Seigneur et son verbe? Vaudrait-il mieux que le monde pérît, que les ames fussent tuées dans l'éternité, et laisser ces momies épiscopales dormir d'un doux sommeil?

« Meurent évêques, monastères et colléges plutôt qu'une seule âme.

« Mourir pour un tas d'idoles et de poupées qui ne sont bonnes qu'à vivre dans la volupté aux dépens du travail et de la sueur des autres !

« Evêchés, colléges, monastères, universités, nids où s'engouffrent les richesses des princes 2). »

On ne joue pas impunément avec la bière de Mü-

---

1) Contra falso nominatum ordinem ecclesiasticum.

2) Auch läßt sich nicht läugnen, daß Luther zuweilen Worte fallen ließ, in denen eine politische Beziehung hervortrat, und die nichts weniger als geeignet waren, einen im Volke vorhandenen Gährungsstoff zu beschwichtigen. Neuere Geschichte der Deutschen, p. 169, t. I.

nich, dit un vieux proverbe bavarois : la parole de Luther était bien autrement capiteuse. Son manifeste, après la tenue des états de Nüremberg, était un hymne de révolte magnifique. Ces pauvres paysans donnaient tête baissée dans les chants du docteur, croyant l'aurore levée où la tyrannie monarchique et papale allait descendre au tombeau avec tous ses suppôts, prélats, abbés, princes et seigneurs 1). A la même heure on voit s'agiter une partie des états de l'Allemagne : partout ce sont des paysans qui portent la bannière. A Reichenau, près de Constance, ils s'insurgent contre leur abbé qui voulait repousser un prédicateur luthérien : à Tengen ils se réunissent par milliers pour délivrer un prêtre novateur qu'on tenait enfermé. L'abbé de Kempten essaie inutilement de s'opposer au rassemblement séditieux de ses serfs : son château est assiégié et réduit en cendres, et sur ses ruines les vainqueurs plantent un drapeau où est écrit : liberté. Quelques chevaliers vinrent s'associer, pour les diriger, à ces mouvements populaires : c'étaient Franz de Sickingen qui se déclara le chef de la ligue de Franconie, et Goëtz de Berlichingen dont la main de fer écrasait tout ce qui s'élevait trop haut dans le champ clérical, et qui finit par mourir dans une prison, où il eût voulu étouffer le dernier des prêtres. C'était encore Hutten qui se servait de son épée et de sa plume pour encourager les révoltés. Les paysans n'étaient que de grossiers instruments dont les nobles s'aidaient pour voler les richesses du clergé, au

1) Menzel, Neuere Geschichte, t. 1, p. 169.

nom du ciel et de la liberté. Ils lisaient à leurs vassaux les manifestes de Luther et les traduisaient au besoin en style populaire.

Leur ministère presque toujours était inutile, car la parole de Luther était une courtisane sans voile. Ainsi au moment où la Saxe était pleine de mouvements insurrectionnels, Luther qui voulait en faire porter la peine aux princes, parce qu'ils ne devinaient pas le caractère politique que ces mouvements devaient revêtir, s'adresse à la noblesse d'Allemagne : et ses conseils ressemblent aux transports des prophètes contre les enfants d'Israël, plutôt qu'aux avis d'un médiateur.

« A vous d'abord la responsabilité de ces tumultes et séditions, princes et seigneurs, à vous surtout évêques aveugles, prêtres insensés et moines 1).

» Vous qui vous obstinez à faire les fous, et à vous ruer contre l'Evangile, tout en sachant bien qu'il restera debout et que vous ne prévaudrez pas.

» Comment gouvernez-vous ? vous ne savez que pressurer, déchirer et dépouiller, pour soutenir votre pompe et votre pétulance. Le peuple et le pauvre sont souls de vous.

» Le glaive est levé sur vos têtes, et vous croyez être assis si fortement sur votre siége que vous ne puissiez être renversés.

» Aveugle sécurité qui vous rompra le cou, vous le verrez..... Dieu vous presse et vous menace ; sa

1) Primum nemini possum acceptum referre id tumultûs et seditionis, quàm vobis principibus, etc. L'écrit de Luther parut encore en allemand, sous le titre de: Vermahnung an die Fürsten und an die Bauern.

colère fondra sur vous, si vous ne faites pénitence.

» Voyez les signes du ciel, ces avertissements de Dieu! cela ne vous dénote rien de bien, mes chers maîtres.

» Ce sont des prédictions d'en haut, mes bons seigneurs, qui vous disent qu'on est las de votre joug, et que le temps est venu où l'on s'apprête à le jeter bas.

» Il faut changer. Gare à la colère de Dieu : si vous n'y mettez de la bonne volonté, on emploiera la force brutale.

» Si les paysans ne s'étaient pas levés, d'autres seraient venus; et quand vous anéantiriez tous les révoltés, d'autres apparaîtraient : Dieu en susciterait de nouveaux. Il veut vous châtier, et il vous châtiera.

» Mes bons seigneurs, ce ne sont pas les paysans qui s'insurgent contre vous, c'est Dieu lui-même qui vient vous visiter dans votre tyrannie.

» A un homme ivre on fait une litière de paille, au paysan il faut un lit encore plus doux. N'allez pas guerroyer avec eux, car vous ne savez pas comment cela finira ».

Les paysans répondirent à cet appel, et se levèrent en masse.

La Thuringe, l'Alsace, une partie de la Saxe, la Lorraine, le Palatinat, se soulevèrent ; les champs étaient couverts de tentes rustiques d'où s'exhalaient, au lieu de cris de guerre, des cantiques sacrés. Les paysans accouraient en chantant, armés de pieux qu'ils coupaient dans les forêts, et gardés dans leurs camps par d'épaisses murailles de charrettes élevées

en guise de retranchement : ils disaient que Dieu, le jour du combat, saurait bien les couvrir de son bouclier. Dieu semblait combattre pour eux : la victoire leur eût bientôt fourni des lances, des piques, des chevaux et jusqu'à du canon. Mais quelle artillerie eût valu cette parole ardente de quelques uns de leurs chefs, qui balayait devant elle les campagnes, les dépeuplait pour jeter les habitants dans la révolte. Stork n'était plus. On dirait que la nature crée exprès des ames pour ces temps d'orage, et qu'elle les tient en réserve pour les montrer quand il est près d'éclore. Voici un homme tout nouveau qui se présente au nom du ciel pour remplacer le prophète absent : c'est un renégat du catholicisme, un moine prémontré en commerce avec le Seigneur qui lui révèle sa volonté dans des songes. Pfeifer ne va pas chercher ses inspirations dans la Bible, il raconte les merveilles de son sommeil, et ce récit soulève la multitude 1).

Voici une de ses visions.

« J'ai vu, dit-il, un nombre prodigieux de rats qui allaient se jeter sur une grange pour en dévorer les grains ! Princes, vous êtes ces rats qui nous pillez ; magistrats, vous êtes ces rats qui nous opprimez ; nobles, vous êtes ces rats qui nous dévorez. Mais pendant le sommeil, je me suis élancé sur ces bestioles, j'en ai fait un grand carnage : aux armes donc ! hors de vos champs ! Israël, à vos tentes ! voici le jour du combat ; tombent nos tyrans et leurs châteaux ! Un riche butin nous attend, que nous

1. Menzel, Neuere Geschichte, etc. t. I, p. 190, 199, etc.

apporterons aux pieds du prophète qui le partagera entre nous. »

Münzer, de son côté, descendait dans les mines de Mansfeld.

« Réveillez-vous, mes frères! réveillez-vous, criait sa voix, vous qui dormez, prenez vos marteaux et frappez la tête des Philistins. La victoire vient de se déclarer pour nos frères à Eichsfeld : gloire à eux! Que leur exemple vous serve de leçon. Balthasar, et toi Barthélemy Krump, à nous! Prenez soin de l'œuvre de Dieu. Frères, que vos marteaux ne restent pas oisifs, frapppez à coups redoublés sur l'enclume de Nemrod, employez contre les ennemis du ciel le fer de vos mines, Dieu sera votre maître! Qu'avez-vous donc à craindre, s'il est avec vous? Quand Josaphat entendit les paroles du prophète, il se jeta la face contre terre. Frères, courbez vos fronts, car voici que Dieu vient en personne à votre secours. »

Alors vous eussiez vu ces arsenaux souterrains vomir des bataillons d'hommes tout noirs de fumée, armés de pelles, de pioches, de fer rouge, et répondant à la voix qui les appelait par des cris de sang contre les nobles et les prêtres. Münzer, comme un autre Satan, car on croit lire une scène de Milton, les compte, les range en ordre de bataille et leur indique le lieu du rendez-vous général. Aucun d'eux n'y manqua.

Au sortir des mines, il adresse à d'autres frères en révolte cet appel énergique :

« Vous dormez donc, chers frères? allons combattre le combat des héros : la Franconie tout entière

s'est levée, le maître va jouer son jeu, les méchants tombent. À Fulda, dans la semaine de Pâques, quatre églises de poison ont été renversées : les paysans de Klegen ont couru aux armes. Quand vous ne seriez que trois confesseurs de Jésus, vous n'auriez pas à craindre cent mille ennemis. Dran, dran, dran ! voici le temps : les méchants seront chassés comme des chiens. Point de pitié pour ces athées; ils vous prieront, vous caresseront, pleurnicheront comme des enfants ; point de pitié, c'est le précepte de Dieu par la bouche de Moïse, 5, 7. Dran, dran, dran ! car le feu brûle : que le sang ne se refroidisse pas sur la lame de vos épées 1). Pink, pank sur l'enclume de Nemrod ; que les tours tombent sous vos coups. Dran, dran, dran ! voici le jour : Dieu vous précède, suivez-le. »

Luther avait formé l'orage : c'était à lui maintenant de le conjurer s'il était possible. Il le tenta, en secouant, dans leur sommeil, tous ces princes à demi luthériens, à demi catholiques, qui dormaient dans la plume, et qui n'avaient montré de courage que pour fermer les couvents, en chasser les nonnes tremblantes ou les moines infirmes ; pour abolir la messe, et porter en cachette quelques coups de pied au catholicisme. Mais à cette heure que les armes à la main on leur demande la liberté de conscience, ils sont effrayés, ils tremblent ; tout ce que Luther peut obtenir d'eux, c'est qu'ils prieront les révoltés de formuler leurs griefs.

1) Lasset euer Schwert nicht kalt werden von Blut : schmiedet pink, pank, auf dem Ambos Nimrod, werfet den Thurm zu Boden. Luthers Werke. Edit. d'Altenburg III, p. 134. — Menzel, p. 200 à 202.

Un prêtre, Suisse de naissance, Christophe Schappler, avait dressé le manifeste des paysans. Ils voulaient :

1° Qu'on leur permît de choisir leurs pasteurs parmi ceux qui prêcheraient l'Evangile dans toute sa pureté ;

2° Qu'on ne leur fît payer les dîmes qu'en froment ;

3° Qu'on ne les traitât plus en esclaves ; car le sang de Jésus les avait rachetés ;

4° Qu'on leur permît de chasser et de pêcher, puisque Dieu leur avait donné, dans la personne d'Adam, l'empire sur les poissons de la mer et sur les oiseaux du ciel ;

5° Qu'ils pussent quérir dans les forêts du bois pour se chauffer, préparer leur nourriture, et s'abriter ;

6° Qu'on adoucît les corvées ;

7° Qu'il leur fût permis de posséder des fonds de terre ;

8° Que les impôts ne dépassassent pas le revenu du fonds ;

9° Qu'on abolît le tribut qu'ils étaient obligés de payer aux seigneurs après la mort d'un père de famille, afin que la veuve et l'orphelin ne fussent plus réduits à mendier leur pain ;

10° Que s'ils se trompaient dans leurs griefs, on les reprît à l'aide de la parole de Dieu 1).

Luther se chargea de répondre aux paysans révoltés.

« Mes frères, les princes qui s'opposent parmi

1) Catrou, histoire du Fanatisme, t. 1. — Menzel, t. 1.

vous à la propagation de la lumière évangélique sont dignes des vengeances de Dieu; ils méritent de tomber du trône. Mais ne seriez-vous pas aussi coupables, si vous souilliez vos mains et vos ames du sang que vous songez à répandre? Je sais que Satan cache parmi vous, sous prétexte de l'Evangile, des hommes au cœur cruel, dont la langue irritée essaie de me déchirer; mais je les méprise, je ne crains pas leurs fureurs. On vous dit que vous triompherez, que vous êtes invincibles. Mais le Dieu qui renversa Sodome ne peut-il vous écraser? Hommes du glaive, vous périrez par le glaive. En résistant à vos magistrats, vous résistez à Jésus-Christ. Vous dites : le joug de nos maîtres est insupportable : brisons-le, car ils nous ravissent la liberté d'entendre la voix du Seigneur. Mais la loi naturelle défend de se faire justice : vous le demandez, au nom d'une autorité qui vous fut déniée. Ne parlez pas de révélations qui autorisent votre révolte! Où sont les miracles qui les attestent? Quoi? l'esprit du Seigneur viendrait confirmer par des prodiges le larcin, le meurtre, le brigandage, l'usurpation du droit des magistrats! — Ils vous enlèvent vos biens, iniquité! Vous leur ravissez leur juridiction, iniquité! Que serait le monde, si vous triomphiez, qu'un repaire de brigands, où règneraient la violence, le pillage, l'homicide?... Jésus n'a pas besoin, pour être défendu, de la force brutale. Pierre tire l'épée : on voulait arracher la vie au Rédempteur, et l'Evangile à ses disciples. Que fait le Seigneur? Il ordonne à Pierre de remettre l'épée dans le fourreau : bel enseignement que la patience doit être notre seule arme au jour des

épreuves. Voyez si je n'ai pas toujours respecté le souverain. Sous sa protection puissante, j'entendais les cris de vengeance des papistes, et j'étais inébranlable. Du reste, je ne prétends pas justifier vos magistrats : je connais leur injustice, je la déteste, mais attendez, votre jour se lèvera.

» Vous demandez qu'on vous laisse entendre en liberté la parole de l'Evangile ; mais cette parole, on l'annonce en plus d'un endroit. Ne pouvez-vous pas changer de toit, et venir ici boire aux sources du verbe divin ? Venez, vous y trouverez Jésus. Vous voulez choisir vos pasteurs : vos magistrats sont là ; portez-leur vos vœux ; s'ils refusent de les écouter, alors vous êtes libres ; si on emploie la force contre vous, que le pasteur fuie, et avec lui son troupeau. — Plus de dîmes ! criez-vous. De quel droit les enlevez-vous à leurs légitimes possesseurs ? C'est pour les convertir en aumônes. — Mais est-ce d'un bien usurpé qu'on peut se montrer ainsi libéral ? — Vous voulez vous affranchir de l'esclavage, mais l'esclavage est aussi vieux que le monde. Abraham avait des esclaves, et saint Paul établit des règlements pour ceux que le droit des gens a réduits en servitude. Les droits de pêche, de chasse, de pâturage, sont réglés par la jurisprudence du pays. Vous allez jeter les hauts cris à la lecture de ma lettre, et vous direz que Luther est devenu le courtisan des princes ; mais, avant de rejeter mes conseils, examinez-les : surtout n'écoutez pas la voix de ces nouveaux prophètes qui vous trompent : je les connais. »

Münzer, pour toute réponse, déchira une page du pamphlet qui a pour titre : Contra falso nominatum

ordinem ecclesiasticum, et l'envoya à Luther. C'était celle-ci :

— Attendez, messeigneurs les évêques, larves du diable; le docteur Martin veut vous faire lire une bulle qui sonnera mal à vos oreilles : bulle luthérienne. — Quiconque aidera de son bras, de sa fortune, de ses biens, à dévaster les évêques et la hiérarchie épiscopale, est bon fils de Dieu, un vrai chrétien, qui observe les commandements du Seigneur 1).

Osiander, le sacramentaire, regrette que Münzer n'ai pas connu ce passage du libelle de Luther contre Sylvestre Prierias :

— Si contre les voleurs nous employons la potence, contre les meurtriers le glaive, contre les hérétiques le feu, nous ne laverions pas nos mains dans le sang de ces maîtres de perdition, de ces cardinaux, de ces papes, de ces serpents de Rome et de Sodome, qui souillent l'église de Dieu 2)?

— Pauvres paysans, ajoute Osiander, que Luther flatte et caresse, tant qu'ils n'attaquent que l'épiscopat et le clergé! Mais quand la révolte grandit, et que les rebelles, se riant de sa bulle, le menacent

---

1) Nunc attendite vos episcopi, imo larvae diaboli, doctor Lutherus vult vobis bullam et reformationem legere, quae vobis non benè sonabit, doctores. Doctoris bulla et reformatio : quicumque opem ferunt, corpus, bona et famam impendunt ut episcopia devastentur et episcoporum regimen extinguatur, hi sunt dilecti filii Dei et veri christiani, observantes praecepta Dei et repugnantes ordinationibus diaboli. T. II, Witt., fol. 120. Osiander, Cent., 18 p. 87.

2) Osiander Cent. 161, etc., p. 109.

lui et ses princes, alors paraît une autre bulle, où il prêche le meurtre des paysans, comme il ferait d'un troupeau 1). Et quand ils sont morts, savez-vous comme il chante leurs funérailles? En se mariant avec une nonne 2)! Et, à la voix d'Osiander, vient se joindre celle d'Erasme pour accuser Luther :

— C'est en vain que, dans votre cruel manifeste contre les paysans, vous repoussez tout soupçon de révolte; vos libelles sont là, ces libelles écrits en langue vulgaire, où, au nom de la liberté évangélique, vous prêchez une croisade contre les évêques et les moines: c'est là que repose le germe de tous ces tumultes 3).

— Allons, mes princes, criait Luther, aux armes! Frappez, aux armes, percez! les temps sont venus, temps merveilleux, où, avec du sang, un prince peut

---

1) Lutherus cùm eos inermes videret, nec satis potentes ad praevalendum, eos ad obedientiam hortatus est. Cùm verò turmatim confluentes paci minimè acquiescerent, sed bullam Lutheri transgredientes, non modo episcopos et clerum, sed alios etiam proceres impugnarent, aliam bullam edidit, quâ eos omnes tanquam feras mactandas esse statuit... Cent. 6, p. 103, cent. 104.

2) Lutherus non aliter funera eorum canit quàm ipse monachus virginem Dei votam Boram sibi copulando. Cent. 104, p. 100. — Voyez le savant ouvrage de Bretleius, traduit en latin par Guill. Reynerius, sous le titre de: Apologia Protestantum, etc. Paris, 1665, in-4.

3) Tu quidem libello in agricolas saevissimo suspicionem abs te depulisti, nec tamen efficis quò minùs credant homines per tuos libellos, praesertim germanicè scriptos, in oleatos et rasos, in monachos, in episcopos pro libertate evangelicâ, contra tyrannidem humanam, hisce tumultibus datam occasionem. Erasmi Hyperaspistes.

gagner plus facilement le ciel, que nous autres avec des prières 1).

« Frappez, percez, tuez, en face ou par derrière : car il n'est rien de plus diabolique qu'un séditieux : c'est un chien enragé qui vous mord, si vous ne l'abattez.

« Il ne s'agit plus de dormir, d'être patient ou miséricordieux : le temps du glaive et de la colère n'est pas le temps de la grace.

« Si vous succombez, vous êtes martyrs devant Dieu parceque vous marchez dans son verbe ; mais votre ennemi, le paysan révolté, s'il succombe, n'aura en partage que la géhenne éternelle, parcequ'il porte le glaive contre l'ordre du Seigneur, c'est un enfant de Satan.

Mélanchthon s'unissait à son maître pour accabler les paysans. Il disait aux princes :

— Ces rustres sont en vérité déraisonnables ; que veulent-ils donc, ces hommes des champs qui ont encore trop de liberté ? Joseph charge le dos de l'Egyptien, parce qu'il sait bien qu'il ne faut pas lâcher la bride au peuple 2).

Les révoltés, placés tout à coup entre la mort et l'apostasie, n'hésitèrent pas : la mort, c'était le martyre ; l'apostasie, le châtiment de l'éternité. Leur courage ne faillit pas, et, en face du gibet qu'on lui

---

1) Mirabile tempus, nimirum ut principes multò faciliùs trucidandis rusticis, et sanguine fundendo, quàm alii fundendis ad Deum precibus cœlum mereantur. T. II, op. Luth., fol. 130. — T. II, Witt., fol. 84, b.

2) Ja es wäre vonnöthen das ein solch wild, ungezogen Volck als Deutsche sind, noch weniger Freiheit hätte. Pfizer, Luther's Leben. p. 816.

promettait, Münzer conserva toute sa fierté. Vaincu, il trouvait encore moyen d'insulter à ses maîtres, et d'ébranler la fidélité douteuse de leurs vassaux.

La lettre qu'il écrivit au comte de Mansfeld est un testament de mort à la manière de Catilina.

« Au frère Albert, comte de Mansfeld, pour sa conversion :

« Frère, tu abuses d'un texte de l'apôtre pour nous prêcher la soumission aux magistrats. Tu es encore dans les langes de la superstition papiste qui nous a fait deux tyrans de Pierre et de Paul. Tu ne sais donc pas que Dieu, dans sa fureur, charge souvent les peuples de fustiger les princes avares, et de jeter bas de leurs trônes les mauvais rois? C'est de toi et de tes pareils que la mère de Dieu chante : — Le Seigneur a déposé les puissants de leur siège, et exalté les petits. Dans les joyeux repas à la luthérienne que tu fais chaque jour, et dans la commode doctrine du docteur Wittemberg, tu n'as pu apprendre que le Seigneur, ainsi que l'écrit le prophète, nourrit les oiseaux du ciel pour qu'ils dévorent la chair des princes, et boivent leur sang? Ce peuple que tu opprimes n'est-il pas plus agréable, aux yeux de Dieu, qu'un impie qui s'engraisse de sa substance? Idolâtre qui prends le nom de chrétien! Et tu as à la bouche la parole de saint Paul : tu cours à ta perte. Au peuple désormais la souveraineté. Romps les liens qui t'unissent à nos tyrans; viens à nous; nos bras te sont ouverts. Si tu marches contre nous, viens encore, nous méprisons tes menaces et ton glaive. Bientôt la main

de Dieu s'appesantira sur ton front. Thomas Münzer, armé du glaive de Gédéon, te salue 1). »

En même temps, Münzer faisait parvenir au comte Ernest, le frère d'Albert de Mansfeld, ce cartel :

« Comte, c'est de toi que le prophète Abdias a dit : Ton nid sera arraché et détruit. J'attends une réponse à l'heure même, ou, par Jésus, nous irons la chercher. Mes frères et moi nous saurons bien exécuter les ordres d'en haut. »

Les deux frères ne manquèrent pas au tournoi.

Arrivons au dénouement de ce drame religieux qui saisit si vivement le cœur.

Le lieu de la scène était à Frankhausen, où tous les princes s'étaient donné rendez-vous. L'armée des seigneurs confédérés était commandée par le landgrave de Hesse et le duc Georges de Saxe, ce prince dont Erasme a vanté l'amour pour les lettres 2), et que Luther outrage à chaque page de sa correspondance. Le duc se vengea noblement du réformateur; il se battit en soldat.

Thomas Münzer avait choisi pour camp un monticule, dont il avait entouré la base de débris d'arbres et de chariots, pour n'être pas entamé par la cavalerie.

Ce fut un spectacle curieux que le lever du soleil sur les deux armées. Celle des confédérés était ran-

1) Meshovius de Anabapt, lib. I. C'est au même comte Albert que Luther adressa une lettre remarquable sur les œuvres et sur la communion sous les deux espèces. Witt. IX, 235, rapportée par Wilh. Martin Leberecht de Wette, t. II, p. 341. Luther's Briefe.

2) Eras. Ep. 19., lib. XIII.

gée en bataille dans une vaste plaine. Ses deux ailes étaient défendues par des escadrons de cavalerie, dont les cuirasses scintillantes semblaient inonder de leurs feux les parois de la montagne où s'étaient amoncelés les paysans. Au centre, l'infanterie présentait une masse noire, rompue à quelques intervalles, par des bannières où flottait l'image d'un saint, ou les couleurs de la maison qu'elles représentaient. Quelques vieux canons arrachés des arsenaux où ils dormaient depuis longtemps, ou des fortifications qu'ils n'avaient pas défendues depuis des siècles, roulaient devant les lignes pour effrayer les paysans.

La montagne, dont tous les plis étaient sillonnés de soldats, offrait un autre coup d'œil. Le regard eût cherché vainement un ordre, une combinaison stratégique, dans ces groupes irréguliers de combattants. On n'apercevait que des masses inégales séparées l'une de l'autre par quelque accident de terrain, et pareilles, dans leurs mouvements, à des nuages qui rouleraient l'un sur l'autre. Sans les cris de guerre qui, par instants, s'en échappaient; sans les étendards que le vent agitait au-dessus de ces têtes, et où était peinte la roue de la fortune 1), on eût pu prendre cette cohue de révoltés pour un de ces auditoires que traînait après lui Münzer.

Les princes auraient dû prendre pitié de ces malheureux qui marchaient à leur perte. Quelques coups de canon en eussent fait justice. Mais Luther ne le voulait pas. On dirait d'un combat romain. Tout se

1) Gropp. Chron. de Würzbourg.

passe comme dans le récit de Tite-Live. D'abord, la harangue militaire, puis, la charge que sonnent les trompettes.

Les rebelles n'avaient pas d'artillerie, et presque pas d'armes à feu : au moment où ils entendirent les clairons ennemis, ils se jetèrent à genoux, et entonnèrent un cantique au St.-Esprit 1). Un arc-en-ciel parut tout à coup au-dessus de leurs têtes : les rebelles le saluèrent comme un présage de victoire 2).

Ce fut une boucherie plutôt qu'une lutte régulière. Les paysans tendaient le cou en chantant au Seigneur qui n'envoya pas son ange pour les délivrer, suivant la promesse de Münzer. Le fer était las de donner la mort : on envoya la cavalerie pour passer sur le ventre de tout ce qui respirait encore. Les mineurs seuls qui se confiaient à leurs marteaux opposèrent une vigoureuse résistance. Ils combattaient encore quand les trompettes de l'armée des princes avaient sonné la victoire. Aucun ne demanda quartier. Tous mouraient en vomissant avec leur sang des imprécations contre leurs tyrans, et, dit Sleidan, pour la gloire du nom de Dieu et l'affranchissement de leur patrie 3).

Un de ces malheureux qui s'était vaillamment battu fut pris et conduit devant le landgrave Philippe de Hesse. —Voyons, lui dit le landgrave, qui

1) Nun bitten wir den heiligen Geist
Um den rechten Glauben aller meist....

v. Petrus Gnodalius, de rust. tumultu, lib. III, p. 259.

2) Melanchthon. Historie Thomas Munzer's.

3) Occubuerunt videlicet illi honestè ac piè, pro gloria nominis divini, proque salute patriae. Sleid., lib. XXII.

aimes-tu mieux du régime des princes ou de tes paysans? — Ma foi, monseigneur, lui répondit le prisonnier, les couteaux ne couperaient pas mieux quand nous autres paysans serions les maîtres. On lui accorda sa grace 1).

On amena dans le camp des vainqueurs Münzer qu'on avait trouvé à Franckhausen, étendu dans un lit qu'on lui avait prêté sans le connaître, tout sanglant, la poitrine à demi brisée, et la pâleur de la mort sur les lèvres. Les soldats qui le cherchaient passèrent outre pour ne pas troubler les derniers moments d'un moribond. Mais le valet d'un gentilhomme de Limbourg le reconnut et le traîna en triomphe, dans la tente des princes. Sa vue les fit sourire; mais, au lieu de reproches, le landgrave de Hesse voulut essayer avec son prisonnier une controverse 2). Le prophète s'y prêta : ni l'un ni l'autre n'eut à se réjouir. De la torture, Münzer passa dans les cachots, où descendit aussitôt un prêtre catholique qui réconcilia l'anabaptiste avec l'Eglise, le confessa et lui administra la communion 3). Münzer, jusqu'à son dernier soupir, ne cessa d'accuser Luther de tous ses malheurs. La religion, beaucoup plus que l'approche de la mort qu'il avait bravée si souvent, avait éteint sa fierté. Il tremblait, mais dans l'épouvantement des jugements de Dieu. L'heure du supplice venue, il but d'un trait une pinte de vin 4),

1) Mathesius, in der fünften predig von Luth. p. 451 à 2.

2) Melanchthon's Historie Thomas Münzer's.

3) Fidem romanam professus et totus factus est pontificius. Joh. Rühel, ep. ad Lutherum.

4) Duos congios uno haustu ebibisse dicitur.

puis il fit sa prière, et marcha la tête haute vers Heldrungen, lieu de l'exécution. Le prêtre lui ordonna de s'agenouiller et de réciter le Credo. La voix de Münzer s'éteignit au premier mot du symbole. Alors le duc de Brunswick et le prêtre récitèrent la prière, dont Münzer répétait chaque mot à voix basse. On eût dit qu'une lumière surnaturelle était venue tout à coup reconforter son ame. Il se leva, promena de nobles regards sur la multitude, et adressa aux princes qui faisaient cercle autour du gibet une exhortation qui mouilla leurs yeux de pleurs. Cela fait, il dit au bourreau, allons ; au prêtre qui l'accompagnait, adieu. Le bourreau fit rouler sa tête à six pas. Un soldat la repoussa du pied. L'exécuteur la prit, la planta sur une pique que surmontait un écriteau où on lisait : Münzer, criminel de lèse Majesté.

La rébellion des paysans s'éteignit dans le sang de leur chef. Ses disciples s'éloignèrent en hâte d'une terre où la mort les menaçait à chaque pas : les uns se réfugièrent en Moravie ; les autres, en plus grand nombre, dans la Suisse qui les accueillit avec pitié. Elle n'eut pas à se repentir de son hospitalité. Cette ardeur de révolte se dissipa en disputes religieuses. Zwingli ouvrit à Zürich et à Zollikon des assises, où anabaptistes et sacramentaires purent, en paix et sous l'abri de la magistrature, discuter les points fondamentaux de leurs croyances. Chaque secte ne manqua pas de s'attribuer la victoire. Zwingli finit par triompher de ses adversaires, parce qu'il avait pour lui la magistrature. Les anabaptistes durent une seconde fois s'exiler. Leurs débris, sous le nom de

frères Moraves, vivent dispersés dans quelques provinces de Hollande, réconciliés sinon avec la grande loi catholique, du moins avec le pouvoir dont ils ne troublent plus le sommeil.

Si nous élevions un cri accusateur contre Luther, notre témoignage serait suspect peut-être. Mais qui oserait contredire ces deux voix ennemies de notre culte, l'une du sacramentaire Hospinian, disant à Luther : C'est toi qui as excité la guerre des paysans 1) ; l'autre de Memno Simon, en appelant à la conscience des luthériens eux-mêmes, sur l'origine et la propagation de la sédition 2)? Nous avons entendu le dernier souffle de Münzer s'exhalant en malédictions contre le réformateur ; Erasme, qui lui reproche en face d'avoir fomenté la révolte dans ses libelles contre les moines et les têtes rasées, et Luther lui-même dans tout ce que nous en avons cité. Que faut-il de plus pour formuler la sentence de l'historien ?

— Au jour du jugement dernier, a dit Cochlée, Münzer et ses paysans crieront devant Dieu et ses anges : Vengeance contre Luther 3).

Telle fut la fin de la guerre des paysans. Dans le peu de temps qu'il leur fut donné de châtier l'humanité, on compte plus de cent mille hommes tués

---

1) Lutherus belli germanici causa non levis. Hist. Sacram. deuxième partie, fol. 200-202.

2) Quam peregrinas et sanguinolentas seditiones lutherani etiam ad introducendam et comprobandam doctrinam suam, annis aliquot proximis conatarint, id illud ipsis expendendum reliquimus. Memno Simonius : lib. de Cruce.

3) Cochl. Defensio Ducis Georgii, p. 63. Ingolst., 1545, in-4.

sur les champs de bataille, sept villes démantelées, mille monastères rasés, trois cents églises incendiées 1), et d'immenses trésors de peinture, de sculpture, de vitrerie, de calcographie anéantis 2). S'ils eussent triomphé, la Germanie serait tombée dans le chaos : belles lettres, arts, poésie, morale, dogmes, pouvoir, auraient péri dans la même tempête. La révolte engendrée de Luther fut une fille désobéissante, du moins son père sut la châtier. S'il y eut du sang innocent, qu'il retombe sur sa tête. — Car, dit le réformateur, c'est moi qui l'ai versé, par ordre de Dieu, et quiconque a succombé dans cette lutte est perdu de corps et d'âme, et appartient au démon 3).

C'était un sang de paysan dont Luther n'avait plus de pitié, car ce sang ne lui était plus utile 4).

— A l'âne, du chardon, un bât et le fouet ; c'est le sage qui l'a dit, écrit-il à Rühel ; aux paysans, de la paille d'avoine. Ne veulent-ils pas céder ? le bâton et la carabine ; c'est de droit. Prions pour qu'ils obéissent, sinon point de pitié ; si on ne fait siffler

1) Les paysans faisaient une guerre impitoyable aux celliers. Au monastère d'Erbach était une cuve qui contenait quatre-vingt-quatre muids de vin : ils la vidèrent presque tout entière. Cochlaeus.

2) Génepée porte le nombre des morts à 110,000; Cochlée, à 150,000. En trois ans, 26,000 paysans furent tués en Lorraine et en Alsace, 4,000 dans le Palatinat, 6,000 dans la Hesse, 8,000 dans le Wurtenberg.

3) All ihr Blut ist auf meinem Halse, aber ich weise es auf unseren Herrn Gott, der hat mir das zu Reden befohlen. Welche seynd erschlagen worden, sind mit Leib und Seele verlohren, und ewig des Teufels. Tisch-Reden. Eissl. 276, b. Op. Luth. t. 3. Jen. germ. fol. 130, b.

4) Vela vertit, pro ut erat fortunae flatus. Ulenberg.

l'arquebuse, ils seront cent fois plus méchants 1).

L'anabaptisme éteint dans le sang de ses disciples, tout n'était pas fini pour Luther.

1) Der weise Mann sagt: cibus, onus, et virga asino; in einen Bauern gehört Haberstroh. Sie hören nicht das Wort und sind unsinnig, so müssen sie die Virgam, die Büchsen hören, und geschieht ihnen Recht. Beten sollen wir für sie, daß sie gehorchen, wo nicht, so gilt's hie nicht viel Erbarmens. Lasse nur die Büchsen unter sie sausen, sie machen's sonst tausendmal ärger. An Joh. Rühel. De Wette, p. 669 t. II. Menzel, t. 1. p. 216 à 217.

Luther, dans sa correspondance, recommande aux princes d'être sans pitié pour les paysans, et il les menace de la colère de Dieu, s'ils jettent de l'huile sur les plaies de leurs ennemis.—Nulla patientia rusticis debetur, sed ira et indignatio Dei et hominum.—Hos ergò justificare, horum misereri, illis favere est Deum negare, blasphemare, et de cœlo velle eradicare. Nicol. Amsdorfio, 30 maii 1525. Voyez encore sa lettre à Rühel, du 23 mai, même année. — On peut consulter l'ouvrage de Pierre Gnodal: De rustico tumultu, l. 3.—Neuere Geschichte der Deutschen, t. I, ch. IV et V, p. 167 à 217. — Melanchthon's Historie Thomas Münzer's, et surtout un pamphlet de Cochlée : Adversus latrocinantes et raptorias cohortes Rusticorum, Mart. Lutherus; Responsio Johannis Cochlaei vuendelstinl, MDXXV. Cochlée est quelquefois éloquent. Sous ce texte de Luther :

Idcirco et sanctus Paulus. R. XIII, talem in Rusticos fert sententiam : qui potestati resistunt, hi judicium super se acquirunt...

Cochlée ajoute ce commentaire :

Hoc totum est verum Luthere. At tu non debueras pediculos in pellicium populi sparsisse, ubi scribebas: Quousque teneamur superioribus obedientiam praestare? Non debueras Cesarem vocare saccum vermium et principes fatuos effeminatos, etc.

CHAPITRE X.

CARLSTADT. — 1524.

Un homme errait de ville en ville, exhalant partout sa colère contre l'œuvre du réformé, attaquant en face ses doctrines, montrant tout leur néant, et ameutant le peuple contre le levain de superstitions papistes dont le moine de Wittemberg n'avait pu se purifier encore. Un grand nombre d'ames se laissaient entraîner, parce que le prédicateur annonçait d'autres nouveautés plus merveilleuses que celles qu'avait enseignées Luther. C'était Carlstadt, qui d'anabaptiste s'était fait sacramentaire. Au moment où une étude plus patiente du texte sacré lui découvrait le sens caché des paroles de la cène, un ange, comme on sait, en révélait le mythe à Zwingli. Alors naquit la secte des sacramentaires, qui nient la présence réelle dans le sacrement eucharistique, et l'oblation en chair et en sang du corps de Jésus-Christ dans la communion. Si les conditions de l'intuition de la vérité sont telles que les exige Luther, il faut admettre le témoignage de Zwingli. Car savez-

vous pourquoi les sacramentaires n'ont jamais en le sens des Ecritures ? — c'est qu'ils n'ont pas le diable pour adversaire ; si le diable n'est pas attaché à notre cou, nous ne sommes plus que de piètres théologiens 1). Or, cet ange qui apparut à Zwingli, et dont il n'a pu dire précisément la couleur, était, au dire des théologiens luthériens, un ange déchu, un ange des ténèbres : le démon. Comment se fait-il maintenant que Zwingli et les sacramentaires, en niant que le corps et le sang de Jésus-Christ sont reçus en réalité dans l'Eucharistie, ne soient que des hérétiques qui ont brisé avec l'Eglise de Dieu 2) ?

Quelques amis communs essayèrent, mais en vain, de réconcilier Carlstadt et Luther. Aucun d'eux ne voulait se prêter à l'entrevue qu'on voulait leur ménager : Carlstadt, pour ne pas recevoir de leçons de celui dont il avait été le maître ; Luther, parce qu'il ne regardait plus son professeur que comme un vieil écolier et un charlatan qui avait pour compère un chapelain, chargé du rôle de l'esprit dans les apparitions du Seigneur 3).

Cependant Luther, en parcourant les villes où s'était glissé l'anabaptisme, vint à Iéna encore tout

1) Quod sacramentarii sacram scripturam non intelligant, haec causa est quia verum opponentem, nempè diabolum, non habent, qui demum benè docere eos solet... quando diabolum ejusmodi collo non habemus affixum, nihil nisi speculativi theologi sumus. Luth. Colloq. Isl. de verbo Dei, fol. 23. Coll. Francf. f. 18.

2) Haereticos censemus et alienos ab ecclesià Dei Zwinglianos et omnes sacramentarios qui negant corpus et sanguinem Christi ore carnali sumi in venerabili Eucharistià.

3) Luther's Briefe, t. II.

troublé des prédications de Carlstadt, qui venait d'y fonder une imprimerie 1). Iéna n'avait pas encore entendu le moine de Wittemberg. Il monta dans la chaire où la veille avait paru Carlstadt. L'église était toute pleine. Il prêcha contre les prophètes, moins en orateur chrétien qu'en lettré du seizième siècle, tout à fait à la manière d'Erasme, égayant son auditoire aux dépens des fanatiques, auxquels il jetait à pleines mains son rire railleur. Tous les yeux cherchaient le pauvre archidiacre, qui cette fois ne s'était pas caché derrière des débris de statue comme dans l'église de Tous les Saints, mais était venu se placer en face même de la fenêtre méridionale, concentrant sur sa tête une nappe de lumière éblouissante. Luther l'aperçut, et sa parole, qui s'ébattait çà et là sans but fixe, tomba tout à coup comme un marteau de mineur sur le chef de Carlstadt. Ce n'était plus une de ces peintures vagues et indécises, applicables dans leur généralité à tous ceux qui avaient rompu avec l'Eglise de Wittemberg; mais la silhouette du malheureux anabaptiste, à laquelle il ne manquait rien pour la rendre reconnaissable, pas même les rares cheveux blancs de celui qui posait en plein auditoire. Jamais martyre semblable. Carlstadt se levait, se rasseyait, se levait encore, s'agitait en possédé. Luther, sans prendre garde à toutes ces contorsions, à cette mimique de bras et de jambes par lesquelles on essayait de l'interrompre, continuait son discours, qui à chaque période devenait plus amer et plus insultant. Enfin Carlstadt, ne pouvant plus y

1) An den Kanzler Brück. 7 Jan. 1524.

tenir, alla se cacher derrière un pilier de la nef. La scène n'était pas finie.

Dès que Luther descendit de chaire, Bodenstein se pencha à l'oreille du prédicateur, qui fit un signe de tête affirmatif. C'était un défi que Luther acceptait. L'auberge de l'Ours noir, où logeait le moine, était le lieu du rendez-vous.

A peine Luther était-il arrivé à l'auberge qu'il reçut une lettre où Carlstadt lui demandait une conférence en termes formels, le signe muet ne lui paraissant pas suffisant.

— Qu'il vienne, dit Luther au messager; qu'il vienne, au nom du Seigneur : je suis prêt.

Il parut bientôt, amenant avec lui quelques uns de ses disciples, Gérard Westenberg de Cologne, entre autres. L'auberge n'avait jamais vu d'aussi nombreux buveurs. Luther était confondu dans la foule, assis à table, ayant à sa droite le consul qu'il avait mandé pour assister à la conférence.

Carlstadt vint se placer à ses côtés, et commença la dispute sur la Cène, d'abord avec assez de calme: on discutait à voix basse, et sans s'échauffer : mais quand Luther eut développé son opinion sur la présence réelle, assez haut pour que les convives applaudissent à son improvisation, Carlstadt ne se contint plus : alors s'établit entre les deux docteurs le dialogue suivant 1) :

Carlstadt. Il faut avouer, maître, que vous m'a-

1) T. II, Iena, fol. 462 à 466, Wittemb., fol. 209 à 312. Les actes de cette dispute ont été recueillis et publiés par le prédicateur Martin Reinhardt d'Iéna, et recueillis dans l'édition de Walch, t. XV, p. 2423 et suiv.

vez rudement mené dans votre sermon, en m'assimilant à ces esprits brouillons qui ne respirent que sédition et homicide. Je proteste, de toutes mes forces, contre semblable comparaison : je n'ai rien de commun avec de pareils hommes. Entre nous, vous leur attribuez, sur la révélation interne, des idées qu'ils n'ont jamais eues. Je ne viens pas ici faire leur apologie : je parle pour moi. Je tiens pour un méchant homme, pour un menteur, quiconque voudrait me rendre responsable des doctrines de sang de ces fougueux prédicateurs. J'ai entendu ce que vous avez prêché : je veux parler seulement de ce qui a trait, dans votre discours, à l'eucharistie. Je soutiens que, depuis les apôtres, jamais on n'ouit, sur cette matière, pareille doctrine que la vôtre; je le dis, voyez-vous, le front levé : j'ai prêché aussi sur l'eucharistie; mais ma parole est fondée sur le roc de la vérité, et vous ne me démontrerez pas le contraire, voyez-vous.

Luther. Mon cher docteur, commençons ab ovo.

Vous ne me prouverez jamais que j'aie voulu vous désigner dans mon discours. Vous dites que vous vous y êtes reconnu, que vous avez senti le trait : à la bonne heure : il a frappé. Vous avez écrit d'assez mordantes épitres contre moi; dans quel but? Je ne le devine pas, puisqu'il n'y a pas de discussion entre nous. Vous vous plaignez que mes paroles vous aient blessé : tant pis et tant mieux; tant mieux, puisque vous venez me déclarer que vous n'avez rien de commun avec tous ces prédicants; tant pis, si vous vous reconnaissez au portrait. J'ai parlé contre les prophètes; je parlerai de nouveau. Si je vous ai blessé, je vous blesserai encore.

Carlstadt. Vous avez beau dire ; vous avez voulu me désigner, en parlant sur le sacrement ; mais vous n'avez fait que pervertir l'Evangile, et je le prouverai : vous me faites injure, en m'assimilant à ces esprits homicides ; je proteste, devant mes frères ici rassemblés, que je n'ai rien de commun avec eux.

Luther. Pourquoi cette protestation, docteur ? J'ai lu les lettres que vous adressiez, d'Orlamünde, à Thomas Münzer, et j'ai vu que vous repoussez les doctrines séditieuses des prophètes.....

Carlstadt. Alors pourquoi chanter que l'esprit qui anime les prophètes est l'esprit qui a renversé les images ? et qui enseigne qu'il faut prendre et recevoir l'eucharistie de ses mains ?

Luther. Mais je n'ai nommé personne : vous moins qu'un autre, docteur !

Carlstadt. Mais je suis suffisamment désigné ; car je suis le premier qui enseignai publiquement la nécessité d'une communion immédiate. Vous soutenez que l'esprit qui parle ainsi est l'esprit qui souffle, par la bouche des prophètes d'Alstetd, le meurtre et la sédition : cela est faux. Quant aux lettres que je vous ai écrites, je suis prêt à en conférer avec vous.

Il y eut un moment de silence. Puis Carlstadt reprit ainsi la conférence.

— Si j'étais dans l'erreur, et que vous eussiez voulu faire une œuvre de chrétien, il fallait m'avertir d'abord charitablement, avant de venir, en chaire, me darder vos traits empoisonnés : vous criaillez sans cesse : charité, charité ! Belle charité,

vraiment, que de jeter une miette de pain au pauvre et de laisser sur le chemin son frère égaré, sans vouloir le ramener au bercail !

LUTHER. Quoi ! je n'ai pas enseigné l'Evangile ? Qu'ai-je donc fait ?

CARLSTADT. Attendez ; je vous dis, et je prouverai, que le Christ que vous enseignez dans votre sermon sur l'eucharistie n'est pas le Christ qui a été attaché à la croix, mais un Christ fait de vos mains et à votre image ; j'ajoute qu'il y a contradictions palpables dans vos enseignements.

LUTHER. Allons, docteur ! montez en chaire, venez, à la face du ciel, comme cela convient à un honnête homme, et montrez en quoi j'ai erré.

CARLSTADT. C'est ce que je ferai ; car, voyez-vous, je ne fuis pas le grand jour, comme vous le dites. Voulez-vous disputer à Wittemberg, à Erfurth, à table, dans une collation amicale ? nous dirons nos raisons : on nous jugera. Je ne crains pas la lumière du jour ; je demande seulement sûreté pour ma personne.

LUTHER. Est-ce que vous auriez peur ? à Wittemberg, par exemple, n'êtes-vous pas en sûreté ?

CARLSTADT. Si, mais pas toujours. Dans une dispute publique, nous nous traiterions trop mal l'un l'autre, et je sais, à mes dépens, que vous avez su vous attacher le peuple.

LUTHER. Eh, docteur, venez, je vous promets que personne ne vous molestera.

CARLSTADT. Hé bien, je disputerai en public, et je manifesterai la vérité de Dieu, ou ma honte.

LUTHER. Dites vos sottises, docteur.

Carlstadt. Ma honte que je porterai pour la glorification du Seigneur.

Luther. Et qui retombera sur vos épaules. J'aime bien vos menaces ! Qui vous craint ?

Carlstadt. Et moi qui pourrait me faire peur ? Ma doctrine est pure, elle vient de Dieu.

Luther. Ah ! si elle vient de Dieu, pourquoi n'avez-vous pu insuffler dans autrui cet esprit qui vous porta à frapper les images à Wittemberg ?

Carlstadt. C'était une œuvre que je n'avais pas seul entreprise ; mais d'après une triple résolution du sénat, et à l'aide de quelques uns de vos disciples qui s'enfuirent au moment du danger.

Luther. Faux, je proteste.

Carlstadt. Et moi aussi.

Luther. Je vous conseille de ne pas venir à Wittemberg ; vous n'y trouveriez pas des amis aussi zélés que vous pensez.

Carlstadt. Ni vous non plus, peut-être, des créatures aussi dévouées. Au moins, puis-je me consoler, puisque la vérité est de mon côté. Le jour du Seigneur dira bien des mystères : alors les voiles seront levés, et Dieu manifestera nos œuvres.

Luther. Je vous admire ! toujours le jugement éternel. C'est sa miséricorde que j'invoque.

Carlstadt. Eh, pourquoi non ? Dieu ne fait acception de personne : il ne regarde pas à l'homme : le faible et le puissant seront pesés dans la même balance. Je désire que Dieu me juge selon sa justice et sa miséricorde. Mais maintenant que vous méprisez l'esprit qui vit en moi, et que vous vous enquérez

pourquoi je ne marche pas, pourquoi je me suis trouvé arrêté en mon chemin, je puis vous répondre : c'est que vous me liez les pieds et les mains, et que, nu et désarmé, vous me frappez.

LUTHER. Je vous frappe, moi ?

CARLSTADT. N'est-ce pas me lier, et puis me frapper, que d'écrire contre moi, de déclamer en chaire contre moi, d'imprimer contre moi des libelles, et de m'empêcher de prêcher, d'écrire, d'imprimer ? Si vous m'aviez laissé la parole et la plume, vous auriez appris quel esprit vit en moi !

LUTHER. Prêcher sans vocation ! Qui vous avait donné mandat d'enseigner le peuple ?

CARLSTADT. Parlez-vous de vocation humaine ? Je suis archidiacre, et par conséquent maître d'enseigner. De vocation divine ? J'ai aussi ma mission.

LUTHER. Mission de prêcher dans l'église paroissiale ?

CARLSTADT. Est-ce que le peuple qui fréquente la collégiale n'est pas le même que celui qui assiste à l'église paroissiale ?

LUTHER. C'est vous, docteur, qui m'attaquez et me déchirez dans vos nombreux libelles !

CARLSTADT. Des libelles ? Quels ? Mon Traité de la Vocation, peut-être ? Mais quand m'avez-vous averti charitablement ? Je vous défie de trouver, dans le cours de ma vie, une seule heure où, démentant mon caractère, j'aie manqué de charité envers vous ; tandis que la violence est votre arme d'habitude. Si vous ne vouliez pas m'avertir seul, il fallait venir avec quelqu'un de vos amis.

LUTHER. Et c'est ce que j'ai fait, en amenant avec

moi Philippe et Poméranus, dans votre hypocauste.

Carlstadt. Cela est faux : vous êtes venu peut-être, mais jamais pour m'avertir, jamais pour me montrer des articles erronés, extraits de mes ouvrages ou de mes prédications.

Luther. Je vous apportai une cédule de l'université, où étaient notés les articles qui nous paraissaient condamnables.

Carlstadt. Docteur, vous offensez la vérité : jamais je n'ai vu semblable cédule.

Luther. Je vous citerais mille faits, que vous m'accuseriez toujours de mensonge.

Carlstadt. Si vous dites vrai, que le diable me mette en pièces 1).

Luther. Mais c'est moi qui vous ai porté à votre logis ces articles-là ?

Carlstadt. Eh mais, docteur, que diriez-vous si je vous montrais une lettre où Jérôme Schurff me dit qu'on pourrait, si je le voulais, me montrer des erreurs où j'étais tombé. L'université ne s'était donc pas encore assemblée pour désigner ces articles?

Luther se tut : il y eut un nouveau silence que Carlstadt rompit bientôt pour adjurer les assistants de lui pardonner s'il mettait un peu trop de vivacité à se défendre.

Luther. Docteur, je vous connais : je sais que vous voulez voler dans les nues, marcher dans votre orgueil, vous exalter seul dans vos sublimités.

Carlstadt. C'est vous qui m'auriez donné l'exem-

1) Wenn das wahr ist, was Luther hie sagt, so gebe Gott, daß mich der Teufel vor euch allen zerreisse!

ple, vous qui ne cessez de vous montrer, qui chassez aux honneurs, à la célébrité.

LUTHER. Rappelez-vous qu'à Leipzig, je vous repris publiquement de votre arrogance : vous vouliez que je vous laissasse disputer le premier; je vous cédai cet honneur que je n'enviais pas.

CARLSTADT. Ah ! cher docteur, quel front vous avez ! Vous savez bien qu'au début de la controverse on agita s'il fallait ou non vous laisser disputer. J'en appelle aux conseillers du duc G orge et à l'université de Leipzig.

LUTHER. Finissons : j'ai parlé aujourd'hui contre les prophètes ; je prêcherai de nouveau : nous verrons qui m'en empêchera.

CARLSTADT. Prêchez tant que vous voudrez, nous verrons ce que nous ferons, nous autres.

LUTHER. Allons, docteur, si vous avez quelque chose sur le cœur, dites-le, et tout haut.

CARLSTADT. Je le ferai, et sans peur.

LUTHER. Vous n'oublierez pas de soutenir ces pauvres prophètes.

CARLSTADT. Toutes les fois que la vérité sera pour eux ; s'ils tombent dans l'erreur, le diable leur servira d'acolyte.

LUTHER. Vous écrirez contre moi, docteur, ouvertement ?

CARLSTADT. Si cela vous plaît, docteur, on ne vous ménagera pas.

LUTHER. Tenez, voilà un florin pour arrhes, docteur.

CARLSTADT. Que je sois un vaurien, si je n'accepte pas la gageure, docteur !

Alors Luther tira de sa poche un florin d'or qu'il

présenta à Carlstadt, en lui disant : Prenez et conduisez-vous bravement.—Vous le voyez, dit Carlstadt en montrant le florin d'or aux assistants, le docteur Martin me donne ce florin en gage et en signe du pouvoir qu'il me fait d'écrire contre lui : Luther lui tendit la main.—Assurément, dit-il ; et remplissant un grand verre de bière qu'il offrit à son adversaire : — A votre santé, docteur. Carlstadt prit le verre, et remplissant celui de Luther : — A la vôtre, dit-il ; mais cela est bien convenu, sous condition que vous ne tourmenterez plus mes pauvres imprimeurs, et que l'affaire vidée, vous ne mettrez aucun obstacle au nouveau genre de vie que je veux embrasser ; car, notre querelle est terminée, je veux vivre en labourant la terre.

Luther. Ne craignez rien, je laisserai en paix vos imprimeurs, puisque c'est moi qui vous provoque à m'attaquer ; je vous ai donné un florin pour ne pas m'épargner ; plus l'attaque sera vive, plus je serai content de vous.

Carlstadt. Que Dieu vous soit en aide, je tâcherai de vous contenter. Cela dit, ils se touchèrent la main et se séparèrent 1).

Luther quitta Iéna et partit pour Cala, où la population venait de briser le crucifix de la cathédrale ; Luther en ramassa les débris qu'il plaça secrètement dans une chapelle fermée, puis il monta en chaire et prêcha sur les prophètes et l'obéissance aux magistrats.

---

1) Vita et res gestae Martini Lutheri. Cap. XIII, fol. 229 —242.

Il prit ensuite la route de Neustadt, et arriva le 24 août à Orlamünde où il était attendu avec impatience. Il avait envoyé Wolffgang Stein au consul de la ville pour l'avertir de son arrivée, et le prier de convoquer le sénat et les citoyens, afin de conférer avec eux selon qu'ils en avaient manifesté le désir.

Le consul sortit accompagné des magistrats pour recevoir et complimenter le docteur aux portes de la cité. La figure du moine était sévère et presque colère. Il n'ôta pas son bonnet carré pour saluer ses hôtes, et se contenta d'incliner légèrement la tête. Le consul allait le haranguer, mais il l'interrompit sous prétexte qu'on aurait le temps de discourir au prétoire. Luther entra à Orlamünde, dans un char que suivaient de chaque côté les magistrats et les sénateurs.

Au prétoire le consul reprit sa harangue, remercia Luther au nom du sénat et du peuple de ce qu'il avait bien voulu venir les visiter, et le pria de prêcher la parole de Dieu.

Luther répondit qu'il n'était pas venu à Orlamünde pour prêcher, mais pour conférer avec le sénat et le peuple au sujet de quelques lettres qu'il en avait reçues.

On se mit à table, on fit venir de la bière. Luther et les magistrats échangèrent, suivant la coutume allemande, de nombreux toasts. Le bruit de l'arrivée de Luther s'était répandu dans la ville. On vit bientôt accourir une foule de citoyens qui désiraient voir et entendre le docteur de Wittemberg. Les uns et les autres priaient Luther de prêcher; car, disaient-ils, nous savons que nous vous sommes suspects, et que

vous accusez notre foi ; montez donc en chaire, et si votre parole est une parole de vérité, nos yeux se dessilleront et nous confesserons nos erreurs.

— Je ne suis pas venu pour prêcher, dit Luther : et tirant de sa poche une lettre qu'il avait reçue le 17 du mois : — Dites-moi, demanda-t-il, de qui est ce cachet? — Ce sont les armes de la ville, répondit le consul. — Cette lettre, reprit Luther, n'est-elle pas de Carlstadt qui, sans doute pour mieux me tromper, aura mis le sceau d'Orlamünde? — C'est bien la lettre, ajouta le consul, que nous vous avons adressée, je la reconnais. Carlstadt n'en a pas écrit ou dicté une syllabe, et le sceau de la ville est trop bien gardé pour qu'on puisse soupçonner qu'il s'en soit emparé.

Luther, impatienté, ouvrit la lettre et en fit lecture.

« La paix de Dieu par le Christ notre Sauveur. Cher frère, à son retour de Wittemberg, André Carlstadt, notre pasteur, nous a appris que du haut de votre chaire vous invectiviez contre nous et nous représentiez comme des esprits de désordre et d'erreur, bien que vous ne nous ayez jamais visités ou entendus. Vos écrits prouvent que notre pasteur ne nous a pas trompés. Dans l'un d'eux, dans celui que vous adressez aux princes saxons, ne jetez-vous pas votre mépris à ceux qui, fidèles au précepte de Dieu, ne veulent ni de muettes idoles, ni d'images païennes? Chrétiens que vous peignez sous des couleurs que vous avez bien pu trouver dans votre cerveau, mais jamais dans l'Ecriture. Nous qui sommes les membres du Christ et la vigne du père, nous ne saurions

regarder comme la chair de Jésus celui qui, au lieu de nous reprendre dans un esprit de charité, nous déchire de ses poignantes ironies!

» Au nom de Dieu, nous vous en conjurons, ne flétrissez pas ainsi ceux qui ont été rachetés au prix du sang de Jésus, le fils unique de Dieu. — Voyez, direz-vous, ces disciples du Christ qui ne peuvent pas supporter le moindre reproche, eux qui se disent les enfants de celui qui a tant souffert! Cela est vrai. Mais ne savez-vous pas, vous, que Jésus rudoyait énergiquement les Scribes et les Juifs qui passaient pour justes, et qu'il a prié pour ses bourreaux? Nous sommes prêts, du reste, à rendre compte, partout où vous nous appellerez, de notre foi et de nos œuvres. En attendant, venez nous visiter, venez conférer avec nous, et si nous nous trompons, retirez-nous de l'erreur par des paroles de douceur et de charité, au nom de Jésus et de la gloire de son nom et de son église. Répondez-nous dans un esprit de paix. Orlamünde, 17 août 1524.

—Vous voulez, dit Luther, que je vous dise en quoi vous avez péché; c'est d'abord en donnant le nom de pasteur à Carlstadt auquel ni le duc de Saxe ni l'académie de Wittemberg n'ont jamais reconnu ce titre.

— Mais, dit un des sénateurs, si Carlstadt n'est pas notre pasteur légitime, la doctrine de saint Paul est un mensonge, et vos livres une déception; car, nous l'avons choisi et élu, comme le témoignent nos missives à l'académie de Wittemberg.

Luther ne répondit rien; mais, passant à un autre

endroit de la lettre : — Vous avez péché, en second lieu, en renversant les images et les statues.

Il allait continuer, quand entra Carlstadt qui vint prendre place parmi les assistants après avoir salué Luther : — Docteur, dit-il, en le saluant de nouveau, avec votre permission, je viens me mêler à l'entretien.

— C'est ce que je ne souffrirai pas, dit Luther.

— Comme vous voudrez, docteur.

— Non, non, vous êtes mon ennemi, mon adversaire, je vous récuse ; ne vous ai-je pas donné un florin d'or ?

— C'est vrai, docteur, adversaire et ennemi de quiconque prendra Dieu à partie et combattra contre le Christ et la vérité.

— Laissez-nous donc, reprit vivement Luther, nous n'avons pas besoin de vous ici.

— Mais n'est-ce donc pas une action publique, demanda l'archidiacre, et si vous avez la vérité pour vous, pourquoi avoir peur de moi ?

— C'est que vous m'êtes suspect, reprit Luther, vous seriez juge et partie.

— Suspect ou non, je ne me constitue pas votre juge : votre ennemi, à la bonne heure ; qu'est-ce que cela fait ?

Alors, Wolffgang Stein se tournant vers l'archidiacre : Docteur, lui dit-il, vous avez été envoyé à Iéna, retournez-y. — Êtes-vous mon maître, dit Carlstadt, pour me donner des ordres? montrez-moi les ordres du prince.

Luther, impatient, fit signe à son cocher d'atteler

les chevaux, et menaça de quitter Orlamünde si Carlstadt ne se retirait.

Quelques assistants entourèrent l'archidiacre, lui parlèrent bas à l'oreille, et Carlstadt quitta la salle.

Luther reprit alors son discours, et soutint que jamais, soit en chaire, soit dans ses écrits, il n'avait parlé des habitants d'Orlamünde, et qu'il avait bien autre chose à faire à Wittemberg que de s'occuper d'eux. — Cependant, dit le secrétaire de la ville, vous avez comparé dans plus d'un libelle, à des esprits de ténèbres, ceux qui proscrivent les images; comment ne nous serions-nous pas reconnus, puisque nous avons renversé de nos mains les statues de nos temples? Vous mentez-donc, docteur?

— J'ai parlé en général, reprit Luther; il y a d'autres cités que la vôtre qui ont fait la guerre aux images; vous m'accusez à tort, votre lettre est insultante. Vous m'y déniez un titre d'honneur, que les princes, les grands, le peuple et jusqu'à mes ennemis m'accordent. La suscription porte : Au docteur chrétien Martin Luther : et, dans le courant de la lettre, vous me traitez comme si je n'étais pas chrétien.

— Nos expressions sont polies et fraternelles, dit le consul. — Citez donc, ajouta avec emportement un homme du peuple, une seule expression outrageante? — Voilà bien, dit le docteur, le ton et la colère des prophètes; vos yeux, mon ami, sont comme deux charbons ardents : ils ne me brûleront pas... Mais, voyons, où avez-vous lu dans l'Ecriture qu'il fallait abolir les images? Il se fit un moment de silence.

— Je vais vous répondre, dit un sénateur : Maitre,

cher frère, tenez-vous Moïse pour le promulgateur du décalogue ? — Sans doute. — Eh bien, n'est-il pas écrit dans le décalogue : Vous n'aurez aucun autre Dieu devant moi, et Moïse n'ajoute-t-il pas à ce précepte divin, pour l'expliquer : Vous ôterez du milieu de vous toutes les images, et vous n'en garderez aucune ?

— Mais cela s'entend des idoles ou des images qu'on adore; ce n'est pas l'image de Jésus crucifié que j'adore, répondit Luther.

— Eh bien! moi, dit un cordonnier, en passant devant des images peintes sur les murailles ou élevées sur les grands chemins, je me suis souvent découvert : c'était un acte d'idolâtrie que Dieu condamne assurément ; il faut donc abolir les images.

— Mais c'est un abus, et si pour cause d'abus il faut proscrire les images, chassez donc vos femmes, et défoncez vos tonneaux.

— Du tout, dit un autre, car femme et vin sont créés de Dieu pour notre sustentation et notre aide, et Dieu ne nous a pas ordonné de nous en défaire ; tandis que le précepte sur les images faites de la main des hommes est formel.

— Encore une fois, reprit Luther, il n'est question dans le décalogue que des idoles qu'on adore.

— Je vous le concéderais, dit le cordonnier, si Moïse n'avait pas entendu parler de toute espèce d'images.

— Moïse? dit Luther.

— Disputons, ajouta le cordonnier, mais, avant tout, donnez le gage du combat. Alors, Luther ten-

dit la main, que le cordonnier prit et serra pendant qu'on allait chercher la Bible.

La discussion était vive et animée : le cordonnier criait et gesticulait en véritable possédé, citant tous les lambeaux de parole sainte qui lui venaient à la mémoire : — Êtes-vous chrétien? dit-il à Luther d'un ton furieux ; puisque vous rejetez Moïse, vous accepterez au moins l'Evangile que vous avez traduit. — Voyons, que dit l'Evangile ? — Jésus dit dans l'Evangile, je ne sais pas l'endroit, mais mes frères le savent pour moi : Que la mariée doit quitter sa chemise quand elle veut coucher avec le marié 1).

Luther, qui se tenait debout, s'assit à cette singulière citation, et se couvrit la figure pour cacher sa folle gaîté : — Attendez donc, dit-il après un long rire, cela signifie bien qu'il faut abolir les images : admirable germanisme, en vérité!

— Oui, sans doute, dit une autre voix, cela signifie, en effet, que Dieu veut que l'ame se dépouille de toute idée terrestre. Quand nous mettons notre oblectation dans une créature dont nous pouvons jouir, notre cœur alors s'emplit de son image. A plus forte raison, notre ame est-elle souillée quand elle se réjouit avec des images défendues.

On apporta les livres de Moïse, translatés en allemand par Luther, et quelqu'un fit lecture des chapitres 20 de l'Exode, et 4 du Deutéronome, et conclut, de ce double texte, que les images et toutes les autres figures étaient défendues de Dieu, et qu'un chrétien ne pouvait ni en faire, ni en garder.

1) Die Braut soll das Hemmet nackend uszihen, wann sie will bei dem Bräutigam schlafen. — Weislinger, p. 72. Ulenberg, p. 252 et suiv.

— Mais lisez donc, répétait le docteur : il s'agit d'idoles que vous n'adorez pas.

— Il n'y a pas idole dans le texte, dit une voix : « Vous ne ferez ni ne garderez aucune image. »

— Mais le texte du Deutéronome est clair et précis, reprenait le cordonnier. « Prenez soin de vos ames; le jour où le Seigneur vous parla, vous ne vîtes aucune ressemblance, de peur que vous ne vous corrompiez, et que vous ne vous fassiez quelque image taillée ou quelque représentation sous la forme d'un mâle ou d'une femelle. » Est-ce clair?

— Continuez, je vous prie, dit Luther.

— « Afin que vous n'éleviez pas vos regards vers le ciel, et que, voyant le soleil et la lune, vous n'adoriez pas, par une grossière erreur, les astres du ciel ».

— Eh bien, poursuivit Luther, pourquoi ne retranchez-vous pas le soleil et la lune de la création?

— C'est que les étoiles du ciel, cria le cordonnier, n'ont point été faites de nos mains : le précepte divin ne les regarde pas.

Alors, le consul prétendit et soutint qu'ils suivaient la parole de Dieu : qu'il était écrit qu'on ne devait rien ajouter au verbe du Seigneur, ni rien en retrancher.

— Ainsi donc, dit Luther, vous me condamnez?

— Certainement, dit le cordonnier, vous et quiconque parle et enseigne contre la parole de Dieu.

— Injure qu'un enfant pourrait me jeter à la tête, dit Luther en montant en voiture.

Mais un des cameriers le retint par le pan de sa robe:

— Avant de partir, maître, un mot sur le baptême et sur le sacrement de l'eucharistie.

— N'avez-vous pas mes livres? lui dit le moine; lisez-les.

— Je les ai lus, et, en conscience, ils ne me satisfont pas.

— Si quelque chose vous y déplaît, écrivez contre moi; et il partit 1).

— Au diable, à tous les diables, criaient tous les assistants à la fois, qu'ils te cassent les reins et les jambes avant que tu sortes d'ici 2).

L'histoire de la réforme offre des phénomènes qu'on n'a pas assez remarqués, et d'où l'on peut tirer de hautes leçons de moralité! A Orlamünde, avant Luther, les prêtres catholiques vivaient en paix avec leurs ouailles. Luther vient, et on les enlève violemment à leur troupeau, on les chasse de leur presbytère, on les dépouille, et leur ministère passe comme un héritage à Carlstadt.

Carlstadt, élu selon le rit paulinique (vous avez entendu le théologien cordonnier), à son tour est proscrit par Luther, et remplacé par un ministre nourri de la parole du pontife de Wittemberg. La paix est rendue à l'église d'Orlamünde, jusqu'à l'arrivée d'autres pasteurs, qui ont changé de nom, et s'appellent calvinistes, Ces nouveaux venus ameutent les consciences contre les enfants du diable; c'est

1) T. I. Jen., f. 467 a, c. Wittemb., 214.

2) Geh zum Teufel, in tausend Teufels-Namen! Wollte Gott du brächtest Hals und Bein, ehe du zur Stadt hinaus kommest. t. 2. Jen. germ. fol. 497. Ulenberg, p. 254.

ainsi qu'ils nomment les luthériens qu'ils chassent de leur siége, dont ils s'emparent à leur tour !

— Chose lamentable ! voici plus de mille ministres luthériens qu'on a proscrits avec leurs femmes et leurs enfants, et réduits à mendier le pain de la charité, dit Oléarius 1). Le calvinisme ne voulait pas souffrir le luthéranisme. Il avait fait un appel au prince Casimir, et formulé son manifeste dans deux vers latins, où il laissait au choix du souverain, pour éteindre le culte rival, l'épée, la roue, l'eau, la corde ou le feu.

O Casimire potens, servos expelle Lutheri ;
Ense, rota, ponto, funibus, igne neca 2).

Le vieux Tossanus (Daniel) proposait un moyen plus simple pour détruire les siéges luthériens ; c'était de couper le cou à tous ceux qui les occupaient. — Si j'étais empereur romain, disait-il, je ne laisserais la vie à mes sujets qu'autant qu'ils auraient ma foi et ma croyance 3).

Carlstadt ne tarda pas à porter la peine de son colloque d'Iéna. L'électeur Frédéric l'exila de ses états, lui et le prédicateur Reinhard qui avait rassemblé et publié les actes de la dispute. Carlstadt fut obligé de voyager en mendiant son pain. En

---

1) D. Joh. Olearius, in den mehr als 200 Irrthümer der Calvinisten.

2) Sulzer in seinem Lutherischen Gegen-Bericht, art. IV, p. 385. Schlosser, in der Wahrheit, Unschuld und Ehrenrettung, ch. VI, p. 73. Hist. Aug. Conf. fol. 206, 207, 274, 275.

3) Man sollte den Lutherischen Prädikanten die Köpfe herab hauen. Wann ich römischer Kayser wäre, müßte keiner leben, der nicht meines Glaubens wäre. Luc. Osiander, in der Abfertigung der Heidelbergischen Gegen-Warnung, p. 84.

partant, il écrivit aux habitants d'Orlamünde pour se plaindre de son rival. La lettre est signée André Bodenstein, chassé par Luther sans avoir été entendu 1).

Quittons un moment le réformateur, et voyons par quels moyens humains son œuvre révolutionnaire triomphe en Allemagne.

Ces moyens sont — la sécularisation des couvents et le mariage des moines, — la spoliation des biens du clergé, — les usurpations du pouvoir civil.

1) Andreas Bodenstein, unverhört und unüberwunden, durch Martin Luther vertrieben.

CHAPITRE XI.

SÉCULARISATION DES COUVENTS ET MARIAGE DES MOINES.

La sécularisation des moines fut la grande mesure imaginée par le réformateur pour tuer le catholicisme : elle entraînait nécessairement la spoliation des couvents.

Parmi les réformés, quelques ames timorées cherchaient dans les livres saints des textes pour apaiser le cri de leur conscience, et légitimer le vol et l'exil des religieux. Un ange semblait tenir la Bible ouverte à cette page où Dieu défend de dérober. Elles consultèrent Luther ; voici la réponse du casuiste saxon 1).

« On dit qu'il est défendu de forcer les consciences ; cependant nos princes n'ont-ils pas chassé les moines de leur asile ?

» — Oui, il ne faut contraindre personne à croire à nos doctrines : nous n'avons jamais violenté la

1) Ob die Fürsten recht daran gethan, daß sie nicht haben dulden wollen das Klosterleben und die Messe. Witt. IX, 455.

conscience ; mais ce serait un crime de ne pas s'opposer à ce que notre enseignement fût profané. Repousser le scandale, ce n'est pas violenter le moi intérieur. Je ne puis forcer un fripon à devenir honnête homme, mais je puis l'empêcher de mal faire. Un prince ne peut pas contraindre un voleur de grand chemin à confesser le Seigneur ; toutefois, il a une potence pour les malfaiteurs.

» — Mais, les juifs qui blasphèment le Seigneur, ne les tolérons-nous pas ?

» — Les juifs n'appartiennent ni au corps ecclésiastique ni au corps séculier. Ce sont des captifs parmi nous, et nous ne les laisserions pas blasphémer en notre présence le Seigneur notre Dieu. Un fripon pendu à un gibet peut bien se répandre en outrages contre ses juges ; qui pourrait l'en empêcher? Mais nos moines veulent être de utroque jure ; blasphémer à la face du soleil, et en avoir le droit ! Ils auraient envie de ressembler aux juifs, de n'appartenir ni au Christ ni à César, de se proclamer ennemis du Christ et de César ; et nous devrions souffrir que, dans leur synagogue, ils blasphémassent le Seigneur tout à leur aise, et tant qu'il leur plairait 1) !

» — Ainsi, quand nos princes doutaient si la vie monacale et la messe privée sont une offense à Dieu, ils auraient été coupables de fermer les couvents ; mais dès qu'ils ont été illuminés, et qu'ils ont vu que la vie de couvent et la messe sont une insulte à la divinité, ils auraient été coupables de ne pas em-

1) Voyez le chapitre qui a pour titre : LUTHER A TABLE.

ployer ce qu'ils avaient reçu de pouvoir à les proscrire ; car il est écrit : Tu aimeras Dieu de tout ton cœur et de toutes tes forces ».

Erasme, qui était en Allemagne à l'époque où parut le libelle de Luther contre le célibat, nous a laissé de curieuses révélations sur les désordres que cet écrit jeta dans les couvents. Il représente certaines villes de la Germanie sillonnées de déserteurs en capuchon, d'apostats nomades, de prêtres mariés, de moines faméliques et nus, sautant, dansant, s'enivrant, mangeant, forniquant de toute la joie de leur corps ; demandant dans leurs prières le viatique pour le reste de leurs jours, et une compagne pour s'ébaudir ; et de l'Evangile ne faisant pas plus de cas que d'un poil de leur barbe 1). Des femmes, ils en avaient à foison ; quand ils n'en trouvaient pas dans les couvents de religieuses, ils allaient en chercher dans des maisons infames. Que leur importait la bénédiction du prêtre ? Ils se mariaient les uns les autres, et célébraient leurs noces dans des orgies, où rarement les deux époux manquaient de perdre la raison.

— Autrefois, ajoute Erasme, on quittait sa femme par amour de l'Evangile ; aujourd'hui, on dit que l'Evangile fleurit quand un moine est parvenu à épouser une femme bien dotée 2). Tous, du reste, n'étaient pas aussi heureux qu'Œcolampade qui,

---

1) Amant viaticum et uxorem, caetera pili non faciunt. Ep. Erasmi, p. 637. Jean Paul les nomme zweibrittels Mönchen.

2) Nunc floret Evangelium, si pauci ducant uxores benè dotatas, p. 768.

pour mortifier sa chair, au dire du philosophe, avait pris une jeune fille riche et belle 1).

Ces échappés de couvents épousaient ordinairement des religieuses.

On aurait eu peur, d'abord, de livrer à leurs embrassements des jeunes filles pudiques, ou qui auraient appartenu à d'honnêtes familles. Où trouver des mères assez effrontées pour donner leurs enfants à l'un de ces moines qui, au dire de Luther luimême, n'avaient rompu avec la continence que dans l'intérêt de leur ventre 2)? Du reste, bon nombre d'entre eux n'avaient pour se couvrir que l'habit de bure emporté du couvent. La plupart s'étaient mis au service d'imprimeurs ou de libraires. Malheureusement, il y en avait qui savaient à peine lire, et qui, après avoir pendant plusieurs jours succombé à toutes les tentations de la chair, n'avaient plus de quoi vivre, et étaient obligés de demander l'aumône; c'était un trop rude métier, qui aurait fini par dégoûter le pauvre moine de la vie des champs, et un spectacle qui eût fait honte à la réforme. Luther l'avait prévu, et, du bien des monastères, il avait fait plusieurs parts, dont une devait appartenir aux religieux sécularisés.

Ce furent les auxiliaires les plus actifs de la ré-

---

1) Nuper Œcolampadius duxit uxorem, puellam non inelegantem; vult opinor affligere carnem. Quidam appellant lutheranam tragoediam, mihi videtur esse comoedia; semper enim in nuptias exeunt tumultus. Ep., p. 632.

2) Viele dieser Menschen, werden bloß vom Bauche und von Fleischeslüsten getrieben, und bringen großen Gestank in den guten Geruch des Evangeliums. v. Menzel. t. I, p. 133.

forme ; une fois la révolte avec leur conscience annoncée hautement, ils firent orgueil de leur apostasie. A cette époque, on les voit réunis par bandes attaquer les couvents de nonnes, et promener ensuite sous le bras les filles qu'ils ont violées. Erasme rencontra sur son chemin des moines parés des dépouilles volées aux églises, chancelant sous les fumées du vin, et courant aux femmes pour s'étourdir 1). Quelques uns, cédant au dieu qui les tourmentait, montaient dans une chaire déserte, débitant au peuple les doctrines que leur maître avait enseignées dans ses dissertations sur les vœux monastiques, savoir : — que, comme aux premiers jours du christianisme, l'église avait eu besoin d'exalter l'état de virginité au milieu d'une société païenne, où l'adultère était en honneur; ainsi fallait-il, aujourd'hui que le Seigneur avait fait luire la lumière de son Evangile, relever le mariage et le glorifier aux dépens du célibat papistique; et puisque Daniel et saint Paul représentaient l'antechrist comme l'adversaire du mariage, on devait accomplir la loi imposée de Dieu à nos premiers pères, si on ne voulait être marqué au front du signe de la bête 2).

Il en était qui débitaient de longues tirades extraites du Sermon sur le Mariage, et qui, montés sur une borne, criaient à leurs auditeurs : Mariez-vous : l'accouplement des sexes est dans la nature comme le boire et le manger. Des prêtres, plus effrontés

1) Sunt rursus qui invident opibus sacerdotum, et sunt, qui, ut sua fortiter profundunt, vino, scortis, et alea, ità rapinis alienorum inhiant. Er. ep., p. 766.

2) Op. Luth., t. I, p. 526 et seq.

encore, comme certain desservant à Strasbourg, tiraient de leur soutane une confession générale, et disaient le jour où ils avaient contrevenu au sixième commandement de Dieu.

Il y avait des augustins qui faisaient métier de répandre dans les campagnes les pamphlets luthériens, empoisonnant ainsi les consciences et vivant aux dépens des pauvres intelligences qu'ils tuaient ainsi pour la vie éternelle 1). Cochlée nous représente ces moines étalant leur boutique jusqu'aux portes des églises, et souvent, pendant l'office divin, criant : achetez, achetez, les prophéties contre l'antechrist ; achetez le Pape-âne, le Moine-veau ; achetez le Pape et la Truie 2). Rarement le magistrat osait les chasser ; d'abord parce que lui aussi guettait les trésors que la fermeture du temple catholique et l'expulsion des religieux allaient lui livrer pour prix de sa tolérance 3), et ensuite parce qu'ils étaient protégés par toutes les mauvaises passions de la populace avec qui ces moines partageaient souvent le prix de leurs ventes. D'ailleurs qui sait si ce zèle du pouvoir subalterne n'eût pas déplu à la cour, où le prince faisait profession de luthéranisme ? A la vérité les édits de l'empereur proscrivaient les livres luthériens, mais à l'exception du duc Georges, aucun des grands princes chrétiens de l'Allemagne ne prenait soin de

1) Infinitus jam erat numerus qui victum ex lutheranis libris quæritantes, in speciem bibliopolarum longe lateque per Germaniae provincias, vagabantur. Coch., p. 58.

2) Voyez le chapitre de ce volume qui a pour titre les IMAGES.

3) Multos evexit et ditavit Lutherus, nonnulis profuit esse lutheranis. Er. ep., p. 580.

les faire exécuter ; c'était une vaine menace dont les novateurs se moquaient. Les magistrats et les sénateurs, qui avaient commission de rechercher les pamphlets hétérodoxes, fermaient les yeux : comment le peuple se serait-il montré plus soucieux de garder la loi du prince que les magistrats? Les libraires venaient se prêter à cette propagation de libelles luthériens, en les réimprimant sous toutes sortes de format, en les jetant à vil prix dans toutes les foires d'Allemagne, et souvent en les décorant de titres menteurs pour tromper la piété des ames simples 1). Froben, de Bâle, gagna à ce métier une belle fortune ; pendant un grand nombre d'années ses presses ne furent occupées qu'à reproduire les écrits des réformateurs. Erasme, lui-même, craignit longtemps de ne pouvoir trouver un imprimeur qui se chargeât de publier son Traité sur le libre arbitre. Il écrivait au roi d'Angleterre : — Si votre majesté et les doctes de votre cour ont goût à mon œuvre, je l'achèverai et je tâcherai de la publier quelque part, car je ne trouverais pas ici de typographes qui oseraient imprimer une seule ligne contre Luther ; contre le pape, c'est autre chose 2). Il faut voir avec quelle effusion de joie marchande Froben raconte ses succès dans une épître à Luther ! — Tous vos ouvrages s'enlèvent, lui dit-il, il ne m'en reste pas dix exemplaires ; jamais livres ne se vendirent si bien 3). Cochlée, Hochstraet, ou quelque moine, se

1) Cochl., p, 50.
2) Ep. Erasmi, p. 752.
3) Op. Luth., t. I, f. 388, 389.

chargent-ils de répondre au réformateur : à peine si un imprimeur veut publier leurs élucubrations. Ils sont obligés de recourir à des ouvriers sans talent, qui tachent leur œuvre de solécismes et de barbarismes, lesquels apprêtent à rire aux lettrés et livrent les noms des écrivains aux sarcasmes des réformés. Les moines, qui après le manifeste de Luther contre la vie cénobitique se sont répandus pour vivre dans les imprimeries, et ont loué leurs bras et leur intelligence à des typographes qu'enrichit la réforme, reproduisent avec une ardeur inconcevable les libelles des novateurs. S'il arrive qu'un catholique ait assez d'or pour tenter la cupidité d'un imprimeur, son écrit sort des mains apostates de l'ouvrier, tout marqueté de fautes ; et après une longue attente, une perte irréparable de temps, le pamphlet malencontreux vient étaler sur les bancs des libraires de Francfort, à la grande foire de Pâques, ses difformités d'idiôme, son format disgracieux, ses caractères à tête de clou, son papier d'épicier, à côté du libelle luthérien tout glorieux de la blancheur transparente de ses feuillets, de ses types harmonieux, de l'intelligence typographique de l'ouvrier, et de la science réviseuse du prote. Alors, dit Cochlée, il n'y a pas assez de rires parmi les marchands de la cité de Francfort pour se moquer de l'ignorance des papistes 1).

---

1) Ea tamen neglectim, ita festinanter ac vitiose imprimebant, ut majorem gratiam eo obsequio, referrent lutheranis quàm catholicis. Si qui eorum justiorem catholicis operam impenderent, hi à caeteris in publicis mercatibus Francofordiae et alibi vexabantur ac ridebantur velut papistae et sacerdotum servi. Coch., p. 58

Cochlée, s'il vivait de nos jours, aurait peu de traits à ajouter à son tableau. Qu'un de ces écrits destinés à remuer tout un monde théologique, comme la symbolique de Mœhler, paraisse en Allemagne, vous pouvez être sûr que les feuilles protestantes n'en parleront presque pas, tandis qu'elles réserveront toutes leurs colonnes à l'examen des fantaisies impies de Strauss.

On vit des moines qui, après quelques mois de mariage, retournaient au célibat, et répondaient à qui leur reprochait de répudier leurs femmes — que Luther n'avait trouvé dans l'Ecriture aucun texte qui défendît le divorce; d'autres qui, pour mieux obéir au précepte de Dieu : Croissez et multipliez, prenaient deux femmes à la fois. Au premier exemple de bigamie donné par un moine, les vieilles mœurs de la famille allemande s'indignèrent; on cherchait curieusement dans la Bible du docteur de Wittemberg quelque glose qui pût autoriser la polygamie. On consulta le traducteur, et telle fut la décision qu'il formula : — Voici ce que doit demander le prince au bigame : Est-ce à ta conscience ou à la parole de Dieu que tu as obéi? S'il répond : c'est à Carlstadt ou à un autre, le prince n'a plus rien à objecter; car ce n'est pas lui qui peut troubler ou apaiser la voix intérieure de cet homme, ou décider dans une matière tout entière du ressort de celui à qui, suivant

---

et 59. Voyez : Die Ursachen der schnellen Verbreitung der Reformation zunächst in Deutschland, par Jacob Marx, où l'action de la presse sur la propagation des idées réformées est admirablement décrite dans le chapitre XII, qui a pour titre : Die Buchdrucker und Buchhändler befördern die Reformation. fol. 152 et s.

Zacharie, il a été donné d'expliquer la loi divine. Pour moi, je vous l'avouerai, je ne vois pas comment j'empêcherais la polygamie : il n'y a pas dans les lettres saintes le plus petit mot contre ceux qui prennent plusieurs femmes à la fois; mais il y a beaucoup de choses qui sont permises et qu'on ne saurait décemment pratiquer : la bigamie est de ce nombre 1).

Ce vieux Carlstadt, que nous retrouvons partout où il y a du scandale, répondit à Luther : — Pourquoi donc, en parlant des vœux monastiques, que tu ne trouves pas dans la Bible, as-tu dit qu'on pouvait sans blesser sa conscience rompre des chaînes que l'Esprit-Saint n'imposait pas ? Puisque tu n'as pas trouvé de texte, ni moi non plus, dans les livres saints contre la bigamie, soyons bigames, trigames, et ayons autant de femmes que nous pourrons en nourrir. Croissez et multipliez, entends-tu ? Laisse donc accomplir l'ordre du ciel !

---

1) Ego sane fateor me non posse prohibere si quis plures velit uxores ducere, nec repugnat sacris litteris... An der Kanzler Brück, 13 janvier 1524.

CHAPITRE XII.

SPOLIATION DES BIENS DU CLERGÉ.

Jurieu a reconnu que Genève, la Suisse, les républiques et les villes libres, les électeurs et les princes d'Allemagne, l'Angleterre, l'Ecosse, la Suède et le Danemarck, n'ont chassé le « papisme » et fondé leur révolution religieuse qu'à l'aide du pouvoir 1). En Saxe, le luthéranisme, abandonné aux instincts populaires, au prosélytisme, à l'action du réformateur sur les intelligences, ne se fût développé que lentement; sa marche aurait été contrariée à chaque instant. Il suffit de jeter un coup d'œil sur la cour du duc Georges de Saxe, où personne ne se laissa séduire aux nouveautés, pour comprendre la force attractive du pouvoir sur les idées religieuses. A peine est-il mort, que la réforme entre dans le palais électoral, et du palais gagne aussitôt la Misnie et la Thuringe. L'esprit humain se passionne rarement

1) Die Ursachen der schnellen Verbreitung der Reformation, von Jakob Marx, p. 164.

pour des idées qui ne donnent aucun profit. Mélanchthon avoue que, dans le triomphe de la réforme, les princes ne cherchaient ni l'épuration du christianisme, ni la propagation des lumières, ni la glorification d'un symbole, ni l'amélioration des mœurs, mais de misérables intérêts, tout profanes et tout terrestres 1). Luther, pour les entraîner, leur offrit en perspective les biens du clergé et des monastères. Il n'y avait qu'un duc Georges capable de résister. La figure de Georges se détache admirablement au milieu de toutes celles des princes de son temps. C'est une ame droite, ardente, austère, qu'aucun intérêt mondain ne saurait émouvoir ! Les bons luthériens, disait le docteur en parlant des princes saxons, qui s'adjugent les trésors des cloîtres, et gardent pieusement les joyaux des églises 2) !

L'Allemagne, au moyen-âge, s'étendait depuis le lac de Constance ou la mer de Souabe jusqu'aux confins de la Pologne. Dès les premiers jours du christianisme, elle avait reçu la foi : les disciples des apôtres y avaient prêché l'évangile ; c'était le christianisme qui avait adouci les mœurs sauvages de ses habitants, défriché ses forêts, changé ses solitudes en villes, et qui l'avait aidée à secouer le joug des Romains. Tout ce qu'elle possédait de poésie, de musique, d'art intellectuel, quand vint Luther, elle le devait à ses anciens évêques. Sur son sol avait fleuri tout d'abord l'arbre de la féodalité. Elle avait

1) Sie bekümmerten sich gar nicht um die Lehre, es sei ihnen bloß um die Freiheit und die Herrschaft zu thun. Cobbett a développé la même idée dans son ouvrage sur la réformation d'Angleterre.

2) Luther. Von beider Gestalt des Sacraments. Witt. 1528.

des électeurs, des ducs, des barons, des princes, qui souvent étaient évêques ou archevêques; c'était un des états européens où l'action de la papauté s'était le plus vivement fait sentir. Souvent ces demi-souverains avaient essayé de s'affranchir de la dépendance ultramontaine; mais leurs efforts avaient été vains, parce qu'ils n'avaient pas trouvé un protectorat assez efficace dans l'empereur. Frédéric III eût pu stipuler avec Rome et obtenir pour ses vassaux plus d'indépendance, lorsqu'il signa à Aschaffenbourg un concordat sanctionnant toutes les prétentions de la papauté 1). On peut voir le tableau des efforts tentés par le corps germanique pour fonder ses libertés, à la diète de Nüremberg, où les princes séculiers et ecclésiastiques formulèrent, au nom de la nation, des doléances qu'ils communiquèrent au légat du pape, du consentement de Ferdinand, le frère et le représentant de l'empereur Charles V. Ils demandaient, dans un intérêt tout mondain, le redressement de cent griefs, comme condition indispensable du maintien de la paix de l'Eglise germanique. Le pape Adrien était allé au devant de leurs vœux, disposé à leur accorder quelques unes des immunités qu'ils réclamaient; mais le mauvais vouloir et les exigences sans cesse croissantes des princes réformés qui voulaient se séparer à tout prix de Rome, empêchèrent cette œuvre de conciliation. Il ne faut pas perdre de vue que, sous prétexte de liberté, les seigneurs réformés voulaient un schisme. Alors Rome n'eût pu intervenir, comme elle l'a fait si souvent,

---

1) Rotteck, Histoire générale, t. III, p. 78 et suiv.

dans la querelle entre le prince et le sujet, c'est à dire entre l'oppresseur et l'opprimé. Combien de fois l'œil du pape, levé sur le grand corps germanique, empêcha les feudataires de fouler aux pieds les priviléges et les franchises de leurs vassaux ! Les protestants eux-mêmes ont reconnu l'efficacité de cette intervention sacerdotale dans les querelles de l'empire.

C'est que, il faut bien le dire, ces abbés mitrés, ces laïques prébendiers, ces princes séculiers qui portaient la crosse, avaient reçu du pape des palais, de belles terres, de riches abbayes, et supportaient impatiemment le joug étranger. Ils auraient voulu lever des impots à leur gré, fouler leurs sujets suivant leur bon plaisir, et vivre de brigandage comme leurs ancêtres, à l'abri des terreurs de Rome. Ils préféraient aux palais les grands chemins et n'avaient pu dépouiller cette nature sauvage dont ils avaient hérité pour le malheur de l'humanité. Ils aimaient avec passion à courir une bête fauve, à sonner du cor, à monter des chevaux fougueux. Qui n'a point entendu parler des exploits de Goëtz de Berlichingen, de Guillaume de Grümbach, de François de Sickingen? Un historien nous représente à cette époque l'Allemagne transformée en un véritable repaire de voleurs, et les hommes nobles luttant entre eux de rapacité 1). La chancellerie de Rome leur faisait payer de fortes

---

1) Potentissima Germania et potentissima et nobilissima, sed ea tota nunc unum latrocinium est, et ille inter nobiles gloriosior qui rapacior. Campanus ad Freher. script. germ., t. II p. 294-5.

sommes pour le droit de pallium, les annates, la guerre contre les Turcs, les actes judiciaires de divers tribunaux, les dispenses de certaines observances ecclésiastiques, sous peine d'interdit et d'excommunication 1). Or, voyez Luther convoquant tous ces chefs de peuplades, tous ces hommes de grand chemin, tous ces modernes Nemrods, et leur disant : Votre pouvoir ne relève que de Dieu, vous n'avez pas de maître sur cette terre, vous ne devez rien au pape, mêlez-vous de vos affaires, qu'il se mêle des siennes ; c'est l'antechrist prédit par le prophète Daniel; c'est l'homme de péché, le souverain de Babylone la prostituée; vous ne lui devez ni annates, ni droit de pallium, ni redevances pour les abbayes qu'il vous a conférées. Ces abbayes sont à vous comme les bêtes qui courent sur vos terres, comme les oiseaux qui volent dans vos champs, comme les poissons qui nagent dans vos viviers. Les couvents, où vivent si grassement de pieux fainéants, sont des repaires de péchés, qui infestent vos possessions, des maisons d'abomination qui dévorent la nourriture de vos vassaux, des ronces stériles qu'il faut détruire, si vous voulez que Dieu vous bénisse dans cette vie et dans l'autre. Croisez-vous contre Rome, mettez entre elle et vous un mur éternel de séparation, et embrassez le nouvel évangile. Secouez vos chaînes, et, comme Hermann, délivrez la Germanie de ses conquérants romains; purgez la terre de cette vermine de moines, théocratie plus honteuse mille fois que le joug de vos anciens maîtres.

1) Rotteck, Hist. générale, t. III, p. 79.

Croyez-vous qu'un tel langage, et Luther le tint, dût mourir sans frapper au cœur tous ceux auxquels il s'adressait? Et dans quel moment Luther le faisait-il entendre? Quand la main de Charles V était à quatre cents lieues de là accomplissant les desseins de la providence; qu'en Allemagne tout était désorganisé; que l'autorité épiscopale était violemment attaquée, que les peuples croyaient à la venue d'un nouveau Messie, et que le Turc menaçait de renverser l'œuvre de Jésus.

Cette parole de Luther jetait partout le désordre. A ceux qui se mettaient en révolte contre l'autorité spirituelle et l'ordre social, le moine décernait une couronne terrestre formée des diamants, des pierreries, de l'or, de l'argent des monastères; et une autre toute céleste, tressée des béatitudes divines; c'en était bien assez d'une seule pour tenter la cupidité des princes. Les trésors des cloîtres ressemblaient à la semence sanglante de Tertullien, et enfantaient chaque jour à la réforme de nouveaux disciples. C'est, dit Arnold, qu'il y avait dans les couvents de quoi allécher la convoitise : du vin, du blé, de l'or, de l'argent, et jusqu'à des nonnes qui faisaient partie du butin 1). Nous avons le témoignage de Luther lui-même, qui affirme que les ostensoirs d'église avaient fait beaucoup de conversions 2). C'est ainsi qu'Albert de Brandebourg apostasie pour voler en sûreté

1) Unparteiische Kirchen- und Ketzerhistorie, t. II, ch. 6, p. 58.

2) XII. Pred. von Luth. Viele sind noch gut evangelisch, weil es noch katholische Monstranzen und Klostergüter gibt. Jak. Marx, p. 174. Menzel, t. I, p. 371 à 379.

de conscience le pays de Prusse qui appartenait à l'ordre teutonique, et qu'il érige en principauté héréditaire 1); et que François de Sickingen, à la tête de douze mille bandits recrutés dans les forêts envahit l'archevêché de Trèves, laissant sur son passage de longues traces de sang, pillant les églises et violant les femmes.

En 1530, des princes eurent le courage de se montrer à la diète d'Augsbourg avec des vêtements où ruisselait l'or des monastères. Un moment, les paroles de paix de Mélanchthon, qui blâmait hautement ces spoliations, laissèrent concevoir des espérances de rapprochement. Les théologiens catholiques insistaient pour que les princes restituassent, et que les prêtres mariés quittassent leurs femmes : les prêtres auraient cédé, mais les princes voulurent garder ce qu'ils avaient eu si peu de peine à s'approprier 2). Et, du reste, Luther n'aurait jamais consenti à semblable restitution. Pourtant, les seigneurs n'avaient pas rempli les conditions imposées. Il avait formulé, à l'usage de tous ceux qui convoitaient le bien d'autrui, un code en huit articles, où le vol légalisé devenait un commandement de Dieu : — Pour les curés et les prédicateurs évangéliques, la première et la plus large part du butin ; — la seconde, pour les maîtres et les maîtresses qui instruisaient l'enfance dans les couvents sécularisés ; — la troisième, pour les vieillards qui ne pouvaient plus travailler et pour

1) Rotteck, p. 93.

2) Res propemodum deducta erat ad concordiam, nisi quod Lutherani principes nihil audire voluerunt de restituendo. Ep. Er., p. 998.

les malades; — la quatrième, pour les orphelins; — la cinquième, pour les pauvres des paroisses; — la sixième, pour les étrangers et les voyageurs qui n'avaient pas de quoi se nourrir; — la septième, pour l'entretien de l'édifice; — et la huitième pour l'érection de magasins de blés, en cas de disette 1). Les princes, ne sont pas nommés dans ce plan de partage; mais, comme Luther, dans son Argyrophilax, leur avait dit : — Encore un peu de temps, et vous verrez que de tonnes d'or il y a de cachées dans les monastères 2), les menaçant du courroux céleste s'ils ne s'en emparaient 3); les princes s'étaient crus autorisés à régler eux-mêmes la répartition des dépouilles. — A eux bien entendu la part du lion; — par pitié, quelques vêtements aux moines entêtés, pour aller mendier sur les grands chemins; — un peu d'or aux moines qui avaient obéi à Luther, — et, comme une insigne générosité, les vases sacrés du monastère sécularisé au curé de la paroisse qui avait consenti à embrasser le luthéranisme; — tout le reste à leurs maitresses, à leurs courtisans, à leurs chiens ou à leurs chevaux de chasse; et quand ils étaient aussi avares que le landgrave de Hesse, — à eux seuls les vêtements, les habits sacerdotaux, les tapisseries, l'argenterie ciselée, les vases des tabernacles. — Au diable, s'écriait Luther dans sa colère; au

1) De fisco communi, voy. Cochl., p. 84.

2) Experiemini intra paucos menses quot centum aureorum millia unius exiguæ ditionis vestræ monachi et id genus hominum possideant. Coch., p. 148.

3) Gottlos seyen diejenigen die diese Güter nicht an sich zögen, und sie besser verwendeten, als die Mönche.

diable sénateurs, châtelains, princes et grands, et puissants seigneurs qui ne laissent pas aux prédicateurs, aux prêtres, aux serviteurs de l'Evangile de quoi nourrir leurs femmes et leurs enfants 1)! C'est ce même landgrave qui, peu content des biens d'église qu'il a dérobés en plein jour, veut encore se mêler de l'organisation du culte, et, à force de supplications, obtient de Luther qu'on supprime, à la messe l'élévation du calice 2). N'est-ce pas un spectacle honteux que ces larrons à couronne ducale, électorale ou princière, qui, n'ayant pas trouvé, comme Héliodore, d'anges à la porte des temples qu'ils sont venus piller, s'avisent encore de régler les formes liturgiques dans cette vieille basilique dont ils ont arraché l'image du Christ, chassé les prêtres, et métamorphosé les vases en vaisselle de table; de dire le nombre de grains qui doivent brûler dans un encensoir échappé, on ne sait comment, à la chasse qu'ils ont faite à tout ce qui avait couleur d'or ou d'argent, et d'apprendre aux évêques l'usage du ciboire? Ainsi, la réforme, qui, par la voix de son apôtre, s'était annoncée en Allemagne pour affranchir le peuple du joug sacerdotal, créait une monstruosité païenne, hiérophante et magistrat, de son double bras allant saisir l'acte externe ou politique, et l'acte intérieur ou religieux. L'œil de Mélanchthon avait entrevu dans l'avenir l'immolation des libertés populaires dans ce pouvoir que conférait Luther au gouvernement civil. Il aurait voulu conserver la ju-

1) Dans ses Tisch-Reden; cité par Jak. Marx, p. 175.
2) Jak. Marx, 177.

ridiction épiscopale que le fougueux réformateur brisait pour assurer le succès de ses doctrines 1). Il était naturel qu'une fois en possession d'un pouvoir aussi exorbitant, les princes ne voulussent plus en faire le sacrifice; et, à la paix de Westphalie, on les vit stipuler, comme une des prérogatives du pouvoir civil, le droit de réforme, *jus reformandi*, dans les affaires spirituelles 2).

La confiscation des biens du clergé, attaque aux droits de propriété, subit la loi commune de toute mesure révolutionnaire, et marcha accompagnée du tumulte, du pillage à main armée, des colères du vainqueur, du sang du vaincu, quand, fidèle à la loi de société, le vaincu essayait de défendre sa propriété, ou que, peu inquiet des biens périssables de cette vie, il luttait au nom de sa foi et de sa conscience. Un grand nombre de prêtres répétèrent les grandes leçons des chrétiens de la primitive Eglise, laissèrent passer la justice des hommes, et lui livrèrent sans murmure tout ce qui excitait sa convoitise. Nous avons les chants de victoire de quelques historiens protestants pour pièces justificatives.

— A Brême, dans le carême, les bourgeois organisèrent une mascarade où figuraient le pape, les cardinaux, les moines. Ils élevèrent sur la place des exécutions un bûcher où toutes ces personnifications catholiques furent jetées et brûlées au milieu de cris de joie : le reste de la journée se passa à fêter, par de larges libations, la chute de la papauté 3).

---

1) Jak. Marx, 178. 2) Ib. ib.

3) Arnold, loco cit., t. II, ch. 6, p. 60.

— A Zwickau, le jour du mardi gras, on avait tendu sur la place du Marché des lacets à lièvre, où des moines et des nonnes pourchassés par des écoliers venaient tomber et se prendre. Non loin, s'élevait la statue de Saint-François engluée de plumes de coq. L'historien s'applaudit de cette moquerie comme d'une victoire, et termine en ces mots le bulletin de cette journée: — Ainsi tomba, à Zwickau, le papisme; ainsi vint y briller enfin la pure lumière de l'Evangile 1). Il ajoute qu'une bande de bourgeois s'était portée sur un couvent dont elle avait brisé les portes, pillé les caisses et les trésors, jeté les livres par les fenêtres, et cassé toutes les vitres. L'autorité était là les bras croisés, et n'avait pas même de colère menteuse pour flétrir ces attentats aux yeux du pays 2).

— A Stralsund, un jour quelques mauvais sujets s'avisent de chasser à coups de pierre moines et nonnes de leurs couvents. Survient le duc absent, qui s'empare des biens délaissés et les confisque pour la plus grande gloire de Dieu 3).

— Ailleurs, à Elembourg, la maison du pasteur est livrée pendant plusieurs heures au pillage, et l'un des écoliers, acteur de ce drame qui excite les rires de la multitude, s'affuble des habits sacerdotaux du

---

1) Also ist das Papstthum abgeschafft, und hingegen, die reine evangelische Lehre fortgepflanzt worden. Tob. Schmid, p. 386.

2) Id. loco cit., p. 384.

3) Arnold, t. II: ch. 6, p. 59. Le docteur Gust. Ludw. Baden (Geschichte des dänischen Reichs), Plank et d'autres historiens protestants ont donné d'assez longs détails sur la spoliation des couvents.

curé, et monté sur un âne fait son entrée dans l'église 1).

On croit lire quelquefois une verrine de Cicéron. Le proconsul de Sicile n'est pas plus ingénieux que le duc Jean de Saxe à dépouiller un monastère. Quelques jours avant de se mettre en campagne, il envoyait demander les registres de la maison, puis il partait avec une forte escouade de soldats; on entourait le couvent, on appelait l'abbé, et le prince, le registre à la main, se faisait délivrer tous les trésors annotés 2). Cet exemple ne fut pas perdu, il eut des imitateurs, à Rostock par exemple; là c'étaient des sénateurs en habits de cérémonie qui prenaient possession du couvent au nom de la ville, et apposaient les scellés sur les objets volés.

— A Magdebourg, le conseil des magistrats consulaires faisait de la clémence, arrêtait le pillage, et décidait que les moines pendant leur vie resteraient dans leurs cellules, et qu'ils continueraient à être nourris aux frais de la maison, sous la condition qu'ils se dépouilleraient de leur habit religieux et embrasseraient la réforme 3). La faim faisait de nombreux apostats; beaucoup de moines consentaient à échanger l'exil ou la misère contre l'Evangile de Luther : c'étaient des conquêtes que la réforme enregistrait et dont elle se vantait ensuite. Il existe une vieille chronique, imprimée à Torgau en 1524, où Léo-

1) Das Resultat meiner Wanderungen etc., von Julius Höninghaus, p. 339.

2) Arnold, loco cit., t. II, vol. 16, ch, 6, p. 558, cité par Hœninghaus; p. 341.

3) Marheineke, Geschichte der deutsch. Ref., t. 2, p. 41.

nard Kœppe et quelques jeunes écoliers de la ville font le récit d'une expédition nocturne contre le couvent des franciscains, parlent de moines rebelles qu'ils ont jetés par les fenêtres et de nonnes auxquelles ils ont laissé la vie parce qu'elles n'ont pas crié 1).

Luther tonna souvent contre ces désordres; on l'entendit dire un jour: — Au jugement dernier, qui sait si ces moines ne seront pas nos juges à tous 2)? Comme s'il n'avait pas soulevé les passions du peuple et la colère des seigneurs contre les couvents! Il voudrait qu'on eût pitié d'un moine qui a pris, selon lui, tous les péchés du monde; qu'on pardonnât à un catholique, lui qui s'attriste qu'on ne puisse jeter au feu le pape comme on le fait de ses armes 3). Il voudrait qu'on épargnât un franciscain, quand il rit à la seule idée de voir pape, cardinaux et consorts attachés au carcan, la langue autour du cou en guise de cravate et pendant derrière le dos 4). Il voudrait que la main d'écoliers indisciplinés épargnât les vitres des maisons religieuses, lui qui a voué les mo-

---

1) Arnold. loco cit.

2) Es möchte vielleicht unter ihnen einer seyn, der am jüngsten Gericht unser aller Richter seyn möchte. Seckendorf, lib. II, p.64. Arnold; loc.cit. p. 59. Höninghaus, Das Resultat, etc., p. 344.

3) Dazu mögen wir seine Wappen, da er die Schlüssel führt und seine Krone darauf, mit gutem Gewissen, auf's heimliche Gemach führen, und zur Unternothdurft gebrauchen, darnach in's Feuer werfen; besser wäre es, den Pabst selbst. Luther, wider das Papstthum zu Rom, vom Teufel gestiftet, 1545, t. VIII. Jenæ, fol. 208-248.

4) Darnach sollte man ihn selbst, den Papst, Kardinal und was seiner Abgötterei und Heiligkeit Gesindlin ist, nehmen, und ihnen die Zungen hinten zum Hals herausreissen und an den Galgen annageln.

nastères aux feux du tonnerre, aux flammes de l'enfer, aux lèpres de saint Antoine, aux charbons, à toutes les plaies de l'ancienne Egypte, pour punir dans leurs hôtes une raison déchue si bas qu'elle s'ignore elle-même 1). Il voudrait qu'on liât les mains de la populace, lui qui a crié aux rois, aux princes, aux seigneurs, à quiconque a pu l'entendre : Voici Rome, la Romagne, le duché d'Urbin ; voici Bologne et toutes les terres de l'Eglise, prenez, tout cela est à vous ; prenez, au nom de Dieu, tout cela vous appartient 2). Osiander, Œcolampade et tant d'autres voix lui ont reproché la rébellion et la chute des paysans de la Thuringe ; aujourd'hui nous n'avons pas besoin d'appeler en témoignage ses disciples ; c'est dans ses livres que nous trouvons presque à chaque page un appel brutal contre les évêques, un cri de fureur contre les prêtres, la sanctification du vol, et la glorification du rapt. Les textes sont formels, ce n'est pas nous qui les avons inventés.

---

1) Es möchte wohl Jemand gern fluchen, daß sie der Blitz und Donner erschlüge, höllisch Feuer verbrennte, Pestilenz, Franzosen, St. Belten, St. Antoni, Aussatz, Carbunkel und alle Plagen hätten.

2) Und Erstlich nehme man dem Papst, Rom, Romandiol, Urbin, Bononia und alles, was er hat als ein Papst. Ibid. Voyez Das Resultat meiner Wanderungen etc., oder die Nothwendigkeit der Rückker zur Katholischen Kirche, ausschließlich durch die eigenen Eigeständnisse protestantischer Theologen und Philosophen, dargethan von Dr. Julius Höninghaus. Aschaffenburg 1835. C'est un livre d'admirable bonne foi, où les textes qui peuvent ramener à l'unité catholique sont tirés d'écrits réformés, et où chacun de ces textes est consciencieusement indiqué sous son ordre de chapitre, de pagination, d'alinéa et de numéro.

que sont sorties toutes les grandes lumières du seizième siècle en Allemagne : Luther, Erasme, OEcolampade, Zwingli, Eck, Faber, Bucer. Le premier livre où l'enfance apprenait à lire était la Bible, qui ne restait point un livre scellé, quoi qu'en ait dit Luther 1); mais dont la lettre était expliquée par une exégèse orale. Cette lumière du commentaire était toujours la même; le texte dogmatique, dans toute la latitude catholique, avait un sens uniforme : c'était la même pensée, seulement peinte aux yeux par des signes divers.

Or il arriva que, les évêques chassés de leur siège, les prêtres de leur presbytère, les moines de leur couvent, l'enfance manqua du double pain de vie. C'est cet état de misère qu'Erasme a si bien peint en nous représentant la réforme comme dondant la mort aux lettres humaines, partout où elle pénétrait 2), pendant que Luther, attentif à un autre spectacle, flétrissait le délaissement des choses saintes par la noblesse et la classe riche, qui ne songeaient qu'à bien vivre, et n'avaient aucun souci de la gloire de l'Evangile. Etrange étonnement chez l'apôtre saxon, remarque ici un historien réformé! Luther se plaignant qu'on oublie de payer au clergé les dîmes, lui qui n'a cessé de prêcher que l'humiliation et la pauvreté sont les attributs de tout chrétien qui a pris pour modèle Jésus et ses apôtres 3)!

1) Jakob Marx, p. 175. Tisch-Reden, 352. Edit. d'Eisleben, 1566.

2) Ubicunque regnat lutheranismus, ibi litterarum interitus. Et tamen hoc genus hominum maxime litteris alitur. Ep., p. 636, 637.

3) Menzel, t. 1, p. 231.

Tous les princes ne pouvaient impunément, et sous l'œil de Luther, laisser mourir ainsi de faim ceux dont ils avaient dérobé les richesses; quelques cœurs s'émurent. Mais en donnant la nourriture du corps, ils crurent qu'il leur appartenait de distribuer la manne spirituelle, de remplacer l'évêque, le prêtre, le moine, de désigner l'aliment qui convenait aux ames, la forme du culte, l'ordre des cérémonies et la police intérieure des églises 1). Ils voulurent aussi régler l'enseignement sans l'assistance du sacerdoce. Ce fut Luther qui encouragea d'abord cette insolente prétention du pouvoir, dans des plaintes d'une amertume éloquente contre le délaissement de l'Evangile.

« Je ne m'étonnerais pas, disait-il, que Dieu ouvrît à la fin les portes et les fenêtres de l'enfer, et qu'il fît neiger et grêler des flots de diables, ou pleuvoir du ciel sur nos têtes le soufre et la flamme, et qu'il nous ensevelît dans des abîmes de feu, comme Sodome et Gomorrhe. Si Gomorrhe et Sodome avaient reçu les dons qui nous ont été accordés, si elles avaient eu nos visions et entendu nos prédications, elles seraient encore debout. Mille fois moins coupables cependant que l'Allemagne; car elles n'avaient pas reçu la parole de Dieu de ses prédicateurs. Et nous qui l'avons reçue et ouïe, nous ne cherchons qu'à nous élever contre le Seigneur. Des esprits indisciplinés compromettent la parole divine, et les nobles et les riches travaillent à lui ôter sa gloire, afin que nous autres peuple nous ayons ce que nous mé-

1) Jak. Marx, die Ursachen, etc., p. 162-196.

ritons : la colère de Dieu ! Les autres détournent la main et refusent de nourrir leur pasteur et leur prédicateur, et même de les entretenir. Si l'Allemagne doit vivre ainsi, je rougis d'être un de ses fils, de parler sa langue; et s'il m'était permis de faire taire la voix de ma conscience, je voudrais appeler le pape, et l'aider lui et ses suppôts à nous enchaîner, à nous torturer. Autrefois, quand nous étions au service de Satan, que nous profanions le sang du Christ, toutes les bourses étaient ouvertes; on avait de l'or pour doter les églises, pour élever des séminaires, pour entretenir la superstition. Alors rien n'était épargné pour mettre les enfants au cloître et les forcer d'aller à l'école; et aujourd'hui qu'il faut élever des gymnases pieux, doter l'Eglise de Jésus, la doter ! non, mais aider à la conserver; car c'est le Seigneur qui l'a édifiée, cette Eglise, et qui veille sur elle; aujourd'hui que nous connaissons la parole sainte et que nous avons appris à honorer le sang de notre Dieu martyr, les bourses sont fermées avec des cadenas de fer ! Personne qui veuille rien donner ! Des enfants qu'on délaisse et auxquels on ne veut pas apprendre à servir Dieu, à vénérer le sang de Jésus, et qu'on sacrifie joyeusement à Mammon 1) ! Le sang de Jésus qu'on foule aux pieds ! Et voilà les chrétiens ! Plus d'écoles, plus de cloîtres; l'herbe est séchée et la fleur est tombée ! Isaïe, ps. 7. — Aujourd'hui que des hommes de chair sont sûrs de ne plus voir désormais leurs fils, leurs filles, jetés

1) An die Rathsherren aller Städte Deutschlands, daß sie christliche Schulen aufrichten und halten sollen. Menzel, t. I, p. 281.

dans les cloitres, dépouillés de leurs patrimoines, personne qui cultive l'intelligence des enfants. Que leur apprendrait-on ? disent-ils, puisqu'ils ne doivent être ni prêtres, ni moines ! Dix Moïse lèveraient pour nous les mains et se mettraient en prières, que leur voix ne serait pas écoutée; et moi, si je voulais apitoyer le ciel sur ma patrie bien aimée, Dieu refoulerait ma prière, elle ne s'élèverait pas jusqu'à son trône. Dieu sauvera Loth et détruira Sodome.

» Depuis la chute du papisme, de ses excommunications et de ses châtiments spirituels, le peuple s'est pris de dédain pour la parole de Dieu : le soin des églises ne l'inquiète plus; il a cessé de craindre et d'honorer Dieu. C'est à l'électeur, comme au chef suprême, qu'il appartient de surveiller, de défendre l'œuvre sainte, que tout le monde abandonne; c'est à lui de contraindre les cités et les bourgs qui en ont le moyen à élever des écoles, des chaires, à entretenir des pasteurs, comme ils doivent le faire des ponts, des grandes routes et des monuments. Je voudrais, si cela était possible, laisser ces hommes sans prédicateur ni pasteur, et vivant en pourceaux. Il n'y a plus ni crainte ni amour de Dieu; le joug du pape brisé, chacun s'est mis à vivre à sa guise. Mais à nous tous, et principalement au prince, c'est un devoir d'élever l'enfance dans la crainte et l'amour du Seigneur; de lui donner des maîtres et des pasteurs; que les vieillards, s'ils n'en veulent pas, s'en aillent au diable! Mais pour le pouvoir il y aurait honte à laisser les jeunes gens se vautrer dans la fange 1).»

1) Luther's Werke. Edit. d'Altenburg, t. III, p. 519. — Reinhard's sämmtliche Reformationspredigten, t. III, p. 445.

Il ajoutait que si la commune n'était pas assez riche pour élever à ses frais des écoles, il fallait nécessairement s'emparer des biens des couvents, qui n'avaient été destinés primitivement qu'à faire fleurir l'Evangile et à répandre la discipline scholaire; qu'un cri de réprobation s'élèverait si on laissait tomber les gymnases et les presbytères, et si la noblesse s'appropriait à elle seule les trésors des monastères. Il voulait que l'électeur nommât une commission de quatre personnes pour visiter les pays soumis à la réforme, dont deux s'occuperaient de l'administration des biens des monastères, des dîmes et des redevances, et les deux autres de l'enseignement et du choix des maîtres.

Ce projet resta longtemps sans application; car l'électeur, auquel il s'adressait, n'était pas assez puissant encore pour se jouer ainsi des prérogatives cléricales. Plus tard, en 1527, le prince, qui n'avait plus rien à redouter de Rome, et qui pouvait, sans péril, braver l'empereur, occupé ailleurs à de plus grandes choses, voulut s'affranchir de la domination du clergé, et le moyen le plus efficace, c'était d'appliquer immédiatement les théories réformatrices de Luther dans l'organisation des paroisses. Une commission d'ecclésiastiques et de laïques fut donc nommée, au choix de l'électeur, laquelle devait s'occuper de la visite des communes et de leur administration. C'était une véritable révolution. L'église perdit jusqu'à son nom : ce fut un temple païen. L'église vivante ne fut plus une communion, mais une agrégation d'êtres, où chacun relevait de son intelligence, c'est à dire de ce qu'il y a de plus capricieux au

monde. Le pouvoir politique fut chargé de veiller sûr les destinées liturgiques d'un temple, comme sur la propreté de ses murailles.

Le despotisme, cette autre renommée qui acquiert des forces en marchant, devint de jour en jour plus intolérant, flatté dans ses caprices par les juristes 1). Ces courtisans en manteau noir, qu'a si rudement flagellés Luther, ressuscitèrent, au profit des princes, toutes les folies ergoteuses de l'ancienne scholastique, en se mêlant de questions théologiques, sous prétexte que la théologie leur appartenait, puisque c'était une science ou un droit divin : prétention que repoussait Luther d'une manière si bouffonne. — Il était ce jour-là en gaîté et à table, à côté de ses vieux convives d'habitude. — Le droit, disait-il, le droit, jolie fiancée, quand elle veut rester dans son lit; mais, quand elle essaie d'en sortir pour entrer à l'église et faire de la théologie, vilaine maquerelle 2).

Les légistes gâtèrent la pensée primitive de Luther, comme tout ce qu'ils touchaient, et encouragèrent les usurpations du pouvoir qui ne tarda pas à faire main-basse sur les vieilles franchises catholiques. Luther fut contraint de déplorer l'abaissement du ministre évangélique, qui ne pouvait se mouvoir dans son église que sous le bon plaisir du magistrat qu'il avait accepté d'abord comme protecteur, et qui avait fini par devenir son maître, et quel maître encore! Il essaya de protester, au nom de l'Evan-

1) Voyez le chapitre qui a pour titre : LES JURISTES.

2) Das Jus ist gar eine schöne Braut, wenn sie in ihrem Bette bleibt. Tisch-Reden, etc., Cap. XXXI, von Kardinälen und Bischöffen, p. 375, Eisleb. 1566.

gile, mais l'historien Menzel, qui a suivi avec soin la marche progressive des usurpations politiques, remarque sagement que la voix de Luther n'avait plus alors l'ascendant des premiers jours, et qu'elle resta sans écho 1).

— Notre Evangile, disait-il en 1536, nous enseigne la nécessité de la séparation des deux polices, la police civile et la police religieuse; il ne faut pas qu'elles se mêlent et se combinent: église et cité sont deux administrations distinctes, et le magistrat et le prêtre exercent deux pouvoirs indépendants qui ne doivent jamais se confondre, suivant ce que recommande l'apôtre Paul, en disant que nous ne devons pas être allotrio episcopi, c'est à dire les curateurs ou les inspecteurs d'autrui. Le Christ a le premier établi cette division, et l'expérience est venue nous enseigner qu'il n'y a pas de paix à espérer, quand le magistrat ou l'état envahit le sacerdoce, et quand le sacerdoce veut exercer la magistrature 2).

Ce n'était pas ce qu'il avait d'abord enseigné.

Quelquefois le cœur de Luther se serre, ses yeux se mouillent; alors il monte en chaire et laisse tomber des paroles de désespoir :

— Rois, princes, seigneurs, grands du monde, abandonnent notre pauvre Allemagne; ils nous délaissent, nous prêtres et prédicateurs; ils nous foulent aux pieds comme des enfants de Satan 3).

---

1) Menzel, t. I, p. 239.

2) Luther's Werke. Walch. Ausg. t. X, p. 1965.

3) Predigt am 22sten Sonntage nach Trinitatis.

poésies catholiques dont la réforme aujourd'hui regrette la disparition !

Ecoutez un moment ces hymnes qui s'élèvent en Allemagne pour glorifier notre vieux culte !

— Quand un pauvre pèlerin, harassé de fatigue, mais le cœur joyeux, s'agenouille sur les marches de l'autel pour rendre graces à celui qui l'a sauvé des dangers d'une longue route ; quand une mère désolée vient dans le temple désert prier pour son fils que les médecins ont abandonné ; quand le soir, au moment où les derniers rayons du soleil se projettent, à travers les vitraux, sur la figure de la jeune fille ; quand la lumière vacillante des cierges meurt doucement sur ces deux blanches lignes de lévites chantant les louanges de l'éternel : ah ! dites-moi si alors le catholicisme ne nous donne pas un grand enseignement, savoir que la vie ne doit être qu'une longue prière ; que l'art et la pensée doivent s'unir pour glorifier Dieu, et que l'église, où tant de cantiques s'élèvent à la fois, où l'adoration revêt toutes les formes humaines possibles, a droit à notre amour et à nos respects 1).

— Admirable culte tout plein d'harmonie ! Diamant qui brille sur la couronne de la foi ! Quiconque est poète ne peut manquer d'être entraîné vers le catholicisme 2).

— Qu'elle est belle sa musique 3) ! comme elle parle à l'esprit et aux sens ! Ces mélodies de notes et de

1) Glaufen, p. 790.

2) Isidor (comte de Lœben), Lotosblätter.

3) Bemerkungen während meines Aufenthalts in Frankreich, im Winter 1815, 1816.

voix, ces chants empreints de spiritualisme, ces nuages d'encens, ces cantiques de cloches qu'une philosophie dédaigneuse a l'air de prendre en pitié, plaisent à Dieu. Architectes et sculpteurs, vous avez raison d'ennoblir votre art en élevant des églises et des autels à la divinité 1).

— L'église catholique avec ses portes ouvertes à tout passant, avec ses lampes incessamment allumées, ses voix qui pleurent ou se réjouissent, ses *hosanna* et ses lamentations, ses cantiques, ses messes, ses fêtes et ses souvenirs, ressemble à une mère qui a toujours les bras ouverts pour y recevoir l'enfant égaré ; c'est une fontaine d'eau douce autour de laquelle se rassemblent tous les habitants pour y respirer la fraîcheur, la santé et la vie 2).

— Je vois encore ce franciscain agenouillé en face d'un Christ peint à fresque sur les murailles du cloître, et admirable de vérité et d'expression! Il se leva en m'entendant venir.

— Mon frère, cela est bien beau! — Oui, mais l'original vaut mieux encore, dit le moine en riant. — Alors pourquoi avez-vous besoin d'une image matérielle pour prier ?—Vous êtes protestant, dit-il, à ce que je vois; mais ne sentez-vous pas que l'artiste tempère et purifie les fantaisies de mon imagination? Avez-vous jamais prié sans que cette fée vous suscitât tout aussitôt mille formes diverses? j'aime mieux, en fait d'image, voyez-vous bien, celle de ce grand maître que celle de cette fée. — Je me tus 3).

1) Leibn. Syst. theol., p. 205.
2) Von Löben. Lotosblätter, 1817, p. 1.
3) Ch. Fr. D. Schubart, Leben und Gesinnungen. Stuttgart, 1791.

— Voici une coutume aussi belle qu'antique, d'entourer le 1er et le 2 novembre la tombe des morts ! Les paysans des villages se pressent dans les cimetières ; ils s'agenouillent auprès d'une croix de bois, ou d'autres emblèmes funèbres ; ils pensent au passé, à la brièveté des jours : alors la mort se couronne de fleurs en signe de la vie qui ne doit plus finir ; la lampe s'allume pour nous rappeler la lumière qui ne s'éteindra jamais 1).

— Aveugles qu'ils étaient nos chefs de secte ! En détruisant la plupart des allégories de l'église catholique, ils croyaient faire la guerre aux superstitions. C'était l'abus qu'ils devaient proscrire 2). — Luther a méconnu l'esprit du christianisme 3).

Luther essayait de s'opposer aux folies des sectaires et de donner quelques formes de vie et de poésie à sa nouvelle église. Il conserva d'abord du baptême catholique le sel que le prêtre répand sur les lèvres de l'enfant, l'huile dont il touche ses oreilles et sa poitrine, la croix qu'il figure sur sa tête 4). Plus tard, de ces rites il ne retint que l'exorcisme et le signe de croix 5). Il blâme la confiance qu'on a dans Marie ; de la salutation il efface l'ora pro nobis 6).

En 1521, le chapitre de Wittemberg avait, en l'absence de Luther, aboli la messe ; mais le peuple

---

1) C. Spindler, Zeitspiegel. S. 1791.
2) Feßler, Theresia. 2, p. 101.
3) Luther verkannte den Geist des Christenthums. Novalis.
4) Seckendorf comm. de Luth., p. 253.
5) Ib. p. 234. Das Tauf-Büchlein.
6) Kurze Auslegung des Ave-Maria.

avait murmuré ; Luther la rétablit, non plus comme signe privé d'oblation, mais comme un symbole populaire. Il en effaça et l'offertoire, et le canon, et toutes les formules du sacrifice, en conservant l'élévation du pain et du vin par le prêtre, la salutation sacerdotale aux assistans, le mélange de l'eau et du vin et l'usage de la langue latine.

Il ne savait s'il devait abolir ou conserver la confession auriculaire 1). Du reste il lui ôtait son caractère catholique. Le pénitent s'approchait du ministre et disait j'ai péché, et cela suffisait. Point d'énumeration de fautes, aux yeux de Luther le péché était le même: le mensonge et l'homicide étaient une égale offense envers la divinité.

Entre les mains des ministres qu'il ordonnait, et qu'il plaçait à la tête de ses églises, la confession telle que Wittemberg eût même voulu la retenir, n'était plus de précepte. Se confessait qui voulait. Dans une lettre sacerdotale à ses paroissiens de Wittemberg, Bugenhagen soutient qu'il y a quelque chose en fait de confession de bien préférable à l'absolvo te : c'est la prédication de l'Evangile : lier et délier, c'est répandre l'Evangile 2).»

Il y eut un moment où Luther en sa qualité d'ecclésiaste de Wittemberg était assourdi de projets de réforme. Ces réformateurs étaient de véritables niveleurs. — Hausmann avait imaginé une ordination par insufflation, sans autre cérémonie —

1) De ratione confitendi, t. VI, Alt. t. I. Jen.

2) Aus diesen Worten ist klar, das Absolution sprechen ist nichts anders, denn das Evangelium verkundigen.

Carlstadt appelait une messe diabolique, toute celle où on disait un seul petit mot latin. — Amsdorf retenait l'excommunication qu'il lançait contre un pauvre barbier, dont Luther ne pouvait deviner le crime 1). — Un prédicateur d'Ollnitz voulait refaire à sa manière la liturgie, c'est à dire, écrivait Luther, jeter les vieux souliers par la fenêtre sans en avoir acheté auparavant de neufs 2).

Luther criait en vain, sa voix n'était pas écoutée. Il voulait qu'aux chants latins on mêlât des cantiques allemands.

Il en composa pour remplacer nos hymnes et nos proses, reliques précieuses de la poésie aux premiers âges du catholicisme. Au lieu de ces mélodies, si fraiches, si douces, tantôt graves, tantôt austères, tour à tour joyeuses et lamentables, suivant la solennité, on n'eut plus dans le temple protestant qu'une mélopée criarde. Ce jour-là l'église réformée perdit tout un cycle de poèmes, inspirations et symboles de la muse catholique.

En 1525, Luther écrivait aux chrétiens de Strasbourg : C'est nous qui les premiers avons révélé le Christ, nous osons nous en vanter 3). Nos cantiques sacrés vont lui donner un démenti.

Dans la prose Veni, sancte spiritus, l'Eglise chante : Sans toi, rien de pur sur cette terre.

Sine tuo numine
Nihil est in homine,
Nihil est innoxium.

---

1) A Nic. Amsdorf. Juillet 1532.
2) A Michel van der Strassen. 1523.
3) Christum à nobis primo vulgatum audemus gloriari.

Dans l'hymne de saint Thomas, Adoro te devote latens deitas, le pécheur s'écrie : Qu'une goutte de ton sang retombe sur cette terre, et le monde sera sauvé.

Cujus una stilla salvum facere
Totum mundum potest omni scelere.

Ecoutez le vieux choral que l'Eglise entonne sur la tombe des morts : Dies irae, et dont le chant faisait pleurer Mozart : terrible majesté, tu sauves gratuitement.

Rex tremendae majestatis
Qui salvando salvas gratis,
Salva me fons pietatis.

Voilà les chants de l'Eglise saxonne avant Luther. Magnifique témoignage de sa vieille foi : harmonies admirables, poésies célestes que le réformateur bannit de sa liturgie pour y substituer des cantiques qu'on rapièce à chaque instant comme de vieux habits, sans pitié pour l'inspiration du moine !

Nous nous rappelons son hymne de départ, quand l'empereur l'appelait à Worms : la famille saxonne chantait avant lui dans l'idiôme national des cantiques tout pleins de grace naïve. Il en est un qu'on dit encore la veille de la Nativité, Un petit enfant nous est né, et dont la mélodie enivre l'oreille de l'étranger 1). Luther, quoi qu'en aient dit ses pané-

---

1) Ein Kindelein so löbelich,
Ist uns gebohren heute,
Von einer Jungfrau reiniglich
Zum Trost uns armen Leuten; etc.

gyristes, eut tort de toucher à ces vieilles reliques.

Le sacerdoce à ses yeux était un signe et non point un sacrement; dès lors, plus d'onction, plus d'indélébilité, plus de vêtement particulier, plus de tonsure, plus d'ordination! Au peuple le droit de suffrage ; à la communauté ou à la paroisse, de dresser des règlements, des ordonnances, des lois : parce que la paroisse représente le peuple, et que le clerc n'a que le ministère du verbe et non le pouvoir de le conférer 1).

Les cathédrales et les collégiales allemandes possédaient des rentes foncières qui provenaient de donations et de fondations pieuses. Conformément à une décision prise par l'assemblée populaire de Leisnic 2), près de Leipzig, Luther voulait que ces revenus passassent dans les mains ou de la commune, ou du prince qui en règlerait l'administration et l'emploi 3). C'était un attentat à la propriété dont les princes luthériens se rendirent complices, un vol effronté que l'on colora du beau nom de charité, une prime assurée à tous les renégats ! Qu'allaient devenir les évêques, les prêtres, les religieux, qu'on dépouillait ainsi violemment ? Luther eut d'abord pitié d'eux : il voulut qu'on leur assurât le viatique pour leurs vieux jours. Il était impossible que la victime supportât cette spoliation sans se plaindre : ses murmures furent bientôt regardés comme séditieux, et on la laissa manquer de pain.

---

1) De ministeriis Ecclesiae instituendis.

2) Seckendorf, p. 239.

3) Ordnung eines gemeinen Kastens, sive de aerario ecclesiastico.

C'était encore quelque chose d'exorbitant que le droit conféré au prince par Luther, de choisir les visiteurs qui devaient annuellement parcourir les paroisses, scruter la vie, les mœurs, les enseignements des prêtres, et, au besoin, les déposer et les excommunier.

Les princes abusèrent de la concession.

CHAPITRE XV.

LA REFORME AU TRIBUNAL D'ERASME.

Il y eut un moment en Allemagne, où le mensonge prévalut et où l'on put dire à haute voix, sans crainte de contradiction, — que la réforme avait ennobli l'homme, épuré la société, ressuscité les lettres; — que Luther devait être béni comme un envoyé du ciel, parce qu'il avait régénéré l'entendement, agrandi la sphère de l'intelligence et détruit la superstition. Alors aucune voix n'eût osé, ainsi que nous l'a dit Cochlée, repousser ces calomnies contre le catholicisme, qui n'avait pas d'imprimerie pour les réfuter. Trois siècles après, ces mêmes mensonges étaient couronnés en plein Institut, et le livre où ils étaient déposés, et qui outrageait à la fois la vérité et le goût, était proclamé une œuvre de courage et d'artiste.

Aujourd'hui, qui voudrait signer l'écrit de M. Charles Villers? Quelques années ont fait justice de ses admirations et de ses paradoxes!

De même au temps de Luther. Après la mort d'Erasme, quand les colères religieuses se furent apaisées,

parut la correspondance du philosophe, et justice aussi fut faite des folles prétentions de la réforme. Cochlée eût été suspect, Erasme ne saurait l'être: écoutons-le donc, ce roi des intelligences.

« J'aime à entendre Luther 1) nous dire qu'il ne veut pas qu'on dépouille de leurs revenus les prêtres et les moines qui n'ont pas de quoi vivre. A Strasbourg, peut-être 2); mais ailleurs?.... Il y a de quoi rire, vraiment: à qui veut quitter le froc on donne la nourriture : aille au diable qui veut le garder! Riez donc encore en les entendant protester que leur intention est de ne faire de mal à personne..... Qu'est-ce à dire? Est-ce ne pas faire de mal que de chasser les chanoines de leur collégiale, les moines de leur monastère, de dépouiller de leurs richesses les évêques et les abbés 3)? — Nous ne tuons pas! — Mais à qui la faute? A ceux qui prudemment prennent la fuite! Et les pirates non plus ne tuent pas, si on ne leur résiste! — Nous laissons vivre en paix au milieu de nous nos ennemis. — Qu'appelez-vous vos ennemis? tous les catholiques? Et nos évêques et nos prêtres, les croyez-vous en sûreté au sein de vos cités? si vous êtes si doux, si tolérants, pourquoi donc ces émigrations, ces concerts de plaintes qui s'élèvent jusqu'au trône? — A eux permis d'habiter parmi nous, sous la sauvegarde du droit des gens. — Oui : si tu ne viens à nos leçons tu ne recevras

1) In pseud-evangelicos, ep. 47, lib. XXXI. Lond. Flesher.

2) Erasme se trompe : Capito à Strasbourg occupait le presbytère de St-Pierre le jeune d'où le curé avait été chassé.

3) Autre erreur : Sickingen et les gantelets de fer mutilaient et tuaient des moines et des prêtres.

rien ; veux-tu bien tel jour de l'année ne pas aller en pèlerinage! Veux-tu bien ne pas entendre la messe, ou communier dans une chapelle voisine, ou je te mettrai à l'amende! Si, au temps de Pâques, tu ne t'approches pas de la table sainte, crains le jugement du sénat!.... — Plus que personne au monde nous abhorrons les dissensions..... tout notre désir est de conserver la paix avec les puissances de la terre...— Mais alors pourquoi renverser les temples qu'elles ont élevés? — Quand les princes commandent l'impiété, nous nous contentons de mépriser leurs ordres. — Impiété! vous voulez dire ce qui vous déplaît? Mais vous oubliez donc que vous avez refusé à Charles V et à Ferdinand les subsides nécessaires pour faire la guerre au Turc, suivant la dogmatique de Luther, qui chante à cette heure la palinodie? Est-ce que les évangélistes n'ont pas fait entendre ces cris étranges : qu'ils préfèreraient se battre pour le Turc non baptisé plutôt que pour le Turc baptisé, c'est à dire pour l'empereur! N'y a-t-il pas de quoi mourir de rire! A celui qui vous frappe la joue droite présentez aussitôt la gauche; à qui enlève la robe donnez la chemise.... Et moi j'en sais qui ont été jetés en prison pour un mot échappé contre vos prêtres, et un autre qu'on a été sur le point de mettre à mort... Je n'ai pas besoin de parler de la mansuétude de Zwingli 1). Si vous pratiquez si bien le précepte de l'Evangile, pourquoi cette nuée de pamphlets que vous vous jetez à la tête les uns les autres? Zwingli

---

1) Le curé d'Einsiedeln disait au sujet de Félix Manz l'anabaptiste : qui iterum mergunt, mergantur. Limborch. Int., p. 71.

à la tête d'Emser, Luther à la tête du roi d'Angleterre, du duc Georges de Saxe et de l'empereur; Jonas à la tête de Faber 1); Hutten et Luther à la tête d'Erasme?

» Ces gens-là nous envoient à pleines mains la calomnie. En voici un qui dit avoir connu un chanoine qui se plaint de ne pas trouver à Zürich le plus petit b..... pour se soulager, tandis qu'avant la venue de Zwingli il y en avait de fort bien tenus et en grand nombre. J'ai montré au chanoine en question la page de la lettre, et il m'a affirmé en riant de pitié que jamais semblable propos n'était sorti de sa bouche. C'est avec la même candeur qu'ils reprochent à un autre prêtre de courir les femmes, quand moi, qui l'ai connu intimement, j'affirme, et tous ceux qui le connaissent rendront le même témoignage, qu'on n'a rien à lui reprocher, ni en paroles ni en actions. Ils en veulent au chanoine, parce que le chanoine a fort mauvaise opinion des sectaires; au prêtre, parce qu'inclinant d'abord pour leur doctrine, il a eu hâte de l'abandonner.....

» Ils m'en veulent à moi, parce que je ne cesse de dire que leur Evangile refroidit l'amour pour les lettres; et ils me citent Nüremberg, où les professeurs sont largement rétribués. Soit, mais consultez les habitants, ils vous diront — que ces professeurs n'ont presque pas d'écoliers; que le maître est aussi paresseux pour enseigner que l'écolier pour écouter la leçon; en sorte qu'il serait nécessaire de salarier l'écolier autant que le maître. Je ne sais ce qui sortira

1) Faber est connu par le livre : De Antilogiis Lutheri.

de toutes ces écoles de villes et de bourgs, mais jusqu'à présent je n'ai pas encore vu ame qui y ait appris les lettres.

» N'y a-t-il pas à se prendre d'un rire fou en voyant ces hommes de nouveauté se comparer aux apôtres et au Christ ; se vanter orgueilleusement d'annoncer le Seigneur, de proclamer la vérité, de répandre le goût des lettres, comme si parmi nous on ne trouvait ni christianisme, ni poésie, ni évangile!.... Ecoutez-les parler des papes, des cardinaux, des évêques, des prêtres, des moines ; à les entendre, ce sont des hommes de mauvaise vie, de doctrine s a t a n i q u e. Ils célèbrent en termes magnifiques la pureté des mœurs, l'innocence, la piété de leurs disciples!.... comme si je ne pouvais pas citer telle de leurs villes où le libertinage, l'adultère, vont la tête levée ; comme si Luther n'avait pas été obligé d'envoyer des missionnaires pour ramener tout un peuple qui se précipitait dans la licence ; comme si ce docteur n'a pas confessé qu'il aimerait mieux retourner au joug antique des papistes et des moines, que de faire cause commune avec ces hommes de dissolution ; comme si Mélanchthon n'a pas fait la même confession, et OEcolampade aussi.!... Ecoutez-les vous dire qu'ils marchent à la lumière du Saint-Esprit. Mais cette lumière, quand elle illumine, elle brille dans les actions, dans l'œil et sur le front de l'homme inspiré : si Zwingli et Bucer sont tout remplis de ce souffle d'en haut, pourquoi parmi nous autres catholiques ne trouverions-nous pas de ces ames privilégiées ? »

Voilà de nobles paroles que la vérité arrache à un écrivain qui s'était montré d'abord si favorable à

Luther. Si nous ne comprenions pas la mission de l'historien, que de curieuses révélations nous pourrions extraire de ces pamphlets publiés par quelque chef de secte, de celui de Münzer entre autres, où Luther est traité « de moine honteux, de fils de la prostituée de Babylone, d'archichancelier du diable, de pape de Wittemberg, tuant tout ce qui contrarie son despotisme, hommes, pensées, intelligences 1) » !

1) Münzer publia en 1524 un opuscule sous le titre de : Hochverursachten Schutzrede wider das geistliche Sanftlebende Fleisch zu Wittenberg, pamphlet auprès duquel ceux de Carlstadt, peuvent passer pour des livres d'or et de miel.

CHAPITRE XVI.

MARIAGE DE LUTHER. — 1525.

Pour les intelligences que Luther avait séduites, toute chance de retour au catholicisme n'était pas perdue. Entraînées d'abord par cet amour des nouveautés auquel le cœur de l'homme se laisse si facilement aller, elles s'arrêtaient, et tout étonnées de leur chute se relevaient, et s'armaient du doute comme d'un miroir. Ainsi firent Staupitz, Miltisch, et Crotus et tant d'autres 1), dont Luther cachait soigneusement les défections, et qui finirent par reconnaître leur erreur et se réconcilier avec le catholicisme; ce jour, il y avait fête dans nos églises.

Le prêtre était là qui veillait, et au moindre signe de repentir ou de regret de l'ange déchu, se hâtait de le réconcilier avec Dieu. Sa voix aurait été impuissante à ramener le moine marié : la femme était

1) Ego soleo dissimulare et celare, quantum possum, ubi aliqui nostrûm dissentiunt à nobis (quales multos jam agitat nescio quis spiritus). Fab. Capitoni, 25 maii 1524.

le lien qui enchaînait à jamais l'apostat à la réforme. Nous avons cherché vainement l'exemple d'un prêtre marié qui, dans la révolution religieuse du seizième siècle, ait abjuré ses erreurs; le repentir ne vient pas même s'asseoir au chevet du mourant. Erasme avait donc tort de rire. Luther savait bien que chaque hymen sacerdotal valait à la réforme une ame, qui en procréerait d'autres à son image. Nous comprenons maintenant la lutte qu'il commence au sortir de la Wartbourg, et qu'il continue tous les jours de sa vie contre le célibat. Après le pape, Eck, Emser et Erasme, peut-être, Luther n'a pas d'ennemi qu'il ait plus rudement menés que le célibat; aussi pour en triompher fait-il usage de toutes ses armes : colères, mépris, sophisme, épigramme, quolibet, bons mots! Quelquefois on dirait d'un convive sortant d'un souper de Pétrone, et prêchant sur le mariage; il faut éteindre alors les lampes ou prendre un éventail. Donc, que le lecteur hardi recoure aux œuvres de Luther en allemand ou en latin pour connaître l'écrivain; car le moine n'a pas tout dit dans son sermon sur le mariage. A Naples est un musée secret qui, en une heure, peut initier le voyageur aux mœurs de l'ancienne Rome : le musée de Luther y ressemble assez, mais nous n'oserions y servir de cicérone 1).

---

1) Hinc videmus homines alioqui mulieribus parum aptos procreando fœtu, naturali inclinatione nihilominus esse plenissimos, et quo minus instructi sunt εις τὸ παιδοποιεῖν, hoc magis sunt γυναικόφιλοι. Cujusmodi naturæ ingenium est ut ibi minimum est, hic omnium fortissime expetamus. Quare ἄγαμος vivere volens, planè ἀδύνατα θηρεῖ και ὅλως θεομαχεῖ. Ep. ad Reissenbuch. Seckend., p. 21, L. II.

Il était impossible qu'un panégyriste si pétulant du mariage gardât ses vœux de chasteté et mourût dans le célibat. Luther, qui dit tout ce qu'il a sur le cœur, n'a jamais caché son amour pour les femmes de la Saxe, pour le vin du Rhin, ni pour la bière d'Eimbeck. A Erfurth, écolier, il chantait :

« Sur la terre rien de plus doux que l'amour d'une femme ».

« Alors, dit Wolfgang Agricola, Martin fréquentait la maison d'une veuve où se trouvait une fille dont il s'éprit : tout plein d'une flamme juvénile, il alla vers Spalatin : Frère, lui dit-il, cette jeune fille m'a donné dans le cœur. Vrai, je ne serai heureux que lorsque je possèderai semblable trésor ; à quoi Spalatin répondit : Frère, tu es moine, les filles ne te regardent pas 1). »

Les catholiques prévoyaient que Luther succomberait aux nécessités physiques qu'il a peintes si énergiquement 2). « Les Wittembergeois, qui donnent des femmes à tous les moines, ne m'en donneront pas à moi », disait le Saxon 3). Les moines avaient besoin, pour le repos de leur ame, qu'il violât ses vœux de continence, aussi l'étourdissaient-ils de leurs criailleries. Aucun d'eux n'eût osé avouer en public un hymen effronté. Le peuple les montrait au doigt, et avait inventé pour peindre la fièvre

---

1) O Spalatine du kannst nicht glauben wie mir dieß schöne Mädigen in dem Hertzen liget, ich will nicht ersterben bis ich so viel anrichte, daß ich auch eine schön Mädigen freyen darf. Le discours de Wolfgang Agricola, ministre luthérien, a été réimprimé à Ingolstadt en 1580.

2) Carnis meae indomitae uror maguis ignibus, carne, libidine.

3) Mayer : Ehren-Gedächtniß, fol. 26.

génésique une expression devenue proverbiale : se démoiner! Cette femme docteur qui faisait de la propagande et voulait proposer à Eck un tournoi théologique, Argula écrivait en 1524 à Spalatin : « Qu'il était temps que le nouvel Elie montât au ciel, écrasât sous ses pieds le serpent monacal, et se mariât. — Merci du conseil d'Argula, mon cher Spalatin, répondait Luther; dites-lui que Dieu tient dans ses mains les cœurs qu'il change et change, qu'il tue et vivifie à son gré; que le mien, tel qu'il est, n'a pas de goût pour le mariage. Non pas que je ne sente l'aiguillon de la chair et la voix impérieuse des sens, car je ne suis ni de pierre ni de bois; mais j'ai bien le temps de penser au mariage, quand la mort me menace, et que le supplice de l'hérétique m'attend à chaque moment 1) ».

Et quelques semaines s'étaient à peine écoulées qu'il écrivait à Jérôme Baumgartner, amoureux de Catherine : — Si tu tiens à ta Kétha, viens au plus tôt; car elle appartiendra à un autre, si tu ne te hâtes. Et à Wenceslas Link : — Au diable tes scrupules de scandale, et vive le Seigneur; j'ai ma petite Catherine, j'appartiens à Bora, me voilà mort au monde 2)!

Il est vraisemblable qu'il se serait marié plus tôt s'il n'avait craint d'encourir la disgrace de l'électeur

---

1) On imprima le dialogue suivant entre Calvin et Luther. — CALVIN. Quand vous démoniâtes-vous ? LUTHER. En 1525, où je jetai les yeux sur les jolies filles, et épousai une noble abbesse, Catherine de Bora.

2) Tome II, ép., p. 255, Ed. de Wittenb. Seckendorf, l. I, s. 63, § CLXXXII.



Frédéric, qui s'était expliqué franchement et tout récemment encore, dans sa lettre à l'évêque de Misnie, sur le mariage des prêtres et des moines, qu'il appelait « un concubinage déguisé. » Luther redoutait aussi les railleries d'Erasme, qui s'était moqué si hautement de Carlstadt; de Schurff, qui avait écrit: Si jamais ce moine prend femme, le diable rira bien 1)! C'était ce Schurff qui ne voulait pas communier de la main d'un chapelain marié deux fois. D'ailleurs, daus une lettre confidentielle adressée à Rühel, en 1525 2), Luther témoignait quelques doutes sur une virilité que le temps a prouvée suffisamment 3).

Mais à la mort de l'électeur Luther s'enhardit. Il était alors à Seeburg, qu'il quitta pour retourner à Wittemberg. — Je pars, écrit-il à son cher Rühel... je veux épouser ma petite Kétha avant de mourir 4)! c'était du courage; car disait-il, nous autres moines et nonnettes nous connaissons le rescrit impérial: Qui prend nonne ou moinillon mérite de la corde 5). L'histoire, toutefois, ne parle du supplice ni de Wolfgang, ni de Carlstadt, ni des prêtres ou religieux qui avaient enfreint l'ordre de l'empereur: nous rapportons le propos sans en prendre la responsabilité.

---

1) Wann dieser Mönch heirathen sollte, so würde die ganze Welt, ja der Teufel selbst lachen. Melchior Adam in vitis Theol., p. 130.

2) Scultet in Annal., ad annum 1525.

3) Warum auch ich nicht ein Weib nehme, sollet ihr antworten, daß ich immer noch gefürchtet, ich seye nicht tüchtig genug dazu.

4) T. I, Opera Luth. Ep., fol. 887.

5) Tisch-Reden, fol. 328, a.

Dans une lettre à l'archevêque de Mayence et de Magdebourg, Luther avait essayé de convertir le prélat et de lui prouver le bel exemple qu'Albert donnerait au monde, lui si haut placé dans la hiérarchie ecclésiastique, et à qui Dieu avait donné le don de chasteté, s'il se mariait publiquement. — Dieu n'avait-il pas dit, Génèse, — que l'homme doit avoir une compagne?..... A moins d'un miracle, Dieu ne peut pas transformer un homme en ange. Que répondra-t-il au jour du jugement quand Dieu lui dira : Je t'avais créé homme afin que tu ne fusses pas seul et que tu prisses une compagne ; où est ta femme, Albert ?

Le cardinal ne répondit pas. Luther se vengea dans un débordement d'injures difficiles à traduire : — Va, bourreau de cardinal, fripon de valet, tête folle, religieux entêté, épicurien renforcé, satan de papiste, chien enragé, vieux coquin, ver de terre, qui souilles de tes ordures la chambre de sa majesté impériale ! Que sa garderobe te tombe sur la tête. On aurait déjà dû te pendre dix fois à une potence haute de trois potences ordinaires, chasseur de p....., enfant de Caïn, à qui Luther veut donner un joyeux carnaval ; apprête-toi à danser, il jouera du fifre 1) !

1) Er nennet ihn den höllischen Cardinal, dessen Namen verspeit und verdammt ist, einen cardinalischen Hencker, schalckhafften Knecht, tollen Kopf, zornigen Heiligen, einen weidlichen Epicurum, römischen Teufel, Mörder und Bluthund, einen wütigen und boshaften Tückler, von dem viel böse Thaten gehört werden, einen unverschämten Wurm, den alle Welt für einen faulen Arschwisch hält, der dem Kaiser in sein Kammergericht scheißet, soll doch den Dreck selbst ausfegen. Man hätte Ihn Zehnmal

Ce fut le 14 juin 1525 que Luther épousa Catherine Bora, nonne de vingt-six ans, du couvent de Nimptsch, d'où elle avait été enlevée par Léonhard Koeppe, jeune sénateur de Torgau 1).

Mélanchthon reçut cette nouvelle comme un coup de foudre; il n'en revenait pas. Luther, qui n'avait rien de caché pour son disciple chéri, ne lui avait pas dit un mot de ce mariage.

— Luther s'est marié inopinément, écrit Mélanchthon à Camer; ce n'est pas moi, en vérité, qui oserais condamner ce mariage subit comme une chute et un scandale, bien que Dieu nous montre dans la conduite de ses élus des fautes qu'on ne saurait approuver : malheur toutefois à celui qui rejetterait la doctrine à cause des péchés du docteur 2) !

— Paix et salut, écrivait Justus Jonas à Spalatin ; ma lettre va vous apprendre une chose merveilleuse : notre Luther s'est marié à Catherine de Bora; j'assistai hier à la noce, et j'ai vu l'époux au lit. Je n'ai pu, à ce spectacle, me défendre de quelques larmes. Mon ame craint et souffre; je ne sais ce que Dieu nous réserve; je souhaite à cet homme au cœur si bon, si sincère, à notre frère en Dieu, toutes sortes de félicités. Le Seigneur est admirable dans ses conseils et dans ses œuvres, adieu... Aujourd'hui il y a

---

zu Mainz an einen Galgen, der höher wäre, dann drei Giebichenstein, hencken sollen; einen Huren-Jäger, Dieb, Räuber, Juncker-Cain, dem der Luther eine Fassnacht bringen will, die lustig und gut sein wird. Er soll die Füsse zum Tanz wahl jucken lassen, Luther wollte der Pfeiffer seyn. etc. vol. VI, Jenæ, fol. 326, op. Luth. et fol. 360.

1) Voyez le chapitre qui a pour titre : CATHERINE BORA.

2) Mel. Ep. ad Camerarium.

un tout petit repas; nous célèbrerons, je pense, la noce plus tard, et vous y viendrez. J'envoie un exprès pour vous annoncer cette grande nouvelle. Nos témoins étaient : le peintre Lucas et sa femme, le docteur Pomer et moi 1).

Luther n'avait dit son secret qu'à deux de ses amis, Amsdorf et Koeppe 2).

« C'est bien la vérité, Amsdorf, je viens de me marier avec Catherine Bora. Je vivrai encore quelques jours; je n'ai pu refuser à mon père ce témoignage d'obéissance filiale, dans l'espoir d'une progéniture. Il fallait bien confirmer le précepte par l'exemple, tant il y a d'ames pusillanimes qui n'osent regarder en face la lumière évangélique! C'est l'ordre et la volonté de Dieu; car en vérité je n'aime pas d'amour ma femme, mais tout simplement d'amitié. »

Dans une lettre à Koeppe, le ravisseur de Catherine, le docteur avait glissé un tout petit billet pour lui annoncer son mariage:

— Tu sais bien ce qui m'est arrivé : je me suis embrouillé dans les cheveux d'une fille. C'est un vrai miracle, Dieu aura dû faire la moue au monde et à moi. Embrasse pour moi ton Audi, et le jour du repas de noces viens pour dire à Catherine tout bas si je suis homme.... 3)

---

1) Dr. Martin Luther's Leben, von G. Pfizer, p. 585.

2) Schoelhorn, t. IV Amoenit. Lit., p. 423, 424 et suiv. Voy., au sujet du mariage de Luther, les lettres du 15 juin à John Rühel, John Thur, Gaspard Müller; du 16 à Spalatin, du 17 à Léonhard Koeppe, du 17 à Michael Stiefel, du 20 à Wenceslas Link, du 21 à Johann Dolzig; du 21 à Spalatin, et à Amsdorf, insérées dans le recueil de Leberecht de Wette: Dr. Martin Luther's Briefe, etc., 3e partie, Berlin, 1827.

3) Daß ihr meiner Braut helft, gut Zeugniß geben, wie ich ein Mann

Le bourgmestre de Wittemberg envoya aux nouveaux mariés douze bouteilles pour le repas de noces, dont quatre de Malvoisie, quatre du Rhin et quatre de Franconie. La ville leur fit présent de deux anneaux 1).

Ce fut le tour des moines 2). Luther, pendant quinze ans, les avait assez bafoués : ils prirent leur revanche, et il faut avouer qu'elle fut sanglante. Epithalames, odes, cantiques sacrés et profanes, distiques, poèmes héroïques et comiques, la muse monacale répandit son rire sur tous les tons et dans tous les idiômes. Si jamais il vous arrive de feuilleter quelques uns de ces innombrables écrits inspirés par la réforme, et que vous lisiez sur l'un d'eux la date de 1525, attendez-vous, si le pamphlet est d'un moine, à y trouver le nom de Catherine Bora. A Horace le moine prend son iambe, à Salomon son style symbolique, aux poètes obscènes de l'antiquité leurs libertines images, à l'écolier d'Albert Dürer son crayon, pour peindre jusqu'aux joies nocturnes du couple réformé; car ils étaient bien plus hardis qu'au début de la réforme. « En vérité, s'écrie piteusement Juncker, on ne saurait dire quelles gorges chaudes les papistes ont faites au sujet de cet hymen, qu'ils ont chanté jusqu'à représenter ces saintes noces comme incestueuses 3). » Un moine, Conrad Collen,

---

fcy, t. II. Alt. 903. Seckendorf est fâché qu'on ait imprimé cette lettre dans le recueil des œuvres de Luther: Epistola familiaris et jocosa quam omitti satius fuisset.

1) Voy. le chapitre qui a pour titre : RELIQUES DE LUTHER.

2) Vita Lutheri, p. 197.

3) Melchior Adam, Vita theologor.

donne à son ouvrage le titre de : — Sur les noces canines de Luther 1). Savez-vous quelle différence il y a entre Luther et David? disait Jean Hasenberg, c'est que David chante sur sa harpe, et que Luther joue sur sa nonne 2). Emser, ce vieux théologien qui avait porté de si glorieux coups à Luther, improvisa un épithalame, paroles et musique :

—Adieu cucule, adieu cape, adieu prieur, gardien, abbé; adieu tous les vœux, et gai, gai, gai.

Adieu matines, oraisons, adieu crainte et pudeur, adieu conscience, et gai, gai 3).

La réforme, pour populariser sa colère contre les moines, ne s'est pas contentée de la rimer; elle l'a mise en musique. Il est un vieux cantique luthérien qu'on chante encore à Wittemberg, et dont les paroles et la mélodie ont vécu tout l'âge de la réforme, et mourront peut-être avec elle.

---

1) Wider die Hunds-Hochzeit Martin Luthers, Tübingen, 8.

2) Quàm Luther est similis Davidi! Hic carmina lusit
In cythara; in nonna ludit et ille sua.
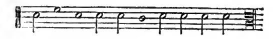
Voyez Cochlaeus, in Luthero septicipite, p. 120.

3) I Cuculla, vale capa,
Vale prior, custos, abba,
Cum obedientia,
Cum jubilo.

Ite vota, preces, horae,
Vale timor cum pudore,
Vale conscientia,
Cum jubilo.
Io, Io, Io, gaudeamus
Cum jubilo.

Cochl., in Act. Luth., fol. 118.

En voici les notes :



Et le premier couplet :

Martinus hat gerathen,
Das Ri, Ra, Riß,
Man soll die Pfaffen brathen,
Das Ri, Ra, Riß,
Die Mönchen unterschiren
Die Nonn'ins Frei-Haus führen.

Martin veut, das ri, ra, ritz
Qu'on tisonne les moines; das, etc.
Qu'on rotisse les prêtres, das, etc.
Qu'on émancipe les nonnes, etc.

Si vous parcourez les campagnes de Saxe, où triomphe le catholicisme, vous entendrez quelque bonne vieille grommeler, ou quelque pauvre du bon Dieu chanter d'un ton nasillard d'autres couplets qu'on fit sur la même mélodie, à peu près à la même époque :

Lucifer sur son trône,
Das ri, rum, ritz,
Etait un ange de beauté,
Das ri, rum, ritz;
Il en est tombé,
Das ri, etc.
Avec ses compagnons,
Das ri, etc. 1).

1) On croit que cette contrepartie du cantique luthérien est due à Fr. Sylvius, moine dominicain qui vivait, au temps de Luther, dans un couvent, non loin de Leipzig. Muller, dans son livre : Defensio Lutheri defensi, Hambourg, 1669, a cité ce cantique. Il trouve que le papiste a fait un singulier honneur à Luther en le comparant à Lucifer.

Le docteur Conrad Wimpina, celui qui avait soufflé les thèses de Tézel, si nous en croyons Luther, fit imprimer à Francfort-sur-l'Oder un recueil de controverses religieuses où se trouvent quelques gravures en bois curieuses à étudier. Sur l'une on a représenté la noce de Luther : à gauche, le moine donne l'anneau des fiançailles à Bora, au-dessus des époux on lit : Vovete; à droite est le lit des époux, dont les rideaux sont tirés, et au pied : Reddite; au milieu, le moine danse en tenant la main de la nonne; un ruban flotte au-dessus de leurs têtes, sur lequel sont ces deux vers :

Discedat ab aris
Cui tulit hesterna gaudia nocte Venus 1).

Dans la plupart des caricatures inspirées par le mariage de Luther, le docteur est représenté dansant avec Bora, ou assis à table le verre en main, et ces dessins doivent être consultés. La gravure ne ment pas; elle invente rarement, seulement elle ne s'attache pas à la ressemblance, et ne cherche que l'effet. Seckendorf voudrait nous faire croire que Luther portait, le jour de son hymen, un front chargé de soucis, la gravure lui donne un démenti : elle aurait trouvé moyen, sans doute, si Luther eût été aussi triste que le représente son panégyriste, de rire de cette gravité; au lieu d'une scène de cabaret alle-

1) Luther ne répondit jamais à Wimpina. « Laissez grogner le cochon, disait-il en parlant du docteur. D. Wimpina krochzet wie ein Brunzendsau.

mand, elle nous aurait donné une ronde satanique, un banquet infernal.

Longtemps après les noces, le bruit des hymnes moqueurs dont elles avaient été saluées durait encore; quelques amateurs avides de scandale ont enchâssé ces épithalames dans des recueils qu'on peut considérer aujourd'hui comme de véritables bijoux bibliographiques. Il nous a été donné d'en parcourir plusieurs d'une poésie hyperbolique, mais qu'il faut consulter pourtant, si on veut connaître une foule de détails dont la gravité historique ne s'accommoderait guère. Sans le poète, nous nous représenterions Luther au moment de ses noces sous la figure qu'un de ses disciples lui donne à Worms, si maigre qu'on eût pu compter les os; tandis qu'alors c'était un moine à la face rubiconde, à l'abdomen rabelaisien, marchant difficilement sous le poids de chairs exubérantes. Hutten se serait moqué d'un catholique qui avec une fleur de santé si vive aurait parlé comme fait Luther des dangers de mort qui le menaçaient, et plus encore peut-être de cette atonie sexuelle dont il glisse quelques mots à son ami Rühel. Vous voyez maintenant comment la poésie corrige souvent l'histoire.

Il paraît que Catherine était une grosse fille fraîche, rieuse, assez leste; car le poète nous la peint glissant, voltigeant, s'élançant dans les airs et montrant aux spectateurs ce qu'elle n'eût dû faire voir à personne; chèvre lascive, qui tourne et bondit, tandis que Martin, attardé par son ventre énorme, ne peut suivre les mouvements de sa danseuse, se sou-

lève pesamment, et ressemble au chameau qui sauterait au son d'une lyre 1).

Pendant ces fêtes d'hyménée, le canon tonnait et le sang des paysans coulait en abondance. Holbein nous a dessiné le portrait de Catherine, que le poète a peut-être trop flatté. Si nous nous en rapportons au témoignage de Luther, la jeune fille n'avait pas cette lasciveté que lui donne Rempen, l'auteur de l'ode. Il aurait mieux fait, dit Cochlée, de prendre pour femme une de ces nonnettes enlevées du couvent de Nimptsch, déposées à Wittemberg dans le couvent des augustins ; mais elles étaient trop jeunes. — Je me suis décidé pour Catherine, disait Luther ; car ces pauvres fleurs seraient mortes si j'avais voulu les cueillir. Bon Dieu, que le monde est changé ! Autrefois une fille était nubile à douze ans, un adolescent pubère à quatorze ! Comme l'espèce humaine se détériore ; le monde s'en va 2) !

---

1) Nous donnerons ici quelques vers de cette ode, riche de poésie et de coloris, et par conséquent difficile à traduire :

Atque levi sura glomerabat ovantia crura,
More caprae brutae, vitulaeque à fune solutae,
Multiplicans miros lascivo poplite gyros.
Lutherus fessus, ventris pinguedine pressus,
Non poterat tantas in saltum tollere plantas,
Quo se vertebat, pingui se mole movebat,
Per tardos passus, gravitanti abdomine crassus
Subsultans duris ad stridula barbita suris
Ut resonante chely salit hispida planta cameli.

REMPEN.

Rempen, l'auteur de l'ode, abjura plus tard le catholicisme, et se fit luthérien.

2) Tres ego in domo mea habeo virgines nubiles et omnes viris optime nubere possent. Ego quoque Catharinam meam oppignera-

Erasme était à Basle quand il apprit le mariage de Luther, et aussitôt il écrivit à ses amis d'Italie :

— Voici un singulier évènement, Luther a jeté bas le manteau de philosophe, et vient de se marier avec une fille de vingt-six ans, jolie et bien faite, d'une bonne famille, mais sans dot, et qui depuis quelque temps a cessé d'être vestale. Les noces ont été célébrées sous d'heureux auspices ; car peu de jours après les chants d'hyménée, la jeune fille est accouchée ! Luther s'ébat dans le sang, pendant qu'une centaine de milliers de paysans descendent chez les morts 1).

Cette lettre d'Erasme causa, lorsqu'on la connut, un grand scandale parmi les disciples de Luther: quelques uns écrivirent pour défendre l'honneur de leur maître et la vertu de sa compagne. Notre rôle, dans de pareils débats, n'est pas celui de juge, mais de simple rapporteur.

Les catholiques, dans l'examen d'un fait matériel qu'on avait intérêt à leur cacher, ont d'abord des inductions morales à faire valoir. Ils demandent comment, à moins d'un miracle, on peut croire à la vertu d'une jeune fille dans l'âge des passions, qui fuit de son couvent, va chercher un asile dans une ville telle que Wittemberg, toute pleine de moines

---

rem, cum una illarum propter coitum moreretur. Deus bone! in quantum decrevit mundus à tempore legum civilium promulgatarum. Tum temporis puella 12 annorum nubilis, adolescens 14 annorum puber aestimatus est. Jam maxima debilitas in eis in tali aetate, semper mundo et humanis viribus decedit, ad finem enim properat. T. II, Coll. lat., fol. 95.

1) Danieli Mauchio Ulmensi, Romae, 6 oct. 1525.

lubriques, d'écoliers libertins ; que ses parents refusent de recevoir et qui, recherchée en mariage par le docteur Glaz, vient à Amsdorf en pleurant déclarer qu'elle ne veut pour époux que Luther ou Amsdorf 1) ? Quelle garantie, dit Wimpina, nous donnerez-vous aussi de la continence, de la chasteté d'un moine qui se complait à peindre avec de telles brutalités les joies du mariage, à en décrire tous les mystères ; qui entend et parle si bien la langue érotique ; qui est travaillé de si rudes tentations ; qui s'enivre d'images charnelles ; qui sait les embrassements du lit conjugal, et qui écrit à son ami : Couvre de baisers ta femme pour moi, et surtout quand tu la presses et que tu l'étreins de tes caresses 2) ; dont le cœur bat chaque fois qu'il entend le nom de femme ; qui regarde comme une félicité céleste d'en être aimé ? Comment, ajoute-t-il, Luther serait-il resté chaste, quand sa parole est si dévergondée ? ange, avec des passions si brûlantes ? Et comment la nature, « qui nous porte vers le sexe aussi irrésistiblement que vers le boire ou le manger, » aurait-elle été muette en lui ?

Outre cette lettre si positive d'Érasme sur la chute de Bora, on cite une épître du même écrivain, et adressée longtemps après à Nicolas Everard, président du grand conseil de Hollande, à La Haye, où le même fait est rapporté à peu près dans les mêmes termes ; le sermon d'Agricola dont nous avons

1) Vellet Lutherus, vellet Amsdorfius, se paratam cum alterutro honestum inire matrimonium : cum Glacio, nullo modo. Relat. Amsdorfii, Scul.

2) Spalatino. D. M. Luther's Briefe, t. III, p. 53.

donné un fragment ; l'ouvrage de Jean Faber, évêque de Vienne, Défense de la foi catholique, où on lit qu'un mois environ après son mariage la jeune fille est devenue mère 1) ; les témoignages d'Odoric Raynald, de Graveson 2), et de beaucoup d'autres ; et le bruit de l'Allemagne tout entière.

Mais voici d'autres aveux : Luther écrit dans ses Colloques de table : — L'an 1525, le 14 juin, pendant la guerre des paysans, je pris femme ; en 1526, le 6 juin, naquit mon premier né Jean ; en 1527, mon second enfant, ma fille Elisabeth ; en 1529, Madeleine ; en 1531, le 7 novembre, Martin ; en 1536, le 28 janvier, Paul ; enfin, en 1534, Marguerite.

Et dans ce même ouvrage est une lettre de consolation à Jérôme Weller, où se trouvent ces mots : — Si je n'avais puni des verges mon fils André... 3). Quel est donc cet André, dont parle Luther ici pour la première fois, et qui ne fait pas partie de la généalogie qu'il nous a donnée? — Et ailleurs : — Ma femme, enceinte, allaitait encore un enfant adultérin.

---

1) Quae illi altero mense a nuptiis, partum edidit. Defensio orth. fidei Cath. contrà Balthasar. Pacimontanum, l. IX, fol. 62.

2) Jam gravidam Lutherus sibi optavit. Ann. Eccl., n° 52, ad ann. 1525.

Forma venustiorem ex illis, jam gravidam sibi copulavit. Hist. Eccl. tract. VII, ad ann. 1525.

3) Consolatio ad moestum Hier. Wellerum : si Andream filium meum virgis non puniissem. — Uxor gravida tamen adulterum adhuc lactabat infantem. Tisch-Reden, fol. 20, Francfort, 1569. Consultez un livre curieux d'Eusèbe Engelhard, publié à Landsperg, en 1749, sous le titre de : Lucifer Wittenbergensis, ou Vollständiger Lebens-Lauff Catherinä von Bore.



C'est chose désagréable d'avoir deux hôtes à nourrir, l'un dans la maison, l'autre hors du toit paternel! — Quel est cet enfant adultérin ?

Ce qu'on ne saurait imaginer, c'est l'expédient trouvé par le réformé Malsch pour venger Luther : croiriez-vous qu'il charge de cet enfant le pauvre ouvrier imprimeur qui, au lieu de famulum, aurait écrit filium! Un fils substitué à un valet! Mais, lui dit-on, on ne fustige pas un valet? — Je le sais, dit Malsch; alors lisez : corriger au lieu de fustiger, et substituez castigassem à virgis puniissem. Ulrich Hutten, que ne viviez-vous! avec quels rires bouffons vous auriez fait justice de cette glose, surtout si elle avait été imaginée par un papiste. Un catholique proposa à Malsch une autre émendation, celle de adultum, en place d'adulterum, un adulte au lieu d'un adultérin; n'était-ce pas une variante qui valait celle de Malsch?

Mais voici une rétractation importante :

— Je m'étais trompé, écrit Erasme à François Sylvius, Luther a bien pris femme; mais le hâtif accouchement de Catherine n'était qu'un vain bruit: elle est enceinte. Vous savez ce que dit le peuple, que l'Antechrist doit naître des œuvres d'un moine et d'une moinesse; mais alors que de milliers d'antechrists sont déjà entrés dans le monde! »

Bayle et surtout Seckendorf se sont habilement servis de cet aveu d'Erasme pour montrer l'absurdité des bruits répandus sur la vertu de Catherine. Mais les critiques catholiques regardent comme apocryphes ces deux passages, glissés, disent-ils, par une main luthérienne dans le recueil des lettres du phi-

losophe batave, lequel ne parut que longtemps après sa mort. Comment Froben, qui a rassemblé les épîtres d'Erasme, a-t-il ôté de celle à Daniel d'Ulm le passage relatif aux noces trop heureuses de Catherine Bora? S'il a maladroitement, et pour faire sa cour aux luthériens, retranché des épîtres ce qui pouvait faire tort au réformateur, pourquoi n'aurait-il pas interpolé quelques lignes en faveur du moine de Wittemberg?

Ceci n'est que le résumé d'une controverse ardente entre les catholiques et les réformés. Ceux qui aiment le scandale ont de nombreux pamphlets où cette question est agitée sous toutes ses faces. Nous les avons lus, et en conscience il nous est difficile d'émettre une opinion; catholique d'ailleurs, nous nous récusons. Mais à la place de Catherine Bora mettez une servante de prélat, et comme Luther se serait égayé sur la vertu de la pauvre fille! lui qui raconte sérieusement qu'un beau jour on trouva six mille crânes d'enfants nouveau-nés dans un étang de couvent 1)!

Un homme prit au sérieux l'hymen luthérien; et et ce ne fut pas un théologien, mais une tête couronnée, Henri VIII. La paix n'était pas faite encore entre ces deux puissances. Luther, de son cloître de

---

1) Voyez : Vollständiger Lebens-Lauff Catherinä von Bore. 1749, p. 169 et suiv., dixième chapitre. Defensio orthod. fidei Cath. contra Balthasar. Pacimontanum, par Jean Faber. — Annal. Eccles. ad annum 1523, ad annum 1525, Odorici Raynaldi. Graveson, Historia Eccles. Tract. VII, ad annum 1525. Florimond de Raemond, Hérésies de ce siècle, liv. III, fol. 254. Lingaeus, vita Lutheri, Ingolst. 1582. Cochaelus, Act. Luth. ad annum 1525.

Wittemberg, continuait de braver la colère du monarque, et le roi, de son palais de Saint-James, ne savait plus quelles paroles nouvelles inventer pour les jeter à la tête de son adversaire. Erasme avait cru un moment que l'ardeur belliqueuse de Luther s'éteindrait dans les bras de Catherine Bora; il se trompait; l'hymen n'avait pu guérir le nouvel époux, qui, le lendemain même de ses noces, avait repris sa plume encore toute trempée de cette encre si noire et si corrosive qu'il secouait de droite et de gauche sur toute figure papiste, et Henri VIII en avait reçu, à sa face royale, toute une écritoire.

— « Tu as bien raison, disait le roi à Luther, de n'oser lever les yeux sur moi; mais j'admire comment tu oserais les tourner vers Dieu, ou sur le front de tout homme de cœur, toi qui, à l'instigation du diable, n'écoutant que les frénésies de ta chair et l'inanité de ton entendement, n'as pas rougi, moine augustin, de déflorer de tes embrassements sacrilèges une vierge vouée au Seigneur. C'est un viol qui, dans Rome païenne, eût fait jeter toute vive en terre la jeune fille, et toi, qui t'aurait fait mourir sous les coups! Voici qui crie bien plus haut; c'est que tu aies contracté avec cette nonne d'incestueuses noces, et que tu la souilles chaque jour dans ton lit effronté, à la face du ciel, à la honte des bonnes mœurs, au mépris des saintes lois du mariage, au scandale de vœux de continence dont tu te moques si effrontément. Abomination!.... Quand tu devrais mourir de honte et de douleur, que tu devrais penser à faire amende honorable, misérable! tu fais parade de tes souillures; ton front s'enorgueillit, et,

au lieu de demander pardon, tu pousses à l'infamie d'autres moines qui te ressemblent 1). »

Ni Erasme, ni Cochlée, ni l'Olympe des poètes, ni Henri VIII, n'avaient donc compris Luther. Il s'agissait bien vraiment pour lui de chercher dans le mariage des félicités sensuelles, qu'il aurait pu trouver si facilement ailleurs, lui que des essaims de nonnes venaient troubler dans sa solitude? S'il n'eût voulu qu'apaiser des tentations trop violentes, il y avait pour lui des remèdes plus efficaces, surtout autrement secrets que le mariage! Ses noces furent plus qu'une exigence de la chair : une œuvre de politique religieuse. L'opinion avait jusqu'alors flétri tous les essais de mariage monacal. On se rappelle l'émotion des esprits quand le vieil archidiacre Carlstadt conduisit une religieuse à l'autel. Ces accouplements de nonnes et de prêtres causèrent d'abord un grand scandale ; on murmurait en voyant passer ces figures d'hommes et de femmes encadrées sous le même capuchon. Wolfgang resta caché longtemps pour ne pas ameuter la populace dans les rues de Wittemberg. Luther, dans sa solitude de la Wartbourg, en chaire et dans sa cellule, ne fut occupé pendant plusieurs mois qu'à recoudre des lambeaux de textes sacrés, qu'il jetait ensuite en guise de manteau sur toutes ces nudités; mais il avait beau faire, le manteau restait percé. Il y eut un moment où les prédications du réformateur étaient infructueuses ; personne

1) Cochlaeus, fol. 157 et seq. Opera Fischeri episc. Roff. Wirzburgi, anno 1597.



ne se trouvait assez hardi pour échanger les bénédictions de Luther contre le fouet de l'opinion.

Mais dès qu'il a prêché d'exemple, il est en Allemagne quelque chose de plus hardi que l'opinion, c'est la paillardise, qui marche le front levé, se promène dans les rues en plein soleil; car en cas de violence elle a pour se cacher la robe d'un prêtre marié.

Voici un vieil historien demi-gaulois, presque contemporain de Luther, qui a merveilleusement exprimé l'effet produit par le mariage des moines; seulement il faut prendre garde qu'il est catholique dans ses croyances et païen dans son style tout trempé des souvenirs de l'école mythologique.

« Entendez-vous, dit Florimond de Raemond, les trompettes de Cupidon? Voici les échelles placées aux murs des monastères, dont les fondements s'ébranlent et s'écroulent; un régiment de moines s'élance à travers la brèche, haletant de désirs et courant après les jeunes religieuses et surtout après celles qui, réveillées par le son des fanfares luthériennes, ont rompu les grilles, déchiré leurs voiles et se répandent dans le camp voisin, laissant pour gage et loyer du couvent quelques unes de leurs vieilles compagnes. »

C'est là ce qu'appelle Florimond de Raemond « les fruits de la copulation de Luther et de Catherine! » Le moine savait bien ce qu'il faisait : aussi ses noces sont à peine célébrées, qu'on voit s'ouvrir la plupart des couvents d'hommes et de femmes, et des vierges folles et des moines libertins en sortir, se cherchant au grand jour, et au grand jour rendant l'Allemagne

témoin d'unions que l'Eglise regardait comme incestueuses; mais l'exemple de Luther venait d'en faire une œuvre méritoire. Des prêtres succombèrent parmi ces gens d'église qui portaient le vêtement sacerdotal aux yeux du monde, mais de qui Dieu s'était retiré; hommes du monde, passant leur vie dans le luxe, à table ou à cheval. Ils remerciaient Luther, qui leur permettait de transformer une concubine en épouse légitime, et acceptaient la honte, mais sous bénéfice d'inventaire, pourvu qu'ils ne fussent pas obligés de rougir en public.

Il y eut des couvents, surtout autour de Wittemberg, où pas un moine ne resta, d'autres qui n'étaient abandonnés qu'en partie. Quelquefois, comme à Orlamünde ou sur la route que parcourut l'anabaptisme, le peuple, excité par quelque prédicant furieux, se portait sur les monastères, et en chassait les habitants. Le lendemain Glaz se présentait, montant en chaire et disait : Moi, magnifique recteur de l'Académie de Wittemberg, je me proclame pasteur d'Orlamünde 1). L'ordre rétabli et la tempête populaire apaisée, la puissance séculière venait prendre possession de l'asile abandonné, faisait un inventaire de ce qu'elle y trouvait, confisquait à son profit les dépouilles conventuelles, puis jetait quelques paroles de pitié à ceux auxquels elle voulait bien permettre d'y finir leurs jours, ou quelques aumônes quand elle prenait le parti de fermer le couvent. Alors l'Allemagne catholique eut un autre scandale

1) Ich Rector magnificus der hohen Schule ernenne mich Caspar Glaz selbst zu einem Pfarrer in Orlamünde.

à pleurer, nous l'avons dit, la spoliation opérée par le pouvoir au mépris du droit des gens et de chartes de possession, dont quelques unes remontaient à une haute antiquité. On vit des vases saints, qui servaient à la célébration des mystères, passer sur la table de certains électeurs en guise de coupe, et plus tard de cette table, quand on eut appris à rougir, dans les musées publics. Ces manuscrits merveilleux, ces vieux christs en bois et en ébène; ces bagues d'évêques, dons de papes ou d'empereurs; ces broderies, ces vitraux, tous ces ciboires d'or et d'argent; toutes ces reliques du moyen-âge, qu'on montre dans les riches collections d'Allemagne, appartenaient aux couvents et aux églises. Pour s'en emparer, on sécularisa les moines. En sorte qu'après trois siècles on ne trouve rien de mieux, pour nous donner une idée de l'art allemand à cette époque, que d'étaler les dépouilles de ceux qu'on volait de leur vivant et qu'on calomnie après leur mort.

CHAPITRE XVII.

CATHERINE BORA 1).

Catherine de Bora ou de Bore, issue de la noble famille de Hugewitz, naquit le 29 janvier 1499. Ses parents étaient pauvres ; elle fut mise, à vingt-deux ans, au couvent de Nimptsch, de l'ordre de Saint-Bernard, près de Grimma, sur la Mulde, le 4 avril 1521. Un sénateur de Torgau, Léonhard Kœppe ou Kœppen, aidé d'un jeune homme de son âge, s'introduisit nuitamment dans le cloître, dont il avait fracturé les portes 2). Neuf jeunes filles étaient là toutes prêtes attendant leur libérateur. A la porte du monastère, il y avait un char couvert où Kœppe

1) Ce nom est écrit dans le dictionnaire de la noblesse, Adels-Lexicon, Bora, Borrha, Borna et Borne, p. 196. — Le vieux poète allemand Nicolas Menk, cordonnier de son métier, a chanté la jeune fille sous le nom de Bora.

Cathrin von Bora bin ich genannt
Gebohren in dem Meißner Land...

2) Vigilia resurrectionis dominicae horis nocturnis novem imo duodecim, sanctimoniales ordinis sancti Bernardi in coenobio Nymptschen ad oppidum Grimmas, in Misnia, in ripa fluvii Muldae egressae simul abierunt : omnes nupturae.—Chr. Spalatini,



encaqua, dit la chronique de Torgau, les jeunes filles comme des harengs 1). Il fallait traverser les états du duc Georges et une ville peuplée comme Torgau. On échappa à tous les dangers. Bora avait, à Wittemberg, une chambre préparée d'avance dans la maison de l'ancien bourgmestre Ph. Reichenbach.

Werner, dans sa tragédie de Luther, a poétisé Catherine qui a des visions, tombe en extase, et, dans son sommeil, devine le mortel auquel elle doit unir un jour son sort : jeune vierge qui n'appartient à la terre que par son corps mortel, mais dont l'ame habite les sphères étoilées, et vit avec les purs esprits. Cette peinture idéale est un mensonge à l'histoire qui nous représente la nonne du couvent de Nimptschen, une fois dans son ménage, s'occupant des détails matériels de la maison, avec tout le prosaïsme des femmes allemandes; aimant le vin, s'il faut en croire Kraus, beaucoup plus que la bière, le versant à son mari et à ses compagnons de table d'une main avare, et hantant sa cave aussi souvent que la chapelle du cloître. Un jour qu'elle visitait le cellier que l'électeur de Saxe avait doté récemment d'une nouvelle tonne de Malvoisie, c'est Aurifaber qui le raconte, un bruit effroyable se fit entendre comme le glas d'une cloche ou le cri de quelque oiseau de proie. Le garçon eut peur et tomba à la renverse, et les deux époux faillirent à perdre connaissance, tant ils avaient été effrayés ! Luther regarda ce bruit inconnu comme un avertissement du ciel. A table,

1) Wie Häringstonnen

dix ans plus tard, quand il en rappelait le souvenir, il disait à ses amis : « Le cœur endurci est remué par les promesses, ébranlé par les bienfaits, terrifié par les menaces, et corrigé par les coups du ciel 1) ».

L'art n'a pas fait, comme la poésie, une figure de convention à Catherine. Si le portrait de Lucas Cranach est fidèle, Luther ne dut pas être tenté par les charmes extérieurs de la jeune fille, aux joues larges et osseuses, à l'œil rond sans expression ni vie, aux narines évasées, aux traits rudes et campagnards. Figure commune que Bora cherchait à relever, tantôt par une plaque de cuivre attachée sur le front, tantôt par des cheveux enroulés autour de l'oreille, tombant sur les tempes, à la manière de la belle Ferronnière, ou ramenés sur l'occiput et enfermés dans un réseau de fil; car la peinture contemporaine lui donne ces coiffures variées. Cranach le jeune la peignit en 1526 : ce portrait est aujourd'hui la propriété du bibliothécaire de Weimar. Lucas Cranach fit son portrait à l'huile, en 1528; le tableau appartient au duc de Saxe Gotha.

Le portrait doit être ressemblant : Bien, dit Luther à l'artiste qui l'apporta: il y a assez de place pour y peindre une autre figure, celle d'un homme, nommé Luther; nous enverrons cette toile aux Pères du concile où elle fera un fier tapage 2) ».

Kétha était blanche et rosée; signes infaillibles

1) Tisch-Reden, f. 620.
2) Tisch-Reden, f. 514.

de piété et d'ignorance culinaire, suivant le docteur qui a remarqué — que les femmes aux joues teintes de rose et aux cruribus albis sont pieuses, mais font mal la cuisine et le lit 1). Elle avait de beaux cheveux qu'elle enfermait négligemment sous sa coiffe de nuit, par coquetterie peut-être, et qu'en se réveillant le docteur aimait à voir se déroulant en belles tresses dans le lit conjugal 2).

Luther fut-il heureux en ménage? c'est une question agitée et débattue par les historiens réformés, et résolue diversement. Bredow 3) fait de Catherine une femme acariâtre, hautaine et jalouse, qui tourmenta le docteur. Bredow a partagé l'opinion d'un historien contemporain, de Nas qui connut et fréquenta Catherine, qu'il représente infatuée de la gloire maritale, dédaignant la voisine, toute bouffie d'orgueil, et de méchante humeur 4). Ce n'est pas le portrait qu'en font Bugenhagen et Justus Jonas. Le docteur lui-même rend grâces au Seigneur, dans ses Tisch-Reden, « de lui avoir envoyé une compagne pieuse, sage, et sûr laquelle le cœur d'un homme peut se reposer, suivant l'expression de Salomon, ch. 31, v. II ». Meyer a recueilli des écrits de Luther tous les témoignages qu'il a pu trouver en faveur de

1) Die Weiber mit rothen Wangen und weißen Beinen, dieselben seind die frömbsten, aber sie kochen nicht wohl, und betten übel. Tisch-Reden, fol. 432, Eisleben 1566.

2) Im Bette, wenn er erwacht, siehet er ein Paar Zöpfe neben ihm liegen.

3) Minerva, Taschenbuch für 1813, p. 335.

4) Bore war hochtragenden Geistes, eigensinnig und stolz, etc. Reformations-Almanach, 1817, p. LXIX.

Catherine, dont il fait un ange sur la terre, envoyé de Dieu pour faire le bonheur du moine saxon. Il cite surtout ce passage d'une lettre du réformateur : « Mon maître Kétha te salue, mon Kétha part demain pour Zolsdorf 1) ».

Mais il est à remarquer que ces expressions d'amour ne durèrent que peu de temps. Luther cessa de les employer en 1530, et meus Ketha n'est plus quand il écrit à ses amis que Ketha uxor. C'est vraisemblablement à cette époque que Georges Pontanus (Brück), chancelier de l'électeur Frédéric de Saxe, fait un si vilain portrait de la compagne de son ami qui, à l'entendre, « veut faire chez elle le majordome, trancher du maître, chiche et ladre, et regardant au boire et au manger ». Ce Pontanus était l'ami de la maison, le commensal du docteur et son bras droit 2).

Luther, après son mariage, dut regretter le silence du cloître si favorable à la méditation. Catherine l'interrompait dans ses études. Plus d'une fois, au moment où il avait besoin de toute sa colère pour répondre à quelque papiste, elle venait le troubler par des questions ridicules. Alors, pour fuir le bavardage de Kétha, le docteur n'avait d'autre ressource que de prendre du pain, du fromage, de la bière, et de s'enfermer à clef dans son cabinet; mais cet asile de paix n'était pas toujours impénétrable,

---

1) Salutat te dominus meus Ketha, cras meus Ketha proficiscetur ad Zolsdorf.

2) Hochmüthig und regiersüchtig, darbei aber karg und geitzig im Essen und Trinken gewesen. Critisches Lexicon-v. Bore.



et l'image de sa femme venait se placer entre celle du pape ou de quelque moine qu'il était occupé à souffleter.

« Un jour, c'est Meyer, le panégyriste de Catherine, qui raconte l'historiette ; un jour qu'il était clos, avec son viatique ordinaire, faisant la sourde oreille aux cris de Kétha, et continuant, malgré un vacarme horrible qu'on faisait à la porte de sa chambre, de travailler à la traduction du vingt-deuxième psaume ; il entendit tout à coup ces mots qu'on lui jetait à travers une petite lucarne : — Si tu n'ouvres, je vais chercher le serrurier. — Le docteur, épanoui sur le livre du Psalmiste, se réveilla comme d'un sommeil profond, en priant sa femme de ne pas l'interrompre dans ce bienheureux travail. — Ouvre, ouvre, répétait Catherine. — Le docteur obéit. — J'avais peur, dit Kétha, qu'il ne te fût arrivé quelque chose de fâcheux, depuis trois jours que tu es enfermé dans ce cabinet. — A quoi Luther répondit socratiquement : — Il n'y a de fâcheux que ce que j'ai devant les yeux 1). »

Le plus beau souhait que pouvait former le docteur pour un mari, était une femme obéissante. « Salue pour moi ce gros mari de Melchior, écrit-il à Spalatin : que sa femme soit soumise ; que le jour elle le mène par les cheveux, et la nuit qu'elle l'étourdisse trois fois de son appel conjugal 2). »

Dans leurs premières années de mariage, plus d'une fois aussi Kétha regretta les douces heures du

---

1) Ehren Gedächt, fol. 304.

2) Nicoloa Amsdorf. Dr. Martin Luther's Briefe, t. III, p. 625.

cloître ; car le monde où elle avait été jetée était méchant. Les femmes des bourgeois catholiques de Wittemberg détournaient la tête quand elles la voyaient, pour ne pas la saluer, et l'orgueil de Catherine était humilié ; elle pleurait alors. Le docteur cherchait à la consoler, l'embrassait et lui disait : — Tu es ma femme, ma très digne compagne ; sois-en bien sûre, nos liens sont légitimes. Laisse criailler les mauvaises langues d'un monde ignorant, attache-toi à la parole du Christ, et suis-la dans tes voies ; elle te soutiendra contre le diable et ses acolytes. Dieu t'a créée femelle et moi mâle ; je suis homme, tu es femme, cela est bien ; or ce que Dieu a voulu ne saurait être défendu par St. Pierre 1).

Catherine lisait assidument l'Ecriture, les psaumes surtout, où elle trouvait de grandes consolations, mais souvent aussi des obscurités qui tourmentaient son intelligence, et que le docteur essayait de lui expliquer, en avouant toutefois — qu'il en était dont nous ne pouvions pas plus avoir l'intelligence qu'une oie 2).

C'était surtout après son travail, quand il se pro menait avec Catherine dans le petit jardin du couvent, auprès des plates-bandes du vivier où se jouaient des poissons de couleur, qu'il aimait à expliquer à sa femme les merveilles de la création et les bontés de celui qui avait tout fait de ses mains. Un soir, les étoiles scintillaient d'un éclat extraordinaire, le ciel semblait en feu.... — Vois donc comme ces points

1) Op. Lut. Jen., t. II, fol. 275.

2) Tisch-Reden, fol. 6.

lumineux jettent de l'éclat, dit Catherine à Luther... Luther leva les yeux. — Oh la vive lumière! dit-il, elle ne brille par pour nous! — Et pourquoi? reprit Bora, est-ce que nous serions dépossédés du royaume des cieux? Luther soupira.... — Peut-être, dit-il, en punition de ce que nous avons quitté notre état. — Il faudrait donc y retourner? reprit Catherine. — C'est trop tard, le char est trop embourbé, ajouta le docteur, et il rompit l'entretien 1).

On pourrait induire de quelques passages de ses écrits que le réformateur eut plus d'une fois à exercer sa patience dans son intérieur de ménage, car il vante cette vertu et s'en fait gloire aux yeux de Dieu et de ses amis. — Patience avec le pape, patience avec les enthousiastes, patience avec mes disciples, patience avec Catherine de Bora; ma vie n'est qu'une patience continuelle 2). Je ressemble à l'homme du prophète Isaïe, dont la force réside dans la patience et l'espoir!

Il faut bien savoir souffrir, disait-il: l'arbre souffre une mauvaise branche, le corps une selle difficile 3).

On voit quelquefois percer dans ses écrits une velléité de liberté que la nécessité le force de comprimer. — Pour être libre, dit-il, il me faudrait fouiller la pierre et en faire sortir une femme, elle serait docile, celle-là! Sans cette précaution, pas d'obéissance à en obtenir 4).

1) Georg. Joaneck, Norma vitae. Kraus, Ovicul. p. 11. f. 39.
2) Tisch=Reden, Eisleben. fol. 204.
3) Einen schweren Dreck um Leibs willen.
4) Tisch=Reden, Eisl., fol. 443.

Bora lui faisait sentir assez souvent que le pauvre sculpteur n'avait pas encore trouvé le bloc d'où devait sortir la femme modèle. Un jour qu'elle voulait à toute force être maîtresse, le docteur prit sa grosse voix et lui dit : « Maîtresse, maîtresse ! c'est bon dans le ménage ; mais ailleurs je fais mes réserves. Les femmes ont été maîtresses depuis Adam, et qu'ont-elles fait de bien ? Quand Adam commandait, avant sa chute, tout allait au mieux ; mais vint la femme, et adieu la concorde et le repos : voilà de vos merveilles, Kétha ! C'est pourquoi je me révolte. »

Cet empire ne lui avait pas toujours pesé cependant ; il avouait le joug, et se glorifiait presque de le porter dans les premières années de son mariage, où Kétha était sa chère docteur.

Kétha aimait à le troubler dans sa docte retraite et à le tourmenter de puériles questions. Tantôt elle lui demandait si le roi de France était plus riche que son cousin l'empereur d'Allemagne, si les femmes d'Italie étaient plus belles que les femmes d'Allemagne, si Rome était aussi grande que Wittemberg, si le pape avait des diamants plus précieux que feu l'électeur Frédéric de Saxe.

— Maître, lui disait-elle un jour, comment se fait-il que quand nous étions papistes nous priions avec tant de zèle et de foi, et que maintenant notre prière soit si tiède et si molle 1) ? D'autres fois, lorsqu'au sortir du lit, où Luther avait admiré les blonds cheveux de sa femme, il se mettait à sa table d'étude, Kétha s'avançait doucement, et se penchant à l'oreille

1) Tisch-Reden, Eisleben, fol. 218. b.

du docteur : — Docteur, disait-elle, le grand maître de l'ordre teutonique de Prusse n'est-il pas le frère du margrave 1) ?

C'était le même personnage.

Catherine Bora eut de son mariage six enfants.

Elle voulut que son second enfant portât le nom d'Elisabeth 2). Amsdorf fut le parrain de Magdeleine, qui mourut à treize ans ; Elisabeth ne vécut que quelques mois. Luther la pleura et écrivit sur sa tombe : « Ici dort Elisabeth, la petite de Luther : Hic dormit Elisabetha filiola Lutheri.

Il disait : « Je me console de ce coup de la providence : le pape est bien plus malheureux, il n'a pas d'enfant, lui ; Dieu lui a refusé le fruit de la bénédiction de ce monde 3). »

---

1) Tisch-Reden, fol. 422. a.

2) Spalat. 13 décemb. 1527.

3) Tisch-Reden, p. 433 — Catherine Bora a inspiré un pamphlet fort curieux au doyen du couvent des Augustins à Ulm, Michael Kühn, qui s'est caché sous le pseudonyme de Eusebius Engelhard. Son écrit a pour titre : Lucifer Wittenbergensis oder der Morgenstern von Wittenberg, das ist : Vollständiger Lebens-auf Catharinä von Bore des vermeynten Ehe-Weibs, Dr. M. Lutheri, Augsb. 1749, in-8°. — Le professeur Christian Wilh. Franz Walch, a réfuté l'écrit de Kühn, dans un ouvrage qui a pour titre : Wahrhafte Geschichte der seligen Frau Catharina von Bora, D. M. Luthers Ehegattin, wieder Eusebii Engelhards Morgenstern, zu Wittenberg, 2 vol. in-8°. Halle, 1734. — Meyer dans son livre, Defensio Lutheri defensi, a plaidé la cause de Catherine, mais lourdement.

CHAPITRE XVIII.

LUTHER DANS SON MÉNAGE.

Les révolutions ont souvent enfanté des hommes qui vont brisant tout ce qui s'oppose à l'accomplissement d'une pensée dont ils ont rêvé le triomphe. Leur mission achevée, on s'étonne de leur voir subir un joug obscur. Tel est Luther. Plutôt que de flechir le genou devant le pape ou l'empereur, il aurait préféré mourir; descendu du trône où il s'était assis si longtemps, il oublie lui même et fait oublier sa royauté passée, et, après avoir gouverné le monde des intelligences, obéit en enfant aux volontés d'une femme de trente ans, joue avec ses enfants, ainsi qu'il avait joué avec les couronnes, et met à cultiver son petit jardin de Wittemberg toute la patience que vous l'avez vu déployer pour convertir Eckius ou Zwingli. Je veux vous le montrer en famille. Ce doit être une étude curieuse que celle de ce moine que Charles V n'a pu réduire, perdant, au sein de son ménage, tout souvenir de sa gloire, se cachant du

monde pour se livrer aux doux épanchements de l'amitié, aux soins du ménage, à la culture de son jardin. Oublions le théologien, le controversiste, le novateur, et étudions le père de famille.

—L'abondance des enfants est une bénédiction du ciel, disait Luther; aussi vous voyez bien que le duc Georges de Saxe n'a jamais pu en avoir 1)! Il n'eut pas à se plaindre, le ciel lui en envoya six. Il sautait de joie en véritable enfant quand Kétha sentit qu'elle allait être mère. — Tout de suite il écrit à Briesger : —Ma chaîne salue ta chaîne; le fœtus a remué : Deo gratias 2)! Quand vint au monde Jean son premier né, son cœur ne put contenir la joie qui l'inondait, il fut obligé de la répandre dans le sein de tous ceux qui l'aimaient, et le nombre en était grand. Son vieil ami Spalatin en reçut le premier la nouvelle. « Joie et bénédiction! Je te remercie, mon cher Spalatin, de tous les souhaits de bonheur que tu fais pour moi ; puisse le Seigneur les accomplir! Je suis père : ma petite Catherine, ma petite femme m'a donné un fils, présent du ciel; me voilà père par la grace de Dieu. Que le ciel t'envoie le même bonheur, c'est ce que je te souhaite de cœur, et de plus abondants encore; car tu vaux beaucoup mieux que moi. Prie, mon cher Spalatin, que le Christ garde cet enfant contre Satan, qui n'oubliera rien, je le sais, pour briser mon cœur dans ce fils bien-aimé, portant déjà, je ne sais pourquoi, tous les signes de la souffrance. Quand donc viendras-tu nous voir,

1) Reformations Almanach, 1817, p. LXIV.
2) Eberh. Briesger, 13 féb. 1526.

pour renouveler au moins notre vieille alliance? J'ai planté un jardin, construit une fontaine, tu verras avec quel bonheur! Viens donc, que je te couronne de lis et de roses 1)! »

En 1523 naquit Elisabeth, qui ne resta dans le monde que quelques jours, et mourut dans les bras de son père. « Pauvre enfant! murmurait Luther, dont la mort a déchiré mon cœur. Ah! je n'aurais jamais cru que le cœur d'un père fût aussi faible! Priez Dieu pour moi. »

Jean grandissait; mais avec l'âge se développaient les germes de maladie qu'il avait apportés en naissant, en sorte que toutes les joies de Luther étaient empoisonnées. Il oubliait le monde pour parler de son enfant. « Mon petit ne peut t'embrasser; mais il se recommande bien à tes prières. Il y a douze jours qu'il n'a pris ni nourriture ni boisson. Cela va un peu mieux aujourd'hui : il commence à manger et à boire. Pauvre petit, il aimait tant à jouer! Mais cela est si malingre! »

Il y a un tableau d'un effet charmant dans la vie de Luther. La diète est à Augsbourg, Charles V a voulu la présider en personne : le roi Ferdinand, le landgrave de Hesse, le nonce du pape, les électeurs de Saxe, tout ce que l'Allemagne a d'illustre dans les armes et dans les lettres s'y est donné rendez-vous. Mélanchthon doit présenter à l'assemblée la confession de foi des réformés. Luther est obligé de

1) Spalatin s'était marié, au mois de décembre 1525. Luther, en lui envoyant une orange d'or, lui écrivait: « Saluta tuam conjugem, et cum in thoro suavissimis amplexibus et osculis Catharinam tenueris.... » De Wette, t. III, p. 53.



rester caché à Koburg, car l'empereur est colère. Donc Luther se promène à Koburg et s'arrête devant un marchand de joujoux, et soudain l'image de son petit Jean lui revient en souvenir, et de retour chez lui, il laisse le psaume *Quare fremuerunt gentes*, magnifique cantique qu'il essayait de faire passer en allemand avec toute la richesse de poésie de l'original, pour écrire à l'enfant de quatre ans une lettre d'un véritable enfant :

« Grace et paix dans le Seigneur, mon petit ; je vois avec plaisir que tu apprends bien tes leçons, et que tu pries bien le bon Dieu. Continue, mon petit, et à mon retour je t'apporterai un joli joujou.

« J'ai vu un joli petit jardin où il y avait beaucoup d'enfants habillés de robes d'or qui ramassaient sous des arbres de belles poires, des pommes, des cerises, des prunes et des pruneaux; qui chantaient, qui sautaient de joie ; qui avaient aussi de jolis petits chevaux avec des brides d'or et des selles d'argent. Je demandai à l'homme à qui ce jardin appartient : — A qui sont ces enfants? — Oh? me répondit-il, ce sont des enfants qui prient bien, qui apprennent bien leurs leçons, et qui aiment bien le bon Dieu. Et je lui dis : — Cher homme, j'ai aussi un enfant, qui s'appelle Hans Luther, ne pourrais-je pas l'amener dans ce jardin, où il mangerait ces belles pommes et ces belles poires, où il galoperait sur ces jolis petits chevaux, et où il jouerait avec ces enfants? Et l'homme me répondit : — S'il prie bien le bon Dieu, s'il apprend bien ses leçons, s'il est bien sage, il viendra avec Lippus et Jost, et quand ils seront ensemble, ils galoperont, ils fifreront, ils timbale-

ront, ils danseront et tireront avec de petites arbalètes. Et l'homme me montra, au beau milieu du jardin, une grande pelouse pour danser, où il y avait des fifres d'or, des timbales et des arbalètes d'argent. Mais il était trop matin, les enfants n'avaient pas mangé, et je n'eus pas le temps de les voir danser. Et je dis à l'homme : — Ah! mon cher monsieur, je vais tout de suite écrire à mon petit Jean qu'il apprenne bien ses leçons, qu'il prie bien le bon Dieu, qu'il soit bien sage, afin qu'il vienne dans ce jardin, il a une tante qu'il amènera avec lui. Et l'homme me répondit : — Allez, et écrivez à votre petit Hans.

« Mon petit chéri, apprends bien tes leçons et prie bien le bon Dieu, et dis à Lippus et à Jost (Philippe et Jacques) d'être bien sages, et vous viendrez tous ensemble dans le jardin. Salue ta tante, et donne-lui un baiser pour moi 1) ».

Assurément, vous ne diriez jamais que la main qui joue avec tous ces badinages est la même que celle qui écrivait les lettres à Henri VIII et à Léon X? Et si vous le voyiez bêchant son jardin, sarclant ses mauvaises herbes, allant puiser de l'eau à sa fontaine pour arroser ses plates-bandes, et aussi fier de son partère qu'autrefois de sa traduction du Nouveau-Testament, vous ne reconnaîtriez pas le pèlerin qui en face de Worms s'écriait : Quand autant de diables m'attendraient là-bas qu'il y a de tuiles sur ces toits, j'irai! Mais savez-vous pourquoi il aime tant son jardin? C'est que quand il est tenté

1) D. Martin Luther's Leben, von Gust. Pfizer, p. 590.

du diable, il prend sa bêche, riant sous cape de son adversaire, auquel il échappe en se réfugiant parmi des fleurs 1).

« Mais envoie-moi donc les graines que tu m'as promises pour le printemps ; je les attends avec impatience », écrit-il à son bon ami Link ; et quand ces graines ont poussé, vite une autre lettre où il lui annonce cette bonne nouvelle. — Mes melons montent, mes courges grossissent, c'est une bénédiction !

Il aimait avec passion les fleurs ; souvent il se mettait à deux genoux pour les contempler plus à son aise. — Pauvre violette, disait-il, quel parfum tu exhales ; mais il serait bien plus doux encore si Adam n'eût pas péché ! O rose, que j'admire tes couleurs, qui brilleraient d'un éclat bien plus vif sans la faute du premier homme ! O lis, dont la parure efface celle des princes du monde, que serais-tu donc si notre père n'eût désobéi à son créateur ? Il croyait qu'après la chute d'Adam la main de Dieu avait retiré à la création une partie des dons qu'il lui avait donnés ; mais du moins, pensait-il, la nature ne s'est pas montrée ingrate comme l'homme : car le murmure des ruisseaux, le parfum des jardins, le souffle des vents, le bruissement des feuilles, sont autant d'hymnes chantés au créateur ; tandis que l'homme créé à l'image de Dieu l'oublie entièrement depuis son péché ! O homme ! que tes destinées auraient été grandes, si Adam n'eût pas failli ! Tu aurais étudié, admiré Dieu dans chacune de ses œuvres, et la plus

1) Guft. Pfizer, loco cit.

petite fleur eût été pour toi une source intarissable de méditations sur la bonté et la magnificence de celui qui a formé les mondes! Et si ce Dieu fait surgir des rochers tant de fleurs, aux couleurs si brillantes, au parfum si odorant, que nul peintre ou apothicaire ne pourrait en créer de semblables; que de fleurs encore de toutes couleurs, bleues, jaunes, rouges, il pourrait faire sortir de terre!

Un jour que ses enfants s'émerveillaient à table sur la couleur d'une pêche ; un fruit alors bien cher et dont on avait fait présent à Luther : « Voyez, mes amis, disait le docteur, ceci n'est qu'une faible image de ce que là-haut, au nouveau jour, vos yeux pourront contempler! Adam et Eve avant leur chute avaient des pêches comme cela et de bien plus belles encore, aux prix desquelles les nôtres ne sont que comme des poires sauvages ». Il croyait qu'après le jour du jugement et dans cette vie par delà la tombe dont nous ne voyons que l'aurore, la créature revêtirait aux regards sa forme primitive; que le soleil, dont il comparait la lumière à celle d'une de nos lampes, s'avancerait dans sa gloire pareil au géant de l'Ecriture, et brillant de feux nouveaux dont l'éclat nous brûlerait les yeux. Les étoiles seraient autant de soleils dont la lune effacerait toutes les splendeurs; alors d'autres cieux s'ouvriraient; une terre, dont la nôtre n'est qu'une ombre, apparaîtrait parée de toutes les graces qu'elle avait perdues depuis la faute d'Adam. Et après avoir longtemps discouru sur ces mondes fantastiques que l'œil de l'homme verrait un jour : « Pauvre Erasme, disait-il, sans prendre garde que sa réflexion accusait profondément la misère de

notre nature, tu ne t'inquiètes guère de cet avenir de la création; que t'importe à toi comment le fruit se forme dans le sein de la mère, se nourrit et se développe? tu ne comprends rien à la dignité et à la grandeur de l'union des sexes. Nous autres, grace à Dieu, nous commençons à admirer le travail de l'ouvrier dans l'œuvre de ses mains; que de magnificence recèle la seule fleur! et dans ses créatures comme éclate la puissance de son verbe : qu'elles soient, et elles sont! Voyez donc ce noyau de pêche, son fruit est amer au goût, mais il s'ouvrira, et de sa vulve va sortir un autre miracle. Dites à Erasme d'admirer ces merveilles, elles sont au dessus de son intelligence : il contemple les créatures comme la vache une porte neuve 1) ». Luther n'avait donc pas lu les écrits du philosophe? Dans la préface des œuvres de saint Jérôme, il y a sur les œuvres du monde physique un hymne de toute beauté!

En 1524, tous les moines quittèrent à la fois le couvent des Augustins : des frères il ne resta que le prieur et Luther. Le prieur vivait tranquille; mais Luther eut à répondre longtemps aux moines qui avaient besoin pour vivre des revenus de la maison. Il constitua l'electeur héritier des biens délaissés et échappa ainsi à des détails d'administration où il n'y avait à recueillir souvent que des plaintes et des colères. Il avait quitté le capuchon d'ermite qu'il n'avait gardé que pour faire niche au pape 2). Le 9 octobre,

1) Siehet er die Creaturen an, wie die Kühe ein neu Thor?

2) Nam et incipiam tandem cucullum abjicere quem ad ludibrium papae hactenus retinui. Fab. Capitoni, 25 maii 1524.

il fit le sermon pour la première fois en habit de prédicateur; c'était un manteau à manches bouffantes, en forme de soutane boutonnant jusqu'au milieu de la poitrine, où il s'écartait de chaque côté et laissait voir un gilet noir surmonté d'un petit col ou rabat de toile blanche. C'est ainsi que l'a peint son ami Lucas Cranach. L'électeur lui avait envoyé, quelques jours avant la prise de son nouvel habit, une belle pièce de drap de Prusse avec un billet ainsi conçu : « Pour vous faire une soutane de prédicateur, une robe de moine ou une cape espagnole 1). » C'est toute la garderobe de l'époque. Eck portait la soutane à Leipzig, Prierias la robe de moine, et Erasme la cape espagnole. Luther ne voulut pas quitter le cloître. Une idée superstitieuse l'y retenait, il croyait qu'il devait y mourir. C'est là qu'il reçut l'envoyé du roi Ferdinand qui venait à Wittemberg pour vérifier le bruit qui courait que Luther avait une garde nombreuse d'hommes armés. Il le trouva tout seul avec des livres et ne vit pas même la légion des démons que les anabaptistes mettaient à son service, ni cet esprit familier qui mangeait habituellement à sa table, s'il faut en croire Luther lui-même 2).

Après le départ des moines, Luther prit un logement plus grand que celui qu'il avait d'abord occupé et où le diable l'avait si violemment tenté, que pour le chasser il avait été obligé de lui jeter son écritoire: la porte encore toute tachée d'encre témoigne assez de la vision. Ce n'était plus sa petite cellule de quel-

---

1) Martin Luther's Leben, 185. von Gust. Pfizer.

2) Tisch-Reden.

ques pieds carrés, mais un appartement complet. Il y avait trois pièces, une chambre à coucher, une salle d'étude qui servait aussi de salon de réception, et une salle à manger. Les murs de la chambre à coucher étaient bariolés de sentences écrites au charbon et tirées de l'Ecriture, comme celle-ci : Verbum Domini manet in aeternum, qu'il avait brodée jusque sur les manches de ses serviteurs ; ou des poètes profanes, d'Homère surtout : —Qui veille sur les destinées d'un peuple ou d'un pays, ne doit plus dormir toute la nuit 1). C'était Staupitz qui avait fait le choix des sentences bibliques. Le cabinet de travail, passé au gypse et d'une blancheur de lait, était orné des portraits à l'huile de Mélanchthon et de l'électeur Frédéric, de la main de Lucas Cranach, et de quelques caricatures contre le pape dont il avait donné le sujet dans le cours de ses conversations de table, qu'un artiste nomade, comme ils l'étaient tous, avait recueillies et était aller porter à Nüremberg à ce grand atelier d'où sortaient les gravures en bois. C'était, comme toujours, le pape sur une truie, le pape emporté par les diables, le pape sous la forme d'un veau, d'un éléphant ou d'une femme nue. Ces caricatures étaient encadrées dans une bordure d'érable d'où pendaient des cartouches renfermant des sentences ascétiques et le plus souvent prophétiques, en langue allemande : Le jour du Seigneur approche, pape je serai pour toi l'ours sur le grand chemin ; j'ai passé, il n'était déjà plus. Enfin le rayon visuel était heurté violemment par un grossier ap-

1) Reformations Almanach, 1817, p. xxxviii.

pentis en bois où quelques volumes debout ou couchés formaient ce qu'il appelait sa bibliothèque. La Bible y tenait comme la parole divine dans son esprit la place d'honneur, la Bible en latin, en grec et en hébreu; les psaumes de Mélanchthon, le Nouveau-Testament d'Erasme; à côté et pêle-mêle, les thèses sur les indulgences, les bulles de Léon X, les traités sur l'abrogation de la messe, sur la captivité de Babylone, les Epistolæ obscurorum virorum, plusieurs livres de J. Huss, le Virgile et le Columelle de Froben, de Basle, et quelques ouvrages ascétiques imprimés à Mayence, dont on lui avait fait présent. La chambre formait une figure irrégulière de géométrie dont chaque ligne latérale se brisait, s'allongeait en saillie horizontale, puis fuyait de nouveau et venait mourir enfin à une large baie ou fenêtre en potence de cinq à six pieds de haut. Des vitraux coloriés en forme de disque et soudés les uns aux autres par du plomb, laissaient tomber des jours de toutes sortes de nuances sur la table de travail. Cette table qu'on a conservée précieusement, ressemble à une sorte de bureau à la Tronchin; au milieu on voit encore le crucifix d'ivoire qui en faisait le plus bel ornement. C'est l'œuvre d'un ouvrier de Nüremberg. La tête du fils de Dieu est admirable d'expression. L'ouvrier avait certainement visité l'Italie et connu les ouvrages de Michel Ange. On croit que c'était un don de l'électeur qui l'avait trouvé peut-être dans un couvent. C'est cette image du Christ, mais grossièrement reproduite, qu'on trouve en tête de l'édition des œuvres du réformateur, publiée peu d'années après sa mort. Le vieux fauteuil où il s'asseyait, et où il a

traduit probablement une partie de la Bible, existe encore : c'est aussi une relique monacale dont le prince fit don à son noble ami, la chaise de quelque évêque; qui sait? d'un disciple de Scot ou de Durand, d'un aristotélicien. A son retour de la Wartbourg, Luther avait amené un chien que lui avait donné le gardien du château, et qui mourut de vieillesse après avoir passé quinze ans de sa vie avec le docteur. Il se tenait couché aux pieds de son maître pendant qu'il travaillait : aussi Luther, en faisant allusion aux théologiens qui se vantaient d'avoir vu beaucoup de livres, disait-il en riant : — Et mon chien aussi a vu beaucoup de livres, plus peut-être que Faber qui est tout pères, tout pères, tout pères, tout conciles, tout conciles, tout conciles. Je sais que Faber a vu beaucoup de livres, c'est une gloire que je ne lui envie pas 1). Tout près de la porte d'entrée était un tour qu'il avait fait venir de Nüremberg afin de pouvoir gagner sa vie de ses mains si jamais la parole de Dieu ne suffisait pas pour le nourrir. « Mon cher Linck, écrit-il à son ami, nous n'avons ici que des barbares qui n'entendent rien aux arts : Wolfgang et moi, nous nous sommes mis dans la tête d'apprendre à tourner; Wolfgang me servira de maître. Je t'envoie une goulde d'or en te priant de nous expédier les outils nécessaires pour forer et tourner : une paire de vis, tout ce qui est indispensable au métier que nous voulons apprendre; nous avons bien quelques outils, mais ceux de Nüremberg sont bien meilleurs, vos ouvriers valent mieux que les

1) An Justus Jonas, 1523.

nôtres. Si la goulde ne suffisait pas, ajoute ce qui est nécessaire, je t'en tiendrai compte. »

A la porte d'entrée pendait, au lieu de ces pipes que vous trouvez aujourd'hui dans toute chambre d'étudiant allemand, une flûte et une guitare, car il jouait de ces deux instruments. Quand il s'était longtemps fatigué à écrire; qu'il sentait son cerveau s'alourdir, et que la parole capricieuse ne pouvait suivre le mouvement de sa plume; ou bien quand le démon lui jouait quelque tour, c'est lui qui nous l'apprend, et venait le tenter au dessus de ses forces, il prenait sa flûte, exécutait quelque caprice, et ses idées redevenaient fraîches comme la fleur qu'on trempe dans l'eau; le démon exorcisé s'enfuyait, et l'écrivain se remettait à l'œuvre avec une ardeur toute nouvelle. Il pensait que la musique ainsi que la parole était une révélation divine, qu'elle était d'origine céleste, et que l'homme sans Dieu ne l'eût jamais trouvée. A ses yeux, il n'y avait pas de remède plus efficace pour chasser les mauvaises pensées; les désirs de colère, les inspirations ambitieuses, les pensées de boue et de chair, héritage de notre premier père. C'était la voix la plus sûre dont l'homme pût se servir pour porter au trône de Dieu ses peines, ses soucis, ses larmes, ses misères, son amour et sa reconnaissance; la langue des anges dans le ciel, et sur la terre celle des anciens prophètes. Après la théologie, il plaçait dans son affection la musique, et répétait souvent : « Qui n'aime pas la musique ne saurait être aimé de Luther 1). » — Oh! le bel art que la mu

1) Wer die Musikam veracht̃et, wie denn alle Schwärmer thun, mit dem

sique! la note donne la vie à la parole, elle chasse les soucis, les inquiétudes, les peines du cœur. Chantons! que tout maître d'école soit musicien, qu'aucun prédicateur ne monte en chaire avant d'avoir appris à solfier. Qu'un musicien est heureux! pour lui point d'amers soucis: il chasse l'ennui à l'aide de quelques sons: pacis tempore regnat musica 1). Il avait retenu et il aimait à répéter, tout en bêchant son jardin, quelques vieux chants d'église: A Solis ortus sidere, Patris sapientia, et surtout Rex Christe factor omnium, dont le chant et les paroles lui plaisaient beaucoup. Quand il entra dans Worms, il chantait un cantique dont il avait composé, dit-on, les paroles et la musique. Ce choral est un des plus vieux cantiques rimés dont l'Allemagne ait conservé le souvenir; mais il n'est pas certain que le rhythme musical soit celui qu'avait improvisé Luther, car la phrase mélodiqne de Worms ne ressemble en rien à celle de Wittemberg; dans l'un ni dans l'autre nous n'avons trouvé que d'imparfaits éléments du choral de Meyerbeer. Le chant en Allemagne ressemblait alors beaucoup à la mélopée des Grecs ou à la psalmodie grégorienne; et Luther avait raison de dire de la musique qu'elle était un don que l'homme recevait, dans son système, comme une grace. En Italie, seulement, l'homme en avait fait un art.

Si Luther revenait au monde, il ne reconnaîtrait ni son évangile ni sa demeure. Le couvent des Augustins d'Erfurth a subi le sort de ses doctrines; il

---

bin ich nicht zufrieden, denn die Musika ist eine Gabe und Geschenk Gottes.

1) Tisch-Reden, 577-578.

est tombé, il ne reste plus que la cellule du moine qu'on a conservée religieusement et qu'on montre au voyageur curieux. C'est en effet la grande merveille de cette ville. Qu'on se figure une chambre de quelques pieds carrés où on pourrait placer un lit, une ou deux chaises, une table de travail. La fenêtre, démesurément élevée comme dans les couvent du seizième siècle, donnait sur les hautes tours de l'église voisine. Leurs flèches élancées, et travaillées avec une patience infinie d'artiste, étaient le seul spectacle extérieur qui pût le distraire. Elles ne sont plus. Entouré de murs épais, isolé de toute habitation, nul bruit ne pouvait arriver au cénobite que le vent qui soufflait à travers les découpures des pyramides du temple, ou la chute monotone de quelques gouttes d'eau qui tombaient de la fontaine du couvent dans un vaste bassin de pierre.

Il est certain que Luther aimait les plaisirs de la table, le bon vin surtout, mais pris modérément. « Celui de l'électeur est excellent, et nous ne nous en faisons pas faute », écrit-il à Spalatin 1). Frédéric lui avait fait présent de vin du Rhin, et à la sécularisation des augustins, toute la cave du couvent lui avait été abandonnée par l'électeur saxon. Ces celliers étaient abondamment pourvus de vin d'Italie que les papes envoyaient souvent aux monastères qui avaient rendu des services à la cour de Rome. En outre les princes allemands, héritiers, grace à Luther, des riches caveaux des abbayes réformées, rarement man-

1) D. G. Spalatino, 8 mart. 1523.

quaient d'en distraire quelques tonnes pour en faire don au docteur de Wittemberg. On avouera que Luther, buvant le Malvoisie des moines, devait épargner un peu plus ceux qui lui faisaient faire si douce liesse. C'étaient presque tous des religieux défroqués qu'il traitait aux dépens des frères qui avaient voulu rester fidèles à leur culte et à leur cellier : Justus Jonas, Amsdorf, Spalatin, et Mélanchthon qui au moins eût pu s'enivrer sans manquer à la reconnaissance.

L'hôtel de ville de Wittemberg conserve ses registres de dépense depuis le quinzième siècle. En voici un extrait pour l'an 1525 :

XX Grosch. pour un petit tonneau de Malvoisie, le 1/4 à 5 gros.

VI Grosch. pour un petit tonneau de vin du Rhin.

VII Grosch. pour six cannettes de vin de Franconie, le quarteau à XIV, pour le doct. Martin, le mercredi après la Trinité.

XVI Grosch. VI Stüb. pour un tonneau de bière d'Eimbeck, pour le service du docteur Martin, le mardi après la Saint-Jean.

I Stüb. VII Grosch. III Hell. pour une coiffe de Souabe, à dame Catherine Bora, femme du docteur Martin, présent de nouvel an.

II Stüb. XVI Grosch. pour le vin pris par le docteur Martin dans les celliers de la ville.

XLII Grosch. payés, pour le docteur Martin, quand, à la demande du conseil et de la commune, il revint à Wittemberg, de son île de Pathmos.

VII Stüb. XX Grosch. pour le docteur Martin, à

l'occasion de ses noces, tirés du trésor de l'hôpital (maison de Dieu) 1).

Le réformateur était sobre, il buvait peu et apportait à la table tout ce qui en faisait le charme, les doux propos, une gaîté expansive, de pétulantes saillies, et le trésor de son intarissable mémoire. On y parlait de tout, des moines d'abord, qu'on n'eût point épargnés, le vin eût-il été meilleur, du pape dont on tirait l'horoscope et dont le royaume, temporel et spirituel, devait être enterré longtemps avant Luther; des femmes, du diable, de l'empereur, et de la danse même. La danse est-elle un péché? demandait-on à l'amphitryon, qui répondait: — Dansait-on parmi les Juifs? C'est ce que je ne saurais vous dire; mais on danse chez nous; la danse est un besoin comme la parure chez les femmes, le dîner, le souper; et en vérité je ne vois pas pourquoi on défendrait la danse : si on pèche, ce n'est pas la faute de la danse, qui ne fait tort ni à la foi ni à la charité. Enfants, dansez. « Le théâtre ne lui semblait pas plus dangereux que la danse, et il absolvait qui écoute, qui joue et qui écrit la comédie. « Il ne faut pas, disait-il, condamner le théâtre parce qu'on y dit des polissonneries, Büberei, car à ce prix il faudrait condamner la Bible » 2). Après dîner, il ôtait en été sa robe, et faisait sa partie de quilles avec

1) Ausgabe vor das Raths-Geschencke.

2) Voyez le chapitre qui a pour titre : LUTHER A TABLE. Seckendorf prétend que Capnion (Reuchlin) fit jouer, en l'honneur de Dalberg, évêque de Worms, la première comédie allemande. Comm. de Luth., sect. 27, § LXX, p. 104.



Amsdorf ou l'un de ses amis. Il disait en riant : — Mélanchthon sait mieux le grec que moi, mais je lui en revendrais aux quilles. »

Les plus hautes intelligences, celles dont Luther prenait conseil autrefois, entretenaient une correspondance suivie avec le réformateur : c'est le casuiste universel, le père de l'Eglise saxonne; il répond à toutes les lettres. — Docteur, lui demande-t-on, qu'entendez-vous par usurier ? — Tu n'as besoin que d'ouvrir mon traité De Usuris. Qui prête à cinq, à six pour cent, est usurier. Quand je te prête mon vase, que me rends-tu ? mon vase et voilà tout; tu me volerais en gagnant sur ton échange. Point de sacrement ni de terre sainte pour les usuriers 1).

Un jour un pauvre moine, dont les nuits étaient tourmentées par des rêves de volupté, et dont la chair fléchissait dans les joies involontaires du sommeil, vient se plaindre à Spalatin. Le père voit là un cas de conscience et se hâte d'écrire à Wittemberg. La décision de Luther sent tout à la fois le casuiste et le médecin; sa parole, intraduisible dans toute langue vivante, renferme des mystères qu'un moine ne devait pas connaître : c'est Sanchez, mais qui n'a pas pour se justifier le ciel ardent de l'Espagne 2).

---

1) Op. Lut. Witt. t. VII, p. 419-437.

2) Seminifluus ille de quo mihi scribis, si tamen fluit verum semen, hoc est cum summâ voluptate et concussione, qualis fluxus esset si mulieri misceretur, nam sunt quibus fluxus ejusmodi tam tenuis est, ac penè sine voluptate, ut tantum humor quidam superfluus existimetur, cui nec mulier, nec ulla vis medebitur : hic si in otio vivit ac in saturitate, tentare poterit, primo ut corporali

Une autre fois, c'est une jeune fille de Torgau à la recherche de son fiancé, le barbier du prince, dont elle montre l'anneau et la médaille qu'elle a reçus comme arrhes d'un mariage prochain. Le fiancé l'a promis en face de D. Schwerteger et de Christian; mais il a oublié ses serments. Luther se charge de les lui faire rappeler par le prince lui-même. — Bonne leçon, dit-il à Spalatin, pour un tas de vauriens qui ne cessent de se jouer du cœur des jeunes filles 1).

Une religieuse de Freyberg lui écrivait : Mon bien aimé docteur, enlevez-moi de mon couvent et me faites conduire en Saxe 2).

Pendant plusieurs années la porte de sa petite cellule fut assiégée de religieuses et de moines, qui venaient lui demander un mari ou une femme. Luther allait en quête : il avait de nombreux sujets sous la main. Quelques uns cependant perdaient patience et se livraient à tous les dérèglements du libertinage, comme ce Jean P..... qu'on trouva dans une maison de prostitution, gorgé de vins, en habit laïque, et qui reçut une blessure honteuse 3). « En vérité, nous nous asseyons dans la turpitude ! » s'écriait Luther à la vue de tous ces scandales que donnaient les moines

---

labore et inedia exerceat carnem, tum spes erit sanitatis : sin autem laborare vel non vult, vel non potest, mandato Dei debet mulieri copulari, alioqui tentabit Deum et manebit in peccato. Spalatino, 6 novemb. 1523.

1) Spalatino, 4 avril.

2) Luth. Briefe, 29 Juni 1528.

3) Inventus à lictoribus in Lupanari potatus probè et laica veste, atque etiam percussus aliqua parte ut audio. Wenc. Link, 19 decemb. 1523.

apostats 1). Quelques uns violaient tout à la fois et leur vœu de chasteté et les conditions chrétiennes du mariage, en épousant des filles laides et décrépites, qui, à défaut de jeunesse, offraient à leur convoitise d'abondantes richesses! «Comme ce Wolfgang, prédicateur de la cour, qui vient, dit Luther, d'épouser une vieille folle chargée d'ans et d'or! mariage digne de Mammon plutôt que de l'Evangile! Encore s'il avait pris une jeune fille qui pût lui donner des enfants 2)!

Un jour, neuf religieuses lui arrivèrent à la fois: Luther perdait la tête.

« Neuf nonnes apostates, pauvre troupeau que m'amènent Léonhard Kœppe et Wolf Tomitzsch. J'en ai vraiment pitié, et d'elles et de toutes celles qui meurent misérablement de continence; sexe si infirme, si porté pour l'homme, de sa nature et de l'ordre de Dieu, qu'on tue si inhumainement. Oh! tyrannie paternelle! Pape et cardinaux, qui pourrait assez vous maudire!....

» Que vais-je faire de ce troupeau? D'abord j'écrirai à leurs parents; s'ils ne veulent pas les reprendre, je m'en chargerai, je les marierai comme je le pourrai. Voici leurs noms: Madeleine Staupitz Elsa de Canitz, Ave Grossin, Ave Schœnfeldin 3) et sa sœur Marguerite, Lanete de Goles, Marguerite Zeschau et sa sœur Catherine, et Catherine de Bora.

1) Wenc. Link, 19 decemb. 1523.

2) Vehementer displicent nuptiae Wolfgangi quas tu significas cum annosa et nummosa vetula: opprobrium est Evangelii sic quaerere Mammon. Spalatino, 19 sept. 1523.

3) Luther la donna à un médecin, nommé Basilius.

Leur évasion est merveilleuse ; il faut venir à leur secours. Je vous en conjure donc, faites œuvre de charité, et mendiez quelques pièces de monnaie pour moi auprès de vos riches seigneurs de la cour, afin que je puisse les nourrir pendant quinze jours, jusqu'à ce que je les aie renvoyées à leurs familles ; car mes capharnaïtes profitent si bien des trésors de la parole que je leur verse chaque jour, que je n'ai pas pu trouver à emprunter pour un pauvre diable dix florins dont j'avais grand besoin. Les pauvres n'avaient rien, ils m'auraient prêté, eux. Les riches ou refusent ou prêtent de si mauvaise grace, qu'ils perdent aux yeux de Dieu tout le mérite de l'aumône. Vous savez que je n'ai pour toute mon année que cinq cent trente florins, je n'ai pas un sou de plus pour moi ni pour mes frères 1). »

Luther ne dit pas le motif véritable du refus de ses paroissiens. C'est que le jour de l'échéance venu, il ne pouvait pas toujours payer, et le créancier était de mauvaise humeur. On finit à Wittemberg par ne plus accepter sa caution. Luther avait alors recours à sa cheminée, toujours garnie de gobelets d'argent, don habituel des électeurs. Il les vendait, ou il les mettait en gage, ou les aliénait à perpétuité, car il était bien sûr d'avance de ne pouvoir les retirer des mains de ses créanciers. En 1527, il répondit pour plus de cent florins. Il eut la bonhomie d'en demander cinquante sur trois gobelets d'un beau travail et qui en valait bien deux cents ; le prêteur, qui connaissait Luther, était bien rassuré, et se réjouissait

1) Spalatino, 10 april. 1523.

de son marché; mais il fut pris, et le Seigneur, qui aurait dû punir l'imprudence du docteur, lui permit de se libérer.

Son imprimeur Hans Lufft, devenu luthérien parce qu'il gagnait beaucoup d'argent à vendre les écrits du docteur, n'était pas plus charitable que ses autres paroissiens. Il ne voulut pas prêter. Et pourtant Luther ne recevait rien de ses travaux, pas une obole 1). Seulement il se réservait sur chaque édition quelques exemplaires, cinq ou six, qu'il tenait en réserve, pour les donner au premier pauvre qui viendrait lui demander l'aumône, dans le cas où son dernier Groeschel serait épuisé, ce qui était ordinaire.

Ce n'était pas la première fois qu'il avait à se plaindre de Lufft, qui lui rendait des épreuves criblées de fautes, revoyait fort mal les tierces, et souvent oubliait de reporter les corrections de l'auteur. —Mon imprimeur s'appelle Jean, disait piteusement le docteur, et Jean il restera. Papier, caractères, tout ce qu'il a fait pour moi est détestable.... Ils sont tous comme cela, pourvu qu'ils gagnent de l'argent, cela suffit; que les auteurs soient contents, ils ne s'en inquiètent guère 2). Qu'aurait donc dit Luther s'il était descendu dans une de ces imprimeries allemandes où la plupart des ouvriers, luthériens de leur métier, s'amusaient à maculer de fautes les écrits catholiques que des moines publiaient 3).

1) Wencesl. Link, 5 jul., t. III. De Wette, p. 186.

2) Spalatino, 15 Aug.. Luther's Briefe, t. II, p. 42.

3) Nous avons sous les yeux un opuscule admirablement imprimé à Nuremberg, par Balthasar Schleiffer, 1501, Theodorici Kysichei germani oratio, où, faute de caractères, les mots grecs sont laissés en blanc.

Amsdorf était un des meilleurs amis de Luther, obligeant, serviable ; la bourse toujours ouverte, et le docteur ne se faisait faute d'y puiser. Amsdorf était sa bonne étoile. N'y a-t-il plus rien dans le ménage, et tout à coup une femme enceinte et pauvre vient-elle y faire ses couches, alors Luther écrit à son ami : « Gersa va accoucher chez moi, si cela arrive au moment même de la délivrance de Kétha, te voilà plus pauvre encore; il faudra que tu te ceignes non pas du fer ou du glaive, mais d'or, d'argent et d'un bon sac pour tout évènement, car nous ne te lâcherons pas sans t'avoir mis à contribution 1). Amsdorf arrivait à l'heure, la besace sur le dos et le gousset plein ; Luther descendait à la cave, tirait du tonneau plusieurs bouteilles de vin du Rhin, et les convives passaient quelques douces heures à table. Le soir ils allaient deviser à l'auberge près de l'église de Tous les Saints, rendez-vous habituel de Luther.

On voit avec quelle douce philosophie Luther parlait de sa pauvreté. Au milieu de tous ces triomphes de vanité qui auraient pu enorgueillir une ame moins désenchantée du monde que la sienne, il reste toujours tel que nous l'avons trouvé au début de sa lutte avec le pape. Alors il demandait quelques florins à l'électeur pour s'acheter une soutane neuve, la sienne vieillissant et se trouant au coude. Aujourd'hui celui qui a traîné de vive force à Worms l'empereur et les ordres de l'Allemagne; qui a soulevé de sa colère tous les princes de la Saxe contre les pay-

1) Nicol. Amsdorf, 29 mart. De Wette, t. III, p. 432.

sans; qui échange des cartels littéraires avec des têtes couronnées, ne peut pas trouver dix florins à emprunter. Il est certain que s'il avait voulu mettre son silence à prix, il aurait rencontré plus d'un empereur pour l'acheter. Cette pauvreté est belle, Luther la supporte courageusement. Jamais il n'en parle que pour en rire avec ses amis, ou s'en irriter quand quelque ame malheureuse vient lui demander l'aumône. C'est à l'électeur Frédéric qu'il la renvoie, et il ne paraît pas que la charité du prince fût toujours bien ardente, à en juger par les murmures de Luther.

Un soir un pauvre frappe à sa porte demandant l'aumône; Luther n'était pas en fonds à cette heure. « Tiens, lui dit-il, voilà une pièce de baptême. » Et à sa femme qui faisait la moue : « Dieu est riche, il nous enverra quelque chose de bien plus beau. »

Une autre fois, un étudiant vient lui demander de quoi se mettre en route. « Tu arrives dans un mauvais moment, » lui dit le docteur. Le jeune homme se met à pleurer. « Attends, attends », dit Luther en jetant les yeux sur sa cheminée où brillait un verre en vermeil, don récent de l'électeur. « Voilà, bon voyage, et que Dieu t'accompagne. » L'étudiant ouvrait de grands yeux et Kétha dans un coin grommelait entre ses dents. Luther prend le verre et de ses deux mains le comprimant comme dans un étau : « Tiens, ajoute-t-il, porte cela à l'orfèvre : un verre d'étain me suffira 1). »

1) Dr. Franz Volkmar Reinhard's, sämmtliche Reformationspredigte, t. II, p. 110.



Ses lettres de recommandations sont courtes et vives.

« Voilà un pauvre diable que je vous adresse : il va voyager ; c'est un bon et excellent homme, et il faut lui venir en aide. Vous savez bien que je n'ai pas grand'chose, que je suis obligé chaque jour de donner. Tâchez donc de lui faire 30 gros ; si c'est trop, donnez-lui en 20, j'en ferai 10 ; si c'est encore trop, donnez-lui la moitié, je me charge du reste. Dieu vous le rendra. »

L'électeur Frédéric faisait ordinairement honneur à la signature de Luther, mais son frère Jean la laissa protester plus d'une fois. Il croyait s'acquitter envers le docteur, en lui envoyant régulièrement chaque année une pièce de drap. Luther ne se hâtait pas de le remercier, car il était gueux, et fier comme un haut baron. Il attendait donc plusieurs semaines pour répondre au prince.

« J'ai tardé bien longtemps à remercier votre Grace de la robe et de la pièce de drap qu'elle a eu l'extrême bonté de m'envoyer. J'ai à cœur que votre Grace ne croie pas à ceux qui vous disent que je suis dans le besoin. Dieu merci, vous ne m'avez jamais laissé manquer de rien : j'ai même plus qu'il ne me faut en conscience : du superflu, je n'ai nul besoin ni désir. Et à vous dire vrai, je reçois les dons de votre Grace avec presque autant de crainte que de reconnaissance, car je ne voudrais pas être de ceux dont le Christ a dit : Malheur à vous, riches, vous avez trouvé votre récompense dans vos trésors. Je vous parle à cœur ouvert. Que je ne sois pas à votre charge au moins ; votre Grace a tant de secours à

accorder que je craindrais qu'il ne lui restât plus rien : c'est trop souvent puiser à la même bourse. C'était bien assez et trop même de la belle étoffe brune, dont je vous remercie vivement. Mais je veux vous faire honneur : je porterai donc la robe brune quoiqu'elle soit bien trop belle pour moi : si elle ne venait pas de vous, jamais je ne l'aurais mise. Je prie donc et supplie votre Seigneurie de ne pas tant se presser et d'attendre que je l'importune et lui demande, afin qu'une autre fois, quand l'occasion s'en présentera, je n'éprouve pas de honte à solliciter pour d'autres qui sont bien plus dignes que moi de vos bontés ; sans cela vos dons m'embarrasseraient. Que le Christ vous récompense comme vous le méritez : c'est une prière que je fais du fond de mon cœur. Amen 1) ».

Avec les électeurs, les grands, les seigneurs de la cour ducale, il ne se gênait pas plus qu'avec ses amis. Nous avons vu des lettres adressées à Frédéric, écrites sur les gardes de livres, et dont les deux feuillets avaient été ensuite collées ensemble par Luther.

Justus Jonas était encore plus insouciant des usages du monde, ainsi que Luther nous l'apprend dans cet intraduisible billet :

Gratia et pax. Non de cloaca papyrum sumo quemadmodum Jonas noster qui te nihil pluris aestimat quam ut dignus sis, qui schedas natales, hoc est de natibus purgatis legas 2).

1) An den Kurfürsten Johannes, 17 août 1520.
2) Epist. Luth. Edit. d'Aurifaber, Eisleb., fol. 271.

Pendant plus de deux ans on le laissa, lui, le prieur et les frères Augustins, sans leur payer leur modique revenu, en sorte qu'ils vivaient de la charité des fidèles : ce qui n'empêchait pas le quêteur de Wittemberg de revenir à chaque instant toujours plus furieux pour demander la redevance seigneuriale. —Toujours tendre la main et ne rien recevoir! disait Luther. Mais quand cela finira-t-il donc? le Christ, j'espère, y mettra bon ordre. Et n'espérez pas que chez lui la plainte prenne jamais le ton de la mauvaise humeur ; seulement elle élève un peu la voix quand un pauvre vient sonner à la porte du couvent en demandant Luther, qui n'a souvent à lui donner, pour toute aumône, qu'une lettre de recommandation à l'un de ses amis de cour. Cela fait, le moine retourne à ses livres, à la Bible, car il n'en lit presque pas d'autres. Par intervalle, on le surprend revenant aux muses qu'il avait abandonnées, et qui savaient si bien le charmer et le consoler. Ces filles du ciel ne lui gardent pas rancune ; elles l'accueillent au contraire et le fêtent comme l'enfant prodigue, l'inspirent et lui procurent quelques heures de délicieux enivrement. Vous ne sauriez croire alors combien la parole de Luther fleurit et se colore : vous ne diriez jamais qu'elle ait touché au latin des couvents, tant elle est douce à l'oreille, tant elle exhale de parfum antique! Il est redevenu poète. Erasme a-t-il une page plus belle que celle que Luther adresse à son ami Eobanus Hessus sur un poème latin ?

« Sans l'étude des langues, il n'y a pas de théologie : théologie et belles-lettres nous les avons vues emportées dans le même naufrage. Jamais la grande

voix de Dieu ne se révéla aux hommes sans que des intelligences d'élite lui aient préparé les voies, comme le précurseur au Messie. Que la jeunesse donc se livre aux muses, c'est mon vœu le plus ardent. Viennent en foule et poètes et rhéteurs pour initier les hommes aux mystères des Ecritures et leur donner l'intelligence de la parole divine. La sagesse sait rendre éloquentes les lèvres de l'enfance. Gardons-nous de mépriser le don des langues. Mon docte ami, servez-vous de votre nom et du mien, si vous voulez l'invoquer, pour poétiser la jeunesse. Tout mon chagrin est que notre siècle et mes occupations m'empêchent de hanter les poètes et les rhéteurs anciens pour devenir grec à mon aise 1) ».

---

1) Eobano Hesso, 29 mart. 1523. J. Crotus Rubeanus, l'ami intime de Luther, avant qu'il revînt au catholicisme, lui avait fait parvenir le poème de Eoban, portant pour titre : LA CAPTIVE. — Voy. Jac. Burckard. Comm. de Ling. lat. in germ. fatis, P. I, p. 170 : P. II, p. 433 et seqq.

Eobanus Hessus, l'auteur du traité de Amantium infoelicitate contra venerem de Cupidinis impotentia, dont il a été question dans le premier volume de notre histoire, a composé en faveur de Luther trois élégies : in Evangelici doctoris Martini Lutheri laudem defensionemque, et une lettre au docteur sous le titre de: Ecclesiae afflictae Epistola ad Lutherum etc. Dans chacune de ses pièces de vers il s'élève surtout contre la gloutonnerie des moines :

Ignavi Monachi, pepones et inertia terrae
Pondera, degeneri dedita turba gulae.

Or, nous avons vu qu'Eobanus Hessus était le plus grand ivrogne de son siècle.

CHAPITRE XIX.

LUTHER A TABLE. — LES TISCH-REDEN.

En Allemagne on aime les réunions du soir, à l'auberge, dans une de ces vastes salles si bien chauffées en hiver, si fraîches en été, si propres et si luisantes, et où chaque convive peut rêvasser pendant quelques heures devant un verre aux larges bords, dont il hume la bière. Du temps de Luther, ce pape-bière, ainsi que l'appelaient les sacramentaires 1), c'était comme aujourd'hui : l'Auberge de l'Aigle noir à Wittemberg, pendant quinze ans, de 1525 à 1540, n'eut pas de pratique plus fidèle que le réformateur. La nuit venue, Luther s'acheminait vers son rendez-vous favori. Il s'asseyait à sa place accoutumée, et bientôt arrivaient à la file ses amis intimes, ses confidents ou ses disciples : Philippe Mélanchthon, Justus Jonas, Lang, Aurifaber, qui se plaçaient à ses côtés et devisaient jusqu'à ce que l'horloge du châ-

1) Der sächsische Bier-Pabst. Erasmus Alberus dans l'ouvrage qui a pour titre : Wieder die Karlstäder.

teau sonnât dix heures. On se séparait alors pour se retrouver le lendemain et tous les jours de la semaine, le dimanche et les fêtes exceptés qu'on passait au logis. Luther n'avait pas toujours de quoi payer son pot de bière; chacun en était pour son écot. C'est là, sur un banc de chêne, qu'ont eu lieu ces entretiens qu'on a depuis recueillis en latin sous le titre de Convivia mensalia; en allemand, sous celui de Tisch-Reden conversations intimes, où l'on discutait à la manière de Pic de la Mirandole, de omni re scibili; —de philosophie, de démonologie, d'exégèse et de poésie, de morale et d'astrologie, — du royaume de l'Antechrist; à savoir : du pape, des évêques et des prêtres; — des superstitions catholiques, c'est à dire des sacrements de l'ordre, de l'extrême-onction, des œuvres, du célibat et de la communion sous une seule espèce; — de l'avenir de la réforme, ou autrement de la chute de la nouvelle Babylone, de l'extinction du papisme, du naufrage de la chaire de saint Pierre, ou de Sodome dans le langage des buveurs; — du triomphe de la parole de Dieu, ou, si l'on aime mieux, de la clôture de quelques monastères, du rapt de quelque nonne, de la conversion de quelque moine qui avait jeté son cordon et son capuchon à la figure de son superieur, du mariage de quelque apôtre évangélique. Les moines faisaient souvent les frais de ces causeries, et nos convives ne se faisaient pas faute, comme bien vous pensez, de sarcasme, de rire, d'ironies, de quolibets dont chaque convive avait une provision toute prête. On y parlait des femmes en véritables paillards, à offenser l'oreille; mais alors l'oreille était

moins chaste, ou peut-être n'avait pas peur qu'on écoutât aux portes.

Il n'y a rien, dans les livres de la réforme, de plus curieux que ces scènes jouées le soir sans témoin, à huis clos, dans le mystère de ce cénacle d'amis qui se disent tout ce qu'ils ont sur le cœur ou qui leur passe par la tête; où nul discoureur n'a de secret pour son voisin; où la parole s'échappe telle qu'elle vient; où nulle période n'est étudiée, nulle phrase préparée d'avance; où personne ne pense à la postérité qui n'est pas là pour poser le doigt sur les lèvres indiscrètes : confidences à petit bruit, révélations pleines d'abandon, naïf échange de paroles, doux susurres que personne n'emporte au sortir de la salle d'auberge, pour les peigner, les farder, afin de les produire au grand jour.

Or ce sont là tous ces petits feuilletons, que des amis ou des ennemis, donnez-leur le nom que bon vous semblera, ont plus tard recueillis avec soin, et dont ils ont formé un gros in-folio de 1350 pages, sans compter le registre qui à lui seul formerait presque un volume.

Nous allons détacher quelques unes de ces pages pour les faire passer sous les yeux du lecteur.

Il s'est trouvé des luthériens qui, au lieu de jeter un manteau sur cette nudité de leur père, ont prétendu que les catholiques avaient calomnié le réformateur en le représentant dans une posture où il ne s'était jamais donné, même en sommeillant. Mais est-ce leur faute ou celle des réformés, si les propos de table ont été si souvent réimprimés et sous tant de formats? à Eisleben en 1566; à Francfort-sur-l'Oder,

en 1567, 1571 ; à Iéna, en 1591 ; à Leipzig, en 1603, en 1700 ; à Dresde et à Leipzig, en 1723? Christophe Bésold prétend que Luther n'eut jamais l'intention de publier des propos échappés dans une demi-ivresse, et en des lieux où on peut tout se permettre, excepté de la piété 1). Pour prouver que le moine de Wittemberg voulait que ces causeries mourussent là où elles étaient nées, à table, Wilhem Zincgreff cite l'historiette suivante dont il n'indique pas la source 2).

On avait babillé longtemps, plus longtemps que de coutume ; Luther était en verve, jamais il ne s'était montré si gai, si caustique, si abondant en saillies. Assis à une table voisine, un jeune écolier notait tous les propos du docteur et les enregistrait sur son album. Au sortir de table, Luther s'approcha de l'écolier qui n'eut pas le temps de fermer son livre de souvenir, et prenant une poignée de gruau qu'il lui jeta à la figure : « Tiens, dit-il en riant, mets-y cela aussi.

Cette plaisanterie ne prouve pas précisément la colère du réformateur, mais plutôt le soin qu'on mettait à recueillir jusqu'aux moindres mots qui tombaient de ses lèvres.

Ce ne sont pas des catholiques, mais de zélés luthériens, passionnés pour la gloire de leur maître, qui ont rassemblé avec une patience filiale ces causeries de cabaret.

---

1) Ubi omnia cum liceant, non licet esse pium. Bedenkungs-Motiven. Chap. VIII, § 3, n. v.

2) In den deutschen scharffinnigen Sprüchen, p. 252.

C'est d'abord Joh. Mathesius, qui, au nom du Christ affirme avoir recueilli tous ces propos échappés à Luther, soit dans ses instructions orales à Wittemberg, soit dans ses livres imprimés, soit dans ses conversations à table, soit dans les souvenirs de ses disciples, avec un soin tout pieux et une sincérité de dévotion que personne n'est en droit de soupçonner 1).

C'est, après Mathesius, Petrus Rebstock, ministre à Eckersheim, auquel on doit une édition latine des Tisch-Reden, dédiée à Philippe Louis, comte de Hanau, et qui, dans sa préface, prétend que la table fut la chaire où Luther servit aux chrétiens la parole de Dieu dans toute sa pureté 2). « Si j'ai entrepris ce travail, dit-il, ce n'est pas pour mêler aux propos pieux du docteur, des propos tout mondains, comme on pourrait m'en accuser; les Convivia mensalia que je vous dédie sont une source où vous puiserez les grandes vérités de la foi, les véritables enseignements de Christ ».

C'est Aurifaber qui, dans la préface de son édition allemande, beaucoup plus ample que celles qui avaient encore paru, nous apprend, « qu'il a rassemblé, pour l'édification des lecteurs, tout ce que Luther avait improvisé à table : interrogations, réponses, historiettes, jugements, pensées, prophéties, consolations, propos joyeux : trésors précieux qui ne doivent pas rester enfouis, ni enterrés, et qu'il publie

1) Erste Predig vom Luther, p. 2, a. b.

2) Lutherus in mensa Dei verbum, thesaurum pretiosissimum, fideliter docuit, suisque distribuit.

pour la gloire et l'avancement de l'œuvre chrétienne; mets célestes tombés de la table de Luther, qui serviront de nourriture à ceux qui ont faim de la parole divine; source de consolation et d'enseignement pour tous les chrétiens ».

C'est Frédéric Mécum, théologien de grande valeur, qui écrit à l'éditeur d'une réimpression de ces entretiens : « A mon avis, vous avez fait œuvre de bon chrétien en reproduisant ces conversations si consolantes, si affectueuses, que notre bien aimé tint autrefois à table : il faut les répandre parmi le peuple. »

C'est Erasme Alber qui, dans un écrit contre Carlstadt, affirme « que les discours de table du docteur valent beaucoup mieux que le meilleur sermon 1) ».

Maintenant comment expliquer le scrupule de quelques éditeurs nouveaux, qui ont émondé, castigé, mais surtout amoindri le journal du docteur? Cela ne nous regarde pas, nous autres catholiques, il nous suffit d'avoir prouvé l'authenticité des propos de table; c'est aux luthériens à nous dire s'ils pensent aujourd'hui comme Aurifaber, Rebstock, Mécum, Mélanchthon, — que ces causeries sont une nourriture spirituelle dont chaque chrétien doit faire usage, ou bien comme Jacobus Verheyden, ministre du saint Evangile en Hollande, qui estime — qu'il serait à désirer que les sermons de table n'eussent jamais vu le jour, parce qu'on y trouve

1) Aus Dr. Martini Gespräch über Tisch, lernt man so viel als aus einer Predigt.

des bouffonneries qu'on ne pourrait répéter à la table de théologiens, et qui sur le théâtre même offenseraient les oreilles 1).

Venez donc à l'auberge de l'Aigle à Wittemberg. Tous les convives ordinaires sont à leur place; Philippe, le disciple bien aimé, qu'on appelle le maître, parce qu'il n'a pu, faute de fonds, acheter le titre de docteur 2), est au milieu de la table; à droite, à ses côtés, Justus Jonas qui, avant de devenir une des lumières de l'Eglise nouvelle, faisait métier de cuisinier 3), et Amsdorf, le beau moine, que Bora aurait volontiers épousé: à gauche, Bugenhagen qui aida Martin dans la traductiou de la bible, et Rœrer, l'habile reviseur d'épreuves 4). On attend ce soir une petit tonneau de bière d'Embeck, que Martin préfère à toutes les bières d'Allemagne, probablement parce qu'Embeck a été une des premiers villes à recevoir la réforme. Les convives se sont levés, le docteur est arrivé. — Maître, de quoi parlerons-nous d'abord, dit Justus Jonas. — A tout seigneur tout honneur: du diable d'abord, répond Luther.

1) Praestitisset hos sermones convivales in lucem nunquàm emissos... sunt enim in ils, non dico multa, sed plurima quae piae, castigataeque aures non solum in conviviis theologorum, sed etiam in ludis atque theatris comicorum, non ferrent. In Iconibus, fol. 27.

2) Quia filios et filias habebat, Ad. vit. Theol., p. 88.

3) Quia in hac inhospitali peregrinatione aliquoties praeparandis cibariis operam dederat, familiares non nunquam per jocum Jodoci coci seu coqui nomine appellarunt. Knapp, narratio de Justo Jona. Halis Saxonum 1817.

4) Seckendorf.

LE DIABLE.

« Par de là les cieux, il n'y a que Dieu ; mais au dessous, il y a des anges qui veillent sur nous, par ordre du créateur, nous protégent et nous défendent contre les embûches et les mauvais desseins des démons. Ils voient la face de Dieu et se tiennent devant son trône. Quand donc le démon nous tend des piéges, l'ange du ciel, notre bon ange, nous couvre et nous défend de son aile et chasse le mauvais esprit, car il a une grande puissance ; il regarde Dieu face à face, se pose devant les soleils, toujours prêt à nous aider à accomplir les commandements du Seigneur. Les démons eux aussi veillent près de nous, occupés à nous épier, à nous tenter sans relâche, à troubler notre existence et notre vie à venir. Heureusement les bons anges nous portent leur secours et nous viennent en aide. Il y a des démons dans les forêts, dans les eaux, dans les déserts, dans les lieux humides, partout où se trouve une créature à tourmenter. Les uns habitent les flancs de noirs nuages, d'autres excitent les tempêtes, soulèvent les orages, font briller l'éclair et rugir le tonnerre, empestent l'air et les champs. Les philosophes et les médecins attribuent ces phénomènes à l'influence des astres 2).

1) Toutes les citations sont extraites des Tisch-Reden oder Colloquia Dr. Mart. Luther's, so er in vielen Jahren, gegen gelarten Leuten, auch frembden Gesten und seinen Tischgesellen gefüret, nach den Heubstücken unserer Christlichen Lere, zusammengetragen.

Johan 6 Cap.

Samlet die ubrigen Brocken, auff daß nichts umbkomme.

Gedruckt zu Eisleben, bei Urban Gaubisch, 1566.

2) Eisleben, p. 277. Tisch-Reden, p. 277.



» C'était en hiver, non loin de Zwickau, un pauvre enfant s'égara dans une forêt et fut obligé d'y passer la nuit. La neige vint à tomber en abondance, en sorte que le pauvre petit en était tout couvert. Trois jours se passèrent ainsi au milieu des frimas, et chaque matin venait un homme qui lui apportait à manger, et puis s'en allait. Le troisième jour l'inconnu vint encore avec la nourriture accoutumée, et ensuite il remit l'enfant dans son chemin ; et l'enfant raconta à ses parents ce qui lui était arrivé. Je pense que le sauveur de la pauvre créature était un ange du ciel 1).

» Le diable connaît les pensées des méchants, car c'est lui qui les leur inspire, qui tient et gouverne leurs cœurs, qui les enveloppe et les prend dans ses filets afin qu'ils ne puissent penser ou agir que suivant son bon plaisir.... Mais il ignore ce qui se passe dans la pensée des justes. Car, comme il ne pouvait connaître ce que le Christ avait dans le cœur, ainsi ignore-t-il la pensée des justes en qui habite le Christ 2).

» L'apôtre, Héb. 2, donne au diable la puissance de la mort, et le Christ l'appelle l'homme de la mort. Et en vérité, c'est un maître meurtrier, qui pourrait vous tuer d'un petit coup de baguette, et qui a dans sa sacoche plus de poisons meurtriers que tous les apothicaires du monde. Ce poison manque-t-il son coup, vite un autre. Le diable est plus puissant que nous ne pouvons le croire ou nous le figurer ; il n'y a que le doigt de Dieu qui peut le renverser 3). C'est

---

1) Tisch-Reden, 277. — 2) Ib. — 3) 280.

le diable qui déchaîne les tempêtes, et les anges qui soufflent les bons vents.

»Je crois que Satan est l'auteur de toutes les maladies qui affligent l'homme, car Satan est le prince de la mort... Les pestes, les maladies, les guerres, sont l'œuvre du démon et non de Dieu..... Quoi qu'en dise Osiander, il y a des lutins qui font métier de nous tourmenter dans notre sommeil, de nous frapper jusqu'à nous rendre malades. En 1521, après mon départ de Worms, j'étais emprisonné dans la Wartbourg, ma Pathmos, loin de tous les regards et où personne ne pouvait m'approcher que deux jeunes gens de famille noble, qui deux fois par jour m'apportaient à boire et à manger. Un jour ils déposèrent dans ma chambre un sac de noisettes que je mangeai par intervalles. La nuit après avoir éteint ma chandelle, et quand j'allais me mettre au lit, j'entendis un grand bruit; il me semblait que mes noisettes se battaient; je m'endormis, et j'avais à peine fermé l'œil que le bruit recommença; je crus que l'escalier allait crouler; je me levai et j'adjurai le lutin au nom de celui dont il est écrit: omnia subjecisti pedibus ejus, et jallai me recoucher 1).

»Mais l'esprit des ténèbres n'est pas toujours exorcisé par des textes de l'Ecriture; j'ai la preuve que les plaisanteries et les joyeuses railleries le chassent infailliblement.

»Le diable aime à se changer, pour nous tourmenter, en serpent ou en singe 2).

»Il y a dans divers pays du monde des habitations

1) Tisch-Reden, 281, 303. — 2) Ib. 290.

qu'affectent les malins esprits; la Prusse est un séjour qu'ils aiment beaucoup. En Suisse, non loin de Lucerne, sur le sommet d'une haute montagne, est un lac qu'on nomme le lac de Pilate : c'est là que le démon fait souvent des siennes. Ici, sur le Poltersberg, est aussi un lac où, quand vous jetez une pierre, vous êtes sûr d'exciter une grande tempête : tous les environs s'émeuvent et se troublent 1).

»Souvent le diable change les enfants afin de tourmenter leurs parents : il entraîne la servante dans l'eau, l'engrosse; la servante accouche : le pere met le nouveau né dans le berceau, vole l'enfant véritable et s'enfuit. L'enfant changé ainsi ne vit guère au delà de 18 à 19 ans 2).

» En 1538, il y avait à Wittemberg un jeune écolier nommé Valerius, mauvais garnement, indocile envers son maître Georges Mayer. Comme je lui faisais des reproches sur sa conduite, l'élève me révéla que depuis cinq ans il s'était donné au diable en ces termes : — Christ, je te renie et je veux prendre un autre maître. Troublé je lui demandai s'il ne voulait pas se repentir et retourner à Dieu. Sur sa réponse affirmative, je m'agenouillai avec les autres assistants et priai ainsi : Dieu du ciel, qui nous ordonnes par ton fils bien aimé de prier, toi qui as établi et réglé le ministère de a parole dans ton évangile..., nous t'implorons pour ton serviteur, pardonne-lui ses péchés et rappelle-le dans le sein de ta sainte église, de ton fils bien-aimé, le Christ, notre Seigneur. Amen. Je dis ensuite au jeune homme de

1) Tisch-Reden, 290. — 2) Ib. — 3) 294. — 4) 296.

réciter la prière qui suit : Moi, Valérius, je reconnais en présence de Dieu et de ses saints anges, et de sa sainte église, que j'ai renié mon Sauveur, que je me suis donné au démon, que je me repens sincèrement, que je veux désormais être l'ennemi de Satan, prendre Dieu pour mon guide et mon maître, et m'amender. Amen.

»Le diable est semblable à la mouche : paraît-il un beau livre, la mouche vole, voyage sur les blanches feuilles qu'elle souille de son passage, comme si elle voulait nous dire : Mes pattes ont passé par là. Ainsi du diable, quand il a trouvé un cœur bien net et bien blanc ; alors il s'abat, le souille et le corrompt 1).

»J'ai toujours été beaucoup mieux traité du diable que des hommes, et j'aimerais mieux mourir de la main de Satan que de celle de l'empereur : je mourrais au moins de la main d'un grand homme 2).

» Le diable couche beaucoup plus souvent avec moi que Kétha, il m'a donné plus de tourments qu'elle de joies 3).

» C'est un esprit chagrin qui ne songe qu'à tourmenter, et à qui la joie est importune. La musique le chasse ; dès qu'il entend chanter, surtout des cantiques spirituels, il fuit aussitôt. David apaisait le trouble de Saül en jouant de la harpe. La musique est un don du ciel, un présent de la divinité, que hait le diable, et qui a le pouvoir d'éloigner les tentations et les mauvaises pensées 4).

»Un jour je trouvai sur mon chemin une chenille : Voilà bien, dis-je, le marcher et le ramper du diable,

1) Tisch-Reden, Francf., 355. — 2) 286.

sa robe aux couleurs changeantes, son regard et son allure.

» Fous, boiteux, aveugles et muets sont des hôtelleries de Satan. Les médecins qui les traitent d'après les règles de l'art n'entendent pas le démon 1) ».

DES SORTS.

— Il y eut un long moment de silence.

— Docteur, dit Veit Dietrich, ceux qui croient en Dieu peuvent-ils être ensorcelés ?

« Sans contredit, car l'ame peut être séduite et trompée, mais l'illusion ne dure pas longtemps; mes maladies n'ont jamais été naturelles, je le crois, mais l'œuvre de Satan qui, par ses sortilèges, me montrait toute sa haine; mais Dieu veillait pour me défendre.

» Il y a des servantes possédées qui volent le lait et le beurre dans des nids de poule : — Point de pitié pour ces magiciennes, je les brûlerais, moi. On dit que leur beurre sent mauvais, et tombe à terre quand on le mange. Qui maltraite la sorcière est lui-même tourmenté du diable : certain maître d'école et certain ecclésiastique peuvent en témoigner. — Si nos péchés irritent la divinité et l'offensent, à plus forte raison la sorcellerie, qu'on peut nommer à juste titre un crime de lèse-majesté divine, une rébellion contre la puissance infinie de Dieu. Les juristes qui ont si pertinemment discouru et raisonné sur la révolte,

1) Calvin comme Luther croyait que la possession démoniacale pouvait seule expliquer quelques maladies incurables, l'épilepsie par exemple. Harm. Evang., p. 127. Comm. ad Math. 23.

tiennent qu'on doit punir de mort la rébellion d'un sujet contre son souverain. La sorcellerie, qui est un acte de révolte de la créature contre son maître, qui dénie à Dieu sa foi pour la donner au démon, ne doit-elle pas être punie au corps de la peine de mort? »

DU PAPE.

Un de ses disciples prononça le nom de pape; à ce mot Luther s'arrêta tout court : c'était un thème à une longue conversation qu'on venait de lui fournir.

« Tout animal est composé d'un corps et d'une ame; l'ame ou l'esprit de l'antechrist, c'est le pape; sa chair ou son corps, c'est le Turc. Le Turc trouble, tourmente, désole l'Eglise de Christ charnellement ou matériellement; le pape spirituellement et charnellement tout à la fois, par ses satellites, ses bourreaux et ses meurtriers. Mais l'Eglise, qui au temps des apôtres triompha du pouvoir spirituel des juifs et de l'épée romaine, sortira aussi aujourd'hui victorieuse des superstitions et de l'idolatrie de Rome, et de la tyrannie des Turcs [1].

» Le coucou est, comme on sait, de sa nature très friand des œufs de fauvette. Il pond dans le nid de l'oiseau, qui couve les œufs comme s'ils lui appartenaient. Quand les coucous ont percé leur écaille et qu'ils ont grandi, c'en est fait de la fauvette; les coucous dévorent leur mère. Le coucou ne peut souffrir le chant du rossignol. Le pape est un coucou qui gobe les œufs de l'Eglise, etc.... ensuite de cardinaux. A peine est-il né qu'il se jette sur sa mère,

1) Tisch-Reden, 332.

l'Eglise du Christ, pour la manger. Les chants d'Eglise, c'est à dire la Parole et l'enseignement, sont pour lui choses insupportables.

» Partout s'il y a une alouette, voyez venir le coucou qui croit que son chant est mille fois plus harmonieux que celui de sa rivale. Ainsi fait le pape dans l'église, chantant sans cesse et croyant étouffer la voix des autres églises. Mais le coucou est bon à quelque chose, quand ce ne serait que pour nous avertir que l'été approche; ainsi le pape nous enseigne que le jour du jugement n'est pas loin de nous 1).

» Il y a trente ans la Bible était inconnue, les prophètes incompris, on les tenait comme impossibles à être traduits. A vingt ans je n'avais encore rien lu des Ecritures; je croyais qu'il n'y avait d'autre Evangile et d'autres épitres que celles qui sont contenues dans les Postilles. Enfin je trouvai dans une boutique de libraire, à Erfurth, une Bible que j'achetai et que je lus ensuite avec un merveilleux étonnement au docteur Staupitz 2). Les papistes n'en savent pas un mot.

» Un curé était sévèrement réprimandé par son évêque qui lui reprochait de ne savoir pas baptiser. Comme le prêtre se gendarmait, l'évêque prit une poupée et lui dit : Allons, baptise; le curé, faisant mine de verser de l'eau, murmura : « Ego te baptiste in nomine Christe 3) ». Alors l'évêque tout colère gronda le prêtre sur son ignorance des termes sacramentels; le curé, laissant tomber à terre la poupée:

1) Tisch-Reden, 332. — 2) Ib. 362. — 3) Ib. p. 313.

—Ma foi les paroles ressemblent à l'enfant et au baptême 1).

» Que le nom du pape soit damné, que son règne soit aboli, que sa volonté soit enchaînée; si je savais que ma prière ne fût pas écoutée de Dieu, je m'adresserais au diable 2).

» Malédiction sur le pape qui a fait plus de mal au règne de Christ et de l'Eglise que Mahomet ! Le Turc tue le corps, dévaste et pille les biens des chrétiens; mais le pape, plus cruel, avec son Alcoran force à nier le Christ. Tous deux sont ennemis de l'Eglise et valets de Satan; mais le pape veut nous contraindre à adorer ses canons et ses décrétales, afin d'opprimer et d'éteindre la lumière évangélique. Qu'il meure donc dans l'éternité, ce monstre-là ! Qu'il soit dans l'éternité maudit des anges et des saints 3), lui et ses décrétales » !

DES DÉCRÉTALES.

«Tu veux savoir ce que c'est qu'une décrétale? C'est tout ce qui s'échappe du derrière du saint homme. — Au cabinet, les décrétales : c'est là leur siège. M.... pour les décrétales ! Décrétales ce qui sort du c... d'un âne 4) ».

---

1) Tisch-Reden, 352. — 2) Id. 213.

3) T. IV, Enarrat. in cap. XLVIII, Genes., p. 976, edit. Francf. 1555.

4) Eisleben, f. 380 a. 562 a b. 569 a b : — Nicht anders denn Esels-fürtz, Scheisserei, ja Büberei, Papst-Dreck und Fürtz; Pabst Miß und Drecket, Drecket und Drecketal.

« Amí lecteur, ne t'effarouche pas trop de ces expressions figurées qu'employait notre brave Luther pour peindre le siège ro-

DES EVÊQUES.

Jonas, Amsdorf, Dietrich, et tous les écoliers admis par faveur à la table de Luther, car c'était une place enviée, se prirent d'un rire fou.

Mélanchthon restait seul taciturne, l'œil levé sur son maître.

—Dieu est grand, dit-il, quand la joie fut éteinte; il a déjà ramené dans le bercail quelques évêques.

Luther hocha la tête....

« Les évêques obéissent à leur nature dans tout ce qu'ils font; ce sont des chiens qui aiment à noyer leurs pieds dans le sang. Ils ressemblent à Caïn et n'auront pas de repos tant qu'ils n'auront pas égorgé Abel. Ils veulent la guerre, ils se perdront. Je le leur ai annoncé et prédit. C'est à nous maintenant à nous préparer au combat, à chercher des armes dans la prière 1).

» Une princesse me demandait s'il n'y avait pas d'espoir que l'évêque X... se convertît, et elle ajoutait : Vous verrez, je vous apprendrai bientôt cette bonne nouvelle. — Je ne le crois pas, répondis-je, bien que ce fût une douce joie pour moi qu'il se repentît et fit pénitence : mais je ne conserve guère d'espoir, je l'aurais cru plutôt de Pilate, d'Hérode et de Dioclétien et d'autres grands pécheurs.

---

main : Des décrétales emmerdées, decreten drecketen : c'était une expression pittoresque, les autres ne s'en sont fait faute ».

Johannes Petrus von Ludwig, conseiller privé de Sa Majesté le roi de Prusse, 1730, dans un discours en l'honneur du réformateur saxon.

1) Tisch-Reden, 375.

— Mais, reprenait la princesse, Dieu est tout-puissant, sa miséricorde est infinie; il aurait pardonné à Judas, si Judas avait voulu se repentir. — C'est vrai, Dieu recevrait en grace Satan, si le diable pouvait jamais lui dire du fond du cœur : pardonne-moi, car j'ai péché. Pour votre évêque, hélas! pas d'espérance de retour à Dieu, car il se rue contre la vérité en connaissance de cause, parce que c'est la vérité. Il y a peu de jours qu'il a honteusement laissé mourir de faim des chrétiens qui avaient communié sous les deux espèces 1).

» Cet évêque 2) m'avait souvent écrit des lettres d'amitié; sa bouche était emmiellée de si douces paroles, que je lui avais donné le bon conseil de prendre femme. Il sut me tromper par de beaux semblants et se moquer de nous. Ce n'est qu'à Augsbourg que j'ai appris à le connaître 3).

» Un jour il parla ainsi devant un grand auditoire : Mes frères, soyez soumis et ne communiez que sous une espèce. Si vous faites ce que je vous dis, je serai pour vous un bon maître, je serai votre père, votre frère, votre ami; j'obtiendrai pour vous de sa majesté des graces et de grands privilèges. Si vous me désobéissez, au contraire, je me déclare votre ennemi, et je ferai à cette ville tout le mal possible. Voilà des paroles dignes de l'empereur des Turcs ou de Satan dans les enfers 4).

» NN. l'évêque, bien qu'il ait pris femme, est un damné de papiste qui se moque de l'évangile et ne

1) Tisch-Reden, 375-376. — 2) Albert de Mayence. — 3) 376. — 4) Ib.

cherche que ses intérêts. Règle générale, les évêques sont la peste et le poison de l'Eglise et du gouvernement : ils jettent le trouble partout 1).

» Il y avait autrefois sur les bords du Rhin, près de sa chute, un évêque qui emprisonnait les pauvres qui venaient à lui et lui demandaient l'aumône. Il fermait les portes et faisait mettre le feu à la prison. Quand les malheureux criaient piteusement : « Entendez-vous, disait-il, comme les rats piaulent? » Ce même évêque fut ensuite dévoré par les rats. Comme il ne pouvait se délivrer de ces hôtes importuns, il imagina de faire construire au milieu du fleuve une maison en pierre de taille; mais les rats traversèrent le Rhin, suivirent le maître de la maison et le mangèrent 2).

» Quand on fait un évêque parmi les papistes, le diable accourt en prendre possession; on lui fait jurer hommage et obéissance au pape, lutte et combat contre la parole luthérienne. Il promet de servir le démon, et le diable aussitôt vient s'en emparer 3).

» L'évêque de Salzbourg, dans un entretien avec Mélanchthon à la diète d'Augsbourg, lui disait : Mon cher Philippe, nous savons parfaitement que votre doctrine est la bonne, mais nous autres prêtres, nous ne nous amendons jamais 4) ».

DES PAPISTES.

« Je tiens que le pape, l'empereur (Charles V) et l'évêque de Mayence sont des impies qui ont aban-

1) Tisch-Reden, 377. — 2) 378. Nous avons cherché vainement dans l'histoire le nom de cet évêque.
3) Ib. — 4) 464.

donné les voies de l'Evangile, qui n'ont aucune notion juste de la divinité, qui ne pensent jamais à Dieu 1). Que Dieu fasse paix à ce démon de sang (Charles V) : qu'il m'a donné de tourments quand je le voyais poursuivre et persécuter la vérité 2) ! Nos princes ne font que des œuvres de malédiction 3). Qu'est-ce qu'un prince dans le royaume des cieux? du menu gibier : Pilate vaut mieux qu'eux tous 4).

» Voulez-vous que je vous définisse le royaume papistique? Le pape et sa cour, idolâtres et valets du diable; ses enseignements, doctrine satanique; l'église catholique, église de Satan : paillards, vous irez tous en enfer; papistes, vous n'êtes que des têtes d'ânes 5).

» Celui qui ne hait pas le pape du fond de l'ame ne gagnera pas le royaume du ciel : c'est un péché que de ne pas haïr ce fripon de pape. Imbéciles qui vous disent : Gardez-vous de haïr le pape 6).

» Je veux enseigner et juger les papistes, moi docteur des docteurs, et leur crier : Vous êtes des ânes... Troupeau d'ignorants que vous êtes, je me fais gloire de votre haine. Vous dites que vous êtes docteurs? Et moi donc ! Je puis interpréter les Psaumes et les Prophètes, vous ne le pouvez pas; translater les livres saints, cela vous est défendu; lire les divins

---

1) Tisch-Reden, fol. 508. — 2) fol. 482, 484. — 3) fol. 77. 4) 160, 470. Pistorius, dans son livre intitulé : Zweiter böser Geist Lutheri, &c., I, II, a rassemblé un grand nombre de déclamations de Luther contre les princes. — 5) f. 51, 342, 353 — 6) fol. 320, 344.



livres, et vous non. Je vous vaux mille fois. Papiste et âne, c'est synonyme.

» Les papistes sont perdus. Où recruteront-ils désormais leurs prêtres et leurs moines ? Il y a ici beaucoup d'étudiants, mais aucun, que je sache, ne consentirait à ouvrir la bouche pour y recevoir ce que le pape voudrait bien y laisser tomber ; à moins que ce ne soit Mathésius et Plato, mes deux anciens disciples 1).

» Le pape consentirait bien à recevoir en grace les luthériens et leurs femmes, mais sous condition qu'ils ne prêcheraient et n'enseigneraient que ce qu'il veut bien, et qu'ils regarderaient leurs femmes comme des p...... ou des cuisinières : pfui ! pfui ! Mépriser le mariage, condamner le mariage, c'est offenser Dieu. Si Witzel en fait autant avec sa compagne, jamais je ne conseillerais à femme pieuse de vivre avec lui 2).

» Deux fous disputaient un jour à la table du pape sur l'ame : l'un soutenait qu'elle est mortelle ; l'autre, au contraire, qu'elle est immortelle. — Bien, dit le pape au premier, admirablement argumenté, tu as raison ; et se tournant vers l'autre ; — Bien dit, tu as raison. Voilà à quels épicuriens le royaume de l'Eglise est donné ! Vous vous rappelez qu'à Basle les pères du concile réglèrent que les prêtres devaient porter une soutane qui leur descendit jusqu'aux chevilles, des souliers couverts, et qu'il était défendu de disputer si l'ame est ou non mortelle 3).

» Le pape Paul III avait une sœur, qu'il procura comme maîtresse à son prédécesseur, ce qui lui

1) Tisch-Reden, p. 375. — 2) 354. — 3) 354.



valut la pourpre romaine. Un prêtre qui a de sa cuisinière un enfant, doit au pape, comme un maquereau, une goulde qu'on nomme Milchpfenning. La mère en doit autant : ainsi les prêtres peuvent entretenir à leur aise des filles, sans honte ni scandale, et en toute sûreté de conscience 1) ».

SUR LA MORT DE QUELQUES PAPISTES.

« On ne prend pas garde aux miracles que Dieu opère chaque jour. Voyez l'évêque de Trèves, qui au sacre de l'empereur Charles V, en 1531, mourut subitement en mettant le verre à la bouche; et le comte N. de W., qui quitta tout à coup la vie au moment où il s'apprêtait à me faire la guerre! et encore ce docteur qui, avant de dire sa première messe, soutenait que les jongleries papistes sont des vertus, comme il est mort misérablement ! Ne remarquez-vous pas quelle fin piteuse ont faite cette année même tous ceux qui poursuivaient de leur haine, de leurs railleries, de leurs faits et gestes, de leurs prédications, la parole de Dieu? Vous avez un terrible exemple de la colère divine dans la mort de ce célèbre papiste A. L., qui, avant d'exhaler le dernier soupir, au milieu des dernières luttes de la mort, criait : — Diable, tu es mon ami ! Et de cet italien qui, au moment de rendre l'ame, disait : — Au monde ce que je possède, aux vers mon cadavre, au diable mon esprit. Vous savez combien Dieu a puni sévèrement ce papiste qui s'avisait de prêcher contre moi.... Et ce qui est arrivé à ce curé de F., près de Francfort,

1) Tisch-Reden, 357.

qui prêchait l'évangile depuis onze ans. Quand la peste noire vint désoler la contrée, il annonça que Dieu affligeait le monde d'une nouvelle plaie, parce qu'il avait reçu une foi nouvelle et des enseignements trompeurs, et il recommandait à ses paroissiens de rester fidèles à leur mère la sainte église, en indiquant que tel jour il ferait une procession et irait en pèlerinage pour chasser la peste. Le même jour il mourait et on portait son cadavre en terre. Le doigt de Dieu est là, qu'on ne l'oublie pas... — Si l'Evangile est vrai, l'Evangile annoncé par Luther, disait le jour de la Trinité le pasteur de Künwald, que le tonnerre me frappe; et le tonnerre tomba et le tua sur le coup..... Un certain docteur papiste de mauvaise foi disputait un jour à l'université de R., et argumentait ainsi :—Si on ne peut changer un testament fait de main humaine, à plus forte raison le testament d'un Dieu : la cène sous les deux espèces est le testament de notre Seigneur Jésus, que nulle puissance n'a le droit d'altérer. Eh bien! disait le docteur au sortir de la dispute, comment trouvez-vous que j'aie parlé? — Admirablement, lui répondit le bourgeois à qui il s'adressait; et lui frappant sur l'épaule : —Docteur, le serviteur qui connaît la parole de vérité, et qui ne la met pas en pratique, sera puni sévèrement. Et le lendemain le docteur était emporté de mort subite. Ainsi frappe le Seigneur, qui ne souffre pas qu'on se joue de sa parole; mais qui veut au contraire qu'on la garde : terrible exemple pour tous les chrétiens 1) ».

1) Tisch-Reden, 368 recto et verso.

DES MOINES.

« Chez les papistes toutes les pratiques sont aisées : pour eux il est plus facile de jeûner que pour nous de manger : pour un jour de jeûne il y en a trois de liesse. A la collation du soir chaque moine reçoit deux canettes d'excellente bière et un petit pot de vin, des pains d'épices ou des tartines de pain au beurre salé. Les pauvres moines, comme des chérubins de flamme, s'en vont ensuite aux offices piteusement et comme s'ils tombaient d'inanition 1).

» Le pape Jules II, ce prêtre audacieux et entêté, ce diable incarné, s'était mis en tête de réformer les franciscains et de les assujettir à une règle commune. Les moines eurent recours aux rois et aux princes ; ils les prièrent de protester pour eux contre la résolution du saint-père, mais Jules passa outre. Alors les moines adressèrent au pape une supplication pressante qu'ils firent soutenir de trente mille couronnes. — Voyez donc, disait le pape en montrant les figures de princes gravées sur les pièces de monnaie, le moyen de résister à des chevaliers si bien bardés de fer ? Le pape changea de résolution, et laissa les franciscains en repos 2).

» Les moines sont les colonnes du papisme; ils défendent le pape comme certains rats leur roi. — Moi, je suis le vif-argent du Seigneur répandu dans l'étang, c'est à dire dans la monacaille. Les franciscains sont les poux que le diable attacha à la peau d'Adam ; les dominicains les puces qui piquent sans

1) Tisch-Reden, 367. — 2) 370.

cesse. Un moine est de son essence méchant, la vertu ne saurait habiter en lui, ni au dedans ni au dehors du cloître : exemple le feu dont parle Aristote, et qui brûle en Ethiopie tout aussi bien qu'en Germanie ; c'est ainsi qu'il en est des moines, les circonstances de lieu ou de temps ne pouvant rien changer à leur nature 1).

»Dans le cloître on n'étudie pas, mais on obscurcit l'Ecriture. Un moine ne sait pas ce que c'est que d'étudier ; à certaines heures, il marmotte certaines prières dit canoniques ; mais pour le don de lire les Ecritures, qui m'a été accordé, pas un moine qui l'ait reçu 2)».

Dix heures venaient de sonner. Luther se leva. Au sortir de l'auberge un pauvre s'approcha, le tira par le pan de sa robe en lui demandant l'aumône... Tiens, dit le docteur, en donnant au mendiant quelques groschen. —Merci, dit le pauvre, et que Dieu vous le rende. — Jonas se prit à rire et murmura à l'oreille de Martin ... qui sait si Dieu nous le rendra? —Et ne l'a-t-il pas déjà fait ? dit Luther ; donnons sans condition.

1) Tisch-Reden, 370. — 2) 371.

CHAPITRE XX.

SUITE DES TISCH-REDEN.

On avait servi des moineaux au docteur Luther, qui prit un de ces oiseaux qu'il apostropha en ces termes :—Franciscain, avec ton capuchon tout noir, tu es bien de tous les oiseaux le plus coquin. Voici une petite fable dont on tirerait bon parti : Deux moines, l'un de l'ordre de saint François et l'autre de saint Dominique, voyageaient de conserve pour recueillir des aumônes. Il arriva que l'envie se glissa dans leur cœur ; le franciscain monta un jour en chaire, et s'adressant à ses auditeurs : Chers frères, chers paysans, disait-il, gardez-vous bien des hirondelles, dont blanc est le dessous et noir le dessus ; c'est un vilain oiseau, méchant, qui pince quand on l'irrite, et pique les vaches, et qui aveugle de sa fiente, témoin Tobie. Le lendemain ce fut le tour du dominicain.—Je ne dirai rien, dit-il, de l'hirondelle, mais je vous recommanderai de vous défier du moineau, oiseau méchant et voleur, qui picote poires,

prunes, froment, cerises, et qui n'a qu'un cri : scrip ! scrip ! Il voulait désigner son frère le franciscain 1).

« Je vous le dis en un mot, le moine le plus pieux n'est qu'un impie polisson 2) ; les moines descendent en ligne directe de Satan. Voulez-vous vous peindre le diable ? affublez-le de la robe d'un moine. Les moines sont les desservants de Satan ; aussi quel éclat de rire sous les voûtes infernales quand un moine y descend !

» Voici ce qu'écrivait un jour saint Ulrich, évêque d'Augsbourg : « Le pape Grégoire voulut vider un vaste étang qui touchait à un couvent de nonnes. Quand il fut desséché, on y trouva six mille crânes d'enfants nouveau-nés : beaux fruits du célibat 3) ! »

» En ce siècle, continuait Luther, on renvoya les religieuses du couvent de Neubourg, en Autriche, pour le donner à des moines franciscains. Les pères voulurent bâtir : les ouvriers en piochant la terre trouvèrent douze caisses qui tombèrent sous le marteau, et dont chacune renfermait le corps d'un enfant 4) ».

DES MALADIES.

« Mon fils, soyez rassuré, dit Jésus-Christ au paralytique : vos péchés vous sont pardonnés. Qu'est-ce que cela signifie, sinon que ses péchés sont la cause de la paralysie et de toutes les maladies ? Voyez dans

1) Tisch-Reden, 361. — 2) Coll. mens. 109.

3) Tisch-Reden, p. 464.... hätte in demselbigen Teiche bei Sechstausend Kinderköpfe gefunden. Malgré toutes nos recherches nous n'avons jamais pu trouver la lettre de St. Ulrich.

4) Tisch-Reden, p. 464.

le neuvième chapitre de saint Jean, où l'apôtre dit que ni lui ni ses parents n'ont péché. La cécité du pauvre homme ne vient pas du péché en général. Le péché que commet l'homme, voilà la cause de ses maladies : le paralytique a offensé Dieu, et il est puni ; l'aveugle de naissance n'a pas péché, lui ; sa cécité ne découle pas du péché du premier homme. Si cette maladie en était un écoulement nécessaire, tout homme devrait naître paralytique ou aveugle... En guérissant le péché, le Christ ôte la maladie corporelle. Dieu n'envoie dans le monde les maladies que par l'entremise du diable : toute douleur, toute maladie du corps procède du diable et non pas de Dieu. Le Seigneur permet que nous soyons frappés quand nous le méprisons et l'offensons. Tout ce qui mène à la mort vient du diable, c'est son œuvre ; tout ce qui vivifie appartient au Seigneur, c'est son don, sa miséricorde, sa grace : le diable est l'adversaire du Seigneur. En temps de peste, le diable s'abat sur une maison, et malheur à ce qu'il saisit de sa griffe 1) !

» Un jour, un homme vint se plaindre piteusement à moi de la gale, qui ne lui laissait de repos ni le jour ni la nuit. — Vous êtes bien heureux, lui dis-je, et je voudrais volontiers changer avec vous de maladie, vous donner mes éblouissements, et prendre votre gale avec dix gouldes de retour. Vous ne savez pas ce que c'est qu'une maladie semblable, qui travaille et martelle une pauvre tête, ne lui permet pas de lire une lettre tout entière, deux ou trois versets de

1) Tisch-Reden, 492.

psaume de suite, de méditer quelque temps, de s'occuper de chose sérieuse! Quand mes vertiges me prennent, que mes oreilles se mettent à tinter, il m'arrive souvent de tomber de ma chaise. Parlez-moi de la gale, c'est chose utile, qui purge et assainit le corps, qui ne vous empêche ni d'aller, ni de venir, ni de penser, ni de travailler! Vienne la gale pour me guérir 1)!

» Les médecins n'assignent aux maladies que des causes naturelles. D'où vient cette maladie? qui l'a produite? comment la guérir! voilà ce dont ils s'inquiètent, et ils ont raison. Ils ne voient pas que c'est le diable qui afflige un malheureux, et que la cause du mal qui le dévore n'est pas naturelle; qu'il est une médecine plus haute que la leur dont il faut implorer le secours, et qui triomphera de toute la puissance du malin esprit: à savoir, la foi et la prière 2) ».

UN JURISTE.

« Qu'est-ce qu'un juriste? Un cordonnier, un fripier, un tailleur de soupes, qui fait métier de disputer de choses qui ne sentent guère bon, du sixième commandement de Dieu, par exemple... Je n'aurais jamais cru qu'ils pussent être aussi papistes qu'ils le sont: je vois qu'ils sont dans la m.... jusqu'au cou, lourdauds, qui ne savent pas distinguer le sucre de la m....... Omnis jurista, est aut nequista, aut ignorista. Quand un juriste veut disputer avec vous, dites-lui: — Ecoute, mon garçon, un juriste ne doit jamais parler avant d'entendre p.... un co-

1) Tisch-Reden, 492. — 2) 494.

chon. — Merci, grand'mère, c'est le premier sermon que j'aie entendu 1) ».

DES JUIFS.

« Les Juifs sont presque tous des enfants de p.....; je les tiens pour de véritables épicuriens. Quand un chrétien les aborde, voici comment ils le saluent : — Seth, salut; Seth, c'est à dire le diable, car Seth ou Satan est le nom du diable. Si j'étais à la place de nos magistrats, je demanderais aux Juifs assemblés pourquoi ils appellent le Christ un fils de..., sa mère une.... S'ils me prouvaient que c'est la vérité, je leur donnerais mille gouldes, sinon je leur ferais tendre la langue d'un pied de long derrière le chignon : in summa, il ne faut pas souffrir de Juifs parmi nous, il ne faut ni boire ni manger avec eux 2).

»Quand Dieu et les anges entendent p.... un Juif, comme ils rient et sautent 3)!

»Pfui ! Pfui ! vous laisser la Bible, vous n'êtes pas dignes de lire ce livre divin : ce qui est caché immédiatement sous la queue du cochon, voilà votre bible; ce qui en tombe, voilà votre pain et votre vin, mes bons prophètes 4) ».

ANCIENNE ÉGLISE.

»Pauvre Eglise du Christ qui était devenue une véritable prostituée ! Avant la réformation elle était

1) Eisleben, f. 557, 559. rc. — 2) 592. — 3) T. VIII, Jen. f. 99, b.

4) Ihr soltet allein die Bibel lesen die der Sau unter dem Schwantz stehet, und die Buchstaben so daselbst heraus fallen, fressen und sauffen, das wäre eine Bibel für solch Propheten. t. 8 Jen. fol. 83, a. Von den Juden. Ceci n'est qu'une mauvaise plaisanterie, mais Luther est plus serieux quand il proclame la nécessité de chasser les juifs : man soll die Juden nicht bey uns leiden.

tellement couverte de ténèbres, tellement ignare que personne n'y pouvait répondre à ces questions : Qu'est-ce que Dieu ? qu'est-ce que le Christ, la foi, les bonnes œuvres, le ciel, la terre, l'enfer, le diable ?— Avec ses dogmes de l'abstinence des viandes, ses capuchons, ses messes et autres traditions emmerdées, Rome avait enchaîné la conscience du genre humain ».

ECRITURES.

» Approfondir le sens des divines Ecritures est chose impossible, nous ne pouvons qu'en effleurer la surface ; en comprendre le sens serait merveille. A peine s'il nous est donné d'en connaître l'alphabet. Que les théologiens disent et fassent tout ce qu'ils voudront : deviner le mystère de la parole divine sera toujours une tâche au dessus de notre intelligence : ces paroles sont le souffle de l'esprit de Dieu, donc elles défient l'intelligence de l'homme, le chrétien n'en a que la fleur 1).

» L'Ecriture est claire et lumineuse : les sophistes prétendent en vain qu'elle est toute pleine de difficultés et hérissée de ténèbres. Aussi les Pères se sont-ils essayés à les interpréter ; mais leur interprétation n'est qu'obscurcissement et ténèbres 2) ».

DES HÉRÉTIQUES:

« On a dit du paon qu'il avait le vêtement d'un Anglais, la marche d'un voleur et le chant du diable. Cet oiseau est l'image de l'hérétique ; car tous les hérétiques veulent passer pour des hommes de Dieu,

1) Tisch-Reden, Eisl. f. 556. — 2) F. 3, 568.

des saints et des anges. Ils viennent d'abord sourdement et à petits pas, et s'emparent de l'office de prédicateur avant qu'on les ait appelés, et veulent à toute force instruire et enseigner. Ils ont une voix de diable, c'est à dire qu'ils ne prêchent qu'erreur, tromperie et hérésie.

» J'ai toujours enseigné la parole de Dieu dans toute sa pureté et sa simplicité, j'y serai fidèle, je veux m'y enchaîner; sans cela je serais semblable au papiste qui ne croit ni à la résurrection des morts ni à la vie éternelle.

» Genèse du papillon. C'est d'abord une chenille qui se pend à une paroi de mur et qui file sa maisonnette. Au printemps, quand le soleil fait sentir ses premiers rayons, la chenille brise la maisonnette, et un papillon s'en échappe, qui, sur le point de mourir, s'attache à un arbre, à une feuille, où il va déposer ses œufs d'où sortira une famille de chenilles. C'est la generatio reciproca, une chenille qui meurt chenille. J'ai souvent rencontré dans mon jardin des variétés de chenilles, je croyais que c'était le diable qui me les envoyait; elles ont comme des cornes dans le nez. Les chenilles ont des ailes d'or et d'argent; au dehors leur parure est brillante, au dedans, elles portent poison. Les hérétiques, eux, se parent de sagesse et de piété, et ils enseignent des doctrines impies et damnables. Quand les papillons meurent, ils déposent une couvée d'œufs, et d'une chenille va naître une foule d'autres chenilles : ainsi l'hérétique en trompe et en séduit d'autres, qui à leur tour enfanteront une foule d'esprits de trouble 1) ».

1) Tisch-Reden, 393.

DES SACRAMENTAIRES.

« Va, cuistre, avec ta cène, étable où un pourceau mange avec un pourceau 1); va à tous les diables ! » Les Sacramentaires répondaient : « Va, dans ton sacrement eucharistique, au lieu du sang et du corps de Jésus-Christ, tu ne manges et ne bois que de la... Ta bière que j'ai bue hier m'a donné la colique; à toi! bois et mange, in mei memoriam; tiens, attends, voilà pour toi 2) ».

GRÉGOIRE-LE-GRAND, SAINT JÉROME, SAINT AUGUSTIN.

« C'était un assez saint homme que Grégoire-le-Grand. Toutefois il a fait ce qu'ont fait tous les autres papes : il a enseigné de détestables maximes. C'est lui qui a inventé le purgatoire, les messes des morts, l'abstinence de la chair le vendredi et le samedi, le capuchon monacal, et autres momeries dont il a enchaîné le genre humain : le diable le possédait, et de tous ses écrits je ne donnerais pas un pfennig 3) ».

(C'est ce même pape, ce Grégoire, la lumière de

---

1) Bauren-Zech, wo eine Sau mit der andern frißt. T. VI. Jen. p. 115, éd. 1557.

2) Daß sie nicht des Herrn Christi Leib und Blut mit dem Munde empfangen, sondern Dreck fressen. Sturmius, Theodorus Beza.—Cerevisia ista quam heri hausi totum alvum mihi conturbavit. En vobis unum vel alterum crepitum, in mei memoriam. Weislingers Grundliche Antwort, p. 583, t. II.

2) T. VIII Jen. f. 232, a. b. Wider das Papstthum zu Rom; t. V. Jen. f. 320 a. b. 390. Ed. 1357.

son siècle, dont un protestant, en 1715, faisait un dévot luthérien 1).)

» Je regarde saint Jérôme comme un hérétique, qui n'a écrit que des bêtises sur le jeûne, le célibat, etc. 2). Saint Augustin de même qui a souvent erré, et auquel il n'est pas sûr de se fier 3). C'est à tort qu'on l'a mis au rang des saints, car il n'avait pas la vraie foi.

» Le livre de saint Jérôme contre Jovinien est une œuvre scandaleuse 4) ».

LES PÈRES.

« Les Pères n'ont rien compris au texte de saint Paul sur les veuves qui ont rompu primam fidem. Augustin estime que, par primam fidem, l'apôtre entend le vœu de chasteté; mais je comprends mieux le texte que mille Augustins. On devrait envoyer ce Père à l'école : les Pères sont des imbéciles qui n'ont écrit que des sottises sur le célibat; et d'ailleurs l'apôtre ne parle que des veuves : or elle n'est pas veuve, elle (Bora); je ne suis pas veuf non plus 5)».

ECK ET FABER.

« L'empereur Charles V disait : Mon frère estime Faber et Eck, et les regarde comme de hautes intelligences qui défendront l'honneur de la foi chrétienne. — Oui, assurément; car l'un passe

1) Gregorius Magnus, papa lutheranus, par Peter Stute, Leipzig, 1715.
2) Eisleben, 533. — 3) Coll. mens. 24. b.
4) Eisleben, 441. — 5) 328, 372.

le jour à boire, et l'autre est un ruffian, hanteur de filles de joie. Je n'ai jamais lu un seul livre que les papistes ont écrit contre moi, à l'exception toutefois des diatribes d'Erasme sur le libre arbitre 1) ».

SADOLET.

«Sadolet a été choisi par le pape à cause de ses talents, pour écrire contre moi : il n'entend rien aux Ecritures, comme il est facile de s'en convaincre en lisant ses commentaires sur le 51e psaume : Mon Dieu, que ta lumière l'éclaire, et le conduise au droit chemin 2) ».

DU PARADIS.

«Vous me demandez s'il y aura des chiens et d'autres bêtes dans le royaume du ciel? Certainement, car la terre ne se dépouillera pas, elle ne perdra pas ses habitants et ne sera pas changée en désert. Saint Paul n'appelle-t-il pas le jour nouveau ou le dernier jour un jour de changement, où la terre et le ciel seront changés? comme s'il avait dit : où une nouvelle terre et un nouveau ciel seront créés. Nous aurons alors de jolis petits chiens, à la tête toute d'or, dont la fourrure sera de pierres précieuses; chacun de ces petits chiens aura un collier de diamants, et à chaque poil une petite perle. Alors point de ces vilains animaux comme les crapauds et les punaises, créés par nos péchés; aucun être ne mangera l'autre, ou ne le tourmentera, tous seront sans venin,

1) Tisch-Reden, 317. — 2) 366.

sans méchanceté, caressants, folâtres, et nous pourrons jouer avec eux en toute sécurité 1) ».

DIEU.

» Je dois plus à ma petite Catherine et à maître Philippe qu'à Dieu même : Kétha, ni aucun homme sur la terre, n'ont tant souffert pour moi que mon disciple bien aimé 2).

» Dieu n'a fait que des folies : je lui aurais donné de bons conseils, si j'avais assisté à la création ; j'aurais fait briller incessamment le soleil : le jour aurait été sans fin 3). »

Les verres étaient vidés, mais les fronts restaient sérieux. Or Luther, avant de quitter la table, avait coutume d'égayer ses convives par quelque conte grivois. Ce soir il était en verve, et il se prit à réciter l'histoire du Taureau, en langue allemande, belle, sonore et transparente comme celle dont il se servit en chaire lors de son sermon sur le Mariage. Nous ne le dirons point en français, Piron ne l'eût point osé, mais en latin, idiôme dans lequel Luther l'a traduit lui-même.

LE TAUREAU.

« Deinde dicebant de quodam magistro, quem Erasmus Roterodamus filio Ducis Georgii, paedagogum ex Flandria miserat : is cum in balena publica ivisset, sine femorali, cui cum ancilla obviasset, femorale offerens, induit, ita tamen ut testes tegerentur, priapo eminente ; ibi secunda ancilla consueto more, ei femorale induit. Respondit Martinus Lu-

1) Eisleben, 503, b. 505, a. b. — 2) 124, a. — 3) Frankf. 2, p. f. 20.

therus : majorem ne industriam habere deberet quam dux Johannes suus discipulus, qui cum semel in mensa sedisset, ejusque priapus ex tibialibus prodisset nec eum tegeret, ibi admonuit eum suus Arthitriclinus his verbis : Domine clementissime, quale erat animal quod hodie emptum est a patre tuo ? Respondit illi, taurus erat. Alter e contra baculo illius priapum tangens dixit : credo Clementiam magnam partem de carne tauri comedisse 1). »

1) Tom. I, Lat. Coll. Mens., p. 251.—Il y a dans les «Propos de Table», des pages que nous n'oserions pas même reproduire en latin: citons Dysenteria Martini Lutheri in merdi poetam Laenrichen, t. I. coll. Mens. p. 231, ed. Francof. ad Moenum ann. 1571. 8°, per Nicol. Basseum et Hieronymum Feyerabend. — Martinus Lutherus dicebat de Flandris. 76. — Anno 1532, 21 Aug. Doct. Jonas Lutherum oravit. t. I, Coll. Mens., p. 149 *b* de Principe. — Mulier quaedam garrula t. I, Coll. Mensal, p. 233. — Si quis haberet concubinam. t. 2. p. 164, etc.

CHAPITRE XXI.

SUITE DES TISCH-REDEN.

Après le diable, la femme est un thème fécond pour Luther. Il la ramène avec une sorte d'amour dans ses récits historiques ou bibliques. Ce n'est pas la femme d'un poète, mais la femme d'un moine qui a rompu ses vœux, et destinée de Dieu à être la compagne de l'homme; cette femme à qui le Seigneur imposa pour châtiment de croître et de multiplier. Souvent, au milieu d'un discours de morale où la femme ne pourrait intervenir par aucun artifice oratoire, vous la voyez venir pour damner le pape et les décrétales. Le célibat est le grand crime que Luther reproche à l'antechrist, le signe le plus visible que Dieu ait pu mettre sur le front de la bête. Chose curieuse! Ce n'est pas seulement dans des textes que de son autorité il déclare authentiques et purs de toute souillure monacale, mais dans d'autres qu'il a repoussés comme contaminés, qu'il va chercher les preuves de la divinité du commandement : Croissez et multipliez. Que croyez-vous qu'il oppose aux moi-

nes qui prennent aussi l'Ecriture pour y faire lire à leurs adversaires le précepte du vœu de chasteté? une épître paulinique, par exemple? non; l'Apocalypse de saint Jean, dont il s'est moqué si souvent, et qu'il traite de rêve et de songe.

Mais c'est à table surtout qu'il faut le voir devisant sur la femme! Dans ses colloques, il n'y a pas moins de cent pages employées à parler de la femme. Là Luther est à son aise, et le buveur est obligé à moins de retenue que le prédicateur, qui du reste se permettait de singulières licences. La femme pose donc de toutes les façons, sans voile même; par exemple quand il veut traiter des qualités que doit avoir certaine partie du corps féminin.

On a beaucoup ri des imaginations de ce casuiste du nom de Sanchez, qui, sous un ciel brûlant, s'amusait, quand il n'avait plus de bréviaire à réciter, à soulever les plus étranges questions sur des mystères du lit conjugal. Mais Sanchez est seul; il peut rejeter plus tard sur son cerveau enflammé les libertés de sa plume; tandis qu'à table Luther s'assied à côté d'hommes graves, austères, qui interrogent froidement leur maître, qui parlent une langue pudique, et vivent sous un ciel froid et brumeux. Lisez et traduisez donc tout ce que devant ce cénacle d'évêques, de prêtres, de diacres et de chrétiens, a dit Luther! Nous ne l'oserions, moins à cause de l'effronterie des mots que du dévergondage du sujet. Ailleurs nous avons été moins scrupuleux, parce que la parole, quelque libre qu'elle soit, peut, à l'aide d'artifices, sinon se produire tout entière, se laisser deviner du moins. Ici c'est le thème qui est intradui-

sible 1). Que le patriarche sommeille dans ses vêtements ! Nous ne soulèverons qu'un pan de sa robe.

« Au premier livre de Moïse on lit que Dieu créa l'homme et la femme, et qu'il les bénit : bien que l'Ecriture ne parle ici que de la création de l'être humain, l'induction est naturelle et s'étend sur toutes les créatures qui vivent sous le soleil : aux oiseaux qui volent dans les airs, aux poissons qui nagent dans les eaux, aux animaux qui vivent sur la terre : partout vous trouverez deux sexes, le mâle et la femelle, qui s'unissent, s'accouplent et se reproduisent : magnifique image de l'état de mariage. Regardez au ciel les oiseaux, les animaux sur la terre, au fond des mers les poissons, les pierres mêmes : partout ces relations des deux sexes. Parmi les arbres, ne sait-on pas qu'il y a des individus mâles et des individus femelles, la pomme et la poire ? la pomme c'est l'homme, la poire la femme. Plantez un poirier à côté d'un pommier, ils fleuriront et pousseront bien mieux que si vous les isoliez l'un de l'autre, car le pommier étend ses branches protectrices sur le poirier, qui l'enserre comme dans ses bras : le poirier, attiré amoureusement, unit les siennes à celles de son mari. Ainsi encore le ciel, c'est l'homme, la terre la femme : la terre se féconde à l'aide du soleil, des pluies et des vents. Si vous voulez, vous lirez le mariage jusque dans les pierres, le corail et l'émeraude, par exemple 2) ».

1) Voyez entre autres dans l'édition d'Eisleben (Tisch-Reden le conte qui a pour titre : Ein seltsamer greulicher Ehefall, 443.

2) Tisch-Reden, 431.

— Maître dit un jour à Luther un compagnon de table : Que pensez-vous des six cents concubines et des trois cents reines de Salomon et des vierges dont le nombre, dit le texte, n'a pas été compté ? Le docteur répondit : — Quod Salomon chorisaverit nocte nova cum virgine nova, cela n'est pas possible : il n'aurait pas eu de repos et n'aurait pu régner 1).

«Où trouver la femme sage? la femme qui craint Dieu est un trésor mille fois plus noble et plus précieux qu'une perle. L'homme se confie en elle, il l'aime, il lui est fidèle. Jamais elle ne le tourmente. C'est sa joie et son bonheur. Elle obéit sans murmure, travaille avec ardeur, sans jamais se plaindre, veille sur le ménage et conduit sa maison. Elle se lève matin, donne leur tâche à ses servantes, parcourt ses champs, cueille ses fruits, plante et émonde les vignes. La nuit ses yeux ne dorment pas toujours : elle veille encore, elle prévoit les besoins de la maison. Sa main nettoie le vêtement, ses doigts font tourner le fuseau, elle est toujours occupée. Y a-t-il des pauvres, elle leur fait l'aumône ; des malheureux qui ont faim, elle leur donne du pain. Elle soulage celui qui souffre. Son logis n'a rien à craindre des neiges, car il est protégé par une double toiture. Elle travaille à ses vêtements, elle est soignée dans sa parure ; chez elle tout sent et respire la propreté. Elle ouvre sa bouche avec sagesse, et sa langue ne répand que de saintes paroles. Le pain qu'elle mange n'est pas le pain de la paresse. Ses enfants chantent sa louange. Elle est l'orgueil et l'amour de son mari ; son trésor est dans ses filles nombreuses 2) ».

1) Tisch-Reden, 439. — 2) 441.

»Femme est bientôt trouvée, mais femme aimante, voilà le difficile, la véritable grace de Dieu. Qui a rencontré ce trésor, en remercie le Seigneur. Qui prend femme doit donc réfléchir à deux fois et prier les mains jointes ainsi :

» — Mon bon maître et Seigneur, si ta volonté est que je vive sans femme, que ta volonté soit faite et viens à mon aide, sinon envoie-moi une bonne fille avec laquelle je passe doucement la vie, que j'aime et qui m'aime. — Car chorisare cum ea n'est pas tout, le copula carnalis n'engendre pas l'amour; c'est de n'avoir qu'une ame et qu'un cœur, de vivre l'un pour l'autre et de se supporter mutuellement.

»Parler ménage est l'affaire des femmes, elles sont maîtresses en cela et reines, et en revendraient à Cicéron et aux plus beaux parleurs. Quand elles ne peuvent être assez éloquentes pour obtenir ce qu'elles désirent, elles savent bien l'obtenir par leurs pleurs : c'est leur langue que les pleurs. Mais ôtez-les du ménage, elles ne valent plus rien : elles parlent, parlent, la parole ne leur manque pas, mais elles ne savent ce qu'elles disent. Donc la femme est née pour conduire un ménage; c'est son lot, sa loi de nature; l'homme pour faire la guerre, la police, administrer et régir les états.

» La femme est maîtresse au logis. Luther assistait au mariage de la fille Hans Lufft. Après le repas de noce, il conduisit la mariée au lit et dit au marié : « Tu es le maître de la maison tant que la femme

1) Tisch-Reden, 441. — 2) 443. — 3) 444.

n'y est pas, et en signe il lui ôta un soulier qu'il mit sur le ciel de lit 1).

»Viri habent lata pectora et parva fœmora, ideo habent sapientiam. Mulieres habent angusta pectora, et lata fœmora; ideo debent esse οἰκουροι, id creatio indicat, habent enim latum podicem et lata fœmora 2).

» Une femme quitte le logis avec son ravisseur; que faut-il faire en pareil cas? La citer devant le tribunal civil et faire prononcer la séparation. Le mariage est un contrat civil, l'Eglise ne doit pas s'en mêler 3).

»Avant la chute d'Adam le mariage avait été institué pour la gloire de Dieu, afin que la famille se multipliât; depuis sa chute, il a été institué comme un remède 4).

» Le docteur Crotus est un ennemi implacable du mariage des prêtres : c'est lui qui a écrit dans un de ses ouvrages : Le saint évêque de Mayence n'a jamais été plus tourmenté que par ces fœtidis et putridis cunis! — Pfui! s'écria le docteur Luther tout rouge de colère : pfui! homme sans Dieu, est-ce que ta mère n'était pas femme? Est-ce que, contre la loi naturelle, tu es né, toi, d'un palmier? Pense donc un peu à ta mère et à ta sœur, et ne méprise point ainsi un sexe d'où est sorti Jésus-Christ! Je permets qu'on fasse la guerre aux méchantes femmes; mais attaquer leur sexe, cela est diabolique : c'est comme si je voulais me moquer de la figure de

1) Tisch-Reden, 441. — 2) 443. — 3) 444. — 4) 441.

l'homme, parce que son nez en occupe le milieu, et que ce nez est la latrine de la tête 1).

» Il y a deux cas de dissolution de mariage : 1° l'adultère ; 2° l'absence volontaire et réitérée. Il y a de ces polissons d'époux qui ont deux cases, femme ici et femme là ; après quelques années d'absence ; ils reviennent, font un enfant à leur femme, et puis les voilà partis. Qu'on les pende 2).

» C'est une hérésie d'enseigner, comme quelques uns le font, qu'aucun des époux ne doit demander à l'autre le devoir conjugal. Saint Paul a condamné cette satanique opinion ; n'a-t-il pas dit que la femme n'était pas maîtresse de son corps, mais l'homme seul 3) ?

» Si ta femme reste absente pendant un an, prends-en une autre. Le devoir d'une femme est de demeurer auprès de son mari ; elle ne doit pas promener çà et là son dévergondage et mettre des enfants sur le dos de son benoît d'époux. — Même chose d'un homme 4).

» On dit à sa femme : — Veux-tu me suivre ? Elle répond sur le champ oui ou non. Si, non, on la laisse, comme je le ferais moi de la mienne, et on en prend une autre ; car la femme doit suivre son mari et non le mari la femme 5).

» Ubera sunt mulieris ornamenta 6) . . . .
. . . .

Luther est ici anatomiste et mari. . . . . .
. . . .

---

1) Tisch-reden, f. 464. — 2) Ib. 447. — 3) Ib. — 4) 448. — 5) 448
6) Frankf., f. 48, b. Dresd. f. 665, b., 656, a.

« Maître, un homme a pour concubine une femme qu'il ne peut épouser : ils vivent maritalement et se tiennent la foi conjugale. — Eh vraiment, c'est un bel et bon mariage aux yeux de Dieu, répond Luther : c'est du scandale, mais du scandale qui ne nuit pas 1).

L'historien devrait bien avoir, comme le poète, le don d'évoquer les morts. Il aimerait ici à rassembler de nouveau ces buveurs de bière saxonne autour de leur père. Un catholique viendrait à passer devant l'auberge, et prendrait place parmi les disciples du docteur. Et à son tour, après trois siècles écoulés, il dirait à Luther : « Maître, vous chantiez ici il y a longtemps, que le dernier jour du papisme était venu : étiez-vous prophète ?

» Maître, que sont devenus vos lutins, vos sorciers, vos servantes possédées? personne dans l'Allemagne réformée qui croie même au démon.

» Maître, vous affirmiez qu'avant vous il n'y avait de Bible que dans les sermonnaires, et en voici qui ont été imprimées en France, en Italie et en Allemagne, longtemps avant votre avènement.

» Maître, vous disiez : Les papistes ne savent pas un mot de latin ; dans le papisme, personne qui comprenne le Christ et son sang. Voici les Cantica ex sacris literis in ecclesia cantari solita cum hymnis et collectis, revus et augmentés par Georges Major, votre

1) Tom. II, Lat. Coll. Mens., p. 163;—p. 331, de l'édition d'Eisleb. allemande; — 321, a, de l'édition de Francf. — 390, a, de l'édition de Dresde.

disciple, en 1594; poétique réfutation de vos propos de table 1).

» Maître, pourriez-vous nous dire ce qu'on a fait des six mille crânes d'enfants trouvés dans un étang en Italie?

» Maître, montrez-moi donc un luthérien? On vous a élevé une belle statue à Wittemberg, mais pas un des ouvriers ne croyait à ce que vous avez cru ».

La vieille Allemagne réformée a longtemps vécu de la moelle des Tisch-Reden : c'est là que ses lettrés trouvaient leur pain quotidien, c'est à dire leurs prophéties contre l'Antechrist, toujours venu et toujours à venir; leurs insultes à nos gloires du catholicisme : à saint Jérôme, à saint Augustin, à saint Cyprien; leurs bouffonneries contre les couvents qui ont enfanté saint François Xavier, saint Ignace de Loyola, saint Dominique; leurs quolibets contre le papisme qui aurait, à les entendre, étouffé les lettres, la civilisation, la morale, si Luther n'était venu. Il y a de bons luthériens en Saxe qui répètent encore le singulier exorcisme dont Jodocus Hocker, dans son Theatrum diabolorum, attribue l'invention aux catholiques, sur la foi du docteur 2). Ces ames simples

1) Strasbourg, Josia Richel. On y trouve les cantiques :
Ex more docti mystice
Servemus hoc Jejunium.

Audi benignitate conditor
Nostras preces cum fletibus
In hoc sacro Jejunio.

qu'on a depuis effacés de chaque Gesang-Buch luthérien.

2) Amasatonte, Tiros, Posthos, Cicalos, Cicaltri, Æliapoli,

n'ont jamais lu les Tisch-Reden qu'elles regardent comme un livre de prières où leur maître a répandu une douce manne spirituelle, aliment des cœurs pieux; où aucun mot ne vient jamais offenser l'oreille ou souiller la pudeur 1). C'est Mathésius, le disciple de Luther, qui le leur a dit, et elles croient en lui, car Mathesius était un des convives de l'auberge de l'Aigle noir 2).

Starras, Polen, Solemque, Livarrasque, Adipos adulpes, Draphanus, Ulphanus, Trax, caput Orontis. Jacet hoc in virtute montis.

1) Ich habe so lang ich umb ihn gewest, kein urschambar Wort aus seinem Munde gehört. In der XII Predig, p. 137.

2) La première édition des Tisch-Reden fut publié à Eisleben, en 1566, in-folio, par les soins de Jean Aurifaber et d'autres disciples de Luther. Ce fut à la sollicitation d'un prince luthérien que les propos de table furent rassemblés et mis en ordre : des protes luthériens, versés dans les matières théologiques, corrigèrent les épreuves. En 1569, une nouvelle édition de cet ouvrage parut à Francfort sur-le-Mein ; d'autres éditions suivirent, mais elles sont altérées dans plusieurs passages : on en a effacé des chapitres entiers qui déplurent aux casuistes timorés. On avait proclamé d'abord ce recueil l'Evangelium beati Lutheri. Plus tard des puritains, entre autres Philippe Fresenius, déclarèrent que les réformés ne reconnaissaient pas cette compilation pour l'œuvre de Luther, et un professeur de l'Académie d'Iéna, Gottlieb Stolle (Introd. in histor. litterariam, p. 56, Ienae, 1758), accusait le cerveau malade d'Aurifaber, qui avait placé au nombre des choses sérieuses de simples badinages du bienheureux saxon.

CHAPITRE XXII.

LE DIABLE DANS LA VIE DE LUTHER.

La vie de Luther n'est qu'une suite de combats avec le diable dont il nous a conservé le récit, et où le moine reste toujours vainqueur. Le diable ne se rebute pas, il revient à la charge : le combat recommence et il finit toujours de même, c'est à dire à la honte de ce vieil ennemi du genre humain. Le démon ne lui laisse pas un moment de repos : il apparaît et vient le tourmenter le jour, la nuit, à table, dans son sommeil, à l'église, au milieu de ses livres, dans son ménage et jusque dans sa cave 1). Luther a noté toutes ces visions et tenu registre de ces assauts, afin, dit-il, d'apprendre comment on peut déjouer ce grand pipeur.

Au couvent de Wittemberg, quand il commençait à lire la Bible, ou qu'il était à son pupitre traduisant les psaumes, le diable venait à petit bruit et en traître, et lui soufflait toutes sortes de mauvaises pensées. S'il avait l'air de ne pas comprendre, alors Satan entrait en fureur, bouleversait les papiers, fer-

1) Tisch-Reden, 619.

mait et déchirait les livres, puis éteignait la chandelle. Quand Luther se mettait au lit, le diable y était déjà.

On savait que Luther avait souvent les visites du démon, et on venait le consulter sur ce qu'il y avait à faire en pareil cas. — Que faut-il que je dise au diable qui vient me tourmenter? — Rien, ne pas lui parler, ne pas lui répondre, le laisser tranquille, et il s'en ira 1).

Il retrouvait l'image du diable dans un grand nombre d'œuvres du créateur, dans le loup, et dans les mouches surtout. Aussi, quand elles venaient s'abattre sur son visage ou sur son livre ouvert, il se mettait en colère. — Au diable, disait-il, singe du démon et de sa séquelle; si j'ouvre ma Bible, te voilà, vilaine mouche, avec tes pattes, tes ordures; comme si tu disais : ce livre est à moi, je veux le souiller de mon baume 2).

Luther chassait l'archange tantôt, comme nous venons de le voir, par un mutisme complet, tantôt par un signe de croix ou le nom de Jésus prononcé avec ferveur, ou par une courte prière. Il parle en beaux termes de la puissance de la prière qui peut ressusciter les morts, comme cela advint au docteur qui avait rendu le dernier soupir; à sa femme Kétha qui ne donnait plus souffle de vie, et à Philippe Mélanchthon qui, en 1540, à Weimar, avait exhalé son dernier souffle. Le diable fut alors vaincu, et la mort rendit sa proie 3).

Il souffrait visiblement quand en conversation on

1) Tisch-Reden, 617. — 2) Ib. 625. — 3) Ib.

en appelait à cette puissance invisible pour dénouer une difficulté, ou deviner quelque mystère, et surtout quand, faute de bonnes raisons, on se débarrassait d'un importun en l'envoyant au diable. — Car qui sait, disait-il en fronçant le sourcil, s'il n'est pas homme à vous prendre au mot. Sa colère étant passée, il disait à son compagnon :—Ecoute l'histoire qui suit :

— Deux bons et joyeux Allemands faisaient liesse à table, humant force verres de vin : arrive un voyageur adolescent, malingre, bien las, bien fatigué, et qui, en se mettant à table, s'écrie d'un ton piteux: Je donnerais mon ame à Satan pour faire bombance comme vous une journée tout entière. Un moment après survient un autre voyageur qui se met à table à côté du jeune homme, et le regardant en face :—Que disiez-vous donc tout à l'heure, mon petit ami ? — Ce que je disais ? ma foi, que je donnerais mon ame au diable pour quelques bons flacons de vin du Rhin. — Ah ! ah ! dit en riant aux éclats l'inconnu : garçon, du vin. On boit, on boit, les heures se passent. L'étranger avait disparu. Il revint le soir, et s'adressant aux compagnons de débauche de l'adolescent, qui n'avaient pas encore quitté la table : — Mes bons amis, quand on achète un cheval, n'achète-t-on pas la bride et la selle ? — Certainement la bride et la selle, dirent en riant les buveurs. Et aussitôt le diable, car c'était lui, emporta mon jeune homme par les toits 1).

Le démon qui s'acharnait après Luther était dis-

1) Tisch-Reden, 161.

puteur, rusé, aimant à entortiller son adversaire, un vrai disciple de Scot, qui riait aux éclats quand il pouvait mettre au sac le professeur de Wittemberg. C'était au réveil de Luther qu'il apparaissait surtout. — Pécheur, lui dit-il un jour, pécheur entêté ! — Tu n'as rien de plus nouveau à me dire ? répondit Luther ; je sais aussi bien que toi que j'ai péché ; mais Dieu m'a pardonné. Son fils a pris mes iniquités, elles ne m'appartiennent plus, elles sont au Christ, et je ne suis pas assez fou pour ne pas reconnaître cette grace de mon Sauveur. N'as-tu plus rien à me demander ? N'es-tu pas content ? Tiens, et il prenait son vase de nuit, voici, mon drôle, de quoi te savonner la figure 1).

Il est certain qu'il n'y avait rien à répondre, le diable quittait la partie.

Il ne tardait pas à revenir. Si Luther était trop ennuyé, il prenait sa flûte et l'ange noir fuyait à tire d'ailes ; aussi le docteur recommande-t-il la musique à ceux qui sont tentés. — Chantez donc, mes amis, répétait-il, chantez et ne disputez pas, car le diable en sait mille fois plus que vous 2).

Nous avons essayé de caractériser la dualité démoniacale saxonne et genevoise dans notre histoire de Calvin.

« Le démon, comme représentant de la colère céleste, a revêtu dans les deux réformateurs de Wittemberg et de Genève, une double personnalité, semi-corporelle chez Calvin, chez Luther réelle et

1) So hab ich auch geschissen und gepinckelt, daran wische dein Maul, und heisse dich wol damit. — 2) 305.

tangible. Le démon genevois peut difficilement tomber sous les sens, on ne voit ni son corps, ni sa couleur, ni sa figure. Le démon saxon tel qu'il est sorti du cerveau de Luther, peut être vu, touché, palpé ; au moral, c'est l'archange rebelle de Milton, au physique presque toujours le Quasimodo de notre poète Hugo. L'être déchu de Calvin est triste, inerte, infécond ; le séraphin tombé de Luther est coloré et poétique ; ces deux créations nous donnent la mesure des deux imaginations. Vous savez quel rôle le démon joue dans le drame religieux de Luther, où il est orateur, théologien, pamphlétaire, poète ; où il ceint la tiare, le diadème, la robe de professeur, le bonnet de docteur, et le plus souvent le capuchon monacal. C'est l'être créé qui a rendu au Saxon le plus de services. Un empereur comme Charles V s'avise-t-il de poursuivre la parole novatrice ; Luther appelle le diable qui vient aussitôt et prend possession du monarque. Un prince comme Henri VIII d'Angleterre veut-il défendre les sacrements du catéchisme catholique ; Satan accourt en personne, se glisse dans le cabinet du roi, vole la plume du secrétaire et se met à écrire tout ce qui lui passe par la tête. Voici un apostat, OEcolampade, qui a renié Luther et ses doctrines, et se cache à Bâle où il sème l'ivraie dans le champ du Seigneur : un matin on le trouve mort dans son lit ; vous croyez que c'est de la peste ? du diable qui lui a tordu le cou ; et comment en douter ? c'est Luther lui-même qui l'affirme et qui chante un cantique d'action de graces. Zwingli vient de mourir à Cappel ; de la lance d'un catholique qui a tué le sacramentaire, dit la chronique : mais Luther affirme

que la chronique a menti, et que c'est Satan qui a cherché sur le champ de bataille le maudit hérétique pour en délivrer la terre. Et il ajoute pour qu'on ne doute pas de sa parole : « Il n'y a pas de milieu : Zwingli ou Luther, doit être possédé 1) : entendez-vous poitrine humaine insatanisée, persatanisée, supersatanisée 2). » C'était cet ange déchu qui dictait à Accolti sa magnifique bulle : Exurge ; qui noyait dans l'Elbe Miltitz ; qui soutenait Münzer ou Bocholz ; qui parlait par la bouche de Carlstadt 3) ; qui trouvait le plus foudroyant argument qui soit sorti d'une tête humaine contre l'idolatrie de la messe. Vous ne sauriez croire combien cette figure infernale poétise le drame de Luther ! quel souffle de vie elle répand dans ses moindres récits ! comme elle colore la parole du moine, et fait étinceler sa colère ! Au moment où vous vous y attendez le moins, dans une discussion toute théologique avec Latomus ou quelque moine de Cologne, vous voyez tout à coup apparaître le fantôme, qui dévoile sa présence par un débordement d'injures, de lazzi, de jeux de mots, de moqueries, qui relèvent l'argument, et lui font revêtir un corps, une figure et une ame.

« Calvin croyait à un ange déchu, souffle de la colère divine, tentateur du premier homme, ennemi de la postérité d'Adam, et damné dans l'éternité. Ce n'est point un mythe à ses yeux que le démon, mais une personnalité dont il amoindrit le rôle dans le

1) Ich oder der Zwingel muß des Teufels seyn, da ist kein Mittel. Op. Luth. Jen. t. III, f. 379.

2) Habet enim insatanasiatum, persatanasiatum, supersatanasiatum pectus. — 3) Coll. Mens. fol. 397.

drame de la vie humaine. Il définit Satan : « Un ennemi, prompt et hardi dans l'entreprise, actif et diligent dans l'exécution, puissant et robuste en force, fin et rusé dans ses stratagèmes, opiniâtre et infatigable dans ses poursuites, fourni de toute sorte d'armes et de machines, et enfin très expert en l'art de faire la guerre 1). » Il était anthropomorphiste, comme Luther, et voulait qu'on rejetât l'erreur de ceux qui croient que les démons ne sont autre chose que « les agitations et les troubles qui s'élèvent dans notre ame et les mauvaises affections qui nous sont suggérées par notre chair. » Mais il rapetisse le rôle du démon et ne s'en sert que rarement, par exemple quand il s'agit d'un pape ou d'un catholique entêté. Il ne l'a pas vu, comme Luther en chair, et en os.

« Vous savez de quelles tentations fut assailli ce moine. Satan, si nous l'en croyons, ne lui laissait de repos ni le jour ni la nuit ; la nuit il lui envoyait des songes, où les divinités de l'Olympe venaient s'asseoir à son chevet ; rêves de volupté qui souvent couvraient son front de sueur. D'autres fois, il lui glissait des pensées d'orgueil, et alors le docteur de Wittemberg voyait toutes les couronnes du monde à ses pieds, et se croyait plus grand que les monarques et les pontifes. Satan essayait aussi de le jeter dans le désespoir, en lui présentant dans le sommeil l'image de sa chère Allemagne toute déchirée par les factions ; les anabaptistes se ruant dans les temples luthériens ; Zwingli séduisant les esprits ; ses frères l'abandonnant, et son

1) Inst. liv. I, ch. XIV, § 13.

œuvre mourant dans des flots de sang, qui coulaient comme les flots de l'Elbe. Alors les moines reprenaient leur capuchon ; la puante Babylone, Rome, était balayée par de nombreuses robes rouges ; le pape se prélassait sur la bête de l'apocalypse ; les religieuses quittaient leurs ravisseurs pour se cloitrer de nouveau ; Eckius, Campegio, Miltitz et toute la « prêtraille romaine » riaient de sa colère impuissante et de ses travaux infructueux. Il fallut donc que de bonne heure il s'accoutumât à repousser vigoureusement ces assauts du malin esprit. Les anachorètes de la Thébaïde avaient trouvé dans la prière un remède efficace contre les révoltes du vieil homme : il essaya de l'oraison et il n'en fut pas content. Or voici son remède à lui, remède sérieux, car il le conseille à tous ses amis. « Pauvre Hyeronimus Weller, tu as des tentations, il faut en venir à bout : quand vient le démon pour te tenter — bois, mon ami, bois largement, ébaudis-toi, folâtre et pèche en haine du malin, et pour lui faire pièce. Si le diable te dit : — Veux-tu bien ne pas boire, réponds-lui : — je boirai à plein verre parce que tu me le défends, je boirai à grandes rasades en l'honneur de Jésus-Christ. Imite-moi. Je ne bois si bien, je ne mange tant, je ne me réjouis si fort à table que pour vexer Satan. Je voudrais bien trouver quelque bon péché nouveau, pour qu'il apprît à ses dépens que je me moque de tout ce qui est péché, et que je n'en crois pas ma conscience chargée. Arrière le décalogue, quand le diable vient nous tourmenter ! Quand il soufflera à notre oreille : mais tu pèches, tu es digne de mort et d'enfer. — Et mon Dieu oui ! je ne le sais que trop :

qu'est-ce que tu veux me dire ?—Mais tu seras condamné dans l'autre vie. — Pas vrai, je connais quelqu'un qui a souffert et satisfait pour moi : il s'appelle J.-C., fils de Dieu, là où il est, là je serai 1). Si le diable ne s'en va pas, je lui crie : In manum sume crepitum ventris, cum istoque baculo, vade Romam 2). Luther revient souvent dans ses écrits sur ce magnifique antidote, et c'est le plus sérieusement du monde que pour faire taire les criailleries du diable, il conseille de boire, de manger, de se réjouir, de soigner son ventre et sa tête, en emplissant l'un de bon vin, l'autre de viandes exquises : « Un grand verre plein de vin jusqu'au bord, voilà quand on est vieux, dit-il, le meilleur ingrédient pour apaiser les sens, jeter dans le sommeil et échapper à Satan 3).

«Ce pauvre Weller souffrait toujours, et toujours il levait les mains à Luther pour se délivrer de ses tentations, et Luther ne lui indiquait jamais d'autre panacée que cette joie bruyante et ce tumulte des sens. « Vois-tu bien, lui disait-il encore, Dieu n'est pas un Dieu de tristesse, mais un Dieu de liesse ; le Christ ne dit-il pas, je suis le Dieu des vivants et non des morts? qu'est-ce que vivre? sinon se réjouir dans le Seigneur : tu ne peux pas empêcher les oiseaux de voltiger au-dessus de ta tête, mais bien de leur laisser faire leur nid dans tes cheveux 4).

---

1) 6 novembre à Jérôme Weller. in Weller. op. p. 208. — Lebrecht de Wette, Dr. Luther's Briefe, t. IV, p. 188.

2) Tisch-Reden.

3) Mihi oportunum esset contra tentationes remedium, fortis haustus qui somnum induceret.

4) A Weller, 19 juin 1530. Op. Weller. p. 204.

«Calvin n'a pas été tenté autant que Luther ; peut-être, dit son biographe M. Paul Henry, parce que Satan savait bien que le serviteur de Dieu ne connaissait pas la peur 1), ou peut-être aussi parce que le cerveau du genevois ne recélait qu'à peine ces germes féconds qu'enfermait celui de Luther, et qui au moindre mouvement d'un agent extérieur se trouvaient doués d'un don créateur. Cette infériorité de puissance poétique paraît à chaque instant dans l'œuvre commune. Calvin s'entretient aussi, dans plusieurs de ses écrits, de l'influence du mauvais esprit sur les destinées de la parole évangélique, mais jamais ainsi que Luther, avec cette foi qui ferait presque partager ses terreurs. Son système théologique est fait pour rassurer d'avance celui qui l'écoute. Calvin a enseigné que le démon qui peut faire succomber l'ame du pécheur, est impuissant à troubler celle qui croit au Christ rédempteur. Il n'admettait pas comme Luther l'exorcisme des enfants. Il disait de nos prêtres exorcistes : « Ils ne comprennent pas qu'ils sont eux-mêmes possédés : ils font comme s'ils avaient le pouvoir d'opérer par l'imposition des mains ; mais ils ne convaincront jamais le diable qu'ils ont ce don ; premièrement parce qu'ils n'agissent aucunement sur le malade, secondement parce qu'ils appartiennent eux-mêmes à Satan ; à peine s'il en est un qui ne soit pas endiablé 2). »

« Calvin admettait des sorciers et des sortilèges ;

1) Oder daß der böse Geist wohl wußte, dies sei nicht der Weg, ihn zu stören, p. 488, t. I

2) Inst. l. IV, ch. 19, § 24.

mais il ne douait pas le démon, comme faisait Luther, d'une faculté créatrice. Il pensait que le diable ne pouvait pas changer la matière, mais seulement tromper les regards. Ainsi, dans son système, la verge de l'Ancien-Testament (2 Moïse, 7, 12), changée en serpent, restait toujours verge 2); l'œil seul du spectateur halluciné par le démon voyait un être imaginaire dans une substance qui n'avait subi aucune métamorphose ».

Le démon de Luther ne ressemble que peu souvent au démon de l'Ecriture, à ce lion rugissant de nos évangiles, à ce tentateur qui transporte sur la montagne le fils de Dieu; c'est presque toujours un sale papiste, ou un théologien coiffé du bonnet de moine, les yeux fatigués de la lecture de Durand, la figure amaigrie par les veilles; poudreux, déguenillé, et ne pouvant ouvrir la bouche sans en faire tomber quelque argument aristotélicien. Il ne sait pas même son rôle; soucieux du salut de Luther comme le serait son bon ange, inquiet de son avenir, de son ame, toujours prêt à lui montrer le chemin du ciel, et au besoin à lui jeter l'échelle de Jacob pour y grimper. Conçoit-on un démon de cette sorte qui vient dire à Luther : — Ne te serais-tu pas trompé en disant la messe 1)? N'aurais-tu pas fait acte d'idolatrie en célébrant le saint sacrifice? Imbécile que tu es, tu as croupi dans le papisme : il est temps de sortir de cette fournaise ardente. Tu comptais avec la canaille catholique sept sacrements; il n'y en a

1) Voyez le chapitre du tome I, qui a pour titre : CONFÉRENCE AVEC LE DIABLE :

que trois, le baptême, l'eucharistie et le mariage. Comprenez-vous un démon qui, tout glorieux, s'en vient une belle nuit avec un argument qui traine dans toute la polémique monacale, qu'Emser, et Eck, et Faber ont usé jusqu'à la corde à force de s'en servir : le passage de saint Paul à Timothée I, 5, 12, sur les veuves qui se remarient, et « s'engagent ainsi dans la condamnation de la foi qu'elles avaient jurée auparavant » ? texte que le diable n'avait pas besoin de rappeler à Luther, puisque les catholiques l'avaient cité dans toutes leurs disputes pour prouver la nécessité du vœu de continence. Luther a beau faire pour relever le diable, se tourmenter pour grandir le rôle qu'il lui fait jouer; après avoir lu les Tisch Reden, on a une pauvre idée de l'intelligence de Satan. Eck, Tezel, étaient mieux inspirés. Enfants du diable, au dire de Luther, ils en savaient plus que leur père.

Si le diable qui joue si souvent à la théologie avec Luther est un pauvre hère, malgré toute la réputation de science que voudrait lui faire son adversaire, un écolier qu'on devrait renvoyer à ses livres quand il se mêle de parler Bible, et qui mériterait d'être puni; on ne saurait du moins lui reprocher de sentir les lieux qu'il fréquente.

C'est presque toujours un ange de bonne compagnie, qui sait vivre, qui ne se fâche pas contre Luther, qui n'a jamais recours aux injures et aux grossièretés. Ainsi il dira bien au moine : — Tu es un pécheur, ta conscience est plus noire que du charbon; tu as causé la damnation d'un grand nombre d'ames; mais il aurait eu honte de répondre, comme le

moine : — J'ai péché? oui, c'est vrai, et fait dans mes chausses par dessus le marché : en voilà encore un péché 1), que tu peux prendre sur toi. Dans ce duel incessant des deux principes, le mal et le bien, qui se joue pendant toute l'existence du docteur; le mal, le démon c'est à dire, ne fait presque pas une seule fois rougir : on dirait qu'il ne s'est jamais assis qu'à des tables de princes; le bien, au contraire, Luther, semble toujours sortir de quelque lupanar où il a passé la nuit.

Aujourd'hui l'adémonisme est enseigné publiquement en Allemagne. Personne, comme le remarque Treschow, ne croit plus à la personnalité de l'ange des ténèbres 2).

1) Tisch-Reden, Eisleben, 290, a.
2) Der Geist des Christenthums, 1828.

CHAPITRE XXIII.

ZWINGLI. — COLLOQUE DE MARBOURG. — 1528-1529.

Luther après son mariage avait parcouru la Saxe pour y étouffer les derniers germes du fanatisme ; c'est alors que Zwingli, curé d'Einsiedlen, troublait la paix de la Suisse, et y jetait, suivant quelques historiens, longtemps avant Luther à Wittemberg, les premières semences de la réformation. Zwingli s'est fait gloire d'avoir ouvert les voies de la révolte, où Luther ne vint qu'après lui. « J'ai prêché, dit-il, l'Evangile avant d'avoir entendu parler de Luther, qui ne m'a rien appris. Carlstadt, bien que ce ne soit qu'un apprenti auquel ne manquent ni le cœur ni les armes, mais bien une tête, a entrevu la vérité ; mais il n'a jamais su comment il faut accommoder la figure sous laquelle le Christ a caché la réception de son corps 1).» Zwingli fut le premier qui nia la présence réelle de Jésus dans l'eucharistie, en donnant aux paroles du Christ un sens métaphorique que Luther repoussa constamment comme une monstruosité satanique 2).

1) Histor. de Cœna. Aug., fol. 42.
2) Nicolao Haussmann, 20 jun. 1526.

— Il y a des Bibles hébraïques, grecques, latines, allemandes, écrivait le réformateur de Wittemberg, à ses frères de Francfort ; qu'ils nous montrent donc une version où soit écrit :— Ceci est le signe de mon corps ! S'ils ne le peuvent, qu'ils se taisent. L'Ecriture ! l'Ecriture ! exclament-ils sans cesse ; mais la voilà l'Ecriture, qui crie assez haut et assez clairement ces paroles : ceci est mon corps, qui aboient contre eux. Il n'y a pas un enfant de sept ans qui donnera à ce texte une autre interprétation 1). — Misérables ! qui ne s'entendent pas entre eux ; que Dieu pour notre enseignement laisse se mordre, se déchirer, se manger les uns les autres ; car nous savons que l'esprit de Dieu est un esprit d'union, et que son Verbe est un : grande preuve que ces sectes de sacramentomagistes ne procèdent pas de Dieu, mais du diable 2).

---

1) Luth. defensio de coena Dom.

2) An einen ungenannten, 5 Jan. An die Christen zu Reutlingen, 5 Jan. 1526.

En 1527, Luther comptait déjà huit interprétations différentes de ces paroles du Christ : Hoc est corpus meum. Trente ans après, il y en avait quatre-vingt-cinq : voici quelles étaient alors les exégèses les plus répandues.

Hoc est corpus meum. Hic sive in hoc loco est corpus meum : Bible de Genève. — Corpus meum est hoc, nempè panis : Swenckfeld. — Corpus meum est hoc, id est cibus spiritalis, ut Joh. 6 dicitur caro mea verè est cibus : Joh. Lang. in comm. ad Apol. 2 Justini. — Hic meus est panis : Anabapt. — In, cum, sub pane est corpus meum, ut pilula in ovo : Brencius, in syntagmate contra Œcolampadium. — Circa panem est corpus meum, ut aer circumfusus : Swenckfeld, cité par Luth. in confessione Eucharistiae. — Corpus meum est hoc quatenùs mensae accumbit : Carlst. in dialog. de Eucharistiâ. — Hoc significat corpus meum : Zuinglius, in subsidio Eucharistiae, Beza contrà West-

Nous savons que ce fut en songe que Zwingli apprit le mystère de la lettre eucharistique; or, voici ce songe, dont les confessionistes d'Augsbourg se sont presque autant moqués que les sacramentaires de la conférence diabolique du réformateur.

— Advenant le premier jour d'avril, il me sembla de rechef en dormant que j'entrois en dispute avec le greffier mon adversaire (car le jour précédent il avoit disputé avec le greffier de Fribourg sur le sacrement eucharistique), et j'avois été tellement niais que je ne savois que répondre. J'étois tout accablé d'ennui; car les songes travaillent souvent ceux qui dorment, et encore que ce ne soit qu'un songe, si est-ce que ce que j'ai appris n'est pas de petite importance, par la grace de Dieu. Étant en cet état, il me sembla de voir quelqu'un comme venant porté par quelque machine, et ne saurois dire s'il étoit blanc ou noir, car je te raconte une vision; lequel me dit que je pouvois répondre facilement et clore

---

phalum.—Haec est mea humana natura: Zuinglius, in expositione rei eucharisticae. — Haec est mors et passio mea: Zuingl., lib. II, de instit. Coenae. — Haec est commemoratio corporis mei: Œcolampad. ad Theobaldum Billicanum. — Haec est protestatio et μνημη meorum beneficiorum: Bucerus, in Apol. de doctrinâ Coenae dominicae. — Hoc est corpus meum quod do. vobis animo edendum, sicut panem ore: Petrus Martyr, in Tractatu de Eucharistiâ. Hoc est corpus meum panis: Campanus à Luthero notatus in confessione de Eucharistiâ. — Hoc est mysticum corpus meum, seu Ecclesia sanctorum redempta meo corpore: Bulling., in Tractatu de Ecclesiâ, Sacramentis; Calvinus, in cap. 5 ad Ephes. — Haec coena est tessera et arrhabo corporis mei: Stancarus. — Hoc est corpus meum in divinitatem transformatum: Swenckfeld.— Hoc est corpus meum si fides adsit, hypotheticè: Melanchth.

la bouche au greffier, lui alléguant le passage de l'Exode, 12; car le phase,—c'est à dire le passage du Seigneur. Je me réveille en sursaut et me jette hors du lit, et prends la version des Septante, et dès lors je l'expliquai et prêchai publiquement et devant tous 1)». Merveilleuse interprétation, dit le luthérien Westphal, trouvée par un traducteur blanc ou noir!

Le dogme d'Ulrich Zwingli se répandit en Suisse, dans l'évêché de Bâle surtout, où OEcolampade l'enseigna publiquement, malgré l'autorité d'Erasme; en Saxe où Carlstadt l'annonça comme une révélation de Dieu 2), « moins, du reste, par zèle pour la vérité, que par haine de Luther 3) ». Les nouvelles églises étaient troublées; les esprits en suspens ne savaient à quelle doctrine croire, à quel sens s'arrêter. Carlstadt appelait un bain de chien le baptême des catholiques 4), et se moquait du Dieu impané de Luther, fait de la main du boulanger 5).

Luther admettait la présence réelle, mais durant l'acte sacramentel, acte qu'il ne veut pas qu'on mesure mathématiquement, mais moralement, et qui peut durer le temps qu'on met à réciter l'oraison dominicale ou à communier les fidèles. Il tenait qu'en vertu des paroles de la consécration, Jésus-Christ

---

1) Fl. de Raemond. Schlüssenburg, in proemio theol. Calvin.

2) Carlost., dial. de Eucharistiâ.

3)... Quod odio Lutheri et non aliquâ pietatis opinione controversiam de existentiâ corporis Domini in sacramento moverit. Melanchthon.

4) Baptismum balneum caninum vocant. Luth. Amsdorfio, feb. 1526.

5) A pistore factus, impanatus Deus. Luth., op., t. III, Ienae, p. 284, b.

descendait du ciel dans l'eucharistie; que la substance du pain et du vin ne se changeait point en corps et en sang, mais gardait sa matérialité. Il rejetait donc la transsubstantiation catholique, et expliquait sa pensée dogmatique par les termes d'impanation et d'invination. Carlstadt enseignait que la substance du corps de Jésus-Christ ne pouvait subsister dans le sacrement avec celle du pain et du vin, et que, si on voulait admettre la présence réelle, il fallait croire à la transélémentation.

Si le Christ est présent dans l'espèce eucharistique, il doit y être adoré. Luther hésita d'abord, et conserva l'élévation, puis la supprima, défendit de garder le pain ou l'hostie consacrée, et établit la communion sous les deux espèces.

La doctrine de Zwingli avait le double avantage de ne pas révolter les sens, et de froisser beaucoup plus le dogme catholique que l'impanation luthérienne. Or, la haine du papisme était le grand argument de Zwingli contre la présence réelle.

—Misérable argument, dit Luther. Niez donc alors l'Ecriture; car nous l'avons reçue de la papauté! ridicule folie : le Christ, parmi les Juifs, trouva des scribes et des pharisiens, et il ne rejeta pas tout ce qu'ils enseignaient. Avouons que dans le papisme il y a des vérités de salut, oui, toutes les vérités de salut dont nous avons hérité; car c'est dans le papisme que nous trouverons les vraies Ecritures, le vrai baptême, le vrai sacrement de l'autel, les vraies clefs qui remettent les péchés, la vraie prédication, le vrai catéchisme, qui renferme l'oraison dominicale, les

articles de foi, les dix préceptes, j'ajoute le véritable christianisme 1).

Il fut un temps où Luther aurait voulu se servir de l'argument de haine si familier aux Zwingliens, c'était quand il écrivait : « Il y a cinq ans, si Carlstadt, ou un autre, eût pu me démontrer qu'il n'y a que le pain et le vin dans le sacrement, il m'aurait rendu un grand service : cela aurait fait un fameux pouf à la papauté ; mais il n'y a rien à faire : le texte est trop formel 2) ».

Les Sacramentaires ne se contentaient pas de répandre leurs dogmes par la prédication orale ; ils publiaient des écrits où la présence réelle était niée avec une habileté d'argumentation qui ébranla un moment et mit en péril la foi d'Erasme 3). Les lu-

---

1) Sacramentarii verum panem et vinum habere volunt in despectum Papae, arbitrantes se hoc pacto rectè subvertere posse papatum. Profectò frivolum est hoc argumentum supra quod nihil boni aedificaturi sunt. Hoc enim pacto negare eos oporteret totam quoque Scripturam sacram et praedicandi officium : hoc enim totum nimirum à papâ habemus. Stultitia est hoc totum. Nam et Christus in gente judaïcâ invenit Pharisaeorum abusus : non tamen propterea rejecit quod illi habuerunt et docuerunt. Nos autem fatemur sub papatu plurimum esse boni christiani, imò omne bonum christianum, atque etiam illinc ad nos devenisse. Quippè fatemur in papatu veram esse Scripturam sacram, verum baptismum, verum sacramentum altaris, veras claves ad remissionem peccatorum, verum praedicandi officium, verum catechismum, ut sunt oratio dominica, articuli fidei, decem praecepta. Dico insuper in papatu veram christianitatem esse, imò verum nucleum christianitatis esse. De rebus Eucharistiae controversiis per Cl. de Sainctes, episcopum Ebroicensem in Normaniae provinciâ. Parisiis, 1575. Voy. Op. Luth. Ienae; germ. f. 408, 409.

2) Hall., t. XV, p. 2448. Ad Menzel, t. I, p. 269-70.

3) Hyperaspistes, sub fine.

thériens comprirent le danger, et l'un d'eux, Brenz, fit imprimer pour réfuter l'opinion zwinglienne, le Syngramma, qui parut d'abord en latin, fut traduit ensuite en allemand par Bugenhagen, et publié avec une préface de Luther 1). Cette œuvre théologique est écrite avec modération; le style et la pensée sont calmes; l'argumentation serrée, et la gravité de la matière tempérée par une ironie de bon goût. Luther veut qu'on se défie d'une secte qui a plusieurs corps comme la bête de l'Apocalypse; l'un représenté par Carlstädt qui bâtit son système sur le τουτο de la version grecque; l'autre par Zwingli qui veut qu'il soit traduit par: signifie; le troisième par OEcolampade qui prétend que la réalité n'est qu'une image, et que le corps n'est que la figure du corps 2).

Zwingli s'est plaint amèrement des attaques du luthéranisme, dans un écrit allemand qu'il publia vers la fin de 1526. — Voyez-les donc, disait-il, ces hommes qui ne sont ce qu'ils sont, que par la parole, et qui veulent aujourd'hui la bâillonner dans la bouche de leurs adversaires, chrétiens comme eux. Ils crient que nous sommes hérétiques, qu'on ne doit pas nous écouter; ils proscrivent nos livres, ils nous dénoncent aux magistrats; n'est-ce pas, comme le pape autrefois, quand la vérité voulait lever la tête 3)?

---

1) 18 feb., Joh. Agricolae. — Seckend. I. II, s. VI, t. XI.

2) Op. Luth., t. III. Ienae, p. 284, b. — OEcolampade opposa au Syngramma un Antisyngramma, qui parut à Bâle à la fin de 1525.

3) Eine klare Unterrichtung vom Nachtmahl Christi durch Huldrichen

La discussion ne se renfermait plus dans la chaire, elle était descendue dans les livres, tout aussi violente que celle de Luther contre le catholicisme; et comme le moine de Wittemberg avait livré au diable son adversaire; Zwingli, pour dernier argument, donnait Luther à Satan; le zwinglien appelait le luthérien mangeur de chaire divine, Gottesfleischesser, ou théophage; le luthérien nommait le disciple de Zwingli sacramentaire 1).

Le landgrave de Hesse, Philippe, qui craignait de nouveaux troubles pour son malheureux pays, écrivit aux deux chefs de secte pour les inviter à un colloque à Marbourg. Luther refusa d'abord 2), mais il céda aux instances de Mélanchthon et accepta l'entrevue. Le prince avait désigné le 23 septembre pour l'ouverture des conférences.

C'était la première fois que Luther et Zwingli, ces deux apôtres de l'Allemagne, comme les appelaient leurs disciples; ces deux enfants de Satan, comme ils se nommaient l'un l'autre, allaient se trouver en présence: Zwingli, orateur froid et lourd, dialecticien sans saillies, théologien embourbé dans les pères, en face de Luther, dont la parole enflammait et brûlait comme de l'huile. Pour qu'il n'y eût rien en lui de papiste, Zwingli portait une espèce de sagum gaulois, avec un baudrier, d'où pendait une longue rapière. C'est sous ce costume qu'il se présenta à Marbourg 3).

Zwingeln, Tütsch, als vormahls nie, um der Einfältigen willen, damit sie mit niemands Spitzfündigkeit hintergangen mögend werden. Zürich 1526.

1) Seckendorf, lib. II.

2) T. II, Ienae, fol. 460 — lettre au landgrave, 23 juillet.

3) Ulenberg, p. 359.

Afin d'arriver au colloque tout bardé d'arguments, Luther voulut instituer un progymnase où quelques-uns de ses disciples joueraient le rôle de Zwingli et d'OEcolampade qui accompagnait le ministre de Zürich. C'étaient Vitus Théodore et Hermann 1), tous deux rompus aux disputes scolastiques, qui furent battus complètement par leur maître et s'avouèrent vaincus avec une abnégation d'amour-propre qu'on ne devait pas trouver dans les sacramentaires, moins encore dans Zwingli que dans Œcolampade qui flottait, lui, incertain dans ses croyances, prêt à abandonner le type de son maître, s'il eût pu se rétracter sans trop de honte aux yeux de ses coreligionnaires. Moine de Sainte-Brigitte, dont il avait quitté le capuchon, sans pouvoir en secouer la poussière, OEcolampade était un esprit fin, délié, mais ergoteur, qui croyait beaucoup plus à l'infaillibilité d'Aristote qu'à celle de Zwingli, et qui souffla à Erasme tout ce qu'il savait d'hébreu, « fort peu », dit Richard Simon 2).

Œcolampade avait publié à Bâle l'explication des paroles de l'institution de la sainte Cène suivant les anciens auteurs, et il y avait dans son ouvrage une si douce éloquence, que les élus mêmes, si Dieu l'eût permis, eussent été séduits 3).

1) Luther, tome IV. Iena, p. 367; t. IX, Witt., p. 288. Historia rei sacramentariae ab Hospiniano, pars altera, fol. 109 et seq. Genevae, 1681. Hospinian est un sacramentaire fanatique qui traite fort mal Luther, et le représente, dans tout le cours de son ouvrage, comme un homme sans foi et sans conscience.

2) Histoire critique du Nouveau-Testament, in-4°, p. 41. Lope Stunica, savant Espagnol, a relevé les fautes nombreuses où OEcolampade a fait tomber Erasme.

3) M. Adami vita theolog. German., p. 59. — L'ouvrage d'OE-

Luther amena avec lui Philippe Mélanchthon, Justus Jonas et G. Cruciger; Zwingli, OEcolampade, Martin Bucer et Gaspard Hedio qu'il prit en passant à Strasbourg. André Osiander partit de Nüremberg, Jean Brenz, de Halle, et Etienne Agricola, d'Augsbourg, pour assister au colloque. Tous ces théologiens se trouvèrent réunis pour la première fois à la table du landgrave, où l'ancien curé d'Einsiedlen soutint vaillamment, dit-on, la réputation de buveur Suisse. Luther, avant le repas, s'était amusé à écrire sur la table, avec la pointe de son couteau : Ceci est mon corps 1). La table du reste était splendidement servie, plane βασιλικως, dit Justus Jonas 2). Il fut convenu pendant le repas que pour plaire au landgrave, avant d'en venir à une action publique, on disputerait par groupe binaire : Luther contre Œcolampade, et Mélanchthon contre Zwingli. Le lendemain le double duel eut lieu, mais sans cris, sans bruit de voix ni de geste, sans colère. La dispute roula sur quelques points controversés par l'Eglise de Zürich : sur le péché originel, sur l'efficacité du baptême relative à la coulpe, sur l'opération du Saint-Esprit par la parole du ministre, sur la divinité de Jésus-Christ et sur le mystère de la sainte Trinité. La profession de foi de Zwingli fut claire, explicite, conforme à l'enseignement de Luther. Mais quand vint la question eucharistique, les débats s'animèrent:

---

colampade a pour titre : De genuina verborum Christi : hoc est corpus meum.

1) D. M. Luther's Leben von Pfizer.

2) Epist., Jus. Jonae ad Reiffenstein.

Œcolampade et Zwingli s'obstinèrent et ne voulurent reconnaître de valeur à aucun des arguments de leurs adversaires. Le landgrave alors les convoqua à une controverse publique, où il voulut assister avec quelques courtisans 1).

On a beaucoup écrit sur les actes de Marbourg, mais les récits luthériens et zwingliens sont pleins de partialité. Un écrivain, Rodolphe Collin, assistait au colloque, qui a su retracer la physionomie vive et passionnée du débat sans laisser deviner à quelle communion il appartient. Nous extrairons de sa narration les parties qui ont le plus de relief.

Le premier argument des sacramentaires était tiré du chapitre VI de Saint-Jean.—Œcolampade : voici le passage de l'apôtre, ego sum vitis vera, qui n'impugne point le pouvoir divin, et qui de la manducation charnelle déduit la manducation spirituelle.

Luther. Il faut mettre à part et écarter le sixième chapitre de Saint-Jean dont une seule syllabe ne parle du sacrement; non seulement parce que le sacrement n'était pas encore institué, mais beaucoup plus parce que la suite des paroles et du sens montre que l'apôtre parle de la foi en Christ. Je reconnais du reste la métaphore: mais hoc est corpus meum est une proposition démonstrative.

Œcolampade. Mais vitis vera est démonstrative aussi.

Luther. Et bien loin que de la manducation

1) Selnec. in hist. Luth., p. 35. Cochlaeus, Act., p. 170. Sleidan, lib. 6, Schluss., fol. 298, Osiander, histor. eccl., lib. II, cap. 10. Annales eccle., fol. 296, Matthes., 71 et seq. Ulenberg, fol. 359.

charnelle on infère la manducation spirituelle, je vois que les juifs crurent qu'il fallait manger le corps : Sicut panis et caro editur ex patina, et comme une rouelle de cochon.

ŒCOLAMPADE. Cette idée est trop basse : du reste, croire que le Christ est du pain, c'est une opinion et non un article de foi. Il y a péril pour l'ame à trop attribuer à l'élément, à l'apparence.

LUTHER. Quand Dieu parle, l'homme, ver de terre, doit écouter avec tremblement; quand il ordonne, ce ver doit obéir. Embrassons et étreignons le mot, sans chercher ailleurs de l'œil.

OEcolampade. Mais puisque nous avons la nourriture spirituelle, pourquoi la corporelle ?

LUTHER. Cela ne me regarde pas, c'est l'affaire de Dieu. Il y a accipite, j'obéis et je m'incline : man muß es thun. Si Dieu me disait : Prends ce fumier et mange, je prendrais et mangerais, certain que ce que je ferais serait en vue de mon salut.

ZWINGLI. Mais est-ce que dans l'Ecriture le signifiant n'est pas souvent pris pour le signifié : le trope pour le réalisme, l'image pour le corps ? Ex. : la Pâque de l'Exode et le rouleau d'Ezéchiel; vous voulez que Dieu propose à sa créature des choses incompréhensibles ?

LUTHER. La Pâque et le Rouleau sont allégoriques; je ne veux pas disputer avec vous sur un mot : qu'est veuille dire signifie, je m'en rapporte au Christ qui dit : hoc est enim corpus meum : le diable n'y peut rien. — Da kann der Teufel nicht für : douter, c'est tomber de la foi. Pourquoi ne voyez-vous pas un trope dans : ascendit in cœlum ?

Dieu fait homme, le verbe fait chair, Dieu souffrant la mort, voilà bien des choses incompréhensibles, que vous devez croire cependant sous peine de damnation éternelle !

Zwingli. Vous ne prouvez pas votre thème : point de pétition de principe : chantez-moi autre chose : Ihr werdet mir anderes singen. Croyez-vous que le Christ (S.-Jean 6) ait voulu s'accommoder aux ignorants ?

Luther. Vous niez, voilà une parole bien dure : Durus est hic sermo, murmuraient les Juifs qui parlaient de la parole comme de chose impossible et obscure : ce passage en question ne peut vous servir.

Zwingli. Bah ! il vous rompt le cou, nein, nein, brecht euch den Hals ab.

Luther. Tout doux ! ne faites pas tant le fier, vous n'êtes pas en Suisse, mais dans la Hesse, et on ne rompt pas ainsi le cou à son adversaire : die Hälse brechen nicht also.

Zwingli. Mais dans vos postilles je lis que le Christ a dit : Caro non prodest : et Mélanchthon : que le corps corporaliter mangé, est une fausse locution.

Luther. Il s'agit bien de ce que j'ai enseigné ou Mélanchthon ! La parole de l'homme et la parole de Dieu ne se ressemblent pas. Si saint Pierre ressuscitait et qu'il vînt au milieu de nous, je ne lui demanderais pas ce qu'il croit. C'est la parole de Dieu qui sanctifie l'homme, et non la vie pure qu'il a menée. En un mot, le prêtre même impie, opère la sainteté.

Zwingli. C'est une absurdité ! L'impie ne saurait opérer chose sainte.

Luther. Est-ce que le méchant ne baptise pas ?

Œcolampade voulut ramener la question à ses premiers termes : « Vous faites grand bruit d'un trope que vous ne voulez pas nous passer, et vous vous servez d'une synedoche contre le sens catholique.

Luther. Il y a synedoche aussi ; c'est le glaive dans le fourreau, le corps est au pain comme le glaive dans sa gaine : c'est une figure que requiert le texte ; mais il n'y a pas de métaphore ; le corps n'est pas pour la figure du corps.

Zwingli se mit alors à citer Fulgence, Augustin, Lactance et un grand nombre d'autorités catholiques, qui soutiennent que le corps doit être dans un lieu, et ne peut être dans plusieurs.—Ergo le Christ qui est assis à la droite du Père ne peut être dans le sacrement de l'autel.

Luther. Bel argument de mathématiques : divisibilité, étendue ! il ne s'agit pas ici de ce qui tombe sous le sens.

Zwingli : ωσ εν μορφῇ Θεοῦ υπαρχων, Philippe 2.

Luther. Lisez en latin ou en allemand, et non en grec.

Zwingli. Excusez-moi ; car depuis douze ans je ne fais usage que de la version grecque. Je dis donc : le Christ est fini afin que nous soyons finis.

Luther. Concedo. Exemple : la noix et la coquille, ainsi du corps de Jésus-Christ. Dieu peut faire qu'il soit et ne soit pas in loco.

Zwingli. Mais si vous accordez que le corps de

Jésus-Christ est fini, ergo, local; s'il est local, ergo, il est dans le ciel et non dans le pain. Je reprends: le corps de Jésus-Christ est fini, ergo in loco.

Luther. Non est in loco. Quand il est dans le sacrement, il peut être dans le lieu et hors du lieu; exemple: le monde qui est un corps et n'est pas in loco; du reste que Dieu explique ce mystère, cela ne me regarde pas.

Zwingli. Vous faites une pétition de principe: c'est comme si vous souteniez que Jean est le fils de Marie, parce que Jésus sur la croix lui a dit: — Femme, voilà votre fils.

Luther. Un article de foi ne se prouve pas comme un axiôme de mathématique.

Zwingli. Mais enfin donnez-nous une réponse précise. Le corps est-il ou non in loco?

Brenz. Le corps est sine loco.

Zwingli et Œcolampade haussèrent la voix. Saint Augustin a écrit: in uno loco esse oportet.

Luther. Saint Augustin ne parle pas de la cène; mais enfin, quand j'accorderais que le Christ n'est pas dans le sacrement, tanquàm in loco?

Œcolampade en souriant: Ergo, il n'y est pas corporellement avec son vrai corps.

Alors la question changea de nouveau de face. Zwingli et Œcolampade récitèrent une foule de textes des pères de l'église qui confirmaient leur doctrine, et Mélanchthon et Luther, à chaque texte humain, en opposaient un autre du même auteur. La question s'embrouillait, et Luther menaçait de la voix

ses adversaires. Le landgrave demanda une conclusion.

— En présence de Dieu, dirent OEcolampade et Zwingli, le Christ n'est qu'en esprit dans la cène.

— En chair dirent Mélanchthon et Luther, en chair véritable.

— Au moins, dit Zwingli en joignant les mains, vous ne refusez pas de nous tenir pour frères, nous qui voulons mourir dans la communion de Wittemberg 1)?

— Non, non, reprit Luther, maudite soit cette alliance, qui met en danger la cause de Dieu et des ames; allez, vous êtes possédés d'un autre esprit que nous; mais prenez garde, car avant trois ans, l'ire de Dieu descendra sur vous 2).

— Terrible prophétie, disent les Luthériens, qui s'accomplit à la lettre, car Zwingli mourut misérablement sur le champ de bataille de Cappel, où son corps fut exposé aux sacriléges moqueries de la soldatesque catholique, et OEcolampade, dans son lit, étranglé par le diable, ce bon maître qui lui avait appris et soufflé son interprétation de la cène 3).

— Misérable, dit Zwingli, en parlant de Luther, dont la jalousie causa le schisme des sacramentaires 4)! Le diable nous tente par des hommes obstinés, lesquels, marris de voir la vérité de la cène du Seigneur découverte par autre que par eux, comme furieux

1) Zwingli, in praefat. de vera et falsa religione.
2) Erasmi, ep. ad Cochlaeum.
3) Luth. de Missa privata, in defensione de Coena.
4) Trad. de Florimond de Raemond.

et insensés, ne cessent de crier plus fort que les papistes.

Avant de se séparer, le landgrave voulut faire ses adieux à table. On avait rédigé un formulaire que les deux églises signèrent : toutes deux protestaient de leur vive charité l'une pour l'autre, bien qu'elles n'eussent pu s'accorder sur la présence de Jésus-Christ dans l'eucharistie.

Zwingli retourna à Zurich et Luther à Wittemberg; et il y eut pendant quelque temps entre ces deux villes un échange continu de malédictions et d'anathèmes.

— Malheureux et méchant Zwingli, entendait-on crier à Wittemberg, veux-tu perdre le christianisme avec ta nouvelle interprétation! N'écoutez pas ces démons de sacramentaires; fuyez-les comme Satan! C'est toi, Zwingli, qui es un faux prophète, un bateleur, un pourceau, un hérétique 1).

Zürich répondait par l'organe de Campanius : — Comme il est clair que Dieu est Dieu, autant il est certain que Luther est un diable.

Zürich et Wittemberg chantaient à la fois la victoire de leur apôtre.

— Voyez, disait Zürich, ce n'est pas comme autrefois à Leipzig, où le Saxon n'avait pour rivaux que des papistes : à Marbourg il combattait un serviteur de Dieu, un homme embrasé de son souffle et plein de son esprit : aussi les ténèbres n'ont pu regarder en face la lumière; merveilleuse intelligence,

1) Luther, de Coena; liber contra sacramentarios.

que celle qui a peur du grec, qui ne sait pas distinguer un trope, qui confond l'ombre et le corps 1)!

Wittemberg répondit bientôt par un véritable manifeste :

— Ils disent qu'ils m'ont vaincu ; ils mentent comme à leur coutume : race d'hypocrites et d'imposteurs ! N'ont-ils pas révoqué au colloque tout ce qu'ils enseignaient sur le baptême, l'usage des sacrements, le pouvoir de la parole, et tant d'autres doctrines pestilentielles ? Moi je n'ai pas eu besoin de me rétracter. Harcelés, poussés, accablés, ils n'ont pas voulu confesser leur erreur sur l'eucharistie, parce qu'ils craignaient la populace du canton, qui à leur retour leur aurait fait expier chèrement leur courage. Et comment m'auraient-ils résisté ? Zwingli rabâchait sans cesse le même argument : Un corps ne peut être sans espace et sans dimension. — Eh mais, la philosophie n'enseigne-t-elle pas que le ciel est naturellement sans espace ? Il n'y avait rien à répondre ; et OEcolampade avec ses pères qui appellent signe le corps, ergo ce n'est pas un corps. Ils auraient bien voulu que nous leur donnassions le nom de frères. Zwingli, les yeux en pleurs, prenait à témoins le landgrave et la cour qu'il n'y avait pas d'hommes au monde avec qui ils aimeraient mieux vivre qu'avec les Wittembergeois; mais jamais je n'ai voulu leur donner le nom de frères.—Allez, vous

1) Pasko, lettre au roi de Pologne. Historiae sacramentariae, pars altera, fol. 109 et seq. Sturmius, fol. 197. Consultez sur cette dispute : Mélancht., Epist. ad Elect. sax. de Marburg. colloquii actis. — Responsio Tigurinae ecclesiae ministrorum ad Lutheri calumnias de Marpurgensi colloquio.

avez en vous un esprit qui n'est pas le nôtre! Ils étaient furieux.—Ils ont fait les petits et les modestes avec nous; hypocrites qui voulaient faire de nous les enseignes et les patrons de leur hérésie; ô astuce de Satan! Mais le Christ nous couvrait de son bouclier. Je ne m'étonne plus s'ils mentent si impudemment : le mensonge est leur élément, mais le mensonge les couvre de honte 1).

Quel grand enseignement vient de nous donner la réforme au colloque de Marbourg! Elle avait dit qu'on ne peut arriver à la vérité que par la bible, et qu'il n'y a pas d'autre tribunal infaillible que la parole de Dieu! De nos jours, voici quels conseils elle adresse à l'homme : — Sondez les écritures, examinez, réfléchissez, jugez vous-mêmes; ne vous laissez imposer par aucune autorité, ni par les pères, ni par les conciles, ni par vos aïeux, ni par les réformateurs même, imparfaits comme vous, faillibles comme vous, ni par les confessions de foi, ni par les synodes 2).

Et pour arriver où? à ce double manifeste — de Lœscher que le diable est auteur de l'exégèse de Carlstadt 3), — d'OEcolampade, que le diable a soufflé à Luther la présence réelle 4).

M. Chenevière n'est que l'écho du Saxon. En

---

1) Epist. Luth. ad Jacobum praepositum Bremens. Selnec. f. 241, 262. Ulenberg, fol. 364 à 366.

2) Des causes qui retardent, chez les réformés, les progrès de la théologie, par M. Chenevière, p. 24.

3) Histor. Mot., p. 39; Plank, Geschichte der Entstehung, t. II, p. 217.

4) Plank, t. II, p. 297.

1517, quand il affiche ses thèses sur l'église du château; en 1518 dans son entrevue avec Caietano; en 1518 à Leipzig, en présence du docteur Eck; en 1521 à Worms, devant l'empereur; c'est ce terrible mot, l'Ecriture, que le moine montre toujours sur la muraille, tracé du doigt de Dieu, comme la sentence de Balthasar : ce mot, écrit dans une langue inintelligible souvent, et qu'il veut que chacun lise, parce que l'esprit de Dieu saura bien en révéler le sens; ce mot, qui en exaltant ce qu'il y a de plus misérable au fond du cœur de l'homme, a troublé à jamais le repos de l'Allemagne. Eh bien! aujourd'hui qu'il y a duel, non plus entre protestant et papiste, mais entre Luther et Zwingli, deux frères nourris du même lait, et qui ont grandi au même soleil, la réforme n'en appelle plus à la parole de Dieu; elle se fait moine et invoque pour expliquer un verset de l'apôtre, non plus le rayon qui descend du ciel dans l'ame de quiconque lit avec foi, mais l'autorité des pères! Quoi! Zwingli, des pères! vous qui dans votre exposition de la foi chrétienne disiez que « s'il dépendait de vous, vous préféreriez être où sont Sénèque et Socrate, que là où sont les papes de Rome, les pères, les empereurs et les princes papistes; « car, bien que ces ethniques n'aient cru à Jésus, ils ont été plus saints et religieux que tous les jacobins et cordeliers 1). »

Et vous, Luther, les pères, et saint Augustin encore, « qui a souvent erré, auquel il n'est pas sûr de se fier, et qu'on a mis à tort au rang des saints, car

1) Trad. de Florimond de Raemond.

il n'avait pas la vraie foi » 1)! Mais comment la réforme sortira-t-elle de cet abîme qu'elle s'est creusé elle-même. La voilà cette parole de Dieu qu'elle invoque, signe pour Zwingli, réalité pour Luther, trope aux yeux d'Œcolampade, chair aux sens de Mélanchthon : une parole double, charnelle et spirituelle, synecdoche et métaphore. Voilà cet est, existence et apparence. Appelez-en donc au Verbe de Dieu, qui cache deux sagesses, deux symboles dans une unité ! Faites donc descendre le Saint-Esprit pour révéler à Zwingli une interprétation que Luther traite de satanique, et à Luther un sens que Zwingli regarde comme un condamnable anthropomorphisme! Et si la réforme abandonne l'Ecriture, c'est pour tomber dans un autre abîme; car qu'est-ce que cette lettre de saint Augustin, de saint Fulgence et d'autres pères, sur laquelle elle s'appuie quand le signe divin l'embarrasse? une lettre morte, faillible, puisqu'elle nous vient des hommes. Maintenant élevez cette lettre humaine aussi haut que la lettre divine; autre mécompte; car cette lettre a, comme la parole divine, une multiple signification, elle est une et double, puisque Luther et Zwingli tirent d'un même verbe la preuve que le Christ est et n'est pas corporellement dans le sacrement. Que la réforme s'y prenne comme elle voudra; sans l'autorité elle ne pourra jamais fonder de symbole. Elle n'enfantera que des gloses; et quand, infidèle à sa logique, elle aura besoin, pour expliquer ou justifier sa foi, de traditions humaines, elle se condamnera et brisera

1) Coll. Mensal, p. 23.

l'œuvre de celui qui, en la fondant, rejeta l'autorité comme un blasphème.

Plus tard, Luther, pour se mettre à l'abri des exégètes sacramentaires, est obligé de se jeter tête baissée dans l'autorité. — Magnifique retraite, qui prouve bien toute la misère de cette raison dont il fait tant de cas d'abord, et qui au jour du danger n'est plus dans sa main qu'une épée émoussée. Ecoutez cette voix qui s'est usée à déifier la raison, proclamant qu'il n'y a de salut et de réfuge que dans l'autorité. — Depuis l'institution du christianisme, l'Eglise n'a jamais eu d'autre doctrine, et ce témoignage constant et uniforme doit nous suffire et nous empêcher d'écouter les esprits de trouble et d'erreur. Il y a danger à s'élever contre la voix, la croyance et les enseignements de la sainte Eglise, qui depuis seize siècles n'a jamais varié sur ce dogme. Douter, qu'est-ce donc? sinon cesser de croire à l'Eglise, la condamner comme menteuse, elle, et le Christ lui-même, et les apôtres, et les prophètes? N'est-il pas écrit : Voici : je serai avec vous jusqu'à la fin des siècles, S. Matth., 28, 10 ; et dans S. Paul : la maison de Dieu est l'Eglise du Dieu vivant, la colonne et la base de la vérité 1)? Je pense donc que puisque la dispute s'éternise il faut imposer silence aux dissidents, et ce n'est pas moi seulement qui vous donne ce conseil; mais l'Esprit saint, par la bouche de l'apôtre! « Evitez celui qui est hérétique

1) Luther's Sendbrief wider etliche Rottengeister, an Markgraf Albrecht zu Brandenburg, 1532. Voyez Adolphe Menzel: Neuere Geschichte der Deutschen, t. 1. p. 263.

après l'avoir averti une ou deux fois; sachez que quiconque est en cet état est perverti, et qu'il parle comme un homme qui se condamne lui-même par son propre jugement. »

La mort vint délivrer la royauté de Luther de deux ennemis puissants, Zwingli et Œcolampade; Carlstadt les suivit bientôt dans le tombeau. Tous trois, à quelque intervalle, étaient tombés dans les mains de Dieu. Les dernières années de l'ancien archidiacre de Wittemberg avaient été remplies de douleurs et d'angoisses. Chassé de la Saxe à l'instigation de Luther, il allait traînant de ville en ville ses inquiétudes, vivant du pain de l'aumône, qu'il payait en doctrines qui tuaient les ames; tourmenté moins par ses remords que par le bruit des triomphes de son ancien disciple. Las d'errer en Caïn, montré du doigt par les populations, objet de pitié pour les ministres luthériens, de dédain pour les doctes et les courtisans, il s'arrêta en chemin et demanda à son ennemi de le laisser respirer : Luther fut généreux, disent ses biographes 1) : il lui vendit l'air natal au prix d'une rétractation. Vous faites-vous bien une idée de ce qu'elle dut coûter à Carlstadt, qui n'avait que ses doctrines pour toute consolation! Il se résigna, promit de ne plus prêcher, de ne plus enseigner, et de mourir à tout bruit et à toute querelle théologique. A ce prix on lui assigna pour exil Kemberg et Bergwitz, deux petits villages d'où l'on pouvait apercevoir les clochers de Wittemberg. Il y vint avec sa femme. Tous deux y vécurent quelque

1) Gustav Pfizer, Martin Luther's Leben.

temps comme la postérité d'Adam, à la sueur de leur front, l'une en labourant la terre, l'autre tantôt en criant le soir des petits pains, tantôt en portant du bois au marché, en jaquette crasseuse, avec une vieille épée rouillée dans un fourreau cassé, et ne répondant qu'au nom de mon voisin André 1). A la fin, Carlstadt oublia sa promesse et se remit à la Bible. On prétend que le tentateur se glissa dans la chambre du théologien sous les vêtements d'un officier de Wittemberg, qui venait pour exposer ses doutes simulés sur le chapitre VI de saint Jean; que cet esprit de ténèbres avait été envoyé par Luther même 2) qui commençait à se défier de la patience de Carlstadt; mais la ruse n'est pas assez prouvée pour en flétrir la mémoire du réformateur. Et du reste, l'archidiacre portait en lui un démon qui, tôt ou tard, devait triompher de ses vœux d'obéissance; le même qui avait perdu le premier homme, l'orgueil! Il l'écouta, quitta sa casaque, revêtit le vêtement noir d'Orlamünde, que les vers avaient à demi rongé, et se mit à sermonner sur la cène, matière ardente. Il crut avoir trouvé une exégèse du mystère eucharistique; et son exégèse était la plus pauvre folie qui ait jamais traversé un cerveau d'homme : Carlstadt transportait au corps même du Sauveur ce que le Sauveur dit du pain. Ceci est mon corps, disait Bodenstein, doit être pris dans le sens de : Et sur ce rocher je bâtirai mon église 3).

1) Ulenberg. Vita Lutheri.

2) Ulenberg. — Menzel: Neuere Geschichte der Deutschen, t. I. p. 269.

3) Von dem widerchristlichen Mißbrauche des Herrn Blut und Kelch.

Voilà ce τουτο grec, cet hoc est latin qui fit tant de bruit et qu'il ne fallait pas, comme Luther, mettre sur le compte de Satan 1) ; car Satan aurait certainement trouvé une meilleure interprétation : c'était le calomnier. Ce malheureux article alluma la colère de Luther et provoqua l'exil du docteur.

Il y avait à Wittemberg deux théologiens qui, pour s'être mis en révolte contre Luther avaient été obligés de quitter la Saxe : c'étaient Krautwald et Schwenkfeld, qui avaient osé rire de l'impanation du moine. Carlstadt leur écrivit une lettre où il se plaignait en termes amers de l'intolérance de l'ecclésiaste saxon, et où il faisait un tableau piteux de sa pauvreté. — Je serai bientôt forcé de tout vendre pour vivre, ma défroque, ma robe, ma poterie, tout mon ménage : personne n'a pitié de moi, je crois qu'on me verra mourir de faim moi et mon enfant ». En même temps il rappelait dans un long factum au chancelier Brück, tout ce qu'il avait eu à souffrir de Luther, qui lui avait interdit la parole et l'enseignement. Luther eut connaissance des plaintes de Carlstadt, et il résolut de les étouffer. L'archidiacre fut donc obligé de quitter de nouveau la Saxe et d'aller demander en Suisse l'hospitalité. Bâle lui ouvrit ses portes qu'elle avait fermées à Erasme 2).

Voici la fin de ce drame si misérablement joué par l'archidiacre, rapporté par les témoins réformés et entre autres par Lœscher.

---

1) De Missâ privata.
2) Voyez le chapitre qui a pour titre : ERASME.



Comme il prêchait à la cathédrale en 1541, il vit entrer un homme noir qui vint se placer à côté du consul. En descendant de chaire, il demanda au magistrat le nom de l'étranger. Le consul affirma qu'il n'avait vu personne. Carlstadt s'en alla à son logis où la servante lui apprit qu'en son absence un homme noir était entré, avait pris son fils, l'avait levé en l'air et laissé cheoir sans que l'enfant se fût fait mal; qu'en se retirant il avait dit à l'enfant : — Dis à ton père que je reviendrai dans trois jours. Carlstadt se mit au lit, et, trois jours après, il rendit son ame à Dieu, « étranglé du diable » comme l'assurent tant de témoins et jusqu'aux pasteurs de Bâle 1).

Durant toutes ces disputes, de grands évènements s'étaient accomplis : François Ier, prisonnier à Pavie, venait d'être rendu à la liberté; la paix était signée entre l'empereur et le roi de France. Charles V avait promis, dès qu'il le pourrait, de repasser les Alpes : il tint parole. Il avait convoqué les ordres de l'empire à Augsbourg.

---

1) Erasm. Albert contra Carlostadt. — Historia de coena Augusta. Cons. sur le colloque de Marbourg : Seckendorf, comm. de Luth., lib. II, s. 17, § 47, Hospinian. Hist. sacrament., p. 9. Hottinger : hist. eccles., cap. VI, tome VIII. Pallavicini, lib. III. Menzel's Neuere Geschichte der Deutschen, t. I. Luther Epis. ad Johannem Electorem Saxoniae. Hesse, Vie de Zwingle. Epist. Jus. Jonae ad Reiffenstein. Voici l'opinion de Jonas sur quelques auteurs du drame de Marbourg; Zwinglius iratis musis et invita Minerva videtur versatus in literis; in eo agreste quoddam et arrogantulum; in Bucero calliditas vulpina perverse imitata acumen et prudentiam.

CHAPITRE XXIV.

DIÈTE D'AUGSBOURG. — 1530.

Le 15 du mois de juin 1530, Charles V fit son entrée à Augsbourg. Ce fut un des plus beaux spectacles dont jamais ville d'Allemagne ait conservé le souvenir 1).

L'empereur attirait tous les regards. Jeune, beau, bien fait, monté sur un cheval blanc polonais qu'il maniait avec toute la grace d'un écuyer consommé, il saluait de la main et du regard le peuple répandu sur son passage. Trois cents cloches sonnaient à la fois, et mêlaient leurs sons aux détonations de l'artillerie, aux fanfares des trompettes, des instruments de musique, et à la grande voix du peuple qui dominait tous ces bruits divers. Jamais prince n'avait paru comblé de plus de gloire. Il portait un manteau espagnol brodé en or et étincelant de pierreries; la

1) Georg. Sabin. Carmen de ingressu Caesaris. Aug.-Georg. Coelestin, historia Comitiorum August.. t. I, p. 105, etc. Maimbourg, t. II.



selle de son cheval était garnie de topazes et de rubis, et ses étriers étaient en argent doré. Il s'avançait sous un dais de velours écarlate, parsemé d'abeilles en or, et porté par les sénateurs d'Augsbourg vêtus à l'espagnole. On avait suivi l'ordre prescrit par la bulle d'Or et les règlements publiés par Charles IV en 1356. L'électeur de Saxe, comme grand maréchal de l'empire, précédait l'empereur, entre le comte palatin représenté par le marquis d'Erbach, et le margrave de Brandebourg; il avait l'épée impériale à la main droite; le comte palatin tenait la pomme, le margrave de Brandebourg le sceptre, tous trois de front, et revêtus de leurs manteaux d'électeur, d'écarlate doublée d'hermine, blasonnés de leurs armes. Le duc de Saxe portait coupé d'argent et de sable à deux espadons de gueules passés en sautoir, et écartelés de toutes les provinces qu'il possédait, et de celles auxquelles il prétendait avoir droit, comme les duchés de Juliers, de Clèves, de Berg; le margrave de Brandebourg, grand-chambellan héréditaire du Saint-Empire, avec armes écartelées, portait sur un front d'azur un sceptre d'or. Frédéric, duc d'Autriche, grand échanson héréditaire de l'empire, élu roi de Bohême en 1527, marchait hors rang, seul et immédiatement après l'empereur, la tête couronnée, et escorté de trois cents gardes vêtus de casaques de velours rouge et blanc. L'archevêque de Mayence, le doyen des électeurs ecclésiastiques, précédait les princes qui portaient les insignes auliques, entouré de deux cents gardes de l'empereur, vêtus de casaques de velours jaune et noir; à gauche, l'archevêque de Cologne,

à la tête de cent gardes armés de toute pièce. Les électeurs ecclésiastiques avaient des bonnets d'écarlate doublés d'hermine. Les rues étaient tendues de tapisseries et couvertes de fleurs et de feuillages. A la vue de l'empereur, le peuple s'inclinait pour recevoir la bénédiction du légat. Il était aisé de reconnaître dans la foule les luthériens qui se contentaient de courber la tête, sans mettre le genou en terre. Aux portes d'Augsbourg, quand l'empereur avait monté le cheval de parade qu'on lui destinait, et que le cardinal Campegio avait donné sa bénédiction, les princes électeurs s'étaient découverts, mais sans baisser la tête 1).

Les regards cherchaient en vain celui qui mettait en mouvement cette multitude, qui avait exilé de force l'empereur du théâtre de sa gloire, et dont le nom et l'image occupaient tous les esprits. Luther était absent. Il se tenait caché dans une petite ville, à Cobourg, où l'avait conduit l'électeur de Saxe, de peur que sa présence dans Augsbourg n'éveillât la colère de Charles V, car il était sous le coup de l'édit de Worms. Spalatin, Jonas, Mélanchton, l'avaient accompagné, puis avaient continué leur route vers Augsbourg, en entonnant le premier verset du psaume, Deus in adjutorium, traduit en vers allemands et mis en musique par le réformateur, et qu'on chanta dans les temples évangéliques pendant la diète 2).

Toutefois, il n'eût tenu qu'à Luther que cette

1) Adolph. Menzel.
2) Coelestin., liv. I, fol. 20.

pompe triomphale ne se changeât en deuil. L'électeur de Saxe et les princes protestants qui redoutaient le courroux de l'empereur s'étaient assemblés pour détourner l'orage. L'électeur était d'avis qu'on devançât Charles V, et qu'on allât, avec des troupes suffisantes, l'attendre aux pieds des Alpes, pour lui fermer l'entrée du Tyrol : c'était une mesure de désespoir qui aurait été funeste à la réforme, et dont Luther comprit tout le danger. « Prince, écrivit-il au duc, ce n'est pas par les armes qu'il faut défendre notre cause, mais par la patience et la résignation, et surtout par une confiance sans bornes dans le Seigneur et son bras tout puissant. » Ce conseil était sage; l'électeur le suivit 1) : avec le temps, le langage de Luther devait changer. Maimbourg et d'autres historiens catholiques se sont laissés prendre à cette sagesse toute mondaine du réformateur : vraisemblablement ils n'avaient pas lu son Appel à la nation allemande.

Le cortège s'avançait vers la cathédrale. On chanta un Te Deum en actions de graces : le légat donna sa bénédiction aux assistants 2). Le lendemain était un jour de solennité catholique : la fête du Saint-Sacrement qu'on devait porter en procession dans les rues d'Augsbourg; Charles invita les princes réformés à cette cérémonie. Les princes avaient concerté d'avance leur réponse. Ce fut un véritable coup de théâtre : le marquis Georges de Brande-

1) Coelest., t. I, fol. 19. Luth. epist. ad Elec.. Sax. apud Coelest., fol. 20.
2) Maimbourg, liv. II, p. 174.

bourg, portant la main à son cou, déclara qu'il était prêt à monter à l'échafaud et à perdre la tête, plutôt que de renoncer à l'Evangile. L'empereur sourit, en répétant : « Pas de tête ! pas de tête ! » et il ne dit plus rien, soit que la langue allemande lui fût peu familière, soit que les longs discours ne convinssent pas à son ame de feu, soit peut-être que, suivant l'habitude de la cour d'Espagne, il laissât la parole à son lieutenant, son frère Ferdinand, roi de Hongrie 1). Les réformés ne comprenaient pas comment ce prince qui restait muet devant eux, immobile comme une pagode, n'exprimant ses volontés que par des hochements de tête, ou des mouvements de cils, avait pu faire trembler le monde. Ils croyaient parler à un homme, et ils n'avaient trouvé qu'une statue. Plus d'un noble réformé dut son courage du lendemain à cet état apoplectique de la langue impériale.

« Brave homme ! disait Luther, qui parle moins dans une année, que moi dans un jour 2).

La nuit, les princes réformés tinrent conseil, s'exaltèrent, et résolurent de ne point assister à la procession. Le lendemain ils attendirent le lever de l'empereur pour lui présenter leur protestation écrite. Le marquis de Brandebourg porta de nouveau la parole : — Plutôt, dit-il en mettant la main à son cou, que de renier l'Evangile... — L'empereur l'interrompit : « Pas de tête ! pas de tête ! » et il retomba dans son silence habituel 3). Son frère essaya de vaincre

1) Adolph. Menzel, p. 341.
2) Tisch-Reden, Ch. 45. f. 342.
3) Seckendorf, p. 162, lib. II.

l'obstination du prince, mais ce fut en vain. Le canon des bastions et les cloches des églises annoncèrent, à midi, le départ de la procession.

Elle fut plus magnifique peut-être que la marche triomphale de la veille. Georges Sabin a épuisé, pour la peindre, tous les trésors de la poésie. L'archevêque de Mayence soutenait un soleil d'or massif dont les rayons semés de pierreries lançaient des feux de toutes couleurs. Six princes qui se relevaient portaient un dais lamé d'or et d'argent, et surmonté, aux quatre coins, de bouquets de plumes d'autruche. Sur chaque place publique s'élevait un reposoir, orné de fleurs, de dentelles, et de tableaux précieux. A droite de l'archevêque, marchait le roi Ferdinand; à gauche, Joachim, électeur de Brandebourg; devant le dais, deux lignes de prêtres et d'enfants de chœur; les deux grands-maîtres de la maison impériale et royale, suivis de hérauts d'armes, de trompettes, de hautbois et de cornets; puis les sénateurs de l'empire, les membres du conseil aulique, du conseil royal, les magistrats de la cité, les officiers gentilshommes du palais. Derrière le dais, les regards s'attachaient sur l'empereur, vêtu de son grand manteau de pourpre, doublé de toile d'argent, un flambeau à la main, la tête nue, sans parasol, au milieu des ardeurs d'un soleil de juin. A la suite de sa majesté, venaient le légat, les électeurs ecclésiastiques, les archevêques et évêques, les députés des villes impériales, les grands d'Espagne, les seigneurs italiens et flamands, et enfin la garde de l'empereur et du roi de Hongrie. Les assistants tenaient un flambeau à la main, marchant en silence,

lentement, et s'agenouillant chaque fois que l'archevêque élevait le Saint-Sacrement et l'offrait à l'adoration des fidèles. Des enfants de chœur jetaient des fleurs sur le passage de la procession. Les princes réformés attendaient l'empereur dans le temple dont l'entrée leur avait été permise par Luther. Le duc Jean portait l'épée impériale, suivant les devoirs de sa charge. Toutefois il avait cru devoir consulter des théologiens et le docteur Martin entre autres qui lui avaient permis de s'acquitter de ses devoirs de grand vassal, à l'exemple de Naaman, qui soutenait de sa main le roi de Syrie son maître, quand il vint adorer l'idole de Remmon 1). Les théologiens réformés ne voilaient pas leur langage. L'empereur, c'était le prince infidèle de Syrie; la basilique catholique, le temple païen, et le Christ qu'on allait faire adorer au peuple, l'idole de Remmon.

Les princes réformés, après que l'empereur fut entré dans l'église, vinrent prendre les places qui leur étaient destinées. Charles s'assit sur son trône, en face de l'autel. Le chœur était tendu de velours cramoisi; à gauche et à droite du maître-autel, il y avait six fauteuils, avec un écriteau portant: Mayence, Cologne, Bohème, Bavière, Saxe, Brandebourg; une chaise était restée vide, et marquait la place de l'électeur de Trèves, alors absent. Les officiers des électeurs debout tenaient, devant eux, l'épée couchée sur

1) Historia de vitâ, moribus, etc., Martini Lutheri, p. 374. Calvin, dans ses Nicodémites, a examiné la question de la présence des « chrétiens » dans un temple catholique, et il la résout autrement que Luther: l'exemple de Naaman lui paraît sans valeur.

l'épaule. Dès que les électeurs se furent assis, on vit entrer dans le chœur divers princes et comtes, puis le comte de Pappenheim qui ferma les portes, et donna les clefs à son chambellan. Alors l'archevêque de Mayence entonna le Veni Creator, et tous les assistants se levèrent à la fois; puis commença la messe du Saint-Esprit, suivant la constitution de la bulle d'Or. Après l'Evangile, les deux assistants, suivis des prêtres et précédés par deux pages, portant des cierges, s'avancèrent, l'un tenant dans sa main l'encensoir, et l'autre le livre des évangiles, s'approchèrent de l'empereur, firent trois révérences profondes, et lui donnèrent, par trois fois, l'encens; et une fois à l'électeur de Mayence, à l'électeur de Cologne, au roi de Bohême, au duc de Saxe, au margrave de Brandebourg, auxquels ils firent baiser l'Evangile. Pendant l'Agnus Dei, les assistants portèrent une croix d'argent à baiser à l'empereur et aux électeurs. La messe finie, l'archevêque se dépouilla de ses vêtements derrière l'autel, vêtit une chappe, et, s'étant mis à genoux, entonna une hymne que la musique impériale acheva.

Le cortège reprit ensuite, dans la même pompe, le chemin de la maison de Charles V.

Voyons donc quelles étaient ces ames timorées qui auraient cru souiller leur innocence, en mettant le pied dans un temple catholique. C'était d'abord l'électeur Jean, un des princes les plus gloutons de son siècle, dont le ventre chargé, dès le matin, de vin et de viandes, avait besoin, pour ne pas tomber, d'être retenu par un cercle de fer; amoureux fou d'une symbolique qui avait aboli le jeûne, le carême,

et permettait de faire gras le vendredi et le samedi. Son buffet électoral passait pour le plus abondamment garni de l'Allemagne, de vases de toutes sortes, dérobés au réfectoire des moines, ou à la sacristie des églises 1). C'était son fils Frédéric qui usait son temps et sa santé à table ou à la chasse, et, comme son père, joyeux convive, ami du vin et de la bonne chère, savait à peine son catéchisme. C'était le landgrave de Hesse, dont la paillardise était devenue proverbe, adultère effronté qui, pour résister aux assauts de la chair, demanda et obtint plus tard la permission de coucher avec deux femmes 2), et qui se faisait servir à table par des domestiques portant sur leurs manches brodées ces cinq lettres capitales : V. D. M. J. Æ. Verbum Domini manet in aeternum : la parole de Dieu subsiste éternellement. C'était Wolfang, prince d'Anhalt, d'une ignorance crasse, qui n'avait jamais su faire, dit-on, le signe de la croix. C'étaient Ernest et François de Lunebourg, qui ne voulant pas laisser à leurs valets le soin de piller les églises, volaient, de leurs mains, les vases sacrés. Voilà les princes, dont l'ame se troublait à l'idée seule de regarder en face les tabernacles catholiques.

Dès que Charles se fut assis, les archevêques et les prélats vinrent l'un après l'autre bénir le couvert. L'archevêque de Mayence prit les sceaux de l'état, qu'il posa sur la table. L'empereur les remit au chan-

1) Der Kurfürst war ein Freund des Weines und der Jagd. Adolf Menzel, t. I. f. 338.

2) Christ. Niemeyer's, deutscher Plutarch.

celier d'Augsbourg qui pendit à son cou le grand scel. Alors parut le margrave de Brandebourg à cheval, tenant en ses mains un bassin et une aiguière d'argent du poids de douze marcs, une serviette damassée, et qui donna à laver à l'empereur. Puis vint le comte Palatin, à cheval, portant quatre plats d'argent, chacun du poids de trois marcs, et garnis de viandes chaudes qu'il posa sur la table ; enfin le roi de Hongrie, grand échanson, une aiguière d'argent à la main du poids de douze marcs et pleine de vin et d'eau qu'il offrit respectueusement à Charles V. Au seigneur de Falkenstein appartenait le cheval du margrave; au margrave de Brandebourg le bassin et l'aiguière; au seigneur de Nortemberg, maître d'hôtel, le cheval et les plats du comte Palatin ; au seigneur de Limbourg, le cheval et la coupe du roi de Hongrie, et au maréchal de Pappenheim, le cheval, le bâton et le boisseau de l'électeur de Saxe. Voici quelle était la charge de l'électeur Jean. Devant l'hôtel impérial, on avait répandu de l'avoine; l'électeur, un bâton dor à la main, et une mesure d'argent doré, du poids de douze marcs, remplissait le boisseau qu'il donnait au premier palefrenier, puis plantait son bâton dans l'avoine et se retirait 1).

L'édit de Worms défendait positivement aux novateurs de prêcher leur doctrine en chaire. L'édit n'avait point été rapporté, mais les princes réformés, sous prétexte qu'ils ne pouvaient se passer de nourriture spirituelle, avaient, en entrant à Augsbourg, établi dans leurs chapelles privées des prêches où se

1) Bulle d'Or de l'empire.

portait en foule la populace. Elle venait pour y entendre dire des injures aux papistes, donner le nom d'Antechrist au pape et aux évêques, et damner le célibat ecclésiastique. Il fallut un ordre de l'empereur, crié à son de trompe sur toutes les places publiques, pour imposer silence à ces orateurs. Augsbourg était menacé de ces fléaux qui désolèrent le bas-empire où chaque habitant était changé en controversiste. La ville fourmillait de prédicateurs zwingliens, anabaptistes, carlstadiens, illyriens, luthériens, qui tous se disaient envoyés de Dieu pour raconter sa parole. Cette nuée d'évangélistes s'abattait ici et là, et de chaque borne faisait une chaire pour haranguer la multitude qui, tiraillée de tous côtés, ne savait à qui prêter l'oreille. Malheur au prêtre catholique en soutane qui se hasardait seul dans les rues d'Augsbourg! Erasme, avec sa causticité habituelle, a peint ce brouhaha de paroles magistrales, ce tohu bohu de questions, ce bourdonnement sans fin d'interrogations, ce glas assourdissant de textes bibliques. En voici venir un, le nouveau testament en main, qui crie : — Montrez-moi le purgatoire; un autre, où est le baptême des enfants? un troisième, où est la trinité, la divinité de Jésus? un autre, si dans l'union hypostatique il y a autre et autre, ou autre chose et autre chose. Attendez, cela n'est pas fini; j'en aperçois un qui s'enquiert comment les accidents peuvent être en l'eucharistie; un autre, si le pain et le vin sont réduits à néant ou changés en son corps par altération; un autre encore si le corps subsiste en celui qui le reçoit ou est

changé en sa substance 1). Vraiment Erasme fut heureux d'être alors malade à Bâle; car à Augsbourg, où l'avait invité Mélanchthon, ses oreilles eussent cruellement souffert, et sa tête fatiguée de trop de travail aurait eu des vertiges.

Il n'eût été guère plus content de certains prédicateurs catholiques, qui, avant l'arrivée de Charles V, avaient fait de la chaire un trépied sibyllin d'où ils jetaient à la figure des grandes lumières du siècle tout ce que leur inspirait la sottise. Voici, par exemple, un cordelier dont le nom n'est point une vengeance d'Erasme 1), et qui a le privilège de faire courir à ses sermons, car il ne ménage ni les prêtres, ni les évêques, ni les papes, ni l'empereur, ni les lettrés surtout qu'il accuse de tous les maux qui désolent l'Allemagne. — Mes frères, dit-il, je vous annonce un nouveau luminaire qui vient de poindre à l'horison; la langue se fourche dans ma bouche, j'ai voulu dire un âne, un maître âne, un docteur à longues oreilles, qui s'avise, voyez-vous l'impudent! de corriger le Magnificat, ce cantique inspiré du Saint-Esprit! il a corrompu l'Evangile, ce précurseur de Luther, qui vient d'empester l'Allemagne: c'était d'Erasme que le frère parlait. Jean Faber 2), confesseur de Charles V, et le cardinal de Trente imposèrent silence au cordelier et lui défendirent de

1) Erasmi epistolae, epist. 1094.

1) Concio, sive Merdardus. Le cordelier s'appelait Merdard.

2) « Joh. Faber, scortationis patronus et unus ex praecipuis papistis, qui beato Luthero, vel verius, Spiritui Sancto, restiterunt», dit un disciple de Luther.

monter en chaire, au grand déplaisir des habitants d'Augsbourg, qui aimaient sa parole lubrique.

Erasme nous a conservé le récit d'une comédie qui sent le luthéranisme, et qu'on eut l'audace de jouer devant l'empereur, qui ne devina l'auteur qu'au dénouement.

La cour était assemblée dans l'hôtel de la diète, avec le roi de Hongrie, les prélats, les princes réformés. Tout à coup parait un homme masqué, à la robe longue de docteur, qui porte écrit sur le dos en lettres onciales le nom de Capnion. Il tient en main un fagot dont les branches se courbent en forme d'éventail, et qu'il place au milieu de la salle. Alors un ecclésiastique masqué, au nez effilé, à l'œil de flamme, à la lèvre plissée, en signe de moquerie, et qu'on reconnait aussitôt pour Erasme, s'avance en saluant de côté et d'autre, marchant à petits pas, et regardant en souriant les branches recourbées qu'il travaille à redresser : mais peine inutile, il est obligé de les jeter de dépit, et de s'en aller en gromelant entre ses dents des mots inintelligibles, et ricanant d'un rire diabolique. Un moine lui succède qui a le front large, la figure soufflée et couleur lie de vin, et une grosse voix, qui beugle, et s'en va mettre le feu au fagot; puis un empereur avec une large épée dont il frappe le foyer, qui pétille et jette des étincelles de toutes parts; enfin un pape en habits pontificaux, qui porte de chaque main une cruche; à droite une cruche pleine d'eau, à gauche une cruche pleine d'huile. Il s'approche pour éteindre l'incendie, et malheureusement se trompe de cruche et jette l'huile au lieu de l'eau sur le brasier qui s'enflamme

et dévore le bucher. L'empereur irrité fit chercher le coupable : on ne put le trouver 1).

La diète s'ouvrit le 23 juin, en présence de l'empereur, du roi Ferdinand de Hongrie, des électeurs, des princes de l'empire et des députés des villes impériales, dans une salle immense toute tendue de velours. Au milieu d'un hémicycle dont chaque côté était garni de fauteuils à bras en velours cramoisi, destinés aux princes souverains, s'élevait le trône de l'empereur, couvert d'étoffes à franges d'or et d'argent. A droite et à gauche se tenaient les pages vêtus à l'espagnole. L'empereur avait un manteau qui traînait jusqu'à terre, sur la tête la couronne d'Autriche; l'électeur de Saxe qui faisait les fonctions de grand maréchal d'empire, portait l'épée impériale; la main de justice était tenue par le margrave. Le coussin destiné à recevoir la couronne quand Charles V se découvrirait, était gardé par deux pages. Sur la seconde ligne de l'hémicycle était le siége des archevêques et évêques, du nonce du pape, des ambassadeurs; au dessous les pliants réservés aux docteurs catholiques, à Eck, à Cochlée, à Nausea. Eck nous est connu.

Cochlée ne ressemblait pas Eck ; au lieu de lacets, il filait des toiles d'araignées où il attendait patiemment que vînt se prendre son ennemi. Nourrisson chéri des muses, dit le poète protestant, chardon qui s'épanouit au milieu des lis et des roses :

Tamen annumerat tantis quoque musa merentem
Luminibus; virtus quod vel in hoste placet,

---

1) Vie d'Erasme, par de Burigny.

Lilia sic inter crescens urtica, rosasque
Germinat et fruitur floris honore boni.

Du reste brave chevalier, de belle mine, qui sonne admirablement de la trompette, et jette à son adversaire un noble défi. Voici un cartel de Cochlée qui méritait d'être ramassé par Luther.

Cochlée à Luther,

« Si tu es homme, viens avec des armes et non avec des injures, revêts-toi du glaive de l'Esprit-Saint, c'est à dire du Verbe de Dieu, et mesurons-nous. Tu as trouvé avec qui combattre pour la foi et la gloire de la religion. Viens, si tu portes un cœur de héros; viens disputer à la face du soleil, dans tout lieu que nous indiquera César, à haute et intelligible voix; viens, pérorons sans ambages, sans détours, sans arrière-pensées; vaincu, je ne récuse ni l'exil, ni la prison, ni la roue, ni le feu, ni le glaive, rien de tout ce qu'il plaira aux juges du camp d'infliger à celui qui aura succombé. Il me sera glorieux de combattre, de vaincre ou de mourir pour ma foi. Viens encore un coup : lutte, combat, triomphe, ou tombe en revenant à la vérité. Je te porte ce défi, à toi, à quiconque des tiens voudra soutenir en champ clos l'honneur de ta Babylone. Il n'y a qu'une femmelette qui puisse se servir dans une affaire semblable, de ris, de jeux de mots, de moqueries, d'imaginations monstrueuses. Aux hommes, d'autres armes. Viens donc, armé de toutes pièces, toi ou un second en ton nom. Je vous attends. J'ai dit, et mes actes soutiendront mon dire : Que Dieu me soit en aide. Amen 1). »

1) Cochlée mourut à Breslau, le 10 janvier 1552. Il est connu

C'est une chose étrange que le dédain du réformateur pour Cochlée. Il n'a pas daigné une seule fois sortir de son silence pour lui répondre. Il le jugeait sans importance, puisque Cochlée ne lui a pas fait une seule fois commettre le péché de colère 1). Quand parut le fameux ouvrage du catholique : La bête à sept têtes : « Je n'en ai qu'une, disait Luther, qu'ils ne peuvent couper, que serais-je, si j'en avais sept 2)? »

Jean Faber était un théologien de la renaissance qui savait son Aristote et son Saint-Thomas par cœur, amoureux comme un écolier lauréat d'Horace et de Virgile, homme du monde, et soigné dans sa parure autant que dans son langage. A Rome il eût disputé à Hortensius le prix de mémoire; au besoin il aurait soufflé à Luther, s'il en avait perdu le souvenir, tout ce que le moine avait écrit depuis quinze ans, sans oublier les injures. Il eut une bonne fortune. Au lieu de pâlir sur des livres pour réfuter son adversaire, il l'avait appris, et s'était mis alors à composer les Antilogies de Luther. Vous ouvrez le livre, c'est Arius, Manès, Bérenger ; vous tournez la page, c'est Scot, Durand; souvent dans le même feuillet, c'est Huss et Eckius.

---

surtout par son histoire : de Actis et Scriptis Martini Lutheri.

1) Voy. Articuli ccccc Mart. Lutheri, quibus singulatim responsum est à Joh. Cochlaeo, Coloniae, 1525, in-4. —Sept. Lutherus, ubique sibi suis scriptis contrarius, per Cochlaeum editus. Lipsiae, Schumann, 1529, in-4.

2) Joh. Cochlaeus multijugâ instructus eruditione, et sacris totus deditus litteris, suivant le témoignage du Luthérien Reusner, dans ses Iconibus Virorum, etc., p. 35.

L'ouvrage avait fait rire.

Mais Luther s'était mis en colère. Je ne répondrai pas, avait-il dit, ni à Cochlée ni à Faber : Il n'est pas d'âne qui n'acquière le grade de docteur dès qu'il s'attaque à Luther. Ce Luther est un Dieu qui fait de mendiants des grands seigneurs, d'ânes des docteurs, de polissons des saints, de la boue des pierres précieuses ; c'est moi qui ai élevé à la tiare Adrien, et vous verrez que je ferai de Faber un cardinal. 1)

Donc Faber était un controversiste habile qui, au témoignage de Mélanchthon, déploya autant de science que de zèle pour rapprocher les esprits à Augsbourg. C'est lui qui disait en chaire à la diète de Spire : — Avant que je croie à Luther, j'aimerais mieux croire à Mahomet ; car il a conservé les jeûnes, les abstinences, les prières et les bonnes œuvres. « J'ai bien peur, répondait à table Luther, qu'il n'ait prophétisé comme Caïphe et qu'il n'embrasse un jour la foi turque 2). Luther se trompait, car Faber mourut dans son évêché de Vienne, que le roi Ferdinand lui avait donné pour prix de ses travaux littéraires.—Encore un d'enrichi par ce pauvre diable de Luther, s'écriait Erasme en apprenant la nomination de Faber, dont il révérait la piété et l'intelligence 3). Nausea était un des plus grands prédicateurs de son siècle, mais diffus et retournant un

1) Adversus iteratum edictum Episcopi Misnensis pro communione sub una specie, pamphlet que Seckendorf nomme vehemens et aculeatum.

2) Tisch-Reden, 364, 365.

3) Hist. de la Réformation, par Sleidan, p. 202, liv. VII.

argument comme on ferait d'un vieil habit, jusqu'à ce qu'il fût usé jusqu'à la corde.

Après que le comte palatin, au nom de l'empereur, eut prononcé le discours d'ouverture, les assistants debout et la tête découverte, un héraut d'armes sonna de la trompette sur le perron de l'hôtel. A ce signal les portes de la grande salle s'ouvrirent, et les bourgeois les plus notables de la cité vinrent prendre place sur les bancs qui leur avaient été destinés. Il y en avait plusieurs que l'électeur avait réservés aux théologiens de son parti : Justus Jonas, Spalatin, qui moururent dans la foi de leur maître; Mélanchthon, qui répudia quelques uns de ses enseignements, et Agricola d'Eisleben, le chef de la secte des Antinomistes, qui quitta et reprit le luthéranisme, et mourut à Berlin, semi-catholique, semi-réformé 1). Zwingliens, anabaptistes, carlstadiens, restèrent dans la foule. Les luthériens qui venaient à Augsbourg pour demander la liberté de conscience étaient prêts à s'associer à toutes les mesures de rigueur que le pouvoir prendrait contre les doctrines et les docteurs dissidents.

Alors l'électeur de Saxe, le marquis de Brandebourg, les ducs François et Ernest de Lunebourg et de Brunswich; Philippe, landgrave de Hesse, et Wolfang, prince d'Anhalt, se levèrent de leur siège et s'avancèrent vers le trône de l'empereur. Et Georges Pontanus, le chancelier de l'électeur Jean, pria sa majesté de permettre qu'on lût publiquement devant les Ordres la confession de foi des princes, afin

1) Sleidan, liv. 6, p. 232, note.

de dessiller les yeux de ceux qui leur attribuaient des opinions hérétiques 1). L'empereur leur donna rendez-vous pour le lendemain dans la salle de son hôtel, car il n'avait pas de palais.

Cette salle n'eût pu contenir tous les réformés : beaucoup d'entre eux furent obligés de rester dans les appartements voisins, dans les couloirs, où ils attendaient avec une inexprimable anxiété l'effet de la lecture du symbole réformé. Le chancelier Christian, chargé de lire l'exomologèse mélanchthonienne, avait la voix éclatante : ses paroles écoutées dans un profond silence, s'entendaient du château voisin, où un grand nombre de protestants cherchaient dans le silence qu'on donnait à l'orateur d'heureux augures pour l'avenir de leur foi 2).

La lecture achevée, l'empereur dont la figure était demeurée impassible, remit un exemplaire de la Confession écrite en allemand, à l'archevêque de Mayence, garda pour lui la version latine, qu'il avait prise des mains du chancelier Christian, et congédia les princes après leur avoir fait promettre de ne pas publier la Confession sans son ordre exprès.

Il n'est pas dans l'histoire de la réforme de manifeste plus lumineux contre la mission de Luther, que l'exomologèse de Mélanchthon connue sous le nom de Confession d'Augsbourg. Un moine s'est annoncé comme prêtre du Verbe divin, comme un nouvel Ecclésiaste et un autre Elisée. Il a voulu faire prévaloir son autorité sur celle de l'Eglise catholi-

1) Coelestin, t. III, f. 1 et seq. Maimbourg, liv. II, p. 189.
2) Gustav Pfizer, p. 628.

que. Des peuples ou séduits ou surpris ont marché à sa lumière. Par intervalles Dieu a suscité des docteurs qui prennent en main la défense de la vérité; mais les mauvaises passions étouffent leur voix, et leur robe est le grand obstacle qui les empêche de se faire écouter. Aujourd'hui voici le Jérémie du réformateur, le disciple en qui il a mis son amour et ses affections, l'enfant de son cœur et de ses doctrines, qui, forcé de montrer au monde le symbole des néologues, présente, après de longs jours de travail, une confession qui sent l'huile, tant il l'a lue, tant il l'a revue, corrigée, raturée, comme il ferait d'un thême de rhétorique. Luther l'a contresignée et apostillée de ces mots remarquables : « Qu'il soit condamné celui qui enseignera autre chose. » Or, gardez-vous de croire que ce soit l'exposé fidèle des doctrines enseignées jusqu'alors par Luther. Vous vous rappelez ses emportements contre Erasme au sujet du libre arbitre 1) que la préscience divine mettait en poudre dans les créatures; cet esclavage de l'homme qu'il a trouvé dans les livres saints, et qu'il impose à notre foi sous peine de damnation. Eh bien, Luther consent à apposer son nom au-dessous de l'article dix-huit de la confession où Mélanchthon établit : « Qu'il faut reconnaître le libre arbitre dans tous les hommes qui ont l'usage de la raison, non pour les choses de Dieu que l'on ne peut commencer ou achever sans lui, mais seulement pour les choses de la vie présente, et pour les devoirs de la société civile. Mélanchthon ajoute, afin d'é-

---

1) Voy. le chap. qui a pour titre : ERASME.

claircir ce passage déjà si clair dans son apologie : « Pour les œuvres extérieures de la loi de Dieu : vous l'entendez 1). Mais c'est là ce que disait Erasme, et qui excitait les brutalités de Luther.

« Je n'en veux point, de votre libre arbitre, gardez-le ; si Dieu me l'offrait, je le refuserais 2). » Et il l'accepte aujourd'hui, et il en fait un article de son symbole.

Il vous souvient de cet axiome décourageant qu'il veut nous imposer de sa pleine science : « Que Dieu opère en nous le péché. » C'était encore un rayon lumineux qu'il dérobait aux livres saints et qu'il nous accusait de repousser ; et le voilà qui déclare dans l'article dix-neuf : « Que la volonté du méchant est la cause du péché ! Emser, Cochlée, Eck, Erasme, pauvres docteurs ! il n'y a pas dix ans que vous disiez abomination à cette doctrine de désespoir ! Que faisait donc alors le Saint-Esprit ? qui troublait ainsi l'entendement du père de la réforme ? Est-ce la lettre ou l'esprit qui tuait son intelligence ? A qui donc faut-il croire ? à Luther dans la chaire de Wittemberg, ou à Mélanchthon à la diète d'Augsbourg ? Vantez-nous donc les illuminations qui partent soudainement de la Bible, et vont saisir qui la prend et veut la lire : vous vous trompiez donc, ou vous nous trompiez.

Vous n'avez point oublié les enseignements de Luther sur les bonnes œuvres, qu'il traite de péché,

1) Bossuet, hist. des Variations, t. I, p. 115. Conf. act. 18, Ap. ad eund. loc.
2) Luth. de Lib. Arb. adver. Eras. Rot., t. I, fol. 226.

qu'elles soient opérées même par une ame juste 1). Pour nous séduire il corrompait le texte paulinique 2), par des interpolations qui faisaient crier les catholiques, mais il se moquait bien de ces cris de papistes qu'il renvoyait à l'école. Si nous lui citions pour l'embarrasser l'épître de saint Jacques : «Belle autorité, disait-il, épître apocryphe, épître de paille. » Et cependant nous avions raison nous autres. Le maître errait, car, dit-il, — les bonnes œuvres sont dignes de grandes louanges, elles sont nécessaires et elles méritent des récompenses 3).

Dormez en paix vous tous que Luther damnait le coude appuyé sur la table de son auberge de Wittemberg, entre deux pots de bierre de Torgau, quand il répondait à un de ses commensaux qui l'interrogeait si un papiste peut être sauvé : « Je n'en sais rien, ma foi 4) ! » Voici qu'Antoine, Bernard, Dominique et François sont tenus pour saints par l'apologie de Mélanchthon ; enfants par conséquent de la véritable église 5). Il n'y a plus que Thomas d'Aquin de damné sans pitié, vraisemblablement parce qu'il était jacobin, dit Bossuet. Nous pouvons même désormais, et en toute sûreté de conscience, assister à la messe, cette invention de Satan 6),— car ils n'ont pas aboli la messe.

---

1) Moehler, Symbolique. — Luth. Assert. 86 omnium art. Op., t. II, fol. 525, 6.
2) Moehler, p. 201.
3) Art. 6, Synt. gen., p. 12, ib., p. 20.
4) Tisch-Reden, p. 499.
5) Apol. Resp. ad argum., p. 99 ; de votis mon. p. 281.
6) Von der Messe, Tisch-Reden, p. 386.

— On l'a célébré parmi nous, dit l'Apologie, avec une extrême révérence, et on y a conservé presque toutes les cérémonies ordinaires 1). En ce temps-là, en effet, un catholique se serait trompé en entrant dans certains temples réformés où l'action de Luther n'avait pu s'étendre. Son livre d'heures à la main il aurait pu suivre le prêtre, et reconnaître l'introït, le kyrié, la collecte, l'épître, l'évangile, le credo, la préface, le sanctus, les paroles de la consécration, l'élévation, l'oraison dominicale, l'agnus, la communion, l'action de graces. Les cierges brûlaient sur l'autel, l'encens fumait, on chantait en latin et en allemand; le prêtre avait les parements et la chasuble avec la croix brodée, le surplis et le rabat. Mélanchthon avait insisté pour la conservation de la liturgie catholique qui dura en partie jusqu'à sa mort, et à sa mort fut emportée avec quelques unes des vérités qu'il avait maintenues. A quelques messes luthériennes en dehors de Wittemberg on pouvait encore prier pour les morts, comme faisait la primitive Eglise, ainsi que le confesse l'Apologie, qui ne défend pas ces effusions pieuses; entendez bien? le culte des morts, la croyance à l'expiation des ames dans l'autre vie 2); ces deux grandes superstitions contre lesquelles s'était rué Luther; ces pratiques nées d'hier et sorties d'un cerveau papiste! Eck de Leipzig, que ne viviez-vous encore, Mélanchthon vous aurait couronné! Mais voici quelque chose de plus merveilleux : « Sodome et Gomorrhe, la

1) Forma Missae, ch. II, Bossuet, Variat. liv. III, p. 144.
2) Bossuet, p. 146. Apol., cap. de vocab. Miss., p. 274.

grande prostituée de Babylone, l'Eglise catholique enfin, rentrée en grace, justifiée, glorifiée par Luther, — car, ceci est l'abrégé de notre symbole, où l'on ne trouvera rien de contraire à l'Ecriture, à l'Eglise catholique, ni même à l'Eglise romaine 1). Que voulez-vous de plus? un hymne à la tradition; une invocation aux docteurs de la foi, de l'encens aux saints que nous révérons? — « Nous ne méprisons pas les dogmes de l'Eglise catholique, ni nous ne voulons soutenir les opinions impies qu'elle a condamnées; car ce ne sont pas des passions désordonnées, mais l'autorité de la parole de Dieu et de l'ancienne Eglise, qui nous a portés à embrasser cette doctrine pour augmenter la gloire de Dieu, la doctrine des prophètes, des apôtres, des saints Pères, de saint-Ambroise, de saint Augustin, etc. 2) » Mais quand le règne de l'ancienne Eglise a-t-il pris fin? Melanchthon ne le dit pas, non plus que Luther. Ce ne pouvait être au quinzième siècle, puisque ailleurs Luther appelle un homme merveilleux en tout, ce Gerson qui avait condamné au concile de Constance Wiclef et Jean Huss. Ainsi, remarque Bossuet, l'Eglise romaine était encore la mère des saints dans le quatorzième siècle 3). Donc, que vous semble, de cette confession de foi d'Augsbourg? Croyez-vous que si Luther l'eût faite à la dispute de Leipzig, l'hérésie aurait déchiré l'Eglise, que la Saxe eût nagé dans le sang des paysans? Un homme de plus en

1) Conf. Aug. Genevae, p. 22, 23, Apol. Responsio ad argument. p. 141 et seq.

2) Art. 21, édit. de Genève, Responsio ad argument. p. 141.

3) Hist. des Variat., liv. 3, p. 143.

1519, Mélanchthon, et la révolution religieuse n'avait pas lieu ; un homme de moins en 1530, Luther, et la révolution était close, nous le croyons.

Les docteurs catholiques à l'audition de cette confession furent frappés d'étonnement. Ils se regardaient les uns les autres, échangeaient des signes muets et ne comprenaient rien à cette parole mesurée qu'avait toujours dédaignée la réforme; à cette argumentation sans morgue ni faste; à cet exposé candide et où l'oreille attendait en vain une expression de colère, où par intervalle fermentait bien quelque levain de nouveauté et surgissait quelque hétérodoxie, mais cachée sous les fleurs d'une phraséologie dont le modèle était perdu depuis longtemps.

On répondit aux princes que leur confession serait examinée avec soin et qu'on leur en présenterait la réfutation en bonne forme au jour indiqué par l'empereur.

Les protestants auraient voulu que les catholiques formulassent aussi leur confession. — A quoi bon, répondait Faber? nous croyons aujourd'hui ce que nous croyions hier, ce que nous croirons demain.

Luther à qui Mélanchthon fit parvenir la résolution de la diète, était à Cobourg, malade. Il souffrait des oreilles et de la tête, et éprouvait des vertiges qui ne lui permettaient même pas l'exercice de pensées sérieuses. — Ma tête tinte ou tonne plutôt, disait-il ; si je ne quittais le travail, je tomberais en syncope : ma tête n'est plus qu'un tout petit chapitre, elle deviendra bientôt paragraphe, puis finira par n'être plus qu'une période 1). Ce n'est pas une mala-

1) Melanchthoni, 12 maii. Caput meum factum est capitulum.

die naturelle, écrivait-il à son ami, c'est le doigt de Satan qui s'appesantit sur moi. Mais si je ne puis lire ni écrire, je prie au moins, et je me roidis contre son bras. Dieu me laisse dormir, aller, venir, chanter et jouer.... Et ailleurs : — J'ai reçu votre lettre, j'apprenais à connaître Satan, j'étais seul, Veit et Cyriacus m'avaient quitté. Il a si bien fait, le diable, qu'il m'a forcé de quitter la chambre et de me mêler parmi les habitants. » Quelquefois pour échapper aux tentations, il se réfugiait dans la chapelle du château, aux pieds de la croix 1). Mais une puissance visible le tourmentait bien plus encore que le prince des ténèbres, c'était l'empereur, qu'il s'étudie à flatter dans des lettres qu'il écrit à ses amis et qu'on pouvait montrer au prince. Mais avec Mélanchthon, il ne cache ni ses craintes ni son désespoir.

Quand par intervalles ses douleurs céphalalgiques s'apaisent, que son cerveau se dégage de cette atmosphère brumeuse qui voile à ses yeux tous les objets de la création, et jusqu'à la vue de Dieu; alors il reprend bien vite sa plume, et c'est pour écrire à ses amis des lettres où il retrouve toute la fraîcheur d'idées de son jeune âge, et cette poésie ineffable de style qu'il a possédée seul parmi les écrivains de son époque, comme dans cette épître moqueuse à ses commensaux.

— Il y a un tout petit verger au dessus de ma fenêtre, une véritable forêt en miniature, où les corbeaux et les corneilles ont établi leur diète. Ils vont,

---

1) Gustav Pfizer, p. 644.

viennent, piaulent et croassent, sans relâche la nuit et le jour, comme s'ils étaient ivres ou fous. Jeunes et vieux criaillent, que c'est un miracle que l'haleine où la voix ne leur manque pas; je voudrais bien savoir si vous avez de ces oiseaux de noble famille: je crois qu'ils se sont ici rassemblés des quatre points du monde. Je n'ai pas encore pu voir leur empereur, mais leur margrave et leurs barons, c'est autre chose. Ils se balancent et voltigent sans cesse devant mes yeux; leur vêtement n'est pas très beau, il n'a qu'une seule couleur; c'est une robe toute noire. Ils chantent tous le même air, mais avec de petites variations, du jeune au vieux, du petit au grand. Je crois qu'ils ne sont guère amoureux des beaux palais. La salle de leur conférence a pour toiture un large et beau ciel, et le sol où reposent leurs pieds est un champ à qui de vigoureux rameaux servent de table. Pour muraille, l'infini. De chevaux ils n'ont besoin : n'ont-ils pas des roues rapides à leur service pour échapper à l'arquebuse et pour faire pester le chasseur? Ce sont de hauts et puissants seigneurs. Que décident-ils dans leur diète? c'est ce que je ne sais pas encore. Autant que je puis m'en fier à un traducteur habile, ils viennent d'arrêter une croisade contre le froment, l'orge, l'avoine, la drèche, et contre toutes les céréales; leurs chevaliers se promettent de faire merveille. Voici ma diète à moi, à laquelle je prends un vif plaisir, voilà les ordres de l'empire qui chantent admirablement, je vous assure, et qui vivent encore mieux. Il y a de la joie à les voir ces nobles chevaliers, se balançant dans les airs, aiguisant leur bec et préparant leurs armes pour butiner en voyage.

Allez et que l'épine des buissons vous serve de pal! Conclusion : je crois que ces nuées de corbeaux et de corneilles me représentent les sophistes et les papistes, avec leurs concerts de prédications et d'écrits, dont il me faut soutenir les assauts, écouter les chants et les mercuriales : bel exemple qui nous montre que cette canaille n'a été créée que pour manger ce qui est sur la terre, et japer, et criailler longtemps encore 1).

Les docteurs catholiques s'assemblèrent, examinèrent l'exomologèse de Mélanchthon et la condamnèrent, comme offensant en divers articles les dogmes de l'église romaine. On leur reproche de s'être conduits en écoliers bien plus qu'en maîtres de la sacrée science, en relevant avec une ironie trop amère, une joie trop bruyante, la versatilité de la parole luthérienne. On voudrait que le cœur du théologien ne laissât pas de prise à la vanité, qu'il changeât de nature et prît celle des anges : cela est impossible! Un moine dont on a fait un suppôt de l'Antechrist, qui, pendant plusieurs années, a usé son intelligence à prouver qu'il n'a rien de commun avec l'esprit de ténèbres, et que le pape n'est pas l'ange de l'abyme prédit par saint Jean; ce moine à qui, dans ce jour, ses ennemis mêmes ouvrent les portes du ciel, pendant qu'ils ôtent du front pontifical la couronne de feu qu'ils y avaient posée dans un accès d'humeur et de mauvaise foi; ce moine doit être bien glorieux! et pourquoi ne lui pardonnerions-nous pas

---

1) Dr. Martin Luthers Leben. Gust. Pfizer, p. 669, 670.
Luther a reproduit le même tableau, mais avec des détails différents, dans une lettre à Justus Jonas, 22 av. 1530.

d'être tombé dans le péché de vanité? Son adversaire a bien commis le péché d'envie et de colère? Luther plus tard se repentit d'avoir si facilement consenti à donner le royaume des cieux à ces misérables papistes : et dans ses Tisch Reden, il ne trouve pas assez de feu en enfer pour les brûler.

La réponse fut amendée d'après le vœu formel de l'empereur 1).

Dans toute l'existence de Luther, traversée par tant de combats, de douleurs, de maladies, de tentations, il n'est pas de moment où il souffre comme à la diète d'Augsbourg. Cette fois ses douleurs sont plus profondes, parce qu'elles viennent non plus des papistes, mais de ce qu'il a de plus cher au monde, de ses disciples, qui doivent veiller durant son exil à Cobourg sur l'œuvre commune de la réforme.

Mélanchthon était las de combats. Il voulait la paix pour les vieux jours de son maître, et pour l'Allemagne, qui depuis quinze ans avait versé tant de larmes et de sang; pour le chef même de l'église, vers qui son amour d'enfance l'attirait malgré lui, et pour cette sainte armée d'évêques catholiques sur la brèche depuis tant d'années, et qui par une chaine non interrompue remontaient au berceau même du christianisme. Aux yeux de Mélanchthon, la vieillesse avait quelque chose de solennel; et comme il ne passait pas devant une ruine sans que son âme s'émût, ainsi ne pouvait-il penser sans douleur que le vieil édifice catholique s'écroulerait un jour comme

1) Le premier travail de la commission catholique se trouve en partie dans Célestin : Historia Comitiorum August., t. II, p. 234.

les pierres, car il avait le malheur de croire aux prophéties de son maître sur la fin prochaine de la papauté; il voulait l'empêcher de périr en conservant la hiérarchie ecclésiastique. C'est donc une bien belle chose que la tradition, puisque dans cette atmosphère de passions où se meut à la diète tout ce qui porte le nom de luthérien, Mélanchthon tremble à l'idée seule d'y porter la main. Il voudrait éteindre le schisme et rentrer sans trop de honte dans le sein de l'Eglise qu'il a quittée. On ne sait pas ce qu'il aurait fait, si le démon de son maître ne l'eût tourmenté de sa prison de Cobourg!

Il faut voir Luther malade, en proie à des douleurs qui lui fendent la tête comme avec une hache; qui soufflent dans ses oreilles comme des serpents, et lui remplissent le cerveau comme des coups de tonnerre ou des chutes d'avalanches, car ce sont là les figures dont il se sert pour peindre ses souffrances; il faut le voir, disons-nous, au seul mot de paix et de rapprochement que son disciple Jonas a glissé dans une de ses lettres, se lever, prendre la plume, et à ce mot terrible de restitution, nous rappeler l'éloquence de la tribune antique. « Restituer, nous autres! eh! qu'ils commencent donc par nous rendre Léonhard Keyser, et tant de victimes qu'ils ont tuées! Qu'ils nous rendent les ames que leurs doctrines impies ont perdues! qu'il nous rendent de si nobles intelligences outragées par leurs trompeuses indulgences et leurs fraudes! qu'ils nous rendent la gloire de Dieu étouffée par leurs blasphèmes! qu'ils nous rendent la pureté cléricale par eux

souillée et conspuée : alors nous compterons et nous verrons qui devra 1). »

Mélanchthon sentait son ame fléchir, et déposait ses secrètes pensées dans le sein de son père. Luther oubliait ses souffrances pour relever le courage de son disciple. Un moment le visage de Philippe s'était couvert de rougeur quand Faber avait cité des textes où le réformateur appuyait sur la nécessité de la confession auriculaire. Il n'y avait rien à répondre. Les repousser était chose impossible; les livres de Luther étaient là, marqués par un pli aux divers endroits où le dogme catholique était défendu par le docteur saxon. Il ne pouvait pas répondre à ce que Jonas, trop vivement pressé, objectait à ses adversaires — qu'en ce temps-là Luther marchait dans les langes du papisme; car ces langes il les avait secoués alors. Mélanchthon se contente d'exposer candidement l'objection à Luther, qui la repousse d'une singulière manière.

« C'est pour faire parade de leur sagesse, que mes adversaires citent mes contradictions! ânes qu'ils sont! il leur appartient bien de juger les antilogies de notre doctrine, eux qui ne comprennent rien à des textes qui se heurtent. Comment notre doctrine pourrait-elle apparaître à leurs yeux autrement qu'embarrassée de contradictions, quand elle exige et condamne les œuvres, repousse et autorise la nécessité des rits, honore et blâme la magistrature, affirme et nie le péché? Pourquoi des eaux dans la mer 2)? »

1) Justo Jon. 13 Jul. De Wette, 4e vol. 89.

2) Cum simul exigat et damnet opera, simul tollat et restituat

La réfutation n'est-elle pas singulière? Mélanchthon ne fut pas certainement pressé de la présenter à Faber. Il n'y avait pas de papiste dans l'Allemagne catholique qui aurait essayé une justification semblable, à la place de Luther.

Mélanchthon, Jonas, Agricola, travaillaient néanmoins à l'œuvre de la pacification, à cette eucharistie que tous les esprits souhaitent avidement. Ils faisaient de larges concessions, et Mélanchthon, par exemple, convenait qu'il y avait nécessité à ne pas dépouiller l'évêque de son autorité, à lui laisser le pouvoir de régler les cérémonies du culte, de maintenir certaines observances et pratiques en usage dans son troupeau. Luther, sans rejeter l'évêque, lui contestait le droit d'établir des règlements, pour le donner à ce qu'il nommait l'église ou l'assemblée des fidèles, seule reine, seule maîtresse des formes du culte, des cérémonies extérieures ou liturgiques. Mais disait Faber, qui donc assemblera cette église, qui la convoquera, puisque vous rejetez l'autorité pontificale? — L'évêque, répondait Luther, qui n'est véritablement qu'un économe [1]. Mais de sérieuses difficultés venaient embarrasser l'esprit du disciple; d'abord l'intervention des fidèles dans des matières auxquelles il est étranger, le danger pour le dogme d'une action populaire en dehors de toute juridiction, l'abaissement du caractère sacerdotal, sa dépendance de la multitude. Par exemple, si elle prescrit ou re-

ritus, simul magistratum colat et arguat, simul peccatum asserat et neget. Sed quid aquas in mare? Phil. Melanthoni, 20 jul. 1530.

1) Melanchthoni, 21 Jul. De Wette, p. 105, t. IV.

pousse le jeûne, à qui en appeler de sa décision? Mélanchthon comprenait parfaitement qu'une constitution semblable menait droit à la négation de l'apostolat luthérien; car Luther n'avait pas assemblé la communion des fidèles pour prêcher contre les indulgences, pour abolir les vœux monastiques, la messe, pour mutiler l'enseignement catholique, lui ôter la prière des morts, le purgatoire et quelques sacrements! Si l'évêque n'a pas le droit d'établir des pratiques extérieures, des processions, des pèlerinages; un moine avait-il pu, de son autorité privée, effacer du catéchisme trois dogmes principaux, et comme Luther donner au monde chrétien une symbolique nouvelle! Eck et Faber n'avaient-ils pas raison de s'écrier ici : ô misère du cœur humain!

Luther poursuivait et établissait que l'évêque même n'avait pas le droit d'imposer des statuts pieux; et qu'on devait lui désobéir et mourir plutôt que de lui céder 1).

Que justice soit rendue à Mélanchthon! Si le schisme n'eût eu pour représentants à Augsbourg, que des hommes de conciliation comme lui, il se serait éteint! Il savait bien que les grandes assemblées ne sont propres qu'à fomenter les haines de partis, et il avait proposé de choisir dans les deux communions des théologiens qui disputeraient sur les questions controversées, sans appeler la foule à leurs débats. Cette proposition avait été accueillie.

C'étaient des deux côtés des hommes d'élite, des orateurs qui avaient l'habitude de la parole, des ca-

1) De Wette, 107.



suistes rompus aux difficultés de l'école. On agita successivement les divers articles de l'exomologèse luthérienne; on disputa sur la foi, sur le mérite des œuvres, sur la pénitence, le sacrement de l'eucharistie. La mémoire de Faber et d'Eck tenait du prodige. Ils savaient Luther par cœur. Eck, dans son langage figuré, donnait au père de la réforme plusieurs têtes dont chaque bouche, suivant les temps, enseignait sur le même dogme une doctrine différente. La réforme n'était plus si haute, son langage était moins dur. Le matin était destiné au dogme, le soir à la discipline. Mélanchthon assistait à toutes les conférences, et souvent réprimait par sa douce parole, des colères prêtes à se faire jour et à détruire l'œuvre de paix à laquelle il attachait toute sa gloire. Malheureusement ce qu'il édifiait avec tant de peine dans le cénacle des théologiens était le soir livré à l'examen moqueur et à l'œil farouche de quelques puritains réformés qui ne voulaient avec Rome ni paix, ni trève. Luther était le chef de ces volontés de fer 1).

Mélanchthon, par exemple, reconnaissait la juridiction épiscopale dans l'intérêt de la société politique et religieuse. On avait chassé les évêques de leur siège, il consentait à ce qu'on les y rétablît. « Et de quel front, disait-il, oserions-nous consacrer cette victoire de la force brutale, si les évêques nous laissent notre doctrine? Faut-il que je vous dise mon opinion? Eh bien! domination épiscopale et administration spirituelle, je voudrais tout leur restituer.

1) Menzel's, Neuere Geschichte der Deutschen, 1 vol. p. 375 et suiv.

Voyez donc l'Eglise que nous aurions sans Politeia! une tyrannie plus intolérable que celle que nous subissions! » 1)

Il allait plus loin : il voulait conserver le pape comme chef visible de l'Eglise. Il écrivait le 6 juillet au légat Campegio cette lettre dont le ton contraste si fort avec celui que prenait Luther :

— Nous n'avons pas d'autre doctrine que celle de l'église romaine ; nous sommes prêts à lui obéir si elle veut étendre sur nous ces trésors de bienveillance dont elle est si prodigue pour ses autres enfants ; nous sommes prêts à nous jeter aux pieds du pontife de Rome, et à reconnaître la hiérarchie ecclésiastique, pourvu qu'il ne nous repousse pas. Et comment rejetterait-il la prière de suppliants ? pourquoi le fer et la flamme quand l'unité rompue est si aisée à rétablir 2) ?

Malheureusement il y avait auprès des princes des conseillers intéressés à ce que le projet de pacification de Mélanchthon échouât. C'étaient des courtisans qui avaient gagné une existence brillante, et qui pouvaient faire du despotisme à l'abri du nom de leur maître, comme le chancelier Brück qui colorait sa colère contre le pape de zèle pour la religion, et disait avec un ton hypocrite de componction — qu'il ne pouvait en conscience reconnaître l'Antechrist qu'avait annoncé l'apôtre saint Paul 3).

---

1) Video postea multo fore intolerabiliorem tyrannidem quam antea unquam fuit. Ep. Camerario, p. 148, 151.

2) Coelest. hist. August. Confessionis, t. III, p. 18. Pallavicini, hist. concil. Trid., üb. III, c. III.

3) Seckendorf comm. de Lutheranismo, lib. II, p. 176.

Mélanchthon lui répondait : — Prenez garde, il y a du danger à renverser un édifice qui existe depuis tant de siècles ; que le pape soit l'Antechrist, on peut vivre sous lui comme les Israélites sous le Pharaon 1).

Mais la voix de Brück était plus puissante. Ses amis, autrefois engagés dans les ordres et qui occupaient de beaux postes à la cour des princes, répétaient avec lui : — Pas de paix avec l'Antechrist et la bête de l'apocalypse. Les magistrats se joignaient aux prêtres : faction nombreuse qui n'avait embrassé la réforme que pour secouer le joug sacerdotal, et qui avait gagné au changement de religion des honneurs, des titres et de l'argent. Il y eut un moment un cri de réprobation contre Mélanchthon, qu'on accusait de trahison et de vénalité. Le pauvre disciple succombait à la peine. Il voyait avec douleur qu'il avait entrepris une œuvre que rendaient impossible les mauvais instincts de ses frères : car, disait-il à son maître en découvrant la plaie de la réforme, ce n'est pas pour l'évangile qu'ils combattent, mais pour le pouvoir. Ils s'inquiètent peu d'enseignement et de religion, ils n'ont désir que de despotisme et de licence 2) ?

Brück savait bien que la réconciliation des deux cultes tentée par Mélanchthon échouerait, car Lu-

---

1) Coelest. Hist. Aug. Conf. t. III. p. 32. Müllers Historie von der Evangelischen Stände Protestation. La réponse originale de Mélanchthon et les annotations de Brück et de Luther se trouvent aux archives de Weimar, E. f. 37. n. 1. Act. fol. 83 et suivants.

2) So sehr streiten unsere Genossen für ihre Herrschaft nicht für das Evangelium.

ther n'en voulait pas. Cette pensée de paix était aux yeux du Saxon une impiété, un sacrilége ! et pendant que Philippe usait ses forces, ses ardeurs de tête et de plume, et jusqu'à ses larmes que Cochlée a tort de regarder comme hypocrites 1), pour opérer une réconciliation ; Luther, dans son commentaire sur le deuxième psaume adressé à l'archevêque de Mayence, ce grand martyr de constance catholique, faisait un appel à la haine, soulevait les colères des princes allemands contre la papauté, et offrait son sang en holocauste au triomphe de ses passions 2).

— Laissez donc enrager le roi, rugir le pape, tempêter les princes : notre roi règne, et le fils de la maison. Mes chers maîtres, vous le laisserez bien tranquille, sinon envoyez-lui un cartel pour lui jeter à la face vos colères et votre défi, afin qu'il prenne ses précautions, qu'il revête ses armes et en bâtisse un fort... Nous autres Allemands nous ne cesserons donc de croire au pape, que lorsqu'il nous aura donné un bain, non pas d'eau chaude, mais de sang? La belle joie pour le pape, quand nos princes se prennent aux cheveux : il rit dans sa barbe ; bon, dit-il : bestiasses d'Allemands, vous ne voulez pas de moi pour pape, et bien me voici. Je ne suis pas prophète, mais je vous prie de prendre garde que vous n'avez pas affaire avec le pape et sa sequelle, mais avec le diable et ses diableries que je connais. »

Et, comme Mélanchthon semblait intimidé, il lui

---

1) Cochlaei de fraudulentiâ haereticorum, Philippica I, apud Raynaldum, ad an. 1530, n. 85.

2) Menzel's, Neuere Geschichte, ꝛc. t. I. p. 382.



jette ces paroles de pitié et de mépris : « A qui meurt de peur, des braiements d'ânes pour chants funèbres, et pour vous qui mourez de votre propre couardise, quels chants entonner ? » 1)

Spalatin penchait pour la paix comme Mélanchthon. Il était vieux, cassé, infirme : les tempêtes où s'était jeté Luther, et où il l'avait entraîné, l'avaient usé. Il n'aspirait plus qu'à la tombe, et il voulait y descendre doucement, y précéder Luther auquel il désirait procurer quelques heures de repos.

A Augsbourg, les catholiques insistaient vivement sur le rétablissement de la messe. Spalatin inclinait et Mélanchthon aussi, à rétablir le sacrement, mais il tremblait de déplaire à Luther. Philippe lui écrivit donc, en termes pleins d'amitié et de condescendance; et voyez comme Luther le rudoie !

« C'est Jésus-Christ qui a institué la messe; il n'a pas parlé à son église de messe privée. Il ne s'agit pas de dire : J'ai bonne intention; mais bien, j'ai pour moi la parole de Dieu. Pas de culte divin nouveau, sans une parole expresse du Seigneur, ainsi que je l'ai si souvent enseigné. Vous diriez, par le même motif : Je veux monacher, par motif de piété ; moines et messes privées, tout cela a été jugé. Il ne faut pas leur pardonner encore, de peur de les faire revivre : au voleur la potence, c'est sa place. »

Quel pas immense vers la paix ! Mélanchthon qui consent à reconnaître la suprématie du pape et le pouvoir des clefs, par conséquent son infaillibilité; la juridiction épiscopale, la hiérarchie cléricale, l'ex-

---

1) Spalatino, 27 jul. de Wette, t. IV, p. 113.

piation dans cette vie, et dans l'autre, par la prière et le repentir; Justus Jonas, qui est prêt à restituer les biens des ecclésiastiques, à rendre au moine sa cellule, au curé son presbytère, à l'évêque sa demeure épiscopale; et Spalatin qui rétablirait la messe privée et l'institution cénobitique! Ainsi la réforme était en voie de conciliation; elle reniait Luther, et ne conservait plus que de vieilles rancunes contre des doctrines qu'il coûtait trop de désavouer à l'amour-propre de ses théologiens : encore avait-elle fini par s'accorder avec Faber sur l'efficacité de l'œuvre soutenue de la foi en Jésus-Christ. Mais Luther était là, veillant pour éteindre et étouffer toute pensée de conciliation; il ne veut ni paix ni trêve : c'est un combat à outrance avec le catholicisme; il faut que l'un des deux meure : malheur à qui s'interpose entre Luther et le pape; il le renie pour son frère. Ni le sang qui a coulé en Allemagne pour le triomphe de doctrines que ses disciples eux-mêmes aujourd'hui seraient prêts à désavouer; ni le sang qui coulera dans un avenir prochain, dont Luther assigne le terme, ne le font trembler! Il veut en finir à tout prix, et marcher jusqu'à ce qu'il ne rencontre plus sur sa route une ame de catholique; jusqu'à ce qu'il ait écrasé sous sa semelle l'antique serpent qu'on appelle le pape 1), et que le pape ait aboli le papisme 2). — Le bel ouvrage, écrit-il à Spalatin, que

1) Brentio, 26 aug. Melanchthoni, 26 aug.
2) Summa mihi in totum displicet tractatus de doctrinae concordià, ut quae planè sit impossibilis nisi papa velit papatum aboleri.

vous avez entrepris là de réconcilier le pape et Luther : le pape ne veut pas plus de Luther, que Luther du pape. Si vous réussissez, je ferai comme vous ; je travaillerai à réconcilier le Christ avec Bélial 1). — Que Pharaon périsse, pourvu qu'Israël soit sauvé ; pas de réconciliation avec des meurtriers qu'étouffe le sang du juste Abel, et qui ne peuvent vivre sans boire le sang de leurs frères 2).

Quand Charles V doit entrer à Augsbourg, Luther a soin de répandre parmi les catholiques les louanges du prince ; il en fait un homme de Dieu, un envoyé du ciel, un Auguste nouveau qui a l'amour et les vœux du monde entier. Et ses amis n'oublient pas de demander aux papistes, si c'est là ce théologien farouche qu'ils ne cessent de représenter comme l'ennemi de César ! Attendez, l'empereur aussi a besoin de la paix, et il voudrait bien étouffer ces discordes religieuses que la réforme promène en Allemagne. Il laisse la vie à la réforme, il lui cède des temples, un symbole, des livres ; seulement il lui demande de se taire jusqu'à ce que le concile qu'elle sollicite depuis tant d'années ait jugé en dernier ressort. Alors tout change, il ne faut plus espérer en la clémence de César 3) ; Charles et ses conseillers ne sont plus des hommes, mais des portes d'enfer ; des juges qui ne peuvent juger sa cause, et auxquels il ne cèdera pas un seul poil 4) de sa barbe.

---

1) Spalatino, 26 aug.
2) Joh. Agricolae, 30 jūin.
3) 30 jun. Joh. Agricolae.
4) Melanchthoni, 12 jun.

Alors ce nom d'empereur et de monarque était puissant sur l'esprit des peuples, et quand l'empereur avait parlé, on croyait que la sagesse divine s'était reposée sur ses lèvres. Il fallait donc aux yeux de l'Allemagne avoir l'air de croire à cette incarnation de l'esprit divin dans la parole du prince. Luther imagine pour ruiner la décision du souverain, cette distinction entre le prince et le chrétien, que plus tard le philosophisme eût été bien aise de trouver dans quelque écrit de jésuite: — le prince auquel toutes volontés doivent obéir, le chrétien qui n'a pas reçu du ciel le droit de violenter les consciences. Soumettez-vous à César, c'est la volonté de Dieu qui a commandé d'obéir aux puissances, mais résistez au chrétien qui veut tourmenter votre foi, car c'est un précepte du ciel, qu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes. Ainsi quand un vassal comme le landgrave de Hesse désobéit à l'empereur qui lui a prescrit, ainsi qu'aux électeurs, de ne pas quitter sans sa permission Augsbourg ; le réformateur n'a que des paroles glorieuses à lui adresser, parce qu'il a eu le courage d'échapper par la fuite à cette cité où on voudrait tenir captive la parole de Dieu.

Les princes électeurs travaillés par Luther, n'attendaient qu'une occasion pour quitter Augsbourg et protester contre le décret dont on menaçait la réforme. Ils la firent naître. Dans une querelle suscitée à dessein, un soldat tombe mort: les bourgeois cachent le meurtrier, et pendant le tumulte l'électeur de Saxe s'enfuit par la porte orientale, au moment même où l'empereur y faisait placer

des gardes, car il avait deviné le dessein des dissidents 1).

Quelques jours après parut le décret impérial où Charles V accordait aux protestants jusqu'à la fin d'avril 1531 « pour examiner s'il ne leur conviendrait pas de retourner à la communion catholique, plutôt que de persévérer dans leur schisme, et pour se préparer à exposer leurs griefs devant le concile qui serait convoqué dans six mois. »

Les princes protestèrent contre la réfutation de leurs doctrines, par des textes scripturaires. Ils dénoncèrent le silence dont on avait accueilli la réponse qu'ils avaient faite aux docteurs catholiques. Brück présenta ses doléances à l'empereur, qui ne voulut pas les recevoir. Les envoyés de Strasbourg, de Memmingen, de Constance, de Lindau, refusèrent de souscrire au décret de la diète. Strasbourg avait embrassé la doctrine de Bucer, et dans la crainte de violence ouverte venait de former une ligue avec Berne, Zürich et Bâle. Le traité portait — que si l'empereur ou les princes menaçaient la liberté religieuse, ces trois villes enverraient des troupes à son secours; que Strasbourg fournirait 20,000 écus d'or chaque mois, par mille hommes d'infanterie; que si les cantons suisses étaient inquiétés, Strasbourg paierait mensuellement un subside de 3,000 écus d'or; si les alliés étaient attaqués, la cité rhénane s'engageait a fournir 10,000 milliers de poudre, Zürich, 10,000 milliers de grains, qu'on déposerait à Bâle. Cette convention fut signée sans le consentement de

1) Coelest., t. III, p. 137. Müller, lib. III, ch. 39.

l'empereur. C'était un acte de félonie que Luther glorifia comme une inspiration divine. Il oubliait qu'il avait flétri, damné ces chrétiens, qui, sous le nom de paysans, avaient résisté aux magistrats civils, et cimenté de leur sang quelques textes obscurs des livres saints.

La confession d'Augsbourg isolée du dogme religieux, et envisagée comme pensée de progrès, point de vue sous lequel l'ont examinée les historiens réformés, attentait au principe de libre examen posé par le moine saxon, en donnant à la réforme une unité symbolique qu'elle eût dû repousser quand chaque intelligence devait être juge souverain de ses croyances. Il n'y a pas de catéchisme avec le droit d'interprétation. Luther, dans cette confession de foi, détrône la raison individuelle sur le front de laquelle il avait mis une si belle couronne. Cette raison n'est plus reine dès qu'on lui dicte un culte, des dogmes, une foi, un symbole. Luther lui a dit: « Tu es libre », et il la damne, dans cette vie et dans l'autre, si elle rejette la présence réelle. Il a donné des ailes à la pensée, lui a permis de prendre son vol au plus haut des cieux, de scruter des mystères que le catholicisme cache à ses enfants, de sonder des profondeurs où nul œil n'ose plonger, de rejeter l'autorité des siècles, les enseignements des docteurs, des évêques, et de croire tout ce qu'elle veut. Mais aujourd'hui il lui coupe les ailes; il la fait tomber du ciel et la jette dans un autre lit de Procuste. Essaye-t-elle de remuer, Luther l'accuse de révolte et de désobéissance, prêt à la renier comme une mécréante. C'est le libre examen qui a produit les sacramen-

taires, et les sectaires venus à Augsbourg pour demander la liberté de conscience. On les violente, on veut leur imposer un formulaire; n'est-ce pas là de l'autorité 1)? Au moins dans le catholicisme l'intelligence n'a pas de peine à obéir, dès qu'elle croit que l'esprit de Dieu repose dans cette image vivante du pape, vicaire de Jésus sur cette terre. Mais que penser d'une symbolique à l'instar de la confession d'Augsbourg tracée sur parchemin, que Mélanchthon travaille, fait, défait, polit, corrige, remet sur le métier, transmet à Luther, qui la reprend, la revoie, l'enfle, l'amoindrit, la biffe, la retourne dans tous les sens, pour l'expédier par lepremier courrier à son disciple qui la proclame l'œuvre de la réforme, la manifestation de la vérité et l'inspiration du Saint-Esprit? Singulier évangile qui ne ressemble pas à lui-même, car reproduit trois fois dans l'espace d'un demi-siècle, trois fois il a paru avec des variantes nouvelles 2).

Aujourd'hui, tout ce qu'il y a d'intelligences logiques dans les deux communions protestante et réformée repousse les livres symboliques.

« Les confessions, a dit récemment M. De La Harpe, sont contraires au principe de la réformation. Le principe de la réformation, c'est la liberté, le droit de faire un choix, le droit de mettre la Bible au dessus

1) Philipp-Nicolai in seiner Verantwortung an Petrum Plancium, p. 288, 289, 408.

2) Andreas Musculus luthérien disait au colloque de Hertzberg: — Que la confession avait changé douze fois de figure. — Daß die Augsburgische Confession, wohl zwölmale seye geändert worden. Calvin la nommait un brandon de discorde. Ep. f. 524.

de l'autorité des hommes: une confession de foi, c'est le pape 1).

L'œuvre de Mélanchthon est donc jugée : étudions un moment celui qui prit tant de peine à l'écrire.

1) Séance du conseil de Lausanne.

CHAPITRE XXV.

MÉLANCHTHON.

— Je t'envoie la lettre de notre cher prince, tout entière de sa main, où il te marque une si vive bienveillance. Je ne te parlerai pas ici en poète. Je veux faire le prophète et me servir des paroles que Dieu adresse à son serviteur Abraham : va, quitte ta patrie et tes amis, et la maison de ton père, et pars pour le pays que je te montrerai. Je veux t'élever sur un grand peuple, te bénir et te faire un glorieux nom, Genèse, 12. Voilà ma prophétie, voilà mes espérances pour toi, mon Philippe, mon soutien et ma joie. Allons, du courage, envoie-moi tes hardes à Stuttgart. Là nous verrons ce dont tu auras besoin à Wittemberg; cela me regarde. Si tu m'en crois, tu iras d'abord en passant à Pforzheim embrasser ta mère, et après avoir dit adieu aux tiens, tu viendras me trouver. Mais ne t'arrête pas en route, de peur que la place ne t'échappe. J'ai répondu que tu allais arriver. Et afin que tu saches quel cas on fait de toi à la cour, je t'envoie une let-

tre de Spalatin, l'ami du prince; c'est tout ce que j'ai de plus pressé à t'écrire. Donc je le répète, fais un paquet de toutes tes hardes et expédie-le moi à Stuttgart; mais encore une fois le plus tôt possible. D'abord à Tübingue, pour voir tes amis, puis chez ta mère, à Pforzheim, pour embrasser Augustin et ma sœur, et puis ici à tire d'aile. Les princes sont chose changeante. Du courage, sois homme et ne fais pas la femme. Personne n'est prophète dans son pays. Je t'embrasse. Stuttgard, la veille de la Saint-Jacques, Joh. Reuchlin 1)».

C'était là une lettre bien belle de Capnion pour Mélanchthon qui n'avait pas encore vingt-deux ans, et que Frédéric l'électeur appelait pour professer les langues anciennes à l'université de Wittemberg. Donc Schwartzerde, dont Reuchlin avait grécisé le nom 2), monte à cheval et part pour Nüremberg, où il se lie d'amitié avec Bilibald Pirckheimer, noble jeune homme tout rempli d'amour pour les belles lettres. Il arrive bientôt à Leipzig où il trouve Mosellanus, le suppléant de Richard Crocus dans l'enseignement de la langue grecque, et fait connaissance d'Andréas Franz Kamitz, adolescent de hautes espérances, et qui plus tard fut conseiller du duc Georges Henri et de l'électeur Moriz.

Il était le 25 du mois d'août 1518 à Wittemberg.

---

1) Dr. Franz Volkmar Reinhard's sämmtliche zum Theil noch ungedruckte Reformations-Predigten. 2e par. p. XI. et suiv.

2) Reformations-Almanach, 1817, p. XXIV. — Melanchthon se nommait : Pullisolus, a pullus Schwartz, et solum Erde. Il ne se signe que Melanthon. — Heumann, De causa cur B. Philippus Melanchthon fuerit creatus Doct. theologiæ : Gottingæ 1757.

Peu de jours après, il prononça son discours d'ouverture. Il avait pris pour sujet : de l'amendement des études de l'adolescence, de corrigendis Adolescentiae studiis. Il fut disert et abondant. Luther, qui l'écoutait, l'interrompit souvent par des murmures d'approbation. Mélanchthon s'annonçait comme réformateur. Il en voulait à la vieille Scolastique, à la forme usée de l'enseignement, aux traditions du passé. Dès ce jour, une sympathie secrète attira l'une vers l'autre ces deux ames si bien faites pour s'entendre ; amitié qui ne devait finir qu'à la tombe.

Bientôt la vaste salle de l'université ne put contenir les auditeurs qui se pressaient pour ouïr la parole du maître 1). On y voyait des comtes, des barons, des marquis, des princes, des dignitaires. Mélanchthon expliquait tour à tour les comédies d'Aristophane, les discours de Démosthènes, Hésiode, Homère, Théocrite, Thucydide et Apollonius. Il était fier de son titre de professeur.—L'existence d'un professeur, disait-il à Joh. Sturm, n'est pas aussi brillante que celle d'un courtisan. Mais comme elle est plus utile, comme elle sert bien mieux l'humanité! O sainte profession qui enseigne à connaître la nature de Dieu, les devoirs de l'homme et les merveilles de l'intelligence 2)!

On fut tout étonné à Wittemberg, en voyant un frêle jeune homme qui tenait les yeux baissés à terre, avait le menton nu, le teint pâle, et la voix si

1) Heerbrand's Leichenrede auf Melanchthon.
2) Reinhard, t. II, p. 15.

faible qu'on avait de la peine à l'entendre. Qu'on se représente, dit un de ses contemporains, «un adolescent tout maigre, tout éthique, caché dans une ample robe de professeur, aux manches pendantes ; un écolier qui, à côté de Luther, paraissait à peine avoir quinze ans, et qui, dans la promenade, allait tout au plus à l'épaule du docteur, mais un vrai géant en doctrine et en science linguistique. Pauvre petit corps qui enfermait, on ne saurait dire, quels trésors de sagesse et d'érudition ! »

Quand il s'était assis pour la première fois à table à côté de Reuchlin, son maître lui avait servi un flacon de vin du Rhin dont il mouilla à peine ses lèvres, et qui lui porta violemment à la tête. C'est lui qui nous donne ces détails. Reuchlin n'avait que deux plats à son dîner, et un seul à son souper. Il aimait les jeunes gens, surtout quand ils étaient passionnés pour l'étude, et leur abandonnait sa bibliothèque riche en belles éditions des poètes anciens. Après deux heures passées en silence sur les livres, Mélanchthon et ses compagnons faisaient une promenade au jardin, puis se mettaient à table, où chaque convive avait devant lui une bouteille de marquisat qu'il vidait joyeusement, tandis que Capnion se contentait de boire de la piquette (loram).

Philippe était sujet aux insomnies. Il se guérit par la diète et l'usage du vin du Rhin qu'il finit par aimer. Il se couchait régulièrement après souper et se levait à trois heures du matin pour étudier. Quand on sut que le vin lui avait été prescrit, on lui en envoya de tous côtés. L'électeur Frédéric lui disait en lui faisant présent d'un tonneau de Rüdesheim : —

Saint Paul recommande le bon vin, et il faut suivre le précepte de l'apôtre. Mélanchthon obéit. Il aimait les poissons et les légumes, mais fort peu la viande. A Tübingue, il avait coutume d'échanger son plat de viande contre une bonne soupe aux herbes. Il voulait que la viande fût chaude et les œufs frais, et il se plaignait des tables électorales où l'on mange ni chaud ni froid 1).

Luther n'avait eu besoin que d'un coup d'œil pour deviner la destinée de Mélanchthon. A leur première entrevue, qui dura quelques heures, Mélanchthon appartenait à Luther corps et ame; le pacte était signé. Philippe était à lui pour la vie, séduit, fasciné. Le professeur apportait au moine une lettre de leur ami commun. Quelques jours s'étaient à peine écoulés que Luther écrivait à un de ses disciples : — Je pense tout le bien que vous me dites de notre Philippe. Il a fait sa première leçon avec tant d'éloquence que tout le monde en est ravi. Je ne veux pas d'autre professeur de grec tant qu'il vivra ; mais ce qui m'inquiète, c'est de savoir comment ce frêle tempérament s'accommodera de notre genre de vie, et comment il pourra vivre avec d'aussi faibles émoluments. Les Lipsiens parlent déjà hautement de nous l'enlever. En vérité, je vous le dis, voilà un homme! Quelques semaines plus tard il écrivait : — Philippe est un helléniste plus habile que vous ne sauriez le croire ; quel auditoire il a ! théologiens de haut et bas étage, il a tout enflammé d'une ardeur subite pour l'étude du grec 2).

---

1) Reinhard, t. II, p. 19, 23.

2) D. Martin Luthers Leben, von G. Pfizer, p. 610 et suiv.

En échange de toutes ces félicités antiques que lui abandonnait si généreusement Mélanchthon, Luther ouvrit à Philippe les sources de la théologie : science pleine de charmes, où Mélanchthon sut trouver un aliment à ses rêveries religieuses. Son esprit était naturellement porté à la contemplation. Ce fut pour satisfaire ses instincts, et non pour étendre la réforme qu'il se livra avec une véritable ferveur de néophyte à l'étude de la scolastique. Ses progrès furent si rapides que Luther bientôt put se flatter que la mort n'interromprait pas l'œuvre qu'il avait commencée, et que Mélanchthon au besoin pourrait achever. — Que je meure, disait-il, et mon ouvrage ne périra pas; car mon cher Philippe le reprendra, et, Dieu aidant, saura le terminer avec gloire. En 1522, Mélanchthon avait achevé ses scholies sur trois épîtres de saint Paul; c'est ce commentaire que Luther trouvait si beau. Maître Philippe (c'est le nom qu'il portait à Wittemberg, il était trop pauvre pour acheter le grade de docteur) ne pouvait consentir à publier son exégèse. — Et qu'importe, disait Luther, amoureux de la gloire de son disciple, que tu te déplaises, si tu me plais à moi?... Je te dis que les commentaires de Jérôme et d'Origène, comparés aux tiens, ne sont que des bouffonneries et des sottises 1). Il n'y avait pas moyen de triompher de la modestie de Mélanchthon. Les prières, les plaintes et le courroux de Luther étaient inutiles. Le moine prit alors le parti de voler le manuscrit et de le faire imprimer

---

1) Die Commentare der Hieronymus und Origenes lautre Possen seynd gegen deine Anmerkungen.

secrètement. Mais soit que l'imprimeur se fût trop hâté, soit qu'il n'entendit pas assez bien la langue latine, soit que Luther fût encore trop peu rompu à la révision des épreuves, l'ouvrage parut souillé de solécismes qui mirent l'auteur dans d'étranges angoisses. Il n'avait pas la force de se fâcher, il se prit donc à rire, mais d'un rire douloureux et que comprit bien son maître. C'était la première fois que le jeune aiglon quittait l'aile de Luther pour voler en plein air. Jugez donc de sa honte quand il tomba lourdement à terre. Les catholiques chantèrent cette chute, et dans la langue mythologique du siècle, ils comparaient Mélanchthon à Icare et saint Paul au soleil, où le jeune fou était allé se brûler tout vif. Il n'y avait que la voix du maître qui pût le relever. Les louanges de Luther expièrent les critiques du monde savant. Ce qu'il y a de vraiment admirable, c'est le calme de Mélanchthon qui ne s'irrite pas contre ses ennemis et reçoit leurs coups comme un châtiment mérité. Luther n'eût point ainsi traité ses adversaires. Philippe revit son travail avec soin, corrigea les fautes du prote qu'il ne bouda pas un seul moment, et ne crut pas aux louanges exagérées de l'amitié. Il pensait comme Erasme, et il croyait que saint Jérôme était un exégète plus habile : avait-il tort?

Vous vous rappelez la dispute de Leipzig, si malheureuse pour Carlstadt. Luther avait amené avec lui Mélanchthon. Eck s'aperçut que Philippe se penchait à l'oreille de Martin et lui soufflait à voix basse des mots dont les sons fatiguaient l'orateur catholique. — Taceat juvenis, cria-t-il tout à coup

de sa grosse voix : Mélanchthon se tut, mais l'orgueil de Luther fut singulièrement froissé de l'idée qu'on avait de sa science théologique, dont un enfant comme Mélanchthon pouvait lui rappeler les souvenirs 1).

L'ame de Mélanchthon sut résister à toutes les séductions de la vanité. Luther était toute sa gloire, tout son bonheur, tout son culte; le temps ne l'avait pas changé. C'était toujours cet écolier candide qui vient de la Thüringe pour enseigner le grec à Wittemberg, et qui se laisse prendre comme un oiseau à la glu de la parole luthérienne. Jamais le joug de cette grande renommée ne lui sembla pesant. Il faut avouer que Luther n'oublia rien pour le lui rendre léger. Avec Spalatin, Amsdorf, Jonas, il a des brusqueries, des emportements, des menaces même; il les gronde, il les taquine, il les boude: mais pour Mélanchthon, il n'a que des caresses, des louanges, du miel, des parfums. Esaïe, disait Spalatin, n'enfle jamais sa voix comme dans l'Ecriture; il n'éclate ni ne tonne quand son Jérémie semble abandonner le chemin qu'il lui a montré; c'est un père qui pousse la faiblesse jusqu'à fermer les yeux sur les fautes de son enfant, tant il a peur de le faire pleurer. Mélanchthon était souvent coupable; il y avait en lui une ame si aimante, que lorsqu'elle faisait un retour vers le passé, elle ne pouvait même, aux yeux de Luther, cacher sa tristesse. Il avait connu la vérité, et quand sa pensée se repliait sur elle-même, son regard se levait au ciel avec une indéfinissable mélancolie. Alors il se rappelait l'image

1) Fritz Vogel, p. 164.

de son vieux père le serrurier, à la foi si vive, qu'il se levait ordinairement la nuit pour s'agenouiller et réciter sa dévote oraison à Dieu 1); et cette dernière prière de sa mère qui, couchée sur son lit de mort, avait levé ses mains vers lui pour lui dire: « Mon fils, c'est pour la dernière fois que tu vois ta mère: je vais quitter cette vie, tu mourras aussi et tu viendras rendre compte au souverain juge de tes actions. Tu sais que j'étais catholique et que tu m'as induite à abandonner la religion de mes pères. Eh bien! je t'adjure par le Dieu vivant, dis-moi sans rien me céler, dans quelle foi dois-je mourir? » A quoi Mélanchthon avait répondu: « Ma mère, la nouvelle doctrine est la plus commode, l'autre est la plus sûre 2). Or du souvenir de sa vieille mère sur le lit de mort, et de son père à genoux, priant avec tant de ferveur des médiateurs que la réforme avait voulu rendre sourds à nos vœux, s'exhalait je ne sais quel souffle qui dissipait les murmures que son cœur aurait pu former contre les croyances de ceux qui l'avaient mis au monde; un rayon de lumière qui chassait toutes les ombres que Luther avait amassées avec tant de cruauté dans une âme que le doute et la foi se disputaient si vivement; une ambroisie de vérité qui le suivait à son insu et le faisait reconnaître au milieu de ses frères. Lisez ses écrits; vous le verrez

1) Georgius Schwartzerd fuit vir pius et pene usque ad superstitionem religiosus; singulis noctibus hora 12 consuevit è lecto surgere ad usitatarum precum recitationem. Vitus Winshemius, in orat. funebr. Melanchthonis.

2) Dieser ist zwar annehmlicher, der Catholische aber sicherer. Aegidius Albertinus, im VI. Theil des deutschen Lust-Hauses, p. 143.

enseigner que les éclipses, les constellations, les météores et surtout les comètes, sont des messagers chargés d'annoncer aux hommes les volontés suprêmes 1); mais jamais que le pape est le vicaire de Satan et les évêques ses Caudataires. Une seule fois il s'était associé aux colères ignobles de Luther, c'était dans le pape âne et le moine veau, mais il s'était bien repenti de cette débauche. Il avait lu dans Virgile que la comète est un signe de colère, et il croyait à la comète de cette vive foi que l'âge peut bien affaiblir, mais jamais effacer.

Il écrivait d'Augsbourg à l'un de ses amis : à Rome une vache a mis bas un veau à deux têtes, signe de révolution prochaine 2).

Il était à Torgau avec d'autres réformés pour traiter de la pacification des affaires religieuses. Le désespoir s'était emparé des ames : Melanchthon partageait les craintes communes. Pendant les débats il passa

1) Weislinger, — Epist. Lutheri, passim.

2) Tous les réformateurs, sans exception, croyaient à l'influence des astres; And. Osiander beaucoup plus que tous les autres. Peu content de trouver dans le ciel des signes de la colère divine contre Rome, il en cherchait dans les vieilles peintures, dans les manuscrits, dans les légendes populaires. A Nuremberg il rencontre une pièce de vers de la fin du quatorzième siècle, et tout aussitôt il écrit à son ami Jean Petreus : Tu as vu, je pense, ce vieux bouquin que possède la bibliothèque sénatoriale, et où la destinée future du papisme est écrit et peinte et à ne pas s'y tromper. En le parcourant je suis tombé sur des vers prophétiques que je me hâte de t'envoyer. Et aussitôt il se met à copier :

Papa cito moritur, Cesar regnat ubique
Sub quo tunc vani cessabit gloria cleri.

La lettre originale d'Osiander appartient à M. Al. Martin.
Consulter sur l'Astrologie les Tisch-Reden, p. 570, 580 et suiv.

dans une chambre voisine de celle du conseil, et aperçut une femme qui donnait à allaiter à un enfant, pendant qu'elle faisait répéter sa prière à une petite fille à genoux, et jetait dans une marmite des patates pour le dîner de son mari. Aussitôt Philippe retourne vers ses amis la figure toute rayonnante. — Qu'y a-t-il? demande Luther.—Courage maître, dit Mélanchthon, les femmes et les enfants sont pour nous : je les ai vus prier, là à côté. Dieu ne sera pas sourd 1).

Enfant, Mélanchthon n'avait pour se désaltérer que les sources catholiques, et quoi que pût faire Luther, c'est vers ces belles eaux que son disciple se sentait attiré. Il ressemble à la colombe de Dante retournant toujours à son nid, mais l'aile baissée. Peut-être que s'il n'eût pas craint le monde, il serait revenu au catholicisme. Pour se mettre en paix avec l'Eglise, il n'avait pas comme Luther, un poids énorme de haines, de préjugés et de fanatisme à jeter de côté. On n'est pas bien loin du bercail du bon pasteur, quand on écrit au cardinal Campegio, en 1547, la date seule est un fait puissant, c'est à dire quand il y a scission définitive entre la réforme et le catholicisme : « Nous reconnaîtrions la primauté du pape et la hiérarchie des évêques, si le pape voulait ne pas nous repousser 2)? » et à Théophile, prédicateur de Charles V : « Nous serions tout prêts à obéir à la

Luther croit à l'immobilité de la terre et raille ces fous qui prétendent que le soleil est fixe.

1) Goes, cité par Hoeninghaus, p. 273. Voyez Melanchth., Declamatio, vol. I, p. 384, Strasb., 1558, de Dignitate Astrologiae.

2) Conrad Schlüsselburg. Theol. Calv.

sainte Eglise de Rome, si douce à notre égard comme elle l'a été dans tous les siècles pour ses enfants, si elle nous abandonnait quelques points de doctrine de peu d'importance, qu'avec la meilleure volonté nous ne pourrions rétracter 1). » Voyez donc si Luther aimait Mélanchthon pour lui pardonner tant de doutes, d'hésitations, de retours et de regrets vers le passé, tant de craintes de l'avenir; tant de défaillances, d'incertitudes et de chutes! Chute à chaque néologie un peu spécieuse qui se présente dans le monde religieux; lorsque Didyme a trouvé dans un texte de l'Evangile la nécessité d'un second baptême pour les adultes; lorsque Carlstadt rêve une vie de travail et d'expiation; lorsque se fait entendre la voix de Zwingli; lorsqu'Erasme écrit son Hyperaspistes et défend la liberté de l'homme contre le fatalisme du réformateur. Et toutes ces fautes et bien d'autres étaient aussitôt pardonnées! C'est qu'il y avait dans le dévouement du disciple pour son maître, quelque chose de si naïf, de si pur, de si suave, qu'il y aurait eu cruauté à Luther de troubler la conscience de son enfant. Il le laissa tranquille. Amsdorf, Jonas, Spalatin, Link et d'autres amis dévoués aussi étaient là pour permettre au moine de succomber à ses tentations de mauvaise humeur : mais eux savaient au besoin se révolter; Spalatin surtout qui quelquefois

---

1) Wir sind erbietig der Heil. Römischen Päpistischen Kirchen Gehorsam zu seyn, wofern sie nach ihrer Gelindigkeit, die sie zu allen Zeiten, gegen alle Völker gebraucht hat, etliche geringschätzige Ding läßt hingehen, oder nachgiebt, die wir jetztund, wann wir allbereit wollten nicht ändern können.

avait l'entêtement d'un Saxon, et se laissait bien frapper, mais à condition qu'on l'écoutât, ce que Luther ne pouvait lui pardonner. Mélanchthon à sa place aurait souffert en silence; son cœur se serait brisé de douleur, plutôt que d'exhaler une seule plainte. Mais aussi avec quelle curieuse attention Luther sait se cacher de son bien aimé! Une seule fois la nature fut plus forte dans ce moine que l'amour, encore n'était-ce qu'un murmure vague qui s'échappait hors de la présence de Mélanchthon, et qu'il répandait dans le sein de quelques amis auxquels il n'avait pas demandé la discrétion. C'était lors de la diète d'Augsbourg, au sujet de cette exomologèse que Philippe s'était chargé de présenter à l'empereur, et dont il effaçait en peintre habile les ombres trop fortes, afin de ne pas heurter l'œil des catholiques. Il était si amoureux de la paix, qu'il l'eut achetée au prix de tous les sacrifices, même de son amour-propre. Quand il apprend que ses incessantes révisions du texte symbolique sont regardées par Luther comme de véritables défaillances d'esprit et de chair; alors l'enfant s'émeut et se trouble, s'humilie et demande pardon à son père, les mains jointes. Que fait Luther? il pardonne et il se repent lui-même d'un mouvement de colère comme d'un péché!

« J'étais né pour lutter avec le diable, disait Luther, aussi mes écrits sont-ils pleins de colères et de tempêtes. Mon lot à moi, est de faire rouler des rocs et des blocs, de raser les buissons et les épines, de combler les bourbiers, de frayer les routes : mais Philippe a une autre nature, il marche en doux

silence ; il bâtit, il plante, il arrose, il ensemence dans la paix et la joie du cœur 1). »

Il y a dans l'histoire des deux réformateurs deux scènes dont Lucas Cranach aurait pu faire quelques merveilleux tableaux, c'est lorsque la mort menace de les séparer l'un de l'autre.

En 1537 Luther était tombé dangereusement malade près de Schmalkade : Mélanchthon, à la prière de son maître, s'est hâté d'écrire à Georges Sturz, médecin à Wittemberg : « Je vous en conjure, lui disait-il, ne perdez pas un moment, afin que nous ne laissions pas sans secours un homme comme Luther. C'est un devoir d'accourir quand nous pouvons aider ou soulager notre prochain, et vous savez que le Seigneur vous comptera ce que vous ferez pour Luther, comme si vous le faisiez pour Dieu même. »

Le médecin arriva. Pendant qu'il tâtait le pouls du malade, de grosses larmes tombaient des yeux de Mélanchthon. Luther vit les pleurs de son disciple, et soulevant sa main : Allons, ne pleure pas Philippe, lui dit-il ; ne sais-tu pas ce que Hans Lœser a coutume de répéter : — Ce n'est pas chose difficile que de boire de bonne bière, mais en boire de mauvaise, voilà la science. — Je me connais aux potions d'apothicaires. Dieu soit loué ; je saurai dans ce combat avec la mort, garder mon courage. »

Le danger avait cessé ; Mélanchthon sur l'assurance du médecin et le vœu formel de son ami, était retourné à Wittemberg où quelques jours après Lu-

1) Reformations-Almanach, p. XXVI. not.

ther lui écrivait : « Dieu soit loué, mon bien aimé : dans cette nuit d'épreuve le Seigneur a pris pitié de toi, de tes larmes et de tes prières, et il est venu à mon aide. —Dieu soit loué, répondait le disciple à son maître chéri, c'est du plus profond de mon cœur que je rends grâces à ce Père des miséricordes, à notre Sauveur à tous, de ce qu'il a voulu apporter du soulagement à vos maux et apaiser vos douleurs! Je me réjouis de votre salut, et pour vous, mon père, et pour l'église du Christ; la joie qui m'inonde, s'accroît encore, parce que je vois dans votre retour à la santé, un signe de la miséricorde de Dieu sur notre petit troupeau. »

En 1540 Mélanchthon partit pour Haguenau. Il tomba malade à Weimar. Avant de quitter Wittemberg il avait consulté les astres 1); les astres étaient restés muets. Mais il eut un songe et rêva qu'il mourrait en chemin. Il fit donc son testament. Luther n'y était pas oublié. « Je remercie le digne docteur Martin Luther de m'avoir enseigné la doctrine évangélique; je le remercie surtout de toutes les preuves d'amour dont il n'a cessé de me combler jusqu'à ce jour : je veux que tous les miens l'honorent comme un père, car personne mieux que moi ne sait de quel courage héroïque, de quelle force d'ame, de quelles merveilleuses vertus Dieu la doué : que tous l'aiment, l'honorent, croient en lui de tout leur cœur, comme je l'ai toujours fait. »

A la première nouvelle du coup qui venait de frapper son ami, l'électeur monte en voiture, Luther

1) Herrnschmidt, Vit. Luth. Ch. 12.

voulut l'accompagner. En entrant dans la chambre du malade un spectacle affreux vint frapper les regards du réformateur : les yeux de l'agonisant étaient voilés, sa raison éteinte, sa langue glacée; l'oreille n'entendait plus, il avait perdu connaissance. Luther prit à part l'électeur et lui dit en levant les yeux au ciel : « Voyez donc comme le diable a gâté notre ouvrage ! » Pendant que le prince cherchait sur la figure livide du moribond quelque signe d'espérance, Luther s'était tourné vers la fenêtre, avait joint les mains et prié. Cette oraison finie, il revint vers son ami, lui prit la main, et se penchant à son oreille : « Allons, Philippe, murmura-t-il, du courage, tu ne mourras pas; Dieu pourrait t'ôter de cette terre; il ne veut pas la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive. Il ne t'abandonnera ni ne te délaissera; il ne voudra pas que la peste où le désespoir triomphe de toi, mon ami. Allons, ne te laisse pas aller au découragement, ne te suicide pas; tourne-toi vers le Seigneur qui donne la vie et la mort. » Alors, au dire de quelques historiens qui ne croient pas aux miracles opérés par l'intercession des saints, Dieu exauça la prière de son serviteur. Mélanchthon ouvrit les yeux, recouvra ses sens, se leva sur son séant et prit la main du docteur : « J'allais mourir, racontait-il, si Luther ne fût venu m'arracher des bras du trépas 2). » Luther aussi croyait à un miracle opéré en cette occasion par la toute-puissance de la prière. « C'est que la prière, disait-

1) Unschuldige Nachrichten, t. xxv. p. 359.

2) Qui nisi ad me venisset, mortuus essem. Herrnschmidt loco cit.

il, fait de véritables prodiges; de nos jours, n'a-t-elle pas ressuscité des morts, et moi, et ma Kétha, et maître Philippe Mélanchthon? Miracle de peu d'importance si vous voulez, que de délivrer le corps de ses souffrances, mais qu'il ne faut pas taire dans l'intérêt des ames faibles 1). » Il serait difficile de concilier la puissance que Luther accorde à la prière avec le fatalisme qu'il professe dans son traité de Servo arbitrio. Comment, dans son système, quelques mots murmurés à voix basse arrêteraient-ils ce destin inexorable, cette nécessité qui presse et pousse l'homme de sa main de plomb, à qui rien ne résiste, et qui viendrait se briser contre la pierre du tombeau? Qu'est devenu son double anthropomorphisme du bien et du mal? Le voilà donc encore une fois infidèle à ses doctrines. Si son appel à la tradition dans sa dispute avec les sacramentaires est une victorieuse réfutation de son principe du libre examen; sa prière au lit de mort de Mélanchthon est tout un livre contre son serf arbitre.

Deux hommes qui s'étaient aimés d'un amour si pur dans cette vie, auraient dû reposer après leur mort dans la même tombe. Ce vœu ne put être ac-

---

1) Das Kirchen Gebett thut große Mirakel. Es hat zu unserer Zeit drei von Todten auferweckt: mich der ich oft bin Todt-kranck gelegen; meine Haus-Frau Ketha die auch todt-kranck war, und Magistrum Philippum Melanchthonem, welcher Anno 1540, in Weimar todt-kranck lag. Tisch-Reden, Eisleben, f. 436, 496.

Voyez encore le chapitre : von Gebet, Tisch-Reden, p. 207 et suiv. où le docteur dans un temps de sécheresse demande au Seigneur de faire pleuvoir, et sur le champ est exaucé.

Eben dieselbige folgende Nacht darnach kam ein seer guter fruchtbar Regen.

compli; mais leurs sépulcres se touchent dans l'église du château à Wittemberg : tous deux de la même pierre, uniformes de travail et d'ornements, comme si leur part eût été égale dans l'œuvre de la réforme. Cependant l'action de Mélanchthon sur le développement du principe protestant fut moins grande qu'on ne le croit, parce qu'il n'avait reçu du ciel aucun de ces dons qui remuent le monde moral. Il ne connaissait ni l'art d'émouvoir les masses par la parole, ni la puissance du sarcasme dans la discussion, ni l'arme du ridicule, ni le mensonge ou l'indignation; c'est un astre qui emprunte toute sa lumière au soleil saxon, et qui, sans Luther, se serait éteint dans l'ombre la plus profonde. Mais sans Luther aussi sa foi n'aurait pas failli; car seul il n'aurait jamais eu le courage de la révolte. C'était un bonheur pour la réforme que la conquête d'une ame douce et aimante comme celle de Mélanchthon, à qui personne ne pouvait reprocher d'avoir abjuré sa foi dans des intérêts de chair ou d'orgueil. Philippe fut un écrivain d'imagination beaucoup plus que de jugement; de poésie, beaucoup plus que de raison. Jeté sur ce flux et reflux de doctrines qui se heurtent au commencement du seizième siècle, on le voit se prendre à chaque flot qui peut le sauver, même au flot catholique, jusqu'à ce qu'après une longue lutte il vienne mourir sur le rivage. Alors ses frères en Christ accourus pour le reconnaître, lui refusent la sépulture et le maudissent.

— Est-ce toi, Mélanchthon, dit Schlüsselburg? Que ton nom soit exécré, à cause de la damnation de tant d'ames que tu as séduites et égarées, avec tes

doctrines sur l'Eucharistie ! Tu répondras devant le tribunal du Seigneur de la perte de tous ces enfants d'Adam que le Sauveur avait rachetés de son sang, et que tu as empestés du venin sacramentaire ; qu'ils crient devant Dieu tous ceux qu'en Franconie et dans le Palatinat tu as corrompus et perdus 1) !

— Gloire à toi, dit Joach. Mœrlin, homme de science, qui as jeté de si vives lumières pendant ta vie sur les lettres et les langues : il n'est pas de syllogisme dont tu ne nous aies appris le mécanisme ! gloire pour tous les services que tu rendis à l'enseignement ! mais que le diable te loue, s'il le veut, pour tes doctrines sur la cène, sur le libre arbitre et la justification 2) !

— Homme à double face, dit Burckard Menck, Dieu t'a déjà jugé dans sa colère, et tu ne l'auras pas trompé comme tu fis de tes contemporains : homme à deux peaux, luthérien tant que vécut Luther, ton maître, et calviniste, dès qu'il fut descendu dans la tombe 3) !

Alors on entendit un bruit de voix confuses, c'é-

1) Philippus ist die fürnemste Ursache daß in Frankreich, und in andern Landen, so viel hundert tausend Seelen, durch das Blut Jesu Christi erlöset, durch den Sacramentirer Gifft sind angesteckt, verlohren und verdammt worden. Schlüsselburg, Theolog. Calvinist. Lib. 2 Art. XIII. p. 259, 282.

2) Wenn aber kommt auf die Lehre vom Abendmahl, vom freyen Willen, von der Rechtfertigung eines armen, sündigen Menschen für Gott, von den Mittel-Dingen, da lobe dich der Teufel, Philippe, ich nimmermehr. Joachim Mörlin.

3) Burckard Menck, in dem compendiösen gelehrten Lexicon. p. 320. Amsdorf, Illyricus et Rorarius ont fait un livre intitulé : des Corrupteurs des œuvres de Luther, où ils accusent hautement Mélanchthon d'avoir gâté les doctrines du réformateur.

taient celles d'Amsdorf, d'Illyricus, de Rœrer, les héritiers des doctrines luthériennes et qui s'élevaient contre la mémoire de Philippe. Amsdorf lui reprochait d'avoir corrompu les textes de leur maître commun, et fait violence au symbole de Wittemberg pour l'accommoder à sa raison; Illyricus le nommait cothurne à tous pieds; Rœrer, faussaire pélagien 1); Stancar jetait au cadavre le nom d'Arius, et Wolff criait : Nous renions ta confession d'Augsbourg; celle de 1531 n'est pas semblable à celle de 1530; dans l'une tu philippises, dans l'autre, tu luthéranises; qui t'a commandé d'y changer, suivant ton caprice 2)?

L'historien trouve d'autres taches dans la vie de Mélanchthon : le supplice des trois anabaptistes : Henri Kraut, tailleur à Esperfeld, Just Muller de Schœnau et J. Peisker d'Eutersdorf, sang anabaptiste qu'il conseilla de verser 3), et son hymne de joie quand Servet eut été tué par Calvin 4).

Le plus grand statuaire du siècle, mademoiselle Fauveau, jetée par la tempête sur une terre étrangère où elle s'est inspirée des œuvres de Michel-Ange et de Bandelli, a fait jaillir de la pierre une admirable allégorie : une balance à deux branches ! dans l'un des plateaux toutes les mauvaises passions de l'homme; dans l'autre une goutte de sang de Golgotha : le sang est plus pesant. Nous serait-il défendu

1) De Trinitate, lib. XXXIV.

2) Wolfius, de Coenâ Augustâ.

3) Auf Melanchthon's Rath und Gutachten und nicht der Juristen allein getödtet worden. Arnold l. c. t. II. ch. 21. p. 742.

4) Voyez notre HISTOIRE DE CALVIN, t. II.

d'espérer que les prières d'un père catholique, du pauvre serrurier Schwartzerde, montrant à l'homme-Dieu le sang qui racheta l'humanité, aient désarmé le Juge-Souverain, et qu'un rayon de vérité ait illuminé Philippe, au moment où la mort allait le saisir?

CHAPITRE XXVI.

POLITIQUE DE LUTHER.

Les efforts de Mélanchthon pour donner la paix à l'église d'Allemagne avaient échoué contre les instincts passionnés de Luther. C'était à l'instigation du réformateur que Philippe de Hesse avait quitté subitement Augsbourg et s'était mis en révolte ouverte contre l'empereur. Les protestants confiaient leurs destinées aux mains de ce prince, dont l'histoire a flétri le caractère; héros de taverne, tout fier de son épée quand le danger est loin, et perdant la tête dès que le péril est à ses côtés 1). C'est sous ses auspices que fut conclue la ligue de Schmalkade offensive et défensive des princes réformés, dont il se détacha au premier signe de colère de l'empereur, et qu'il réveilla jusqu'à ce que Charles V, après la journée de Mühlberg, si funeste à la réforme, eût fait expier au landgrave ses perpétuelles indécisions, et l'eût jeté lui et Jean Frédéric, dans une prison ou

1) Reformations-Almanach, 1817, p. LIII, etc.

ils seraient morts si Maurice de Saxe ne les eût délivrés 1).

La ligue de Schmalkade devait être funeste au repos du pays. Luther avait poussé les princes à la révolte.

A peine la diète était-elle close, qu'il la poursuivait d'un hymne sauvage que la presse reproduisit dans les deux langues, latine et allemande.

— Malheur à vous tous, disait-il, qui avez soutenu le papisme à Augsbourg, honte sur vos têtes! La postérité rougira de vous, elle ne pourra croire qu'elle ait eu de semblables ancêtres. Oh! diète infâme qui n'as jamais eu, qui n'auras jamais ta pareille! tu as couvert de honte nos princes et le pays; tu as marqué ton sceau au front de nos allemands, devant Dieu et devant les hommes. Que dira le Turc à l'ouïe d'un tel scandale? que diront les Moscovites et les Tartares? Qui désormais, sous le ciel, aura quelque crainte ou quelque respect de nous autres teutons, quand on saura que nous nous sommes laissés ainsi honnir, braver, traiter en enfants, en souche, en pierre par le pape et sa séquelle, et que nous avons souffert, pour l'amusement de cette canaille de sodomistes, qu'on étouffât la vérité et le droit, sous le poids de ce scandale des scandales. Il n'y a pas d'allemand qui ne doive se repentir de s'appeler allemand 2).

Il avait réservé ses colères, ses ruses pour justifier

1) Schmidt's neuere Geschichte der Deutschen, I. th.
2) Luther's Werke, Alt. 1974. Menzel t. I. 423—424.

la révolte à main armée, dans son « Avertissement à ses chers allemands 1). »

Après la diète d'Augsbourg, un casuiste réformé s'était demandé si chrétiennement on pouvait faire la guerre à l'empereur.

Il voulait une réponse pour apaiser sans doute ses remords intérieurs; il la trouva dans l'Avertissement de Luther.

— Quand des égorgeurs et des chiens de sang n'ont qu'un désir : de tuer, de brûler, de rôtir, il n'y a pas de mal à s'insurger, à opposer la force à la force, le glaive au glaive. Il ne faut pas traiter de rébellion ce que ces chiens de sang appellent rébellion. Ils voudraient bien nous fermer la bouche et la main, et empêcher qu'on n'employât contre eux la parole ou le poing. Pour prêcher à leur aise, ils voudraient se servir du poing, effrayer le monde en criant à la révolte, et vivre sans alarme et sans danger. Tout beau, mon compagnon ! ta définition ne vaut rien, je te le dis et je te le prouve. — Qui s'élève contre le droit ne se révolte pas, car alors toute négation du droit serait une révolte. Seulement il y a révolte quand on ne peut souffrir ni magistrature, ni justice, qu'on les attaque ouvertement, qu'on veut s'ériger en maître et en droit vivant, comme l'a fait Münzer : voilà le crime. Donc, résister à ces chiens de meurtriers, ce n'est pas faire de la rébellion; qui dit papiste, dit oppresseur. Donc voilà le vrai re-

1) Warnung an meine lieben Deutschen, Luther's Werke, t. XVI. p. 1950; t. 5. Jen. p. 287. En latin : commonitio ad Germanos suos. Reproduite en 1546 avec une préface de Mélanchthon.



belle, qui n'a pour lui ni le droit divin, ni le droit des hommes : méchant, qui ressemble dans ses péchés au meurtrier, à l'insensé 1).

Si nous connaissions moins le moine Saxon, peut-être nous étonnerions-nous de son appel à la révolte formulé en termes si transparents, lui qui en place d'une crèche a donné à son christianisme pour berceau l'hermine ducale. Mais qu'a-t-il à redouter? au besoin, pour le défendre on verrait se lever tous les princes qu'il enrichit de la dépouille des églises et des monastères, grands et puissants seigneurs qui préféraient une révolte ouverte à une restitution. Déjà quelques-uns d'eux traitent secrètement d'une alliance avec François I[er], sacrifiant ainsi ce qu'un peuple a de plus glorieux, sa nationalité. Chaque jour des villes nouvelles se détachent du faisceau teutonique : Eslingen, Heilbronn, ont accédé à la Convention de Spire. Henri VIII vient d'abjurer le catholicisme et les Turcs ne sont plus qu'à quelques journées de marche de la capitale de l'Autriche. Luther n'a donc rien à craindre.

Un catholique de Dresde osa dénoncer à l'Allemagne des doctrines grosses de tempêtes; il attaqua Luther en face, dépouilla cette parole cauteleuse de sa peau de serpent, montra le venin qu'elle recélait, et étala à tous les regards les versatilités politiques et dogmatiques de son adversaire. C'était un penseur, que cet écrivain de Dresde, un allemand au cœur chaud, un prophète pour qui Dieu, comme il

1) Menzel's neuere Geschichte ꝛc. t. I. p. 425.

fait souvent, avait levé quelque coin du voile qui cache l'avenir.

Luther lui répondit dans son style accoutumé, tout trempé de fiel et de vinaigre 1), où il ressuscite son fantôme usé de papisme pour faire peur aux Allemands, et qu'ensuite il jette dans le sépulcre, au bruit de son tonnerre de blasphèmes et d'exécrations, en guise de cloches 2).

Le fantôme sut briser la pierre où Luther l'avait couché, à la journée de Lochau, quand Philippe de Hesse et Jean Frédéric, en révolte contre l'empereur, mettaient en pratique les théories de leur docteur. Luther avait applaudi à toutes les insurrections de la réforme contre le droit national de la Germanie. Quand, dans une de ces luttes où elle venait se heurter contre l'épée de Charles, l'un de ses enfants succombait, Luther en faisait tout aussitôt un martyr. Le réformé regardait le ciel, et voyait au delà de cette vie une couronne de béatitudes éternelles promise par son apôtre à qui mourrait pour sa foi. Ce fut en vain que l'empereur voulut étouffer ce prosélytisme, en pacifiant les esprits ; toutes ses tentatives furent inutiles. S'il indiquait une diète à Spire en 1531, l'électeur de Saxe, à la prière de Luther, refusait de s'y trouver. Les protestants, encouragés par l'exemple de leurs princes, s'assemblaient à Francfort, et choisissaient pour chefs de ligue Jean

1) Wider den Meuchler in Dresden, Alt.

2) Hoc convitiorum execrationumque tonitru ac fulgur erit mihi campanarum instar, quibus ad sepulturam ipsorum insonabo.

de Saxe et Philippe de Hesse. A Lübek en 1532, ils se réunissaient aux Bavarois pour blâmer le choix de Ferdinand comme roi de Hongrie : double insulte à Charles V et aux constitutions impériales. En même temps ils refusaient, comme le leur avait recommandé jadis leur père, tout subside pour faire la guerre aux Turcs ; non pas qu'ils regardassent le Turc comme un ennemi vulgaire, mais pour embarrasser l'empereur. Le mot d'ordre du protestantisme leur avait été donné par Luther : la tenue d'un concile national, sauf à protester contre le concile quand il aurait été convoqué. A Nüremberg, en 1532, le catholicisme lassé vint offrir la paix aux dissidents, qui la repoussèrent en termes magnifiques par l'organe d'Urbanus Regius. — Ou la paix, disait ce luthérien dans son affreux dilemme, ou la paix avec les papistes, c'est à dire la ruine de notre foi, de nos droits, de notre vie, et une mort de péché ; ou la paix avec le Christ, c'est à dire la haine de nos ennemis, et la vie dans la foi. Que décider ? — Tempêtes du diable, hostilités du monde, lutte de l'antechrist, mais protection du ciel et vie dans le Christ 1).

Le protestantisme refusait même de se réconcilier avec les partis dissidents ; en sorte, dit un historien réformé, que l'homme qui en 1520 avait ouvert à la

1) Aut igitur pacem habebimus cum papistis et periclitabitur fides nostra, nostra justitia et vita, et moriemur in delictis : aut pacem cum Christo habebimus et mundo inimici erimus et vivemus per fidem. Utrumque servare simul non licet : quid igitur dicam ? saeviat diabolus, bella gerat mundus, grassetur antichristus, faveat tantum Christus, et vivemus. Seckendorf, lib. III p. 227.

pensée progressive un chemin si large, ne lui laissait pas même en 1532 un sentier libre 1). Quiconque n'était pas pour lui était contre lui.

L'une de ces sectes, l'anabaptisme, fut donc obligée d'employer les armes pour entrer de vive force dans la communion chrétienne. Nous allons voir ce qu'il en coûta à l'Allemagne.

---

1) Menzel, t. I, p. 437.

CHAPITRE XXVII.

LES ANABAPTISTES. — 1534-1537.

Le comte de Frise était un des protecteurs déclarés de l'anabaptisme ; on disait 1) qu'il s'était fait rebaptiser secrètement. Embden, la capitale et le foyer de l'hérésie nouvelle avait envoyé à la diète d'Augsbourg des missionnaires qui arrêtaient les passants et leur criaient : Faites-vous rebaptiser, ou vous n'aurez pas le royaume des cieux. Le plus fougueux de ces prédicants était un disciple de Melchior Hoffmann, qui avait pris le nom d'Elie et se faisait remarquer par ses emportements contre les zwingliens et les luthériens, qu'il accusait de morale relâchée. Il attaquait Luther, ses mœurs et sa doctrine.

---

1) Histoire des Anabaptistes, par le P. Catrou t. 2. Erasmi Epist. Epist. 371 et passim. — Hermann von Kersenbroch : Narratio de obsidione Monasteriensi, seu de bello Anabaptistico, in Menkenii scriptoribus Rer. germ. tom. III. — Geschichte der Kirchen-Reformation zu Münster und ihres Untergang durch die Wiedertäufer, von H. Jochmus. Münster, 1825.

Melchior Hoffmann venait annoncer aux habitants de Strasbourg le nouveau règne des enfants de Dieu. — Ecoutez, leur disait-il, l'esprit saint est descendu sur moi ; il me transforme en ange, il répand sur mes lèvres un vin nouveau qui m'enivre, sur ma tête une lumière de feu qui m'embrase. Je veux réédifier la Jérusalem ; mort aux premiers nés d'Egypte ; un nouveau Cyrus va venir, qui désarmera le roi de Babylone, brisera l'arc de Nemrod, ouvrira aux enfants d'Israël un chemin tout neuf pour retourner à leur pays natal... Les sept anges apocalyptiques ont dégainé l'épée qui frappera tous les infidèles, et l'un d'eux s'apprête déjà à répandre sa fiole dans les airs : le royaume de l'antechrist touche à son terme. »

Strasbourg, la ville savante, la ville lettrée, l'Athènes de l'Allemagne à cette époque, écoutait ces rêveries.

Quand Luther avait commencé ses prédications, Strasbourg avait embrassé la symbolique saxonne sur les indulgences, sur le purgatoire, sur la papauté et sur la cène. Plus tard le Rhin apporte de Zürich les dogmes de Zwingli sur l'eucharistie ; Strasbourg se rallie à la confession helvétique. Survient Bucer avec une parole nouvelle, et Strasbourg se fait bucérien. Melchior Hoffmann paraît, et Strasbourg lui donne asile et se prend à la dogmatique de l'illuminé. Tout n'est pas fini : d'autres apôtres viennent, chassant ce troupeau de docteurs hétérodoxes qui les ont précédés, c'est à dire Carlstadt, Luther, Zwingli, dérobant à chacun d'eux un article de son credo, dont ils font sortir je ne sais quelle confession, qui n'ap-

partient ni au luthéranisme, ni au zwinglianisme, ni à l'anabaptisme, et Strasbourg adopte ce symbole parce qu'il n'a ni la forme ni la couleur catholique 1).

Strasboug était donc représenté à Augsbourg par ses docteurs de toutes sortes : zwingliens, luthériens, carlstadiens, bucériens. Les anabaptistes étaient les plus ardents : le jour même de leur arrivée, sans avoir obtenu la permission des sénateurs, qui presque tous, penchaient pour Luther 2), ils avaient établi des conférences où ils jetaient d'insolents défis aux dissidents. Un luthérien l'ayant accepté : — De qui as-tu mission de prêcher, demanda-t-il à l'anabaptiste ? — De qui? reprit l'anabaptiste, tu ne connais donc pas le livre où ton maître dit qu'il a lu toute sa vie ? Or qu'est-il écrit dans ce livre inspiré ?—que la charité du Christ est une titre suffisant pour prêcher sa parole.

L'anabaptiste, pour prouver que les luthériens n'avaient pas ce gage dont parle l'apôtre, se mit à tracer un tableau satyrique des mœurs réformées. Il représentait les disciples du nouvel évangile escaladant les couvents pour en enlever les nonnes, faisant liesse avec elles dans les cabarets, se gorgeant de viande, de vin, et rompant le vœu de chasteté à chaque taverne qu'ils rencontraient. La populace riait.

Mais le luthérien saisissait le moment où la multitude se taisait pour répondre à son adversaire 3):

---

1) Mesh., lib. V, cap. XV, XVIII, etc.
2) Senatus enim fere totus Lutheranus, ep. 373.
3) Tous ces arguments ont été répétés depuis dans une dispute



— Tu es un apôtre d'iniquité, tu calomnies saint Paul, tu blasphèmes l'Evangile. Sans doute tout chrétien doit pratiquer les œuvres de charité; mais tout chrétien n'est pas appelé à annoncer la parole divine. Il faut pour la répandre d'autres titres et une autre mission que la sainteté des mœurs et l'amour du prochain.

— La vocation, sans doute, reprenait l'anabaptiste, je te comprends; mais dis-moi de qui tu la tiens?

— Des magistrats : c'est d'eux que nous avons reçu le droit de publier l'Evangile.

— Et moi du choix de nos églises; nos églises ne valent-elles pas tes magistrats?.... Ouvre donc notre livre commun, lettre morte pour toi, et pour nous lettre de vie : où donc as-tu lu que Christ ait conféré aux hommes du pouvoir le droit de députer des apôtres et de leur dire : Allez, prêchez, répandez la parole de vie, au nom du Christ, le sauveur des hommes?

Alors l'anabaptiste s'inspirait, levait les yeux, se recueillait, puis, d'une voix de prophète annonçait au peuple sa venue au nom de l'Eternel, qui, en songe, lui avait dit : Réveille-toi, prends la route d'Augsbourg; voici que je serai avec toi dans le chemin, que je te précéderai comme autrefois l'étoile lumineuse précédait les mages; je mettrai la sagesse dans ta bouche; tu annonceras ma parole au peuple de la ville impériale; j'amollirai les cœurs, et des ruisseaux de miel découleront de tes lèvres.

---

qui eut lieu en 1532 à Strasbourg entre les luthériens et les anabaptistes. Voy. Bullinger : Adversus anabaptistas, lib. II, cap. 13.

mœurs et ses instincts, se jeta dans la dispute théologique, et ses professeurs abandonnèrent l'étude de Cicéron et d'Homère pour commenter les livres saints. Dieu sait que de choses nouvelles ils trouvèrent dans ces saints livres que n'avaient jamais enseignées nos prêtres ! Donc toutes les divinités classiques s'en vont de Münster à la fois, comme les hirondelles au printemps, mais pour n'y plus revenir; et à leur place une scholastique amère, pointilleuse, jacasse, y vient troubler le repos des écoliers, des maîtres et du peuple. La marche révolutionnaire des sectes est toujours la même. Ce sont d'abord des quolibets contre l'ignorance du clergé, de grosses plaisanteries contre l'intempérance des moines et peut-être contre leur ignorance : professeurs, disciples, jusqu'au peuple, tout sourit dans la ville de Münster : mais la révolte grandit, prend des forces, s'enhardit; elle envahit la chaire catholique où devant le sénat elle débite ses sophismes. De la chaire, elle passe dans le sanctuaire : une fois dans le lieu saint, elle renverse les images, déchire les vêtements sacerdotaux, puis elle s'arme, attaque et détruit les couvents. Les couvents pillés et rasés, elle se jette sur les presbytères dont elle chasse les prêtres comme entachés de papisme.

C'est le moment où apparaît un restaurateur de la parole évangélique : cette fois c'est un jeune homme sorti du peuple, autrefois enfant de chœur de l'église Saint-Maurice, où quelques chanoines l'ont instruit dans les lettres latines. Il s'appelle Rothmann. Quand Luther eût prêché contre les indulgences, le bruit de ses sermons vint jusqu'à Münster et éveilla dans

le cœur de l'adolescent un désir immodéré d'entendre le moine. Il partit donc malade de doutes et d'anxiétés. Luther crut avoir conquis un disciple qui travaillerait à son œuvre. Mais Rothmann avait été séduit par Mélanchthon, et surtout par Carlstadt. La lecture de Zwingli fit entrer de nouvelles ténèbres dans son ame, et le livre anabaptiste qui parut en 1531 sous le nom de Rétablissement 1), le refoula du sacramentarisme dans l'anabaptisme. Rothmann croyait à l'alchimie, à la transmutation des métaux, au fatalisme, et au démon de Zwingli. Un jour pour prouver que le Christ n'est pas dans les espèces eucharistiques, il prit dans le calice des hosties consacrées qu'il jeta à terre en disant à la foule muette d'étonnement : — Voyez, est-ce là du sang, est-ce là de la chair? Si Dieu était dans ce symbole, il se lèverait et remonterait sur l'autel 2). C'est le même argument qu'en 1793 un prêtre employait contre l'existence de Dieu. — Si Dieu existe, disait-il, qu'il me tue; je le nie. Dieu avait le temps d'attendre, et il attendit. Rothmann avait, comme tous les réformés de renom, pris femme par continence, et formulé une confession de foi qu'à sa rentrée à Münster il voulut imposer de force aux catholiques. Cette exomologèse ne ressemblait en rien à la symbolique luthérienne : c'était une œuvre de progrès où il établissait la nécessité d'une communication immédiate de Dieu avec la créature, sous cer-

---

1) Lamb. Hortensius, p. 12, Catrou, p. 25.

2) Dorpii wahrhaftige Historie, wie das Evangelium zu Münster hat angefangen xc., 1586.

taines conditions qu'il assignait, et dont la première était de dépouiller le papisme. Les catholiques méprisèrent ces fantaisies, dont Luther se moquait également. Rothmann allait son chemin.

— Répondez donc à Rothmann, criaient ses disciples à Augsbourg; catholiques, luthériens, Zwingliens, vous êtes tous dans le chemin de la perdition, et la seule voie du ciel, c'est celle que vous ouvre mon maître; quiconque n'y marche pas aura les ténèbres de la vie éternelle.

L'arrivée de l'empereur mit fin à toutes ces prédications : les Zwingliens et les anabaptistes gardèrent le silence. Ils espéraient confesser leur foi en pleine diète, comme les protestants en avaient eu le pouvoir, et montrer dans le livre de l'Evangile leur genèse dogmatique. Ils se trompaient. Mélanchthon et Luther surtout ne voulurent pas qu'on les écoutât. Luther écrivait de Cobourg à Philippe — que tout était jugé, que la doctrine de Zwingli et de Rothmann était diabolique, et qu'il fallait chasser ces semeurs de peste, et ces loups dévorants qui dévasteraient le troupeau du Christ. Ainsi donc c'est Luther qui refuse à ces sectes le moyen de se justifier, qui leur ferme la bouche, qui les appelle filles du diable parce qu'elles ont trouvé dans un texte du Nouveau Testament la nécessité d'un second baptême! Ce n'est pas seulement la vie matérielle qu'il sollicite pour sa communion, mais des temples, des autels, des droits de cité; et si l'un de ses frères demande, nous ne disons pas des églises, des vases d'or, des édifices publics, ni même de l'ombre, du soleil ou du pain,

mais seulement un peu de pitié et de miséricorde, Luther le repousse !

Qu'on n'objecte pas, pour le justifier, que la doctrine de Rothmann avait subi une transformation politique; qu'elle menaçait la magistrature, et devait ruiner l'édifice social. Jamais l'anabaptisme n'aurait ensanglanté l'Allemagne, si Luther l'eût pris sous sa protection, et eût laissé à ses disciples la liberté d'enseigner leurs visions. Au point de vue catholique, la question est toute autre : l'anabaptiste, au tribunal de l'autorité, est un enfant révolté que les lois peuvent punir ; mais aux yeux des luthériens, qu'est-ce qu'un anabaptiste ? tout au plus un chrétien qui se trompe, et non point un hérétique, puisque sa foi découle de sa raison; et que la lumière de son intelligence éclaire chacune des interprétations des textes controversés. Rothmann à Augsbourg, c'est Luther à Worms.

Il faut entendre les plaintes qu'exhalent contre le docteur Martin les écrivains favorables aux fanatiques. Dans leur colère, ils l'appellent au pied du tribunal de Dieu, quand l'ange aura réveillé les morts, et ils font crier contre lui le sang de leurs prophètes, versé depuis Augsbourg, où le moine étouffa leur voix. Le catholicisme n'a pas besoin d'attendre le son de la trompette du jugement dernier pour demander compte aux anaptistes de la mort de tant de prêtres tués de leurs mains dans l'évêché de Münster, de tant d'églises incendiées, des milliers de statues par eux jetées aux flammes, de toutes ces chartes précieuses dont ils bourraient leurs canons, de ces monastères qu'ils pillaient plus cruellement encore que n'avaient

jamais fait les luthériens. Ils triomphèrent d'abord. Après leur première victoire, le sénat fit un édit qui enjoignait au nom du Christ et de son évangile 1), de dévaster les églises. Le peuple obéit. On vit une multitude qui se disait pleine de l'esprit de Dieu se ruer sur les portes des temples, les briser à coup de hache, incendier les orgues et les chaires, traîner sur la place publique les statues et les tableaux où un vaste brasier les réduisait bientôt en cendres, tirer les reliques de leurs châsses, jeter au vent les os des anciens martyrs, boire dans les vases sacrés, et finir, à la lumière des cierges allumés, par accomplir dans le saint lieu le précepte donné à nos premiers pères, de croitre et de multiplier.

Ce jour de profanation, Münster fut surnommé la nouvelle Sion, et un rescrit affiché par Rothmann décida qu'il n'y avait désormais qu'un livre nécessaire au salut, la Bible, et qu'il fallait brûler tous les autres comme inutiles ou dangereux. Deux heures après périssait dans les flammes la bibliothèque de Rudolphe Langius, presque toute composée de manuscrits grecs et latins 2).

Mais Dieu eut enfin pitié de la vieille église de Münster. La ville était assiégée. Le printemps avait fait naître un peu de verdure sur les remparts et dans les jardins de la ville. Jean de Leyde l'avait fait couper et distribuer à ses soldats; mais un vent violent, accompagné de neige et de gelée, faucha ces brins d'herbe; les assiégés, sans une sortie heureuse

1) Histoire des Anabaptistes, liv. II.
2) Meshovius, Catrou, Hist. de l'Anab., liv. V, p. 101.

qu'ils firent malgré l'ordre de leur prophète, allaient mourir de faim. Aucune voix cependant, parmi ce peuple de cadavres, ne s'élevait pour crier merci. L'évêque qui pressait le siège eut pitié de ces malheureux. Il envoya à Jean de Leyde un soldat pour le sommer, au nom de Dieu, de rendre la place.—Il ne fut point écouté. Les anabaptistes s'encourageaient à mourir : un d'eux, monté sur un cheval semblable à celui de l'apocalypse, sonnait de la trompette et annonçait à haute voix que les morts allaient sortir de leurs tombeaux et venir au secours de la ville. Les morts dormirent de leur sommeil éternel. Le canon battait vainement depuis un mois les murailles de la ville rebelle ; la trahison en ouvrit les portes. L'armée épiscopale s'avança jusqu'à la grande place. Il ne restait plus que trois cents anabaptistes, qui, retranchés derrière des charettes mouraient en chantant des cantiques. La faim leur fit tomber les armes des bras : on les reçut à merci 1).

Jean de Leyde combattait encore; la lance d'un soldat le renversa. On se jeta sur le prophète, qu'on étreignit de cordes et de chaînes, et qu'on traîna, pressé entre deux chevaux, aux pieds de l'évêque. Le prélat était à cheval, sur un tertre d'où son œil pouvait découvrir la ville tout entière, et son oreille entendre les derniers gémissements des mourants.— Voilà ton ouvrage, dit-il à Jean de Leyde; vois donc ces églises et ces palais en cendre, ces maisons abattues, cette herbe qui croît dans les rues arrosées du sang de tes frères. — Waldech, répondit l'anabap-

1) Catrou, liv. VI.

tiste, quel si grand mal ai-je donc fait? ta ville était démantelée, je te la rends fortifiée. Veux-tu que je te propose une excellente affaire qui te dédommagera des trésors que tu as dépensés au siège de Münster? enferme-moi dans une cage que tu promèneras dans toutes les villes de l'Europe, et, à un florin par tête pour voir le roi de Sion, il y aura tant de curieux que tu auras de quoi acquitter toutes tes dettes et augmenter tes revenus. — C'est ce que je ferai, dit l'évêque.

Jean de Leyde et d'autres chefs qu'on destinait au supplice furent conduits au château de Bevergen 1). Le peuple accourait des campagnes pour voir les vaincus et les conspuer. On leur crachait à la face; pour étancher leur soif, un homme leur présenta une fiole pleine de sang; les prédicants luthériens arrêtaient quelquefois le convoi, et, entourés de leurs ouailles, offraient à ces malheureux une dispute en règle. Jean de Leyde en accepta une avec Corvinus, un des ministres du landgrave de Hesse, qui nous a laissé les actes de cette conférence. Il est glorieux d'avoir triomphé de l'anabaptiste, qui abjura et pleura même ses erreurs sur l'eucharistie, et sa révolte contre son souverain; mais le roi de Münster nia constamment l'efficacité du baptême donné aux enfants, et l'humanité du Christ formée dans le sein de Marie. —Le Verbe fait chair, disait-il à Corvinus, est l'œuvre de l'Esprit saint; l'humanité a traversé toute formée le sein de la Vierge, comme un rayon de soleil traverse le cristal.

---

1) Catrou. — Ant. Corv. Epist. ad Spalat.

Il y avait trois hommes dont le supplice devait effrayer le monde : Jean de Leyde, Knipper Dolling et Kretting, car Rothmann n'existait plus. On avait élevé un échafaud en face même du palais où Jean de Leyde paraissait dans toute la splendeur de ses habits royaux, et entouré d'un sérail de femmes, ses concubines. Il était entre ses deux complices, plus élevé, afin qu'on le vît de plus loin. Le bourreau avait des tenailles ardentes, dont il lui déchirait les chairs. Jean de Leyde priait. Le supplice dura près d'une heure. On y mit fin par un coup d'épée qui lui perça le corps d'outre en outre. Il rendit l'ame. Ses deux compagnons moururent de la même mort. Une cage de fer était prête, où l'on enferma ce qu'il restait de Jean de Leyde, qu'on plaça au haut de la tour de Saint-Lambert pour servir d'épouvante aux anabaptistes. On jeta aux vents les cendres de Knipper Dolling et de Kretting.

La réforme ne put cacher sa joie à la chute de l'anabaptisme à Münster : elle croyait prendre possession des ruines de cette ville infortunée ; mais le vieux culte, qui avait souffert surtout dans sa lutte avec Jean de Leyde, fut, par une décision de la diète de Worms, réintégré dans tous ses droits ; seulement il dut relever les ruines que l'hérésie y avait faites. Un moment le nom d'anabaptiste fut un signe de réprobation : qui en était marqué ne pouvait trouver asile dans les cités protestantes. L'anabaptisme s'appela donc davidisme et memnomisme, du nom de deux de ses membres qui s'étaient chargés des destinées de la secte 1).

1) Catrou, liv. I, Hist. du Davidisme.

La réforme abandonnait la parole pour en appeler au glaive politique. Elle eut un synode, concile œcuménique, où toutes les villes qui s'étaient détachées de l'autorité envoyèrent des députés. L'assemblée se tint à Hombourg, le 7 août 1536. Luther n'y vint pas en personne, mais en esprit, sous forme de pamphlets.

Des actes de cette diète, le protestantisme n'a cité que d'informes fragments, comme s'il devait en rougir : il a raison. Qu'il pleure maintenant sur le sang de ses confesseurs, versé par le glaive dans diverses cités des Pays-Bas ; qu'il tresse des couronnes de martyr pour ses disciples morts dans sa foi ; qu'il glorifie le bûcher de Jean et de Henri, brûlés à Bruxelles 1) ; mais qu'il n'accuse plus la papauté de cruauté ! A Worms et à Augsbourg il disait qu'il n'y a pas d'autre glaive que la parole ; aujourd'hui qu'il a des temples dont il a dépouillé les anciens maîtres pour célébrer son culte, qu'il boit dans nos calices, qu'il donne la communion avec nos coupes, qu'il prêche dans nos chaires, qu'il s'est revêtu de nos vêtements recousus à sa taille, qu'il appelle ses fidèles au son de nos cloches, quand il ne les a pas fondues; si un anabaptiste, pauvre ame qu'il a séduite, vient lui demander de l'air et de la paille, et lui crier elle aussi merci, il s'arme du glaive, il fait de la force et donne le signalement de l'hérétique. « Et d'abord il serait inutile d'examiner si le ministre de la parole a le droit d'user du glaive

1) Ein Lied von den zweien Märtyrern Christi, zu Brüssel von den Sophisten von Löwen verbrannt ; geschehen im Jahr 1523.

contre l'hérétique. Ce droit n'appartient qu'au magistrat qui peut seul faucher l'ivraie avec le fer 1); et encore l'enseignement doit-il précéder le châtiment. Maintenant voyons ce qu'il faut décider à l'égard de l'anabaptisme. Quelques uns de ses dogmes sont subversifs de l'ordre social, par exemple la polygamie, le parjure envers le prince, la révolte contre l'autorité politique, le refus du serment en justice : aux magistrats de poursuivre et d'exterminer ces dogmes impies. Il est d'autres dogmes qui, sans porter atteinte au pouvoir, sont hostiles au pur évangile, par exemple le baptême des enfants que les fanatiques rejettent, la négation du péché originel, leurs révélations immédiates du Créateur, et la damnation à laquelle ils condamnent à jamais quiconque s'est souillé d'un péché mortel. On demande ici s'il est permis de punir de mort ceux qui soutiennent ces maximes hétérodoxes ? »

Presque tous les réformés opinèrent pour la confiscation des biens, l'exil et la mort en cas d'impénitence. On ouvrit le livre saint. — Qui Deum blasphemat morte moriatur 2), dit le Seigneur ; donc le magistrat est obligé d'exterminer le blasphémateur. C'est un précepte divin ; et quel plus grand blasphème que de nier l'église de Jésus-Christ, comme font les anabaptistes ? En vain allèguent-ils, pour justifier leur schisme, le scandale des ministres évangéliques ; c'est l'excuse dont les Donatistes autrefois essayèrent de colorer leur séparation de

1) Ott. ad ann. 1536. Gastius, p. 365.
2) Levit, cap. 24.

l'église chrétienne ; c'est justement que les édits d'Honorius et de Théodose vinrent frapper ces hérétiques qui voulaient fonder un nouveau ministère.

« Qu'on ne dise pas que le soin de la parole divine n'appartient pas au magistrat temporel : le ministère du prêtre, le ministère du magistrat, ont tous deux été établis de Dieu pour maintenir l'harmonie des sociétés. Le prince doit veiller sur cette double œuvre du Seigneur, et punir la révolte contre la parole, comme la révolte contre la société : ainsi dans le Vieux Testament les rois de Juda punissaient de mort ceux qui suivaient les faux prophètes.

« Qu'on ne dise pas non plus que Jésus-Christ a défendu d'arracher l'ivraie : c'est aux ministres de la parole que s'adresse ce précepte ; mais le Christ n'a pas songé à porter atteinte aux droits du magistrat ; il l'arme du glaive pour frapper et punir celui qui blasphème son saint nom. Si donc l'anabaptiste persistant dans sa doctrine de péché, soutient la nécessité d'un second baptême, nie le péché originel et se sépare de nous sans nécessité, — qu'il meure par le glaive dans sa coupable obstination 1).

Aucune voix ne s'éleva dans l'assemblée de Hombourg contre cet anathème. Mélanchthon, le Fénelon de la réforme, opina pour la peine capitale contre tout anabaptiste qui persisterait dans ses erreurs, ou qui romprait son ban sur la terre d'exil où les magistrats l'auraient déporté. — Un magistrat,

1) Si quis solummodò articulos assereret nempè de paedo baptismo, peccato originali et de separatione non necessaria, concludimus, et in hoc casu, morte affici. Gast., p. 176. Catrou, p. 222, t. II, liv. I, du Davidisme.

répétaient les envoyés de Lunenbourg, a droit de vie et de mort sur les hérétiques; le prince peut contraindre ses sujets à entendre la parole de Dieu 1).— Que l'hérésie soit éteinte dans le sang et les flammes, demandèrent les ministres d'Ulm. Et ceux d'Augsbourg : — Si nous n'avons envoyé encore aucun rebaptisé au gibet, nous leur avons marqué la joue d'un fer rouge. Et ceux de Tubingue : — Pitié pour les pauvres anabaptistes, qui ne suivent que la voix de leurs chefs; mais mort aux ministres de la parole. Le chancelier se montra plus tolérant : il conclut à ce qu'on enfermât les rebaptisés dans une prison où on s'étudierait à les convertir à force de misères. Tous demandèrent qu'on rédigeât en cette occasion un code religieux qui servît de règle de conduite aux protestants, afin d'exterminer à jamais le fanatisme. Et de cette assemblée sortit un décret semblable à ceux de ces pères dont Luther s'est si fort amusé, et où nous retrouvons jusqu'au Saint-Esprit qu'ils invoquaient, et que les réformateurs appellent aussi à leur secours.

Or, voici cette bulle, à laquelle vous pouvez comparer celle de Léon X, que Luther nommait une œuvre d'enfer.

—Les ministres de la parole évangélique 2) exhorteront d'abord les peuples à prier le Seigneur pour la conversion des rebaptisés : qu'une punition exemplaire soit infligée à ceux de nos frères dont les dérèglements scandaliseront les consciences; que les ivro-

1) Ott., p. 86.
2) Catrou, Histoire du Davidisme. liv. 1, 224. Ott., p. 89.



gnes, les adultères, les joueurs, soient réprimandés; que nos mœurs se réforment.

« Qui rejette le baptême des enfants, qui transgresse les ordres des magistrats, qui prêche contre les impôts, qui enseigne la communauté des biens, qui usurpe le sacerdoce, qui tient des asssemblées illicites, qui pêche contre la foi, soit PUNI DE MORT.

« Voici comment on procèdera contre les coupables : on amènera devant le surintendant tout chrétien soupçonné d'anabaptisme; le ministre le reprendra et l'exhortera avec douceur et charité; s'il se repent, on écrira au magistrat et au pasteur de sa résidence, qu'on peut lui pardonner et l'admettre à la communion des fidèles. Le coupable abjurera ses erreurs, confessera ses fautes, en demandera pardon à l'Eglise et promettra de vivre en fils soumis. S'il retombe et qu'il veuille se réconcilier de nouveau avec Dieu, il sera frappé d'une amende dont on devra distribuer le produit aux pauvres. Tout étranger qui s'obstinera dans ses erreurs sera banni du pays : s'il rompt son ban, on le fera mourir.

« Quant aux simples qui n'auront ni prêché, ni administré le baptême, mais qui séduits, se seront laissé entraîner aux assemblées des hérétiques; s'ils ne veulent pas renoncer à l'anabaptisme, ils seront battus de verges, exilés à jamais de leur patrie,—et mis à mort, s'ils reviennent par trois fois au lieu d'où ils auront été chassés. »

Une seule voix s'éleva dans l'Allemagne protestante contre la sévérité de ce manifeste, ce fut celle du landgrave de Hesse dont les Etats étaient infectés d'anabaptisme. Sa conscience n'était pas tranquille.

Il voulut consulter ses docteurs ordinaires. Il s'adressa donc à Mélanchthon et à Luther. Nous avons leur réponse, elle est datée de Wittemberg, le lundi après la Pentecôte. C'est la paraphrase du commentaire de Luther sur le psaume 82.

« Que parlez-vous d'hérésie, avait dit Luther, ce sont des factieux, des perturbateurs de la paix publique, que tous vos anabaptistes, qu'il faut mettre à la raison de gré ou de force. Qui nie les dogmes de la foi, un seul article même de notre croyance reposant sur l'Ecriture ou l'autorité de l'enseignement universel de l'Eglise chrétienne, doit être sévèrement puni. Il faut le traiter, non seulement comme un hérétique, mais comme un blasphémateur du saint nom de Dieu. Il n'est pas besoin de s'amuser à disputer avec de pareilles gens, on les condamne comme des impies et des blasphémateurs. Et à quoi bon discuter sur des dogmes que l'Eglise a reçus, qu'on a longtemps débattus et trouvés conformes à la raison, appuyés du témoignage des livres saints, cimentés par le sang des martyrs, glorifiés par de nombreux miracles, et sanctionnés par l'autorité de tous les docteurs? Donc, s'il survient entre catholiques et sectaires un de ces duels de parole, où chaque combattant s'avance avec un texte; c'est au magistrat de connaître de la dispute et d'imposer silence à celui dont la doctrine ne concorde pas avec les livres divins. — Voilà pour ces brouillons qui prêchent et enseignent en public; mais il en est ici d'autres qui cherchent les ténèbres, qui, sans mission et sans vocation, se glissent furtivement dans les familles, y répandent leur venin, enlèvent les brebis au trou-

peau de Christ. Il n'est pas besoin d'attendre qu'on les défère au pasteur et au magistrat civil : ce sont des voleurs et des fripons qu'il faut traiter en voleurs et en fripons. Que si un pauvre diable a eu le malheur de tomber dans un pareil guêpier, il faut que, sous peine de parjure à Dieu et aux hommes, il déclare à quel troupeau il veut appartenir avant qu'on l'écoute. Veillons soigneusement à ce que nul prédicant, quand il vivrait en saint, ne vienne usurper la parole parmi les paroissiens qui ont un pasteur papiste ou un ministre hérétique. En vient-il qui n'apporte pas avec lui les titres de sa vocation divine, et le mandat humain en vertu duquel il veut exercer le ministère évangélique ; quand ce serait un ange, Gabriel lui-même descendu du ciel, chassez-le comme un apôtre d'enfer, et s'il ne s'enfuit pas, livrez-le, le polisson et le séditieux, au bourreau 1).

On fit ce qu'avait recommandé Luther : tout ce qui portait le nom d'anabaptiste, devenu odieux au pouvoir, fut chassé. L'anabaptisme cite encore aujourd'hui ces jours d'orage où sa constance lassa le bras du magistrat, comme des temps d'épreuve que Dieu faisait lever en faveur de son église de prédilection. Il rappelle avec orgueil quelques uns de ses confesseurs, qui aimèrent mieux souffrir la prison, l'exil, et la mort même, que de renier le verbe de

1) Comm. Luth. in psalm. 71, t. V. Ien., p. 147. Licet angelus esse videatur, imò Gabriel de coelo, tamen non modo pro Diaboli apostolo habendum, verum etiam si desistere nolit ab instituto, carnifici committendum, velut nebulonem, qui seditionem machinetur.

Jésus : même il a des chants pour ces premiers martyrs, et des paroles de pitié méprisante pour le moine saxon, qui en 1528, dans son livre de Coena Christi 1) et dans un autre traité contra paedobaptismum, avait d'abord si énergiquement défendu la liberté de conscience. Et, pour toute vengeance, il rappelle les larmes que le Saxon répandit un jour quand Balthazar Hubeneyer, un de ses frères, fut conduit au supplice par ordre de Ferdinand d'Autriche, et ses paroles, plus éloquentes encore que ses pleurs, dans une épître à ses paroissiens : 2) « Au nom de Dieu, point de flammes ni de gibet, point de sang parmi nous ! que chacun croie en liberté au cri de sa conscience. N'est-ce donc pas assez des feux de l'enfer, des feux éternels pour punir l'hérétique ; pourquoi des peines dans ce monde, s'il n'a d'autre crime que d'errer dans sa foi 3) ?

Depuis quinze ans que nous écoutons Luther, chez lui la pensée a fait comme le corps, elle a changé à chaque heure de la journée.

---

1) Luth., t. III. Ien., p. 458, a.

2) T. IV. Ien., p. 319. Coch. in Act., p. 198.

3) Cuilibet permittendam esse libertatem credendi quod lubet. Quod si quisquam de fide non rectè sentiat, eum in inferno satis habiturum supplicii, ubi sit ignibus sempiternis cremandus.

CHAPITRE XXVIII.

LES JURISTES.

Nous nous rappelons la révolte de Luther contre la lettre. Il avait commencé par enseigner la suprématie de l'esprit sur le mot. Pour émanciper la raison, il dut poursuivre l'image humaine dans la tradition catholique. A la fin, il lui fallut ériger un symbole : il eut donc besoin à son tour de signe matériel ; mais sa lettre nouvelle éprouva le sort de la lettre ancienne, elle fut soumise au doute, et niée. Luther protesta contre cette négation, et immola cette fois l'esprit à la lettre : l'infaillibilité de l'Eglise entra donc dans sa dogmatique.

— Il est dangereux de croire ou d'enseigner contre le témoignage de la foi et des dogmes de l'église. Celui qui doute d'un seul article écrit dans son symbole, est un hérétique en révolte contre le Christ et ses apôtres et contre son église, roc inébranlable de vérité. — C'est au duc Albert de Prusse que parle le réformateur.

— Mais, dit ici Menzel 1), qui comprend merveilleusement tout le danger de cette parole pour le libre examen, que va donc faire le réformateur? dira-t-il aux flots de la pensée comme aux flots de la mer : Vous n'irez pas plus loin ? Si derrière ces flots point une lumière que les néologues regardent avec des yeux de chair et d'esprit comme une lumière divine; affirmera-t-il qu'il n'y a que ténèbres ? Si le sectaire a assez de foi pour marcher sur les flots, est-ce que Luther l'arrêtera ? Voilà donc la nuit papiste qui s'étend de nouveau sur ce bel adage de l'apôtre : Prenez, et gardez ce qui est bon 2).

Les juristes développèrent la pensée de Menzel, soutinrent et prouvèrent que le dogme du libre examen posé, il ne pouvait y avoir d'herésie dans l'église luthérienne, et repoussèrent comme un attentat à la raison et une défaillance de Luther cette exégèse du psaume 82, où le docteur change des négations en hérésie 3), et cette postille où il établit le droit qu'a l'Eglise et le pouvoir de punir l'hérétique 4).

Luther crut échapper à ses adversaires par une transfiguration nouvelle : il nia la lettre.

—Cette défaillance incessante de doctrines finit par frapper quelques ames qui, ralliées à l'œuvre de Luther dès le principe, s'effrayaient des ruines que la

1) Luther's Werke, t. xx. p. 2096.

2) Menzel's neuere Geschichte der Deutschen, t. I. p. 437 et suiv.

3) Luther's Werke, t. v. Alt. p. 286.

4) Hauspostille über das Recht und die Pflicht der Kirche, wie der weltlichen Obrigkeit, den Ketzereien zu wehren, t. XIII. p. 440. Ed. de Halle.

réforme faisait dans le domaine des intelligences. Esprits positifs, versés dans la pratique du droit, et qui détournés par Luther de ces voies traditionnelles où leur science pouvait se régler et s'alimenter, voyaient leur crédit s'éteindre parmi leurs concitoyens et leur parole abandonnée. Les juristes tentèrent donc de revenir sur leurs pas, et de ramener les chrétiens au droit civil ou à l'autorité. Ce fut un coup de la providence, que le retour des prêtres de la jurisprudence à la tradition. Leur appel aux décrétales, aux canons de l'Eglise, aux bulles papales, au concile, pour établir le dogme, quand la lettre scripturaire paraissait insuffisante, causa à Luther sur ses vieux jours une cuisante douleur! Les juristes proposaient donc d'adorer ce qu'on avait d'abord brûlé! Schurff, une des premières conquêtes de Luther 1), fut aussi un des premiers à proclamer la beauté et la valeur de la tradition! Il proposait un argument qui blessait au cœur le docteur saxon : car, disait Schurff, qu'est-ce que l'Ecriture, sinon une tradition? Comment prouver le caractère divin de l'Ecriture, sinon par la voie orale, tradition séculaire qui nous assure que le souffle de Dieu s'est répandu sur la lettre! Il n'en est pas du Nouveau-Testament comme du firmament, où chaque étoile parle un langage compris de tous. Qui nous a remis ce livre de bonne nouvelle? des hommes; qui nous l'a transmis d'âge en âge? des hommes; ainsi donc c'est par la tradition que vous savez que le nom de chrétien que vous portez vient du Christ. C'est le fleuve de la tradition qui vous ap-

1) Coll. mens. lat., f. 142.

porta les deux Testaments, le Sinaï et le Thabor, l'ancienne et la nouvelle loi, Dieu et Jésus.

Luther vieillissait, sa verve s'épuisait, son cerveau se dépeuplait, quand il déclara la guerre aux juristes. Son argumentation est faible, traînante et embarrassée. Il s'aperçut bientôt du peu d'effet que sa parole produisait et il revint à sa nature première. Il se fit moqueur, car déjà la moquerie ne lui venait pas spontanément, ainsi que dans sa lutte avec le « papisme »: il avait besoin de la chercher, et souvent longtemps, sans la trouver.

« Il y a trois ans, disait-il en chaire le dimanche de la Quadragésime, que je me tais : c'est bien assez de temps. Les juristes sont venus m'attaquer de tous côtés : à la bonne heure, qu'ils viennent, mais avec l'arme de Dieu, et point avec les décrets des pontifes. Quand je succomberais, ce qui n'arrivera pas, ils devraient honneur et gloire à notre doctrine, ce Verbe de Dieu que l'Esprit-Saint a répandu et annoncé par ma bouche en disant : qu'ils gardent cette parole quand bien même Caïphe ou Judas la prêcherait. Que nous parlent-ils des canons? quand ces canons vaudraient quelque chose, ce ne sont pas des chaînes qui doivent nous lier : nous n'adorons pas pour faire plaisir aux juristes les excréments et les décrets des pontifes de Rome. Qu'ils s'en aillent donc avec leur droit et nous laissent tranquilles; ils ne parviendront pas à troubler nos églises, et à infecter les esprits de nos étudiants de leurs dogmes impies; ils ne pourront jamais faire un objet de risée de nos théologiens. Savez-vous ce qui adviendra? tout au plus que l'indifférence et l'ingratitude de la multi-

tude, et le sarcasme de nos juristes, dépeupleront nos temples de ministres selon le cœur de Dieu.

« Messieurs les juristes, on vient de me dire que vous avez fait entrer le droit canon à notre académie, et que vous voulez en protéger l'enseignement. Vous savez bien que nous avons pilé et réduit en cendres, il y a déjà longtemps, cet âne-papiste, cette asinique papauté et ce qu'elle avait dans le derrière 1). Je vous en prie, mes bons amis, soyez donc d'accord avec nous; ne jugez pas contre le droit : voilà quel doit être votre enseignement, et celui des professeurs, des grands, des petits, des écoliers de tout âge : moi je ne veux ni ne puis souffrir que vous déchiriez notre église. Si cela vous plaît, allez au diable. De sécrétions et de flatuosités papistes, je ne veux : bon pour vous, faites-en votre régal 2). Si vous n'écoutez pas cette admonition, et que vous preniez vos cornes, je vous montrerai les miennes et je vous attaquerai vertement. Si de noirs que vous étiez je vous ai faits blancs, je puis encore aujourd'hui vous rendre votre couleur première, et vous deviendrez noirs aux yeux des hommes comme un démon tartaréen. Alors j'ouvrirai la bouche et je raconterai comment vous avez ces toges et ces pelisses précieuses, et ces vêtements brillants. Ne vous avisez plus d'appeler nos théologiens des ânes ou des troncs; autrement j'en dirai autant de vous;

1) At nos istum asinum Pontificium cum foetidis excrementis in cineres pridem redegimus.

2) Nos excrementa pontificis et crepitus ventris nolumus. Ipsi vos ea devorate. Coll. germ., fol. 425, b. Ulenberg, p. 562 et suiv.

que l'envie ne vous prenne plus de faire adorer à nos églises ces sons et ces ordures que rend le derrière papal, surtout dans cette cité de Wittemberg. Tous tant que vous êtes, juristes, avec toute votre science, vous ne seriez pas capables d'expliquer un seul commandement de Dieu! Vous croyez donc que je ne sais pas ce que vaut un jurisconsulte. Si je prêche, il faudra bien que vous renonciez à vos projets : montez en chaire si le cœur vous en dit, je ne m'y opposerai pas. Je vous céderai la place et je me retirerai ailleurs, où je pourrai faire mon salut. Que le pape consperge de ses excréments le monde entier, qu'il les mange! Nous avons bien su en venir à bout et le lasser, cet ennemi cruel; c'était un adversaire redoutable. Vous ne pourriez rien faire, rien entreprendre, rien enseigner, qui nous porte préjudice. Vous croyez donc bonnement que je ne sais pas ce que vous valez : je vous le dirai si vous me poussez à bout; je dirai vos sottises, votre science de savetier, mes beaux juristes, dont pas un quand on le distillerait jusqu'à la cinquième essence, ne serait en état de nous donner l'explication d'un précepte de Dieu! »

A table, le soir, Luther reprenait le discours qu'il avait laissé inachevé en chaire, et là il avait des auditeurs qui pouvaient au moins le comprendre.

A l'entendre, le droit canon n'était qu'une chimère, une déglutition avinée du pape, un os qui doit rester au derrière des juristes qui en font bonne bouche, de la poudrette dont saint Pierre avait empesté le monde chrétien; les canonistes étaient des ânes, des ânissimes, des pestes de l'église, des suppôts

d'enfer et de Satan, des blasphémateurs du Christ, des ennemis de l'évangile qui ont avalé le pape et le gardent dans l'estomac, des savetiers, des disputeurs em...... 1).

Mais ces paroles grossières, ces plaisanteries ramassées dans le fumier, ces quolibets trempés d'ordures et de fange n'avaient déjà plus la valeur d'autrefois. Luther ne trouvait pas de lèvres prêtes à rire, il avait épuisé la saillie ; les fronts ne pouvaient plus se dérider ; il se répétait en vieillissant.

Les juristes le laissèrent dire, ils ne répondirent même pas à ses sarcasmes. Ils avaient pour eux son disciple Mélanchthon, qui rougissait de son maître, et disait à l'oreille de qui voulait l'entendre la nécessité de reconstruire la hiérarchie ecclésiastique, et de s'appuyer sur l'enseignement des siècles passés.

Un élève du Saxon, Gaspard de Schwenkfeld, avait prévu et annoncé le retour à la lettre, la désertion de l'idée pour le signe, et la consécration de la forme où retomberait nécessairement Luther. Déjà, en 1525, il montrait le nouveau Sisyphe roulant son rocher sans pouvoir atteindre la sainte montagne de Jésus : — O lumière de l'évangile, s'écriait-il, tu tires tes clartés de l'Ecriture ! tu as éclairé les turpitudes du royaume papiste, tu as brisé les chaînes des consciences, tu as rendu aux intelligences la liberté, et tu n'as pas été comprise ! Combien de chrétiens qui se disent évangéliques et enfants du Seigneur parce qu'ils peuvent rire sans danger du pape et refuser le tribut aux moines 2) !

1) Coll. germ., fol. 419-422. Eisleben, 554-571.

2) Ermanung des Missbrauchs etliches furnembsten Artikel des Evangelii,

Schwenkfeld entrevoyait le jour où le luthéranisme périrait, tué par la lettre même, qu'il viendrait réhabiliter après l'avoir percée d'outre en outre : — Place à l'Evangile de Luther, continuait-il, qu'on le laisse passer, il a fait son temps, et qu'on prie Dieu de susciter d'autres apôtres, de nouveaux ouvriers qui aplaniront le chemin à un autre Messie, lequel relèvera l'homme par la toute puissance de l'esprit, et vivifiera par le Verbe vivant de Jésus. Les tonneaux sont trop vieux pour un vin nouveau. Luther a mis la créature à la place du créateur, la lettre à la place de l'esprit, la terre à la place du ciel ; il nous a sortis de l'Egypte et délaissés dans le désert. Que de la lettre émane un souffle de vie qui renverse toutes ces plantes que n'a pas semées le père céleste. — Honneur à Luther dont ma voix reconnaissante proclamera toujours les bienfaits ; mais je confesse hardiment que la vérité une fois trouvée comme elle l'est, j'aimerais mieux retourner aux papistes qu'aux luthériens. Luther a délivré de ses chaînes un peuple sans science de l'esprit ; mieux aurait valu ne pas briser ses fers. Qu'est-ce que notre réformateur ? un homme qu'il faut bien se garder de suivre en tout, aveuglément, surtout quand il invoque le glaive pour répandre l'Evangile. Il n'y a que Dieu qui soit notre maître et notre guide... N'oublions pas qu'il a enfanté des disciples qui se sont retirés honteusement des voies du Seigneur et qui nous ont fait plus de mal que les papistes. Parmi eux il en est beaucoup

---

aus welcher unverstant der gemeine Mann in fleischliche Freyheit und Irrung gefuret wirt. Breslau, 1524.

qui ne comprennent ni la parole, ni l'esprit ; missionnaires qui n'ont reçu leurs lettres que d'eux-mêmes et non du Verbe, qui ne prêchent que dans leur intérêt, et qu'il faut renvoyer à l'école du Christ pour s'y nourrir du pain de la sagesse 1).

Luther était presque aussi courroucé de la pitié que des louanges de son ancien disciple. Quand Gaspard, enfant docile, l'écoutait l'œil baissé, alors les lèvres du docteur s'épanouissaient de joie, et d'odorantes paroles s'en échappaient en forme de bouquets. Schwenkfeld était un autre Benjamin ; mais aujourd'hui que le disciple a quitté la voie du maître, le maître gronde. Il est colère surtout depuis que Schwenkfeld a eu l'audace de lui envoyer une de ses élucubrations.—Au diable, dit-il, fou que tu es, laisse-moi donc avec tes livres tout souillés des ordures de Satan : voici mon dernier mot sur ton compte : que Dieu te confonde, maudit Satan, toi et tous ceux qui procèdent de son souffle !

Les Luthériens répétèrent l'imprécation du docteur, Mélanchthon seul n'invoqua pas le diable, mais le bras de chair des princes pour chasser cette « peste » de l'Allemagne 2).

---

1) Schwenkfeld's Epistolar, t. II. liv. II. p. 641. Salig's Geschichte der Augsburgischen Confession. T. III. liv. xi, Ch. 1. p. 976.

2) Melanchthon bat wegen Schwenkfeld's die Fürsten und Herren solche Pest der Kirche zu unterdrücken. Daumer Polemische Blätter.. 1834, p.35.

Schwenkfeld mourut fort âgé après avoir composé, dit son épitaphe, plus de quatre-vingts traités.

.. Caerteroquin corporis dignitate ac vitae sanctimonià vir gravis et venerabilis
Plurimis de religione supra LXXX germanica lingua
Libris divulgatis : obiit senex, Anno MDLIIX.

CHAPITRE XXIX.

DERNIÈRES TENTATIVES DE LA PAPAUTE. — 1535. - 1537.

A la diète d'Augsbourg, l'empereur s'était engagé à solliciter du pape la tenue d'un concile, pour ramener, s'il était possible, les dissidents à l'unité 1). Les catholiques, ames simples, se faisaient illusion et pensaient qu'une réunion œcuménique des évêques étoufferait les derniers germes de la révolte. Luther ne cessait d'en appeler au concile. Que de fois, depuis ses thèses, il avait proclamé à la face de son pays qu'il était prêt à rendre compte de sa foi dans un synode national, à se soumettre à ses décrets! Les réformés qui ne connaissaient pas ces tabagies où chaque soir le docteur venait rire de ce qu'il avait dit la veille, croyaient à la sincérité de sa parole. L'empereur avait de grandes pensées; au moment où il allait se mettre en devoir de les réaliser, il trouvait sur son chemin un moine qui lui barrait la route. Pour en finir avec le schisme qui grandissait d'heure

1) Osiander, lib. II, Hist. Eccles.

en heure, il avait essayé de tout : de son autorité impériale, qu'on avait méconnue, et des bourreaux mêmes, dans les Pays-Bas, qui s'étaient lassés. Il restait encore une voix à faire parler, celle de l'autorité dans un concile universel. Il voulait que ses allemands l'entendissent, dans l'espoir qu'elle opèrerait quelques miracles, ainsi que dans la primitive église. Il y a vingt ans, quand Luther s'essayait contre les indulgences, peut-être que cette parole eût été toute puissante ; aujourd'hui elle retentissait trop tard : ne demandait-elle pas la restitution des biens du clergé ? or, princes et sujets, tout le monde avait dérobé le bien d'autrui. Le commandement le plus difficile n'était pas de rendre à Dieu ce qui est à Dieu, mais à autrui ce qui lui appartenait. Luther lui-même n'aurait pas été écouté, car la noblesse germanique avait déjà vendu les chevaux des évêques, les tapisseries des églises, les vases sacrés, les tableaux, les statues, et, pour vivre, elle attendait que la réforme allât en avant et fît de nouvelles ruines et de nouvelles proies. C'était le vœu sincère de la papauté, que la tenue d'une de ces grandes assises où l'Eglise pourrait faire entendre sa voix, montrer au monde chrétien tout ce que son chef visible sur cette terre avait, depuis près de vingt ans, dépensé de conseils, de larmes, et de miséricorde pour ramener au giron de l'autorité 1) des enfants rebelles.

1) Toutes les opinions, dans le catholicisme, étaient unanimes à demander un concile oecuménique. Cochlée, cet ardent adversaire de Luther, disait au pape, en lui dédiant son Traité, de Matrimonio serenisssimi regis Angliae : — Si quandò dederit nobis



Si la tiare a jamais été honorée, c'est par le pape Clément VII; sans préjugés et sans passions, d'un cœur doux et élevé, ami sincère des lettres, savant dans des sciences où jamais pontife ne l'avait été, mécanicien, ingénieur et architecte! Et pourtant jamais pontife ne fit plus de fautes. Sa politique fut timide et soucieuse; il eut peur de la France et peur de Charles V. Le rêve qui le tourmentait sans cesse était d'user l'Empire par la France, et la France par l'Empire. Il se jetait dans les bras de Charles V quand l'étoile de François Ier semblait briller de trop d'éclat, et dans ceux de son rival quand l'astre de Charles V l'empêchait de regarder la France. Charles n'eut pour Clément ni amour ni crainte. Le pape eut tort aussi d'attenter aux libertés de Florence, que ses neveux, après sa mort, finirent par étouffer. Sur son lit d'agonie, il eut la douleur de voir le vatican déchu de sa gloire et de son influence dans les affaires de ce monde; les royaumes du septentrion se détacher de la foi catholique, et la Suisse rompre avec le saint-siége. Il mourut de chagrin; comme vicaire de Jésus-Christ, n'ayant aucun reproche à se faire, et s'endormant dans le Seigneur après une vie pure; mais comme prince humain, pleurant sur cette politique à deux faces qu'il avait adoptée dans l'intérêt de sa couronne mondaine 1). Et voyez, dit ici Ranke, de quelle vitalité puissante

---

sanctitas tua generale concilium, id quod omnes pii ac fideles christiani longis desideriis, magnisque gemitibus et suspiriis abs te petunt et efflagitant, etc., in-4, 1525.

1) Maimbourg. Hist. du Luthéranisme, 123, 131 et suiv.

est doué le catholicisme ! il semble qu'il eût dû s'éteindre ou s'affaiblir dans les mains débiles de ce pontife, et il se relève avec des splendeurs nouvelles sous Paul III, son successeur 1). Paul adopta une politique franche et toute de conciliation. A peine est-il monté sur le trône, que les peuples et les souverains sont également en admiration devant ses manières nobles, aisées, son élégance sans faste, et sa douceur sans faiblesse. La papauté grandit à cette noble réponse de Paul à l'empereur, qui lui demandait le chapeau de cardinal pour ses deux petits-fils :— Je le donnerai quand on m'aura prouvé qu'on a fait des cardinaux à la bavette. Clément laissait à son successeur une grande tâche à remplir, et sous le faix de laquelle il avait succombé. Voici ce qu'il avait à faire : vaincre le protestantisme, ou du moins poser une barrière à ses envahissements, restaurer l'édifice catholique, lui rendre ce qu'il avait perdu de vie et d'éclat aux yeux des hommes, lui imprimer de l'unité ; contre le septentrion protestant, soulever le midi; à une ligue réformée opposer une ligue catholique, et, quand cette œuvre serait accomplie, précipiter l'Europe contre la Porte Ottomane, et éteindre les dernières querelles des princes amis du saint-siége, qui faisaient tort au christianisme, en réconciliant la France et l'Espagne. Presque toutes ces belles pensées écloses et nourries dans son cerveau,

---

1) Fessler a célébré également l'importance du concile de Trente. Auch das Werk der zu Trient versammelten ehrwürdigen Väter war die durchaus folgerichtige Festsetzung der katolisch-kirchlichen Glaubenslehre ausgemittelt aus der h. Schrift und Apostolicher Ueberlieferungen. Geschichte der Ungern, t. VIII. p. 384.

il eut la gloire d'en poursuivre l'achèvement. Le temps, plus fort que lui, l'empêcha de triompher partout également; mais sa grande œuvre, celle qui l'a comblé d'honneur aux yeux même des protestants de bonne foi, c'est le concile qu'il ouvrit à Trente, et dont le nom s'associera à jamais à l'illustration de son pontificat. Vaste idée politique qui a survécu et survivra à toutes les autres gloires de ce pontife; car si à Trente une barrière insurmontable s'éleva entre les deux cultes, le catholicisme se retrempa, prit de nouvelles forces, en étreignant d'un lien indissoluble toutes les nations qui lui appartenaient. Le nord put se détacher du faisceau; mais la chaîne qui liait le midi fut à jamais scellée. Après le symbole d'Athanase, il n'y a pas de livre plus révéré parmi les catholiques que celui qui porte pour titre: le Catéchisme du concile de Trente, qui n'est lui-même que le développement lumineux de ce symbole : c'est là que l'inviolabilité du dogme, la suprématie pontificale et l'unité chrétienne ont été mises à l'abri de toute tentative d'erreur et de nouveauté. Ranke, que nous aimons à citer, remarque avec raison que le marteau saxon croyait avoir brisé jusqu'à la dernière pierre de la Babylone moderne, mais qu'à Trente on vit bien que l'édifice catholique n'avait pas été entamé. C'est alors que, pour compenser cette défection des nations allemandes, surgissent tout à coup ces ordres religieux qui s'en vont dans toutes les parties du globe, conquérir des ames au saint-siège, combler les places où la réforme laissait des vides, et porter au bout du monde le nom de Rome. Tout ce qu'il y a de grand, dit le même écrivain,

dans l'histoire moderne, est l'ouvrage de ces ordres et des jésuites surtout, république qui égale en puissance, en habileté, celle de Romulus. Si Luther enleva à Rome deux millions de chrétiens, Ignace de Loyola lui en donna dix 1).

Paul III, de la famille des Farnèse, était venu pour opérer une œuvre de conciliation que les évènements imprévus avaient empêché ses prédécesseurs d'accomplir. Vergerio, son légat, eut ordre de partir pour l'Allemagne et d'annoncer à Charles V, à son frère Ferdinand et aux princes de la chrétienté, que le concile que les peuples demandaient depuis si longtemps s'ouvrirait enfin à Mantoue.

Vergerio arriva dans les premiers jours de novembre à Wittemberg, et manifesta tout d'abord le désir d'entretenir Luther : cette fois c'était l'Eglise qui venait à Luther, en suppliante. Le docteur attendait le légat, et il riait de l'ambassadeur avec ses amis : — Voici qu'on m'annonce un révérendissime cardinal, écrit-il à Mélanchthon, un légat qui ressemblera à tous les autres, un escroc, un voleur, le diable en personne. Je voudrais que l'Angleterre eût beaucoup de rois comme Henri VIII, qui savait si bien se défaire de cette canaille 2).

Un vieil écrivain réformé de l'époque nous a conservé le récit de cette entrevue :

— Aussitôt que le docteur Martin Luther connut l'heure du rendez-vous, il fit appeler son barbier :

1) Ranke. Histoire (Action de l') de la papauté.

2) Utinam haberent plures reges Angliæ qui illos occiderent. Melanchthoni, 1535. Im December. Martin Luther's Leben, von G. Pfizer. p. 703. Historia de vitâ Martini Lutheri, p. 515, Aut. Ulenbergio.

— Mon maître, lui dit le barbier, que veut dire ceci, que vous m'appeliez de si bonne heure pour vous faire la barbe? Le docteur lui répondit : C'est que je dois être reçu par l'envoyé du Saint-Père, et vois-tu, il faut si bien me faire le poil, que je ressemble à un Adonis, et le légat pensera : Diable, si Luther si jeune nous a fait passer d'aussi mauvaises nuits, que fera-t-il donc dans la force de l'âge? Quand maître Heinrich l'eut savonné et barbifié, Luther mit son plus bel habit et passa autour du cou un collier d'or : — Mais c'est pour vous moquer, dit en étouffant de rire le barbier. — Tu as raison, reprit le docteur; ils se sont assez moqués de nous, c'est à notre tour de les faire enrager. C'est ainsi qu'il faut traiter les renards et les serpents. — Allez en paix, ajouta le barbier, dans la paix de Dieu; que le Seigneur soit avec vous et les convertisse par votre bouche. — Je n'en ferai rien, reprit Luther, mais cela pourrait se faire, et je me propose de lui laver la tête.

Cela dit, il monta avec Pomer dans le char que le légat lui avait envoyé en signe d'honneur, et prit le chemin de la citadelle. En mettant le pied dans la voiture, il éclata de rire, et dit à son compagnon : — Vois donc, le pape des allemands et le cardinal Pomer assis côte à côte, c'est un vrai miracle!

Luther se dispensa des hommages ordinaires qu'on rendait aux légats du pape. Il se fit annoncer; le légat le prit par la main, et l'introduisit dans son appartement. Après quelques paroles indifférentes, Vergerio mit la conversation sur le concile. — Bah! dit Luther en secouant la tête, dérision que votre concile : si le pape en tient un, ce sera pour traiter

de cuculle, de moines, de tonsure cléricale, de viandes et de vin, et d'autres niaiseries de cette force; mais de la foi, de la pénitence, de la justification, du lien de charité qui doit unir tous ceux qui vivent de la même foi, rien, rien absolument : graves et solennels enseignements dont la réforme s'est occupée jusqu'à ce jour, illuminée par la lumière de l'Esprit Saint ! Qu'avons-nous donc besoin, nous autres, de votre concile, qui n'est bon que pour les pauvres nations que vous tenez en captivité? Vous autres papistes, vous ne savez même pas ce que vous croyez. Marchez, marchez ; si vous voulez, assemblez votre concile; j'irai, je vous le promets, même quand je saurais qu'on m'y destine le feu ou la potence.

Le légat ne récrimina par aucune parole amère : il inclina la tête en signe de satisfaction, comme s'il eût obtenu tout ce qu'il venait solliciter de Luther... — Mais dites-moi, docteur, demanda-t-il, et où voudriez-vous que se tînt le concile ?—Moi, reprit le Saxon en riant, où vous voudrez, à Mantoue, à Padoue, à Florence, peu m'importe.—Et à Bologne? ajouta le légat... à Bologne ! — A qui appartient cette ville, dit Luther ? — Au pape, répondit le légat. — Bon Dieu ! dit tout haut le docteur, encore une ville que le pape a volée. Va pour Bologne; j'irai. — Et le pape lui-même viendrait à Wittemberg, reprit le légat, si le salut des ames l'exigeait. — Oh ! par Dieu ! qu'il vienne, dit Luther, nous le recevrons de notre mieux.—Et comment voudriez-vous qu'il parût, demanda Vergerio, avec des hommes de guerre ou sans soldat? — Comme il voudra, inter-

rompit brusquement Luther, il sera toujours le bienvenu.

La conversation changea. Le légat demanda à Luther s'il faisait des ordinations parmi les réformés.

— Certainement, nous ordonnons, puisque le pape défend aux siens de nous conférer le sacerdoce. Et tenez, monseigneur, dit-il en montrant du doigt Pomer, voilà un évêque de notre façon, le docteur Pomer, qui a reçu la consécration épiscopale.

Tout cet entretien ne fut qu'une raillerie insolente 1), où Luther traita le nonce du pape en « escroc et en fripon ». Quand Vergerio monta à cheval pour quitter Wittemberg, il tendit la main à Luther en lui rappelant la promesse qu'il lui avait faite la veille.

— Adieu monseigneur, dit Luther : j'irai, et j'y porterai ma tête et mes épaules. Le lendemain il contait à Mélanchthon et à Justus Jonas son entrevue avec le légat.

— Notre légat est parti : il n'a fait que paraître en cette ville. Cet homme vole et ne marche pas. Il m'avait invité, ainsi que Pomer à déjeûner ; j'avais refusé son souper. J'ai mangé à sa table. Il n'appartient pas à bouche humaine de raconter ce qui s'est dit entre nous ; j'ai fait le Luther pendant tout le repas 2).

Il est certain qu'il voulait s'amuser aux dépens des catholiques, et qu'il n'avait pas l'intention de tenir la promesse qu'il lui faisait d'assister au concile. Ce

---

1) Pallavicini, lib. III.

2) Justo Jonae, 10 nov. 1535. Vergerio trahit depuis le catholicisme, et le jour de son apostasie, fut rangé parmi les hommes de foi et de lumière. Maccrie, Hist. de la Réf. en Italie.

concile à ses yeux n'était qu'une œuvre du diable dont il refusait d'être complice. Les pamphlets qu'il publia en ce temps-là témoignent tous qu'il ne voulait à aucun prix de réconciliation avec la papauté 1). Ces synodes de Hanau, de Francfort, de Schmalkade, où la fleur des théologiens des deux communions se réunissait pour rapprocher les deux cultes, n'étaient imaginés que pour endormir l'empereur. Au colloque de Schmalkade (1537), Luther enfermait ses commissaires dans un cercle de fer, d'où ils ne pouvaient sortir sans encourir sa colère. Il redoutait surtout les molles timidités de Mélanchthon, qui penchait plus que jamais pour rendre aux évêques la juridiction ecclésiastique. Le disciple s'entortillait dans des protestations équivoques, de peur d'attrister son maître 2). Le landgrave de Hesse, qui voulait à toute force échapper au joug impérial, s'associait secrètement aux mauvaises pensées de Luther; en public et dans les synodes il adoptait les idées conciliatrices de Mélanchthon, jouant ainsi un double jeu. Il comptait, pour prix de ses condescendances, faire bénir sa polygamie par l'Eglise de Wittemberg.

Arrêtons-nous sur cette page de l'histoire de Luther

1) 1° Locus ex jure canonico de donatione Constantini Magni; 2° Concilium Gangrense, all. versum à Kymeo; 3° Epistolae aliquot Joh. Huss; 4° Narratio de Johanne Chrysostomo. — Coch. in Act., p. 307.

2) Op. Luth., t. VII. Ienae, p. 390.

CHAPITRE XXX.

BIGAMIE DU LANDGRAVE DE HESSE. — 1539-1540.

Philippe était depuis seize ans uni à Christine, la fille du duc Georges de Saxe, et père de huit enfants. Ce mariage n'avait pas été heureux : le duc était emporté, violent, débauché et superstitieux 1).

Il tomba malade lors du synode religieux de Francfort. Comme tous les réformés, il aimait à lire la Bible, qui ne quittait pas son chevet. Il l'ouvrit au chapitre du Nouveau-Testament où saint Paul menace du feu éternel les fornicateurs, et il eut peur. La santé revenue, il continua sa vie ordinaire ; mais la sentence apostolique était toujours là qui le remplissait de terreurs. Il prit le parti de renoncer à la communion. Le repos ne revint pas. Il aimait alors avec passion Marguerite de Saal, une fille d'honneur de sa sœur Elisabeth. La jeune femme, belle, coquette et dressée aux manéges de cour, résistait ;

1) Neuere Geschichte der Deutschen, t. I.

et les désirs du landgrave croissaient et devenaient de plus en plus violents. Il ne dormait ni ne mangeait, et avait oublié jusqu'à ses honteuses amours de corps-de-garde. Christine souffrait, et se plaignait ouvertement. Les courtisans qui trouvaient leur profit aux amours adultères du prince, le poussaient dans la débauche. A tout prix il lui fallait Marguerite.

Il relut la Bible, et cette fois elle s'ouvrit au chapitre V du livre de Moïse. Philippe crut à un avertissement du ciel, et, à l'instar des prophètes de l'ancienne loi, il voulut prendre deux femmes.

Il fallait légitimer cette bigamie. Le landgrave, peu inquiet de l'opinion publique, tranquille dans sa conscience, tenait à ce qu'une haute parole étouffât en son ame jusqu'aux germes du remords, le mît en paix avec Dieu et bannît ces visions qu'il redoutait presque autant que la mort. Il connaissait tout ce qu'il avait fait pour l'œuvre évangélique, et savait que, s'il retirait son bras, cette œuvre courrait des dangers. Les chefs et les apôtres de la réforme vivaient de ses bienfaits : aux uns il avait donné publiquement de l'argent, aux autres des burettes d'église, à plusieurs quelques mitres d'évêques pour se marier. Il n'eut eu besoin que d'appeler dans son palais, et il n'aurait pas manqué de voix prêtes à l'absoudre, et au besoin à chanter son adultère; mais il voulait l'approbation du docteur de Wittemberg et de ses disciples.

Un prêtre catholique, dominicain d'abord, puis luthérien, zwinglien ensuite, et qui en ce moment ne croyait plus à rien, se chargea de rédiger le mé-

moire que le prince voulait adresser à l'église saxonne.

Mais il voulut écrire lui-même. Sa lettre était courte, hautaine et pleine de cynisme : il disait qu'il avait besoin de femme, et qu'à défaut de Marguerite, si on la lui refusait, il saurait en trouver d'autres 1).

Luther s'irrita de cette insolence, accoutumé qu'il était à plus d'obséquiosité de la part des puissances. Il témoigna dans sa réponse l'intention que la question fût examinée mûrement par le clergé de la Hesse. Le landgrave voulait aller tête levée, et il lui fallait une autre approbation que celle de ce bas sacerdoce qui ployait sans murmure à tous ses caprices, mais dont le peuple méprisait l'ignorance.

Bucer vint encore en aide au landgrave. C'était un théologien de savoir, à la parole fleurie et au ton mielleux, une ame de courtisan ou de serpent 2) qui avait fait toute sa vie métier d'apostasie. Il avait trahi le couvent où il avait sucé ce qu'il savait de théologie, trahi les pauvres prêtres qui l'avaient nourri et habillé à leurs frais dans son enfance, trahi le catholicisme qui l'avait fait prêtre, trahi Luther qui l'avait recueilli, vanté et produit dans le monde, trahi Carlstadt, dont il avait embrassé la foi, trahi les sacramentaires dont il avait célébré l'enseignement. De retour à Luther, il venait récemment de le

1) Menzel, t. II, p. 181.

2) In Bucero calliditas vulpina. Just. Jonae Epist. ad Reiffenstenium.

renier pour passer aux Strasbourgeois. C'est cette bouche souillée de tant de parjures qui prononcera le vœu le plus épouvantable qui soit sorti des lèvres d'un prêtre : de voir déchirer et disperser les entrailles de Servet, qui ne pensait pas comme lui sur la Trinité 1).

Cette ame, qui ne se trouvait bien nulle part et ne pouvait dormir sur aucun oreiller, aimait l'argent. Le landgrave, qui le jetait à ses filles de joie seulement, traita Bucer comme une de ses maîtresses, et Bucer rédigea une instruction aux grands théologiens de Wittemberg, qu'il se chargea de porter et de faire valoir lui-même.

C'est une confession de soldat 2).

« Or, reconnaissant qu'avec ma femme je ne puis m'abstenir de fornication, il faut m'attendre, si je ne change de vie, à la damnation éternelle.

« Quand j'épousai Christine, ce ne fut ni par inclination, ni par désir des sens. On pourra consulter sur son tempérament, sur ses charmes, sur son penchant pour le vin, les officiers de ma cour, ses filles d'honneur.

» Je suis d'une complexion amoureuse. Accoutumé à la vie désordonnée des camps, je ne puis vivre sans femme.— Je n'ai pas gardé plus de trois semaines la fidélité conjugale.

» Si je dois combattre pour les intérêts de la con-

1) Calvini Epist. Farello, t. II. p. 9,

2) Instructio quâ Martinus Bucerus apud D. M. Lutherum et Ph. Melanchthonem sollicitare debeat, et si id ipsis rectum videbitur, postmodùm apud Electorem Saxoniae. Bossuet, Histoire des Variations, t. I, p. 281.

fédération, un coup d'épée ou d'arquebuse peut me tuer, et alors je me dis : Tu iras droit au diable.

» J'ai lu l'Ancien Testament : de saints personnages, Abraham, Jacob, David, Salomon, ont eu plusieurs femmes, tout en croyant au Christ promis.

» J'ai résolu de renoncer à la fornication, et je ne puis ni ne veux en sortir qu'en prenant Marguerite pour femme. C'est pourquoi je prie Luther et Philippe de m'octroyer ce que je demande...

» Je ne veux et ne désire qu'une seule femme en outre de celle que j'ai déjà... Je prie Luther et Philippe de venir à mon aide et de ne pas me forcer à chercher à apaiser mes désirs charnels en des lieux que je ne fréquentais qu'avec répugnance. »

Le landgrave était pressé ; la consultation des prêtres de l'Eglise de Wittemberg ne se fit pas attendre. Elle est divisée en vingt-quatre articles 1).

L'article 21 est ainsi conçu :

« Si votre altesse est résolue d'épouser une seconde femme, nous jugeons qu'elle doit le faire secrètement, comme nous avons dit à l'occasion de la dispense qu'elle demandait, c'est à dire qu'il n'y ait que la personne qu'elle épousera, et quelques autres au besoin, qui le sachent, en les obligeant au secret sous le sceau de la confession. Il n'y a pas ici à craindre de contradiction ni de scandale considérable; car il n'est point extraordinaire aux princes de nourrir des concubines, et, quand le menu peuple s'en scandalisera, les plus éclairés se douteront de la vérité. — On ne doit pas se soucier beaucoup de ce qui s'en dira,

1) Bossuet. Hist. des Variations, t. I, p. 289.

pourvu que la conscience aille bien. C'est ainsi que nous l'approuvons.

» Votre altesse a donc dans cet écrit non seulement l'approbation de nous, dans tous les cas de nécessité, sur ce qu'elle désire, mais encore les réflexions que nous y avons faites. »

Cette consultation est signée des noms de Luther, P. Mélanchthon, M. Bucer, Ant. Corvin, Adam, J. Leningen, J. Vinfert, D. Mélanther, c'est à dire de toutes les gloires de la réforme à cette époque.

Le contrat de mariage entre Philippe et Marguerite de Saal fut rédigé sans doute par un docteur luthérien ; le notaire n'y paraît que pour apposer sa signature ; le théologien, pour justifier la bigamie du landgrave 1).

Son altesse y déclare qu'elle ne prend pas Marguerite à la légère, ni par curiosité, ni par mépris du droit civil, mais par l'entraînement de certaines nécessités de corps et d'ame, et parce qu'il lui serait impossible de vivre selon Dieu et de mériter le ciel sans une double femme.

Tout ce qu'il y avait d'ames honnêtes dans la réforme s'émut de douleur à ce grand scandale. L'électeur de Saxe se couvrit la figure quand il aperçut pour la première fois Bucer à son retour de Wittemberg. — Si le landgrave avait besoin de filles, disait-il, en haussant les épaules, il y en avait assez à sa cour !

Bucer, en homme habile, laissa cette colère s'exhaler. Il fit ensuite l'éloge de la piété du prince, de son

1) Instrumentum copulationis Philippi Landgravii et Margaritae de Saal. Bossuet, p. 306.

amour pour les siens, et au nom de Philippe, promit à l'électeur les secours dont il avait besoin pour tenir tête à l'empereur, et finit par lui montrer un écrit où la landgrave elle-même donnait son assentiment à ce mariage. L'électeur resta inflexible et Bucer en fut pour sa honte 1).

Le mariage se célébra le 3 mars 1540, à Rothenburg sur la Fuld, en présence de Mélanchthon, de Bucer et d'autres théologiens. On voulait garder le silence sur cette bigamie; mais la jeune fille et sa mère, tentées par le démon de la vanité, divulguèrent le secret. La famille du prince, le duc Henri de Dresde et sa sœur étaient irrités, moins dans l'intérêt de la morale que de ces vaines considérations mondaines qui parlent si haut en Allemagne. La mère de Marguerite à Dresde fut en butte aux risées et aux humiliations d'une cour orgueilleuse qui voulait lui faire expier l'élévation de sa fille, par tout ce qui peut briser le cœur d'une mère et d'une femme.

Le landgrave avait fermé sa Bible, et, en paix avec Dieu, sa conscience et son église, il marchait le front haut, donnant le bras à ses deux femmes pour aller au prêche, s'asseyant à table au milieu d'elles, les présentant à la fois à ses courtisans, et la nuit passant souvent du lit de l'une au lit de l'autre: heureux de la fécondité de ses deux compagnes, qui le rendirent père de quatorze enfants.

L'Eglise réformée resta muette. Elle aurait voulu jeter un voile sur cette couche impudique, trop heu-

1) Menzel, t. II, p. 179 à 192.

reuse qu'aucune main catholique ne vînt le déchirer.

Mais il y avait une honte plus grande à dérober aux regards : c'était celle des deux astres de la réforme, Luther et Mélanchthon, donnant leur autorisation à la bigamie du prince, et au nom de Dieu, lui disant : Dors en paix, approche quand tu voudras de la table eucharistique; mange la chair et bois le sang de ton Dieu. C'était cette page qu'ils auraient voulu anéantir à tout prix, et qu'un moment ils étaient venus à bout de faire disparaître, quand Dieu permit qu'on la tirât des archives de la Hesse : c'est une main protestante qui mit ainsi en lumière le déshonneur de la secte 1).

Du reste, la réforme a pris son parti; elle s'est unie au catholicisme pour flétrir la lâcheté de Luther et de Mélanchthon, dont la main eût dû se dessécher plutôt que de signer cet acte scandaleux. Tous deux portèrent dès cette vie le châtiment de leur faute : Mélanchthon frappé d'une maladie soudaine, qu'il subit comme une expiation; Luther, en reniant en quelque sorte son œuvre, et en proclamant en toute occasion l'indissolubilité du mariage!

Car, comme il s'était trouvé une ame assez vile pour défendre le landgrave dans un pamphlet qui parut sous le nom de Huldrich Neobulus, le docteur de Wittemberg jeta loin de lui ce livre infame, et

1) C'est le landgrave Ernest qui livra ce document, lequel parut en 1679, et fut publié sous le pseudonyme de Daphnée Arcuarius, et reproduit par Bossuet dans son Histoire des Variations.



s'écria : — Polisson que tu es! Que le diable serve un bain de feu dans le fin fond de l'enfer à qui t'écoute et est tenté de prendre plus d'une femme; c'est mon opinion bien arrêtée; et quand toi, mauvais garnement, toi et tous les diables viendriez m'enseigner une autre doctrine, je ne vous écouterais pas : je tiens qu'un homme ne peut pas quitter sa femme, à moins de flagrant adultère 1).

Il ne se rappelait donc plus qu'il avait dit autrefois — qu'aucun texte biblique ne défendait la polygamie!

1) Wer diesem Buben und Buche folget... dem gesegne der Teufel das Bad im Abgrunde der Höllen.

CHAPITRE XXXI.

CHAGRINS ET SOUFFRANCES DE LUTHER.

La vieillesse vint pour Luther avant le temps. A ses derniers jours étaient réservés les plus grands chagrins qu'il eût encore éprouvés : la mort de son père et de sa mère, qu'il aimait si vivement ; la perte de deux de ses filles, surtout de Magdeleine, qu'il pleura toute sa vie ; l'exil de quelques uns de ses amis ; l'apostasie de plusieurs de ses disciples ; la dégénérescence de son œuvre, et des maladies nouvelles. Ces coups du ciel qui se succédaient à de courts intervalles jetaient dans son ame une sorte de désespoir qui s'exhale parfois en plaintes où l'on a peine à reconnaître « l'enfant du Christ. » En 1537, malade de la pierre à Schmalkade, où à chaque instant il s'attendait à mourir, il se sent assez de force pour se lever sur son séant et adresser à Dieu une prière dont il n'a certainement pas trouvé le modèle dans les livres saints : — Maître du ciel, mon Dieu et seigneur, s'écrie-t-il, je vais mourir, moi l'ennemi de tes

ennemis, l'effroi et le supplice de l'antechrist; tu vas prononcer notre sentence. Au pape des peines et des douleurs sans fin; à moi, ta pauvre créature, qui ai proclamé ton nom et ta majesté, la gloire et le bonheur éternels 1)! Ce lit de mort, qui ordinairement inspire de si douces paroles, des vœux si tendres, de si amoureux soupirs pour tout ce qui doit rester après nous sur la terre, est pour Luther une chaire d'où s'exhalent des souhaits de haine. Au milieu de baisers de paix qu'il envoie de sa couche à celle qui l'a toujours « servi comme une bonne servante », à ses domestiques, à ses disciples de Wittemberg, à tout ce qu'il a chéri dans cette vie, il trouve à placer le nom du pape, et c'est pour le maudire! — Je suis prêt à mourir, écrit-il à Pomer, quand il plaira au bon Dieu, mon Sauveur; mais que je puisse vivre seulement jusqu'à la Pentecôte pour flétrir à la face du monde cette bête romaine, qu'on appelle le pape, lui et son royaume! Cette bête romaine se nommait...Clément VII! Ses douleurs étaient si cuisantes, qu'il dit un jour à sa garde-malade :— S'il y avait là un Turc pour me tuer 2)! Ses amis ne croyaient plus le revoir; ils célébrèrent son retour à Wittemberg comme un miracle; les médecins eux-mêmes désespéraient du malade, qui repoussait toutes leurs drogues.

Luther n'a jamais su prier. Prier, c'est aimer, et il a voulu haïr. Du sein de ses effusions à Dieu

---

1) Dieser dein Feind und Widerchrist zur ewigen Schmach und Pein; ich aber deine arme Creatur, zur ewigen Gloriä und Herrlichkeit.

2) Wen nur ein Türke da wäre, der mich schlachtete.

s'élève toujours quelque odeur de vieil homme qui trouble et obscurcit la pitié qu'on se sent disposé à prendre à ses souffrances. Comment cette prière qui sort d'abord en pur encens de ses lèvres, se change-t-elle si vite en absinthe? Ecoutez-le donc: « Mes péchés, la mort, Satan et tous ses anges ne me laissent aucun repos! Que me reste-t-il, ô mon Dieu, pour consolation et espérance? Votre grace! Ah! qu'elle n'abandonne pas le plus misérable des hommes, le dernier des pécheurs. »

Ne semble-t-il pas que le ciel doit s'ouvrir, et que cette miséricorde qu'il sollicite si amoureusement va descendre sur l'aile d'un ange? mais le ciel est d'airain, parce que le pécheur qui l'implore a tant de fiel dans le cœur que la haine en déborde.—O mon Dieu! ajoute-t-il, que je voudrais qu'Érasme et les sacramentaires pussent un moment éprouver à leur tour les tourments dont vous m'accablez; alors je deviendrais prophète et j'annoncerais leur repentir et leur conversion! N'aimez-vous pas mieux la prière de Thomas de Cantorbéry, qui tombant sur l'autel frappé par ses assassins, lève les yeux au ciel et murmure en mourant: — Pardonnez-leur, mon Dieu, ils ne savent ce qu'ils font! Et pourtant ce Thomas est un papiste que Luther a plus d'une fois damné!

C'est à Cobourg que Luther apprit la nouvelle de la mort de son vieux père, Hans. Sa femme, pour l'aider à supporter ce coup affreux, lui adressa une lettre toute pleine de consolations, où elle avait enfermé le portrait de l'un de leurs enfants. Luther en la lisant regarda le ciel, essuya quelques larmes qui roulaient dans ses yeux. Il avait foi dans le Sei-

gneur, et la vue de ce firmament où il espérait que reposait son père avait suffi pour faire taire sa douleur; car il aimait son père comme un bon fils. Et Hans, comme il était fier de Martin, comme il en parlait avec feu, comme il le chérissait!

Nous trouvons dans la lettre que son domestique écrivit à cette occasion à Catherine quelques détails pleins d'intérêt.

— Ma chère et bonne dame, ma maîtresse bien-aimée, consolez-vous, ne soyez pas en peine de votre mari, le docteur. Grace à Dieu il se porte bien, et il a reçu la nouvelle de la mort de son père avec courage. Dès qu'il eut décacheté la lettre de Hans Reinicken, il se tourna vers moi et me dit: Voilà mon pauvre père mort! Alors il prit son livre de psaumes et se retira dans sa chambre et se mit à pleurer, à tant pleurer, que le lendemain il en avait la tête toute grosse; et puis il n'y a plus rien 1). »

Quelques jours avant sa mort et dans ce lit qu'il ne devait plus quitter, Hans avait reçu la dernière lettre de son fils.

« Jacob mon frère m'a déjà écrit que vous étiez bien malade 2); l'air, la saison, tout me fait peur. Dieu à la vérité vous a donné un corps robuste et une santé de fer; mais votre âge me tourmente. Aucun de nous n'est sûr d'une heure de vie. J'aurais eu une grande joie à vous aller voir, bien que mes amis ne me conseillassent pas de me mettre en voyage, et de tenter Dieu; vous savez comme m'aiment les nobles

---

1) Martin Luther's Leben, von Gust. Pfizer, 676.
2) Gust. Pfizer, p. 676.

et les paysans! Ce ne serait rien que d'aller vous voir, mais revenir, voilà le danger. J'aimerais mieux, si cela était possible, qu'on vous amenât vous et ma mère auprès de moi; ma Kétha le désire dans les larmes.

Luther, matin et soir, recommandait à Dieu dans sa prière son père, sa mère et ses amis, Mélanchthon surtout, et son excellent et vieux Veit Dietrich.

C'était un serviteur dévoué, qui aimait son maître avec une sorte de culte, qui veillait à tous les besoins, nettoyait avec un soin extrême les vêtements du docteur, les raccommodait au besoin, époussetait les livres, mettait en ordre les papiers dont la table de travail était toujours chargée. Au sermon Veit Dietrich se plaçait en face du prédicateur, l'écoutait dans un silence d'admiration, témoignait de l'humeur quand la porte de l'église s'ouvrait avec trop de bruit, et retenait avec une merveilleuse mémoire ce que son maître avait prêché 1). Luther l'admettait volontiers à sa table. Dietrich avait soin de remplir les verres épuisés; il avait l'art de verser la bière en véritable buveur allemand, jusqu'au bord des verres sans que la liqueur s'échappât jamais. Dietrich, à force de s'asseoir à la table où devisaient Luther, Mélanchthon, Jonas, avait fini par s'imprégner de cette atmosphère théologique au milieu de laquelle il passait depuis dix ans chaque soirée. Il dissertait donc lui aussi sur les indulgences, sur le purgatoire et les matières ecclésiastiques. Il aimait à attaquer quelque valet de moine ou de curé catho-

1) Mathesius.

lique qu'il se vantait d'avoir mis au sac, ad saccum reducere, parce qu'il lui avait lavé la tête de ces épithètes d'antechrist, de paillard, d'âne, de théologastre, de thomiste, qui tombaient à chaque rasade des lèvres des buveurs. Mais il était de bonne foi et haïssait de si bon cœur tout ce qui portait tonsure! Luther l'avait séduit comme tous ceux qui étaient à son service. Il existe de ce Dietrich diverses lettres qui font un bel éloge de son ame. C'était un de ces bons allemands comme on en trouve dans les romans d'Auguste Lafontaine, qui ont voué à leur maître un amour que le trépas ne rompt même pas; car à la mort du maître, le valet cesse de servir, et vit dans quelque coin retiré où il pleure et bénit son bienfaiteur.

Dietrich écrivait donc à Mélanchthon..... — De grace, je vous prie de ne pas lire légèrement les lignes que vous a écrites le docteur. Je ne saurais assez admirer sa constance, sa foi, son espoir dans ces mauvais jours où nous vivons; ce sont des dons qu'il gagne sans doute par la prière. Il n'y a pas de jour, voyez-vous, où il ne passe trois longues heures à marmoter entre ses dents. Je l'ai vu prier, moi, j'ai eu ce bonheur. Mon Dieu! que de foi, que d'ame dans chacune de ses paroles; c'est comme un fils qui s'adresse à son père... — Ah! oui, Seigneur, prie-t-il, je sais que tu es notre père et notre sauveur bien aimé; c'est pourquoi j'ai confiance en toi; j'espère fermement que tu feras surmonter la tentation à tes serviteurs; et, quand tu ne le permettrais pas, quoi qu'il arrive, c'est que tu l'as voulu, nous devons nous soumettre à ta volonté 1).....

1) Martin Luther's Leben, von Gust. Pfizer, p. 677, 678.

» La première fois que j'entendis la voix forte du docteur prononcer ces belles paroles, tout mon cœur s'émut, s'enflamma d'une sainte joie. Je ne doute pas que sa prière n'ait été pour nous d'un grand secours dans cette triste diète d'Ausgbourg. »

Cette prière, qu'a recueillie un pieux serviteur et qu'il doue d'une si grande puissance, ne pouvait cependant calmer les tourments de celui qui l'adressait à Dieu. C'est une chose bien remarquable que l'oraison, ce baume pour toutes les plaies d'un cœur chrétien, n'ait jamais versé une goutte de rosée dans celui de Luther. C'est lui-même qui nous apprend cette inexplicable stérilité de la prière. Il était donc abandonné de Dieu, puisqu'il n'était pas écouté? Est-ce que ce n'est pas là la marque d'une conscience qui cherche Dieu, mais qui ne peut le trouver, parce qu'elle fuit la lumière dont le Seigneur cherche à l'inonder?

Il y a dans les Tisch-Reden un chapitre intitulé : Comment le docteur est ressuscité. Aurifaber, l'éditeur de ce recueil, croit au miracle. Justus Jonas et Bugenhagen nous ont conservé le récit de cette épreuve, où ils voient le doigt du démon.

« Le samedi, la veille de la visitation, notre cher père et docteur Martin éprouva un de ces rudes assauts du diable, tels qu'ils sont décrits dans le Psalmiste. Il n'en eut jamais de semblable. Il était tombé dans un si triste état, que nous nous attendions à le voir passer. Quand il put parler, il nous dit que c'était un de ces combats comme Paul en eut à soutenir avec Satan. L'épreuve avait commencé par l'oreille gauche où il avait cru d'abord entendre comme

des flots d'une mer furieuse : sa tête était pleine de tempêtes. Duel diabolique, disait-il, coups de Satan auxquels l'homme succomberait de toute nécessité, si Dieu n'en eût abrégé la durée...

» A six heures on vint m'appeler. Je le trouvai étendu dans son lit : il priait Dieu tour à tour en latin et en allemand, Dieu le père, et son fils Jésus-Christ. — Non, disait-il, je ne suis pas digne de répandre mon sang pour la gloire du Christ et de son saint évangile, comme beaucoup de mes frères l'ont fait avec tant de bonheur. C'est une grace qui a été refusée également à saint Jean l'évangéliste, qui a écrit contre le papisme un livre plus violent que je n'en ai composé et n'en composerai jamais.

» J'étais ému de pitié et de douleur. — Ah ! mon cher docteur, lui dis-je, priez avec nous que Dieu vous conserve pour la consolation de tant d'ames souffrantes. — Mourir, répondit-il, serait un vrai bonheur pour moi ; mais vivre dans la chair serait pour beaucoup de ces ames un grand avantage ; que la volonté de Dieu soit faite.

» Alors il se tourna vers moi et le docteur Jonas, et nous dit : Il ne faut pas douter que le monde ne mente à mon égard : il y en a qui diront qu'avant ma mort je me suis rétracté. Je vous en conjure, vous rendrez témoignage, vous autres, de mes doctrines; c'est du fond de la conscience, je le proteste, que j'ai prêché de l'ordre de Dieu la parole de Dieu. J'ai enseigné la doctrine de vérité touchant la foi, la charité, la croix, les sacrements et les autres dogmes de notre symbole. On m'a reproché ma parole violente et amère ; oui, je suis violent, amer et emporté;

oui, me voilà tel que je me suis montré, non pour perdre les ames, mais pour les sauver, et pour la bienheureuse éternité de mes ennemis. »

L'épreuve la plus poignante qu'il eut à subir fut la mort de sa petite Magdeleine.

Luther supporta ce coup du ciel avec un admirable courage. Il aimait si tendrement sa petite fille : mais, disait-il en levant les yeux au ciel, mon Dieu, si vous voulez me l'enlever, que votre volonté soit faite ! — Un jour qu'elle souffrait cruellement, il s'approcha du lit de l'enfant, et, prenant ses petites mains toutes décharnées qu'il couvrait de ses baisers: — Ma petite Magdeleine, ma bonne petite fille, disait-il, tu sais bien que tu as un bon père ici-bas; mais au ciel il en est un qui t'attend, qui est bien meilleur encore. N'est-ce pas que tu dis oui? — Oh oui, petit père, répondit la malade, père de mon cœur, que la volonté de Dieu soit faite! — Pauvre amie, ajoutait Luther; la chair cède, mais comme l'esprit est fort! oh que je t'aime!

Et, se tournant vers un ami qui était venu le visiter: — Voyez-vous, il n'y a pas d'évêque au monde que Dieu ait traité aussi magnifiquement que moi; mais je m'en veux de ne pouvoir reconnaître ses bienfaits!

Cependant l'agonie approchait. La figure de la jeune fille se couvrait d'ombres : on sentait arriver la mort. Quand le docteur aperçut ces signes, il se jeta à genoux, croisa les mains et pria, en versant un torrent de larmes. L'enfant avait perdu connaissance, puis s'était penchée dans les bras de son père, où elle venait de s'endormir pour l'éternité. Cathe-

rine était dans un coin de la chambre, n'osant lever les yeux sur le lit de sa fille. Ce cruel évênement arriva, à neuf heures du matin, le mercredi de l'an 1542.

Alors le docteur posant doucement sur l'oreiller cette tête si belle de jeune fille : — Pauvre enfant, murmura-t-il, tu as retrouvé un père dans le ciel.... O mon Dieu, que votre volonté soit faite !

On l'enterra le lendemain. Luther accompagna le corps jusqu'au cimetière. Comme on le descendait dans la fosse : — Adieu, dit-il, Lennichen, adieu ; au revoir, chère petite étoile, tu ressusciteras et tu brilleras au ciel comme un diamant, comme un beau soleil ! Le fossoyeur avait fait la fosse trop petite : — Ton lit de chair est bien étroit, dit Luther, pauvre enfant, mais là haut ta couche sera bien plus belle !

Le peuple, qui était accouru en foule, prenait part à la douleur du père, et essayait de le consoler en disant : — Pauvre ami, vous souffrez bien ! — Merci de votre pitié, répondait Luther, merci ; j'ai dépêché un ange vers le ciel, un bel ange ; je vous souhaite à tous une pareille mort, et à moi aussi. — Amen, reprit un assistant....

A quoi le docteur Martin Luther répondit : — La chair est chair, et le sang est sang ; de la joie intérieurement, au dehors de la tristesse ; c'est la chair qui pleure et se plaint.

D'autres s'approchaient pour le consoler : — Non, non, je ne suis pas triste, disait le docteur, mon bel ange est au ciel. Des ouvriers venaient chanter sur le bord de la tombe : — Que Dieu ne se ressouvienne

plus de nos iniquités passées. — Seigneur, Seigneur, ajoutait Luther, ni de nos péchés du jour, ni de nos péchés du lendemain.

Au moment où le fossoyeur jetait de la terre sur la bière : — Voilà, s'écria le docteur, la résurrection de la chair : ma fille est aux cieux corps et ame, c'est l'ordre et la promesse de Dieu ; de quoi nous plaindrions-nous? N'est-ce pas sa volonté qui s'accomplit? Nous sommes les enfants de l'éternité, j'ai enfanté une sainte au Seigneur.

Quand la bière eut été recouverte de terre, on plaça sur la tombe une petite pierre qui portait le nom de la jeune fille, son âge et le jour de sa mort, et une sentence tirée des livres saints. Plus tard, lorsque Luther put se remettre au travail, il composa pour placer sur le cippe funèbre, cette inscription latine, si pleine de douce mélancolie et de résignation à Dieu.

Dormio cum sanctis hic Magdalena LUTHERI
Filia, et hoc strato tecta quiesco meo;
Filia mortis eram, peccati semine nata,
Sanguine sed vivo, CHRISTE, redempta tuo.

« Moi, Magdeleine, la fille de Luther, je dors ici avec les saints, et je repose dans ma couche : enfant de la mort, engendrée du péché, mais rachetée par le sang immortel du Christ (1). »

Nous avons cherché cette tombe dans le cimetière de Wittemberg, et nous ne l'avons pas trouvée.

Cette mort frappa Luther au cœur. Il la regarda comme un avertissement du ciel : c'était un autre

(1) Tisch-Reden, 495-496.

coup de foudre : le premier lui avait enlevé son ami d'enfance, le jeune Alexis; le second lui ravissait la joie de ses vieux jours, une fille adorée. A partir de cette époque, le moindre de ses billets est empreint d'une indéfinissable mélancolie : l'aile de la mort s'étend sur toutes ses pensées.

A la réception d'une lettre de l'électeur qui lui promet de longs jours encore, il secoue la tête, et répond à son noble ami : — La cruche est allée bien souvent à la fontaine, elle finira par se briser 1).

Un jour qu'il prêchait, il tira les larmes des yeux de tous les assistants en leur annonçant sa fin prochaine : — Le monde est saoul de moi, disait-il, et je suis saoul de lui : le divorce se fera bientôt. C'est un voyageur qui dit adieu à son hôtellerie.

Depuis longtemps il avait voulu régler ses affaires de famille. Enfermé dans sa cellule, il avait écrit, en 1542, son testament.

« Moi, Martin Luther, docteur, par les présentes, signées de ma main, je donne et lègue à ma chère femme Catherine, pour en jouir sa vie durant, et suivant son bon plaisir, 1° ma petite propriété de Zeilsdorf, telle que je l'ai achetée, meublée et agencée; 2° la maison de la fontaine (zum Brunnen), dont j'ai fait acquisition, sous le nom de Wolf; 3° mes gobelets, mes joyaux, mes bagues et chaînes, mes joyaux d'or et d'argent qui peuvent valoir environ 1000 gouldes.......

1) Der Krug ist zum Brunnen getragen worden, und wird auf einmal brechen.

« Je fais ces dispositions :

1° Parce qu'elle m'a toujours aimé et chéri, qu'elle s'est toujours conduite en digne et honnête femme, et que, par une grace particulière du Seigneur, elle m'a donné et m'a élevé cinq enfants, encore vivants, que Dieu conserve ;

2° Afin qu'elle se charge d'acquitter mes dettes, si je ne le puis avant ma mort, lesquelles peuvent bien s'élever à 450 gouldes, et peut-être davantage ;

3° Et surtout parce que je veux qu'elle ne dépende pas de ses enfants, mais ses enfants d'elle, suivant le précepte de Dieu...

« Je prie tous mes bons amis de servir de protecteurs à ma chère Kétha, de la défendre contre les mauvaises langues qui l'accuseraient de garder pour elle de l'argent caché au détriment de mes pauvres enfants ; car à l'exception desdits gobelets et joyaux, j'affirme que je n'ai trésor d'aucune espèce. Cela est bien facile à comprendre ; car à l'exception des présents que j'ai reçus, il n'est pas un petit grain de mes revenus qui n'ait passé en bâtisses, en achats, en entretien de ménage, et c'est même une grande bénédiction du ciel que j'aie pu suffire à tous mes besoins sans faire d'autres dettes.

« .... Je demande enfin que, si je n'ai pas employé dans ce testament les formules de droit, on veuille bien reconnaître ici la main d'un homme suffisamment connu au ciel, sur la terre et dans les enfers, et à qui on doit foi et croyance beaucoup plus qu'à aucun notaire. Si Dieu a bien voulu se fier à moi, pauvre créature toute chargée de souillures et de péchés ; s'il m'a donné à annoncer l'évangile de

son cher fils ; s'il m'a béni dans ma fidélité ; si, grace à moi, beaucoup d'ames ont embrassé cet évangile et m'ont tenu pour son apôtre, malgré les excommunications des papes, des empereurs, des rois, des princes et des moines, et la colère du diable ; on peut bien croire à mon témoignage dans ces dispositions de si peu d'importance, surtout quand ma signature est si connue. J'espère qu'il suffira qu'on puisse dire : Ceci est de la main de Luther, notaire de Dieu et témoin de son évangile 1). »

A partir de cette époque, Luther traîne une vie de douleurs. Dieu le visite dans son esprit et dans sa chair. Son esprit, affaibli par la souffrance corporelle, n'a plus que de rares illuminations ; son regard éteint se tourne partout pour trouver une sympathie, et c'est en vain. Ses disciples se perdent dans des rêveries qu'il voudrait bien frapper au cœur ; mais quand il saisit cette plume qui versait du feu, ses doigts ont peine à la tenir. Il cherche à secouer son cerveau, mais sa tête est froide et n'enferme plus ni idée ni parole, ou pleine de tempêtes qui n'engendrent que des pensées incomplètes.

Un moment toutes ces tempêtes s'apaisent : matière et intelligence, en lui tout a rajeuni. Il a repris sa plume, et c'est le testament de son ame qu'il veut écrire. Le voilà à son pupitre, travaillant à son pamphlet contre la papauté née du diable 2). La papauté a tenté un rapprochement, et les entrailles

1) Seckendorf, p. 651, lib. III.

2) Contra pontificatum romanum à diabolo fundatum. Op. Luth., t. VIII, Ienae.

de Luther se sont émues, car il veut mourir en guerre avec Rome!

— Un concile? que vous en semble, polissons que vous êtes, qui ne savez ce que c'est qu'un évêque, ni César, ni Dieu même, ni son Verbe? Pape, tu n'es qu'un âne, et tu resteras âne...

« Mon petit Paul, je t'aimerai, ne regimbe pas; ne regimbe pas, papâne; la glace n'est pas sûre, elle pourrait bien se briser, tu tomberais et tu te casserais la cuisse; et si en tombant, tu allais faire quelque incongruité, comme on rirait! on dirait: Ah! bon Dieu, le papâne qui s'est empesté 1).

« Chrétien quand tu trouveras les armes du pape, n'oublie pas de les asperger 2).

Ce papâne était Paul III, le grand protecteur des lettres et des arts!

---

1) Quod si inter cadendum emitteres ventris crepitum, omnes te riderent, dicerentque: Vah! quomodo papasellus seipsum foedavit?

2) Indeß soll ein Christ, wo er des Papstes Wappen sieht, dran speien und mit Dreck werfen. Il appelle, dans cet écrit le pape âne, double buffle; polisson, empereur des Ruffians, lieutenant de Satan, etc.

C'est ce même Paul III que Calvin dans sa Briefve exposition nomme une « charongne à demi pourrie. »

CHAPITRE XXXII.

DERNIERS MOMENTS DE LUTHER 1). — 1546.

Les haines divisaient la noble famille des comtes de Mansfeld. Ces haines prenaient leur source dans de misérables questions de territoire. En 1545, le comte Jean Georges, dans un voyage à Wittemberg, avait prié Luther d'user de son influence pour réconcilier les princes. Luther avait promis sa médiation. Albert l'avait repoussée comme offensante. C'était un spectacle désolant pour la réforme, que ces querelles qui survivaient à toutes les exhortations. L'électeur de Saxe qui voulait la paix, pria le docteur de partir pour Eisleben : noble mission que Luther eût pu refuser, car sa santé était mauvaise. Quelques jours auparavant il écrivait au pasteur de Brême : — Me voilà vieux, décrépit, paresseux, fati-

1) Sur les derniers instants de Luther, on consultera Seckendorf, commentarius histor. et apologet. de Lutheranismo, lib. III, sect. 36, § CXXXIII. Relatio D. Justi Jonae, citée par Seckendorf : Cochl., à fol. 332 ad fol. 335. Matt. conc. 14. Selnec., p. 60, 61, Osiander, lib. 2, cap. 56. Sleid. in fine, lib. 16. Chrytraeus in chron., fol. 472. Ulenberg de vitâ, moribus, etc., doct. Mart. Luth., cap. 31.

gué, grelottant et n'y voyant plus que d'un œil; je croyais au repos pour mes derniers jours, et je succombe à la peine 1).

Il se mit en route par un temps froid et pluvieux.

Luther n'avait guère foi aux médecins : jamais il n'avait voulu suivre leurs conseils. Son état devint à la fin si violent, qu'il ne pouvait plus faire un pas sans crainte de tomber; alors ses yeux étaient voilés, son front chaud comme un charbon ardent. Il fut forcé de se laisser poser un vésicatoire à la jambe gauche. Les vertiges cessèrent, sa tête devint libre, sa parole facile, sa pensée claire, lumineuse et abondante.

En quittant Wittemberg, il oublia les prescriptions de l'art, et laissa se fermer le cautère qu'il avait pratiqué pour dévier les humeurs, ainsi que s'exprimait alors la science. Ses tempêtes de tête revinrent accompagnées de tout ce cortège de malaises qu'il endurait si patiemment depuis douze ans : la matière peccante reflua vers le cerveau. La maladie dont Luther était affecté était une érosion du ventricule.

C'est dans cet état qu'il arriva le 28 février 1546 à Eisleben, ayant été retenu près de trois jours à Halle, à cause de l'inondation de la Sal. Il était accompagné de Justus Jonas et des trois enfants qui lui restaient; sa femme malade n'avait pu le suivre. Comme ils traversaient la rivière, le bateau, battu par les flots, inclina; les enfants effrayés se jetèrent dans les bras de leur

---

1) Seckendorf, comm. hist. de Luth., lib. III, sect. 36., § 133. p. 634 et seq.

père. Luther se prit à sourire : —Avouez, Jonas, dit-il, que le diable rirait bien, si Luther, ses trois enfants et le docteur Jonas se noyaient dans la Sal 1)?

Les princes de Mansfeld étaient venus l'attendre aux portes de la ville avec un appareil militaire, les bannières de la ville déployées, et plus de cent cavaliers sous les armes : le canon et les trompettes retentissaient comme à l'arrivée d'un dignitaire de l'empire.

A peine avait-il aperçu les clochers de son cher Eisleben, qu'il fut saisi d'une sorte de pamoison : son cœur défaillait, il crut mourir et regarda le ciel, comme si sa dernière heure était venue. On se hâta de le transporter dans une maison voisine, où on lui frotta le corps avec des linges chauds pour le rappeler à la vie. Il ouvrit les yeux et dit aux assistants de ne pas s'étonner de cette syncope, œuvre du diable, qui jamais n'avait manqué de l'assaillir chaque fois qu'il avait quelque grande mission à accomplir.

Le lendemain de son arrivée, il avait oublié ses douleurs. Il monta en chaire dans l'église de Saint-André, où, en présence d'une foule accourue de loin, il répéta contre le pape et les moines toutes les vieilles injures qui traînaient dans ses livres depuis près de vingt ans.

Luther crut en chassant les juristes auxquels les princes avaient remis leurs intérêts, ramener la paix dans la famille de Mansfeld ; mais ses efforts échouèrent.

Les princes le reçurent magnifiquement, et dépen-

---

1) Histor. de vità Luth. Ulenberg, p. 643.

sèrent à le fêter les meilleurs vins du Rhin et le gibier le plus fin des forêts voisines. Luther fit honneur à ses hôtes, et but cette fois en véritable allemand, sans cependant perdre la tête 1). Maimbourg prétend au contraire qu'il laissa la raison et la santé à ces tables somptueuses.

Luther avait retrouvé sa verve juvénile dans ces larges coupes, qu'il vidait comme dans son adolescence : on le croirait à Wittemberg, au bon temps de Prierias et de Miltitz. Gai convive, il épanche son humeur en sarcasmes contre ses ennemis naturels, le pape, l'empereur, les moines et le diable aussi, qu'il n'oublie pas : — Mes chers amis, dit-il, il ne nous faut mourir que lorsque nous aurons vu Lucifer par la queue 2)... Je l'aperçus hier matin, qui me montrait le derrière sur les tours du château 3). Alors se levant de table, il détacha de la muraille un morceau de craie, et traça sur la paroi ce vers latin :

Pestis eram vivus, moriens tua mors ero, Papa.

« Vivant, j'étais pour toi la peste, pape ! mort, je serai ta mort 3). »

Et il vint se rasseoir au milieu des rires des convives, qui croyaient que Dieu venait d'écrire la sentence de la papauté. Mais le masque de Démocrite tomba bientôt, et la figure de Luther prit une indicible expression de mélancolie. Il pressentait qu'il

---

1) Cibo atque potu hilariter usus est et facetiis indulsit. Seckendorf.

2) Wir müssen so lang leben, daß wir dem Teufel in den Arsch sehen und in den Schwanz. Tisch-Reden, fol. 67. Eisleben.

3) Rarebergius, in his. MS. Seckend., lib. III, s. 36, § 134.

allait bientôt en finir avec le monde. Il disait à ses compagnons, qui parlaient des longs jours que Dieu lui promettait : — Les hommes ne vieillissent pas comme autrefois.

— Maître, interrompit Jonas, nous reconnaîtrons-nous là-haut? —Adam, répondit le docteur, réveillé de son sommeil, ne dit pas à Eve, qu'il n'avait jamais vue : D'où viens-tu? qui es-tu? mais : Voilà les os de mes os et la chair de ma chair. D'où savait-il donc que cette femme ne sortait pas d'une pierre? de l'esprit saint dont il était rempli. Et nous, nous revêtirons dans l'autre vie une vie nouvelle, et nous reconnaîtrons nos parents et nos amis. — A vous, Jonas, ajouta Luther, qui s'apercevait de la tristesse de son ami; à votre santé, et, lui présentant un verre rempli de bière, il improvisa ce vers latin, allusion anacréontique à la brièveté de la vie :

Dat vitrum vitro Jonae, vitrum ipse Lutherus 1).

Un des convives, pour changer le ton de la conversation, se mit à parler à son voisin du style des Ecritures. Luther l'interrompit : — Grande et difficile chose que d'entendre les Ecritures. Il faut avoir passé cinq ans à labourer pour comprendre les Géorgiques de Virgile, vingt ans dans le maniement des affaires, pour voir clair aux épîtres de Cicéron, cent ans avec les prophètes Elie, Elisée, Jean-Baptiste, le Christ, les apôtres, pour déguster les Ecritures... Pauvre humanité 2)!

Comme on se levait de table, vint un de ses disci–

---

1) Ulenberg, p. 643.

2) Colloq. Mens., f. 4, a et b, f. 290, ab.

ples de Francfort, qui apportait la nouvelle de la mort du pape Paul III; c'était une rumeur qui s'était répandue à Francfort. — Voilà le quatrième pape que j'enterre, dit gaiement Luther; j'en enterrerai bien d'autres. Si je meurs, vous verrez venir un homme qui ne sera pas aussi doux que moi pour la monacaille. Je lui ai donné ma bénédiction: il prendra une faucille, celui-là, et la tondra comme un épi 1).

— Avez-vous remarqué, dit Cœlius à Jonas, au sortir de la table, comme l'œil de notre père brillait d'un feu extraordinaire, et comme sa poitrine était oppressée! La chaire le tuerait inévitablement. On fit comprendre à Luther qu'il devait, dans un temps si froid, renoncer à prêcher. Il ne voulait pas d'abord écouter les conseils de ses amis; mais les instances du comte de Mansfeld étaient si pressantes qu'il dut céder. Il cessa donc dès ce moment de se montrer en public.

C'était le 17 février; Luther, enveloppé dans une large robe de chambre fourrée, se chauffait auprès du poêle, ses deux enfants, Paul et Martin, assis à ses pieds. Michel Cœlius et Jonas s'entretenaient avec lui de la vie future et riaient du papisme.

Luther les interrompit en secouant la tête. — Si je sors d'Eisleben, dit-il, ce sera pour m'enterrer tout vif dans la tombe, et donner le moine à manger aux vers 2). En ce moment le docteur éprouva de vives douleurs, sa figure se crispa. Survint Aurifa-

1) Florimond de Raemond, liv. III, c. II, fol. 287, Bozius, de Sign. eccl., lib. XXIII, c. III. Ling. in vitâ Luth., fol. 4.

2) Ulenberg, 646.

ber, dont il serra affectueusement la main, en la portant sur son cœur. — Mon père, dit Aurifaber, la comtesse Albert a un excellent remède pour apaiser ces douleurs de poitrine, c'est une potion formée d'eau-de-vie et de corne pilée ; si vous le désirez, j'irai au château. — Luther fit signe qu'il voulait bien. En attendant, Jonas et Cœlius faisaient chauffer des linges qu'ils appliquaient sur l'estomac du moine.

Le comte Albert ne tarda pas à arriver avec la potion : le danger était passé, l'état du malade ne donnait plus d'inquiétude. Luther exprima à voix basse toute sa reconnaissance. Le comte s'en alla. Aurifaber, Cœlius et Jonas restèrent auprès de leur père. On fit boire la potion à Luther, qui respira doucement et demanda à dormir. — Vous verrez, dit-il, qu'un peu de sommeil me fera beaucoup de bien. Il était neuf heures du soir. On étendit plusieurs oreillers de plumes dans le fauteuil. Le malade ferma bientôt les yeux, ses deux enfants dormaient auprès du poêle. A dix heures la cloche du château le réveilla. Il regarda près de lui, et vit ses amis qui sommeillaient. — Pourquoi n'êtes-vous pas allés vous coucher, leur demanda-t-il? Jonas répondit qu'ils devaient veiller et avoir soin de leur père.

Le malade voulut se coucher : le lit était tout prêt, on l'avait bassiné. Luther se leva et refusa le bras de ses disciples. A la porte de son appartement il dit d'une voix étouffée : — Seigneur, je remets mon ame entre vos mains; et, se tournant vers ses disciples, dont il cherchait la main : — Docteur Jonas, maître Cœlius, priez pour notre Dieu et pour notre Evangile,

car la colère du concile et du pape est allumée. Les assistants se rangèrent autour du lit du Saxon : Cœlius à droite, Aurifaber et Jonas à gauche du chevet; aux pieds les trois enfants; dans le fond, sur des chaises, les domestiques et quelques conseillers du prince Albert.

Luther dormit jusqu'à une heure après minuit, où il se réveilla, se leva sur son séant, et s'informa si la chambre à feu était chauffée, parce qu'il voulait retourner à son fauteuil. Jonas lui ayant demandé s'il souffrait toujours : — De vives douleurs, répondit Luther. Ah! mon ami, mon cher docteur, je vois bien que je mourrai à Eisleben, où je suis né, et où j'ai reçu le baptême. — Révérend père, reprit Jonas, invoquez Jésus-Christ, notre sauveur, notre père, notre médiateur, que vous avez confessé. Vous avez sué, Dieu vous soulagera. — Sueur froide, reprit Luther en passant la main sur son front, prodrome de la mort, je m'en vais : in manus tuas, Domine.

Son front et sa face étaient devenus froids. On le posa dans son fauteuil : il ne parlait plus. On alla en toute hâte chercher les médecins et avertir le comte Albert, qui accourut avec sa femme; le comte de Schwatzburg était déjà auprès du mourant. Ses amis, ses disciples, murmuraient : — Mon père! Luther n'entendait plus. La comtesse lui frottait les tempes, approchait des narines des aromates et des sels : aucun signe de vie. Le médecin souleva la tête de l'agonissant, lui desserra les dents, et versa dans la bouche quelques goutes de liqueur forte.... Luther ouvrit les yeux. — Mon père, dit Jonas, mourez-vous dans la foi et la doctrine que vous avez prê-

chée?—Oui, murmura Luther, qui se tourna sur le côté gauche, et s'endormit. La comtesse Albert souriait en signe d'espoir; mais le médecin, découvrant le draps, montra les pieds, que le froid de la mort avait déjà saisis, et le nez qui bleuissait. La noble dame espérait encore : elle frottait le corps, qui se glaçait sous ses mains; la poitrine rendait un râle caverneux. En ce moment les lèvres du mourant s'entr'ouvrirent, et il s'en exhala un léger souffle qui fit pâlir ses amis, et interrompit le travail pieux de la princesse; — le réformateur était devant le tribunal de Dieu.

Le corps, enseveli, fut porté en grande pompe dans l'église de Saint-André d'Eisleben. Justus Jonas prononça l'oraison funèbre. Les gémissements des assistants interrompirent souvent l'orateur, qui pleurait à chaudes larmes. Dix citoyens veillèrent la nuit auprès du catafalque. Le lendemain, 20 février, le corps fut posé sur une voiture de deuil qui prit le chemin de Wittemberg. Sur toute la route que parcourait le cortège, le peuple accourait la tête découverte, en chantant les prières des morts 1).

D'après les ordres de l'électeur, l'université, le clergé, le sénat, la bourgeoisie de Wittemberg, vinrent recevoir le corps à la porte d'Elster, et l'accompagnèrent jusqu'à l'église en passant par la rue du collége, et le marché, au milieu du bruit des cloches de toutes les églises. Le cortége marchait dans l'ordre suivant : le clergé, composé de quatre diacres,

1) Balthazar Mentz, syntagma epitaphiorum Wittenbergensium, lib. 1, p. 76 et sep.

le docteur Pomer; les officiers de la maison de l'électeur, tous à cheval; les deux comtes de Mansfeld, leurs serviteurs et leurs écuyers. Le corps était enseveli dans une bière d'étain, recouverte de velours noir, et traîné sur un char à quatre roues. Le char était suivi de la veuve de Luther et de quelques dames dans une petite voiture découverte, de ses trois fils, de son frère Jacob, des deux enfants de sa sœur, George et Syriac le marchand, du chevalier Magnificus, de Grégoire Brück, Philippe Mélanchthon, Justus Jonas, Gaspard Creuziger, Jérôme Schurff, d'autres professeurs, docteurs et maîtres, enfin de conseillers, d'étudiants, de bourgeois, de femmes nobles, de jeunes filles, d'enfants, qui tous fondaient en larmes. La foule était grande, elle se pressait dans les rues et sur les toits des maisons. Quand le corps fut arrivé à l'église et qu'on l'eut déposé au pied de la chaire, on entonna des cantiques funèbres, et Pomer prononça un discours qu'il interrompit souvent par des larmes et des sanglots Il compara Luther à l'ange de l'apocalypse, et rappela la prophétie de Huss au milieu des flammes, et la voix du « martyr », qui annonçait la venue du docteur Martin. Il parla de la mort chrétienne, des souffrances, de la maladie de Luther, et des vœux qui s'étaient échappés de ses lèvres à demi fermées, et dont le Seigneur hâterait l'accomplissement. Il commenta le p e s t i s e r a m.

« Mélanchthon le remplaça et retraça dans un long discours les travaux de « l'apôtre de l'Allemagne. »

Les chants recommencèrent. Quand ils eurent cessé, on descendit le corps dans le caveau fraîche-

ment ouvert en face de la chaire, puis le caveau fut fermé et scellé, et recouvert d'une plaque de cuivre où l'on avait gravé l'inscription latine qui suit :

Martini Lutheri S. Theologiae doctoris corpus h. l. s. e. qui anno Christi MDLVI, XII Cal. Martii Eyslebii in patria S. M. O. C. V. ann. LXIII MIIDX 1).

Quelques années plus tard, Wittemberg assiégé fut pris. Charles V voulut voir le tombeau du réformateur. Les mains croisées sur la poitrine il lisait l'inscription, lorsqu'un de ses officiers, lui demanda la permission d'ouvrir la tombe et de jeter au vent les cendres de l'hérétique. L'œil du monarque s'enflamma. — Je ne suis pas venu, dit-il, pour faire la guerre aux morts : j'ai bien assez des vivants, et il quitta le temple 1).

---

1) Dr. Franz Volkmar Reinhard's, sämmtliche Reformationspredigten t. 3. p. 443.

CHAPITRE XXXIII.

CATHERINE BORA. — RELIQUES DE LUTHER.

Les princes réformés oublièrent bien vite la veuve de Luther : après quelques années Catherine Bora, délaissée, manquait de pain pour nourrir ses enfants. Elle était réduite à mendier quelques aumônes pour la veuve du réformateur ; mais ses prières ni ses larmes n'étaient entendues. Mélanchthon, dans une lettre à son ami Justus Jonas, se lamente sur la dureté des grands de la terre ! — Ils s'élèvent contre nous, dit-il, ou nous oublient ! un seul a eu pitié de nous, c'est le roi de Danemarck, qui vient d'envoyer à la veuve du bienheureux une petite somme 1).

Il paraît que la pitié du monarque se lassa bientôt. Une lettre de Bugenhagen adressée à Christiern III resta sans réponse ; elle était bien pressante, cependant : — Que votre majesté daigne jeter les yeux sur le sort d'une pauvre veuve qui n'a pas de quoi nourrir et élever ses enfants; nous l'en conjurons

1) Epistol. 93 Just. Jonae.

au nom de Luther, dont le souvenir vivra éternellement 1).

Catherine résolut alors d'émouvoir le cœur du prince. Elle lui écrivit une lettre bien suppliante où, lui rappelant le secours de 50 thalers, que le monarque lui avait adressé il y avait quelques années, elle appelait de nouveau sa pitié sur le sort d'une veuve que les malheurs du temps avaient réduite à la dernière misère, et qui n'avait pas de pain pour nourrir sa famille.

Cette lettre, qui porte la date du 6 octobre 1550, ne fut pas plus heureuse que celles de Mélanchthon et de Pomer 2). Catherine se rappela douloureusement la prophétique parole de Luther sur le délaissement où les princes laisseraient ce qu'il avait de plus cher au monde.

En 1547 Wittenberg fut assiégé par les troupes de l'empereur Charles V. Bora était malade et souffrait de la faim : personne ne vint lui donner du pain qu'elle demandait. La peste la força de quitter la ville où reposaient les cendres du docteur.

L'an 1552, le jour de saint Thomas, on afficha à la porte de la cathédrale de Torgau l'avis suivant, signé du recteur Paul Eber :

« Catherine Bora vient de mourir. Cette noble dame était réservée à toutes sortes d'afflictions : ce fut pour elle une grande peine de ne pouvoir assister son époux dans sa dernière maladie, de lui fermer les yeux et de lui rendre les derniers devoirs... Vint

1) Rel. manuscript. omnis aevi, Joannis Petri de Ludewig.
2) Danisch. Bibl. p. 160.

la guerre, qui la força de s'exiler, et un fléau plus douloureux pour son cœur, l'ingratitude de ses concitoyens. La peste la surprit, et, pour échapper à la mort qui la menaçait, elle, pauvre veuve, prit ses enfants et partit pour un autre pays. En route, ses chevaux s'effarouchèrent ; le char où elle était montée fut renversé, elle tomba dans une marre d'eau où la peur, plus encore que la chute, détermina une maladie, qui, au bout de trois semaines la mit au tombeau. Pendant tout le temps que dura sa maladie, elle se consola en Dieu et dans sa parole, soupirant doucement après une autre vie, recommandant au Seigneur l'église et ses enfants, et conjurant l'esprit saint de rétablir cette unité d'enseignement, objet des efforts de son pieux époux, et qui, à sa mort, avait été si malheureusement troublée.

» L'enterrement aura lieu aujourd'hui à trois heures; nous prions donc vivement nos paroissiens de se rassembler en la demeure de la veuve, dans la rue qui aboutit au château, pour rendre à cette digne matrone les derniers devoirs 1) ».

Les restes de Catherine reposent dans l'église paroissiale de Torgau : une pierre les recouvre, sur laquelle la compagne de Luther est représentée de grandeur naturelle, tenant en main une Bible ouverte. Au dessus de la tête, à droite, sont les armes de Luther, à gauche celles de sa femme , un lion dans un champ d'or, et dans le heaume une queue de paon.

1 Meyer in Intimationib. Wittemberg, anno 1553. — Nas, t. I. Scriptorum publicè propositorum. Wittemberg. fol. 441.

Sur les quatre bandes on lit en langue allemande cette inscription :

« L'an 1552, le 20 décembre, s'est endormie dans le Seigneur, à Torgau, la veuve du docteur Martin Luther, Katharina de Bora 1).

Les Petites affiches d'Altona du 15 novembre 1837, contenaient une annonce sous le titre de : les Orphelins de Luther.

» Ce sont les enfants de Joseph-Charles Luther, né à Erfurth le 11 novembre 1792, et rentré au giron du catholicisme. Il était mort en Bohême.

» M. Reinthaler, administrateur de la fondation de Saint-Martin, élevée à Erfurth à la mémoire de Luther, a recueilli ces orphelins.

» Le 6 mai 1830, l'aîné, Antoine, né en 1821, arriva à l'ancien couvent des Augustins. Instruit dans les principes de la réforme, il fit sa première communion aux fêtes de Pâques. On l'a mis en apprentissage chez un ébéniste ; Marie et Anne, ses sœurs, sont domestiques d'auberge ; Thérèse, la plus jeune, fréquente l'école. »

M. Reinthaler avait fait un appel à la pitié de ses coreligionnaires pour les descendants de Luther. La souscription n'a pas été heureuse : Francfort-sur-Mein et Leipzig ont envoyé 50 thalers, et c'est tout.

Longtemps après sa mort, on montrait à Eisleben le lit où couchait Luther, et sa table de travail. On venait de loin pour toucher ces reliques : chaque dévot à Luther en emportait quelque par-

---

1) Cette pierre tumulaire a été gravée dans le livre de Junker : Ehrengedächtniß, Lutheri, p. 247.

celle pour la guérison des maux de dents et de tête 1). Arnold, qui fit le pèlerinage d'Eisleben, remarqua que les parois de la chambre qu'occupait le réformateur étaient grattées dans mille endroits par des disciples superstitieux, qui en détachaient quelques grains de poussière auxquels ils attribuaient des vertus extraordinaires. Le pèlerin, à la vue de ces témoignages d'un culte idolatrique ne put s'empêcher de s'écrier : Que Dieu dévore cette maison de Luther, où la superstition a si beau jeu 2). Le feu l'a dévorée.

Christ. Juncker, dans un ouvrage consacré à la gloire de Luther, parle le plus sérieusement du monde d'un portrait du réformateur, à Ober-Rossla, dont le front se couvrit de sueur au moment où le ministre s'appitoyait sur le triste sort des études en Allemagne 3).

Le voyageur qui vient à Erfurth visite ce vieux couvent des Augustins où Luther entra le 27 juillet 1505, où, deux ans plus tard, l'évêque Jean de Lasphe l'ordonna prêtre, et qu'en 1508 Martin quitta pour aller professer à l'université de Wittemberg. Les lieux comme les temps ont bien changé ! Il n'y a plus de moines dans l'ancien couvent des Augustins, mais de pauvres orphelins qui chantent en allemand les louanges du Seigneur ; un gymnase

---

1) De Reliquiis Lutheri diversis in locis asservatis à Georg. Henr. Gœtzio — Fabricius in Centifolio Lutherano I. Joh. Kraus, in den curieusen Nachrichten, p. 111, § 28, 39.

2) In der Kirchen- und Ketzer Historiä 2 p. lib. XVI. cap. V. § 22. p. 501.

3) Ehrengedächtniß Lutheri, 1707.

évangélique où l'on enseigne d'autres doctrines que celles du réformateur. C'est là qu'en 1837 nous trouvâmes sur la table d'un professeur la vie de Jésus-Christ du ministre Strauss. Dans la bibliothèque, nous avons vu les œuvres de Luther, de Zwingli, d'Œcolampade, d'Eck et de Cochlée. Sur les marges des écrits catholiques, aussi vieilles que la réforme, car ce sont des éditions originales, nous avons remarqué des annotations de Luther et de Mélanchthon.

La petite cellule du réformateur existe encore dans son état primitif. Les murs ont été blanchis, et, sur le plâtre, la main du pèlerin a tracé une foule de sentences bibliques, d'hymnes en vers et en prose en l'honneur du Saxon. A droite, en entrant, pend le portrait de Luther de grandeur naturelle avec cette inscription latine :

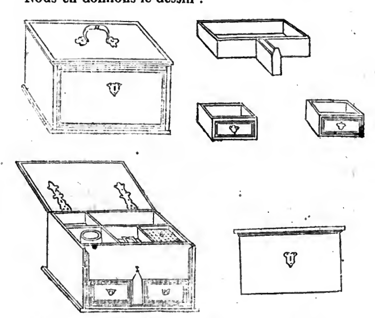
Martinus Lutherus S. Theolog. D. Natus Islebiae, anno 1483, ibique in Christo obiit anno 1546. d. 18. Feb. et Wittenbergae sepultus est, aetatis 63. M. L. Northusanus, P. 1).

Le moine est peint à la fleur de l'âge : son œil est ardent, ses lèvres légèrement contractées par le sourire. On dirait qu'il vient d'écrire une de ses lettres si pleines d'emportement contre la papauté. L'artiste, dont on ignore la patrie, s'est plu à peindre ce contentement intérieur d'une ame ulcérée qui vient de se venger.

La relique la plus précieuse sans contredit de l'oratoire d'Erfurth, c'est le nécessaire de voyage de Luther; petit meuble soigneusement conservé dans

1) Reformations Almanach, für Luther's Verehrer.

toute sa fraîcheur et où il enfermait à la fois son argent et un trésor inestimable : de l'encre et une plume. « Encre d'or, suivant l'expression d'un de ses admirateurs, telle qu'un chimiste n'en inventa jamais, où Luther trempa sa plume pour tracer ces caractères qui brillent comme le soleil depuis trois siècles et qui ne s'éteindront qu'avec cet astre : plume de diamant qu'il décochait comme un trait contre le lion qui régnait alors, et qui jeta bas de son front la triple couronne dont il était ceint 1) ». Nous en donnons le dessin :



Voici l'histoire de ce nécessaire, que Luther portait en voyage, à la diète d'Augsbourg, et dans sa visite aux princes et aux légats.

1) Friedrich Keyser's Reformations Almanach.

Quand Luther, au mois de février 1546 partit pour Halle, il emportait avec lui son écritoire toute pleine d'encre, mais bien légère d'argent. Il logea au palais d'or du directeur des salines, Joseph Tentzner, dans la rue nommée Schmeerstrasse, et il oublia en s'en allant son nécessaire et son bâton de voyage, des lettres de famille et des feuilles volantes où il avait jeté quelques pensées. Luther mourut à Eisleben : la guerre survint, et ses héritiers ne songèrent pas à redemander ces objets sans valeurs, qui restèrent en possession de la famille Tentzner, comme res derelicta, suivant le droit allemand.

Martin Hessen, qui avait épousé une Tentzner, réduit à la misère, fut obligé de vendre l'écritoire à un maître d'école de Lützendorf nommé Schüler. On voit ensuite cette relique passer dans les mains de Joh. Georges Zeidler, employé dans l'université de Halle, puis dans celles de Büttner, conseiller à Weissenfels, qui la cède à la société des sciences naturelles, et enfin venir se placer dans le musée cellulaire d'Erfurth, comme un véritable diamant, en 1754, où, depuis cette époque on la montre à la curiosité des voyageurs.

Quand on a longtemps contemplé cette écriture et subi les exclamations du cicérone, on passe à une autre merveille : c'est l'Ancien-Testament traduit par Luther, exemplaire dont plusieurs feuilles de papier attachées au volume renferment des autographes de Luther, de Mélanchthon, de Bugenhagen, de Creuziger, et de Ph. Agathon. Ce sont des textes bibliques avec une courte exégèse. Voici

celle de Luther sur un verset de l'épître aux Corinthiens :

1 Cor. XV. (55).
Absorpta est mors in victoriam
Isaiæ XXV. (8).

« Avec Adam qui vit, c'est à dire pèche, la mort absorbe la vie ; mais quand Christ meurt, c'est à dire justifie, la vie absorbe la mort. Louange à Dieu, parce que le Christ est mort et a opéré la justification. Martin LUTHER, D. 1543.

L'autographe est aujourd'hui sous verre, pendu comme un tableau à la muraille de la maison. A côté en est un autre de Mélanchthon : une paraphrase du 21ᵉ verset, chapitre 59 d'Isaïe. Ceux qui veulent que le caractère de l'homme se révèle jusque dans les signes muets qui servent d'instrument à sa pensée, pourraient trouver à appuyer leur système sur la forme diverse de l'écriture des deux réformateurs : celle de Luther, ferme, droite, dure et toute d'un trait ; celle de Mélanchthon indécise, molle, et où la main incertaine quitte et reprend le même trait.

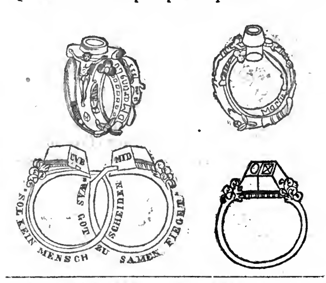
On a eu longtemps la pensée d'enrichir ce musée luthérien d'une merveille qui eût effacé toutes les autres, de ses deux anneaux ; l'un, connu sous le nom d'anneau des fiançailles, l'autre sous celui d'anneau des noces, bien que la noce et les fiançailles aient eu lieu le même jour ; mais les possesseurs de ces deux bijoux ont résisté à toutes les séductions et aux offres brillantes qu'on leur faisait.

La bague des fiançailles appartient à un riche particulier de Leipzig ; elle est en or, ornée d'un rubis, et entourée d'images de la passion ciselées

avec beaucoup d'art, des dés, du roseau, de la croix où est attaché l'homme-Dieu; en dedans on lit le nom de l'époux et la date des fiançailles, 13 juin 1525. Croirait-on qu'il existe de longues dissertations sur cette bague, que la science allemande traite aussi prolixement qu'elle eût pu faire d'un texte biblique ou de quelques vers d'Orphée 1)? Ce brillant appartenait à Catherine Bora, qui, manquant de pain, l'engagea pour ne pas mourir de faim.

La bague de mariage est aujourd'hui à la bibliothèque de Wolfenbüttel. Elle s'ouvre en deux et est surmontée d'un rubis et d'un diamant. En dedans sont les initiales des époux, C. V. B. — M. L. D; en dehors est gravée en creux la devise allemande :

Que l'homme ne sépare pas ce que Dieu a réuni.



1) Juncker's Ehrengedächtniß, p. 285. Reformations Almanach, p. LXXVII.

riam

[illegible]

is [illegible]

leben den Tod

Christus

Martinus Luther D

1543

La famillle Mesen, de Zittau, conserve un verre én cristal qui servit à Luther, d'un beau travail et qu'elle acquit dans le dix-septième siècle au prix de 60 thalers.

A Dresde on montre la cuiller du docteur, qui appartint à J. And. Gleich. Elle est en argent. Sur le manche on lit : Da gloriam Deo. Au milieu est le millésime 1540, et les lettres unies D. L.

Dresde conserve encore la bague du docteur et la médaille que Catherine Bora portait au cou.

A Francfort-sur-le-Mein on montre à la bibliothèque les souliers et le bâton de voyage du réformateur.

Nous n'avons pu retrouver le cachet qu'il a décrit dans une lettre à Spengler, et où il avait fait graver une croix noire, symbole de sa foi en Jésus-Christ, et de la vie d'épreuve du chrétien ; et un cœur enflammé au milieu d'une rose blanche, dans un champ d'azur entouré d'un cercle d'or, emblèmes de la paix de l'esprit dans la foi et de l'aspiration aux félicités éternelles.

CHAPITRE XXXIV.

LUTHER ÉCRIVAIN.

Dans la sphère des lettres allemandes, Luther tient une grande et belle place. Dès qu'il fut reçu docteur en théologie, l'exégèse devint sa persévérante occupation. Pour féconder ses recherches, il n'avait pas encore les ressources que lui offrit plus tard la compréhension des lettres grecques et hébraïques. Il avait commencé, comme toute intelligence de cette époque, par l'étude de l'idiôme latin, à l'aide duquel il s'essaya d'abord à surprendre le sens si souvent obscur des livres saints. Ce n'était pas une simple glose qu'il cherchait, mais une divination des mœurs, des dogmes, de la discipline, et de la tradition de l'église chrétienne, avec l'idée préexistante de mettre en contradiction la lettre ancienne avec la lettre nouvelle. Ses commentaires du texte saint revêtent les formes de la prédication familière du curé de campagne, de la verve du polémiste et de la naïveté du moraliste. Ses leçons orales se produisaient sans règle et

obéissaient à tous les caprices de l'imagination de l'orateur : c'était le sermon du missionnaire. Plus tard Luther aux richesses latines mêla les trésors des langues orientales. On comprend les merveilleuses conquêtes que lui valut cette parole, qui, pour séduire, empruntait ses fascinations à Homère, à Cicéron, à David, à saint Paul, et à un génie qui résumait souvent tous ces génies divers : à lui-même. De peur que les diamants qui tombaient des lèvres du prédicateur ne se perdissent, il y avait au bas de la chaire d'habiles ouvriers qui les ramassaient un à un pour les monter et les enchâsser ensuite sous l'œil de l'artiste. Au sortir de l'église, quand le souvenir de la parole du maître était dans toute sa fleur, des néophytes évangéliques se hâtaient de répandre sur des feuilles volantes, qui passaient dans les mains de l'imprimeur à mesure qu'elles étaient remplies, les improvisations de Luther. C'est ainsi que la Postille sur l'épître aux Galates fut recueillie et produite dans le monde, où elle obtint un grand retentissement. Luther corrigeait les épreuves. En tête de l'épître de saint Paul est une préface où il explique l'apparition de cette œuvre, pour laquelle il conserva toujours une prédilection marquée : « Je m'émerveille en ce jour, dit-il, et j'ai peine à croire que j'aie noyé dans un aussi grand déluge de paroles l'épître de saint Paul. La voilà pourtant cette épître où je retrouve toutes mes pensées rassemblées avec un soin si attentif par quelques uns de mes frères : ils auraient pu être plus verbeux encore. Quoique je ne me sois pas fait faute de paroles, je trouve que de ces enseignements si hauts, si

profonds, si larges du livre de sagesse, je n'ai donné qu'une image infidèle, vide et sans ame. De cette riche mine d'or que j'avais à exploiter, je n'ai tiré que des miettes de pain. En vérité j'ai quelque honte à placer à côté de l'inspiration de ce magnifique apôtre mes stériles explanations. »

Luther ne tirait ni vanité ni profit de ses écrits : il leur préférait de beaucoup ceux de Mélanchthon, cet écrivain si poli, mais si froid, en qui vous ne surprenez aucune inspiration ; ce rhéteur aux belles formes de style, qui n'improvisait pas, mais qui restait à composer une prière autant de temps que son maître à faire un livre. Pour Mélanchthon, la parole était une jouissance intime dont il abusait. Luther la prenait telle qu'elle lui venait sur les lèvres, sans s'inquiéter de son origine, de sa parenté ; sans prendre souci de la faire valoir ; semblable à ces vieux chefs allemands du temps d'Hermann, qui se précipitaient avec des troupes en désordre sur leurs ennemis, et déroutaient la tactique de Polybe. Ne demandez pas à sa phrase la draperie savante de la statue grecque. Il fait fi de l'art ; il parle parce qu'il a besoin de parler, et, s'il revoit son travail, ce n'est pas pour écarter un mot tombé de mode qui blesse l'oreille, ou bien une répétition qui accuse la paresse. Il traite sa langue comme un papiste. Pourvu qu'il frappe le moine, il ne s'inquiète guère où ni comment ; pourvu qu'il remue son auditoire, que lui fait s'il manque aux règles de la grammaire ou aux préceptes de la rhétorique ?

Luther est le grand prédicateur de la réforme. Il eut presque tous les dons de l'orateur : une inépui-

sable fécondité de pensées, une imagination aussi prompte à recevoir qu'à produire ses impressions, une abondance et une souplesse de style inexprimables. Sa voix était claire et retentissante, son œil brillant de flamme, sa tête antique, sa poitrine large, ses mains d'une rare beauté, son geste ample et riche. Il n'avait pas négligé la forme extérieure : sa robe était toujours d'une exquise propreté, nouée jusqu'au cou; ses cheveux qu'il ramenait en arrière, tombaient en flots noirs sur ses épaules. Il avait un soin extraordinaire de ses dents, qu'il conserva blanches jusqu'à la fin de ses jours. Chez lui c'était la pensée qui engendrait la parole : la pensée était-elle grande ou vulgaire, l'expression suivait noble ou familière. Comme il avait eu besoin pendant sa vie de vivre avec le peuple, parce qu'il avait deviné que toute révolution durable sort des masses; il avait emprunté aux métiers divers de l'ouvrier une langue technique qui saisissait la multitude, et au vieil idiôme allemand des artisans une foule de locutions d'une naïveté séduisante. C'était à la fois Rabelais et Montaigne; Rabelais avec sa verve drôlatique de style, Montaigne avec ses tournures qui burinent et cisèlent.

Il arriva souvent à Luther de prêcher trois fois par jour : jamais il n'était pris au dépourvu. On le voyait monter en chaire, se recueillir un instant, les yeux baissés, ouvrir le Nouveau-Testament, et, du premier verset qui tombait sous son œil, tirer le texte d'une improvisation qui étonnait par tout ce qu'elle avait de soudaineté dans l'expression et de richesse dans les développements. — Je croirais faire injure

à la providence, disait Sterne, si je pensais en prenant la plume à ce que je vais écrire. Luther faisait comme Sterne. N'attendez pas de lui, dit un de ses biographes, un discours conforme aux règles de l'art; ce n'est point une prédication qu'il va faire; mais un entretien familier, tout avivé d'amour, où les préceptes de la rhétorique sont peut-être violés; mais où brille la flamme de l'inspiration; où tout sort du cœur et rien des lèvres; où la phrase n'a pas besoin de déguiser la stérilité de l'écrivain sous des ornements vulgaires; où l'orateur ne court jamais à la nouveauté, et où cependant tout ce qui tombe de sa bouche a la fraîcheur d'une idée neuve 1).

Son sermon ressemble souvent à l'ode pour le désordre : la parole qu'il prend pour texte ne l'enchaîne pas comme le prédicateur catholique. A peine a-t-il fait un pas dans la matière, qu'il l'oublie et va se jetant sur toute vérité qu'il trouve sur son chemin; un mot est un éclair qui lui laisse entrevoir une voie nouvelle où il mène son auditeur, sauf à l'abandonner un instant après, quand quelque jet inattendu de lumière vient luire à son regard. Il fallait à ses disciples une grande habitude de sa parole, ou une attention sévère d'esprit pour le suivre à travers tous ses caprices. Du ciel il aime à descendre sur la terre. Quand son regard tombe sur l'Allemagne et se mouille de pleurs à la vue des misères qui la déchirent, il est impossible de rester froid; le cœur se

1) Nie dem Reize der Neuheit nachjagend und doch immer neu und frisch. Martin Luther's Leben von Gustav Pfizer, p. 828.

serre, et on se prend à pleurer avec l'orateur. Le Saxon est alors d'une mélancolie ineffable; on voit qu'il a médité Jérémie et qu'il connaît le langage du sentiment.

Citons quelques fragments de ses discours en chaire qui donneront à la fois une idée de sa manière, et peut-être des mœurs de son auditoire.

« Dans mon enfance les riches mêmes buvaient de l'eau et faisaient maigre chère; à trente ans c'est à peine si on avait bu du vin : c'est autre chose aujourd'hui, on en donne aux enfants et du vin du midi encore, même du vin distillé et brûlé.

« Nous autres allemands nous sommes de véritables panses à bière, Bierbäuche, compagnons joyeux, faisant goguette et ripaille, et buvant et buvant toujours. Boire en Allemagne, c'est boire non seulement à la façon des Grecs qui ne soignent que leur ventre, mais s'en donner jusqu'au gosier et rendre ensuite tout ce qu'on a bu et mangé.

« Chaque pays a son démon : l'Italie a le sien, la France a le sien et l'Allemagne a le sien : la bouteille; on appelle boire se gorger de vin et de bière : nous boirons, j'en ai peur, jusqu'au jour du jugement dernier. Les prédicateurs crient en chaire, et font entendre la parole de Dieu, les seigneurs font des ordonnances, la noblesse quelquefois même prend de belles résolutions; le scandale, le désordre, des maux de toute espèce, dans le corps et dans l'âme, viennent à leur tour comme enseignements : rien n'y fait : l'ivrognerie, notre Dieu, s'étend de jour en jour, semblable à la mer qui a beau boire les courants, et a toujours soif.

« Je voudrais bien aujourd'hui vous parler des funestes penchants à l'ivrognerie de nos pauvres Allemands; mais où trouver une parole assez puissante pour chasser loin de nous cette crapule d'enfer, qui chaque jour s'étend de plus en plus dans toutes les classes de la société, en haut, en bas, de façon que prédications, instructions, sont tont à fait inutiles. Qu'en dire, quand nons la voyons, cette fille du diable, se glisser du peuple des grandes cités dans la cabane des paysans, des tabagies dans le ménage? Dans mon jeune âge s'enivrer aux yeux de la noblesse passait pour un scandale; aujourd'hui le noble boit plus encore que le rustre. Les princes et les grands ont reçu d'excellentes leçons de leurs chevaliers, et ils boivent sans rougir : boire est une vertu princière. Noble, bourgeois, qui ne s'enivre avec eux comme un goujat, est un homme méprisable; qui ribotte avec ces chevaliers de la bouteille, gagne en cuvant son vin ses armes et ses éperons. 1)

«Paysans, bourgeois, nobles en font de toutes sortes à leur ministre. Le prédicateur n'est guère mieux traité, il ne peut pas se plaindre; s'il le fait on ne l'écoute pas. Ils lui donnent ce que bon leur semble, et lui volent son blé et ses fruits; les nobles en font un frère bourreur de poële, un coureur de poste, un facteur, et lui volent ses revenus avec lesquels il doit se nourrir lui et ses enfants. 2)

---

1) Kirchenpostille, Luth. Werke, Walch. 12 v. p. 784: la traduction est ici impossible.

2) Doppelte Hauspostille. Pour avoir une idée de la société sous la réforme, on pourra consulter: Luther's Schilderung der sittlichen Verderbniß der Teutschen zu seiner Zeit, aus Luthers Schriften zusammengestellt, von D. Bretschneider.

Quelquefois on dirait notre Menot en chaire; comme dans ce passage de son sermon sur la trompette du jugement dernier :

« Quand Sodome et Gomorrhe furent engloutis en un clin d'œil, tous les habitants de ces villes, hommes, femmes et enfants tombèrent morts et roulèrent dans les abîmes de l'enfer. Alors on n'eut pas le temps de compter son argent ni d'aller courir la prétentaine avec des p......; mais en un instant tout ce qui existait tomba mort. Ce fut la timbale et la trompette du bon Dieu, c'est ainsi qu'il fit son poumerlé, poump! poumerlé, poump! pliz, plaz! schmir schmir! Ce fut le coup de timbale de notre Dieu, ou, comme dit saint Paul, la voix de l'archange et la trompette de Dieu. Car lorsque Dieu tonne, cela fait presque comme un coup de timbale, poumerlé, poump! Ce sera le cri de guerre et le taratantara du bon Dieu. Alors tout le ciel retentira de ce bruit : kir, kir, poumerlé, poump 1)!

Luther avait coutume de rassembler le dimanche ou les jours de fêtes, autour de son beau poirier, ou quand il pleuvait, dans sa chambre d'étude, sa femme, ses enfants, ses domestiques et un petit nombre d'amis privilégiés pour lesquels il improvisait quelques instructions pieuses. Ces épanchements intimes n'étaient pas perdus : Veit Dietrich les a recueillis sous le titre de Hauspostille. Le réformateur, en les publiant, en 1545, les faisait précéder d'une préface où il expliquait le motif de leur impres-

1) Flögel, Geschichte der komischen Litteratur, t. I, p. 258, cité par M. Peignot, Prédicatoriana, p. 105.

sion : «Voici, disait-il, des homélies de famille ; c'est un grand père qui a voulu instruire ses enfants et ses domestiques et leur enseigner à vivre chrétiennement ! Dieu veuille qu'elles aillent non seulement à leurs oreilles, mais à leur cœur ! J'aime à espérer qu'elles porteront des fruits et à répéter avec Isaïe : — Que ma parole ne retourne pas en arrière.... Les patriarches avaient coutume de prêcher ainsi. Comment Veit Dietrich, mon ancien compagnon de table, a-t-il rassemblé ces postilles ? c'est ce que je ne saurais dire, en vérité ; moins encore je comprends comment elles pourront se répandre parmi le peuple. Il fallait les condamner à l'oubli, c'est mon opinion. Que ceux qui les liront y trouvent le pain de vie et la manne céleste. Dieu soit loué : voici que la Bible gagne du terrain. Le proverbe dit : la vache a de l'herbe jusqu'au ventre : nous aussi, hommes de notre temps nous avons trouvé dans la parole de Dieu de gras pâturages : que Dieu nous accorde d'y chercher notre nourriture avant que le jour du Seigneur arrive, et que la colère du ciel punisse nos infidélités. Puissions-nous n'être pas condamnés à broyer de nouveau la pierre sous nos dents, comme autrefois dans le papisme. 1) »

Luther avait prophétisé la décadence de la chaire réformée, mais sans en assigner les causes. Il ne pouvait prévoir qu'un jour la parole de l'orateur protestant tremblerait de se prendre au dogme, et que le ministre évangélique n'oserait remuer la conscience de son auditoire en étalant à ses yeux ces

1) Gustav Pfizer, Martin Luther's Leben, p. 831.

grandes images qui portent le trouble dans l'ame et la font passer de la terreur au repentir. C'est un secret que le ministre réformé a laissé au prêtre catholique. Ecoutez le prédicateur luthérien, et dites si vous vous sentez ému. Luther avait conservé les vieilles traditions. Il n'avait pas peur de parler du jugement dernier, de la colère de Dieu, de l'éternité des peines. Il était éloquent souvent à la manière de Brydaine; l'injure qu'il jetait aux papistes du haut de la chaire était passionnée, impétueuse et abondante en images.

Il aimait à discourir sur un art où, malgré ses semblants de modestie, il savait qu'il excellait. A table, son sunium, son jardin académique, sa tribune aux harangues, son forum, on le voit souvent interrompre une conversation commencée, et traiter de la poétique de la prédication. Alors l'attention redouble, le silence est profond, les verres pleins de bière restent sur table; Mélanchthon, Justus Jonas, Dietrich, Amsdorf, penchent l'oreille, attentifs à ne rien perdre de ce qu'ils vont entendre. Ce jour-là on se retire de meilleure heure au logis pour rappeler des souvenirs tout frais et qu'on se hâte de reproduire sur un album, de peur qu'ils ne soient perdus pour la postérité.

Luther disait donc :

— Prêcher le Christ est chose difficile et périlleuse; si je l'avais su plus tôt, je ne m'en serais jamais mêlé, et comme Moïse, j'aurais dit à Dieu : Envoie qui tu veux; personne ne m'eût contraint à cette dure besogne.

Un jour qu'il était assis sous son grand poirier, il

demanda à son voisin, M. Lauterbach, comment il trouvait le métier de prédicateur. Et voilà Lauterbach qui se met à se plaindre de ses infirmités, de ses tentations, de ses ennuis et de ses frayeurs.

— Et mon cher, lui répond Luther, tu contes là toute mon histoire : la chaire me fait autant de peur qu'à toi; mais il faut se résigner, il faut prêcher; c'est un devoir auquel nous sommes contraints. Tu veux être maître de prime saut, plus savant que moi et les autres; tu cherches peut-être la gloire, et tu es tourmenté de tentations. Attache-toi à prêcher Dieu notre Sauveur, et ne t'inquiète pas de ce que le monde pensera de toi.

— Que m'importe, disait-il, qu'on dise de moi que je ne sais pas prêcher? ma seule crainte est que devant Dieu je ne passe pour ne pas avoir parlé comme il faut de sa grande majesté et de ses œuvres royales. Un prédicateur éclairé, sage, prudent, doit dire la parole de Dieu avec simplicité; proportionner ses enseignements à l'intelligence des enfants, des servantes et des pauvres gens ; les traiter comme une mère son enfant, qui le caresse, joue avec lui, lui donne du lait pour breuvage, au lieu de vin de Malvoisie; ainsi doit faire l'orateur évangélique.

— Je n'aime pas à voir Mélanchthon à mes leçons ou à mes prédications; je me signe alors, et je me dis : Voilà Philippe qui disparait ! Je me rengorge, et je pense que je suis le premier orateur de la chrétienté.

— En descendant de chaire, je crache parfois sur ma robe d'orateur : pfui ! comme tu as prêché ; tu

as parlé longtemps et tu n'as rien dit de ce que tu voulais dire d'abord. Le peuple émerveillé crie miracle et dit que depuis longtemps il n'a jamais entendu si beau sermon ; c'est qu'il est bien difficile de s'en tenir au texte qu'on se proposait de développer.

Quand Luther monte en chaire, un spectre se lève menaçant, c'est l'image du pape qu'il voit, comme Macbeth l'ombre de Banco, partout où un œil de chair et de sang ne saurait l'apercevoir. Ces incessantes apparitions lui fournissent de magnifiques images.

Quand il doit juger une majesté prévaricatrice, à ses yeux, il est d'une splendide éloquence. On peut lui appliquer ce qu'Addison disait de Milton : Cédez Grecs, cédez Latins, voici que je vous annonce une œuvre plus belle que l'Italie:

Cedite Graii.

Alors se passe un drame où l'ame chrétienne conviée croit assister au jugement des morts. Le juge est là, l'œil enflammé, d'une main tenant la Bible, de l'autre la plume qui doit écrire la sentence. Le pécheur couronné est venu dans toute la pompe de ses vêtements et de ses insignes, que Luther lui ôte un à un : d'abord son diadême, puis son manteau, ensuite sa main de justice, son sceptre, et finalement son épée. Du monarque, il ne reste plus qu'un corps d'argile et de boue, qui a péché dans sa chair, et dont Luther dévoile les iniquités et jusqu'aux plus secrètes pensées. Le roi de l'ancien monde se cache

la figure, mais il faut qu'il boive le calice jusqu'à la lie. Il crie pitié ; mais Luther remue l'absinthe. La langue du moine resplendit et jette des flammes. Elle se transfigure et se répand en lamentations qu'aucune bouche de poète ou d'orateur ne redit jamais. Le rêve a besoin de finir, car c'en est un, autrement vous seriez séduit et fasciné.

Luther écrit en allemand et en latin ; mais on voit que sa langue maternelle a plus d'attraits pour lui. A mesure qu'il avance en âge et que son œuvre s'édifie, il délaisse l'idiôme latin, qui lui rendit pourtant de si grands services dans ses luttes avec le catholicisme, pour revenir à l'allemand. Quand il se met en colère, cela lui arrive si souvent qu'il a besoin de vocables d'ateliers, de carrefours, de corps-de-garde qu'aucun lexique romain ne pourrait lui fournir ; la langue allemande ne lui fait pas défaut. Elle a des mots pour toutes ses indignations, des images pour tous ses emportements, des figures pour toutes ses fureurs. Elle n'a ni pudeur ni voile et ne rougit de rien ; c'est une courtisane qui se livre corps et ame à qui elle s'est donnée une fois. Est-elle lasse ou épuisée, elle se laisse faire encore. Luther alors peut jeter loin l'instrument de ses plaisirs. et créer pour les renouveler autant de mots qu'il lui plaît, et ces mots vont enrichir une langue toujours en progrès.

La phrase latine du réformateur n'a ni l'élégance, ni l'harmonie, ni la mélodie de celle des écrivains classiques ; elle est heurtée, pénible, diffuse comme celle des couvents ; elle tient tour à tour de saint Thomas et de Scot, et descend même jusqu'à la barbarie.

Quand il veut lutter avec le génie de la cour de Médicis, comme lors de sa querelle avec Léon X, alors pour ne pas parler un langage commun, il entasse des épithètes, enfle ses périodes de termes redondants, et croit avoir trouvé des images quand il est tombé dans la bouffissure. C'est Claudien devenu théologien, ou Lucain ouvrant une grande bouche pour chanter des choses vulgaires. La colère seule lui porte bonheur; mais alors il cesse de parler latin, et se fait une langue qui n'appartient ni au siècle d'Auguste, ni à la décadence sous Quintilien, ni à l'école scholastique, ni à la renaissance; semi-saxonne, semi-romaine, et, ressemblant à ce soldat germain qui, après la conquête met la saie sur la toge. Luther a des expressions qu'on ne trouve dans aucun écrivain antique; que Ducange, avec sa patience lexique de trente ans, n'a pu rencontrer nulle part, et qu'il n'aurait du reste pas osé introduire dans son glossaire. Il abaisse son expression à proportion des grandeurs de son adversaire : s'il porte diadème ou tiare, comme Henri VIII ou Léon X, sa parole se traîne et se roule dans la fange.

Jamais dans un aussi court espace de temps plus grande fécondité ne fut donnée à une intelligence humaine. Trois cents écrits dont la plupart peuvent passer pour des traités complets sur la matière, sont l'œuvre de trente ans de travail; et, parmi ses compositions, nous ne rangeons ni sa correspondance, ni ses discours de table, qui formeraient un bagage littéraire suffisant même pour la gloire d'un savant de la renaissance. Cette abondance s'explique : Luther n'a rien écrit sans passion, il a répandu son

ame dans chacune de ses œuvres. Chez lui point de souci ou de crainte d'œil humain ; son front n'a pas besoin d'excitation ni son cerveau de repos ; sa plume a peine à suivre le torrent de ses idées. Voyez ses manuscrits : nulle part on ne surprend la fatigue ou l'hésitation ; point d'embarras ou de ratures, point d'épithète rebelle, d'expression indocile ; et dans les signes matériels de sa pensée, une harmonie constante qui accuse plutôt le copiste que l'homme inspiré. Il est vrai que tant de sources lui étaient ouvertes où il pouvait puiser : les pères, les docteurs de l'église et de l'école, les écrivains de Rome et d'Athènes, Moïse et saint Paul, et le cœur humain, son livre de prédilection, mais où il déchiffrait souvent ce qui n'était pas écrit, surtout quand ce cœur appartenait à une poitrine catholique. Toutefois, malgré cette inouïe consommation d'encre, vous ne sauriez lui reprocher d'uniformité ; tout au plus retombe-t-il dans le même péché, la colère, quand il doit parler de moine, d'évêque ou de pape, et il en parle toujours. Il a beau faire alors, il se reproduit et se calque. Le pape, depuis le jour où Léon X fulmina contre lui la bulle exurge, est toujours un âne ou un antechrist ; le moine un paillard et un ignorant ; l'évêque un homme sans foi et sans Dieu, et ses ennemis des sots et des vauriens. Mettez un ange déchu, s'il y consentait, à la place de Luther, et il sera condamné à tourner dans le même cercle de feu : tout au plus pourra-t-il, comme le réformateur, coller ses injures à des cadres d'ébène,

---

1) Das Pabstthum, vom Teufel gestiftet.

d'or ou de pierres précieuses. Pour varier les ornements, Luther a des tournures neuves et hardies, des saillies qui feraient rire un catholique, des alliances insolites de mots, des archaïsmes pittoresques qu'il jette sur le papier comme d'autres font de la poussière d'or. L'âge ne le corrigea pas : quand il avait un pied dans la tombe, que Dieu l'avertissait par divers signes de sa fin prochaine, et qu'il prophétisait lui-même sa dernière heure, il écrivait à l'instigation de ses amis, et surtout de l'électeur, un pamphlet où le pape qui régnait alors, Paul III, est transformé en antechrist ou antichrist, si vous voulez, comme Léon X, Adrien, Clément, et où il ne fait pas même grace au successeur vivant de saint Pierre du démon obligé qui entre dans le corps du pape le jour où il ceint la thiare.

Ses amis, Mélanchthon entre autres, s'affligeaient de cette monomanie qu'aucune remontrance n'avait pu guérir. Luther lui-même laissait échapper quelquefois des regrets et des repentirs : il disait à Mathésius : — Mes écrits bruissent comme de la giboulée, je voudrais qu'ils tombassent en pluie douce comme ceux de Philippe et de Brenz ; et encore :— J'ai souvent quitté la grande route ; le pater noster, dont je me sers en guise de pont est trop caillouteux ; ne m'imitez pas, restez dans le chemin battu 1).

On peut louer presque sans restriction les cantiques qu'il traduisit du latin en allemand, et qu'il

1) Daß seine Schriften so rauschten, wie der Plaßregen, und er habe gewünscht, daß er so fein sachte, und lieblich könnte regnen wie Philippus und Brenz.

composa pour les besoins de sa communion. Il ne travestit pas la parole sainte, et ne met pas en musique ses colères. Il est grave, solennel, simple, splendide, et s'étudie à reproduire l'image latine, qu'il ne défigure pas sous des ornements capricieux.

Ce recueil eut un prodigieux succès : les chants latins cessèrent tout à coup, et dans le service divin on n'entendit plus que les stances musicales du réformateur, car Luther était à la fois le poète et le musicien d'un grand nombre de ses chants ; mais la part du poète est toutefois plus grande que celle du musicien. Il arrangea beaucoup plus qu'il ne composa ; ses plus beaux airs sont des réminiscences catholiques : il n'est pas même certain que le chant qu'il entonna en entrant à Worms avec ses compagnons de voyage : Ein' feste Burg ist unser Gott! soit tout entier de sa composition. C'est une mélopée sacrée qu'il a dû emprunter à la vieille église saxonne, comme il lui emprunta ses hymnes et ses proses latines.

Nous avons dans plusieurs chapitres de cet ouvrage considéré sous le point de vue littéraire plusieurs écrits du réformateur. Nous ne pouvions point oublier celle de ses œuvres dont se glorifie à juste titre l'Allemagne, le plus beau monument qu'il ait élevé à son pays, sa Bible allemande. On nous pardonnera de revenir sur ce travail, qui occupa une partie de son existence.

A peine eut-il conçu la pensée de sa Bible en langue vulgaire, qu'il se mit avec une ardeur de jeune homme à l'étude du grec et de l'hébreu.

Ce fut dans la solitude de la Wartbourg, de ce

château où il « respirait comme l'aigle », qu'il commença la traduction du Nouveau-Testament : dix ans plus tard parut la version complète des livres saints. En 1522 il écrivait de sa prison à Amsdorf. — J'ai dessein de traduire la Bible, bien que ce soit une entreprise au dessus de mes forces. Je connais maintenant le métier de traducteur, et je comprends pourquoi jusqu'ici personne n'a voulu attacher son nom à l'œuvre biblique. Je ne me hasarderais jamais à publier l'Ancien Testament si je ne pouvais compter sur votre assistance. Ah ! si j'avais un tout petit coin bien caché à vos côtés, vous aidant, j'achèverais mon travail ; j'ai l'espoir de doter mon Allemagne d'une version préférable à la version latine. C'est un grand ouvrage qui mérite d'occuper notre intelligence, et qui servira à notre salut commun.

Luther nous a initiés à toutes les confidences de ses tourments de traducteur : on sent bien qu'il doit se récrier sur la difficulté de l'original, car l'homme passe toujours avant le chrétien, et la foi ne fait pas taire la vanité.

— J'achève enfin, écrit-il en 1528, la deuxième partie de l'Ancien-Testament, j'en suis à la plus merveilleuse. Nous travaillons maintenant à faire parler allemand aux prophètes : grand Dieu quel labeur ! employer la violence pour contraindre les poëtes hébreux à s'exprimer en allemand. Ils regimbent et ne veulent pas oublier leur belle langue pour notre barbare idiôme. C'est comme si on voulait obliger un rossignol de cesser ses ravissantes mélodies et de chanter à la façon du coucou.

Mélanchthon, Justus Jonas, Amsdorf, Spalatin,

doctes hébraïsants, vinrent tour à tour lui offrir le tribut de leur science. Luther ne fait pas le riche avec ses amis, il leur emprunte quand il a besoin, et il ne cache ni ses dettes ni le nombre de ses créanciers : — Voilà le Nouveau-Testament achevé, écrit-il à Spalatin, Philippe et moi nous allons nous occuper de polir l'œuvre; elle sera belle si Dieu le veut; nous avons besoin pour cela de votre aide, afin de donner la traduction exacte de quelques termes. Il nous manque certains mots usuels; de mots de cour ou de château nous n'avons nul besoin; que cette traduction soit claire et à la portée de toutes les intelligences! Et pour commencer, d'abord, donnez-moi le nom et la couleur des pierres précieuses décrites dans l'Apocalypse. Votre cour, si Dieu le veut bien, vous aidera, vous aurez le modèle sous les yeux.» Dans une autre lettre écrite encore à Spalatin, Luther s'enquiert aussi du nom et des espèces de certains animaux, de quelques oiseaux de nuit, de certains hôtes des airs dont il ne trouve pas d'analogues en allemand. Il ne comprend pas ce que le texte a voulu désigner sous l'appellation de Tragelaphe, Pygard, Orix, Camelopard.

Il avait divisé la grande épopée biblique en plusieurs parties, dont chacune comprenait un chant particulier, qu'on pouvait considérer comme une œuvre complète. A chaque fragment de cette composition qu'il publiait, il joignait toujours une préface, où il examinait l'original en rhéteur, et sa traduction en grammairien. Dans l'avant-propos des Cinq Livres de Moïse, il s'exprime ainsi : Je recommande au Christ tous mes lecteurs, et je les prie d'obtenir pour

moi de Dieu que j'accomplisse heureusement ma tâche, rude tâche, de traduire l'Ancien-Testament! La langue hébraïque n'est ici que d'un faible secours : les juifs eux-mêmes ne l'entendent pas toujours, et j'ai éprouvé qu'il était quelquefois dangereux de se fier à leur sens. Si la Bible doit être reproduite, ce ne peut être que par des chrétiens, qui ont l'intelligence du Christ, sans laquelle la science lexicologique n'est rien absolument. Si je ne puis me flatter de réunir tous les dons nécessaires au traducteur d'une œuvre si divine, j'ose dire que cette Bible allemande est plus claire, plus sûre que la Bible latine. Si la paresse ou l'inhabileté des imprimeurs ne vient gâter mon œuvre, je suis sûr qu'elle sera préférable à la version des Septante. Maintenant la boue va s'attacher à la roue, et il n'y aura pas de cuistre qui ne voudra se donner des airs de maître et m'en remontrer. Qu'ils fassent leur métier! Je m'attendais bien à trouver des détracteurs. Si quelqu'un se vante d'être plus savant que moi, voici la Bible, qu'il la traduise, et il me montrera ensuite son travail; s'il vaut mieux que le mien, pourquoi ne le préfèrerait-on pas? Je me suis cru de la science. Je pensais que je pourrais, grace à Dieu, donner des leçons à toutes les hautes écoles de sophistes, et aujourd'hui je m'aperçois que je ne sais pas même ma langue maternelle : j'affirme que je n'ai encore vu ni livre ni lettre où l'allemand fût écrit avec pureté. Qui sait parler le bon allemand? personne, et moins que tout autre, messieurs de la chancellerie : grands prédicateurs, poupées d'écrivains, qui se laissent persuader qu'ils ont le

pouvoir de changer la langue et d'inventer chaque jour des mots nouveaux! En somme, quand nous réunirions tous nos efforts, les uns leur intelligence, les autres leur parole, la Bible, pour être mise en lumière, nous donnerait assez de besogne. De grace donc, trève aux dénigrements, qu'on vienne à mon aide, qu'on me serve d'auxiliaire dans mon travail. Refuse-t-on, qu'on prenne la Bible et qu'on traduise; car tous ceux qui clabaudent et me déchirent de leurs petits ongles, ne sont ni assez pieux ni assez instruits, eux qui ne sont bons à rien, pour tenir à un texte épuré de la Bible; seulement ils veulent trancher du maître dans une langue étrangère, quand ils ne savent pas même la leur.

Job lui offrit de si grandes difficultés qu'il fut souvent sur le point d'abandonner son travail; cependant il s'était adjoint deux grandes capacités, Mélanchthon et Aurogallus; malgré le secours de ces deux vigoureux taureaux, comme il nommait ses collaborateurs, la terre qu'ils creusaient était si dure qu'à peine pouvaient-ils faire trois à quatre pouces de sillon par jour.

Quelquefois en ces petites préfaces tout en dehors des idées théologiques de la réforme, on est heureux de ne rencontrer que l'homme d'art et de poésie. Dans ces légères ébauches, modèles de style, le génie du traducteur sait se teindre de couleurs de l'original. Il est des pages qui coulent de sa plume, pages toutes spontanées, toutes d'inspiration, où vous diriez entendre le prophète lui-même : par exemple, comme dans cette appréciation des psaumes, un des livres qu'il aimait avec passion.

— Le cœur de l'homme est un vaisseau sur une mer déserte, battu par la tempête. Ici c'est la crainte et le souci de l'avenir qui le pousse; là c'est le chagrin et la douleur du mal présent qui l'assaille : tantôt c'est l'espérance ou le désir du bien à venir qui le secoue; tantôt la joie des biens du monde qui l'agite : toutes ces secousses sont une grave leçon pour l'homme, qui lui enseigne à s'ancrer à une parole sérieuse, à déferler hors de cette vie vers une terre de salut. Dans ces luttes tempêtueuses, quel nautonnier meilleur que le psalmiste? Où trouver ailleurs des paroles plus suaves que dans ces chants qu'exhalent la louange et la reconnaissance; c'est là que t'apparaissent tous les saints, comme dans un jardin, comme dans le ciel même qui te serait ouvert, et leurs pensées comme autant de douces fleurs qui s'épanouissent et volent vers Dieu leur créateur! Où trouver une tristesse plus vive, plus attendrissante que dans les cantiques de douleur du psalmiste? c'est là que tu peux lire dans le cœur des saints, comme dans la mort; là que la face de l'éternel se couvre d'un voile sombre de colère. Veut-il exprimer l'épouvante ou l'espoir? nul peintre n'a une palette chargée de si brillantes couleurs, et Cicéron envierait ses trésors d'images et d'éloquence. Veux-tu voir l'église chrétienne dans toute la pompe de sa vie et de ses parures, mais dans un cadre rétréci? prends et lis le psalmiste, miroir fidèle où se réfléchira le christianisme; veux-tu te connaître toi-même, et Dieu, et ses créatures? prends encore le psalmiste... 1)

1) Toutes ces petites préfaces ont été placées dans l'édition

Il ne se dissimulait pas tout ce qu'il valait, et sa parole haute et magistrale donnait en passant des leçons à ses critiques : — C'est moi, disait-il, qui leur ai appris l'art de traduire, moi qui leur ai enseigné à écrire; ils me volent maintenant mon beau langage, et, au lieu de reconnaissance, ils me déchirent; je leur pardonne. Il m'est doux d'avoir appris à parler à mes ennemis; Dieu m'est témoin que je n'ai pas mendié pour moi une vaine gloire : je ne me suis souillé d'aucune pensée terrestre, je n'ai demandé ni reçu un seul thaler pour mon œuvre, j'en atteste le Seigneur.

Si Luther fut injuste envers quelques critiques catholiques, qui, comme le D. Emser, relevaient dans le travail du traducteur un grand nombre de fautes, qu'on voyait disparaître dans une nouvelle édition, quand la colère contre son adversaire allait grandissant; il faut convenir qu'il ne repoussait pas les lumières amies qui voulaient venir à lui; il les sollicitait et aimait à rehausser la gloire modeste d'un pauvre disciple qui, pour trouver une glose nouvelle, restituer un mot, placer plus heureusement une virgule, deviner une parole obscure, se privait souvent de nourriture et de sommeil.

Mathésius a raconté tout ce que Luther fit pour l'amélioration de son œuvre.

— Quand la Bible fut terminée, le docteur reprit

---

choisie des œuvres de Luther, publiée à Hambourg par Fréd. Perthes. Mais pour avoir une idée du réformateur, il ne faudrait pas consulter un recueil semblable : l'éditeur en a retranché toutes les expressions colériques, insolentes : c'est Luther comme il écrirait au dix-neuvième siècle.

son travail, le revit, le relut page à page, conférant les textes, priant et méditant longuement. Et, comme le fils de Dieu a promis qu'il serait partout où on s'assemblerait en son nom, Luther résolut d'instituer une espèce de sanhédrin, formé d'amis de choix, qui se réunirait chaque semaine pendant quelques heures avant le souper dans le cloître de l'artiste. Ces amis étaient le docteur Jean Bugenhagen, le docteur Justus Jonas, le docteur Creuziger, Philippe Mélanchthon, Mathieu Aurogallus et Georges Roerer, et quelquefois des docteurs et des savants étrangers.

En attendant, Luther ne se donnait ni paix ni repos; il interrogeait des rabbins, des hébraïsants, des hellénistes, des Allemands qui connaissaient tous les mystères de la langue maternelle; il entrait quelquefois dans la boutique d'un boucher, où il faisait dépecer devant lui un agneau, afin de connaître le nom de chaque partie de l'animal, et il arrivait ensuite au consistoire tenant sous le bras sa version nouvelle. Mélanchthon venait avec les Septante, le docteur Creuziger avec la Bible en hébreu et en chaldéen, le docteur Pomer avec la Vulgate; d'autres professeurs apportaient des commentaires rabbiniques. Quand ces exégètes étaient en présence, le président choisissait un verset des livres saints, qu'il lisait à haute voix, et chaque assistant à son tour donnait son interprétation. Si quelque glose heureuse était trouvée, on la notait soigneusement, et plus tard elle venait se placer dans la Bible imprimée, en marge du texte qu'elle expliquait ou commentait.

Ce sont toutes ces petites miettes tombées de ce banquet de savants, que Luther amassait avec soin, qu'il appelait une manne céleste, et que les interprètes catholiques ont souvent repoussées comme du poison. Pourquoi donc auraient-ils eu plus de respect pour ces glossules que le réformateur n'en montrait pour les commentaires des docteurs catholiques? Ces docteurs aussi accomplissaient le précepte divin, se réunissaient dans des couvents après avoir imploré les lumières de l'esprit saint, et travaillaient en commun à élucider la parole de Dieu, à l'exemple du sanhédrin des réformés!

Luther comparait les critiques catholiques « aux mouches, qui jamais ne s'abattent dans les parties nobles de l'animal, mais se logent, pour le tourmenter, dans quelque coin honteux »; ainsi font-ils avec moi: ils vont fouillant mon œuvre jusqu'à ce qu'ils aient trouvé une place où leur aiguillon puisse s'enfoncer jusque dans la chair. La comparaison eût été plus complète, s'il eût ajouté que de sa crinière et de sa queue de lion il savait bien trouver l'insecte. Cet insecte importun qui le déchirait jusqu'au sang et qui souvent lui faisait crier merci, c'est Emser qui s'abattait sur la plaie et ne s'en allait que repu de sang. — Papiste, tu es un âne, avait beau crier le docteur; si c'est une faute, qu'elle y reste, c'est ma volonté. » La faute était dévoilée, et, plus tard, il fallait bon gré mal gré qu'elle fût effacée.

Quand Luther avait dépouillé la robe de traducteur, qu'il rentrait dans la solitude claustrale, au milieu de ses disciples, et que Kétha sa doctorine lui apportait sa Bible in-folio, reliée en vélin; alors

il confessait tout bas les imperfections de son travail.

Après trois siècles, voici ce qui est arrivé : la langue allemande a passé du grammairien au poète et au philosophe, qui l'ont traitée chacun suivant ses caprices. Elle s'est altérée, régénérée, transformée, elle a vieilli et rajeuni, en sorte que l'Allemagne se plaint aujourd'hui de l'insuffisance de la version luthérienne 1). On en est venu à traîter le travail du moine comme le moine faisait de la pensée catholique : on veut une réforme. Il y a longtemps que les doctrines de Luther ont eu le sort qu'on réserve à sa traduction.

Quelle action exercèrent ces doctrines sur la pensée, l'intelligence et l'art en Allemagne ? C'est une question que nous étudierons dans un ouvrage spécial sous le titre de « Influences de Luther. »

1) Roesller (Carolus Godofredus Philos. D. et Diaconus) : de Scripturae sacrae versione à Lutheri temporibus indè ad nostra tempora usque in ecclesia evangelico-lutherana constanter usitata cautè passim emendanda. Lipsiae, 1837.

FIN



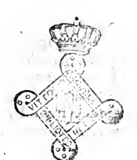


TABLE DES MATIÈRES

DU TOME DEUXIÈME.

ERRATA.

T. I, p. 444, note, ligne 10, au lieu de τα ειδοκα; *lisez* ειδολα.
Ligne 18, Eph., v. 7; *lisez* 9.

HISTOIRE

DE LA VIE, DES ÉCRITS ET DES DOCTRINES

DE MARTIN LUTHER,

PAR M. AUDIN.

2 vol. in-8, 2e édit. ornée de portraits et de fac simile, 15 fr.

Luther, qu'on le juge du point de vue catholique ou protestant, occupe incontestablement une des premières places dans l'histoire moderne. Devant ces imposantes figures de voyageurs conquérants, d'artistes, de littérateurs, de poëtes, de souverains ecclésiastiques et séculiers, qui se pressent à l'entrée du seizième siècle, si riche en grands hommes, le moine de Vittemberg, dans sa modeste soutane, ne s'efface nullement; sa physionomie tant soit peu grossière s'impose à l'observateur dans cette grande galerie de portraits historiques, où tant de nobles fronts, couronnés du laurier, de la tiare ou du diadème, semblent devoir captiver de préférence nos regards. C'est que Martin Luther est avant tout le représentant d'une idée, qui travaillait alors beaucoup d'intelligences; il résume en sa personne l'opposition religieuse et politique de son pays et de son siècle; il a été moins grand par son génie personnel que parce qu'il est venu en temps opportun, et que soutenu, porté en avant par une foule sympathique, dont il était l'organe, il a tenu suspendu à sa puissante parole l'Europe entière, qu'il secouait dans ses fondements. Luther est le premier et le plus grand révolutionnaire des temps modernes; et son action a été d'autant plus irrésistible, plus forte, plus étendue qu'il ignorait où il allait. Il était poussé, les uns vous diront par le souffle divin; par la main du diable, répondront charitablement les autres. A cette dernière série appartient M. Audin, l'auteur de l'ouvrage annoncé en tête de cet article. Jamais Luther n'a trouvé de plus grand détracteur, de plus virulent antagoniste, de plus rude adversaire. On dirait, à voir cette véhémence éloquente, haineuse, et pourtant raisonnée, cette antipathie à la fois instinctive et appuyée de preuves écrites, cette connaissance intime du temps, des hommes et des choses, on dirait un prêtre ou un moine du 16e siècle, accourant à la voix et sur la sommation du concile de Trente, prenant en main la défense de l'Eglise, mettant à nu les faiblesses, les contradictions, la brutalité de son adversaire, pour ramener, s'il se peut, au bercail quelques brebis égarées.

M. Audin a épousé le parti de la tradition: il ne voit en Luther rien moins que l'Antechrist, et dans ses partisans, ou des ambitieux ou des têtes faibles, ou des esprits inquiets, ou des méchants; il s'applique à élever sur un piédestal les antagonistes du réformateur, tels que *Emser*, *Eck*, *Prierias*, tous ces noms que la réforme a couverts de ridicule ou traités avec un souverain mépris, et que la postérité s'est un peu trop habituée, sur la foi de ces témoignages suspects, à envisager comme des hommes sans valeur dont la faible intelligence, foudroyée par le grand agitateur saxon, a perdu lâchement la cause de l'Église.

Depuis l'histoire des variations, le gant n'a point été jeté en France au luthéranisme, et au protestantisme en général, d'une façon aussi brusque; et M. Audin a, sur beaucoup de ses devanciers, un immense avantage; il a fouillé toutes les bibliothèques de l'Allemagne; il sait l'allemand; il le sait bien, et, avec une malice toute gauloise, il a emprunté ses meilleures armes offensives à son adversaire lui-même. Ce n'était pas chose difficile, une fois le parti pris, d'exhumer cette polémique des temps passés; car Luther, on le sait du reste, par ses invectives grossières, ses contradictions patentes, ne prête que trop souvent le flanc aux attaques de ses ennemis. Mais, nous le disons à regret, M. Audin s'est contenté de cette victoire aisée; il n'a point compris, ou il a feint d'ignorer la nécessité de cette réforme radicale: d'après lui, elle se serait faite, sans cette impulsion violente, par la force des choses et la volonté de l'Église elle-même.

Or, l'histoire de tous les temps prouve malheureusement le contraire. Jamais les réformes ne se font par la condescendance du pouvoir; jamais celui qui tient en ses mains les richesses, les honneurs, l'autorité, ne consent à s'en dessaisir sur une simple sommation respectueuse: il faut que la foudre tombe sur un édifice vermoulu, pour que le propriétaire infirme qui s'est abrité derrière ses murs lézardés, et qui n'a ni la force

ni la volonté de les réparer, consente à en sortir. Sans la parole acerbe et les actes offensifs de Luther, la réforme ne se serait pas opérée; le clergé n'aurait en rien changé ses allures, et cependant la Providence ne lui avait pas épargné les avertissements. Wicleff, Jérôme de Prague, Jean Huss, avaient élevé une voix assez haute, assez ferme, contre les abus du pouvoir spirituel et le luxe effréné des hauts dignitaires de l'Église; mais le bûcher avait fait justice des docteurs de Bohême; le glaive temporel avait moissonné au pied des Sudètes des millions d'hérétiques; l'ordre régnait dans le saint Empire, et le pape Léon X s'attendait si peu à voir sortir d'un obscur cloître de Wittemberg ce génie des révolutions, qui fait dresser les cheveux aux puissants et aux heureux de ce monde, qu'il s'était écrié, aux premières nouvelles de cette levée inattendue de boucliers : « Laissez-le parler! Après tout, c'est un beau talent que celui de frère Martin. » Voilà bien ce pape bel esprit, qui faisait jouer la comédie devant une assemblée de cardinaux, ce protecteur des poëtes et des artistes, ce Léon de Médicis qui construisait l'église de Saint-Pierre et perdait le véritable patrimoine du successeur des apôtres, le gouvernement des âmes. Il ne voyait dans cette querelle des indulgences, entre Luther et Tetzel, qu'une *lutte de rhétorique* entre un Augustin et un dominicain! Malheureux prince! qui, pour avoir méconnu cette voix d'un moine, organe d'un mouvement providentiel, léguait à ses successeurs des embarras qui sont loin d'être arrivés à leur terme, et qui sépareront peut-être à tout jamais la chrétienté en deux camps ennemis.

D'ailleurs, toute la question n'était point là; il ne s'agissait pas seulement de réformer l'Église dans son chef et dans ses membres. Ces débats entre le moine saxon et le clergé romain avaient soulevé une grave question de doctrine, qui peut et doit paraître une vaine logomachie à beaucoup d'esprits, mais qui ne l'est point aux yeux de beaucoup d'autres, habitués à sonder plus avant le cœur humain et à deviner ses besoins constants. Le christianisme primitif avait établi la nécessité de la foi et des œuvres pour arriver au salut. Dans le cours des siècles, une partie de la doctrine s'était complétement oblitérée; l'Église romaine avait presque exclusivement appuyé sur la nécessité des œuvres, et, par une pente naturelle, on était arrivé à reconnaître, sinon en principe, du moins en fait, la suprématie des pratiques extérieures sur la foi.

Ainsi, la messe, les prières, le jeûne, la confession, les pèlerinages constituaient alors le fond des exigences religieuses. Luther, vivement choqué des abus de ce régime, s'attacha de préférence à la portion négligée de la doctrine chrétienne. Profondément convaincu de la culpabilité, de la méchanceté, de la corruption de l'homme abandonné à ses propres penchants, il reconnut la nécessité absolue de la foi, pour régénérer cette créature corrompue; en d'autres termes, il prisa plus haut la sanctification intérieure de l'homme, la purification de son cœur, que les pratiques, les cérémonies et les expiations extérieures. Mais comme les mouvements réactionnaires dépassent nécessairement leur but, Luther, d'argument en argument, et avec la violence, l'exagération qui lui étaient naturelles, en vint jusqu'à nier la nécessité des œuvres. D'après lui, *la foi seule sauve, quand même nous pècherions mille fois par jour*. Des formules de ce genre, évidemment hyperboliques, sont prises à la lettre par M. Audin, qui ne se pique, sous ce rapport, ni de générosité, ni d'impartialité.

Mais nous avons hâte d'abandonner le domaine nébuleux du dogme, pour aborder sur le terrain solide de l'histoire. Même après M. Michelet qui a fait ressortir le côté pittoresque de l'existence agitée de Luther, M. Audin a semé à pleines mains dans cette biographie du moine saxon des détails neufs, animés, saisissants. Quel style chaudement coloré! mais aussi quel drame, et quels acteurs! J'avoue, pour ma part, qu'il n'existe point de héros de roman dont j'aie suivi la destinée avec autant d'intérêt, que celle de ce fils de paysan ou de mineur, depuis le moment où une femme charitable le recueille transi de froid et de faim dans les rues d'Eisenach, jusqu'au jour où il meurt, entouré de comtes-souverains, d'amis dévoués, fanatiques, et allant rendre compte à Dieu de beaucoup de millions d'âmes dont il avait changé la destinée spirituelle. Ce sont moins encore les événements extérieurs dont cette bizarre existence est remplie, que la personnalité puissante du principal acteur lui-même, qui attache le lecteur. Aujourd'hui vous avez vu Luther grossier pour le pape, brutal pour ses antagonistes, cruel pour les anabaptistes et

les paysans, intolérant pour ses amis, qui appliquent au texte de la Bible une interprétation différente de la sienne ; tournez la page: ce n'est plus le même homme : le réformateur violent est naïf, caressant au milieu de sa famille ; causeur spirituel avec des commensaux qu'il flagellera peut-être le lendemain ; admirateur passionné de la nature ; prêtant l'oreille au chant des oiseaux, au murmure du feuillage ; épiant le germe des fleurs ; poëte lyrique aussi délicat, aussi grave qu'il a été la veille pamphlétaire insolent et acerbe.

Cette vie et ce caractère réunissent tous les contrastes ; M. Audin les fait ressortir avec talent ; il rend pleine justice aux qualités brillantes de l'orateur, aux vertus de l'homme privé ; mais parce qu'il le voit vacillant, découragé, s'effrayant de son œuvre colossale, il lui refuse à tort toute conviction.

Sans conviction, Luther n'aurait rien fait ; il n'aurait point remué les masses, et tenu en échec la papauté, cette puissance de quinze siècles, appuyée sur son ancienne ennemie, la puissance impériale ; sans conviction dans la justice de sa cause, il serait tombé mort de fatigue au quart du chemin, et son œuvre aurait péri avec lui. Il fallait que la foi de Luther fût ardente et inébranlable pour affronter, je ne dirai pas les dangers de la mort matérielle, mais les craintes bien autrement redoutables pour lui de la damnation éternelle qui l'attendait, si son œuvre était inspirée par le démon. Aussi, j'aime bien moins M. Audin, lorsque, avec un acharnement implacable, il flétrit la pensée intime de Luther lorsqu'il le montre enfant dénaturé de l'Église, dont il renie le passé, se jetant de propos délibéré, par orgueil, par obstination, au milieu des précipices de l'hérésie ; j'aime bien moins M. Audin discutant le dogme, quoiqu'il le fasse avec un incontestable talent, une inflexible logique et une parfaite connaissance de ce labyrinthe, que dans les chapitres remplis de sève poétique et de fraîcheur printanière, où il nous montre le père futur de l'hérésie traversant les Alpes, pour aller perdre à Rome sa *papolâtrie;* ou du haut de la Wartbourg, lançant sur l'Allemagne des écrits qui allaient porter le trouble dans le monde des intelligences, ou luttant avec des visions démoniaques ; puis, fatigué de ses études, cherchant quelque repos sous les sapins de la forêt, et ouvrant sa poitrine à la brise de la montagne.

Je reviens toujours de préférence à ce beau chapitre du voyage de Luther à travers l'Italie, ce pays de merveilles qu'il ne comprenait pas, ou qu'il regardait avec l'indignation d'un homme du nord puritain, qui retrouve le paganisme dans ce culte passionné des arts. D'ailleurs, les yeux ne peuvent supporter l'éclat de cet horizon immense, ce ciel lui semble trop ardent, ces crépuscules trop chauds, ces nuits trop fraîches. Le vin d'Italie, quand il en boit pour se reconforter, lui brûle la tête, et ses eaux même sont mortelles. A l'aspect de la campagne de Rome, si triste, si mélancolique, comme il regrette les fleurs, les bois touffus, la verdure de la Saxe. Il appelle la colère du ciel sur les moines bavards, disputeurs, passablement lestes dans leurs propos ; à la vue de l'encens qui fume devant la niche des saints, il se demande avec une colère concentrée : Pourquoi révèrent-ils les serviteurs, et non le maître lui-même ? Dans la capitale de la chrétienté, qu'en entrant par la porte du peuple, il avait encore salué du nom de Rome trois fois sanctifiée par le sang de ses martyrs, il ne voit que les flots adulateurs des courtisans qui viennent baiser la mule du pape, le libertinage de quelques prêtres, les épaules découvertes des dames romaines, et l'étendue de la ville, qui est plus grande que l'espace de Wittenberg au Polersberg. Ici, M. Audin, saisi d'une indignation qui l'inspire à merveille, décrit dans quelques pages éclatantes, que nous regrettons de ne pouvoir transcrire, cette Rome de Jules II et de Léon X, avec ses temples, où les diamants scintillent sur l'autel, l'or aux soffites, le marbre aux colonnes, la mosaïque aux chapelles ; avec ses divinités païennes, qui remontaient au jour, avec ses cérémonies chaudes et brillantes comme le soleil qui les éclaire.

Aimez-vous les détails piquants, un peu voisins du scandale ; lisez la biographie de Catherine de Bora, de cette jeune fille aux joues larges et osseuses, à l'œil rond, sans expression ni vie, aux narines évasées, aux traits rudes et campagnards ; figure commune, que Bora cherchait à relever, tantôt par une plaque de cuivre attachée sur le front, tantôt par des

(1) Ces détails qui, d'après l'avis de prélats éminents, auraient pu scandaliser quelques lecteurs, ont été supprimés dans la 2e édition, ou mis en latin.

cheveux enroulés autour de l'oreille ou tombant sur les tempes, à la manière de la belle Ferronière. M. Audin recherche malicieusement tous les passages des auteurs contemporains qui viennent à l'appui de l'opinion que le réformateur n'était pas toujours heureux en ménage, et qu'il dut regretter plus d'une fois le silence du cloître, si favorable à la méditation. Luther avait-il besoin de toute sa colère pour écraser quelque papiste; *Kétha*, c'est ainsi qu'il appelait, par euphonie, sa *moinesse*, venait le troubler par des questions ridicules. Alors il s'enfermait à double tour, avec un morceau de pain, du fromage et de la bière. Un jour, Catherine, impatiente, fit enfoncer la porte du cabinet de son mari à l'aide d'un serrurier. « J'avais peur qu'il ne te fût arrivé quelque chose de fâcheux. » A quoi Luther répondit : « Il n'y a de fâcheux que ce que j'ai devant les yeux. » De ces manifestations isolées de l'humeur maritale, M. Audin tire sans doute des inductions un peu trop précipitées sur le bonheur intime de ce ménage; car, dans beaucoup d'occasions, Luther se loue de « sa chère docteur, et plaint sérieusement le pape d'être privé du bonheur de la paternité. »

M. Audin maltraitant ainsi le chef de la réforme, je vous laisse à penser s'il se montre doux pour ses partisans. La douce figure de Mélanchton trouve seule grâce à ses yeux ; encore est-ce plutôt par une espèce de compassion artistique que par la moindre sympathie pour son caractère ou ses mérites. Hutten, le fameux auteur des *Epistolæ obscurorum Virorum* est fustigé par lui d'une manière cruelle; et nous nous hasarderons à dire que M. Audin a complétement méconnu le caractère généreux de ce champion de la liberté. Il s'est donné le plaisir de chercher dans les Épîtres des Hommes obscurs les passages les plus cyniques, destinés à faire pâmer de rire un siècle qui ne s'émouvait qu'aux gros mots; puis il ajoute d'un air de triomphe: « Voilà le livre de Luther qui fit un si grand bruit, le livre qui déridait les humanistes! c'est une rapsodie qu'un balayeur de couvent ne voudrait certainement pas signer. » Nous n'aimons certainement pas plus que M. Audin le langage obscène du seizième siècle; mais, placés au point de vue purement littéraire, nous trouvons dans les citations incriminées autant de force comique que dans beaucoup de scènes d'Aristophane ou dans les farces de notre vieux théâtre. Il faut bien ici que le lecteur nous croie sur parole, car nous n'oserions transcrire, même en latin, les pages drolatiques insérées par M. Audin dans le corps de son ouvrage. Mais, que Hutten ait été mauvais plaisant dans ses Épîtres, que sa gloire littéraire soit en partie usurpée, comment se fait-il que ce jeune homme, qui dans ses écrits et ses actes brave la colère des grands, qui lance ses *Catilinaires* et ses *Déplorations* contre le duc Ulric de Wirtemberg, assassin de Jean de Hutten (1515), ne puisse, malgré son incontestable courage, arracher une seule parole bienveillante à M. Audin : pas une ligne pour rendre justice à cette voix éloquente qui dans ses philippiques se fait l'écho de l'Allemagne indignée, et désigne le tyran wirtembergeois comme le premier souverain qui essaie de fonder une tyrannie raisonnée sur le sol germanique où Arminius le libérateur, lui-même succomba, dès qu'il étendit la main vers le symbole de la puissance illimitée!

L'Archevêque de Mayence, Albert de Brandebourg, offrit un asile à Ulric de Hutten, persécuté; il fallait donc qu'il y eût au fond de ce caractère quelque chose de noble et de généreux qui lui attachait un personnage aussi éminent, aussi irréprochable que le prince-évêque. Ce que nous blâmons dans le livre remarquable de M. Audin, c'est ce manque d'impartialité qui lui fait prendre en toute chose le contre-pied des partisans de la réforme. Du reste, il est franc, il ne se cache point de sa tendance ; il signale dès sa préface sa pensée catholique : « Luther a fait de la caricature, dit-il; on aura la ressemblance. » M. Audin ne fait ni de la caricature ni de la ressemblance, mais ses portraits sont chaudement colorés; et, comme le correctif de ses pages passionnées se trouve dans celles de ses adversaires ou dans les écrits calmes et mesurés de Raumer, de Ranke, d'Adolphe Menzel, il n'y a pas grand mal que le parti ultramontain ait produit un nouvel historien de la réforme, surtout lorsque, comme M. Audin, il rajeunit tout ce qu'il touche, et sait donner l'intérêt du drame à de pures discussions théologiques. L. A.

(*National du 24 octobre* 1839.)

